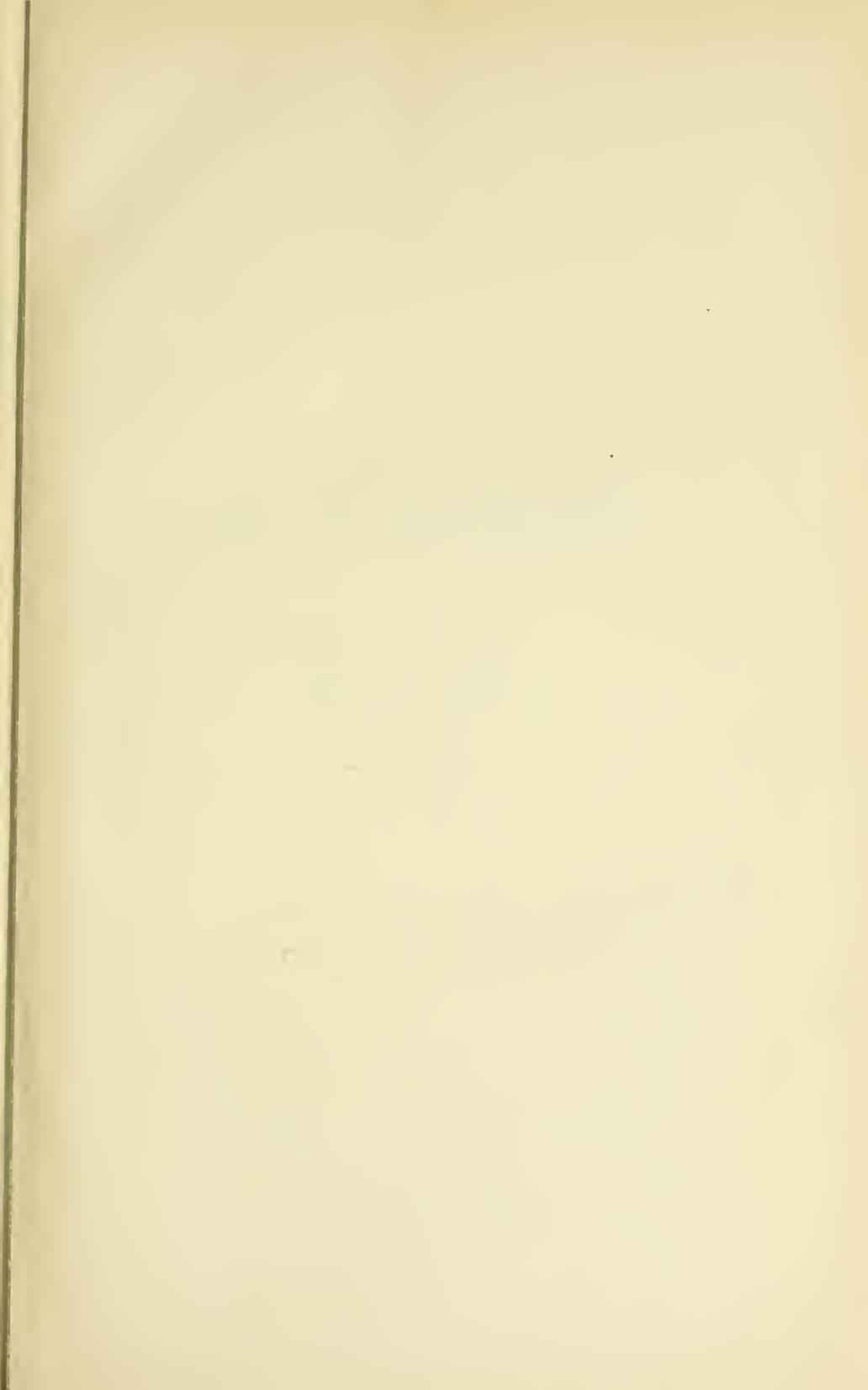


UNIV. OF  
TORONTO  
LIBRARY











# La Lecture

---

TOME TREIZIÈME







M. PIERRE LOTI



La

# Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

---

ROMANS — CONTES — NOUVELLES

POÉSIE — VOYAGES

SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE

BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

---

TOME TREIZIÈME

N<sup>os</sup> 73 à 78. — 10 juillet à 25 septembre 1890.)

---

402444  
—  
28. 4. 42

PARIS

10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

---

AP  
20  
L4  
t.13

---

## PIERRE LOTI

---

Je viens de relire presque sans un arrêt, à la campagne, serré contre la terre maternelle, sous un ciel amollissant et chargé d'orage, les six volumes de Pierre Loti. Au moment où je tourne la dernière page, je me sens parfaitement ivre. Je suis plein du ressouvenir délicieux et triste d'une prodigieuse quantité de sensations très profondes, et j'ai le cœur gros d'un attendrissement universel et vague. Pour parler, si je puis, avec plus de précision, ces deux mille pages m'ont suggéré, m'ont fait imaginer un trop grand nombre de perceptions inattendues; et ces perceptions étaient accompagnées de trop de plaisir et en même temps de trop de peine, de trop de pitié, de trop de désirs indéfinis et irréalisables... Mon âme est comme un instrument qui aurait trop vibré et à qui le prolongement muet des vibrations passées serait douloureux. Je voudrais jouir et souffrir de la terre entière, de la vie totale, et, comme saint Antoine à la fin de sa tentation, embrasser le monde...

Vous pouvez, si cela vous plaît, juger excessive l'impression que laissent en moi ces romans. J'avoue moi-même que ma conscience de critique en est tout inquiétée. Les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature ne m'ont jamais troublé ainsi. Qu'y a-t-il donc dans ces histoires de Loti? Car elles sont d'ailleurs composées avec une extrême nonchalance, écrites avec un vocabulaire restreint, en petites phrases d'une construction

tout unie. Vous n'y trouverez ni drames singuliers ou puissants, ni subtiles analyses de caractères, puisque tout s'y réduit à des amours suivies de séparations et que les personnages y ont des âmes fort simples. Beaucoup de livres, anciens ou récents, supposent un tout autre effort de pensée, d'invention et d'exécution. Mais avec cela les romans de Loti m'envahissent et m'oppriment plus qu'un drame de Shakespeare, plus qu'une tragédie de Racine, plus qu'un roman de Balzac... Et c'est pour cela que je suis inquiet. Ont-ils donc un sortilège en eux, un maléfice, un charme qui ne s'explique point, ou qui s'explique par autre chose encore que par des mérites littéraires?

Voici : ces romans ébranlent l'âme à la fois dans ce qu'elle a de plus raffiné et dans ce qu'elle a de plus élémentaire. Ils frappent, si je puis dire, les deux touches extrêmes du clavier sentimental. Car d'un côté vous avez eu sous les yeux les objets les plus singuliers, vous en avez reçu les impressions les plus neuves, les plus rares, les plus aiguës ; et d'autre part vous avez éprouvé les sentiments les plus naturels, les plus largement humains, les plus accessibles à tous. Vous avez vu, de vos yeux de dilettante occidentale épris de pittoresque, danser la *upa-upa* à Tahiti ; vous avez vu glisser les danseuses birmanes pareilles à des chauves-souris... ; et vous avez pleuré sur des aïeules, sur des enfants qui meurent ou sur des amants qui se séparent, avec le meilleur de votre âme, la partie la plus naïve et la plus saine de vous, et du même cœur que vous aimez votre mère ou votre pays natal. Vous avez connu les troubles de la sensualité la plus curieuse et la plus savante — et les émotions de la sympathie la plus pure et de la plus chaste pitié...

Ainsi vous goûtez dans ces livres le charme limpide des poèmes ingénus et le charme pervers des extrêmes recherches de l'esthétique contemporaine, — ce qui est au commencement des littératures et ce qui est à la fin. Telle page vous communique deux impressions distinctes, entre lesquelles il y a des milliers d'années, — et entre lesquelles il y a parfois aussi « l'épaisseur effroyable du monde ». Et le poète vous insinue peu à peu l'âme qu'il a lui-même, une âme qui serait contemporaine de l'humanité naissante et de l'humanité vieillie, et qui aurait parcouru la surface entière du globe terrestre ; âme amoureuse et triste, toujours inquiète et toujours frémissante. Et c'est de cette âme que vient aux petites phrases de Loti leur immense frisson...

On peut voir, par l'exemple de Pierre Loti, comment, par quel détour, les vieilles littératures reviennent quelquefois à la simplicité absolue. Une extrême sensibilité artistique exercée par les objets les plus extraordinaires, et qui se repose enfin dans la traduction des sentiments les plus ingénus; ce qu'on a appelé « l'impressionnisme » aboutissant à une poésie purement naturelle : tel est à peu près le cas de l'auteur d'*Aziyadé* et de *Pêcheur d'Islande*. Or, à y regarder d'un peu près, on croit reconnaître que c'est l'« exotisme » des objets auxquels elle s'est d'abord appliquée qui a aiguisé à ce point sa sensibilité, et que ce sont certains sentiments engendrés par cet exotisme qui l'ont ramené à la belle simplicité des idylles ou des tragédies familières.

Voyons comment a pu se faire cette singulière évolution.

## I

Des circonstances uniques ont contribué à former le talent de Pierre Loti. Après une enfance rêveuse et tendre, le voilà élève de l'École Navale, puis en route à travers le monde. Cette vie de marin, si différente de la nôtre, songez quels effets elle peut avoir sur l'âme. Par les longues traversées, dans la solitude infinie des mers, l'idée persistante et le sentiment de l'immensité de l'univers et de la fatalité des forces naturelles doit vous remplir lentement d'une indéfinissable tristesse. Et, si ce sentiment peut se tourner en piété grave chez quelques-uns, il peut tout aussi bien se résoudre en un fatalisme résigné. Puis la profonde diversité des êtres humains sur les différents points du globe, la multiplicité des religions, des morales et des coutumes, n'est sûrement pas un encouragement à croire. Enfin les longs isolements et les abstinences de l'homme de mer sont coupés par des heures de folie et de revanche où ses sens longtemps sevrés se précipitent à leur assouvissement. Tout cela, courses à travers le monde, rêveries interminables et orgies violentes, est également propre à exaspérer la sensibilité et à vider l'âme de toute foi positive. A vingt-sept ans, Pierre Loti, qui a rêvé sur tous les océans et visité tous les lieux de joie de l'univers, écrit tranquillement, entre autres jolies choses, à son ami William Brown :

« ...Croyez-moi, mon pauvre ami, le temps et la débauche sont

deux grands remèdes... Il n'y a pas de Dieu ; il n'y a pas de morale ; rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter ; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible en attendant l'épouvante finale qui est la mort... Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi : j'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne ; je n'aime personne ni rien ; je n'ai ni foi ni espérance... »

Vous direz : Ces propos manquent un peu de nouveauté ; ceci est du plus vénérable romantisme ; Loti parle ici comme Lara, Manfred et le Corsaire, plus brutalement, voilà tout. — Oui ; mais Pierre Loti, élevé par bonheur en dehors de la littérature, est ici byronien sans le savoir et avec une entière sincérité. Il recommence, tout seul, pour son compte l'évolution morale de son siècle. Et bien a pris à Pierre Loti de passer par la désespérance et la négation absolues ; car, à partir de ce moment, il parcourt le monde sans autre souci que d'y recueillir les sensations les plus fortes ou les plus délicates. Il ne considère plus l'univers visible que comme une proie offerte à son imagination et à ses sens. Et ce futur grand écrivain s'assigne un idéal de vie de plus en plus différent de la vie de l'écrivain et du littérateur de profession. Chétive et misérable vie, en effet, que celle du scribe occupé dans son coin à polir ses phrases et à noter ses petites observations sur un tout petit groupe humain, quand le monde est si vaste et l'humanité si variée ! Et que sont ces pauvres petits plaisirs intellectuels auprès des grandes joies animales de la vie physique ! Loti fortifie ses muscles, se fait un corps agile, souple et robuste, un corps de gymnaste et de clown. Ce corps, il le pare richement et le déguise en cent façons : il trouve à cela un plaisir d'enfant ou de sauvage. Il noue des amitiés étroites avec des êtres primitifs et beaux, Samuel, Achmet, Yves, créatures plus nobles et plus élégantes que les civilisés médiocres, et avec qui son esprit n'a point à s'efforcer ni à se contraindre et goûte d'ailleurs le plaisir de la domination absolue. Il jouit de la variété inépuisable des aspects de la terre, et plus encore peut-être de tout l'imprévu de l'animal humain. Il jouit de sentir qu'il y a entre certaines races de telles différences que jamais elles ne se comprendront, de sentir que les hommes sont impénétrables et inintelligibles les uns aux autres, comme l'uni-

vers est inintelligible à tous. Il aime des femmes de tous les types et de tous les genres de beauté dans tous les pays du monde : Aziyadé, Rarahu, Pasquala, Fatougaye : et chaque fois il connaît l'orgueil et le délice d'être aimé absolument, jusqu'à la mort. Il accomplit ainsi son rêve : jouir de tout son corps et jouir de toute l'étendue de la planète où ce corps a été jeté. Car n'est-ce pas une pitié que, pouvant connaître la terre entière et multiplier par là notre vie et notre être, nous demeurions confinés dans notre clapier ? Très réellement on peut dire que le songe de la vie aura été pour Loti fort supérieur à ce qu'il est pour nous et que la terre lui aura été autre chose qu'à nous, les immobiles. Il sera un des rares hommes qui auront habité toute une planète : moi, je mourrai n'ayant habité qu'une ville, tout au plus une province. Cette vie de Pierre Loti me paraît si belle que, pour me défendre en y songeant de l'amertume et de l'envie, j'ai besoin de me rappeler ces paroles de *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre et tous les éléments ; or c'est d'eux que tout est fait... Quand tout ce qui est au monde serait présent à vos yeux, que serait-ce qu'une vision vaine ? » (Livre II, chap. xx.) Mais cela même ne suffit pas à me consoler.

## II

Or, un jour, tandis qu'il menait cette vie extraordinaire, Pierre Loti s'avisa de noter, pour son plaisir, ses impressions. Et cet officier de marine qui ignorait presque, si on l'en croit, la littérature contemporaine, qui n'avait pas lu une page ni de Flaubert, ni des Goncourt, ni de Daudet, se révéla d'emblée comme un des premiers entre les écrivains pittoresques et comme un des peintres les plus surprenants qu'on eût vus des choses exotiques.

Il est vrai que tout semblait conspirer pour faire de l'exotisme de Pierre Loti quelque chose de très pénétrant et de très puissant.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus de cent ans que l'exotisme a fait son entrée dans notre littérature. Il suppose un don qui ne s'est entièrement développé que très tard dans l'aveugle et routinière humanité : le don de *voir* et d'aimer l'univers phy-

sique dans tous ses détails. Ce don se réduit à fort peu de chose chez les hommes des temps primitifs et de l'âge moyen des civilisations. Ils voient les choses exactement, mais sommairement. Les hommes du moyen âge découvrent l'Orient, c'est-à-dire une nature, une humanité et un art très différents des leurs, et ils paraissent à peine s'en douter; presque rien de cette étrangeté ni de ce pittoresque n'a passé dans les chansons de geste postérieures aux croisades, ni dans les fabliaux. Ce n'est point un paradoxe, je vous assure, de dire que c'est de nos jours seulement que l'homme a eu des yeux, a su voir entièrement le monde extérieur. Si quelques poètes n'étaient venus, doués de facultés singulières, l'humanité aurait à jamais ignoré l'aspect de sa planète. C'est, je crois, Bernardin de Saint-Pierre, ce grand vagabond, ce génie hardi et tendre, qui a commencé à voir. Le premier, il a eu la perception émue de la flore des tropiques. Et c'est la nouveauté d'une région étrangère qui lui a dessillé les yeux, qui lui a permis de les ouvrir ensuite sur la nature de chez nous; et ainsi c'est l'exotisme qui a définitivement introduit le pittoresque dans notre littérature. Puis Chateaubriand décrit l'Amérique, les forêts vierges, les pampas et les grands fleuves. Et alors le romantisme apparaît, dont le principal rôle est justement de décrire ce que nous n'avons pas coutume de voir: l'Espagne, l'Italie, l'Orient — et le moyen âge, l'éloignement dans le temps équivalant à l'éloignement dans l'espace. Sans doute le romantisme manque souvent de sincérité: il tombe dans le convenu, dans le bibelot, dans la verroterie. Il y a fort à redire à l'Orient des *Orientales* et au moyen âge de *Notre-Dame de Paris*. N'importe: la faculté de voir, de jouir profondément des formes et des aspects des choses s'est éveillée et ne s'endormira plus. Et, du jour où cette faculté s'applique, non plus à des objets étrangers, mais à ce que nous avons tous les jours sous les yeux, la littérature nouvelle est née: le romantisme engendre le naturalisme. Mais, si intéressantes que soient les descriptions de la réalité prochaine, l'exotisme, quand il est sincère, garde un charme particulier, un charme pénétrant et attristant. Je n'en veux pour preuve que certaines pages de Gautier, *Salammbô*, les deux volumes de Fromentin sur le *Sahel* et le *Sahara*, et les romans de Pierre Loti, ce roi de l'exotisme.

Tout, ai-je dit, semble avoir conspiré pour assurer cette

royauté à l'auteur d'*Asiyadé*. Il y fallait au moins trois conditions. Il était bon, d'abord, que l'écrivain vît le monde entier, non seulement le Pacifique, mais les mers du Pôle, non seulement l'Amérique, mais la Chine, non seulement Tahiti, mais le Sénégal. Car s'il n'avait connu qu'une ou deux régions, il risquait de se confiner dans leur description et de recommencer éternellement avec artifice ce qu'il aurait fait d'abord avec sincérité. Sa sensibilité devait d'ailleurs, pour s'aiguiser toujours plus et se rajeunir, s'exercer sur des objets aussi divers que possible. Or la visite complète de cet immense univers n'était guère permise et facile qu'à un homme de la fin de ce siècle. Pierre Loti a eu l'esprit d'y naître — et d'être officier de marine, c'est-à-dire condamné par sa profession aux pérégrinations sans fin. — Il fallait en second lieu que l'écrivain sût voir. Cela n'est pas si commun, du moins au degré où ce don était exigé ici. J'ai dit que l'humanité supérieure n'avait commencé que depuis un siècle à bien saisir la merveilleuse diversité de son habitacle. Aujourd'hui encore les simples et les trois quarts des hommes cultivés ne voient pas. J'ai souvent interrogé des paysans qui avaient été soldats dans l'infanterie de marine, qui avaient vécu en Chine, au Tonkin, aux Antilles, au Sénégal; je vous assure qu'ils n'avaient rien vu. Et les bons missionnaires, préoccupés d'une seule idée, hantés de leur rêve d'évangélisation, ne voient guère mieux les « pays étrangers ». Au reste, s'ils les voyaient bien, ils y prendraient tant de plaisir qu'ils n'auraient plus de courage pour l'action; puis ils comprendraient l'abîme qui sépare les races et renonceraient à leur tâche impossible et sublime. Or Pierre Loti a éminemment le don de voir et de sentir. Il s'en explique dans *Asiyadé* avec un peu d'effort et quelque pédanterie; mais cet effort même de l'expression marque bien qu'il connaît la rareté inestimable du don qui est en lui :

« ... Vous êtes impressionné par une suite de sons; vous entendez une phrase mélodique qui vous plaît. Pourquoi vous plaît-elle? Parce que les intervalles musicaux dont la suite la compose, autrement dit les rapports des nombres de vibrations des corps sonores, sont exprimés par certains chiffres plutôt que par d'autres. Changez ces chiffres, votre sympathie n'est plus excitée; vous dites, vous, que cela n'est plus musical, que c'est une suite de sons incohérents. Plusieurs sons simultanés se font entendre; vous recevez une impression qui sera heureuse ou douloureuse :

affaire de rapports chiffrés, qui sont les rapports sympathiques d'un phénomène extérieur avec vous-même, être sensitif.

« Il y a de véritables affinités entre vous et certaines suites de sons, entre vous et certaines couleurs éclatantes, entre vous et certains miroitements lumineux, entre vous et certaines lignes, certaines formes. Bien que les rapports de convenance entre toutes ces différentes choses et vous-même soient trop compliqués pour être exprimés comme dans le cas de la musique, vous sentez cependant qu'ils existent. . . »

« Tout cela posé, passons à votre définition à vous, Loti. Il y a affinité entre tous les ordres de choses et vous. Vous êtes une nature très avide des jouissances artistiques et intellectuelles et vous ne pouvez être heureux qu'au milieu de tout ce qui peut satisfaire vos besoins sympathiques, qui sont immenses. . . »

Enfin, il fallait que l'écrivain sût exprimer ce qu'il avait vu et senti. Combien d'hommes ont eu des impressions rares et des visions originales, dont nous ne saurons jamais rien, parce qu'ils étaient impuissants à les traduire par des mots! Pierre Loti s'est trouvé posséder ce don suprême de l'expression. Et, comme il a grandi librement, en dehors de toute école littéraire, il lui a été donné d'avoir à la fois l'acuité de perception des plus subtils de ses contemporains et quelque chose de la simplicité de forme des écrivains primitifs. Ce cas est peut-être unique. Que diriez-vous d'un Homère qui aurait les sens d'Edmond de Goncourt?

### III

Ici mon embarras redouble. Ce sortilège de Pierre Loti, comment le serrer d'un peu près et le définir avec quelque précision? Il est d'abord dans les choses même que l'écrivain nous met sous les yeux. Nous nous laissons très facilement prendre à l'exotisme. C'est par là qu'il y a un siècle *Paul et Virginie*, puis *Atala* s'emparèrent si puissamment de l'imagination du public. Les gens du peuple, les esprits simples adorent les romances qui leur parlent de choses qu'ils n'ont point vues, de lagunes et de gondoles, ou qui leur présentent un Orient de vignettes avec caravanes, minarets et yatagans. Un charme moins banal, mais pourtant de la même espèce, est pour nous dans les descriptions

de Pierre Loti. Elles flattent d'abord le désir de nouveauté que nous portons en nous. Et ces évocations d'objets auxquels nos sens ne sont point accoutumés les émeuvent d'autant plus vivement. Puis ces choses inconnues, ces combinaisons encore inédites de lignes, de couleurs, de sons, de parfums, nous donnent l'impression de quelque chose de lointain, de fugitif, nous rappellent que le monde est grand et que nous n'en atteignons jamais à la fois que d'infimes parcelles. Et enfin, par une sorte de contradiction, tandis que nous imaginons de nouveaux aspects de l'univers, il arrive qu'une fois bien entrés dans ces visions, nous y sommes mal à l'aise et vaguement angoissés, nous y sentons le regret nostalgique des visions connues, familières et que l'accoutumance nous a rendues rassurantes...

Ainsi il y a dans l'exotisme quelque chose de délicieux et de mélancolique. Il nous enchante comme un paradis et nous attriste comme un exil. Mais cette mélancolie et ce délice sont chez Pierre Loti d'une particulière intensité. Pourquoi? Tout simplement (il faut toujours y revenir) parce qu'il sent plus profondément que nous et parce que personne ne rend avec plus de sincérité ni plus directement ses sensations, ni ne les arrange moins. Il ne craint ni le désordre ni les répétitions; il n'a que des procédés primitifs et aucune « manière » dans son style. Continuellement, quand il désespère de rendre en entier une impression, il emploie avec ingénuité les mots « étrange », « inexprimable », « indéfinissable ». Mais ces mots ne sont jamais vides chez lui: ses tableaux sont si précis que ces mots vagues, loin de les affaiblir, les achèvent, les continuent en un prolongement de rêve. Et je n'ai pas besoin de dire que ses descriptions ne sont jamais purement extérieures, qu'il note habituellement du même coup la sensation et le sentiment qu'elles suscitent en lui, et que ce sentiment est toujours très fort et très triste. Mais ce qui lui est particulier, c'est que sensations et sentiments se résolvent d'ordinaire en je ne sais quelle langueur de volupté et de désir, comme si le trouble qu'éveille en lui la figure de la Terre était un peu semblable à un autre trouble, à celui qui nous vient de la femme, et y disposait l'âme et le corps...

Tout cela est bien difficile à dire clairement. Ce qui est sûr, c'est qu'une langueur mortelle s'exhale de chaque page du *Mariage de Loti*. Tahiti, si loin, a l'attrait douloureux d'un paradis sensuel, inaccessible, où nous n'irons jamais. Terre édenique où

la faune et la flore sont uniquement bienfaisantes, où il n'y a ni poisons ni serpents, où les hommes ne travaillent ni ne peinent, où les petites filles rieuses passent leur vie à se couronner de fleurs et à jouer, toutes nues, dans les clairs bassins où tombent les citrons et les oranges. L'humanité y est éternellement enfantine. La notion même du péché en est absente. Le vol, la cupidité, l'ambition et tous les vices qui en dérivent y sont inconnus, puisque la terre y nourrit les hommes sans travail et que la concurrence pour la vie ne s'y conçoit même pas. La souillure de la chair y est ignorée, et aussi, par suite, la pudeur, que Milton appelle impudique. L'influence de la terre, la douceur des choses, les parfums, la beauté de la nature et la beauté des corps, les brises attiédies du soir y conseillent si clairement et si invinciblement l'amour qu'elles l'absolvent par là même et qu'on ne songe point à y attacher une idée de souillure. Ce monde-là est le monde d'avant la Loi, laquelle a fait le péché, comme dit l'apôtre saint Paul. Tous les devoirs n'y sont que de charité naturelle, de bienveillance et de pitié. On y est engourdi par la béatitude de vivre, et l'abondance et la continuité des sensations agréables vous y bercent dans un rêve sans fin... Mais en même temps le vieux monde fait des apparitions brusques et bizarres dans cette île enfantine où ses navires s'arrêtent en passant : et le vieux monde, c'est sans doute le péché, mais c'est l'effort ; c'est la douleur morale, mais c'est la dignité ; c'est le labeur, mais c'est l'intelligence. Et alors les délices de l'île paradisiaque prennent pour l'homme du vieux monde une saveur de fruit défendu. Il a vaguement peur de ce jardin du Pacifique où l'humanité ne souffre pas. Et la question s'agite obscurément en lui, de savoir ce qui vaut le mieux de cette vie délicieuse, innocente, insignifiante et puérile, ou de l'autre vie, la vie d'Occident, celle qui a le vice et le mal, l'effort et la vertu. Il reste déconcerté par cette disparition subite de la douleur dans un îlot perdu, à trois mille lieues de Paris et de Londres. A-t-il donc changé de planète ? Et ce qui augmente encore son trouble, c'est le mystère de cette race maorie qui vient on ne sait d'où, qui passe sa vie à rêver et à faire l'amour, qui n'a pour toute religion qu'une vague croyance aux esprits des morts ; de cette race voluptueuse et songeuse qui vit dans une nature trop belle, mais muette, où il n'y a pas d'oiseaux, où l'on n'entend que le bruit des flots et du vent ; de cette race sans histoire qui va décroissant et s'éteignant d'an-

née en année et qui mourra d'avoir été trop heureuse... Et cependant la reine Pomaré donne un bal dans ses salons aux officiers de marine. L'un d'eux tient le piano et joue du Chopin. La reine est en robe de velours rouge. Les choses d'Europe et les choses polynésiennes font des contrastes fous. Et dehors, dans les jardins, des jeunes filles vêtues de mousseline chantent des chœurs, comme dans l'île d'Utopie ou dans les Atlantides; puis les danses commencent, lascives, furieuses, qui finissent vers l'aube par la fête universelle de la chair... Mettez toutes ces impressions ensemble, et d'autres encore, indéfinissables, que j'oublie, et vous comprendrez qu'il n'y a rien de plus sensuel, de plus alanguissant, de plus mélancolique que le *Mariage de Loti*.

*Aziyadé* vous trouble d'une autre façon. D'abord par l'impression de volupté particulière qui s'en dégage, volupté profonde, absorbée, sans pensée ni parole. Ce lit d'amour, la nuit, sur une barque, dans le golfe de Salonique; puis cette vie de silence et de solitude, pendant une année, dans une vieille maison du plus vieux quartier de Constantinople, je ne sais pas de rêve plus doux, plus amollissant, ni en qui s'endorment mieux la conscience et la volonté. Et ce n'est pas tout. Cette turquerie si connue, si usée, Pierre Loti a su la rajeunir. Comment? En se faisant Turc, en prenant pour une année l'âme d'un effendi. Je ne pense pas qu'on ait jamais vu chez un artiste un plus bel effort de l'imagination sympathique, un tel parti pris de laisser façonner son âme aux influences du dehors comme une matière infiniment impressionnable et malléable, et, pour cela, de borner sa vie aux sensations, ni, d'autre part, une si merveilleuse aptitude à les goûter toutes. Cela est extraordinaire et un peu inquiétant. Nous sommes en présence d'une âme qui s'est si bien livrée en proie au monde extérieur qu'elle est capable de vivre toutes les vies et qu'elle se prête à tous les avatars. Au fait, Pierre Loti a-t-il encore une âme à lui? Peut-être en a-t-il plusieurs, peut-être son fonds le plus intime change-t-il réellement en changeant de séjour. Il nous fait sentir notre profonde dépendance du monde visible; il nous ferait douter de notre personnalité et déraisonner à perte de vue sur l'énigme du « moi ».

Dans le *Roman d'un Spahi*, l'impression générale est cruelle. Pierre Loti nous montre cette fois les aspects méchants de la terre. C'est le paysage le plus stérile, le plus hostile à l'homme,

le plus désolé, le plus lugubre sous la lumière aveuglante; les sables fauves, sans limites, tachés d'affreux villages nègres comme de plaques de lèpre, ou de marécages pleins de poisons qui saignent horriblement au coucher du soleil. Et c'est l'humanité la plus misérable, la plus brutale, la plus proche des bêtes. Et c'est aussi l'amour noir, et, certains jours, les danses hurlantes des corps d'ébène déchainés par la Vénus animale. C'est le visage grimaçant de Fatou-gaye qui ressemble à un singe et à une petite fille... C'est tour à tour l'ennui morne et la volupté furieuse sous le poids du ciel en feu. Et vous vous rappelez l'abominable dénouement : la bataille des spahis et des nègres, la mort de Jean, de Fatou-gaye et de leur enfant, cette hideuse éclaboussure de sang dans l'enchevêtrement des grands végétaux éclairés à cru et qui ont, eux aussi, l'air vénéneux et féroce...

#### IV

De cet exotisme voluptueux et triste dérivent certains sentiments très grands, très simples, éternels, par lesquels se prolongent et s'approfondissent les sensations notées. C'est d'abord le sentiment toujours présent de l'immensité du monde. On peut dire que l'image totale de la terre est obscurément évoquée par chaque paysage de Loti ; car chaque paysage ne nous retient que parce qu'il nous est nouveau et que nous le sentons séparé de nous par des espaces démesurés. Or ce sentiment apporte avec lui une tristesse : par lui nous connaissons clairement notre infinité, et que nous ne pourrions jamais jouir à la fois de tout l'univers. Et cette idée de la grandeur de la terre s'agrandit encore de celle de sa durée. Souvent il se glisse dans les descriptions de Pierre Loti des visions géologiques, des ressouvenirs de l'histoire du globe. Une nuit de calme sur la mer équatoriale lui donne cette impression qu'aux premiers âges, « avant que le jour fût séparé des ténèbres, les choses devaient avoir de ces tranquillités d'attente ; les repos entre les créations devaient avoir de ces immobilités inexprimables ». La mer d'Islande a pour lui « des aspects de non-vie, de monde fini ou pas encore créé ». Les paysages de Bretagne lui font l'effet de paysages primitifs, tels qu'ils étaient il y a trois mille ans. — Mais tout de suite, tandis qu'il songe à

l'énormité et à la durée de la terre, il la sent exigüe et éphémère ; car qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas infini et éternel ? Le sentiment incurable de la vanité des choses s'insinue dans ses plus vivantes peintures. A chaque instant l'idée de la mort les assombrit. Elle surgit naturellement, toute spontanée et toute nue, et l'effet en est toujours très puissant, car, nous avons beau faire, rien n'est plus triste, ni plus effrayant, ni plus incompréhensible que la mort. Enfin cette habitude des vastes spectacles naturels et des mélancolies où ils nous jettent traîne forcément après soi un certain dédain de ce qui tente et occupe les écrivains sédentaires, des civilisations étroites et de la vie des cités d'Europe, si déprimée et si factice. L'étude minutieuse des vices et des passions de quelque habitant des villes attire peu, quand on a la terre à soi. A qui a parcouru les cinq continents et la surface entière de la planète, les sujets qui passionnent Balzac semblent mesquins et sans intérêt.

Mais, de plus, c'est l'exotisme même de ses romans qui conseillait et imposait à Pierre Loti les sujets simples et les drames élémentaires. Les sujets ne pouvaient guère être que des histoires d'amour avec les femmes des différents pays que traverse le poète : amour sensuel et rêveur, amour absolu chez la femme ; amour curieux, orgueilleux, parfois cruel chez l'homme. Le drame, c'est le plus uni et le plus douloureux de tous : le drame unique, éternel, de la séparation des êtres qui s'aiment... Ainsi l'exotisme explique également, dans les romans de Pierre Loti, la nouveauté et l'intensité des sensations, et le caractère universel et largement humain des sentiments.

Et c'est pourquoi, quand le quêteur d'exotisme et d'impressions rares s'arrêtera au pays de France, il ne pourra que nous raconter des idylles, plus poignantes sans doute, mais aussi peu compliquées que *Paul et Virginie*, *Grasiella* ou même l'épisode de Nausicaa dans l'exquise *Odyssée*. Car, outre que sa vie voyageuse lui a surtout fait connaître des hommes du peuple, des matelots, la satiété des impressions passionnelles, la misanthropie qui naît de l'excès d'expérience et le sentiment très net, chez un homme qui a vécu en dehors des cités, de ce qu'il y a d'artificiel, de misérable et d'inutile dans nos civilisations, lui font aimer et embrasser avec une ardente sympathie les êtres simples, plus intacts et plus beaux que nous, plus proches de cette terre dont il a parcouru la face et qu'il adore. Certes, j'aime les romans de

Loti pour bien d'autres raisons ; mais je les aime aussi pour cette idée dont ils sont tout imprégnés, que l'âme d'un pêcheur ou d'une paysanne bretonne a mille chances d'être plus intéressante, plus digne d'être regardée de près que celle d'un chef de division, d'un négociant ou d'un homme politique. Si je ne puis être de ces privilégiés qu'on appelle des artistes et qui reflètent en eux et décrivent ce qui s'agite à la superficie de la terre, j'aime mieux être de ceux qui vivent tout près d'elle et qui en sont à peine sortis.

*Pêcheur d'Islande*, c'est encore, comme *Loti*, comme le *Spahi*, comme *Aziyadé*, l'histoire d'un amour et d'une séparation : l'histoire du pêcheur Yann et de la bonne et sérieuse Gaud, qui s'aiment et qui se marient, de Yann qui s'en va et ne revient plus, et d'une vieille femme dont le petit-fils s'en va mourir là-bas, « de l'autre côté de la terre ». *Mon frère Yves*, c'est l'histoire d'un matelot qui s'enivre à chaque descente à terre, et qui se marie, et qui devient père, et qui peut-être se corrigera ; et c'est l'histoire de l'étrange et touchante amitié de ce matelot et de Pierre Loti. Et je n'ai rien à dire de ces deux récits, sinon que le pittoresque en est merveilleux, l'émotion pénétrante et la simplicité absolue. C'est, dans *Pêcheur d'Islande*, la pêche et les mers polaires ; dans *Mon frère Yves*, la vie de bord, les mers d'Orient et des tropiques et « la grande monotonie » de l'Océan ; dans les deux livres, la Bretagne, sa figure et son âme. C'est encore un effet de l'exotisme, qu'ayant visité le monde, vous revoyiez votre pays et les objets connus avec des yeux vierges et tout neufs et avec la même fraîcheur d'impression, le même étonnement que vous avez vu le Congo ou Tahiti... Mais *Mon frère Yves* et *Pêcheur d'Islande* sont deux romans dont la simplicité exigerait, pour être analysée et définie, un trop difficile effort, et je n'ai voulu que montrer comment les trois premiers romans de Loti, ces œuvres rares, préparaient ces deux chefs-d'œuvre.

## V

Je garde une inquiétude. Je crains de n'avoir pas su rendre l'impression que ces livres font sur moi, et je crains aussi qu'on me reproche de n'avoir cherché à rendre que cette impression. On

me dira : « Tous ces romans de Loti sont bien négligemment composés. » Est-ce ma faute si je n'en souffre point ? — Ou bien : « Ne trouvez-vous point quelque bric-à-brac et quelque verroterie dans cet exotisme, trop de rêva-rêvas, de colliers de soumaré, de palétuviers, de cholas, de diguhelas ? Nous ne pouvons point contrôler ces peintures ; cette abondance de détails ne se rapporte à rien de ce que nous connaissons. » Dirai-je que j'ai cet enfantillage, de trouver des charmes au mystère de ces mots ? Du reste, il n'y en a pas tant. — Ou bien : « La nature, dans ces romans, n'accable-t-elle pas un peu l'homme ? C'eût été l'avis de M. Saint-Marc Girardin. N'y voudriez-vous pas un peu plus de psychologie ? » Pourquoi ? J'en trouve tout autant qu'il m'en faut, et j'y trouve celle qui y devait être. — « Mais que ne dites-vous, par exemple, que Pierre Loti procède de Musset et de Flaubert ? et que ne cherchez-vous à lui assigner son rang dans la littérature contemporaine ? » Hélas ! je suis si peu un critique que, lorsqu'un écrivain me prend, je suis vraiment à lui tout entier ; et, comme un autre me prendra peut-être tout autant, et au point d'effacer presque en moi les impressions antérieures, comme d'ailleurs ces diverses impressions ne sont jamais de même sorte, je ne saurais les comparer ni assurer que celle-ci est supérieure à celle-là. — « Mais nous ne tenons point à connaître les émotions que vous donnent les livres ; c'est sur leur valeur que nous désirons être édifiés. » Peut-être ; mais la plus belle fille du monde... Et d'ailleurs, je suis ici d'autant plus incapable de m'élever au-dessus du sentir, que Pierre Loti est, je pense, la plus délicate machine à sensations que j'aie jamais rencontrée. Il me fait trop de plaisir, et un plaisir trop aigu et qui s'enfonce trop dans ma chair, pour que je sois en état de le juger. A peine ai-je su dire que je l'aimais.

Jules LEMAITRE.

---

---

## AU TOMBEAU DES SAMOURAÏS <sup>(1)</sup>

---

C'est ici que *la tête* a été lavée : n'y trempez ni vos pieds, ni vos mains.

Cela est écrit au pinceau, à l'encre, sur une planchette de bois blanc, au bord de la plus fraîche et de la plus délicieuse des petites fontaines, — sous de grands arbres, à mi-hauteur d'une colline ombreuse qui regarde au loin la baie d'Yeddo.

Jamais inscription plus lugubre ne fut posée à une place plus charmante. Cette eau « où il ne faut tremper ni ses pieds ni ses mains » est limpide, dans un bassin de vieilles pierres, sur des mousses aquatiques fraîches et exquises, admirablement vertes. A côté de la fontaine défendue il y a des arbres nains aux feuilles délicats d'un vert aussi beau que celui des mousses, et un grand camélia sauvage, qui étale à profusion ses fleurs simples, semblables à des églantines roses. C'est dans un lieu paisible, à l'écart des bruits de la vie. Toute la colline est remplie de sépultures antiques et de pagodes cachées sous les arbres. Aux senteurs des plantes se mêle un religieux parfum d'encens dont le plein air est constamment imprégné, comme serait l'air d'un temple.

L'écriveau ne dit pas quelle est cette tête coupée qu'on est venu laver dans cette eau claire ; il dit seulement *la tête*. Mais tous les passants le savent. En ce pays, où l'on a dans le peuple le culte des légendes et des morts, inutile de préciser davantage...

Et moi aussi, du reste, bien qu'étranger, je le sais. Étant enfant, j'avais lu autrefois, en un manuscrit rare, cette histoire des « quarante-sept fidèles Samouraïs », me passionnant pour ces héros chevaleresques ; comme je lisais très peu, cela m'avait

(1) Extrait de *Japoneries d'Automne*. — Calmann Lévy, éditeur. Paris.

tout particulièrement frappé et je m'étais promis que, si le hasard m'amenait jamais au Japon, je viendrais rendre hommage à leur tombeau.

Précisément j'avais fait cette lecture par des journées de novembre belles et calmes comme celle d'aujourd'hui ; cette coïncidence d'une saison et d'un temps pareils rend plus complète l'association de mes petites idées d'autrefois, revenues, avec mes impressions d'aujourd'hui. C'est curieux même comme je m'étais bien représenté ce lieu — qui me semblait alors lointain, lointain, presque imaginaire ; j'avais prévu jusqu'à ces arbustes nains et ces camélias sauvages fleuris alentour.

« C'est ici que la tête a été lavée » — (la tête du méchant prince Kotsuké, coupée par les bons Samouraïs, avec les formes les plus polies, après toutes sortes d'excuses préalables ; puis lavée dans l'eau de cette fontaine, et apportée pieusement sur la tombe d'Akao, le prince martyr).

Aussi bien, je suis obligé de rappeler en quelques mots cette histoire, sans cela on ne me comprendrait pas.

Vers 1630, le courtisan Kotsuké, après avoir insulté le prince Akao et refusé de lui rendre raison, réussit par la perfidie à obtenir de l'empereur un jugement inique le condamnant à mort, avec confiscation de tous ses biens.

Alors quarante-sept gentilshommes, vassaux fidèles et amis du supplicié, se jurèrent de venger l'honneur de leur maître, au prix de leur propre vie. Après avoir abandonné femmes et enfants, tout ce qu'ils avaient de cher au monde, ils poursuivirent la réalisation de leur difficile projet avec un entêtement sublime, guettant l'heure favorable, dans le mystère le plus profond — pendant près de vingt années ! — jusqu'à ce qu'enfin, une nuit d'hiver, ils vinrent surprendre et égorger, dans son palais, ce Kotsuké dont les longues méfiances s'étaient peu à peu endormies et qui ne s'entourait plus que d'un petit nombre de gardes.

La vengeance accomplie, la tête du perfide déposée sur le tombeau d'Akao, ils allèrent eux-mêmes se livrer aux juges. On les condanna à s'ouvrir le ventre ; ils s'y attendaient, et, après s'être embrassés, ils firent cela tous ensemble sur les marches d'une pagode, près du tombeau de leur cher seigneur.

Elle est ici, cette pagode, à quelques pas de la fontaine délicieuse : une vieille petite pagode d'un rouge sombre, en bois de cèdre vermoulu. On y arrive par une triste avenue où poussent

des herbes. Sur ses marches, lavées par les pluies de près de trois cents livers, on ne voit plus trace de tant de sang qui a coulé ; on a peine à se représenter la boucherie horrible, le râle de ces quarante-sept hommes, la nuque à moitié coupée, le ventre ouvert, les entrailles dehors, se tordant ensemble dans une grande mare rouge...

Ils eurent leur récompense après leur mort, ces fidèles, car un empereur suivant les déclara saints et martyrs, et fit mettre sur leur tombe certain feuillage d'or, emblème du suprême honneur. Le Japon tout entier les vénère encore aujourd'hui d'un culte enthousiaste ; leur nom est partout ; on l'apprend de bonne heure aux petits enfants et on le chante dans les grands poèmes.

Le joli sentier vert qui conduit à la fontaine se prolonge au delà, monte un peu plus haut, par une pente très douce.

En poursuivant, on trouve d'abord la maisonnette du bonze préposé au soin des sépultures de ces héros et à l'entretien de leurs fleurs.

Je frappe à sa porte, et il m'apparaît, ce vieux. Il a une étrange figure de gardien de tombeaux, maigre, fine, ascétique et rusée à la fois ; il est grand et mince, ce qui au Japon est très rare. Un bonnet noir agrafé sous le menton — comme celui dont se coiffait jadis, dans notre Occident, le seigneur Méphistophélès — lui enveloppe la tête, les cheveux, les oreilles, ne laissant paraître que le masque encadré du visage ; et ce bonnet a même, de chaque côté du front, deux espèces de protubérances inquiétantes, qui semblent des étuis ménagés dans l'étoffe, pour mettre les cornes...

Il vend des livres où l'histoire des quarante-sept Samourais est racontée dans ses naïfs et sublimes détails, avec beaucoup d'images à l'appui. La maison est à moitié remplie par des paquets de ces baguettes d'encens dont il fait aussi commerce avec les pèlerins et que l'on brûle ici tous les jours depuis tantôt trois siècles.

Les sépultures auxquelles il me mène occupent, à mi-côte, une sorte d'esplanade carrée, d'où la vue plonge sur tout un pays boisé, tranquille, avec la mer à l'extrême lointain. L'esplanade est entourée d'une modeste barrière de planches et d'une bordure de grands arbres funéraires, droits et rigides, élancés en colonne de temple.

Sur les quatre faces de ce quadrilatère, les tombeaux sont

alignés, environ douze par douze, regardant tous le milieu — qui est une petite place vide, couverte d'une herbe rase et comme saupoudrée de cendre d'encens. Quarante-sept pierres debout, semblables, restées brutes comme des menhirs de granit, portant chacune le nom du Samouraï qui dort en dessous, et marquées toutes du signe spécial : *Harakiri*, — lequel veut dire que ces hommes sont morts à la terrifiante manière des gens d'honneur, en s'ouvrant le ventre avec leur propre poignard.

A deux des angles du carré sinistre, s'élèvent des pierres plus hautes : celle du prince d'Akao et celle de la princesse son épouse. Tout à côté du prince, sous une très petite tombe, on a enterré son enfant, — son *mousko-san*, comme l'appelle le vieux gardien à serre-tête noir. Et cette expression de *mousko-san* me fait sourire, malgré le recueillement du lieu, ce *mousko* qui signifie *tout petit garçon*, accouplé par excès de déférence à cette particule honorifique *san*. Comme si, chez nous, on disait avec gravité et conviction : « C'est ici, à côté du prince, que repose *monsieur son bébé*. » — Mais tout ce qui touche à cette histoire est pour les Japonais tellement saint et vénérable, qu'on n'en saurait parler avec des formes trop respectueuses.

Devant chacune de ces pierres, il y a de beaux bouquets, des fleurs toutes fraîches, évidemment cueillies ce matin même ; il y a aussi des petits tas de choses grisâtres, des restes de baguettes d'encens, dont le vent promène les cendres encore odorantes sur l'herbe triste d'alentour. Et c'est comme cela, sans relâche, depuis l'an 1702, et ce sera sans doute ainsi pendant bien des années encore, car le bouleversement moderne, qui, au Japon, emporte tant de choses, semble n'avoir pas de prise sur le culte du peuple pour les morts.

La fille d'un des Samouraïs, qui était prêtresse, a obtenu d'être mise là elle aussi, à côté de son père, et cela fait, en dehors de l'alignement, une tombe de plus. Elle a, du reste, ses fleurs comme les autres, cette *mousmé*, ses fleurs et son encens, sa part de souvenir et de vénération.

Une étonnante quantité de petites bandes de papier, blanches ou rouges, portant des noms écrits, sont collées sur les pierres tombales, ou jetées dans l'herbe à leurs pieds : ce sont les noms des pèlerins qui journellement viennent, de tous les coins de l'empire, rendre hommage aux gentilshommes fidèles. Dans le nombre se trouvent même des vraies cartes de visite tout à fait

modernes, gravées en caractères européens sur des « Bristol » mats ou glacés, — et ce serait presque drôle, cet usage de déposer sa carte à la porte des morts qui ne peuvent recevoir, — si ce n'était extrêmement touchant...

Le vieux gardien maigre, adossé, la tête renversée contre un des arbres de bordure, entreprend de me conter au long l'histoire des Samouraïs, en une langue dont la plupart des mots malheureusement m'échappent. Mais je l'écoute sans ennui, — tantôt le regardant avec l'idée obsédante d'ôter son bonnet pour voir s'il n'a pas de cornes en dessous, — tantôt promenant mes yeux sur le profond paysage calme, sur la colline parsemée de petites pagodes, de tombes, de buissons, de camélias, sur toutes ces choses dont l'aspect n'a pas dû beaucoup changer depuis l'époque lointaine de l'*Harakiri*.

Les arbres dénudés de l'enclos, tout droits, tout raides, comme des rangées de cierges gigantesques, agitent leurs têtes là-haut, secoués par un petit vent d'automne qui souffle plus fort dans les régions élevées de l'air. Et les cigales chantent partout, au soleil encore chaud de novembre.

En vérité, ce lieu a une mélancolie bien particulière et bien grande. Et puis cette histoire est si belle, pour qui la sait en détail ; elle est si étonnante d'héroïsme, d'honneur exagéré, de fidélité surhumaine !

Elle est inexplicable comme une vieille énigme quand on connaît les Japonais mièvres et dégénérés d'aujourd'hui ; elle évoque l'idée d'un grand passé noble et chevaleresque, — et jette même en ce moment pour moi une ombre de respect sur ce Japon moderne que j'ai tant raillé.

Je n'ai pas apporté de fleurs fraîches, moi, aux quarante-sept héros qui dorment ici. Au contraire, je dérobe un chrysanthème au bouquet posé sur la tombe de leur chef, et je l'emporte — jusqu'en France, — ce qui est d'ailleurs, sous une forme inverse, un égal hommage rendu à leur mémoire à tous.

Pierre Loti.

---

## INCONSOLABLES

---

Les fossoyeurs s'étaient retirés, emportant leurs vastes bêches, leurs paquets de cordes, et depuis vingt-cinq minutes M. Lemarchand, agenouillé sur les dalles de pierre qui entouraient la tombe fraîchement comblée de sa femme, demeurait inerte, le front dans ses mains tremblantes et moites, ne répétant tout bas, très bas, que ces seuls mots : « Tu m'entends, Amélie?... Tu m'entends bien ?... »

Il se sentait dégringolé dans un gouffre d'isolement, seul et perdu sur le globe comme un Petit-Poucet, plus faible qu'un poitrinaire. Ses larmes coulaient avec insistance, continuellement, sans qu'il prit même la peine de les éponger, et ses yeux, dans une stupide fixité, considéraient la terre brune, la terre lourde, la terre impitoyable qui nous reprend, où les semelles des ouvriers funèbres avaient enfoncé leur empreinte cloutée.

Mille détails de l'inoubliable journée lui revenaient à l'esprit, avec l'hostile et navrante opiniâtreté des flonflons populaires ; il réentendait le pas cadencé des porteurs, les calculés et lointains de *Profundis* psalmodiés à bouche fermée derrière l'autel, le cliquetis de l'encensoir de vermeil à l'absoute, l'*Agnus Dei* soupiré comme un nocturne dans les balcons de l'orgue par la voix sympathique et mouillée d'un ténor qu'on ne voyait pas. Il se rappelait tout : les carrosses de drap, l'ordonnateur des pompes, alerte et réservé, les belles fleurs entassées sur le char ainsi qu'un bu-

tin, la porte cochère aux tentures crépinées d'argent, l'L majuscule (Lemarchand) des écussons, et toutes les mains gantées de noir à la sortie de l'église, soulignant l'odieuse condoléance : « Je prends bien part... Ma femme prend bien part... Nous prenons bien part... »

« Ainsi elle n'était plus. Fini à tout jamais ! O ma compagne, ô ma vieille amie ! Plus personne pour me plaindre et me soigner, plus personne pour commander le diner, compter le linge, faire les malles. Et je vieillirai seul... Je mourrai seul... Je serai enterré seul... Ho ! ho ! Quelle tristesse ! »

Un sanglot trop longtemps gardé le secoua des pieds à la tête, et il se reprit à se lamenter, mais cette fois si fort, si copieusement, avec un si grand bonheur de larmes, qu'il en aimait son veuvage, et qu'il souhaitait presque être aussitôt remarqué d'un flâneur, d'un oisif qui songerait : Pauvre homme ! et raconterait le soir, à table, aux siens rassemblés : « Y avait tantôt au Père-Lachaise un monsieur qui pleurait... qui pleurait ! »

Déjà Lemarchand levait les yeux, machinalement, afin d'observer si d'aventure son désespoir n'aurait pas alléché quelque spectateur tapi derrière un sarcophage, quand il vit en face de lui, debout près de la croix de pierre plantée sur la tombe, un homme qui mordait et déchirait son mouchoir dans une crise de rage silencieuse.

Très maigre, très long, vêtu de noir et chaussé de bottines de chevreau claqué à bouts vernis, l'inconnu, de masque circonspect, portait la moustache ainsi que la barbe, et — telle qu'une ronde améthyste — une rosette d'officier d'instruction publique avantageait le revers de soie de son importante redingote. Il semblait n'avoir pas plus de quarante-cinq ans, quoique ses cheveux fussent déjà couleur de poussière aux tempes qui se creusaient, et il se tenait les bras croisés, ainsi qu'à l'élévation légèrement voûté, incliné comme un roseau noir vers le carré de terre mal tassée où reposait à un mètre quarante de profondeur, dans le définitif allongement du trépas, Berthe Églantine-Amélie Lemarchand, décédée en sa cinquante-septième année, munie des sacrements.

Comme le veuf considérait avec une curiosité indécise et flottante ce voisin, qui sans doute se trompait de défunte, égaré peut-être parmi les plates-bandes funéraires, en quête d'un parent dont la perte remontait déjà « à un certain laps de temps », l'autre, s'é-

tant soudain redressé, leurs yeux se rencontrèrent. Plusieurs secondes ils se contemplèrent dignement, se renvoyant — comme s'ils se plaignaient en leur for intérieur — des regards qui rivalisaient de désolation, submergés d'une instinctive pitié mutuelle. Puis, l'inconnu ayant esquissé un imperceptible et décent salut de tête, M. Lemarchand s'inclina aussi, très civilement, sans comprendre, mais remué dans le fond, présentant d'efficaces consolations, de vagues baumes, une espèce de discrète et mystérieuse amitié déléguée vers lui par la Providence à cette heure de suprême solitude. Et, non sans plaisir, il constata les palmes violettes — d'un violet ecclésiastique et sérieux — qui étaient un signe de distinction sociale, en même temps qu'un hommage rendu par le Ministre au mérite personnel.

Mais, dans la débandade de ses réflexions, il lui sembla soudain qu'il connaissait cet inconnu, que déjà cet austère personnage avait circulé dans son passé, que ce n'était pas un complaisant effet du hasard pur s'il lui réapparaissait aujourd'hui, sombre et muet devant ce mausolée. Plongeant au plus profond de ses souvenirs, il se demandait avec anxiété : « Où donc ai-je vu cette figure ? » quand le nom banal de Robin jaillit comme un jet d'eau dans son esprit, et il demeura bien une minute anéanti, confondu de n'avoir pas deviné du premier coup. Un regard qu'à la dérobée il jeta sur l'énigmatique affligé confirma Lemarchand. Oui, c'était Robin, avec évidence ! vieilli sans doute, parcheminé, l'orbite plus cave et le nez plus tranchant, mais c'était Edmond Robin, le premier mari d'Amélie, de la chère et tant regrettée qui, deux ans après son divorce obtenu pour incompatibilité d'humeur, était devenue sa femme à lui, Lemarchand, celle même qui, à présent... là... sur le dos ! Ah ! Seigneur, que vous êtes donc terrible, et quel *homme* vous faites quand vous nous frappez !

Lemarchand demeurait abîmé dans de philosophiques et lamentables considérations : « Clairvoyante et fatale puissance, force occulte, songeait-il, qui réunissait à une même place, en cette journée du 26 août 1885, leurs trois existences — s'il était permis d'employer sans trop d'ironie ce mot d'*existence* à l'égard de la chétive inanimée ! Ah ! oui, c'était dramatique et touchant, ces deux successifs époux, terrassés à la fois par une même douleur conjugale. » Et il fut forcé de convenir que Robin, en cette circonstance, avait agi avec une extrême délicatesse qui lui fai-

sait vraiment honneur ; car, enfin, rien ne le contraignait à un pareil hommage envers une femme, à coup sûr aimée autrefois, mais qui avait cessé de porter son nom et lui était devenue étrangère.

Ce dernier, toujours debout, la tête penchée sur l'épaule gauche et les paupières closes, restait recueilli dans son abattement. Il avait déposé dans l'herbe son chapeau crêpé de haut en bas. Comme en une fosse, le soleil plongeait derrière la colline, empourprant de larges lueurs d'adieux le ciel d'or pâle sur lequel se décalquaient, avec des allures de minarets, les innombrables clochetons et les dômes de la nécropole immense.

Les ifs et les cyprès de bronze noir étaient peuplés de petits oiseaux qui s'interpellaient comme des âmes, et le soir peu à peu s'établissait sur les morts, dégageant un tel repos, une telle béatitude crépusculaire, qu'on avait presque envie de se coucher là et d'y faire un exquis dodo jusqu'au lendemain, dans le prodigieux et doux silence d'une nuit larmée d'étoiles. Des Anglais pratiquement vêtus, qui venaient de visiter les quartiers riches du cimetière, s'en retournaient escortés de *cicerone*, la tête haute, avec l'orgueil habituel à tout piéton qui descend une colline ; et déjà les gardes en habit bleu-bavarois entreprenaient de pacifiques rondes, appuyés sur des cannes, rabattant vers les principales artères le gibier titubant des orphelins, des veuves et des mères.

Lemarchand se dressa. Bien qu'il n'eût pas prié pendant cette heure qui venait de s'écouler, il sentit qu'il ne pouvait congrûment se retirer sans faire le signe de la croix ; il en exécuta donc un sur-le-champ avec onction, la paupière religieuse... et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Presque aussitôt il vit que Robin l'imitait. Puis, ayant, à l'aide de son mouchoir, épousseté tant bien que mal son pantalon maculé à l'endroit des genoux, il abandonna résolument le tertre mortuaire, sans se retourner. Les pas de Robin sonnaient sur ses talons.

L'un derrière l'autre, lamentable file indienne de veufs, ils descendaient, le ventre en avant, les étroits sentiers de chèvres qui serpentent et se jouent entre les croix de marbre, les dalles entourées d'élégants balcons de fer ouvragé. Sous leurs semelles criaient les graviers, et de menues pierres déboulaient.

Tantôt ils côtoyaient de vieilles tombes tragiques, pittoresques à la façon de tombes d'opéra, craquelées obliquement et drapées

de lierre barbare, ou bien ils s'engageaient dans la fraîcheur des chemins ombreux, bordés de sépultures d'enfants, où les minuscules couronnes de perles blanches et bleues semblaient des *bouvrelets* de bébés, accrochés là par une pieuse et inconsolable maman. Parfois un gros rat dodu traversait l'allée, comme un joujou. Et toujours ils allaient, taciturnes et graves, d'un pas de cortège, balançant en cadence leur chapeau de la main droite, les cheveux collés sur leur front qui paraissait plus grand.

Ils étaient préoccupés de l'unique et même pensée : le salut qu'ils ne pouvaient se dispenser d'échanger à la porte du cimetière avant de se séparer. Et chacun songeait : « Comment le ferai-je, mon salut ? Que dirai-je ? Tâchons à être correct ! »

A mesure qu'ils avançaient, volontairement silencieux, une sorte de charme intime, qui se prolongeait avec la descente, les enveloppait peu à peu l'un et l'autre ; et pinçant les lèvres, l'œil inquiet, le cœur à l'envers, ils retenaient leur souffle dans l'attente de quelque chose.

Ces pressentiments renforçaient leur mutisme. Pourtant, comme Lemarchand prenait tout à coup à l'aveuglette un ridicule chemin, Robin ne sut pas résister à la satisfaction de le placer dans la bonne voie ; et lui grattant du doigt l'épaule, il dit :

— Par là, Monsieur, c'est plus court.

Lemarchand répondit :

— Je crois que vous êtes dans le vrai, Monsieur.

Il revint aussitôt sur ses pas, et tous deux retombèrent dans le même silence que scandait régulièrement leur brève respiration.

Ils atteignirent ainsi la grande porte qui donne sur le boulevard de la Villette, et ensemble ils s'arrêtèrent sur le bord du trottoir à quelques mètres l'un de l'autre, dans une indécision pleine d'embarras. Ainsi que des mammoths se hâtant vers de fraîches fontaines, les tramways oblongs échangeaient de rauques barrissements dans la jaune et lumineuse poussière de ce soir d'été ; les fiacres s'en retournaient relayer, au fébrile galop de leurs rosses exaspérées par des rêves d'avoine ; des ouvriers passaient, en sueur, contant des histoires bien bonnes de mastroquets, et d'anémiques jeunes femmes du peuple, en lâche caraco, remorquaient des marmailles demi-nues, au museau crépi de fromage blanc. Obstinément, on entendait tinter une sonnette aigrette, tandis qu'une voix de vieil homme sans dents radotait : « C'est le coco, le vrai coco, le coco à la glace ! » Et une paisible,

une béate joie flottait, éparse, la satisfaction du riche temps, du travail abattu, de la brûlante journée finie. Lemarchand songeait : « Moi, je vais rentrer... Suis tout seul... pas de petits bras d'enfants..., tout seul. » Par la pensée il se plaignait, il se parlait à soi-même : « Ah ! mon pauvre Lemarchand ! tu n'as pas de chance ! » Il partait enfin. Il s'était éloigné déjà de plusieurs pas, quand Robin le rejoignit, la face piteuse, et si ému qu'il avait peine à s'exprimer. Il souriait d'un sourire contraint d'homme affligé. Huit à dix secondes il demeura les yeux à terre, puis il balbutia : « J'ai là une voiture... vous serait-il agréable... d'en profiter ? »

Lemarchand se sentit tout à coup un appui, un soutien sur la terre. Il lui parut qu'un ange consolateur descendait du haut des cieux, brandissant des palmes ; et défaillant presque, sans avoir exactement conscience des sons que proférait sa bouche, il répondit : « Volontiers, Monsieur, j'accepte avec plaisir. » Le mot plaisir ne fut pas plutôt lâché qu'il le déplora.

Mais un fiacre *Camille*, à chapeau blanc, s'arrêtait devant eux, en écorchant le trottoir. Après un alternatif acharnement de politesses, Robin dut capituler et monter le premier dans la victoria. Lemarchand prit pesamment place à ses côtés, et s'étant tourné vers son voisin :

— Allez d'abord chez vous, Monsieur, je garderai la voiture.

— Soit ! approuva Robin. Il prononça 29, rue Fresnel, et le petit cheval mince qui avait des cuissots pommelés, avec la crinière ras tondue, détala d'un trot rapide et mou de biche. Le bon vent du soir leur souffletait amicalement le visage.

Ils restèrent d'abord plongés dans une muette réserve, s'astreignant à conserver une même pose étriquée : les coudes aux hanches, les genoux collés, les pieds joints sur le tapis. Le cocher aux cheveux roux avait coiffé de son gibus de faïence une des lanternes, et il conversait avec sa bête : « Aïe donc, mon poulet..., va, ma grise ! » Lemarchand osa soudain croiser ses jambes, et comme il détachait un gros soupir pris dans les hauteurs de sa respiration, sur-le-champ Robin, se laissant couler dans un renversement de fumeur, déclara, ainsi qu'en aparté : « Que la vie est donc triste ! » Un silence de plusieurs minutes régna. Ils roulaient.

Après les interminables et rocailleux défilés des rues ouvrières, ils gagnèrent enfin le lac macadamisé des quartiers opulents. A

toute minute ils étaient croisés par d'instantanés équipages de britannique distinction, au fond desquels se tenaient, rencoignées en une pose de tableau vivant, des jeunes femmes frêles, mousselinées de la bottine au chapeau, qui, d'une petite main négligente, laissaient traîner sur leur épaule, ainsi qu'à l'arrière d'une yole, des ombrelles toutes roses. Ou bien des messieurs en chapeau gris, installés sur le bord de leur siège, qui conduisaient eux-mêmes, les poignets à niveau du menton, flanqués d'un coquin botté, à tête de bois, le torse impudent sous la livrée. Et tout ce monde semblait jouir à pores ouverts de la vie, jusqu'aux mecklebourgeois à la croupe lustrée, harnachés avec érudition, qui arrondissaient dans une cadence emphatique et perfectionnée leurs beaux genoux mouchetés d'écume.

A présent, ils longeaient le quai de Billy, planté de hauts arbres ainsi qu'une allée de parc. Des fourriers d'intendance, à épaulettes de plâtre, musaient et fumaient aux fenêtres de la Manutention, et les cloches des bateaux-express éparpillaient leurs appels fêlés sur le fleuve de moire qui coulait, indolent et vert, d'un vert bête de drap de billard.

Lemarchand reprit la parole : « Vous habitez là un bien beau quartier, Monsieur ? »

— C'est la campagne, déclara Robin... Et quel bon air !

En même temps, il ouvrait la bouche toute grande et respirait avec glotonnerie, comme s'il dominait l'Océan de la pointe d'un cap.

Soudain il proposa : « Restez donc à diner avec moi ?... Voulez-vous ? Il est trop tard... et vous demeurez si loin ! »

Cette brusque invitation ne choqua point Lemarchand ; sans la souhaiter, il l'attendait. Néanmoins il crut indispensable de se faire prier, et il alléguait mollement de pauvres raisons : « Merci..., je craindrais d'abuser..., la domestique m'attend... »

— Je vous en conjure, ne me dites pas non. Vous me froissez ! déclara Robin solennel et mélancolique ; ainsi, vous acceptez ?

Lemarchand fit le geste d'un vaincu :

— J'accepte..., mais je n'ai pas faim !

— Moi non plus, allez ! Et lui serrant les mains dans une robuste effusion : « Nous parlerons *d'elle*, rien que *d'elle*... »

Lemarchand était trop ému pour répondre, mais comme la voiture s'arrêtait au même instant, ce fut avec une chaleureuse impétuosité qu'il commanda :

— Ne payez pas, monsieur Robin, j'ai des sous.

Ce dernier le laissa donc régler, et ils montèrent, dévisagés, au passage de la loge, par les yeux féroces du concierge.

## II

Au premier sur l'entresol, Robin dit à mi-voix : « C'est ici. » Il introduisit la clef dans la serrure et pénétra le premier ; puis, ayant poussé Lemarchand dans le salon dont il referma la porte, il se dirigea vers la cuisine pour avertir Radegonde.

— Mettez un couvert de plus, j'ai un ami.

La bonne, effarée, leva au plafond son bras armé d'une cuiller de bois : « Mais nous n'avons qu'un tout petit dîner ! » Robin la rassura :

— Ça ne fait rien ; ce monsieur est très simple.

Ensuite, il passa dans sa chambre pour faire une sommaire toilette et se donner un léger coup de peigne.

Lemarchand, laissé seul, examinait la pièce, enfoncé dans le canapé de satin cerise qui s'arrondissait entre les deux fenêtres. Les murs étaient d'un banal blanc gris, à filets d'or, et dans l'ovale du plafond azur des hirondelles se poursuivaient, vues de ventre, sans jamais se rattraper. Les rideaux à bandes de tapisserie, dont il reconnut le studieux dessin, accaparèrent son regard, et il revit aussitôt la morte chérie travaillant à la lampe, courbée sur son métier, les rouleaux de canevas encombrant la table, les ciseaux pendus à un cordon noir, la corbeille aux laines. Soudain, il tressaillit en apercevant, incliné au-dessus d'un meuble de Boule, un portrait d'Elle, à l'huile, grandeur nature. Sur le bas du cadre pompeux s'étalait une pancarte ainsi conçue : « 3,721 Exempt. »

Cette toile avait été peinte — avec des couleurs fines — au temps où Amélie, nouvelle mariée, s'appelait M<sup>me</sup> Robin. Debout, tournée de trois quarts, elle apparaissait devant une tenture vert d'eau, en une vaporeuse robe de bal aux bouillonnés de tulle qui laissait à nu ses jeunes épaules frileuses, et ses bras frais, élégants, un peu grêles. Deux bandeaux châtain clair, séparés par une large raie, coulaient en miroitant jusque sur ses oreilles, accentuant la matité du front petit et bombé tandis qu'une rose

mousseuse fleurissait à son corsage, entre les pudiques rondeurs de sa gorge.

Lemarchand, lui, voyait une tout autre Amélie. Rigide et maigre comme un ivoire japonais, des tortillons de cheveux gris s'échappant de son béguin, pareils à des limailles de givre, en camisole et jupon, les mains jointes, attachées par un chapelet dont la nacre semblait noire sur ses doigts de marbre immaculé, elle était tout du long couchée à l'étroit dans la gaine capitonnée de calicot blanc que les employés des pompes funèbres s'apprêtaient à fermer, sous la surveillance empressée d'un jeune homme blond en frac, dont les bottines neuves grinçaient impitoyablement à chaque pas.

Il frissonnait à l'horreur de cette lugubre image qui s'était burinée dans son cerveau, et il ne pouvait accepter que ces deux Amélie, celle du tableau et celle de la bière, fussent la même.

Robin, sur ces entrefaites, parut, cosmétiqué, les mains onctueuses, exhalant une bonne odeur de lavé. Il surprit son invité devant le portrait de *leur* femme, et s'étant approché, il la considéra largement lui aussi, avec un air d'intérêt énorme, comme s'il la voyait pour la première fois, proclamant entre ses dents : « La voilà ! c'est elle-même..., on jurerait qu'elle va parler, qu'elle va dire : Paul..., tu n'as pas encore plié ta serviette ? »

Ce petit nom de Paul et le rappel de cette phrase intime qu'il avait lui-même essuyée maintes fois, avec la seule modification de son propre nom : Hippolyte, substitué à celui de Robin, furent on ne peut plus pénibles à Lemarchand. Néanmoins il n'en laissa rien percer ; mais sur un signe de tête approbatif qu'il s'imposait, Robin eut un geste d'impétueuse dénégation, et les yeux fermés, il s'écriait :

— Non ! non ! ne venez pas me dire que vous la retrouvez ! Vous ne l'avez pas connue, vous, à cette époque-là !... Jamais on ne saura, Monsieur, jusqu'à quel point la grâce, le charme, la fleur !... Celle que vous avez aimée n'était déjà plus la même femme... Pas comparable !

Lemarchand avait beau protester : « Permettez !... Vous allez beaucoup trop loin... Sans doute, *ma* chère Amélie n'était plus, quand je l'épousai, de la première jeunesse..., elle avait souffert..., mais... » L'autre ne l'écoutait pas ; il poursuivait, en s'échauffant : « Que cela ne vous fâche pas ! J'ai eu ce qu'il y avait de meilleur en elle... de meilleur, vous m'entendez ? » Et

Lemarchand s'obstinant à ne pas vouloir admettre une semblable prétention, Robin, pour l'apaiser, conclut : « Enfin, c'est inouï ce que nous perdons ! »

Mais la domestique ouvrit la porte pour annoncer que « Monsieur était servi », et ils passèrent dans la salle à manger, qui était en bois de chêne ciré avec des natures mortes figurant des vanneaux et des pluviers pendus par les pattes à un clou fiché dans un mur. Ils s'assirent l'un en face de l'autre, penchés sur les assiettes fumantes, et comme ils s'emparaient ensemble de leur cuiller, Robin déclara, en matière d'avertissement : « Après la soupe, nous avons le bœuf, un tout petit poulet de grain et une salade. » Lemarchand venait de se brûler; néanmoins il leva très haut les sourcils à l'énoncé de ce menu, imposant à son visage une expression d'hypocrite étonnement qui signifiait : « Que de choses, bon Dieu ! jamais je ne mangerai de tout cela ! »

Dans son coin, l'horloge normande comptait huit heures quand Robin, après quelques minutes de silence, décréta, en s'essuyant la bouche avec satisfaction : « Il n'y a guère que chez soi qu'on puisse avoir de bon tapioca. » Dès lors, la gêne qui les glaçait fondit instantanément.

Les plats se succédaient en silence, apportés et remportés par la domestique aux talons mous, et Robin rappelait son douloureux passé : l'inexplicable malentendu qui avait empoisonné leur existence commune à lui et à sa femme, les concessions faites de mauvaise grâce, les pardons implorés à contretemps, les brusqueries maladroites, les irréparables violences, les cachepots brisés, le scandale dans la maison.

— C'était ma faute, confessait-il avec abattement, je l'ai senti plus tard, après notre divorce. La pauvre était douée d'une nature douce, tendre, expansive..., je n'ai pas su la prendre... et pourtant je peux me vanter de l'avoir beaucoup aimée ; depuis, je l'ai regrettée presque à toute heure... et aujourd'hui j'ai un chagrin..., oh ! un chagrin... peut-être plus grand que le vôtre.

— Taisez-vous, protesta Lemarchand, c'est impossible !

— Je ne veux point vous contrarier ni vous causer de peine, reprit Robin avec une douceur triste, mais si je vous disais que depuis le moment où elle a porté votre nom j'ai été jaloux de vous ? Oui, jaloux ! de vous !

— Je le comprends, fit Lemarchand ; et une bouffée de joie

orgueilleuse lui monta au visage, tandis qu'il déclarait d'un ton paterne :

— Quant à moi, s'il est une consolation qui m'aide à supporter ce rude coup, je la trouve dans la certitude absolue d'avoir rendu Amélie très heureuse, aussi heureuse qu'une femme peut l'être ici-bas. — Il ajouta aussitôt : J'entends une honnête femme.

— Cela va de soi, approuva Robin, parce que les autres...

Ils se turent quelques minutes, tandis que Radegonde, symétriquement, disposait les compotiers pour le dessert. Par la fenêtre bien ouverte entra la paix solennelle du soir, ami des jardins ; les étoiles accouraient des profondeurs du ciel pâle, et vers le firmament d'azur s'acheminaient parallèlement les deux tours jumelles du Trocadéro, qui font rêver d'Exposition universelle, d'oriflammes et de cafés turcs.

La nuit tombait quand ils quittèrent la table, apaisés, l'estomac satisfait et les nerfs détendus. Ayant pris chacun une chaise, ils la portèrent sur le balcon, où ils s'assirent, humant la fraîcheur que versent les ténèbres d'été. Là, sous l'œil des astres, nonchalamment, ils bavardèrent, continuant d'évoquer la défunte. C'était des souvenirs familiers, de pauvres petits incidents dérisoires, de bien menus détails rappelés avec émulation, certaines phrases coutumières, des intonations spéciales, des jeux de physionomie, des gestes favoris, la mimique affectionnée, tout ce qui subsiste enfin, — pour si peu de temps ! — d'un être visible et palpable la veille, que la Mort brusquement supprime.

Parlant presque à la fois, ils passaient en revue les traits d'Amélie, renchérissant d'admiration :

— Quels beaux grands yeux !

— Quel front pur !... franc...

— Son nez ?

— Oui, mais sa bouche !

— Et son menton ? Ses sourcils ?

--- Tout enfin, tout, elle avait tout !

De là, ils glissaient insensiblement à de plus profanes ressouvenances dont, ni l'un ni l'autre, ils ne songeaient à se formaliser. Expriment, par de prolongés soupîrs, des regrets d'une sincérité incontestable, Robin signala l'exquise souplesse de la taille, l'élégance du petit pied, la perfection accomplie de la nuque, où frisaient de jeunes boucles blondes ; et Lemarchand, dissimulant mal une encore récente vanité de mari, affirma la longévité des

attaches, la magnificence des épaules, et le charme grave d'une beauté que l'automne avait transformée savamment.

Puis, laissant aussitôt les avantages physiques — hélas ! passagers et périssables ! — pour aborder le moral, ils vantèrent avec énergie les précieuses qualités de Celle qui n'était plus, trésors et bijoux d'une âme d'élite : la douceur d'un caractère toujours égal unie à la clairvoyante malice d'un esprit délicat et enjoué, le solide attachement du cœur, la soumission absolue à l'autorité conjugale, une piété angélique mais discrète qui, pudiquement, se tenait à l'écart. Côte à côte après le recensement de ses charmes, ils poursuivaient en cadence l'inventaire de ses vertus, l'état et le relevé de ses moindres mérites, comme s'ils avaient office d'en dresser un catalogue précis et détaillé. Ils allaient chercher de lointains épisodes, citaient des dates, exhumaient des anniversaires avec le temps qu'il avait fait, et des dîners avec les plats sucrés qu'on avait servis, opérant tous deux de prodigieuses fouilles dans leur passé respectif.

A mesure que se prolongeait l'entretien, ils rapprochaient leur chaise avec une sorte d'abandon ; leurs gestes se faisaient plus libres, en même temps que se multipliaient les *cher monsieur* complaisamment postés au milieu des phrases émues. Une instinctive éruption de sympathie, née de leur deuil commun, décuplée par l'inattendu des circonstances et le mystère de l'heure tardive, les attirait l'un vers l'autre. Un âcre besoin de cordialité les démangeait.

Soudain Lemarchand, d'une voix chevrotante proposa :

— Plus de *monsieur*, voulez-vous ? Appelez-moi *mon ami*.

— De grand cœur, mon cher.

— Merci.

Et dans les ténèbres, au jugé, ils s'attrappèrent les mains, se broyant les doigts avec effusion. Alors, s'étant penché vers l'oreille de son ami, Robin déclara :

— Il est impossible que vous rentriez ce soir chez vous... Cet appartement vide..., cette solitude... Vous tomberiez malade... Restez ici quelques jours ! J'ai une belle chambre qui ne fait rien... Je vous en prie ?

Lemarchand se taisait, perplexe, disant oui déjà, du regard.

Il s'écria : « Mais je n'ai pas de chemise de nuit !... »

— On vous en prêtera une à moi, promit Robin... Ah ! par exemple, nous devons, pour demain matin, nous servir de la

même brosse à cheveux... A la guerre comme à la guerre.

— Eh ! qu'importe ! fit Lemarchand avec un pâle sourire, nous n'avons pas la gale.

Sur ce mot, ils quittèrent le balcon, puis, la fenêtre close et les verrous de la porte d'entrée vérifiés, ils se souhaitèrent une bonne nuit dans le vestibule, près du coffre à bois, chacun brandissant son bougeoir de porcelaine peinte.

### III

Le lendemain, le jour d'après, toute la semaine, Lemarchand continua de demeurer chez Robin.

Au bout de ce temps, ils tombèrent tous les deux d'accord qu'il leur fallait habiter ensemble et ne se plus quitter. La morte les unissait pour toujours dans la vie.

Après avoir vendu la plus grande partie de son mobilier, Lemarchand qui, par bonheur, n'avait point de bail, s'installa définitivement près de son ami, rue Fresnel.

Cette intimité mystérieuse exaspéra la méfiance des voisins. Aussi, dans le quartier, quand ils défilaient bras dessus, bras dessous, la face pâle, et vêtus de noir tout du long, les boutiquiers s'écriaient sur leurs seuils : « Pleuvra sûr aujourd'hui : voilà les deux corbillards. »

Ils se contentaient de sourire.

Henri LAVEDAN.

(A suivre.)

---

---

---

# LE ROMAN D'UNE CONSPIRATION <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## XIII

MINISTÈRE DE LA POLICE GÉNÉRALE.

Cabinet du Ministre.

---

RAPPORT N° 8,421.

*A Son Excellence M. le duc de Rovigo.*

Poitiers, septembre 1813.

Monsieur le Ministre,

Je confirme à Votre Excellence ma dépêche télégraphique de ce matin. Il est urgent d'organiser la surveillance la plus minutieuse autour du sieur Pavie, dit « l'homme aux grandes poches, » qui arrivera probablement demain à Paris. Cet individu tient certainement les clefs de l'affaire. Je persiste dans mon opinion que Rochereuil et l'abbé Georget n'ont, dans la société secrète, qu'un rang inférieur. En tous cas, ils sont réduits à une impuissance complète. Le concierge de la prison est fort intelligent, et ses pensionnaires ne font pas un mouvement qui ne soit exactement rapporté. Ils passent à jouer au tric-trac les deux heures pendant lesquelles il leur est permis de communiquer. L'abbé Georget ne reçoit pas de visites. Rochereuil ne voit que sa mère. C'est une dame respectable et qui est très considérée à Poitiers; ça ne m'a pas empêché de la faire fouiller un jour à sa sortie; elle n'avait rien. M<sup>me</sup> Rochereuil vit très retirée avec son fils cadet. J'ai cru naturellement que ce garçon, avec la fille dont je vous ai déjà parlé, servait d'intermédiaire entre son frère et les autres.

1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1890.

Ses démarches ont été épiées depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin, et je n'y ai rien aperçu de suspect, si ce n'est hier ; mais ça se rapporte à « l'homme aux grandes poches, » et j'y reviendrai tout à l'heure.

Louis Rochereuil va quelquefois chez cette Juliette Lefrançois ; c'est tout naturel : il s'ennuie et il va se distraire chez la maîtresse de son frère, dont il est amoureux sans s'en douter. Quand je dis maîtresse, la fille prétend qu'elle n'est que l'amie de Rochereuil, qui plaît assez aux femmes, et a eu dans le temps des relations avec une certaine dame de Puygarreau, la fleur des pois de la ville. Je l'ai surveillée aussi, mais il y a bel âge qu'elle ne songe plus à Rochereuil, et qu'elle l'a remplacé. Bref, Louis Rochereuil et Juliette ne nous ont donné encore prise en rien. Ils sont sur leurs gardes, mais plutôt comme s'il leur était recommandé en général d'être méfiants, que comme s'ils avaient dans le moment quelque chose à cacher.

Le sous-préfet et le commissaire de police ont fait l'enquête la plus minutieuse sur les étrangers qui pourraient se trouver à Poitiers. Il n'y a personne, absolument personne qui ne soit très bien connu, tant à Poitiers que dans les environs. J'avais pensé à quelques royalistes qui sont revenus de l'émigration. On a eu l'œil sur eux ; rien. Vivre caché dans ces villes de province où les maisons sont de verre et où on n'a rien de mieux à faire qu'à bavarder, c'est difficile. Enfin, mon avis est que si la Censure des Frères Bleus s'est réunie à Poitiers, comme le porte le rapport qui vous a été adressé, c'est accidentellement ; que Rochereuil et l'abbé Georget sont deux hommes très dangereux et qui doivent rester détenus par mesure de sûreté générale ; mais qu'en ce moment ils ne s'occupent de rien, si ce n'est peut-être d'une évasion ; enfin, que Poitiers n'est pas du tout le centre d'action de la société secrète, comme nous nous l'étions imaginé.

Est-ce à dire que mon voyage ait été inutile ? Non, monsieur le ministre, puisque j'ai acquis de plus en plus la conviction que l'homme aux grandes poches, le soi-disant Pavie, — car il a repris un nom qu'il portait autrefois, — est sinon le chef, au moins un des principaux agents de la conspiration.

La première semaine de son séjour à Poitiers, cet individu n'a pas bougé. Il mangeait gros et buvait sec, passait la journée au café ; le soir, il courait la gueuse ; le lendemain, il recommençait. J'en étais, je l'avoue, à me demander quel plan il tirait,

lorsqu'il s'est découvert en plein. Le commissaire de police étant venu, par mes ordres, demander leurs passeports à tous les voyageurs de l'hôtel, mon gaillard, qui avait des papiers parfaitement en règle, — je l'ai su depuis, — a refusé de les montrer, a déclaré qu'il ne pouvait se recommander de personne, et le commissaire de police l'a arrêté. C'était évidemment ce qu'il voulait. Son but était d'entrer à la prison de la Visitation. Pour m'en assurer, j'ai laissé marcher les choses, et l'homme aux grandes poches a été écroué le soir même.

Le lendemain, à l'heure de la promenade, la première personne à qui il a parlé a été l'abbé Georget. Puis Rochereuil est descendu et ils se sont entretenus tous les trois quelques minutes. Tout d'un coup, ils se séparèrent, et sans se saluer. Depuis lors, ils ne se sont plus dit un mot. Quel a été le sujet de cette courte conversation ? Je l'ignore. Il est très probable que l'homme aux grandes poches avait besoin de quelque renseignement que Rochereuil était seul en mesure de lui fournir. Peut-être s'agissait-il de l'abbé Lafon. Votre Excellence n'a pas oublié que c'est le sieur Pavie qui a aidé ce complice de Malet à s'échapper de Paris et que nous avons perdu ses traces à Poitiers. Peut-être Rochereuil connaît-il sa retraite. Quoi qu'il en soit, après avoir pris langue, Rochereuil et l'homme aux grandes poches ont affecté de se défier l'un de l'autre. Votre Excellence va avoir la preuve qu'ils jouaient une comédie et qu'ils travaillent en commun. Pour tout dire d'un mot, Rochereuil, à l'aide de son frère et de Juliette Lefrançois, a donné à « l'homme aux grandes poches » les moyens de tromper ma surveillance. J'arrive à ce qui s'est passé hier.

Vers les trois heures de l'après-midi, un des commissaires de police de la ville a prévenu le sous-préfet, qui m'a transmis l'avis qu'une réunion devait avoir lieu le soir dans un cabaret mal famé, au lieu dit des Quatre-Cyprès, à une petite distance de Poitiers. Le commissaire de police avait été averti par le cabaretier, chez lequel un inconnu était venu retenir une salle. Je me suis immédiatement transporté aux Quatre-Cyprès. Le cabaretier m'a confirmé la chose et il m'a caché dans une soupenote où je pouvais tout voir et tout entendre. J'ai vainement attendu. A onze heures du soir, j'ai compris ou que la réunion était ajournée, ou que j'étais joué. Je suis revenu à Poitiers sans perdre une minute ; mais, malgré toute la diligence possible, je n'ai guère pu

y être qu'à minuit. J'ai trouvé mes agents qui m'attendaient au rapport. Tous quatre m'ont informé que pendant la soirée ils avaient observé des allées et venues singulières de Louis Rochereuil, d'un de ses amis et de Juliette Lefrançois. Ils les avaient filés jusqu'à onze heures et demie sans grand résultat; car, à minuit moins un quart, Louis Rochereuil et Juliette étaient tranquillement rentrés chacun de leur côté.

Les quatre rapports, qui concordaient à merveille, furent pour moi un trait de lumière.

Il était clair qu'on avait voulu m'éloigner de Poitiers, et il était clair aussi que mes agents avaient perdu leur temps à courir sur les traces de Louis Rochereuil et de la fille Lefrançois, qui s'étaient moqués d'eux. Mais pourquoi? Dans quel but? Je courus aussitôt chez le sous-préfet, que je fis lever. Il ne savait rien, et ses agents particuliers ne lui avaient adressé aucun rapport. Il m'apprit seulement qu'il avait transmis à la prison, de la part du préfet, l'ordre de mise en liberté du sieur Pavie. Cet individu avait envoyé au parquet des pièces constatant son identité; et comme aucune charge ne pesait sur lui, le procureur général ne s'était pas opposé à son élargissement. Monsieur le ministre, à cette nouvelle, je compris tout, et je revins à l'hôtel, bien assuré que je n'y retrouverais pas l'homme aux grandes poches. En effet, il n'y avait pas paru. Il était trop tard pour commencer une enquête. Mais, le lendemain matin, je me mis en marche. De l'homme aux grandes poches, pas la moindre nouvelle! personne ne l'avait vu. Mes agents fouillèrent les maisons de filles : rien. J'allai moi-même aux messageries : rien. Je désespérais de retrouver sa piste, lorsque le hasard est venu à mon secours.

Votre Excellence n'a peut-être pas oublié que, dans mon premier rapport, daté de Poitiers, je lui ai parlé d'un commerçant en fourrures qui avait voyagé avec nous : ce bonhomme est toujours ici pour son commerce. Ce matin, à déjeuner, après m'avoir souhaité le bonjour, il me dit :

— Eh bien! notre compagnon de route nous a quittés; le voilà parti pour Paris.

— Comment! parti?

— Oui, hier soir je flânais sur la route de l'autre côté de la porte de Paris : en passant devant l'auberge du Cheval-Blanc, qu'ai-je vu? M. Pavie; cela m'a surpris, car je le croyais encore en prison. Au même moment, la diligence de Bordeaux est ar-

rivée ; M. Pavie a fait signe d'arrêter et a demandé s'il y avait une place pour Paris ; le conducteur lui a répondu que oui, et il est monté sur l'impériale. Entre nous, c'est pas grand'chose, ce monsieur ; il aurait bien pu, avant de partir, venir payer sa note à l'hôtel ! Ah ! monsieur ! comme on est exposé, en voyage, à se lier avec de malhonnêtes gens !

Je fis répéter au bonhomme deux fois son récit, et il me certifia qu'il ne s'était pas trompé. Enfin, monsieur le ministre, tout s'expliquait : la disparition de « l'homme aux grandes poches », la fausse dénonciation qui m'avait envoyé à l'auberge des Quatre-Cyprès, enfin les allées et venues de Louis Rochereuil et de la fille Lefrançois. Trompant la religion de M. le préfet et de M. le procureur général, ce soi-disant Pavie a obtenu sa mise en liberté, et, comme nous ne pouvions pas le garder éternellement, il n'y avait pas de mal à cela, à condition que je ne le perdisse pas de vue. C'est pour qu'il pût m'échapper qu'on m'a joué la farce des Quatre-Cyprès et que Louis Rochereuil a amusé mes agents toute la soirée. S'il faut être franc, monsieur le ministre, je dois avouer que, sans le hasard de la promenade de ce brave marchand de peaux d'oie du côté de la porte de Paris, le coup réussissait à moitié.

Je tire de tout ceci, monsieur le ministre, deux conséquences capitales. La première, c'est que Rochereuil et l'homme aux grandes poches s'entendent et sont d'accord, quoiqu'ils aient paru à la prison ne pas se connaître ou être fâchés ; la deuxième, c'est que les conspirateurs attachaient une grande importance à ce que cet individu trompât ma surveillance, car ils lui ont tous prêté la main, et Rochereuil aîné a même employé ouvertement son frère et sa maîtresse, ce dont il se garde d'habitude, crainte de les compromettre.

Il devient donc indispensable de savoir le fond du sac de « l'homme aux grandes poches », qui est certainement un des chefs, sinon le chef du nouveau complot tramé contre l'autorité de Sa Majesté l'empereur et roi. Comme le temps était clair, j'ai pu, à l'heure même où j'ai été renseigné, expédier une dépêche au chef de cabinet de Votre Excellence. Je l'avertis de faire surveiller les barrières, car, selon toutes les probabilités, notre individu descendra quelques lieues avant Paris et entrera d'un autre côté que celui où on l'attend. En même temps, un de mes agents a pris une voiture, des chevaux de poste et roule sur la route de

Paris. Il fera une enquête aux relais et aux bureaux de poste et de messageries ; il serait possible, en effet, que l'homme aux grandes poches s'arrêtât en route. Dans ce cas, et sans perdre de temps, l'agent que j'ai envoyé sur ses traces s'occupera de retrouver sa piste.

Je resterai encore deux ou trois jours à Poitiers pour m'assurer que mes conjectures sont fondées, et que Rochereuil et l'abbé Georget, quant à présent, sont inactifs. Après quoi, à moins d'ordres contraires de Votre Excellence, je reviendrai à Paris, en ayant soin de laisser ici un homme intelligent pour continuer la surveillance et se tenir à la disposition de M. le juge d'instruction Drault, qui est un magistrat plein de bonne volonté. A eux deux, M. le sous-préfet et Bourgnon, ils doivent suffire, du moment que la situation n'est pas trop compliquée, et je crois que Votre Excellence peut dormir tranquille.

Daignez agréer, monsieur le ministre, l'assurance de mon dévouement et de mon profond respect.

DEGRANGE.

#### XIV

##### MINISTÈRE DE LA GUERRE

A M. X..., *secrétaire particulier de Son Excellence*  
M. le duc de Feltre.

Cher monsieur,

Je reviens bredouille, ce qu'il y a de plus bredouille ; mais j'ai fait le bois, j'ai relevé la piste et j'ai préparé un triomphe à mon remplaçant. Car, cher monsieur, il faut envoyer quelqu'un à Poitiers, et au plus vite.

Cette lettre vous sera remise ce soir à la réception de Son Excellence par un homme sûr. Je ne vais pas vous voir moi-même, attendu que je suis toujours honoré de la surveillance particulière de M. le duc de Rovigo. J'ai même été fort surpris, en rentrant à Paris, de m'apercevoir, à n'en pas douter, que j'étais attendu. J'avais pris pourtant la précaution de monter en diligence hors de Poitiers ; à Orléans, j'étais descendu et je m'étais donné le luxe d'une chaise de poste, qui a gagné la diligence de vitesse et est arrivée avec trois quarts d'heure d'avance. Ce n'était pas mal combiné, et pourtant à la barrière la mouche bourdonnait

déjà. Décidément, les frères Chappe sont des êtres malfaisants, et je ne connais pas de plus fâcheuse invention que le télégraphe. Depuis lors, je suis escorté d'une façon tout exceptionnelle. Les agents de Rovigo ont décidément le mérite de bien filer : c'est leur seul talent, ne le leur contestons pas.

Je vous disais donc, cher monsieur, que je reviens bredouille. La pensée que Degrange n'a pas été plus heureux ne serait pas pour moi une consolation suffisante, si je ne rapportais quelques indications précises et quelques vues sur l'affaire, que j'ai la faiblesse de croire justes. Comme je l'ai établi dans ma seconde lettre, datée de Poitiers, les rapports confidentiels adressés de cette ville à Son Excellence ne sont pas éloignés de la vérité. Oui, il y a quelque chose, et dans mon humble opinion, un très petit nombre de personnes sont dans le secret. Tout doit être combiné entre les deux prisonniers et une personne du dehors que je n'ai pu découvrir. Il y a, dans l'affaire, jusqu'à présent, un point tout à fait obscur.

Les premiers jours que j'ai passés à Poitiers, j'ai topé les deux officiers de vétérans qui m'avaient été signalés. Ils sont restés aussi boutonnés que leur habit de grande tenue. Ce sont, certes, des hommes qui pensent mal et qui sont encore attachés à ce qu'ils appellent ridiculement les principes ; mais leur cervelle étroite n'a jamais contenu une idée, à plus forte raison deux à la fois. S'ils conspiraient, Rochereuil n'aurait pas là deux fiers lieutenants !

J'ai pensé ensuite à un avocat de grand mérite et qui est suspect de libéralisme. Il se nomme Boncenne. Les Poitevins disent que ce sera la gloire de leur ville. Je me suis livré à une petite enquête sur son caractère, ses mœurs et sa vie. C'est un homme faible, timoré, très orateur, mais incapable d'un dessein, et surtout d'y risquer quoi que ce soit. Cela m'aurait bien étonné de trouver un avocat dans une affaire prudemment menée et où il n'a pas été dit encore un mot de trop.

Les officiers de vétérans et l'avocat écartés, je vous avouerai ingénument, cher monsieur, que je ne voyais plus personne sur qui jeter mon dévolu, et que j'opérais dans le vide. J'ai voulu savoir alors où en était Degrange ; prêt, s'il avait eu meilleure veine que moi, à manger les marrons qu'il m'aurait tirés du feu. Dès le surlendemain de notre arrivée, j'avais appris de quel côté il opérait, et cela bien par hasard. Ce vieux marchand de peaux

d'oie, dont je vous ai parlé, qui loge et mange avec nous aux Trois-Piliers, est bien le plus insupportable bavard qui soit au monde, mais ses bavardages sont parfois profitables. C'est ainsi qu'à table d'hôte il se mit à plaisanter Degrange sur sa conduite. Il lui reprocha de suivre les demoiselles en plein jour et de les accompagner jusqu'à leur porte. Et comme Degrange faisait celui qui ne sait pas ce dont on veut lui parler : « Oh ! reprit le bonhomme, je vous ai très bien vu ; vous avez suivi une demoiselle qui avait, ma foi, une jolie jambe, depuis la place d'Armes jusqu'au boulevard du Grand-Cerf. C'était juste mon chemin. Peste ! vous êtes un gaillard ! »

Degrange riait, mais il rageait ; moi, je bénissais cet honnête vieillard, qui se donnait la peine de me renseigner gratis.

La demoiselle du boulevard du Grand-Cerf est une certaine Juliette Lefrançois, qui passe pour être la maîtresse de Rochereuil aîné. Elle ne va pas à la prison ; mais, comme le cadet vient quelquefois la voir, Degrange a supposé avec raison qu'elle est à un degré quelconque dans l'affaire, et qu'en la surveillant, il apprendrait quelque chose. Donc, Degrange filait Juliette, et moi je filais Degrange.

Eh bien ! cher monsieur, cette petite fille est très forte, car Degrange n'est arrivé à rien avec elle ; oh ! mais à rien. Je riais de son désappointement ; d'autres fois aussi, me mettant à sa place, je prenais ma part de sa mauvaise humeur ; car, vrai, c'est dépitant ! Comprenez, cher monsieur : M<sup>me</sup> Rochereuil, la mère, va à la prison ; c'est la seule visite que reçoive son fils. Revenue chez elle, elle transmet au cadet les instructions de l'aîné. Le cadet sort. Où va-t-il ? Ou bien il se promène tranquillement et sans parler à qui que ce soit, ou bien il se rend chez Juliette. Parfaitement ; Degrange tient le fil, et moi je le suis. Mais voilà où Degrange n'y comprend plus rien, ni moi non plus, du reste. Juliette ne reçoit exactement personne ; quand elle sort, c'est, comme Louis Rochereuil, pour se promener ; elle n'adresse la parole à âme qui vive. Donc le fil est cassé. On suit bien la filière de Pierre Rochereuil à la mère, de la mère au fils et à la maîtresse ; mais impossible d'aller plus loin.

Cela étant, je compris que Degrange perdait son temps à surveiller Juliette et Louis Rochereuil, et que moi, je perdais le mien à surveiller Degrange. Il était nécessaire de remonter à la source et de m'attaquer à Rochereuil aîné lui-même et à l'abbé Georget

pour voir un peu ce qu'ils ont dans le ventre. Mais ce n'était pas chose commode que de parvenir jusqu'à eux d'une façon naturelle, et en même temps sans trop éveiller les soupçons de Degrange. Car remarquez, cher monsieur, combien ma position est difficile ; et je ne dis pas cela, vous le verrez tout à l'heure, pour expliquer mon échec relatif. J'ai obtenu, je crois, le possible. Je suis placé entre des conspirateurs et une police qui ont d'égales raisons pour se méfier de moi. J'agis sans mission officielle, c'est-à-dire que s'il avait pris à M. Degrange le caprice de me faire jeter dans un cul de basse-fosse, je n'aurais rien eu à dire, ne pouvant pas me recommander de ceux qui m'emploient. Bref, dans tout cela, je suis un peu sacrifié. Son Excellence a compté sur mon expérience et mon habileté pour gagner de vitesse le ministère de la police générale et prouver à Sa Majesté que Savary n'est pas digne de sa confiance. C'est enfin quelque chose d'analogue à ce qu'a fait M. Fouché, du temps de Georges et de Moreau. Mais remarquez la différence. M. Fouché avait dirigé lui-même la police ; il avait gardé par devers lui les listes de ses agents, et avait conservé des relations avec les plus habiles ; il connaissait personnellement les conspirateurs, et enfin, par l'Angleterre, il savait bien des choses. Moi, au contraire, je suis seul, et je suis même obligé de me garer de la propre police de votre ministère et de la gendarmerie, où M. de Rovigo a des intelligences. Je dois concevoir, je dois exécuter tout moi-même.

Heureusement, c'est ce furet chassieux de Degrange qui a bien voulu me fournir lui-même les voies et moyens pour entrer à la prison où sont détenus Rochereuil et l'abbé Georget.

J'étais un soir en train de réfléchir dans la salle à manger de l'hôtel des Trois-Piliers, tout en trempant quelques quartiers de pêche dans d'excellent vin (quel pays pour la table, cher monsieur, que ce Poitou!), lorsqu'un commissaire de police, suivant, sans aucun doute, les instructions de Degrange, s'est présenté à l'hôtel. Il venait passer l'inspection des voyageurs et examiner leurs passeports. A l'instant même ma résolution a été prise. J'ai déclaré mon nom et ma qualité : « Pavie, employé aux fournitures de l'armée ; » mais j'ai confessé que je n'avais pas de papiers. Ah ! cher monsieur, c'était à mourir de rire de voir en ce moment le petit œil troublé de Degrange, qui aurait bien voulu intervenir, mais qui n'osait pas. Il était demi-content, demi-fâché. D'une part, il comprenait que je suivais mon idée ;

de l'autre, il voyait jour à tirer quelque avantage de ma présence à la Visitation, et des relations que je n'allais pas manquer d'avoir avec Rochereuil. Au fond, je parierais que Degrange me prend pour un agent royaliste.

Donc, le soir, je couchais à la prison, sous le même toit que Rochereuil et l'abbé Georget.

Eh bien! je les ai vus, monsieur, ces deux hommes qui, de leur cellule, tiennent en échec le gouvernement impérial et bourrent d'épines l'oreiller sur lequel repose la vilaine tête de M. le duc de Rovigo. Je les ai vus, j'ai causé avec eux! Causer est beaucoup dire, car il n'y a guère que moi, dans notre trop court entretien, qui ai parlé, et s'ils m'ont répondu, c'est tout juste pour me signifier mon congé.

Avec de pareils gaillards, il n'y avait pas à finasser. Aussi, les ai-je abordés franchement en leur disant : Je suis Méhu de La Guiche. Je savais bien que je jouais gros jeu ; mais j'avais de quoi leur donner des explications satisfaisantes sur mes rapports avec M. Drake, le ministre anglais ; je pouvais leur prouver que la brochure sur les jacobins et le gouvernement anglais, qui a paru sous mon nom, et qui est sortie des presses impériales, n'est pas de moi ; enfin, pour achever de les convaincre, je me serais présenté sous les auspices de l'abbé Lafon, que j'ai aidé à s'échapper de Paris.

Hélas! monsieur, ils m'ont laissé aller quelques minutes ; puis, tout d'un coup, Rochereuil m'a interrompu en me disant : « C'est vous qui, sous le nom de Muller, avez livré les Philadelphes de Besançon. »

J'étais pris, du moment où il savait cela, monsieur. Ce secret n'était connu que de deux personnes, M. Fouché et votre serviteur : comme ce n'est pas moi qui ai instruit Rochereuil, c'est donc M. Fouché, et Son Excellence M. le duc de Feltre tirera de ce renseignement telles conséquences que de raison.

Ainsi repoussé avec perte, je n'avais plus qu'à étudier mes deux hommes à distance, à les observer, à les pénétrer, si possible. Je vous jure que pendant deux ou trois jours je ne m'y suis pas épargné. Maintenant, monsieur, mon opinion est faite, et je n'en démordrai plus. Rochereuil et l'abbé Georget préparent un coup, ou bien ils sont informés, et informés jour par jour, d'un coup qui se monte. Leur calme n'est qu'apparent ; leur flegme n'est qu'à la surface. Sous ce calme et sous ce flegme, il

Il y a une agitation fébrile, qui augmente sans cesse, et une pensée toujours en action. J'ai saisi parfois dans leurs yeux des lueurs de triomphe. Je n'ai aucune preuve à fournir, et c'est affaire d'impression ; mais croyez que je ne me trompe pas. A l'heure qu'il est, ces deux hommes croient toucher au succès. J'avais d'abord pensé qu'ils organisaient une évasion ; mais ils sont trop rudement trempés pour que les préparatifs d'une tentative de fuite leur donnent une semblable émotion.

Dans ces conditions, si Son Excellence M. le duc de Feltre daigne s'en rapporter à mon avis, voici ce que je propose : il faut, sans perdre une minute, plutôt aujourd'hui que demain, renouer ce fil brisé dont nous parlions tout à l'heure, il faut retrouver la piste qui s'arrête dans la chambre de Juliette Lefrançois.

Cette fille, certes, n'a pas tous les secrets de Rochereuil ; rien de grave n'a dû lui être confié, mais il est impossible qu'elle n'en sache pas assez pour nous remettre dans la main le bout du fil conducteur qui nous manque. On lui a dit certaines choses, et elle est assez avisée, assez curieuse pour en avoir deviné d'autres. Par elle, par elle seule, nous arriverons.

M. le ministre a-t-il sous la main quelque joli garçon, gai, spirituel, entreprenant, capable d'enlever une femme à la houzarde, capable surtout de continuer après à s'en faire aimer ? Vous me comprenez ? Si vous avez l'homme, donnez-lui ses instructions et qu'il soit dans trois jours à Poitiers. Il y a dix ans, c'est une mission dont je n'aurais laissé à personne l'honneur et le plaisir. D'un coup d'œil, j'ai jugé Juliette Lefrançois ; cette fille, qui n'est pas jolie, mais qui est très attrayante, est passionnément éprise de Rochereuil ; elle a pour lui le goût le plus vif. Elle n'en dort pas. Raison de plus. Elle est seule, elle s'ennuie ; si votre jeune homme n'est pas un sot, il ne regrettera pas son voyage.

Je suis, Monsieur, avec considération, votre très humble,

MÉHU DE LA GUCHE.

## XV

Nous avons laissé Rochereuil et l'abbé Georget seuls dans la chambre de Juliette. L'abbé était étendu dans une bergère ; Rochereuil se promenait de long en large, mais sa démarche et son

attitude trahissaient aussi une extrême fatigue. Ils n'avaient pas eu à faire, pour sortir de la prison, une grande dépense de forces physiques, et pourtant ils se sentaient sous le coup d'une prostration extrême. Cela arrive ainsi après les grandes résolutions comme après les grands actes. Certes, s'il leur avait fallu à l'instant monter à cheval et marcher droit à leur adversaire, ils seraient redevenus eux-mêmes, et ils auraient retrouvé leur énergie. Mais, contraints pour quelques jours à l'inaction, ils se laissaient aller involontairement à une sorte d'engourdissement moral.

Georges Cadoudal, lorsqu'il fut arrêté, se défendit vigoureusement. Il était armé, il fit feu d'un de ses pistolets et tua raide un agent. Il ne succomba qu'à la force et au nombre. A peine dans sa prison, il s'endormit d'un profond sommeil, et l'on fut obligé de le réveiller pour lui faire subir son premier interrogatoire. L'épicier Pepin, tant que durèrent l'instruction et les débats de l'affaire Fieschi, tant qu'il espéra sauver sa tête, se montra faible, agité, nerveux. Ses nuits étaient de longues insomnies. Dès qu'il fut condamné à mort, le calme lui revint; en revenant de l'audience, il dormit paisiblement, et à dater de ce jour jusqu'à l'exécution, il fit preuve d'une égalité d'âme digne du stoïcisme de son compagnon Morey.

Rochereuil et l'abbé Georget, pendant quelques semaines, avaient été livrés à toutes les alternatives de l'espoir et de l'inquiétude. Leur pensée s'était concentrée dans un seul effort, tendue vers un but unique. Maintenant que tout était prévu, combiné, décidé avec leurs amis de Poitiers, de Paris et de l'armée; maintenant que le sort en était jeté et qu'ils allaient commencer cette terrible partie où leur tête était l'enjeu; maintenant, enfin, qu'ils n'avaient plus qu'à attendre le jour de l'action, ils étaient pris d'un invincible besoin de repos. Rochereuil, qui était un peu inquiet au sujet de Juliette, allait de temps à autre regarder à la fenêtre. L'abbé était à demi somnolent dans son fauteuil. Il était à peine minuit, et ils n'étaient attendus à la petite porte de la Visitation, par le concierge Descosses, qu'à deux heures du matin. Ils restèrent quelques minutes sans échanger une parole.

L'abbé rompit le premier le silence, et vivement, comme si une pensée subite l'inquiétait :

— Ira-t-il jusqu'au bout? dit-il. Ne nous abandonnera-t-il pas?

Qui sait si encore, cette fois, il n'est pas à double face? Ah! si nous avons pu nous passer de cet homme!

Rochereuil s'arrêta court.

— Ah! répondit-il, tu penses aussi à cela, toi! je donnerais mon bras droit pour être entièrement rassuré. Que veux-tu, pourtant? nous avons fait notre devoir, arrive que pourra! Eh! qu'importe! nous n'engageons que notre vie, puisque nos amis de Paris ne doivent agir qu'après nous. Si nous nous sommes trompés, nous payerons notre erreur assez cher pour que personne n'ait le droit de nous adresser un reproche. Nous ne pouvions d'ailleurs pas agir autrement.

— Son intérêt lui commande de ne pas nous trahir.

— Oui, il sait qu'il a tout à craindre de Bonaparte triomphant, car Bonaparte le hait plus qu'aucun homme au monde. Enfin, le 21 janvier se dresse entre lui et les Bourbons. Qu'a-t-il à espérer d'une restauration monarchique? Il ne peut rien qu'avec nous, et par nous.

— C'est vrai; la logique des événements et des intérêts doit nous rassurer... Mais combien de fois s'est-on trompé pour avoir raisonné juste! Enfin, à la garde de Dieu!

— De Dieu, l'abbé? dit Rochereuil d'un ton railleur.

L'abbé leva les épaules.

— Vois, répondit-il, si cet homme m'inquiète!...

L'abbé s'interrompit : Rochereuil ne l'écoutait plus, et il avait les yeux fixés sur la porte, car il entendait dans l'escalier les pas de Juliette. Elle entra vivement, et aux rayons de la lune qui se projetaient dans la chambre, elle reconnut d'abord Rochereuil qui la regardait en souriant. Elle avait le teint un peu animé par la course : elle s'arrêta, elle pâlit, son cœur battait bien fort. Elle s'appuyait à la muraille sans avancer.

— Eh bien, Juliette? dit Rochereuil.

— Oh! ne prenez pas garde, balbutia-t-elle en essayant de sourire; j'ai marché si vite, je suis tout essoufflée...

Rochereuil lui prit la main, et, l'attirant à lui, la baisa au front; alors elle se laissa tomber dans ses bras et pencha sa tête sur la poitrine de son ami; puis les larmes lui partirent, et elle éclata en sanglots.

— Juliette, Juliette, qu'avez-vous? Soyez donc calme, dit Rochereuil sans l'éloigner pourtant de lui.

— Ne prenez pas garde, répéta-t-elle ; ne prenez pas garde, c'est de plaisir. Je ris, tenez, je ris.

En effet, relevant de la main ses cheveux et renversant la tête en arrière, elle plongeait ses yeux dans les yeux de Rochereuil. Les larmes coulaient sur ses joues, mais le visage était déjà animé d'un doux sourire.

En ce moment elle aperçut l'abbé, qui n'avait pas bougé de son fauteuil. Elle fit une petite moue, mais ce ne fut que pendant une demi-seconde, et allant à lui, elle lui prit et lui serra fortement la main, en disant :

— Bonjour, Monsieur, je suis bien contente de vous voir. Ah ! comme je suis heureuse que vous soyez libres tous deux ! Mais, continua-t-elle, vous ne pouvez pas rester ici ; on s'est peut-être déjà aperçu de votre fuite. Si l'on venait ! Oh ! j'en mourrais, mon Pierre, si vous étiez arrêtés ici... dans ma chambre. Il faut vous cacher ; vous me direz où, n'est-ce pas, Pierre, et vous me permettrez d'aller vous voir ?

— N'ayez donc aucune crainte, Mademoiselle Juliette, dit l'abbé ; nous ne courons pas le moindre danger. Nous allons rentrer.

— Comment rentrer ! et où cela ?

— Mais, à la Visitation.

— Vous allez retourner, de vous-même, à la prison ?

— Mais oui, mon enfant.

Juliette les regardait toute stupéfaite.

— C'est vrai, cela ? dit-elle en regardant Rochereuil.

— Très vrai.

— Mais comment vous y êtes-vous pris pour sortir ? comment ferez-vous pour rentrer ?

— La curiosité est un péché, Mademoiselle Juliette, répondit gravement l'abbé.

— Oh ! vous, Monsieur l'abbé, vous n'allez pas me gronder aussi, n'est-ce pas ? Déjà ce soir...

— Vous avez été grondée ce soir, Juliette, et par qui ? demanda Rochereuil.

— Eh ! vous le savez bien, par celui qui est venu ici de votre part, et qui m'a fait courir toute cette soirée, par... Juliette n'acheva pas, et, regardant Rochereuil un peu en dessous, elle ne prononça pas le nom de Michel. Puis, revenant à sa première idée, elle rit joyeusement.

— Ah! dit-elle, c'est bien drôle : vous allez, vous venez dans cette prison comme si vous étiez chez vous. Mais pourquoi y rentrez-vous, puisque vous êtes dehors?

— Il le faut, Juliette.

— Qui sait quand on vous rendra votre liberté?

— Nous la prendrons, Juliette.

— Prenez-la donc tout de suite.

— Non.

— C'est que vous ne m'aimez pas, Pierre! Si vous aimiez votre petite Juliette, vous ne la laisseriez pas seule, toujours seule, et vous ne retourneriez pas dans votre vilaine prison.

— Fernande, je vous en prie, tâchez d'être raisonnable.

A ce nom de Fernande, une lueur de colère passa dans les yeux de Juliette, elle frappa du pied avec impatience, mais elle ne dit plus rien.

— Parlons affaires, reprit alors Rochereuil; vous avez vu Louis ce soir?

— Oui, répondit-elle, il m'attendait place du Pilon.

— Il ne vous est rien arrivé d'extraordinaire?

— Non; nous sommes allés par la ville, et les agents nous ont suivis; voilà tout. Oh! je suis bien lasse.

Elle s'assit sur son lit, la tête penchée sur l'oreiller.

— Nous allons vous laisser reposer, mon enfant, dit l'abbé, il est l'heure pour nous de partir. Au revoir. Viens-tu, Rochereuil?

— Oui, dit celui-ci. A bientôt, Juliette; et il se pencha pour l'embrasser.

Juliette ferma les yeux en frissonnant; puis, effleurant de ses lèvres l'oreille de Rochereuil, elle lui dit :

— C'est bien vrai? à bientôt? Puisque vous pouvez sortir, ne pouvez-vous pas aussi me donner une soirée, toute une soirée? mais sans l'abbé, au moins! Je l'aime bien, l'abbé; mais il n'a pas besoin d'être toujours entre nous. D'abord, quand il est là, je deviens sotte; je n'ose rien dire. Vous reviendrez bientôt? répéta-t-elle à demi-voix comme une enfant câline.

Il était près de deux heures du matin, et il n'y avait plus de temps à perdre. Rochereuil et l'abbé sortirent avec précaution et gagnèrent les jardins. Ils connaissaient très bien les lieux; aussi, en quelques minutes et par la voie la plus directe, ils furent arrivés près de la ruelle de la Visitation. Ce fut l'affaire de

deux ou trois murs à escalader. Là était la seule difficulté. Il fallait traverser cette ruelle, d'ailleurs très étroite, pour arriver à l'angle du chemin de ronde où se trouvait la petite porte par où ils étaient sortis, et où Descosses devait les attendre. Pendant ce court moment, on pouvait être aperçu par le factionnaire. Rochereuil et l'abbé franchirent heureusement ce pas dangereux. Le fidèle Descosses guettait leur arrivée, sa lanterne de ronde à la main. Il était blême.

— Oh ! messieurs, dit-il, dans quelle inquiétude j'étais ! je mourais de peur que vous ne revinsiez pas.

— Soyez tranquille, monsieur Descosses, le jour où nous ne devrons pas revenir, nous vous préviendrons.

— Oh ! vous me perdrez, messieurs, vous me perdrez ! Ayez pitié d'un père de famille.

— Comment donc ! monsieur Descosses, mais certainement nous aurons pitié de votre famille, certainement. En attendant, bonsoir, et si vous pouvez vous dispenser demain matin d'agiter votre ferraille à notre porte, cela nous fera plaisir, car nous sommes terriblement fatigués.

Juliette, à sa fenêtre, avait suivi Rochereuil des yeux aussi longtemps qu'elle l'avait pu. Lorsque les deux ombres qui filaient le long du mur eurent disparu, elle rentra et se mit à se déshabiller lentement.

— Heureusement, se dit-elle, je meurs de fatigue. Je vais dormir.

La nuit n'était pas très noire, et dans la demi-obscurité le corps de Juliette se détachait blanc et pur de lignes. Elle se caressa tout entière du regard, en murmurant :

— Il faudra bien... et alors il m'aimera !

Quelques instants après ses yeux se fermaient, et, à entendre sa respiration égale et facile, on aurait cru que dans son lit reposait un enfant.

Au même moment, les voitures du roulage accéléré sortaient de la cour de l'auberge du Grand-Cerf. Philopœmen, la limousine sur le dos, faisait claquer à la tête de ses chevaux son fouet orné de nœuds en chenille rouge.

A huit heures du matin, une chaise de poste vide s'arrêtait devant la porte de M. le maire de Poitiers. L'inconnu montait après avoir échangé quelques mots avec le père Jacotin, qui, comme par hasard, avait dirigé de ce côté sa promenade matinale.

## XVI

Pendant toute la soirée où Louis Rochereuil et Juliette s'étaient fait suivre par les agents de police pour les éloigner du boulevard du Grand-Cerf, M<sup>me</sup> Rochereuil la mère avait été livrée à une inquiétude mortelle.

Louis, sans lui rien dire de plus, l'avait prévenue qu'il rentrerait tard. Elle ne l'avait pas interrogé, mais elle avait compris qu'il agissait par les ordres de son frère. Elle savait ses enfants engagés dans la lutte sans merci où déjà son mari avait succombé. Jamais, ni à celui-ci, qu'elle avait aimé ardemment, ni à ses fils, qui étaient toute sa vie, elle n'avait adressé un mot de reproche, une prière qui les pût arrêter dans leur voie. Elle cachait ses tourments et dévorait ses larmes. Quand elle était avec eux, son visage était toujours impassible ou souriant. Elle se renfermait dans sa chambre pour pleurer.

Pendant les premières années de la Révolution, M. Rochereuil, lié avec presque tous les hommes marquants de la Constituante et de l'Assemblée législative, avait exercé à Poitiers une influence qu'il ne partageait guère qu'avec Fernand Roy, son ami. Il n'avait pas voulu être nommé à l'une ni à l'autre de ces assemblées. Mais il fut envoyé à la Convention. M<sup>me</sup> Rochereuil le suivit à Paris. Jusque-là elle ne s'était pas aperçue des haines que son mari avait amassées contre lui dans la haute bourgeoisie dont elle était. On craignait Rochereuil; on la flattait, elle, la femme de cet homme puissant.

Lorsqu'elle revint à Poitiers, au milieu de la réaction thermidorienne; lorsque Rochereuil, proscrit après prairial, dut, pendant quelques mois, se cacher, elle fut soumise à une cruelle épreuve. La Révolution était vaincue, et on le lui fit bien sentir. Dans les maisons, autrefois amies, où elle se présentait, elle ne fut pas reçue; ou bien les personnes qui, par curiosité ou pour lui lancer de ces traits venimeux qu'on sait aiguïser en province, voulurent la voir, ne lui rendirent pas sa visite. Pour les uns, elle était la femme d'un régicide, d'un septembriseur, d'un scélérat, comme on disait alors; pour les autres, pour ceux qui, à un degré quelconque, avaient trempé dans la Révolution, elle était compromettante. Les anciens amis de Rochereuil, sauf deux ou trois, ne la saluèrent plus. Les muscadins, il y en avait à Poitiers,

l'auraient insultée, s'ils l'avaient osé; mais par son attitude ferme et digne, par son regard calme, par la pureté de sa vie, que la calomnie n'avait pas effleurée, elle commandait au moins le respect extérieur.

M<sup>me</sup> Rochereuil souffrit beaucoup, mais elle ne le montra pas. Quand elle rencontrait dans la rue une amie de sa jeunesse qui détournait la tête, elle souriait, car elle se sentait au-dessus du mépris, et elle savait aussi que ce sourire dédaigneux la vengeait. D'autres fois, elle ne semblait même pas voir ce qui se passait autour d'elle, et les bonnes âmes de la ville n'avaient pas la satisfaction d'être sûres qu'elle fût blessée; elle leur faisait la grâce de son indifférence. Elle vivait enfin, fière et impassible, dans la solitude. Elle savait que son mari était un honnête homme et un bon citoyen; elle l'aimait. Elle savait que ses enfants étaient dignes d'elle et de lui; elle les adorait. Que lui importait le reste! le monde lui était étranger.

On sait qu'après la tentative de nivôse, M. Rochereuil fut arrêté, détenu quelque temps, puis déporté aux îles Séchelles. Tant qu'il resta à la prison de la Visitation, cette courageuse femme y alla passer tout le temps que le règlement lui donnait, et elle eut la force encore de ne jamais laisser voir combien elle était désespérée.

Elle enfermait tout en elle. Elle arrivait souriante, apportant au prisonnier des nouvelles de ses enfants, qui n'avaient pas l'autorisation de le visiter, lui racontant les bruits de la ville, s'entretenant avec lui d'un air serein et comme si son âme eût été tranquille. Ce n'est pas qu'elle crût nécessaire de fortifier, d'encourager son mari, qu'elle connaissait supérieur à la mauvaise fortune et incapable de plier jamais; mais elle savait aussi que si quelque chose pouvait le troubler et lui rendre la prison pesante, lui faire redouter l'avenir, c'était sa douleur à elle. M<sup>me</sup> Rochereuil paraissait calme et libre de toute inquiétude, pour que le prisonnier eût des nuits plus tranquilles. De son côté, il affectait de croire à sa mise en liberté prochaine; il le répétait tous les jours, et elle ne semblait pas non plus en douter.

Ils se mentaient tous les deux! M. Rochereuil avait jugé Bonaparte, et il se savait condamné comme tous les patriotes sur qui la police avait mis la main. « Cet homme nous tient, nous le gérons, se disait-il; il a un prétexte, il ne nous épargnera pas! » D'instinct, M<sup>me</sup> Rochereuil avait la même pensée; elle était at-

teinte au plus profond d'elle-même. Quelquefois, la nuit, elle rêvait qu'elle était veuve, et elle se réveillait étouffée par les sanglots. Son oreiller était trempé de larmes. Mais le matin, elle se baignait longuement les yeux dans l'eau fraîche; elle composait son visage; elle restait à sa toilette plus qu'elle ne l'avait jamais fait, comme si elle eût voulu plaire! Elle sortait enfin, et elle abordait son mari la gaieté aux lèvres. Il la recevait du même air. Elle ne pensait qu'à lui, et lui qu'à elle.

Un jour, quand M<sup>me</sup> Rochereuil se présenta à la prison, on lui apprit que son mari n'y était plus : il avait été enlevé la veille. Qu'était-il devenu? Le geôlier l'ignorait. Elle s'adressa aux autorités de Poitiers : les autorités ne savaient rien, ou ne voulurent rien dire. Elle écrivit au ministre de la police : elle ne reçut pas de réponse. Elle partit pour Paris et demanda une audience à Bonaparte : l'audience fut refusée. Désespérée, elle revint à Poitiers : elle y trouva une lettre que M. Rochereuil avait pu lui écrire et faire jeter à la poste, malgré la surveillance. Il était détenu à la prison de Nantes.

Trois jours après, elle était à Nantes, et elle se présentait chez le préfet. Celui-ci lui dit qu'il ne comprenait pas de quoi elle venait lui parler. Elle insista; ce fonctionnaire la pria de sortir. A force de se renseigner, elle apprit que quelques prisonniers avaient été embarqués sur la frégate *la Chiffonne*, qui n'avait pas encore pris la mer.

M<sup>me</sup> Rochereuil courut trouver le capitaine de la frégate. Celui-là avait les mains liées par ses instructions. Il y avait défense absolue de laisser communiquer les déportés avec qui que ce soit. Le capitaine viola même la consigne, en avouant que M. Rochereuil était à bord de la *Chiffonne*, et en donnant à sa femme l'assurance qu'il se portait bien.

M<sup>me</sup> Rochereuil demanda si elle pouvait lui envoyer du linge, des habits, de l'argent. Parti à l'improviste, enlevé en pleine nuit, il était dénué de tout. Le capitaine dit que c'était impossible, attendu que M<sup>me</sup> Rochereuil était censée ignorer la présence de son mari sur la *Chiffonne*. Mais, comme il était bon homme, il prit l'argent, promettant de le remettre à M. Rochereuil, lorsque le déporté débarquerait et quitterait son navire, ce qu'il fit en effet.

La pauvre femme enfin supplia le capitaine de lui dire où allait la *Chiffonne*, quel était le lieu de transportation. Il lui

donna sa parole d'honneur qu'il l'ignorait lui-même, et qu'il ne devait ouvrir le paquet cacheté contenant ses instructions qu'en pleine mer. C'était vrai.

M<sup>me</sup> Rochereuil rentra à son hôtel découragée, abattue; elle n'avait plus de larmes. Elle était seule, car elle n'avait pas voulu que son fils aîné l'accompagnât. Elle craignait l'impétuosité de ce jeune homme, et qu'il se portât à quelque violence. Puis, elle comptait qu'une femme seule inspirerait moins de défiance et obtiendrait davantage. Elle ne se trompait pas. Si son fils avait été avec elle, il aurait probablement été arrêté. Avec elle, on fut plus indulgent. A son hôtel, elle trouva une invitation à passer à la police.

Là, dans un bureau étroit et sale, un commissaire à basse mine l'interrogea :

— Votre nom ?

— Je suis M<sup>me</sup> Rochereuil, femme de l'ancien conventionnel.

— Votre passeport ?

— Le voici.

— Qu'êtes-vous venue faire à Nantes ?

— Voir mon mari.

— Qui vous a dit qu'il y était ?

— Je le sais.

— Vous ne voulez pas dire par qui vous le savez ?

— Non.

— Je pourrais vous envoyer en prison.

— Faites.

A ce mot, prononcé d'une voix ferme, le commissaire de police sauta sur son fauteuil et s'approcha de M<sup>me</sup> Rochereuil en grommelant des menaces. Elle soutint d'un œil calme le regard louche de ce drôle.

Alors, comme tous ces gens-là, quand on leur tient tête, il devint plus doux, lui avança un siège et lui dit :

— Madame, je suis chargé de vous transmettre l'ordre de quitter Nantes aujourd'hui même. Si vous étiez encore demain ici, je me verrais contraint de vous faire arrêter. Il vous est défendu aussi d'aller à Paris.

M<sup>me</sup> Rochereuil se leva et sortit sans répondre un mot. Le soir, elle partit, et elle revint à Poitiers annoncer à ses deux enfants qu'elle n'avait pu voir leur père.

Près de deux années s'écoulèrent. Nul ne savait, en France,

ce qu'étaient devenus les déportés; car la *Chiffonne*, capturée par les Anglais après son arrivée aux îles Séchelles, n'avait pu donner de ses nouvelles. Un bâtiment, venant de l'Île-de-France, apporta le premier quelques renseignements, et les familles des déportés apprirent sur quel point du globe ces infortunés avaient été jetés. Quelque temps après, par les soins d'un officier de la marine anglaise, M<sup>me</sup> Rochereuil reçut une lettre; puis, pendant deux ans encore, rien.

Enfin on fut informé que le ministère de la marine avait reçu du gouverneur de l'Île-de-France un rapport sur la déportation des îles Séchelles et un état des déportés vivants et morts. M<sup>me</sup> Rochereuil et son fils partirent pour Paris. Au ministère, on voulut bien, cette fois, ne pas les éconduire. Un chef de bureau les reçut.

— Vous vous enquérez, leur dit-il en consultant un dossier, du nommé Rochereuil, déporté aux Séchelles. Très bien. Voyons donc, voyons donc... Rochereuil... Rochereuil... je ne trouve pas ce nom... Ah! voici... voici... Rochereuil... Jean-Baptiste... Antoine... ex-conventionnel... Il a été transféré aux Comores six mois après son débarquement aux Séchelles, et depuis, depuis, ah! depuis... il est mort. Les fièvres sont très mauvaises là-bas. Si vous le désirez, je vais vous délivrer l'extrait mortuaire...

C'est ainsi que M<sup>me</sup> Rochereuil apprit qu'elle était veuve.

Pierre Rochereuil avait été élevé par ce père, par cette mère; il ne les avait jamais quittés. C'est dire à quelle école d'honneur, de patriotisme, de fermeté, il avait puisé ses premiers enseignements. Son instruction même, il la tenait de son père, lettré et savant comme l'étaient les hommes de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Enfant, il avait assisté aux grandes scènes de la Révolution; puis les désastres étaient venus. Il avait entendu son père raconter la mort glorieuse de ses amis, les derniers montagnards, les victimes de prairial; il l'avait enfin vu arrêter par les sbires du gouvernement consulaire... il n'avait pu l'embrasser avant son départ pour un exil dont ce martyr inconnu, oublié comme tant d'autres, ne devait pas revenir. Qui sait aujourd'hui les noms des déportés de nivôse!

A. RANC.

(A suivre.)

---

## L'OISELEUR

---

L'oiseleur Amour se promène  
Lorsque les coteaux sont fleuris,  
Fouillant les buissons et la plaine,  
Et, chaque soir, sa cage est pleine  
Des petits oiseaux qu'il a pris.

Aussitôt que la nuit s'efface  
Il vient, tend avec soin son fil,  
Jette la glu de place en place,  
Puis sème, pour cacher la trace,  
Quelques grains d'avoine ou de mil.

Il s'embusque au coin d'une haie,  
Se couche aux berges des ruisseaux,  
Glisse en rampant sous la futaie,  
De crainte que son pied n'effraie  
Les rapides petits oiseaux.

Sous le muguet et la pervenche  
L'enfant rusé cache ses rets,  
Ou bien sous l'aubépine blanche  
Où tombent, comme une avalanche,  
Linots, pinsons, chardonnerets.

Parfois d'une souple baguette  
D'osier vert ou de romarin  
Il fait un piège, et puis il guette  
Les petits oiseaux en goguette  
Qui viennent becqueter son grain.

Étourdi, joyeux et rapide,  
Bientôt approche un oiselet :  
Il regarde d'un air candide,  
S'enhardit, goûte au grain perfide,  
Et se prend la patte au filet.

Et l'oiseleur Amour l'emmena  
Loin des coteaux frais et fleuris,  
Loin des buissons et de la plaine,  
Et, chaque soir, sa cage est pleine  
Des petits oiseaux qu'il a pris.

Guy DE MAUPASSANT.

---

Il fa  
plus p  
accrue  
était l  
trie pa  
l'étud  
du  
sa  
eux. J  
comm  
Vie  
sante.  
charm  
c'état  
grand  
de la  
cep  
gâte  
de la

---

# MÉMOIRES DES AUTRES <sup>(1)</sup>

---

V

LIBERT

(Suite)

Il faut que vous sachiez que Libert était le plus tendre et le plus passionné des pères. Sa passion pour ses enfants s'était accrue de jour en jour, jusqu'à remplir toute sa vie. Victor, qui était l'aîné, était un de ces jeunes hommes qui justifient l'idolâtrie paternelle. Il avait un esprit très ouvert, un grand amour de l'étude, beaucoup de courage et d'initiative, un profond sentiment du devoir et de l'honneur, un cœur d'or. Que de fois son père et sa mère m'avaient chanté ses louanges ! Je faisais chorus avec eux. Je n'étais pas marié, alors ; je regardais Victor et Victorine comme mes enfants.

Victorine, une véritable perle ! La plus aimante, la plus caressante, la plus douce et en même temps la plus gaie et la plus charmante créature qu'il fût possible de rêver. Au physique, c'était tout le portrait de sa mère, et je vous jure que c'est là un grand éloge ; mais de sa mère à seize ans, avec toutes les grâces de la première jeunesse. Libert en raffolait ; il se contenait cependant, disait-il, pour ne pas la gâter. Mais qui aurait pu la gâter ? Jamais le mal n'avait effleuré cette âme virginale. Elle me faisait penser à un printemps sans nuage. Elle portait partout

(1) Voir les numéros des 10 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1890.

avec elle une douce joie qui semblait émaner de sa personne comme le parfum d'une rose. Joyeuse, hélas ! il y avait quelques semaines, et maintenant séparée de tout ce qu'elle aimait.

Libert essaya plusieurs fois de me parler à travers ses pleurs ; sa voix expirait sur ses lèvres :

— Je dois vous dire... Je veux vous apprendre... Il faut que je vous confie...

Il se leva comme un désespéré.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! Plus tard, revenez plus tard ; laissez-moi, pardonnez-moi.

Je pris mon parti sur-le-champ. Je me levai à mon tour, en ouvrant les bras :

— Je sais tout ! lui dis-je.

Il frémit de la tête aux pieds. Je tenais toujours mes bras ouverts. Il s'y précipita à la fin, et nous nous embrassâmes comme des frères.

Il voulut tout me raconter. Je le priai de se borner à ce qui était nécessaire pour arrêter nos résolutions. On avait fini, à force de mystères, par éveiller ses soupçons ; il les avait rejetés comme absurdes, et même, me dit-il avec un sourire amer, comme criminels. La pauvre et charmante femme, dans ses derniers adieux, laissa échapper des traces de remords tout à fait disproportionnés avec les fautes vénielles qu'on a toujours à se reprocher après une longue union. Cela le rendit attentif. Elle redoubla ; mais déjà sa pensée se troublait, et elle le quitta, en quelque sorte, sur un problème.

Il fut si accablé de la perte qu'il venait de faire et de la découverte à laquelle il s'efforçait de ne pas croire, qu'il prit sur-le-champ la résolution d'écarter de lui ses amis dans ces premiers moments...

— Tous ceux que j'aimais, me dit-il.

Il fit partir, comme je vous l'ai raconté, son fils et sa fille, et, la maison déserte après leur départ, il s'était précipité dans cette chambre, dans la chambre où la famille se rassemblait tous les soirs, aux jours de leur bonheur ; mais il n'y venait pas pour s'attendrir sur le bonheur passé, ni pour en adorer les traces ; il y venait en inquisiteur, en juge ; il y venait chercher un secret qui pouvait réduire son cœur en cendres. Il ouvrit tout ; il chercha de tous côtés... et il trouva !

Vingt fois, dans le cours de cette recherche, il se sentit troublé

comme par un remords. Il se demandait s'il ne valait pas mieux ignorer, oublier; si la cicatrice de son cœur ne se guérirait pas. Pourquoi fouiller dans ce passé et s'acharner à des découvertes qui ne pouvaient qu'aggraver sa détresse? Mais, en même temps, il sentait l'horreur du doute : ne pas voir clair dans ses sentiments, ne pas connaître sa propre histoire, c'était impossible. Les premières recherches, faites rapidement et fiévreusement, ne donnèrent rien. Il s'arrêta pour penser. L'espoir l'envahit, rapportant le calme; puis tout à coup revint le souvenir des anciennes et passagères angoisses, et des paroles trop claires, presque formelles, qu'il avait entendues. Il se remit à l'œuvre avec plus de réflexion, mettant à part les débris de lettres, les notes, recherchant les dates, tenant compte du moindre indice, arrivant par moments au sang-froid d'un analyste, voulant à toute force acquérir la certitude de son malheur, et ne comprenant pas qu'il pût y survivre, n'y comptant pas, ne le souhaitant pas.

— Ma vie est finie, disait-il.

Ce qu'il y eut de plus affreux, c'est quand l'infidélité lui fut démontrée, mais sans date précise et certaine. Il lui sembla qu'à la perte accablante dont il avait là, sous les yeux, la preuve palpable, se joignait pour lui la douleur d'une double séparation, inévitable, inexorable. « Je n'ai plus d'enfants! » disait-il. Et tout aussitôt : « Je les aimais tant!... Je les aime tant! » C'est alors qu'il m'écrivit : « Vous êtes tout ce qui me reste. » Il resta longtemps anéanti, perdant le sentiment des détails, sachant seulement que c'était affreux et qu'il souffrait abominablement, sans savoir de quel mal. Puis il se reprit à penser, et, aussitôt, à chercher.

Il découvrit, à la longue, une date, qui lui fit pousser, au milieu de sa détresse, un cri de joie! Victor était bien à lui! « O mon chéri, ô mon enfant! O la meilleure et la plus chère part de ma vie, tu m'es rendu! Il me semble que tu viens d'échapper, sous mes yeux, à la mort, et que je suis rempli de l'ivresse de ton premier sourire. » Il était comme inondé de délices, quand l'affreux souvenir de l'autre surgit tout à coup dans sa pensée, pour y ramener l'amertume du désespoir. Il se rappelait tous les détails de sa vie, les jours d'inquiétude, les jours plus nombreux de joie sans mélange, les chères caresses, la douce voix, la confiance sans bornes, ce jeune amour filial, si chaleureux et si tendre. Il accusait la justice de Dieu : « Qu'ai-je fait? Qu'a-t-elle

fait pour tomber dans une telle misère ? » Il lui semblait qu'après d'une séparation pareille, où les deux cœurs continuent à vivre pour continuer à souffrir, la séparation par la mort n'était rien.

Il s'approcha de la chambre déserte de Victorine pour revoir les lieux où elle vivait, les objets qui lui étaient chers ; mais il n'en put franchir le seuil. Il se sentit chassé violemment de ce sanctuaire et courut se jeter dans son cabinet, où il tomba presque inanimé sur un fauteuil.

C'est dans cette situation que je le trouvai. C'est là qu'il me fit ce triste récit. Pendant qu'il me parlait, j'aperçus le Code civil, ouvert, sur son bureau, à l'article 312 ! *Le désaveu de la paternité.*

— Y avez-vous pensé ? lui dis-je.

— Oui, me dit-il ; j'ai tout pesé, tout examiné, avec une méthode et une lucidité d'esprit dont je suis surpris moi-même. Je crois bien que j'ai eu un ou deux jours d'égarement ; mais à présent je suis très calme.

— Mais, lui dis-je, le désaveu de la paternité ! ce serait un coup terrible pour ceux que vous aimez, le déshonneur pour la morte et pour...

— Vous alliez dire : Et pour moi. C'est le cas, me dit-il en souriant avec amertume, de nous souvenir de nos doctrines : « Mon honneur est entier, puisque je n'ai failli à aucun devoir. » Mais je n'avais pas même à délibérer, puisque je ne suis dans aucune des conditions de l'article 312.

— Heureusement ! m'écriai-je ; car, pour moi, je suis loin de croire...

Il me jeta un regard si douloureux que je ne osai pas continuer.

— Mon premier devoir, me dit-il, était de penser à mon fils, qui, selon les droits de la nature, est héritier de tout ici.

— Ne parlez pas des droits de la nature, lui dis-je. C'est vous qui êtes frappé, si vos craintes sont justifiées ; mais votre fils conserve sa sœur devant la nature comme devant la loi.

— La loi, me dit-il, la fait héritière d'une fortune qui, venant de moi tout entière, ne lui appartient que par une injustice légale. C'est une véritable spoliation. Mais je reconnais que je n'ai aucun moyen de m'y opposer ; n'en parlons plus. Elle conserve tous ses droits. Elle est encore ma fille, je le sais.

Et il ajouta, si bas que je l'entendais à peine :

— Il y a quelqu'un qui s'en réjouit...

C'était la question terrible, qui m'obsédait depuis le commencement. Un duel ! Comment se résoudre à un duel dans les conditions où il se trouvait ? Et comment y échapper ?

La première impulsion, et, pour ainsi dire, le cri de la nature, était la vengeance. Cet homme était plus qu'un meurtrier. Il avait déshonoré la femme, condamné le mari au désespoir et les enfants à la honte. Il avait ri, pendant dix-sept ans, de ce mari trompé. Il n'y avait pas une des émotions ressenties, un des sacrifices accomplis, pendant ces dix-sept ans, par un honnête homme indignement outragé, qui ne s'élevât contre lui. Le monde, s'il découvrait tous ces secrets, comme il fallait le craindre, pardonnerait plutôt au séducteur qu'à ce mari trompé, qui ne se vengerait pas. Il a, pour ces affaires, une morale de sacripant, qui est la négation de toute morale, et qui exige pour la réhabilitation du mari, à qui il n'y a rien à reprocher, un assassinat quel qu'il soit : le sien ou celui de l'autre. Dix-sept ans avaient passé sur la faute ; mais ces dix-sept ans la renouvelaient et l'approfondissaient. Chaque jour écoulé, pendant ces dix-sept ans, était une offense nouvelle.

D'autre part, devait-il, pouvait-il en venir à cet éclat ? Que le monde ignorât, il ne fallait pas l'espérer ; mais, tout impitoyable qu'il soit, il se sentirait effrayé par l'énormité des conséquences. On saurait qu'il y avait du péril à parler. Le respect l'emporterait sur l'amour du scandale. Les bruits n'avaient été répandus qu'à voix basse. L'effet était produit, oublié, presque oublié. Outre le père, qui, par son caractère et son illustration, était une force, il y avait un fils de vingt ans, portant l'épée, et dont on ne pouvait suspecter le courage. Tout s'oublie ; la calomnie elle-même s'oublie, quand la mort a mis le sceau à une destinée. Il y avait autour de Libert des amis ardents ; il y avait son école, qui ferait, au besoin, plus de bruit que les méchants. Au premier chef-d'œuvre qu'il publierait, tout disparaîtrait dans l'acclamation du triomphe.

Ce qui agit surtout sur lui, ce qui le détermina, ce fut la pensée de son fils, et, je le devinai aussi, le souvenir de celle qu'il avait tant aimée. Il prit le parti d'ignorer et d'attendre. Ignorer ! pour qui le connaissait, c'était se condamner au plus rude supplice. La conséquence était de revenir le plus tôt possible à la

vie de famille, de rappeler son fils, de rappeler aussi sa fille, de a voir auprès de soi, sans pouvoir ni retrouver, ni oublier l'ancienne tendresse. La laisser où elle était, il n'y fallait pas penser. Son absence n'était que trop commentée. Elle reviendrait. Il serait seul en sa compagnie, puisque Victor entraît à l'École polytechnique. Comment vivrait-il avec elle? S'il lui montrait de la froideur, s'il laissait voir ses souffrances, elle allait tout deviner, ou bien elle se révolterait contre un changement dont elle ne comprendrait pas la cause. « Cette vie, me disais-je, va être impossible pour tous! les deux. Et pourtant il faut s'y résoudre! »

Il avait un caractère ferme, une volonté de fer. Il fut cependant longtemps à prendre un parti. Je le vis bourrelé pendant plusieurs jours, revenant sur les raisons que nous nous étions données, en trouvant de nouvelles; tantôt se sentant maître de lui, et tantôt tremblant comme une feuille à l'idée de la première entrevue. Il pensa à tout quitter et à se retirer avec elle au fond d'une province.

Je redoutais cette résolution par dessus tout. Je la redoutais pour la science, qui recevrait, par sa retraite, un coup terrible, et pour lui, qui ne pouvait plus être sauvé que par le travail. Mes prières, mes raisons, l'emportèrent à la fin.

— Allez la chercher, me dit-il.

Il fut obligé de s'aliter dans la soirée, et Lagasquie me dit le lendemain que ses jours étaient en danger.

Je n'ai pas de ma vie, où les tristesses n'ont pas manqué, de plus douloureux souvenir que celui de ce voyage. Je laissais à Paris Libert, peut-être mourant. J'allais chercher et lui ramener son fils, et je lui ramènerais aussi celle qu'il avait tant aimée pendant seize ans, et qu'il ne pouvait plus voir sans un horrible déchirement de cœur. Que ferais-je à mon retour? La conduirais-je au pied de son lit? C'était peut-être lui donner le coup de la mort. Et pourtant comment la retenir quand j'y conduirais son frère, sans lui avouer, sans leur avouer ce qu'ils devaient ignorer à jamais? Je comptai sur la douceur infinie de Victorine, à qui on pouvait demander tous les sacrifices, et qui était prête à toutes les immolations. Ils connaissaient la maladie de leur père. La même dépêche, qui en avait porté la nouvelle, annonçait mon arrivée. Leur premier cri fut pour me demander où il en était. Je ne leur cachai même pas le danger. Mais leur imagination

avait été du premier coup jusqu'à la dernière extrémité, et ce leur fut presque un soulagement d'apprendre qu'il n'était pas mort. Le train qui m'avait apporté repartait immédiatement. Leurs adieux à leurs parents étaient faits. J'étais assis entre eux deux. Victorine pleura sur mon épaule pendant toute la route. Nous redoutions, en arrivant, de trouver à la gare un messenger qui nous annoncerait la fatale nouvelle. Quand nous arrivâmes place Cambrai, ce fut le médecin qui nous reçut. Cela avait été convenu entre lui et moi, comme mesure de précaution.

— Tenez-vous prêts, leur dit-il, je vous avertirai quand je croirai que vous pouvez entrer sans amener de complication.

Ils se retirèrent chacun dans leur chambre.

— Je ne sais que faire, me dit-il. Il a le délire. La présence de son fils lui ferait peut-être du bien. Peut-être, s'il le voit seul, pensera-t-il avec angoisse à l'absente.

— Mais, lui dis-je, puisqu'il n'a pas conscience de ses impressions...

On ne sait pas ; il subsiste quelquefois, dans ces intelligences momentanément soustraites à la direction de la volonté et de la raison, une faculté de souffrir qui survit à tout le reste.

— N'attendons pas, lui dis-je, que ses souvenirs soient réveillés. Je crois que la première impression, s'il s'en produit une, ne lui rappellera que sa tendresse. Les terribles souvenirs viendront plus tard avec la réflexion ; mais s'ils arrivent seulement après qu'il aura repris l'habitude de voir sa fille auprès de lui, ils auront moins de puissance sur son esprit.

Nous nous risquâmes sur ce raisonnement problématique. Nous conseillâmes à Victorine d'entrer dans la chambre du malade, et, sans chercher à se faire remarquer, de rendre quelques services, de ranger les fioles, de relever les couvertures, peut-être même, si l'on n'apercevait aucun symptôme d'émotion vive, de présenter quelque breuvage. Quand cette épreuve aurait duré quelques minutes, Victor entrerait à son tour et s'arrêterait près du lit. Nous nous laisserions guider par les événements.

Ils vinrent comme il avait été convenu. Victorine prit sur-le-champ le rôle de garde-malade. Libert la vit, sans la reconnaître. Il eut comme une lueur d'intelligence dans le regard quand Victor s'approcha de son lit.

— C'est Victor, lui dis-je.

Mais l'esprit était déjà reparti pour la région des rêves. Le

médecin dit que l'épreuve avait assez duré, et qu'il faudrait la renouveler après un intervalle. Il pria aussi Victorine de se retirer.

— Mais il ne me reconnaît pas, dit-elle, il ne sent pas ma présence. Je puis rester; j'y suis résolue.

Elle resta. Peu à peu, elle prit une plus grande part à la menue besogne de la chambre d'un malade. Au bout d'une heure, elle s'acquittait seule de tous les soins. Nous crûmes voir que le malade éprouvait du soulagement à la sentir occupée de lui. La nuit vint; elle voulut veiller seule. Le médecin prit la précaution de faire rester la religieuse dans la chambre voisine; mais elle n'eut pas une seule fois à intervenir. Le lendemain, il y avait un mieux sensible, et Victorine était évidemment acceptée et préférée, avant d'être reconnue.

Nous en éprouvâmes du soulagement; mais il me restait un grand sujet d'inquiétude.

« Il remonte à la surface, me disais-je. Il est évident qu'il va bientôt se ressaisir. Dès qu'il sera maître de sa pensée, la mémoire lui reviendra; il ne subit encore que l'influence presque physique d'une personne aimée; quand il saura qui elle est, une lutte s'établira entre l'impression et la pensée douloureuse. Plus sa volonté est forte, plus il y a lieu de redouter qu'une fois remise en exercice elle ne domine et ne règle tout ce qui n'est que sensation et sentiment. »

Je restais assis devant lui, épiant le retour de sa personne, et me disant avec amertume que c'était le retour de la vie, que je l'aurais salué avec joie en toute autre circonstance, et que j'étais réduit à le redouter.

Il revint à lui, le délire cessa, il put parler et suivre quelques idées; mais, heureusement, ses facultés ne se réveillèrent pas avec toute leur puissance. Il était incapable d'effort; il s'en tenait, pour ainsi dire, aux surfaces. Il appela Victorine par son nom, d'un ton affectueux, mais sans se réjouir de sa présence comme d'un retour, et en paraissant croire qu'elle ne l'avait jamais quitté.

Nous nous dîmes que ses souvenirs se formeraient peu à peu, et qu'il n'y aurait pas de crise violente. Nous pûmes compter alors sur sa sagesse éprouvée. Il se dominera; il se dirigera. L'espoir rentrait en nous. Nous étions désormais sûrs de le voir revivre, et revivre, ... hélas! pour souffrir.

La maladie fut très courte, malgré sa violence; mais la convalescence fut longue, et c'était ce que nous pouvions souhaiter de mieux. Victorine reprit doucement sa place dans le cœur de son père. Il était constamment triste; mais il n'avait pas de crises de désespoir. Sa faiblesse le protégeait contre lui-même. Victor avait pu entrer à l'École polytechnique. Lorsqu'il revenait, le dimanche et le mercredi, son père avait un mouvement de joie qui dépassait évidemment la mesure. Je voyais à ce signe que la mémoire n'était pas loin, et je redoutais toujours le moment où elle serait complète.

Quand ce moment arriva, j'assistai, moi seul, à la lutte qui se produisit en lui. Je provoquai ses confidences, pour porter le remède où il serait nécessaire. Mon noble ami n'eut pas besoin d'être protégé contre sa passion. Il vit sur-le-champ quel était son devoir, et il s'appliqua à le remplir avec une fermeté héroïque. Il fut, dès les premiers jours, au niveau de sa tâche. Rien, dans son langage et dans ses manières, n'aurait pu faire soupçonner le secret qu'il portait en lui, et qui le torturait jour et nuit. Il parlait de sa femme, quand son souvenir était évoqué naturellement dans la conversation, en termes affectueux et élogieux. Ceux qui le croyaient au courant de tout admiraient son courage. Ils étaient peu nombreux. Le gros de nos amis, en l'écoutant et en le voyant, se prenait à douter de ce qui avait paru si évident et avait fait le fond des conversations pendant quelques semaines.

Non seulement il préservait son fils de la tentation d'un duel, et sa fille de l'horrible pensée qu'elle n'avait plus de père; mais il protégeait la mémoire de l'ancienne bien-aimée, de celle qui avait perdu son avenir et flétri tout son passé.

A quel prix! C'est ce que pourraient seules deviner les âmes délicates, chez lesquelles de tels souvenirs ne s'effacent jamais. Je l'observais, je lisais en lui. Je me tenais prêt à le consoler et à le soutenir si la peine devenait trop dure. Un incident fort inattendu aggrava tout à coup la situation.

Victor n'avait pas tenu à l'École la conduite qu'on attendait de lui. On aurait compris qu'il fût abattu par le chagrin; au contraire, il était agité, désordonné, fiévreux; toujours en querelle avec ses camarades. Le général lui fit plusieurs remontrances, écrivit à son père de le raisonner, de le calmer. « Je n'y comprends rien, » disait M. Libert. Peut-être craignit-il déjà

de comprendre. Ces disputes perpétuelles devaient aboutir à un duel ; le duel eut lieu ; Libert ne l'apprit qu'après l'issue du combat, qui avait été favorable à son fils. Son adversaire était blessé très légèrement.

Tout s'était passé sur le terrain de la façon la plus honorable ; mais la provocation venait de Victor ; elle avait été violente ; elle n'avait pas paru justifiée ; l'opinion se prononçait fortement contre lui ; il fut mis aux arrêts pour un mois ; on parla de le poursuivre en police correctionnelle pour coups et blessures. Il fut évident pour Libert et pour moi qu'il voulait se faire une réputation de duelliste, et nous n'en devinâmes que trop la cause. Nous nous dîmes : « Il sait tout ! » Et je me demandais si sa sœur aussi n'était pas instruite.

A partir de ce moment, je partageai toute mon attention entre elle et Libert, et je ne tardai pas à reconnaître que mes soupçons étaient fondés. La fille et le père, en présence l'un de l'autre, ne laissaient paraître, ni dans leurs paroles, ni dans leur air, la terrible pensée qui les obsédait ; mais, plus ils l'avaient cachée, plus elle les possédait quand ils cessaient de se contraindre. La douleur n'a pas seulement besoin d'être consolée, elle a besoin d'être confiée, et c'est ce qui aggravait leurs souffrances et les rendait intolérables. Non seulement ils ne pouvaient s'épancher avec personne, mais il leur fallait, quand ils étaient ensemble, feindre une tranquillité qu'ils avaient perdue pour jamais. Ils soutenaient ce rôle avec une fermeté qui ne se démentit pas un instant.

Mais il leur arrivait par intervalles, tout en gardant leur secret, de perdre leur empire sur leurs sentiments. Ils avaient l'humeur irritable. Victorine, toujours pleine de respect, ne cachait pas sa tristesse. Elle sentait trop péniblement que ses caresses étaient repoussées, que sa présence était importune ; elle allait, dans son injustice, jusqu'à dire odieuse. Elle souffrait bien plus, la pauvre et excellente fille, du mal qu'elle faisait involontairement que de celui qu'on lui faisait. Elle se disait, dans son bon petit cœur, qu'elle devait expier les torts de sa mère, et qu'elle les aggravait par sa présence, puisqu'elle imposait à cet homme une contrainte si douloureuse. Je commençai à craindre que la gageure ne pût être soutenue plus longtemps ni d'un côté ni de l'autre. Cette maison, qui semblait unie, où l'on n'entendait jamais un mot un peu vif, où tout se passait en

dévouement d'un côté, en protection attentive de l'autre, heureuse et privilégiée en apparence, était au fond un enfer.

Victorine prit un grand parti :

— Je vais l'affranchir, dit-elle ; c'est à moi de souffrir.

Il était dans son cabinet, en train de mettre la dernière main à un mémoire pour l'Académie des Sciences Morales et Politiques, quand Victorine entra, contre sa coutume, et vint s'agenouiller devant lui. Il sentit son cœur défaillir, à la pensée de l'explication tant redoutée ; mais elle avait tout autre chose dans l'esprit :

— Dieu m'appelle à lui, mon père. Bénissez-moi, je vais vous quitter...

Elle réussit à prononcer ces paroles sans pleurer ; mais elle ne put retenir ses sanglots plus longtemps, ils éclatèrent quand elle eut fini de parler, et elle resta là, affaissée sur elle-même, cachant sa figure dans ses mains, désirant ardemment une caresse, n'osant pas l'offrir, en proie à la plus amère et la plus irrémédiable douleur.

Pour lui, à ce spectacle, tous ses souvenirs lui revinrent à la fois : ceux qui ne le quittaient pas et qui redoublèrent de violence ; ceux aussi qu'il retrouvait si souvent, qu'il ne cherchait pas à chasser quand ils lui venaient, et qui lui montraient la mère de cette enfant telle qu'elle était avant sa chute, et telle qu'elle était redevenue après un égarement qui fut bien court, et qui n'en était pas moins sans remède. Son émotion était si violente qu'il ne pouvait ni se mouvoir, ni se résoudre. Peu à peu, celle qui était là à ses pieds reprit sa place dans son cœur et dans sa pensée. Elle souffrait tant ! Et elle était si pure ! si aimante ! si dévouée ! Depuis un an, elle souffrait sans se plaindre, sans se démentir une seule fois ! Quelle fille aurait fait plus qu'elle ? Quelle fille aurait aimé davantage ? En ce moment même, elle se condamnait sans hésiter à une claustration éternelle, à des devoirs rigoureux, pour lui rendre, à lui, sa tranquillité, ne pouvant lui rendre son bonheur. Et lui, qui pendant tant d'années n'avait vécu que pour elle, n'était-il pas son père, par cette longue et ardente tendresse ? La pensée de vivre côte à côte avec elle l'avait fait trembler ; celle de la quitter le terrassait. Il sentait, il voyait qu'en sortant de cette maison elle emporterait son cœur avec elle.

Son premier mouvement avait été de la relever pour la serrer dans ses bras et la couvrir de baisers. Mais il eut la force de se

contenir, et de penser qu'une affaire aussi grave, d'où dépendait leur vie à l'un et à l'autre, ne devait pas être vidée dans un moment d'entraînement. Il la prit par la main pour la relever, fut obligé d'y mettre un peu de force, la fit asseoir sur un canapé à côté de lui, reprit sa main qu'il baisa, n'osant pas baiser sa figure baignée de larmes, parce qu'il sentait qu'une fois qu'il la tiendrait sur son cœur, il ne la laisserait plus s'expliquer, et d'une voix dans laquelle perçait malgré lui son ancienne tendresse :

— Avez-vous réfléchi, lui dit-il, ma Victorine bien-aimée ?

On était à la fin de janvier ; le jour baissait et finit par disparaître ; il ne fit pas apporter de lumière ; ils restèrent là dans l'obscurité : lui, calme en apparence, tenant dans sa main cette petite main frémissante ; elle, appuyée seulement sur le dossier du meuble, secouée de temps en temps par des sanglots qu'elle s'efforçait de réprimer, et trouvant pourtant la force de répondre à toutes les questions avec précision et fermeté. Tout était prêt ; elle était attendue ; elle n'avait pas choisi un ordre austère ; il recevrait le lendemain une lettre explicative de la supérieure. Elle n'avait subi aucune pression ; l'idée de se retirer du monde lui était venue spontanément. Elle souffrait beaucoup, oh ! beaucoup, de se séparer de son père et de son frère. La séparation ne serait pas absolue. Ils pourraient la voir au parloir ; on lui permettrait de leur écrire. Non ; elle ne pouvait pas dire que la vie du cloître l'attirât ; mais elle ne regrettait dans le monde que les deux personnes si chères qu'elle allait quitter.

Il n'avait plus aucun doute à la fin de cet interrogatoire, qui fut long et minutieux. Il lisait dans cette âme candide comme dans un livre. Il vit la raison de son sacrifice. Et comme il lisait aussi en lui-même, il vit bien qu'il ne pourrait jamais l'accepter. Son cœur tressaillait à la pensée que l'ancienne confiance allait renaître, et que ces élans de répulsion passionnée, qu'elle avait devinés, et qui étaient l'occasion unique de son sacrifice, ne se reproduiraient plus.

Il s'expliqua à son tour, sans remonter à la cause principale, qui ne devait jamais être mentionnée entre eux, et, malgré cette restriction nécessaire, ils arrivèrent à jeter sur leur situation une clarté parfaite. La paix et la certitude descendaient en même temps dans leurs âmes. Victorine s'enhardit dans l'obscurité à placer sa tête sur l'épaule de son père. Il écarta ses cheveux

pour l'embrasser, comme il faisait quand elle était toute petite.

Ils restèrent là deux heures entières, et pendant la dernière heure sans se parler, mais sans se quitter. Ce fut comme la séparation entre l'existence qui finissait et la vie nouvelle qu'ils allaient commencer. Libert prononça quelques mots pour demander de la lumière ; elle répondit d'une voix joyeuse et calmée. Elle-même alluma une bougie ; puis elle revint à Libert, qui l'embrassa doucement, comme autrefois, comme au bon temps. Ils se prirent par le bras, et firent quelques pas ensemble dans la chambre, comme pour reprendre possession du monde.

— Nous ne nous quitterons plus, dit-elle.

Il ne répondit pas, mais il la regarda en souriant. Ils dinèrent en tête à tête, comme ils le faisaient tous les jours, et s'aperçurent pour la première fois que c'était charmant. Il l'obligea de se coucher de bonne heure.

— Tu dormiras bien, dit-il.

— Je crois bien ; je penserai à toi... à ta bonté, ajouta-t-elle plus bas.

Mais il lui mit la main sur la bouche, et, depuis, il n'y eut jamais entre eux d'autre allusion à leur malheur.

Jules SIMON,

de l'Académie Française.

(A suivre.)

---

---

# SUR LE SEUIL <sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

---

## XV

Pendant que la Mère Assistante causait ainsi dans le parloir des Bernardines, sa nièce avait un entretien moins salubre au fond, quoique aussi sage dans la forme, avec ses deux nouvelles amies du yacht.

Il ne faut pas prendre tous les mots à la lettre. Pour mille raisons, l'amitié dans le cas dont il s'agit était la chose la plus impossible du monde. Toutefois M<sup>lle</sup> de Quilliane avait trop d'éducation et d'esprit pour ne pas entrer nettement dans le rôle que lui imposait la volonté de son frère, puisqu'elle avait dû s'y soumettre. Embarquée comme passagère sur le bateau des Lassavielle, s'asseyant à leur table, jouissant de leur confort et de leur luxe, elle aurait fait preuve de mauvais goût, pour ne pas dire plus, en affectant une mine boudeuse ou les grands airs d'un ange condamné à vivre sur la terre. Il est juste d'ajouter deux choses : la première, c'est qu'elle était traitée sur le yacht avec tous les égards possibles, et même avec des attentions raffinées, car Georges et sa femme se piquaient de dépasser l'ordinaire en tout ce qu'ils faisaient ; la seconde, c'est qu'elle ignorait

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1890.

et devait ignorer longtemps encore la cause véritable de cette intimité subite où son frère l'avait jetée. Les deux femmes dont elle devenait la compagne pour une semaine étaient habiles dans l'art de se montrer sous le jour qui convenait. Au bout de vingt-quatre heures de vie commune, Thérèse fut sinon conquise du moins désarmée. Le temps restait beau, les longs entretiens étaient possibles et l'on ne s'en faisait pas faute.

A certains moments, les trois hommes se retiraient au fumoir et commençaient des parties de whist que le marquis trouvait interminables. Mais il faut croire qu'il avait une consigne sévère, car il se soumettait avec résignation à passer de longues heures loin de Clotilde. Pendant ce temps-là on causait dans le salon des dames. Chose étrange ! Thérèse préférait instinctivement la conversation de M<sup>me</sup> Questembert à celle de son amie. Elle la savait pauvre et la voyait toujours un peu triste, avec une pointe de rancune à l'égard du monde. Bientôt Clotilde laissa percer son mépris, ou, tout au moins, sa défiance universelle pour les hommes. Elle comprit au regard brillant de Thérèse de Quilliane qu'elle avait touché l'un des points douloureux de ce cœur sans détours. Quand elle eut amené dans l'entretien, avec un art infini, le nom d'Albert, elle ne douta plus d'avoir posé le doigt sur l'autre. Dès lors, elle eut devant elle, pour se distraire, une tâche intéressante.

Elle commença par féliciter la jeune fille du choix qu'elle avait fait en renonçant au monde trop petit pour remplir un cœur comme le sien, trop faux pour ne pas lui donner, tôt ou tard, d'horribles dégoûts. Là-dessus elle entama l'étude sur le vif du sexe masculin qui n'était pas là pour se défendre, fort heureusement pour elle, car il aurait eu beau jeu pour rétorquer l'accusation.

Thérèse objecta doucement, croyant dire plus vrai qu'elle ne disait en effet, qu'elle allait au couvent non par haine du monde, mais par amour pour Dieu.

— Vous ne pouvez pas le savoir, répliqua Clotilde, à moins que le monde ne vous ait appelée par la voix de l'amour humain.

Et comme M<sup>me</sup> de Quilliane se taisait, estimant qu'elle n'avait déjà plus le droit d'aborder certains sujets, Clotilde se chargea de parler pour elle.

— Je ne vous demande pas si vous avez aimé, la question

serait par trop indiscrète. Et cependant tout est là. Pour vous prononcer en connaissance de cause, il faut que vous ayez éprouvé l'amour, il ne suffit pas de l'avoir inspiré. Belle comme vous l'êtes, vous devez avoir excité l'enthousiasme de bien des hommes.

Thérèse répondit, avec un peu d'ennui, qu'elle l'ignorait et prétendait l'ignorer toujours.

— Bon! riposta Clotilde. Nous ne voyons, nous autres femmes bien élevées, que ce qu'il nous plaît de voir; mais fermer les yeux n'empêche pas le soleil de luire. Je ne vous connais que depuis un mois, et cependant je suis là pour témoigner qu'un homme au moins s'est occupé de vous. Oh! je sais bien qu'il ne vous a point émue ni même troublée. Comme vous avez été forte, clairvoyante aussi! Et comme vous avez dû vous applaudir de votre fermeté en voyant... cette personne chercher si vite une consolation... d'un mérite bien inférieur. Ne faites pas l'ignorante: je vous donne l'exemple de la franchise, aux dépens de mon amour-propre. Pour vous comme pour moi, tout cela n'était qu'un épisode de l'éternelle comédie mondaine. Les hommes sont les mêmes partout, et je me demande s'ils ne trouvent pas le moyen de mentir de bonne foi, d'oublier le matin ce qu'ils ont dit la veille à une autre. Ah! chère mademoiselle, ce n'est pas moi qui m'étonnerai jamais de voir une jeune fille comme vous mépriser le monde. Ce sont les bossues et les laides qui devraient y rester. Pour les disgraciées, certaines désillusions sont moins surprenantes.

Ce qui précède est le résumé de plusieurs entretiens répartis en plus d'une journée, par doses inégales. Tantôt Clotilde lançait à table une phrase que M<sup>lle</sup> de Quilliane seule pouvait comprendre. Quelquefois elle continuait son cours de philosophie en présence de M<sup>me</sup> Lassavielle et de mistress Crowe. Quand elle tenait sa victime en tête à tête, elle était plus à son aise encore pour la troubler profondément, tout en ne cessant de répéter:

— Comme on voit que déjà les intrigues du monde vous sont étrangères!

Bientôt Thérèse apprit qu'Albert de Sénac n'avait point voulu partir sans faire ses adieux à Clotilde. Elle connut — avec des variantes — les détails de l'entrevue de l'île Gezireh, sous les yeux de M<sup>me</sup> Lassavielle. En d'autres temps elle aurait blâmé sévèrement l'équipée de ces deux folles; mais, à cette heure, elle

ne songeait pas aux affaires des autres. Elle éprouvait constamment dans son cœur, moins vague et plus aiguë, la souffrance qu'elle avait sentie un certain soir, en voyant Albert et cette femme se perdre dans la nuit, sur les bords du Nil, seuls, appuyés au bras l'un de l'autre. Elle découvrait tout à coup que, depuis deux mois, elle avait pensé presque sans relâche à ce jeune homme, qu'elle y pensait à propos de tout, le comparant à ceux qu'elle avait connus et ne trouvant rien qui fût commun entre celui-là et les autres. Quelle illusion ! La belle Clotilde aussi l'avait rendu éloquent !

D'abord elle crut qu'elle endurait une simple meurtrissure d'amour-propre. Il était arrivé ce qu'elle n'aurait jamais cru possible : un homme avait attiré son attention et il s'en était amusé, fort décevant d'ailleurs, et sans mériter le blâme, puisqu'il n'avait jamais pu conserver l'ombre d'un espoir. Elle se réjouit, ou du moins elle essaya de se réjouir, qu'un souci lui fût enlevé. Elle n'emporterait pas dans sa retraite le regret d'avoir brisé un cœur. La pensée qu'un homme digne d'elle continuait à l'aimer, malgré tout, ne risquerait pas de venir la troubler aux heures mauvaises de l'épreuve et de l'aridité dans la dévotion... Bref, elle médita sur le néant des affections humaines.

Elle médita si bien, perdue dans son rêve entre le ciel et l'eau, en face des plus beaux paysages du monde, qu'elle se demanda un jour, — les premières lignes bleues des terres de France commençaient à paraître à l'horizon — pourquoi elle se sentait si complètement différente de ce qu'elle était quelques mois plus tôt, quand elle avait vu disparaître à ses yeux ces montagnes et ces golfes. Nul être humain n'aurait pu dire ce que sa conscience lui répondit ; mais elle passa dans la solitude la plus grande partie de cette dernière journée de son voyage. Et lorsque M<sup>me</sup> Questembert lui tendit la main sur le quai de Nice en exprimant l'espoir d'une prochaine rencontre, la jeune fille resta muette, avec un regard plein d'éloquence qui annonçait que ni Clotilde ni personne ne reverrait plus jamais Thérèse de Quiliane ici-bas.

Elle but une dernière gorgée de calice amer en recevant le soir même, à la gare, les adieux très froids de Christian pour qui, enfin, la liberté commençait, avec l'ère de la réalisation des promesses. L'absence de chagrin de cet homme absorbé par son

caprice allait, dans certains moments, jusqu'à une sorte de joie mal dissimulée. Une autre s'en fût sentie blessée pour toujours, mais sa sœur essaya de s'en réjouir et d'en remercier Dieu, voyant dans cette satisfaction intempestive l'annonce d'un retour décisif à la santé. Elle fit, seule avec mistress Crowe, le long trajet, retrouvant l'hiver à mesure qu'elle approchait du but du voyage, car février finissait à peine.

Enfin la porte du couvent se referma sur les deux voyageuses.

Pour la plus jeune, sans doute, elle ne devait jamais se rouvrir. Thérèse, accueillie par sa tante aussi tendrement qu'elle l'eût été par sa mère, sentit son cœur réchauffé comme il ne l'avait pas été depuis longtemps, et, dans son fervent désir d'immolation, elle pensa que les récompenses du sacrifice accompli commençaient pour elle. Brisée de lassitude, elle se retira bientôt dans l'appartement qu'elle occupait comme pensionnaire libre, en compagnie de mistress Crowe, et qu'elle souhaitait d'échanger le plus vite possible contre l'enceinte réservée du noviciat.

Telle fut la première parole qu'entendit M<sup>me</sup> de Chavornay le lendemain, lorsqu'elle eut mandé sa nièce près d'elle pour un entretien qu'elle voulait avoir, et qui ne tarda pas à se transformer en une sorte de confession. Thérèse, en effet, commença par expliquer que ce n'était point à sa tante qu'elle parlait, mais à la personne constituée en autorité sur tous les membres de la nouvelle famille qui allait devenir la sienne.

— C'est vous, dit-elle, qui aurez à décider un jour si je suis digne ou indigne de la grâce que je sollicite. Il faut donc que vous me connaissiez, si c'est possible, comme Dieu me connaît.

Alors elle ouvrit son cœur et confessa qu'un sentiment terrestre, inconnu jusque-là, s'y était glissé peu à peu à côté de l'amour divin, comme une herbe levée du sol, inaperçue d'abord, au pied d'un arbre aux puissantes racines. Avec un noble désir de justice envers elle-même, cette loyale créature s'excusa, pour ainsi dire, en faisant d'Albert de Sénac un portrait physique et moral dont la religieuse reconnut la sincérité, sans déclarer, toutefois, qu'elle avait été à même de juger par ses propres yeux. La jeune fille continua devenant plus humble :

— Je vois maintenant quelle a été ma faute : j'ai péché par l'orgueil. J'ai senti un étonnement fier en croyant que j'étais aimée comme j'aurais voulu qu'un homme m'aimât, si j'avais dû vivre dans le monde. Je suis punie par une double honte. J'ai

reconnu, d'abord, que j'avais pris pour quelque chose d'exceptionnel et de grand ce qui n'est qu'un jeu ordinaire. Le langage dont j'avais été troublée sans le savoir — je me croyais si forte! — une autre l'a entendu, presque à la même heure et sous mes yeux, quand j'ai montré que mes oreilles ne pouvaient s'ouvrir aux bruits de la terre. Et c'est précisément après que mon erreur me fut révélée que j'ai senti tout son charme. Au lieu d'en sourire et de m'en humilier, j'en ai souffert, j'en souffre encore. Voilà quelle insensée et faible créature revient à vous. Hélas! suis-je encore digne de porter cette robe qui, désormais, cachera une blessure?

M<sup>me</sup> de Chavornay réfléchit un instant. Moins peinée que surprise de la confession qu'elle venait d'entendre, elle cherchait à pénétrer quelle intention se proposait Sénac en faisant, quelques jours plus tôt, sa visite au parloir de l'avenue Kléber. Elle interrogea sa nièce, que ce silence avait remplie de crainte.

— Vous parlez d'erreur commise, de dissimulation découverte? Comment la vérité vous est-elle apparue?

M<sup>lle</sup> de Quilliane répondit par le récit de ses entretiens avec Clotilde, qu'elle peignit comme une femme sérieuse, clairvoyante, comme une âme un peu aigrie peut-être, mais déjà parvenue à une grande désillusion du monde, et, surtout, pleine de droiture et de franchise. La religieuse écoutait sans perdre un mot, notant les moindres détails. Quand sa nièce eut fini de parler, elle demanda :

— Sans les révélations que vous a faites cette singulière amie, persisteriez-vous, aujourd'hui, avec la même certitude, dans votre vocation?

— Si vous me l'ordonnez, répondit Thérèse, je m'examinerai devant Dieu, et je vous dirai le verdict de ma conscience. Mais à quoi bon? Je vieillirais dans le monde, sans mari, plutôt que de mettre ma main dans celle d'un homme dont je n'aurais pas eu toutes les pensées, depuis le jour où il m'a connue.

— C'est bien, ma fille; retirez-vous, nous causerons encore. En attendant, remerciez Dieu de ce qu'il est moins difficile que vous sur les dons qu'il accepte.

## XVI

Albert avait compris qu'il ne pouvait laisser passer moins d'une semaine avant de retourner près de M<sup>me</sup> de Chavornay; mais il ne resta pas tout ce temps sans parler de M<sup>lle</sup> de Quilliane, Dieu sait avec quels détours, aux amis qu'il retrouvait après deux ans et demi d'absence. Il éprouva une sorte de terreur à constater que le monde la portait déjà sur la liste des morts et disparus, où il a si vite fait d'écrire un nom. Généralement on la croyait ensevelie toute vivante quelque part, derrière une grille, tandis que son frère achevait de mourir de la poitrine au Caire. Sur ce dernier point, Sénac donna des nouvelles moins alarmantes, sans ajouter qu'il avait vu le frère et la sœur ensemble. Il sentait qu'il n'aurait pu prononcer le nom de Thérèse sans laisser deviner son espoir, et il craignait de faire rire les gens si son secret lui échappait.

Au surplus, même cet espoir, à peine saisissable, commençait à lui paraître ridicule, en vertu de la loi invariable des réactions. Et, quand il fut en présence de M<sup>me</sup> de Chavornay pour la seconde entrevue, l'accueil qu'il en reçut, malgré la courtoisie des formes, ne contribua guère à le rendre plus confiant dans le succès. Il surprit dans le regard de ces yeux sincères je ne sais quoi de refroidi et d'attristé, à ce point qu'il demanda si quelque chose de nouveau était survenu.

— Ce qu'il y a de nouveau, dit la religieuse, c'est que ma nièce est revenue.

— Déjà! s'écria-t-il, à la fois heureux de savoir Thérèse si près de lui, et consterné de l'empressement qu'elle mettait à venir reprendre sa captivité volontaire.

Il ajouta, d'une voix qui avait perdu toute assurance :

— Rien ne vous indique l'ombre d'un changement dans sa résolution, pas même l'hésitation la plus légère?

— Rien, en toute vérité. Mon devoir est de vous le dire et de vous conseiller des réflexions sérieuses. Ne vous trompez-vous point vous-même — ne trompez-vous point les autres — en vous obstinant à une poursuite qui n'est peut-être que le caprice d'un rêve? Songez, monsieur, à tout ce qu'impose à un homme bien né le respect d'un lieu comme celui-ci!

— Mon Dieu! madame, s'écria le pauvre Sénac tout ému, qu'allez-vous dire encore? Allez-vous m'ôter l'espérance de vous revoir? J'allais vous demander une faveur plus difficile.

— Voir ma nièce? Mais, monsieur, jusqu'à son entrée au noviciat, M<sup>lle</sup> de Quilliane recevra les amis de sa famille, si tel est son désir. Elle est ici comme une fille dans la maison de sa mère, non comme une condamnée dans sa prison.

— Une dernière grâce, s'il vous plaît. Vous le voyez, je me confie à vous sans réserve. Dites : *me conseillez-vous* de chercher à la voir?

M<sup>me</sup> de Chavornay regarda celui qui parlait et réfléchit pendant quelques secondes.

— Monsieur, répondit-elle enfin, je n'ai pas de raisons pour vous en dissuader, et ma nièce décidera en toute liberté s'il lui convient de vous accueillir. Toutefois, vous me sembleriez agir prudemment en laissant passer quelques mois sans faire la tentative.

Albert comprit qu'on lui imposait un temps de probation, mais il ne pouvait trouver la mesure fort surprenante. D'ailleurs, qu'avait-il à craindre? Son rival n'était pas de ceux qui perdent patience et brusquent les dénouements. Une seule chance lui restait d'obtenir Thérèse : c'était qu'elle crût à l'inébranlable fidélité d'une affection humaine et qu'elle y crût par lui. Peut-être, alors, consentirait-elle à redescendre sur la terre, mais le temps seul pouvait accomplir ce miracle.

Sénac prit congé de M<sup>me</sup> de Chavornay, s'engageant à laisser passer le carême, à la veille de commencer, avant de revenir au parloir. Il eut, pour occuper sa vie, le travail d'une installation nouvelle à Paris, qu'il ne comptait plus quitter, quelle que fût la solution du cher problème. Telle était, en effet, la différence entre son état d'âme actuel et ce qu'il avait ressenti deux ou trois ans plus tôt. S'il devait être condamné à vivre sans Thérèse, il voulait du moins vivre dans le même lieu, respirer le même air, passer quelquefois sous les murs qui l'enfermaient. Pour lui, en un mot, le temps des courses à travers le monde était fini.

En attendant, ses amis lui faisaient fête, et les invitations pleuvaient sur lui, mais on peut penser qu'il n'avait pas le cœur à la joie. Pour donner un prétexte à la vie retirée qu'il comptait mener, il devint un pilier de *Revue*s, une étoile de Sociétés savantes. Il publia des articles dont les titres seuls glaçaient d'effroi

les lecteurs profanes. Il parla dans ces conférences dont l'auditoire, toujours nombreux et empressé, est une énigme pour l'observateur des goûts et des mœurs de la gent parisienne. Enfin il lutta de son mieux contre le découragement et l'ennui.

Vers le milieu d'avril, presque à la veille du jour qu'il s'était fixé pour la démarche redoutée autant qu'attendue, Sénac rencontra dans les Tuileries un homme enseveli dans des fourrures, qui marchait lentement, d'un air épuisé, en s'aidant d'une canne qui semblait être un bâton de vieillesse. Il eut une exclamation de surprise :

— Grand Dieu! c'est Quilliane.

— Oui, dit l'autre en s'arrêtant. C'est Quilliane, ou du moins ce qui en reste.

— Quelle folie de revenir à Paris quand l'hiver finit à peine! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

— Est-ce que, vraiment, c'est un bonheur immense pour toi de me revoir? Dans tous les cas, si tu veux causer, allons chez moi. Le grand air n'est pas mon fait, et je viens à pied du Club, ce qui est un rude voyage pour mes jambes d'aujourd'hui.

Dix minutes après, les deux hommes causaient dans le fumoir du marquis, au rez-de-chaussée de l'hôtel Quilliane.

— Pourquoi je suis revenu sitôt? disait Christian. Mon Dieu! parce que j'aime encore mieux être tout seul à Paris que tout seul à Nice. Mes excellents amis s'y sont ennuyés. Entre nous, je pense que c'est moi qui les ennuyais. Ils sont remontés sur leur yacht et ont filé vers Madère. Cela m'aurait fait du bien d'y aller aussi, mais, cette fois, on ne m'a pas invité. Tu comprends?

Ces deux derniers mots étaient accompagnés d'un certain sourire qu'Albert comprit en effet, et qui lui serra le cœur, tant il exprimait une amère souffrance. Clotilde, sans doute, avait renoncé à son rôle de garde-malade, jugeant le cas désespéré ou sa part de soins donnés suffisante. Mais Christian, par dépit ou par scrupule, ne prononça pas le nom de celle qui venait d'abrégier sa vie en en jetant les restes au vent de la passion et du chagrin. Une seule fois, il devait être question d'elle, un peu plus tard, entre les deux amis.

Toutefois, il était facile de voir que le cœur de Quilliane était gonflé d'amertume. Il la répandait à chaque parole, comme la princesse du conte des fées jetait les perles, rien qu'en ouvrant la bouche. Comme il n'était pas tenu à la discrétion envers sa tante,

M<sup>me</sup> de Chavornay payait pour tout le monde. Mais, à cette heure, Sénac la connaissait; il avait même une sorte de tendresse reconnaissante pour elle. Instinctivement il prit sa défense et combattit les jugements plus que sévères de Christian, s'appuyant sur sa propre expérience.

— Quoi! fit ce dernier un peu désarçonné, tu l'as vue? Pourquoi faire?

— Pour lui dire ce que j'ai dans l'esprit et dans le cœur, ce que tu sais toi-même; pour lui parler de ta sœur.

— Elle a dû te recevoir de la bonne façon!

— Elle a été parfaite, et j'ignore ce que j'admire le plus : sa bonté, son tact ou sa prudence.

— Fort bien : je vois d'ici l'entrevue. Elle t'a promis de faire de son mieux pour que ma sœur t'épouse?

— Non, mais elle m'a promis de ne rien faire contre moi.

— En attendant, elle t'a empêché de voir Thérèse?

— Nullement. M<sup>lle</sup> de Quilliane me recevra, si elle daigne le faire, quand je le demanderai.

— Alors qu'attends-tu?

— Qu'un peu de temps écoulé lui montre ce qu'il y a de sérieux dans mon attachement pour elle. M<sup>me</sup> de Chavornay me l'a conseillé.

Christian eut un accès de rire qui dégénéra promptement en quinte de toux.

— Pauvre niais! fit-il. Tu ne connais pas les nonnes en général et ma vénérable tante en particulier. Sais-tu quelle est leur force, qui dompte le monde? C'est cette douceur melliflue, qui ne dit jamais non. M<sup>me</sup> de Chavornay va t'endormir, ou plutôt elle t'a endormi. Un jour, quand tu solliciteras respectueusement la faveur d'entretenir sa nièce, on te répondra qu'elle est à deux cents ou trois cents lieues, dans une maison quelconque de l'ordre, afin d'être moins troublée par les bruits du monde, qu'on entend trop dans l'avenue Kléber.

Sénac ne répondit pas tout d'abord. Il se promenait dans le fumoir à grands pas, en écrasant sa cigarette dans ses doigts comme une boulette de mie. Certaines histoires qu'il avait entendues lui revenaient à l'esprit, et, malgré son sang-froid qu'il voulait garder, la frayeur le gagnait.

— Tu n'es donc pas allé voir ta sœur depuis ton retour? demanda-t-il tout à coup.

— Non, répondit Christian. Je ne mets jamais les pieds dans la sainte maison de ma tante.

Sénac inventa un prétexte pour quitter son ami sur l'heure. Peu d'instants après, il entra pour la troisième fois au parloir de l'avenue Kléber, où M<sup>me</sup> de Chavornay vint le rejoindre avec une légère nuance de contrariété, car elle ne l'attendait pas sitôt.

Pardonnez-moi ! s'écria-t-il très ému. Je suis le plus malheureux des hommes si vous ne daignez répondre à cette question : M<sup>lle</sup> de Quilliane est-elle encore ici ?

— Où donc serait-elle ? demanda la religieuse avec le grand air des femmes d'autrefois.

Tout à coup, regardant le visiteur avec des yeux qui semblaient radoucis, contrairement à ce que l'on aurait pu attendre :

— Vous venez de voir mon neveu ? fit-elle.

Et, sur un geste affirmatif de Sénac, elle continua :

— Je ne vous demande pas ce qu'il vous a dit. Je le devine. Ce n'est pas de moi que vous viendra la réponse.

Elle appuya sur un timbre sa main très soignée où brillait l'anneau d'or des professes. Une sœur coadjutrice parut.

— Prévenez M<sup>lle</sup> de Quilliane que je l'attends ici, ordonna l'Assistante.

Albert se leva, tremblant de crainte plus encore que de joie. Il dit en passant la main sur son front :

— Oh ! Madame, ce n'est pas ainsi que j'aurais voulu la revoir. Involontairement, vous allez l'endurcir encore, car vous êtes irritée contre moi. Ne condamnez pas ce pauvre Quilliane qui est bien malade, ni moi qui suis bien malheureux. Laissez-moi partir. Nous sommes tous mal préparés pour une entrevue aussi grave. Je reviendrai plus tard, quand vous le croirez bon...

M<sup>me</sup> de Chavornay resta quelque temps sans répondre. Elle avait pris dans ses doigts le crucifix d'argent qui pendait sur sa poitrine et semblait en compter les ciselures. Sénac ne pouvait détourner les yeux de la direction par où Thérèse allait venir. Bientôt il vit le chien, qui dormait sous son rocher, dresser les oreilles et remuer la queue sans se lever, avec un bâillement joyeux. En même temps, une forme élégante et svelte se dessina parmi les plantes des massifs.

— Monsieur, fit la religieuse qui semblait avoir pris une décision, quand vous sortirez d'ici, vous irez dire à votre ami que vous

avez vu sa sœur, sous la seule garde de l'honneur et de Dieu. Je vous laisse causer ensemble.

Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit et Thérèse de Quilliane entra. Son pas souple, allongé, rythmé par une cadence énergique et cependant harmonieuse, dessinait dans l'étoffe de la robe noire « ces beaux plis » dont parle Homère, quand il décrit le costume des déesses. M<sup>me</sup> de Chavornay lui dit :

— Mon enfant, voici un grand ami de votre frère. Il nous apporte de ses nouvelles et j'ai pensé qu'il vous serait agréable de le recevoir. Je vous quitte, car on m'attend, mais je sais avec qui je vous laisse. A trois heures, M. de Sénac vous rendra votre liberté pour l'office des vêpres.

La religieuse, après ces paroles, se retira, saluant Albert d'une révérence que nos mondaines du jour n'auraient point jugée sans grâce, mais seulement trop polie. En passant devant Thérèse, elle toucha le front de la jeune fille d'un geste à double entente, qui pouvait être une caresse comme une bénédiction. Puis elle se retira, frappée de l'éclair de joie qu'elle venait de surprendre dans le ciel pâle de ces yeux voilés aussitôt d'une paupière tremblante.

## XVII

A ce jeu de la psychologie féminine, si fort à la mode aujourd'hui, M<sup>me</sup> de Chavornay aurait rendu des points aux spécialistes les plus célèbres. Des milliers de jeunes filles lui avaient apporté leur âme, la priant d'y lire comme dans un livre. Des centaines de jeunes femmes, malheureuses par leur faute ou par celle d'autrui, étaient venues lui confier leur secret. Des mères l'avaient suppliée dans leur désespoir, consultée dans leur inquiétude. Elle avait, de sa main, moissonné bien des chevelures brunes ou blondes, mais nul ne soupçonnait le nombre des victimes que sa prudence avait repoussées loin de l'autel, comme de tendres agneaux marqués pour d'autres sacrifices plus terrestres. Christian de Quilliane la connaissait mal, ou ne voulait point la connaître, quand il l'accusait d'attirer Thérèse vers le cloître. Plus clairvoyant ou moins injuste, il aurait avoué que, sans elle, sa sœur eût porté depuis plus d'un an le costume des novices.

Christian n'eût pas manqué de crier anathème sur sa tante, s'il avait appris qu'elle n'avait rien dit à Thérèse des deux visites qu'Albert avait faites au parloir du couvent. Cependant, pour une raison ou pour une autre, la religieuse avait gardé ce secret. M<sup>me</sup> de Quilliane avait tout lieu de se croire oubliée.

En bonne logique, elle n'aurait pas dû en être surprise, après les charitables éclaircissements de Clotilde, ni s'en affliger dans sa résolution de plus en plus arrêtée de renoncer au monde. Toutefois elle sentait en elle-même une souffrance vague, un dépit qu'elle ne pouvait définir. Elle aurait voulu qu'Albert se trouvât devant elle encore une fois, la dernière de toutes, afin qu'elle pût confesser devant ce tyran, trop cher peut-être, son horreur des idoles, c'est-à-dire son mépris pour les mensonges du monde. Il lui semblait que le chemin du martyr serait d'autant plus glorieux qu'elle aurait soutenu plus de combats, foulé aux pieds plus d'obstacles avant de s'y élancer. Mais ce chemin s'ouvrait vide, désert, déplorablement facile devant elle; nulle voix terrestre ne l'en détournait, pas même celle de mistress Crowe, le seul être appartenant au monde qu'elle eût encore à ses côtés. Bien des fois, dans ses longues oraisons, elle avait murmuré cette prière :

— Mon Dieu, quand l'ennemi viendra, donnez-moi votre esprit et votre force pour défendre dignement votre bien.

Peut-être qu'il eût été plus simple et plus sûr de faire une autre prière et de demander que l'ennemi restât chez lui, tout bonnement. C'est une idée qui ne vint pas à Thérèse de Quilliane. On ne pense jamais à tout.

Quand elle se trouva subitement dans le parloir de sa tante, en présence de celui qu'elle croyait consolé, plus que de raison, du chagrin d'être séparé d'elle, Thérèse eut un sursaut douloureux dans sa poitrine. Elle pensa que c'était la surprise, et, sans le respect qui lui défendait de juger sa supérieure, elle eût trouvé qu'on aurait bien dû l'avertir de ce qui l'attendait. Ce fut bien autre chose quand elle se vit laissée seule avec ce visiteur... profane, pour ne rien dire de plus. Elle éprouva un grand trouble, une détresse affolante, comme il arrive au nageur mal assuré qui enfonce, abandonné trop vite à ses propres forces. Peu s'en fallut qu'elle ne se précipitât sur les pas de M<sup>me</sup> de Chavornay pour lui dire :

— Il est vrai que j'ai jugé cet homme et que je l'ai condamné en votre présence. Mais alors il n'était pas là. Maintenant qu'il revient, j'ai peur de n'être plus inexorable. Vous avez trop de confiance en ma sévérité. Si j'allais l'absoudre !

La honte la retint, peut-être aussi la crainte que cette faiblesse fût considérée comme la preuve qu'elle n'était point mûre pour la perfection de la vie religieuse. Elle s'assit, tâchant de se raidir contre toute indulgence. Elle avait au front un pli très dur que Sénac prit pour l'indice d'une irritation contenue. Jamais, depuis qu'elle était au monde, elle n'avait été moins irritée qu'en ce moment ! Albert lui dit, pour tâcher de désarmer cet apparent courroux :

— Mademoiselle, je vous jure qu'il n'entraît pas dans mes intentions d'être reçu par vous avant qu'on vous eût consultée. Si ma présence vous est fâcheuse, dites un mot : je me retire. J'aime mieux ne pas vous voir, que de vous voir avec cette colère contre moi.

Il était resté debout, attendant que Thérèse décidât... Elle lui fit signe de s'asseoir et lui répondit :

— La colère n'existe pas dans la maison où nous sommes. D'ailleurs, il faut que j'apprenne à obéir. On m'a commandé de vous recevoir : causons jusqu'à la cloche. Mon frère est à Paris, je le sais. Comment va-t-il ?

Sénac n'aurait pu dire ce qu'il préférerait, de la colère qu'il avait cru voir ou de l'obéissance qu'on étalait à ses yeux un peu trop visiblement. Il parla de Quilliane, sans s'étendre. Il avait hâte d'arriver au sujet véritable de l'entretien. Selon toute apparence, l'avenir allait se fixer définitivement pour lui dans cette demi-heure, dont les premières minutes s'enfuyaient déjà sur l'énorme cadran de la chapelle.

— Un mot prononcé par Quilliane, fit-il en affermissant sa voix, est cause que je suis accouru ici, glacé de frayeur. Il disait que... qu'on vous avait peut-être envoyée dans une autre maison. Sans calculer, — on croit si vite ce que l'on redoute ! — je suis venu trouver votre tante. Elle a eu la bonté, la bonté inespérée, d'accueillir cette démarche folle avec indulgence. Pour toute réponse, elle vous a fait appeler, et voilà comment nous nous trouvons ensemble. Mon Dieu ! quelle angoisse tout à l'heure et quelle joie maintenant ! Je vous vois encore !

Thérèse ne regardait pas Sénac, mais il suffisait de l'entendre.

Elle fut touchée au fond du cœur de cette émotion manifestement sincère. Comment, alors, concilier ce qu'elle voyait avec les détails qu'elle tenait de Clotilde ? Déjà elle ouvrait la bouche pour questionner, mais elle se fit violence. Prête à franchir le seuil du cloître, à quoi bon se retourner pour savoir ce qu'elle laissait derrière elle ? Tenant toujours les yeux fixés sur ses mains aux lignes allongées, elle dit :

— Qu'importe où j'habite ? Ailleurs comme dans ce lieu, je suis une fiancée qu'on ne saurait disputer sans sacrilège à Celui qu'elle a choisi.

— Toujours cette même parole ! s'écria le jeune homme en se frappant le front. Comme si je voulais vous prendre à Dieu ! Ah ! s'il avait cette miséricorde infinie de vous céder à moi, qu'y perdrait-il ? Je lui laisserais toute votre âme, toute votre foi ; c'est lui-même qui vous ordonnerait de me donner votre cœur. Et quel bien, ensemble, nous ferions ! Quels exemples d'honneur, de fidélité, de charitable zèle nous donnerions au monde ! Comme vous lui montreriez qu'une femme aimée à genoux, une mère entourée de tendresse, peut être aussi une sainte ! Ne vous souvenez-vous pas qu'il est écrit : « Seigneur, ceux qui sont morts ne peuvent plus vous louer. » Et cependant vous voulez mourir !

— Je ne veux pas mourir, dit Thérèse dont les doigts s'entre-çaçaient fiévreusement. Votre pitié me révolte, à la fin ! Croyez-vous que mes joies seront moins grandes pour ne pas venir de vous ? Mon bonheur ne sera-t-il point fondé sur des promesses plus solides que les vôtres ? Les amours de la terre ne sont-ils pas, tôt ou tard, trahis et malheureux, trompeurs ou trompés, odieux dans leurs défiances, ridicules dans leur sécurité, jamais sûrs de la minute qui va suivre !

— Mademoiselle, reprit Sénac avec un triste sourire, je connais probablement mieux que vous le vide et la fragilité des affections humaines. J'en ai vu des exemples nombreux. A une époque de ma vie, j'ai voulu, moi aussi, m'élever plus haut et m'appuyer sur quelque chose de plus solide. Mais je sais maintenant, grâce à vous, que le trésor de l'amour vrai, seul digne de cœurs comme les nôtres, peut se trouver ici-bas. N'y eût-il au monde qu'un homme et qu'une femme capables de se payer mutuellement d'une tendresse fidèle, c'en est assez pour glorifier l'amour. L'amour est comme ces aurores sans nuages dont le

voyageur cherche la magnificence, au prix de mille fatigues et de mille dangers, sur les sommets à peine accessibles. Cent fois la brume dérobe aux yeux l'astre du jour, et cependant nous sentons que le soleil est là, derrière ce rideau sombre. Et lorsque, par un hasard inespéré, nous l'avons vu sortir de la nuit dans toute sa gloire, avec sa vivifiante chaleur, nous ne regrettons plus d'avoir bravé les prédictions décourageantes qui nous criaient : « A quoi bon monter là-haut ? Vous ne verrez rien, et vous retombez meurtris ! » Ah ! si vous vouliez prendre ma main, gravir avec moi la chère colline, vous béniriez Dieu de m'avoir écouté, et moi je vous en remercierais à genoux, toute ma vie !

M<sup>me</sup> de Quilliane écoutait ces paroles avec une grande agitation, dont Sénac ne pouvait deviner la véritable cause. Il croyait en ce moment n'avoir à lutter que contre la ferveur exaltée d'une âme pieuse, tandis que Thérèse, en l'écoutant, se débattait dans un étonnement douloureux, où l'idée mystique n'entraît pour rien. Elle se demandait :

— Qui m'a trompée ? Qui me trompe ? Celui-ci, ou la femme qui prétend avoir entendu de lui ce que je viens d'entendre encore ?

Comme toutes les âmes d'une absolue loyauté, elle abhorrait le mensonge, et, quand elle le sentait à ses côtés, il fallait qu'elle le démasquât. Quel intérêt Sénac pouvait-il avoir à feindre un amour profond, unique, si c'était seulement un caprice qu'il éprouvait ? Il était trop riche pour qu'on pût l'accuser d'un calcul odieux. Soudain elle pensa :

— Peut-être que Christian se sert de lui comme d'un moyen de me retenir dans le monde. Il l'a envoyé ici pour me livrer cette bataille.

Avec sa franchise sans détours, elle découvrit le soupçon qui s'éveillait en elle, Sénac lui répondit :

— J'ai vu votre frère aujourd'hui pour la première fois depuis mon retour d'Égypte. Et, dès le lendemain de mon arrivée, j'étais près de M<sup>me</sup> de Chavornay pour lui ouvrir mon âme.

— Vous aviez déjà vu ma tante ?

— Cette visite est la troisième qu'elle a reçue de moi. Ne vous l'avait-elle pas dit ?

— Non, répondit Thérèse dont le trouble fut amené à son comble par cette révélation.

Elle ne savait plus que dire ; elle ne comprenait plus rien à ce

qui se passait en elle, ni à la conduite des autres. Même l'avenir, qui lui apparaissait naguère si nettement tracé, commençait à devenir confus et douteux, comme un carrefour coupé de plusieurs routes et enveloppé de brouillards. Elle n'avait qu'un désir à cette heure, se trouver seule pour pouvoir réfléchir, et cependant elle ne se sentait pas la force de renvoyer Albert. La cloche vint, heureusement, la tirer de peine en tintant l'office. Au premier son, Thérèse fut debout, comme si un ressort l'eût poussée.

— Voici l'heure de nous quitter, dit-elle, sans regarder Sénac. Adieu ; vous direz à mon frère que je l'aime plus que tout au monde. Et lui qui se détourne de moi, comme si je lui avais fait du mal !...

— Vous me permettez de revenir ? demanda le jeune homme avec l'implacable égoïsme de ceux qui aiment.

M<sup>lle</sup> de Quilliane s'arrêta sur le seuil qu'elle allait franchir, au delà duquel nul homme ne pouvait la suivre. Elle dit, après avoir réfléchi une seconde :

— Je vous recevrai avec joie si vous m'amenez mon frère.

Gracieusement elle inclina sa tête charmante, puis elle disparut, laissant Albert avec un vague sentiment d'espérance. Mais lorsque dans la solitude de l'avenue, il voulut se souvenir des paroles que Thérèse avait dites, il ne put rien trouver qui fût un encouragement.

— Quand je devrais porter Christian au parloir, sa sœur le verra, dit-il tout haut en pressant sa marche. Mon Dieu ! si elle savait quel amour j'ai pour elle !

M<sup>me</sup> de Chavornay, le soir même, causa longtemps avec sa nièce.

— Mon enfant, dit-elle en manière de conclusion, voilà deux ans que vous demandez la permission d'entrer au noviciat et deux ans que je vous la refuse ; mais ce soir je vous l'accorde. Quand vous voudrez, dites un mot : vous aurez une chambre dans l'aile des novices et un voile blanc sur la tête. Quant à mistress Crowe, nous la renverrons en Irlande. Donc, c'est entendu ; je n'ai plus d'objection à faire. Vous déciderez.

Et comme la jeune fille, très étonnée, levait sur sa tante ses grands yeux, n'osant poser la question qui lui venait sur les lèvres :

— Vous voulez savoir pourquoi je parle ainsi ? dit la religieuse. Voici la raison. Depuis que vous m'avez fait part de

votre désir de quitter le monde, je prie Dieu de vous éclairer avant tout par la grande épreuve de la vocation que vous croyez avoir.

— Quelle épreuve ? demanda Thérèse d'une voix qui tremblait un peu.

— Celle que vous connaissez maintenant : aimer, être aimée.

M<sup>lle</sup> de Quilliane cacha son visage dans ses mains et dit très bas, avec une sorte de honte d'elle-même :

— Est-ce possible !

Mais elle ne demanda point à sa tante, du moins ce soir-là, que sa chambre fût préparée dans le bâtiment des novices.

## XVIII

Albert supplia vainement l'obstiné Quilliane de se rendre avec lui au couvent de l'avenue Kléber.

— Si ma sœur veut me voir, qu'elle vienne ici, répondit Christian. Tu ne comprends pas ce qui la fait insister pour que j'aille là-bas ! Derrière elle, je trouverai M<sup>me</sup> de Chavornay ; derrière M<sup>me</sup> de Chavornay, je trouverai l'aumônier. Or tu connais mes sentiments pour ma tante, et je ne me sens pas encore tout à fait mûr pour l'extrême-onction, bien que j'y arrive.

Les deux amis se voyaient chaque jour, et, depuis que Clotilde n'était plus entre eux, leur intimité semblait revenir. Cependant le marquis, même quand il s'abandonnait à l'expansion la plus complète, évitait la moindre allusion à ce qui s'était passé entre cette jeune femme et lui. On aurait pu croire qu'il l'avait oubliée ; mais un soir, en entrant chez Quilliane, Albert le surprit en contemplation devant une photographie de dimension réduite qu'il reconnut aisément. D'abord le malade voulut faire disparaître l'image qu'il tenait dans ses mains un peu tremblantes, mais il parut faire un effort, et, tendant la miniature à son ami :

— Conviens qu'elle a des yeux capables de pousser à une folie, même quand on sait que cette folie sera la dernière.

Sénac prit le portrait, qu'il connaissait bien, pour l'avoir vu au Caire, un matin dans l'atelier de Sébah. Le nom de *Louqsor*, avec une date, y était tracé d'une écriture dont l'aspect seul eût fait pâlir Albert quelques mois plus tôt. Mais, à cette heure,

Clotilde Questembert ne pouvait plus accélérer ou retarder les battements de son cœur, et, tout en regardant ces yeux devenus pour lui tout à coup des yeux comme les autres, il sentait cette impression peu admirative de nous-même que nous éprouvons en face des ruines de certaines amours. En ce moment, il se serait laissé couper un doigt plutôt que d'avouer quel rôle cette femme avait joué dans son existence, quelles tortures il avait subies après l'avoir perdue. Comme il se taisait, Quilliane reprit :

— Toi, tu ne peux pas *la* comprendre. Il te faut des regards de pervenche et de myosotis. Parions que l'étincelle perverse de ces prunelles sombres t'inspire plus de frayeur que d'admiration. Et pourtant !...

Ils gardèrent le silence l'un et l'autre, chacun suivant sa pensée.

— Enfin, dit Quilliane au bout d'un instant, j'ai un bonheur que tout le monde n'aurait pas à ma place : je ne regrette pas la vie. Depuis mon retour, je me suis posé souvent cette question : à quoi servent les amis ? Eh bien, mon cher, ils servent à nous consoler de nos misères. En quelques jours le hasard m'en a fait rencontrer quatre ou cinq, dont la vue m'a rempli d'une douce résignation. Vieuzac, d'abord, se traînant de côté comme un crabe, avec une main qui flotte sur son estomac. Que l'on se promène sur le boulevard dans cet état charmant, voilà ce qui me dépasse ! Tautavel est marié, et sa femme, en deux ans, l'a rendu si ridicule, grâce à la façon dont elle *les* choisit, que les demoiselles arrivées au rang d'étoiles refusent de se montrer en public avec lui. Saint-Armel m'a fait une visite interminable, et je me creusais la tête pour comprendre la cause de cet intérêt bienveillant. Au bout d'une heure, la sueur au front, il m'a demandé cinquante louis. Le pauvre diable, ruiné à fond, ne sait pas encore tirer la carotte avec grâce. Il est parti, saluant jusqu'à terre, avec vingt francs, car, entre nous, je ne suis pas cousu d'or ; mon voyage m'a coûté cher. Enfin tu te souviens de Frécancourt, notre camarade ? L'année dernière il a épousé la femme qu'il adore, enfin devenue libre.

— Ah ! M. d'Arcizanne est mort ?

— Oui, mort dans le... mobilier de sa danseuse, d'un coup de sang. Comme de juste, les deux survivants ont réglé leurs petites affaires, à l'expiration des délais légaux. Eh bien, Frécancourt est aujourd'hui un vieillard courbé, blanchi, qu'on ne reconnaît plus et qui ne reconnaît plus personne. Il passe ses journées au

Père-Lachaise où l'on a porté, dans le même cercueil, sa femme et l'enfant à peine né. Croirais-tu que c'est lui que je plains le moins de tous ceux qui précèdent ? J'ai compris en l'écoutant qu'il peut y avoir du bonheur dans la vie de cet homme amoureux d'une morte, d'une morte chérie, radieuse, incomparable, qu'il ne verra pas vieillir ni se détacher de lui, et qu'il ne pourra pas, même le voulant, oublier avec une autre, car, comme il le dit lui-même : « Qui voudrait de moi maintenant ? » C'est dommage qu'elle ne puisse pas le voir. Elle serait contente.

— *Elle le voit*, dit Albert. Si tu savais comme les morts nous voient !

— Mon Dieu ! mon ami, je le saurai probablement bientôt. Et même, puisque nous en parlons, je vais te demander un service. Tu serais, sans doute, le premier prévenu s'il m'arrivait... un désagrément sérieux et subit. Avant toute autre formalité, ouvre ce tiroir où j'enferme cette photographie et qui contient déjà deux ou trois lettres ; voici le secret du mécanisme. Recueille les autographes et l'image, fais un paquet bien cacheté et envoie le tout à la propriétaire. Je compte sur toi et te prie à l'avance d'excuser le dérangement.

— Bon ! d'ici là ton tiroir aura le temps de s'enrichir d'autres trésors, puisés à des sources nouvelles. Donc, si tu veux bien, nous en recauserons.

— Non, mon brave, nous n'en recauserons pas. Le sujet n'est point agréable. Console ma sœur si tu peux ; épouse-la si elle veut. Mais tu auras de la peine. Sur ce, dis-moi bonsoir. J'en ai assez pour aujourd'hui.

Vers la fin de la semaine suivante, un matin de bonne heure, le valet de chambre du marquis vint éveiller Sénac et lui annonça qu'il venait de trouver son maître inanimé et déjà froid dans son lit. Au chevet du défunt, Albert rencontra le médecin, leur ami à l'un et à l'autre.

— *Il est mort d'une rupture d'anévrisme*, prononça le docteur, en jetant sur celui qui entrait un regard significatif. Maintenant le plus dur reste à faire. Je vais prévenir M<sup>lle</sup> de Quilliane, pour être à portée d'elle si la secousse est trop forte.

Quand Thérèse arriva chez son frère, pâle et chancelante, elle trouva la première tâche de la funèbre besogne accomplie. Albert avait présidé à tout. Mais il n'avait pas oublié la recommandation du malheureux qui venait d'échapper aux misères d'une

mort lente. Une photographie et quelques pages d'écriture étaient serrées dans son portefeuille, pour être restituées fidèlement à qui de droit, aussitôt l'occasion venue.

La douleur de Thérèse fut sans bornes et sans consolation surtout, car elle n'avait pas même la douceur de songer que son frère était mort en chrétien. Que n'eût-elle pas souffert si elle avait su toute la vérité sur cette fin soudaine !... Grâce à d'ingénieux dévouements, elle ignore quel « anévrisme » avait emporté le dernier Quilliane.

Les dispositions funèbres du marquis, rédigées sommairement, désignaient sa sœur pour l'héritage intégral, réductible à la quotité obligatoire si la jeune fille entrait en religion. Albert de Sénac était nommé exécuteur testamentaire, et cette circonstance obligea plus d'une fois M<sup>lle</sup> de Quilliane à conférer avec lui. Quand elle venait à l'hôtel de sa famille, mistress Crowe l'accompagnait invariablement. Mais il n'était pas besoin de la présence d'un tiers pour empêcher Sénac de faire la moindre allusion à ses propres sentiments. Thérèse affectait de le traiter en homme d'affaires, avec la nuance exigée par son rang social. De son côté, la voyant indifférente à tout, sauf à son désespoir, il se fût méprisé lui-même de troubler cette douleur par une pensée personnelle. D'ailleurs, il avait largement de quoi s'occuper, seulement en réglant les affaires du défunt, car le moins qu'on pouvait en dire, c'est qu'elles étaient embrouillées. Pour se livrer à son travail, étudier les comptes et recevoir les notaires, les fournisseurs et les créanciers, il avait organisé une installation provisoire dans le cabinet du malheureux Christian. C'était là que Thérèse conférait avec lui et donnait les signatures nécessaires, car M<sup>me</sup> de Chavornay se souciait peu de voir la maison de l'avenue Kléber agitée par le va-et-vient profane, conséquence forcée de l'ouverture d'une succession.

Il arriva qu'un jour, à l'heure où M<sup>lle</sup> de Quilliane devait venir de son couvent, Albert fut appelé hors du cabinet de travail par l'architecte qui vérifiait un mémoire de réparations. Il sortit en hâte, voulant être de retour pour recevoir la jeune fille, sans faire attention qu'il laissait sur la cheminée son portefeuille où il venait de prendre des notes. Comme il quittait la pièce, Thérèse y entra seule, mistress Crowe ayant à s'occuper dans l'appartement voisin d'arrangements matériels qui réclamaient ses soins et son adresse. Tout d'abord les yeux de la jeune

fille se portèrent sur le maroquin rouge du carnet, dont la vue la remplit d'émotion, car elle ne doutait pas qu'elle n'eût devant elle une relique de son frère, placée en ce lieu par Sénac pour être remise aux mains qui devaient seules l'ouvrir. Elle s'en saisit avec une pieuse curiosité, espérant et craignant à la fois ces découvertes qui font venir les larmes aux paupières, quand on remue le souvenir des morts.

La première chose qu'elle trouva fut la photographie de Clotilde avec une date qu'elle lut en soupirant : *Le Caire, 20 février*. Elle chercha pourquoi cette éphéméride lui tenait au cœur plus qu'une autre. Il lui semblait que de longues années s'étaient écoulées depuis ce 20 février !... Bientôt la mémoire lui revint. C'était ce jour-là qu'Albert était parti pour revenir en France. Quel vide elle avait éprouvé de ce départ !

— Grand Dieu ! pensa-t-elle aussitôt. J'en ai senti un autre plus cruel depuis ! Pauvre Christian !

Tout en essuyant ses yeux, elle regarda la signature des lettres qui accompagnaient le portrait. Un simple nom de baptême : *Clotilde*. Ses joues se teignirent légèrement d'un reflet rose qu'elles ne connaissaient plus depuis longtemps. Elle sentit qu'elle rougissait et se reprocha cette rougeur comme une condamnation qu'elle n'avait pas le droit de prononcer. Et, bien vite, elle replia les feuilles suspectes pour continuer l'examen des autres papiers avant de livrer aux flammes, sans soulever leur voile, ces inviolables secrets... Des cartes de visite vinrent sous ses doigts.

— Hélas ! soupira-t-elle, même par l'envoi d'une de ces cartes, il ne m'a pas montré qu'il pensait à moi depuis son retour.

Soudain, elle poussa un véritable cri d'épouvante. Sur le vélin qu'elle tenait, ses yeux venaient de lire ces mots :

#### LE COMTE DE SÉNAC.

Deux fois, trois fois, dix fois, elle trouva le même nom. Le portefeuille dont elle dépouillait le contenu était celui d'Albert... Elle le rejeta sur la cheminée d'un geste rapide, et s'enfuit à l'extrémité la plus éloignée de la pièce, malade de honte à la seule pensée qu'elle aurait pu être surprise dans son examen.

Elle s'assit dans un fauteuil toute brisée. Pour la première fois, depuis bien des jours, elle pensait à une chose qui n'était

pas la mort de Christian, dont les circonstances et les amères tristesses faisaient oublier tous les autres soucis. Elle répétait machinalement le nom qu'elle venait de lire : *le comte de Sénac*. Elle se disait :

— Depuis le 20 février, cette photographie et ces lettres ne le quittent pas. Il les avait sur lui, l'autre jour, quand il se montrait si éloquent et que j'avais tant de peine à lui répondre. Mon Dieu ! comme vous me punissez !

Alors elle réfléchit que la découverte qu'elle venait de faire était une grâce du ciel, dont elle devait le remercier. Mais elle n'essaya même point, pour le moment, d'entonner l'hymne de reconnaissance. Un autre chant, funèbre encore celui-là, venait sur ses lèvres. Alors une réflexion traversa cette âme loyale : elle se trouvait investie d'un secret tombé en son pouvoir par une méprise. Elle n'avait pas le droit de s'en servir ; elle devait l'oublier autant qu'il était possible. Elle se fit la leçon à elle-même :

« Tout à l'heure, quand il entrera, je me montrerai bonne, affectueuse, plus que je ne l'ai jamais été. D'ailleurs il était si attaché à mon frère, si dévoué à mes intérêts ! Depuis l'horrible jour, il travaille comme un mercenaire. Que m'a-t-il fait ? Rien, rien, au monde, si ce n'est du bien... »

Elle parlait tout haut, forçant les mots à passer par ses lèvres qu'ils semblaient déchirer, dans l'espoir qu'elle dompterait ainsi la révolte de son cœur exaspéré par l'amertume...

La porte s'ouvrit ; Albert trouva M<sup>lle</sup> de Quilliane tout en pleurs.

Il sentit lui-même ses yeux se mouiller, et dit en soupirant :

— Vos visites à cette maison vous brisent. Nous pourrions causer de vos affaires... là-bas. J'irais vous voir quand il le faudrait.

— Non, répondit-elle ; c'est au bout du monde. Vous prenez déjà trop de peine pour moi. Et comme je vous en ai peu remercié ! Mais je n'oublierai jamais votre dévouement, jamais, jamais.

Sa voix avait une douceur caressante qu'Albert ne lui connaissait pas. Elle vibrait comme une corde trop tendue. Ses yeux brillants suivaient chacun des mouvements du jeune homme qu'elle poussait vers la cheminée de toutes les forces muettes de sa volonté. Elle avait, elle voulait avoir un dernier doute, un doute absurde.

Peut-être que la « suggestion » opéra. Sénac, tout à coup, jeta

un regard sur la tablette de marbre et fit un geste de surprise.

— Je l'ai tant cherché tout à l'heure ! dit-il, se parlant à lui-même.

Il remit tranquillement le portefeuille dans sa poche, ne soupçonnant pas que cette action toute simple venait de refermer sur la femme qu'il aimait la grille d'un cloître. Puis l'entretien commença touchant les affaires sérieuses. Quand M<sup>lle</sup> de Quilliane prit congé de lui, ce fut avec des paroles affectueuses, presque tendres, des assurances de gratitude qui lui donnèrent envie de tomber à genoux, tant son cœur était délicieusement remué.

Quelque chose d'indéfinissable et de nouveau se découvrait dans le moindre geste, dans chaque inflexion de voix de la jeune fille ; elle avait des sourires qu'on ne pouvait voir sans que les larmes vinssent aux yeux. Jamais Sénac n'avait eu autant d'espoir, et, comme Thérèse devait revenir le lendemain pour de nouvelles formalités à remplir, il s'endormit presque heureux. Mais, à l'heure convenue, mistress Crowe arriva seule.

— Mademoiselle est fatiguée, dit la douce Kathleen. Elle m'a priée de l'excuser pour aujourd'hui. D'ailleurs, je l'ai à peine vue depuis que nous sommes rentrées au couvent. Elle semblait fort agitée. Ah ! monsieur, comme vous avez bien fait de ne pas perdre courage ! Peut-être que l'épreuve touche à sa fin. La chère enfant n'est plus la même.

Pour la première fois depuis longtemps, Sénac et l'Irlandaise pouvaient causer sans témoins, et l'on devine quel fut le sujet de l'entretien.

— Je suis loin d'être une sainte comme ma chère maîtresse, disait l'excellente femme, et cependant j'estime que l'état religieux peut être l'idéal du bonheur, même ici-bas. Mais plus je la connais, plus je l'observe, et plus il m'est impossible d'imaginer qu'elle passera sa vie toute seule, sans mari, sans enfants, avec un voile noir sur la tête et des sandales aux pieds.

On devine la joie d'Albert en écoutant ces paroles. Mistress Crowe semblait, à ses yeux, une créature exceptionnelle, supérieure en perspicacité et en intelligence au reste du genre humain, digne de toutes les sympathies et de toutes les confiances.

Le nom de Christian, venu par hasard dans l'entretien, suggéra subitement à son ami le moyen qu'il cherchait depuis quelques jours de s'acquitter d'une mission délicate. Après une courte réflexion, il dit à Kathleen :

— Vous êtes justement la personne qui pouvez me sortir d'embarras pour une volonté dernière que je suis chargé d'exécuter. Vous connaissez M<sup>me</sup> Questembert ?

— Trop ! fit l'Irlandaise en pinçant les lèvres.

— Je vais vous remettre un paquet que vous déposerez entre ses mains *de la part du marquis de Quilliane*. Il m'est impossible de vous donner des explications plus étendues, mais vous avez compris, sans doute, que ce message doit parvenir à son adresse d'une façon directe... et sans témoins ?

— J'ai compris, fit mistress Crowe en prenant l'enveloppe où la photographie et les lettres venaient d'être enfermées sous ses yeux. Je vais de ce pas chez... cette dame ; si elle est absente, j'y retournerai. De toute façon, les morts ni les vivants n'auront aucun reproche à nous faire. Je ne vous demande pas d'explications. Vous êtes incapable de m'ordonner une chose qui ne serait pas honnête.

Elle partit à ces mots, laissant Albert curieux d'apprendre le résultat de l'ambassade. Mais des événements plus sérieux n'allaient pas tarder à lui faire perdre jusqu'au souvenir. Un matin, après plusieurs jours d'un silence qui n'était pas fait pour le rassurer, il reçut une enveloppe d'une écriture inconnue d'où s'échappèrent un papier timbré et la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous êtes le meilleur ami de notre famille. C'est à vous, tout d'abord, que j'annonce la détermination devenue irrévocable de ma nièce de Quilliane. Depuis hier, elle est entrée au noviciat où, comme vous le savez mieux que tout autre, elle se croyait appelée depuis longtemps.

« Vous avez, monsieur, trop de délicatesse et trop de respect envers les convenances, pour qu'il me soit nécessaire de vous indiquer la conduite qui s'impose à vous. Je me suis fait un devoir d'accueillir vos visites tant qu'elles étaient naturelles et plausibles : il n'en serait plus de même aujourd'hui. La mort spirituelle, comme la mort terrestre, commande le silence et le recueillement. Mais elle nous laisse la prière, et, cette fois, celle qui vient de mourir au monde priera pour celui qui y reste. Elle me charge de vous en assurer et de vous dire la reconnaissance qu'elle vous gardera toujours devant Dieu, pour tout le bien que vous avez

fait, que vous avez désiré faire soit à son malheureux frère, soit à elle-même.

« Votre tâche légale, acceptée si généreusement, touche à sa fin, Dieu merci ! La procuration ci-jointe, qui vous donne tous pouvoirs, vous permettra de l'achever facilement. Le notaire qui l'a reçue pourra, au besoin, vous servir de conseil. Il sait d'ailleurs en quelles bonnes mains sont placés les intérêts de mon neveu et de ma nièce ; il vous obéira en tout, les yeux fermés.

« Quant à moi, je tiens à vous dire combien je vous suis obligée de votre dévouement aux miens, manifesté en tant d'occasions. Je considérerai toujours comme un devoir de vous en récompenser par le seul moyen qui soit à ma disposition. Pas une seule fois je ne prierai pour l'âme de Christian de Quilliane sans songer à son ami.

« ESTHER DE CHAVORNAY,  
Fille de Saint Bernard. »

Après une heure d'accablement, privé de force et presque de pensée, Albert se demanda comment il allait s'y prendre pour supporter la vie, devenue subitement un poids douloureux, comme ces fardeaux qui froissent la chair au moindre mouvement par leurs aspérités anguleuses. Il se dit, tout d'abord :

— Je vais me persuader qu'elle est morte. Jusqu'à mon dernier jour je la pleurerai.

Mais les morts ont leurs tombeaux sur lesquels on peut porter des fleurs. Thérèse était une morte sans sépulcre ; rien ne lui en restait, pas même une dépouille froide. Il se frappa le front avec colère. Il s'écria :

— Je souffrirais moins si je l'avais vue expirer sous mes yeux !

Puis il eut horreur du blasphème qui venait de lui traverser l'esprit, et, de nouveau, s'efforçant de ne plus penser, il retomba dans sa prostration inerte.

Il en fut tiré, vers la fin du jour, par la visite de mistress Crowe qui venait lui faire ses adieux, partant le soir même pour l'Irlande.

La pauvre Kathleen lui fit envie par les larmes qu'elle versait en abondance. Il s'éprit tout à coup pour elle d'une affection qu'il n'avait jamais eue pour personne.

— Je ne veux pas vous laisser partir ! s'écria-t-il. Restez à Paris ; je me charge de vous ; nous nous verrons chaque jour ;

nous parlerons d'elle. Mais comment cela s'est-il fait ? Pourquoi s'est-elle subitement, cruellement décidée ? Et, sans m'avoir dit adieu, la voilà ensevelie toute vivante, pour toujours ! Par pitié ! retournez près d'elle. Vous pouvez la voir, vous ! Peut-être elle s'imagine que je saurai me consoler. M'eût-elle abandonné, autrement ? N'est-ce donc rien, pour une femme, que la vie d'un être humain, trente, quarante ans de douleur infligés à un malheureux qui ne lui a fait aucun mal ? Au moins, que je la voie encore une fois ! Qu'elle me donne cette chance, loyalement. Que je puisse pleurer, supplier à ses genoux, lui dire que je l'aime, comme elle aime le bon Dieu. Je n'ai jamais osé !... Et puis, j'espérais toujours qu'elle reviendrait. Si j'avais su !... Ah ! c'est fini, je suis perdu sans elle !

Que pouvait faire, en face de cette douleur exaspérée, la compatissante Kathleen, sinon pleurer toutes les larmes de ses yeux ? Elle n'avait garde d'y manquer, bien que, depuis vingt-quatre heures, elle ne fit guère autre chose, et le spectacle de cette désolation éclatant à côté de lui eut du moins pour résultat de rendre à Sénac un peu d'empire sur lui-même. Ce fut lui qui se vit forcé de la consoler. Il voulut même la conduire à la gare ; il prit son billet pour Dublin, et, lorsqu'il rendit à la digne femme le porte-monnaie qu'elle lui avait confié pour cette opération, il est probable que le contenu de la modeste bourse n'avait pas diminué d'un louis.

— Ne vous verrai-je donc plus ? demanda-t-il.

— Vous me verrez encore une fois, répondit l'Irlandaise. Elle m'a fait promettre que je serai là pour l'habiller dans sa robe blanche, et pour faire à ses cheveux leur dernière natte.

Et comme Albert, sans répondre, cachait sa figure dans ses mains, elle ajouta :

— Vous êtes fort à plaindre, monsieur. Mais vous avez trente ans ; l'avenir est devant vous ; mille moyens vous sont donnés d'occuper votre vie, même si l'oubli ne doit pas venir. Quant à moi, je suis une vieille femme sans famille, sans intérêt dans l'existence, condamnée à vieillir chez des parents éloignés que je n'ai jamais vus. Elle était tout pour moi ! Vous avez le cœur brisé, vous qui l'avez connue quelques semaines, tout au plus pendant quelques mois, vous qui l'avez vue de si loin. Jugez de ce que je dois souffrir, moi qui ne l'ai pas quittée durant sept ans, qui l'ai adorée comme une mère, servie comme une esclave.

— C'est vrai, dit Albert. Mais vous n'aviez pas pour elle ce qui va faire le tourment de ma vie : l'amour!...

Un coup de sifflet se fit entendre ; les roues tournèrent : Sénac se trouva seul, très isolé, très impuissant, affreusement petit dans son chagrin, comme le matelot tombé du bord pendant la nuit, que les vagues énormes roulent dans son agonie sans témoins.

## XIX

Albert de Sénac était un énergique sentimental, c'est-à-dire du nombre de ceux que la douleur éprouve le plus et qu'elle terrasse le moins. La saison l'engageait à voyager. Il se mit en route, mais il n'avait pas fait cent lieues qu'il eut envie de revenir. Il fut consterné d'abord, puis assez fier de lui en voyant que le remède, efficace l'autre fois, n'agissait plus à l'heure présente.

— Cela prouve que j'aime vraiment aujourd'hui, pensa-t-il, tandis que, trois ans plus tôt, c'était une affaire de dépit et de rancune.

Il revint à Paris en octobre, s'étant traîné, sans une heure de plaisir et d'intérêt, dans quelques coins déserts de Bretagne où la foule, du moins, ne l'exaspérait point. Il reprit ses travaux avec rage et acheva d'acquérir, parmi les gens de son monde, la réputation d'un original de l'espèce la plus rare. Il prit, dès lors, l'habitude de passer chaque jour sous les fenêtres du couvent de l'avenue Kléber, bien qu'il fût certain, à n'en pas douter, qu'en cinquante ans il n'aurait pas eu la chance d'être aperçu par la tante ni par la nièce. Il savait, grâce aux lettres de mistress Crowe, que la jeune novice était toujours là, continuant son apprentissage sacré. Elle « espérait » gagner une dispense de six mois sur les deux ans d'épreuve imposés par la règle. Sa santé, sans être parfaite, résistait suffisamment aux fatigues de sa nouvelle vie.

Albert ne disait plus que le couvent est pire que la tombe. Même à distance, invisible derrière les murs épais, cette recluse lui donnait, sans s'en douter, des heures de joie. Il pensait à elle constamment. Il fatiguait son imagination, pendant des journées, à trouver un moyen qui pût rappeler son souvenir à Thérèse. A vrai dire, le seul moyen qu'il ait jamais trouvé consistait à en-

combrer de fleurs la chapelle de l'avenue Kléber, avec des précautions sans nombre pour garder l'incognito. Durant cet hiver, la sœur converse préposée aux soins de l'autel de la Vierge, vit passer plus de bottes de roses dans ses mains que si elle eût été aux gages d'une cantatrice à la mode. Cette prodigalité pleine de mystère, miraculeuse pour quelques âmes simples, faisait, comme on peut le croire, le sujet des conversations dans les cours des élèves, même à la salle de récréation des religieuses. Thérèse de Quilliane demanda, au bout de quelque temps, la permission de changer de place et d'occuper un banc d'où l'on ne pût voir ni sentir tous ces bouquets. Leur parfum, à l'entendre, lui donnait des migraines intolérables.

Une année s'écoula, puis la moitié d'une autre année. La prise d'habit de M<sup>lle</sup> de Quilliane était fixée à la veille de Noël, et mistress Crowe en était prévenue. Toutefois elle n'avait pas eu le courage d'en informer Albert, dont les lettres devenaient plus fréquentes, toujours avec cette même question : « Savez-vous quelque chose ? »

Vers le milieu de décembre, il écrivait à Kathleen : « Je suis comme le condamné à mort qui a compté les jours et qui commence à tendre l'oreille, la nuit, pour écouter s'il y a de la foule sur la place de la Roquette. Un de ces matins je vous verrai entrer chez moi, ma bonne mistress Crowe, et je comprendrai ce que cela veut dire. Ne me faites pas cette vilaine surprise. Annoncez-moi *la date* aussitôt que vous la saurez. J'aime mieux cela. D'ailleurs, dans mon cas, il n'y a pas de grâce possible. Vous n'avez donc pas à craindre de m'ôter prématurément mes illusions. »

Malgré cette lettre, ou, plutôt, à cause de cette lettre, l'Irlandaise ne dit rien de ce qu'elle savait. Elle arriva à Paris deux jours avant la cérémonie et se fit conduire droit au couvent où son ancienne chambre était préparée. Elle revit Thérèse pâle comme une morte, belle comme une sainte, et — c'est Thérèse qui le disait — heureuse comme une reine. Toute la maison était en liesse. Les élèves et les jeunes religieuses chantaient merveille à l'avance de la toilette de mariée que la novice devait porter. En pareille occasion, la coquetterie est permise ; elle est presque recommandée par l'usage, comme un sacrifice de plus. Thérèse avait décidé, selon sa propre expression, qu'elle serait la plus belle mariée de l'année.

Le 23 décembre, une des plus grandes couturières de Paris envoya la robe de satin blanc toute voilée d'un nuage d'admirables dentelles, et mistress Crowe, plus morte que vive, se mit en devoir de procéder à l'essayage, sous les yeux de M<sup>me</sup> de Chavornay, qui remplaçait la marquise de Quilliane. Quelques mères, parmi celles qui liront ces lignes, jugeront, en rappelant certains souvenirs, que celle-ci était heureuse d'être morte à temps pour n'être pas là.

Thérèse était adorablement jolie dans sa toilette blanche. On avait trouvé, Dieu sait comment, un grand miroir devant lequel cette beauté radieuse put s'admirer une dernière fois. Ses yeux, démesurément agrandis, répandaient une lueur baignée d'une tendresse si douce, qu'ils auraient fait trembler la main d'un bourreau.

Tout en laissant mistress Crowe l'ajuster et marquer quelques retouches, la novice babillait comme une fiancée qui prépare son triomphe du lendemain. Elle comptait les invités qui seraient présents; elle faisait des questions sur un oncle octogénaire qu'elle n'avait jamais vu et qui devait lui donner le bras pour la conduire à son prie-Dieu solitaire. Tout à coup elle demanda :

— Ne croyez-vous pas, ma tante, qu'il eût été convenable d'inviter M<sup>me</sup> Questembert? Vous savez, cette personne dont je vous ai parlé, qui était sur le yacht avec moi quand nous sommes revenus d'Egypte et qui... et qui m'a témoigné tant d'intérêt?

La religieuse, qui allait ouvrir la bouche pour quelques objections, fut stupéfaite de voir mistress Crowe bondir aux paroles qu'elle venait d'entendre. Pour la première fois, cette tranquille personne semblait oublier la réserve et le respect qui étaient dans ses habitudes. Elle dit très haut, avec une flamme d'indignation dans les yeux :

— La présence de cette dame à la cérémonie de demain serait une indignité!

Thérèse ouvrit de grands yeux, ne reconnaissant plus sa timide Kathleen. M<sup>me</sup> de Chavornay, qui n'aimait pas les mystères, prit son visage d'abbesse et demanda de ce ton de voix qui faisait plier tout le monde :

— Que veut dire cette sortie, mistress Crowe?

L'Irlandaise était trop engagée pour garder sur le cœur le poids qu'elle y avait depuis deux ans. Elle répondit sans baisser la tête :

— Cela veut dire, madame, que, sans cette méprisable créature, le marquis de Quilliane serait encore vivant. C'est elle qui l'a fait revenir en France au milieu de l'hiver, qui lui a tourné la tête par ses coquetteries...

— Veuillez vous taire, commanda la religieuse, et ne faites point, dans un lieu comme celui-ci, des suppositions de ce genre, que rien n'autorise.

— Quelque chose les autorise, madame. Aussi bien quand je lui ai dit son fait, chez elle, de ma propre bouche, elle ne s'est point révoltée comme d'autres se révoltent maintenant.

— Vous êtes allée chez elle? demanda la Révérende Mère, continuant son enquête. Je désire savoir dans quel but.

— Le comte de Sénac m'en avait prié.

— Cela suffit, mistress Crowe. J'aurais voulu ne jamais savoir ce que je viens d'apprendre. Laissons de côté cet incident qu'on dirait vraiment suscité, à cette heure, par l'esprit des ténèbres.

La loyale Irlandaise parut d'abord sur le point d'éclater. Mais elle se calma, ferma un instant les yeux et poussa un profond soupir. Puis elle dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Cette heure, madame, est la dernière où vous m'entendrez, vous et l'enfant que j'ai aimée comme j'aurais aimé ma fille si le bon Dieu m'en avait donné une. Je ne veux pas qu'un blâme immérité pèse dans vos esprits, pour toujours, sur moi et sur un homme qui va souffrir demain la plus horrible des douleurs. A nul être vivant je n'aurais confié ce que je vais dire : mais je m'adresse presque à des mortes. C'est dans une tombe que va descendre mon secret. Oui, madame, le comte de Sénac m'a chargée d'une mission, et je n'ai pas cru pouvoir m'y refuser. Car il s'agissait de restituer à une maudite les lettres et le portrait trouvés dans les papiers d'un mort. Pensez-vous, maintenant, que madame Questembert doive être invitée ?

M<sup>me</sup> de Chavornay commençait à regretter d'avoir été si pressante dans ses questions. L'histoire qu'elle venait d'entendre n'était pas précisément de celles qu'on donne à lire aux novices, la veille de leur prise d'habit. Et la mémoire du pauvre Christian lui-même n'y gagnait rien.

— Voyons, dit-elle, irritée contre elle-même, tâchons d'en finir avec cette robe.

Mais la robe, à cette minute, écrasait doucement sur le sol ses plis de satin. Le corps souple et jeune de Thérèse de Quilliane

s'affaissait au milieu des dentelles et des fleurs, car elle était en train de s'évanouir. La religieuse et mistress Crowe la reçurent dans leurs bras...

Quand elle revint à elle, sur l'étroit lit de fer de la cellule, sa tante de Chavornay fit signe qu'on les laissât seules :

— Thérèse ! mon enfant bien-aimée ! dit-elle d'une voix dont la douceur, en effet, vibrait avec des notes toutes maternelles.

La pauvre petite, sans répondre, cacha son visage dans ses mains encore glacées, et des sanglots convulsifs de désespoir soulevèrent sa poitrine. Sa tante la laissait pleurer, sachant quel remède précieux étaient ces larmes, attendant que le calme fût revenu pour demander une confession qui n'avait pas été faite, dix-huit mois plus tôt, le jour où Thérèse avait ouvert un certain portefeuille par méprise. Mais cette fois, M<sup>me</sup> de Chavornay sut tout.

Quelques heures plus tard, Sénac, seul au coin de son feu, lisait à la clarté de sa lampe en attendant que le sommeil l'appelât au lit. Soudain le timbre de sa porte résonna ; une carte lui fut présentée :

MISTRESS CROWE.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il en se levant, pâle de terreur. Elle est ici ! L'heure est donc venue !

Mistress Crowe entra ; la pièce était sombre. Albert ne put voir ce que disaient ces yeux tout brillants de joie. Il retomba dans son fauteuil, sans toucher la main de la visiteuse, qui restait debout, le regardant avec une sorte d'admiration attendrie. L'amour vrai, puissant, inaltérable survivant intact à la séparation, est un spectacle assez rare pour que les natures d'élite le savourent quand elles en trouvent l'occasion.

— Ainsi, l'heure est venue ? dit le jeune homme en relevant la tête. Vous n'avez pas besoin d'ouvrir la bouche. Puisque vous êtes là, c'est que tout va être fini. Est-ce pour demain ? Ce que je vous demande, c'est de m'obtenir l'entrée. Encore tout à l'heure je me croyais incapable de ce courage ; mais maintenant que nous touchons au terme, je veux être là. Je me suis informé. On laisse entrer les parents, les amis très intimes. Certes, je peux figurer dans le nombre. Je vais donc la voir une dernière fois, et puis...

Un geste accablé, un mouvement de tête plein de désespoir

acheva d'exprimer sa pensée. Tout à coup il se sentit enlacé dans deux bras robustes : mistress Crowe lui sautait au cou.

— Vous la verrez toute votre vie ! s'écria-t-elle. Mon Dieu ! quelle joie de vous l'apprendre ! Et comme elle va être heureuse avec vous, ma chérie !

Alors moitié riant, moitié pleurant, elle raconta l'indiscrétion qu'elle avait commise, l'évanouissement de Thérèse, le colloque de plus d'une heure avec la Révérende Mère qui avait suivi, et comme quoi celle-ci, faisant appeler l'Irlandaise qui se mourait d'inquiétude, avait dit, non sans trahir un peu d'agitation :

— Rassurez-vous, ma bonne mistress Crowe : tout danger est passé. Mais j'ai lieu de croire que mademoiselle ne restera pas au noviciat. Seulement n'en dites rien pour le moment ni à elle-même ni à personne.

Là-dessus Kathleen ajouta :

— J'ai obéi... à moitié, car je n'ai rien dit à la chère créature, qui, d'ailleurs, semble brisée de fatigue. Dès qu'elle a dormi, je suis venue.

— Mon Dieu ! s'écria Sénac tout tremblant, je croyais que vous aviez quelque chose de plus à m'apprendre. Comment expliquer... ?

— Monsieur, interrompit la bonne femme, je n'explique rien, car je ne comprends pas mieux que vous. Mais sonnez demain à la porte du parloir. Je serais bien étonnée si on ne vous l'ouvre pas.

La cérémonie annoncée a subi quelques semaines de retard, mais enfin la chapelle de l'avenue Kléber a vu Thérèse de Quiliane s'avancer vers l'autel, dans cette même robe de satin que mistress Crowe lui avait essayée si mal le 23 décembre. Les rites saints viennent de s'accomplir ; des vœux éternels ont été prononcés ; la main d'un pontife étincelant dans ses vêtements d'or s'est levée pour bénir ; des voix pures chantent des cantiques. La vierge se relève, rougissante dans sa beauté, et s'éloigne du sanctuaire, mais ce n'est pas pour franchir la grille de clôture ; ses beaux cheveux blonds ne seront pas coupés ; l'homme sur le bras duquel sa main s'appuie donnerait son sang pour défendre un seul de ces fils d'or.

Le coupé, fleuri comme une serre, les attend devant la porte, sous ces murs que Sénac a longés bien des fois, d'un pas morne,

le désespoir au cœur, en prononçant tout bas un nom, le nom qui sera le dernier murmuré par ses lèvres.

L'équipage les emporte rapidement vers l'hôtel Quilliane. Là, mistress Crowe les attend, debout sur le seuil de la maison qui les verra s'aimer, qui la verra mourir — on le lui a promis.

— Longues années de bonheur à mes maîtres ! balbutie, au milieu de ses larmes, Kathleen la clairvoyante.

Et la comtesse de Sénac entre au bras de son mari dans la demeure où elle est née. Tout bas, elle soupire, un peu inquiète encore de ce bonheur si grand qu'un être humain lui donne :

— C'était cela que vous vouliez, n'est-ce pas, mon Dieu ?

Elle monte lentement les marches royalement balayées par sa traîne blanche. Sur le palier plein de fleurs, elle s'arrête comme autrefois pour dévisager l'armure ; la petite main où brille la bague toute neuve caresse le gantelet toujours posé sur la garde massive.

Mais l'époux entraîne sa jeune femme, impatient. Leurs lèvres n'ont pas encore échangé les prémices de la moisson de baisers prête à éclore : là-bas, si près de la place où la novice a prié longtemps, était-ce possible ?

Sous sa visière baissée, « le chevalier » semble les suivre d'un œil triste, comme s'il savait que le cœur d'un Quilliane plus jamais ne battra sous la cuirasse brillante, comme s'il voyait avec jalousie sa dame, l'enfant d'autrefois, trembler sur la poitrine de cet autre féal qui l'a conquise, et qui murmure à genoux :

— Thérèse ! ma joie ! mon amour ! ma vie !... Comme je t'a-dore !

LÉON DE TINSEAU.

---

---

# LA RUE EN JUILLET

---

## NOS PEAUX-ROUGES

Au diable le travail! Zut! Il fait soleil aujourd'hui, et le ciel radieux nous montre son bleu limpide, clair, léger, qui invite à oublier tous les tracas pour aller respirer, marcher, boire les effluves du renouveau, et se griser de cette simple et merveilleuse joie.

Vive ce bon soleil, qui rend vibrant l'air plus tiède, qui met délicatement un peu de rose à la pommette des femmes, qui pique des paillons d'or et des étincelles de diamant jusque dans la fange des ruisseaux, et qui fait s'épanouir un sourire même dans les yeux des misérables! En vérité, je vous le dis, par un temps pareil, on n'a qu'une seule chose à faire : envoyer promener tout, et notamment s'envoyer promener soi-même.

Voulez-vous y venir avec moi? Voulez-vous écouter la bonne voix du soleil qui vous parle, comme dit le poète, *en lumières sublimes*? Elle vous dit de sortir, de partir, d'aller en voyage, n'importe où. Nous n'irons pas très loin; et cependant je veux vous faire voir des paysages et des êtres que vous n'avez jamais vus. Venez, il fait si beau! Nous ne quittons pas Paris. Ouvrez bien larges vos poumons pour humer le printemps, et en route!

Nous prenons les quais et nous remontons la Seine.

Entendez-vous comme elle chante? Elle passe, dans sa robe verte gaufrée par la brise, avec un froufrou de danseuse qui pirotte. On ne sait pas assez comme elle est jolie, notre Seine!

Mais passons. Nous allons là-bas, plus loin, où les quais s'élargissent en berges. En clignant un peu les yeux, on croirait que les pavés de ces berges sont de gros galets. Je vous assure qu'on a l'illusion du bord de la mer. Essayez, vous verrez!

Plus loin, encore plus. C'est dans Paris, oui; mais au bout. Nous y sommes. Connaissez-vous ce paysage? Avouez que non. De l'autre côté de la Seine, c'est Bercy, avec ses régiments de fu-

tailles qui d'ici fleurissent un parfum de framboise. Sur notre berge, c'est le débarcadère au bois. Remontez le courant du regard, vous apercevez Charenton, et au-dessus, surplombant, le bois de Vincennes. Retournez-vous ! Le Jardin-des-Plantes, toujours vert, lui, grâce aux sapins avec leur cône de feuillage sombre et au cèdre qui étend ses grands bras poilus, comme un vieux patriarche bénissant la ville. Sur la droite, la Salpêtrière, le Panthéon, le Val-de-Grâce, trois grosses têtes rondes où le soleil allume de petits yeux jaunes. Derrière nous, Notre-Dame agenouillée au milieu du fleuve, dans ses noires dentelles de pierre, où les vitraux scintillent comme de miraculeux rubis.

Voilà le décor ! Je suis sûr que vous ne l'aviez jamais remarqué. Mais, ce dont je suis plus sûr encore, c'est que vous ignorez absolument quels sont les êtres qui l'habitent. Des êtres comme vous et moi, pensez-vous ? Vous n'y êtes pas. Écoutez.

On dit que la race des Peaux-Rouges est en train de s'éteindre en Amérique. Eh bien ! elle existe à Paris, et c'est ici qu'on la trouve. Oui, c'est ici, sur ces quais d'une blancheur éblouissante, que flambaient les Peaux-Rouges de Paris, les débardeurs.

Quand il est en pleine besogne, le débardeur a pour tous vêtements un pantalon de toile bleue et une ceinture de flanelle vermillon. La tête, le cou, les bras, la poitrine, le dos, les reins, sont absolument nus ; et tout ce nu, rocailleux, raviné, pelé, recuit par la chaleur, lavé par la pluie, tanné par le vent, a la couleur d'une vieille brique et le luisant d'un sou neuf.

Il y a, dans la partie, des délicats, des aristos, qui portent une chemise de cotonnade. Ceux-là n'ont de rouge que les bras, la nuque et un triangle sur la poitrine ouverte. Mais ceux-là ne sont pas les *rupins*, les *dabs* !

Les *dabs*, ils sont superbes. Regardez-les travailler, les beaux mâles ! Dans ces cheveux drus et ébouriffés, sur ces cous dont les tendons sont bandés comme des cordes d'arc, le long de ces bras aux muscles saillants, à travers les sillons et les broussailles de ces poitrails velus, parmi les bosses et les trous de ces échines noueuses, la sueur coule en gouttes noires comme du sang épais, la lumière ruisselle aussi comme sur la patine fauve d'un bronze antique.

Il y a trois espèces de débardeurs.

Le plus rude, le plus fort, le plus superbe, c'est le débardeur de bois. Il travaille ici même où nous sommes, en face de Bercy.

Sur la pente du quai, il hisse les poutres énormes, faites d'un seul arbre équarri, et qui, en déboulant, peuvent écraser dix hommes. Il se mouille les jambes au *train*, au radeau, et il vit pieds nus afin de ne pas glisser quand il crispe ses orteils sur le pavé humide en criant : *Oh ! hisse !*

Le débardeur de charbon porte sa charge sur ses reins, dans une manne en paillasson. Il marche, comme un danseur de corde, les yeux fixés sur le bout de la passerelle, faite d'une longue planche flexible, qui relie le bateau au port. Quand il vide sa manne, il geint à la façon des boulangers.

Le plus gai, le plus joli, celui dont Gavarni s'est inspiré, c'est le débardeur de pommes. On le trouve sur le quai de la Rapée, où il se dandine dans son large pantalon de velours à côtes, la taille sanglée par sa *serrante* écarlate. Il n'est pas tordu comme le débardeur de bois, voûté comme le débardeur de charbon. Il marche tout droit, les deux bras tendus perpendiculairement pour tenir les manchons de sa brouette. La roue du véhicule grince gaiement, avec la monotonie d'un chant de grillon, sous le poids des pommes vertes, qui agacent les dents rien qu'à les voir, et des pommes rouges mouillées qui ont l'air de bonnes joues rondes où perle une sueur de jeune fille.

Dans ces joues appétissantes, le débardeur mord de temps à autre. Il ne le fait pas en cachette, d'ailleurs. Il a droit à cette *consommation*. On sait bien qu'il ne peut pas en engloutir un quarteron, et qu'il a en quelque sorte le respect du fruit. En effet, il n'y fait pas une plaie, comme un gourmand : il le dévore, peau et pépins, et souvent même ne laisse pas de trognon. Cela lui sert d'apéritif, avant le repas, et de dessert après. C'est ainsi qu'il se fait la bouche et se dégraisse les dents. Ses repas, il les prend dans les gargotes du port, où fument des tripes à la mode de Caen, qu'on arrose, comme là-bas au pays, d'un pichet de cidre.

Le débardeur de charbon ne se paye pas de ces noces. Il est avare, étant Auvergnat. Pourtant il ne se refuse pas un canon de petit-bleu, pour se laver un peu *la dalle du cou* que le charbon encrasse et dessèche de sa poussière noire. Il va le boire avec des gens de chez lui, qui tiennent des cantines en plein vent. Il le savoure à petites gorgées, tout en mâchant du lard et du pain, du pain de munition acheté au rabais dans les casernes.

Le vrai Peau-Rouge, le débardeur de bois, ne quitte point la berge. On lui apporte de la maison sa potée de soupe, où la

cuillère plantée reste debout, et sa chopine dans un litre secoué par la marche. Le vin y mousse avec une écume violacée. C'est pourtant de ce vin-là et de cette soupe en cataplasme qu'est fait le beau sang qui gonfle ces muscles d'Hercule et qui vient se changer en bronze à fleur de peau sous les baisers du soleil.

Aimez-vous les vieilles chansons populaires, aux interminables couplets, à la musique traînante, aux paroles naïves? C'est au débardeur de pommes qu'il faut en demander. Car il chante en travaillant, lui. Tandis que le débardeur de charbon a les épaules écrasées, la poitrine comprimée sous le poids de sa manne; tandis que le débardeur de bois halète en poussant la poutre massive, le *pommeux* a la tête libre, les poumons à l'aise, et accompagne naturellement de sa voix la basse rythmée que susurre la roue de sa brouette.

Il est Normand et chante souvent dans son patois, où les voyelles fermées se prononcent ouvertes, où les finales nasillardes ont une sonorité d'instrument à anche.

Voici un de ces refrains, noté au vol :

La bell', si j'étiommes  
 Dedans stu haut bouais,  
 Bell', j'y mangeriommes  
 Des pomm's et des nouaix.  
 Bell', j'y mangeriommes  
 A notre loisi,  
 Nique nac, nomuze !  
 Belle, vous m'avez  
 T'embarlifi, t'embarlificoté  
 Par votre biauté

L'homme aux reins courbés sous le paillason, le débardeur du diamant noir, ne chante, lui, que le dimanche, dans les bals-musette. Il danse au son de l'instrument de son pays, et pousse à la fin de l'air, en s'aponichant le derrière aux talons, le *you* aigu et sauvage qui est à la fois le cri de guerre et le cri de joie des descendants de Vercingétorix.

Le débardeur de bois est Lorrain ou Morvandiau. Son labeur de géant ne s'accommode guère des refrains joyeux et n'est scandé que par le monotone et rauque *Oh ! hisse !* Parfois cependant un compagnon guide la manœuvre par une mélodie lente, gutturale, sur trois ou quatre notes au plus, qui semblent s'arracher du gosier de l'homme et se traîner ensuite comme des oiseaux

blessés. Les paroles, d'ailleurs, ne varient guère dans la mélancolique chanson de *tireux d'bois*. Cette chanson n'a qu'un couplet, qui a pour thème l'inévitable et douloureux *Oh ! hisse !*

Le soliste entonne ainsi, sur la note la plus haute de son registre :

Oh ! hisse en haut  
Par en bas.  
Oh ! hisse en bas  
Par en haut.

Et le chœur reprend, avec des hoquets brisés par l'effort, chacun raidissant tous les muscles et donnant à la fois un coup d'épaule et un coup de gueule :

Oh ! hisse..! en... haut !  
Oh ! hisse... en... haut !

Et, pendant que l'équipe souffle, après avoir fait avancer la poutre d'un pied, le compagnon recommence :

Oh ! hisse en haut  
Par en bas.  
Oh ! hisse en bas  
Par en haut.

Eh bien ! êtes-vous contents de votre promenade et de mes Peaux-Rouges ? N'est-ce pas que vous reviendrez les voir ? N'est-ce pas que c'est curieux et beau, cette Seine moirée par le soleil, ces gars solides à qui le travail donne des allures de statue, cet horizon parisien où le Printemps rappelle la grande et divine nature ?

Et dire qu'au lieu d'aller regarder ces spectacles réconfortants, au lieu d'aller vous rafraîchir le cœur à cet air salubre, vous auriez pu prendre un journal, vous acagnardir sur les embrouillamini de la politique, et vous faire une pinte de bile et de mauvais sang, quand il est si facile de s'en faire du bon !

Si vous le regrettez, lisez des premiers-Paris, et grand bien vous fasse ! Moi, je continue ma promenade, le chapeau à la main, les cheveux au vent, et je m'emplis les regards et l'âme du joyeux soleil qui console de tout, même de vivre.

Jean RICHEPIN.

---

# L' HÉRITAGE

---

## I

Bien qu'il ne fût pas encore dix heures, les employés arrivaient comme un flot sous la grande porte du Ministère de la Marine, venus en hâte de tous les coins de Paris, car on approchait du jour de l'an, époque de zèle et d'avancements. Un bruit de pas pressés emplissait le vaste bâtiment tortueux comme un labyrinthe et que sillonnent d'inextricables couloirs, percés par d'innombrables portes donnant entrée dans les bureaux.

Chacun pénétrait dans sa case, serrait la main du collègue arrivé déjà, enlevait sa jaquette, passait le vieux vêtement de travail, et s'asseyait devant sa table, où des papiers entassés l'attendaient. Puis on allait aux nouvelles dans les bureaux voisins. On s'informait d'abord si le chef était là, s'il avait l'air bien luné, si le courrier du jour était volumineux.

Le commis d'ordre du « matériel général », M. César Cachelin, un ancien sous-officier d'infanterie de marine, devenu commis principal par la force du temps, enregistrait sur un grand livre toutes les pièces que venait d'apporter l'huissier du cabinet. En face de lui l'expéditionnaire, le père Savon, un vieil abruti célèbre dans tout le ministère par ses malheurs conjugaux, transcrivait, d'une main lente, une dépêche du chef, et s'appliquait, le corps de côté, l'œil oblique, dans une posture roide de copiste méticuleux.

M. Cachelin, un gros homme dont les cheveux blancs et courts se dressaient en brosse sur le crâne, parlait tout en accomplissant sa besogne quotidienne : « Trente-deux dépêches de Toulon. Ce port-là nous en donne autant que les quatre autres réunis. » Puis il posa au père Savon la question qu'il lui adressait tous les matins : « Eh bien ! mon père Savon, comment va madame ? »

Le vieux, sans interrompre sa besogne, répondit : « Vous savez bien, monsieur Cachelin, que ce sujet m'est fort pénible... »

Et le commis d'ordre se mit à rire, comme il riait tous les jours, en entendant cette même phrase.

La porte s'ouvrit et M. Maze entra. C'était un beau garçon brun, vêtu avec une élégance exagérée, et qui se jugeait déclassé, estimant son physique et ses manières au-dessus de sa position. Il portait de grosses bagues, une grosse chaîne de montre, un monocle, par chic, car il l'enlevait pour travailler, et il avait un fréquent mouvement des poignets pour mettre bien en vue ses manchettes ornées de gros boutons luisants.

Il demanda, dès la porte : « Beaucoup de besogne aujourd'hui ? » M. Cachelin répondit : « C'est toujours Toulon qui donne. On voit bien que le jour de l'an approche ; ils font du zèle, là-bas. »

Mais un autre employé, farceur et bel esprit, M. Pitolet, apparut à son tour et demanda en riant : « Avec ça que nous n'en faisons pas, du zèle ? »

Puis, tirant sa montre, il déclara : « Dix heures moins sept minutes, et tout le monde au poste ! Mazette ! comment appelez-vous ça ? Et je vous parie bien que Sa Dignité M. Lesable était arrivé à neuf heures en même temps que notre illustre chef. »

Le commis d'ordre cessa d'écrire, posa sa plume sur son oreille, et s'accoudant au pupitre : « Oh ! celui-là, par exemple, s'il ne réussit pas, ce ne sera point faute de peine ! »

Et M. Pitolet, s'asseyant sur le coin de la table et balançant la jambe, répondit : « Mais il réussira, papa Cachelin, il réussira, soyez-en sûr. Je vous parie vingt francs contre un sou qu'il sera chef avant dix ans ? »

M. Maze, qui roulait une cigarette en se chauffant les cuisses au feu, prononça : « Zut ! Quant à moi, j'aimerais mieux rester toute ma vie à deux mille quatre que de me décarcasser comme lui. »

Pitolet pivota sur ses talons, et, d'un ton goguenard : « Ce qui n'empêche pas, mon cher, que vous êtes ici, aujourd'hui 20 décembre, avant dix heures. »

Mais l'autre haussa les épaules d'un air indifférent : « Parbleu ! je ne veux pas non plus que tout le monde me passe sur le dos ! Puisque vous venez ici voir lever l'aurore, j'en fais autant, bien que je déplore votre empressement. De là à appeler le chef « cher maître », comme fait Lesable, et à partir à six heures et demie, et à emporter de la besogne à domicile, il y a loin. D'ailleurs, moi, je suis du monde, et j'ai d'autres obligations qui me prennent du temps. »

M. Cachelin avait cessé d'enregistrer et il demeurait songeur, le regard perdu devant lui. Enfin il demanda : « Croyez-vous qu'il ait encore son avancement cette année ? »

Pitolet s'écria : « Je te crois, qu'il l'aura, et plutôt dix fois qu'une. Il n'est pas roublard pour rien. »

Et on parla de l'éternelle question des avancements et des gratifications qui, depuis un mois, affolait cette grande ruche de bureaucrates, du rez-de-chaussée jusqu'au toit.

On supputait les chances, on supposait les chiffres, on balançait les titres, on s'indignait d'avance des injustices prévues. On recommençait sans fin des discussions soutenues la veille et qui devaient revenir invariablement le lendemain avec les mêmes raisons, les mêmes arguments et les mêmes mots.

Un nouveau commis entra, petit, pâle, l'air malade, M. Boissel, qui vivait comme dans un roman d'Alexandre Dumas père. Tout pour lui devenait aventure extraordinaire, et il racontait chaque matin à Pitolet, son compagnon, ses rencontres étranges de la veille au soir, les drames supposés de sa maison, les cris poussés dans la rue qui lui avaient fait ouvrir sa fenêtre à trois heures vingt de la nuit. Chaque jour il avait séparé des combattants, arrêté des chevaux, sauvé des femmes en danger, et bien que d'une déplorable faiblesse physique, il citait sans cesse, d'un ton traînard et convaincu, des exploits accomplis par la force de son bras.

Dès qu'il eut compris qu'on parlait de Lesable, il déclara : « A quelque jour je lui dirai son fait à ce morveux-là ; et, s'il me passe jamais sur le dos, je le secouerai d'une telle façon que je lui enlèverai l'envie de recommencer ! »

Maze, qui fumait toujours, ricana : « Vous feriez bien, dit-il,

de commencer dès aujourd'hui, car je sais de source certaine que vous êtes mis de côté cette année pour céder la place à Lesable. »

Boissel leva la main : « Je vous jure que si... »

La porte s'était ouverte encore une fois et un jeune homme de petite taille, portant des favoris d'officier de marine ou d'avocat, un col droit très haut, et qui précipitait ses paroles comme s'il n'eût jamais pu trouver le temps de terminer tout ce qu'il avait à dire, entra vivement d'un air préoccupé. Il distribua des poignées de main en homme qui n'a pas le loisir de flâner, et s'approchant du commis d'ordre : « Mon cher Cachelin, voulez-vous me donner le dossier Chapelou, fil de caret, Toulon, A. T. V. 1875 ? »

L'employé se leva, atteignit un carton au-dessus de sa tête, prit dedans un paquet de pièces enfermées dans une chemise bleue, et le présentant : « Voici, monsieur Lesable; vous n'ignorez pas que le chef a enlevé hier trois dépêches dans ce dossier ? »

— Oui. Je les ai, merci. »

Et le jeune homme sortit d'un pas pressé.

A peine fut-il parti, Maze déclara : « Hein ! quel chic ! On jure rait qu'il est déjà chef. »

Et Pitolet répliqua : « Patience ! patience ! il le sera avant nous tous. »

M. Cachelin ne s'était pas remis à écrire. On eût dit qu'une pensée fixe l'obsédait. Il demanda encore : « Il a un bel avenir, ce garçon-là ! »

Et Maze murmura d'un ton dédaigneux : « Pour ceux qui jugent le ministère une carrière — oui. — Pour les autres — c'est peu... »

Pitolet l'interrompit : « Vous avez peut-être l'intention de devenir ambassadeur ? »

L'autre fit un geste impatient : « Il ne s'agit pas de moi. Moi, je m'en fiche ! Cela n'empêche que la situation de chef de bureau ne sera jamais grand'chose dans le monde. »

Le père Savon, l'expéditionnaire, n'avait point cessé de copier. Mais depuis quelques instants, il trempait coup sur coup sa plume dans l'encrier, puis l'essuyait obstinément sur l'éponge imbibée d'eau qui entourait le godet, sans parvenir à tracer une lettre. Le liquide noir glissait le long de la pointe de métal et tombait, en pâtés ronds, sur le papier. Le bonhomme, effaré et désolé, regardait son expédition qu'il lui faudrait recommencer,

comme tant d'autres depuis quelque temps, et il dit, d'une voix basse et triste :

« Voici encore de l'encre falsifiée !... »

Un éclat de rire violent jaillit de toutes les bouches. Cacheln secouait la table avec son ventre ; Maze se courbait en deux comme s'il allait entrer à reculons dans la cheminée ; Pitolet tapait du pied, toussait, agitait sa main droite comme si elle eût été mouillée, et Boissel lui-même étouffait, bien qu'il prit généralement les choses plutôt au tragique qu'au comique.

Mais le père Savon, essuyant enfin sa plume au pan de sa redingote, reprit : « Il n'y a pas de quoi rire. Je suis obligé de refaire deux ou trois fois tout mon travail. »

Il tira de son buvard une autre feuille, ajusta dedans son transparent et recommença l'en-tête : « Monsieur le ministre et cher collègue... » La plume maintenant gardait l'encre et traçait les lettres nettement. Et le vieux reprit sa pose oblique et continua sa copie.

Les autres n'avaient point cessé de rire. Ils s'étranglaient. C'est que depuis bientôt six mois on continuait la même farce au bonhomme qui ne s'apercevait de rien. Elle consistait à verser quelques gouttes d'huile sur l'éponge mouillée pour dégraisser les plumes. L'acier, se trouvant ainsi enduit de liquide gras, ne prenait plus l'encre ; et l'expéditionnaire passait des heures à s'étonner et à se désoler, usait des boîtes de plumes et des bouteilles d'encre, et déclarait enfin que les fournitures de bureau étaient devenues tout à fait défectueuses.

Alors la charge avait tourné à l'obsession et au supplice. On mêlait de la poudre de chasse au tabac du vieux, on versait des drogues dans sa carafe d'eau, dont il buvait un verre de temps en temps, et on lui avait fait croire que, depuis la Commune, la plupart des matières d'un usage courant avaient été falsifiées ainsi par les socialistes, pour faire du tort au gouvernement et amener une révolution.

Il en avait conçu une haine effroyable contre les anarchistes, qu'il croyait embusqués partout, cachés partout, et une peur mystérieuse d'un inconnu voilé et redoutable.

Mais un coup de sonnette brusque tinta dans le corridor. On le connaissait bien, ce coup de sonnette rageur du chef, M. Torchebeuf ; et chacun s'élança vers la porte afin de regagner son compartiment.

Cachelin se remit à enregistrer, puis il posa de nouveau sa plume et prit sa tête dans ses mains pour réfléchir.

Il mûrissait une idée qui le tracassait depuis quelque temps. Ancien sous-officier d'infanterie de marine réformé après trois blessures reçues, une au Sénégal et deux en Cochinchine, et entré au ministère par faveur exceptionnelle, il avait eu à endurer bien des misères, des duretés et des déboires dans sa longue carrière d'infime subordonné; aussi considérait-il l'autorité, l'autorité officielle, comme la plus belle chose du monde. Un chef de bureau lui semblait un être d'exception, vivant dans une sphère supérieure; et les employés dont il entendait dire : « C'est un malin, il arrivera vite, » lui apparaissaient comme d'une autre race, d'une autre nature que lui.

Il avait donc pour son collègue Lesable une considération supérieure qui touchait à la vénération, et il nourrissait le désir secret, le désir obstiné de lui faire épouser sa fille.

Elle serait riche un jour, très riche. Cela était connu du ministère tout entier, car sa sœur à lui, M<sup>lle</sup> Cachelin, possédait un million, un million net, liquide et solide, acquis par l'amour, disait-on, mais purifié par une dévotion tardive.

La vieille fille, qui avait été galante, s'était retirée avec cinq cent mille francs, qu'elle avait plus que doublés en dix-huit ans, grâce à une économie féroce et à des habitudes de vie plus que modestes. Elle habitait depuis longtemps chez son frère, demeuré veuf avec une fillette, Coralie; mais elle ne contribuait que d'une façon insignifiante aux dépenses de la maison, gardant et accumulant son or, et répétant sans cesse à Cachelin : « Ça ne fait rien, puisque c'est pour ta fille, mais marie-la vite, car je veux voir mes petits-neveux. C'est elle qui me donnera cette joie d'embrasser un enfant de notre sang. »

La chose était connue dans l'administration, et les prétendants ne manquaient point. On disait que Maze lui-même, le beau Maze, le lion du bureau, tournait autour du père Cachelin avec une intention visible. Mais l'ancien sergent, un roublard qui avait roulé sous toutes les latitudes, voulait un garçon d'avenir, un garçon qui serait chef et qui reverserait de la considération sur lui, César, le vieux sous-off. Lesable faisait admirablement son affaire, et il cherchait depuis longtemps un moyen de l'attirer chez lui. Tout d'un coup il se dressa en se frottant les mains. Il avait trouvé.

Il connaissait bien le faible de chacun. On ne pouvait prendre Lesable que par la vanité, la vanité professionnelle. Il irait lui demander sa protection comme on va chez un sénateur ou chez un député, comme on va chez un haut personnage.

N'ayant point eu d'avancement depuis cinq ans, Cachelin se considérait comme bien certain d'en obtenir un cette année. Il ferait donc semblant de croire qu'il le devait à Lesable et l'inviterait à dîner comme remerciement.

Aussitôt son projet conçu, il en commença l'exécution. Il décrocha dans son armoire son veston de rue, ôta le vieux, et, prenant toutes les pièces enregistrées qui concernaient le service de son collègue, il se rendit au bureau que cet employé occupait tout seul, par faveur spéciale, en raison de son zèle et de l'importance de ses attributions.

Le jeune homme écrivait sur une grande table, au milieu de dossiers ouverts et de papiers épars, numérotés avec de l'encre rouge ou bleue.

Dès qu'il vit entrer le commis d'ordre, il demanda, d'un ton familier où perçait une considération : « Eh bien, mon cher, m'apportez-vous beaucoup d'affaires ? »

— Oui, pas mal. Et puis je voudrais vous parler.

— Asseyez-vous, mon ami, je vous écoute. »

Cachelin s'assit, toussota, prit un air troublé, et, d'une voix mal assurée : « Voici ce qui m'amène, monsieur Lesable. Je n'irai pas par quatre chemins. Je serai franc comme un vieux soldat. Je viens vous demander un service.

— Lequel ?

— En deux mots. J'ai besoin d'obtenir mon avancement cette année. Je n'ai personne pour me protéger, moi, et j'ai pensé à vous. »

Lesable rougit un peu, étonné, content, plein d'une orgueilleuse confusion. Il répondit cependant :

« Mais je ne suis rien ici, mon ami. Je suis beaucoup moins que vous, qui allez être commis principal. Je ne puis rien. Croyez que... »

Cachelin lui coupa la parole avec une brusquerie pleine de respect : « Tra la la. Vous avez l'oreille du chef, et si vous lui dites un mot pour moi, je passe. Songez que j'aurai droit à ma retraite dans dix-huit mois, et cela me fera cinq cents francs de moins si je n'obtiens rien au premier janvier. Je sais bien qu'on

dit : « Cachelin n'est pas gêné, sa sœur a un million. » Ça, c'est vrai, que ma sœur a un million, mais il fait des petits, son million, et elle n'en donne pas. C'est pour ma fille, c'est encore vrai ; mais, ma fille et moi, ça fait deux. Je serai bien avancé, moi, quand ma fille et mon gendre rouleront carrosse, si je n'ai rien à me mettre sous la dent. Vous comprenez la situation, n'est-ce pas ? »

Lesable opina du front : « C'est juste, très juste, ce que vous dites là. Votre gendre peut n'être pas parfait pour vous. Et on est toujours bien aise d'ailleurs de ne rien devoir à personne. Enfin je vous promets de faire mon possible, je parlerai au chef, je lui exposerai le cas, j'insisterai s'il le faut. Comptez sur moi ! »

Cachelin se leva, prit les deux mains de son collègue, les serra en les secouant d'une façon militaire, et il bredouilla : « Merci, merci, comptez que si je rencontre jamais l'occasion.... Si je peux jamais.... » Il n'acheva pas, ne trouvant point de fin pour sa phrase, et il s'en alla en faisant retentir par le corridor son pas rythmé d'ancien troupier.

Mais il entendit de loin une sonnette irritée qui tintait, et il se mit à courir, car il avait reconnu le timbre. C'était le chef, M. Torchebeuf, qui demandait son commis d'ordre.

Huit jours plus tard, Cachelin trouva un matin sur son bureau une lettre cachetée qui contenait ceci :

« Mon cher collègue, je suis heureux de vous annoncer que le  
« ministre, sur la proposition de notre directeur et de notre chef,  
« a signé hier votre nomination de commis principal. Vous en  
« recevrez demain la notification officielle. Jusque-là vous ne  
« savez rien, n'est-ce pas ?

« Bien à vous,

« LESABLE. »

César courut aussitôt au bureau de son jeune collègue, le remercia, s'excusa, offrit son dévouement, se confondit en gratitude.

On apprit en effet, le lendemain, que MM. Lesable et Cachelin avaient chacun un avancement. Les autres employés attendraient une année meilleure et toucheraient, comme compensation, une gratification qui variait entre cent cinquante et trois cents francs.

M. Boissel déclara qu'il guetterait Lesable au coin de sa rue, à minuit, un de ces soirs, et qu'il lui administrerait une rossée à le laisser sur place. Les autres employés se turent.

Le lundi suivant, Cachelin, dès son arrivée, se rendit au bureau de son protecteur, entra avec solennité, et, d'un ton cérémonieux : « J'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de venir dîner chez nous à l'occasion des Rois. Vous choisirez vous-même le jour. »

Le jeune homme, un peu surpris, leva la tête et planta ses yeux dans les yeux de son collègue; puis il répondit, sans détourner son regard pour bien lire dans la pensée de l'autre : « Mais, mon cher, c'est que... tous mes soirs sont promis d'ici quelque temps. »

Cachelin insista, d'un ton bonhomme : « Voyons, ne nous faites pas le chagrin de nous refuser après le service que vous m'avez rendu. Je vous en prie, au nom de ma famille et au mien. »

Lesable, perplexe, hésitait. Il avait compris, mais il ne savait que répondre, n'ayant pas eu le temps de réfléchir et de peser le pour et le contre. Enfin, il pensa : « Je ne m'engage à rien en allant dîner, » et il accepta d'un air satisfait en choisissant le samedi suivant. Il ajouta, souriant : « Pour n'avoir pas à me lever trop tôt le lendemain. »

## II

M. Cachelin habitait dans le haut de la rue Rochechouart, au cinquième étage, un petit appartement avec terrasse, d'où l'on voyait tout Paris. Il avait trois chambres, une pour sa sœur, une pour sa fille, une pour lui; la salle à manger servait de salon.

Pendant toute la semaine, il s'agita en prévision de ce dîner. Le menu fut longuement discuté pour composer en même temps un repas bourgeois et distingué. Il fut arrêté ainsi : un consommé aux œufs, des hors-d'œuvre, crevettes et saucisson, un homard, un beau poulet, des petits pois conservés, un pâté de foie gras, une salade, une glace et du dessert.

Le foie gras fut acheté chez le charcutier voisin, avec recom-

mandation de le fournir de première qualité. La terrine coûtait d'ailleurs trois francs cinquante. Quant au vin, Cachelin s'adressa au marchand de vin du coin qui lui fournissait au litre le breuvage rouge dont il se désaltérait d'ordinaire. Il ne voulut pas aller dans une grande maison, par suite de ce raisonnement : « Les petits débitants trouvent peu d'occasions de vendre leurs vins fins ; de sorte qu'ils les conservent très longtemps en cave et qu'ils les ont excellents. »

Il rentra de meilleure heure le samedi pour s'assurer que tout était prêt. Sa bonne, qui vint lui ouvrir, était plus rouge qu'une tomate, car son fourneau, allumé depuis midi, par crainte de ne pas arriver en temps, lui avait rôti la figure tout le jour ; et l'émotion aussi l'agitait.

Il entra dans la salle à manger pour tout vérifier. Au milieu de la petite pièce, la table ronde faisait une grande tache blanche, sous la lumière vive de la lampe coiffée d'un abat-jour vert.

Les quatre assiettes, couvertes d'une serviette pliée en bonnet d'évêque par M<sup>lle</sup> Cachelin, la tante, étaient flanquées des couverts de métal blanc et précédées de deux verres, un grand et un petit. César trouva cela insuffisant comme coup d'œil, et il appela : « Charlotte ! »

La porte de gauche s'ouvrit et une courte vieille parut. Plus âgée que son frère de dix ans, elle avait une étroite figure qu'encadraient des frisons de cheveux blancs obtenus au moyen de papillotes. Sa voix mince semblait trop faible pour son petit corps courbé, et elle allait d'un pas un peu traînant, avec des gestes endormis.

On disait d'elle, au temps de sa jeunesse : « Quelle mignonne créature ! »

Elle était maintenant une maigre vieille, très propre par suite d'habitudes anciennes, volontaire, entêtée, avec un esprit étroit, méticuleux, et facilement irritable. Devenue très dévote, elle semblait avoir totalement oublié les aventures des jours passés.

Elle demanda : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Il répondit : « Je trouve que deux verres ne font pas grand effet. Si on donnait du champagne... Cela ne me coûtera jamais plus de trois ou quatre francs, et on pourrait mettre tout de suite les flûtes. On changerait tout à fait l'aspect de la salle. »

M<sup>lle</sup> Charlotte reprit : « Je ne vois pas l'utilité de cette dépense. Enfin c'est toi qui payes, cela ne me regarde pas. »

Il hésitait, cherchant à se convaincre lui-même : « Je t'assure que cela fera mieux. Et puis, pour le gâteau des Rois, ça animera. » Cette raison l'avait décidé. Il prit son chapeau et redescendit l'escalier, puis revint au bout de cinq minutes avec une bouteille qui portait au flanc, sur une large étiquette blanche ornée d'armoiries énormes : « Grand vin mousseux de Champagne du comte de Chatel-Rénovau. »

Et Cachelin déclara : « Il ne me coûte que trois francs, et il paraît qu'il est exquis. »

Il prit lui-même les flûtes dans une armoire et les plaça devant les convives.

La porte de droite s'ouvrit. Sa fille entra. Elle était grande, grasse et rose, une belle fille de forte race, avec des cheveux châains et des yeux bleus. Une robe simple dessinait sa taille ronde et souple; sa voix forte, presque une voix d'homme, avait ces notes graves qui font vibrer les nerfs. Elle s'écria : « Dieu! du champagne! quel bonheur! » en battant des mains d'une manière enfantine.

Son père lui dit : « Surtout, sois aimable pour ce monsieur qui m'a rendu beaucoup de services. »

Elle se mit à rire d'un rire sonore qui disait : « Je sais. »

Le timbre du vestibule tinta, des portes s'ouvrirent et se fermèrent. Lesablé parut. Il portait un habit noir, une cravate blanche et des gants blancs. Il fit un effet. Cachelin s'était élancé, confus et ravi : « Mais, mon cher, c'était entre nous; voyez, moi, je suis en veston. »

Le jeune homme répondit : « Je sais, vous me l'aviez dit, mais j'ai l'habitude de ne jamais sortir le soir sans mon habit. » Il saluait, le claque sous le bras, une fleur à la boutonnière. César lui présenta : « Ma sœur, M<sup>lle</sup> Charlotte; — ma fille, Coralie, que nous appelons familièrement Cora. »

Tout le monde s'inclina. Cachelin reprit : « Nous n'avons pas de salon. C'est un peu gênant, mais on s'y fait. » Lesablé répliqua : « C'est charmant! »

Puis on le débarrassa de son chapeau qu'il voulait garder. Et il se mit aussitôt à retirer ses gants.

On s'était assis; on se regardait de loin, à travers la table, et on ne disait plus rien. Cachelin demanda : « Est-ce que le chef est resté tard? Moi, je suis parti de bonne heure pour aider ces dames. »

Lesable répondit d'un ton dégagé : « Non. Nous sommes sortis ensemble parce que nous avons à parler de la solution des toiles à prélarts de Brest. C'est une affaire fort compliquée qui nous donnera bien du mal. »

Cachelin crut devoir mettre sa sœur au courant, et se tournant vers elle : « Toutes les questions difficiles au bureau, c'est monsieur Lesable qui les traite. On peut dire qu'il double le chef. »

La vieille fille salua poliment en déclarant : « Oh ! je sais que monsieur a beaucoup de capacités. »

La bonne entra, poussant la porte du genou et tenant en l'air, des deux mains, une grande soupière. Alors « le maître » cria : « Al-lons, à table ! Placez-vous là, Monsieur Lesable, entre ma sœur et ma fille. Je pense que vous n'avez pas peur des dames. » Et le dîner commença.

Lesable faisait l'aimable, avec un petit air de suffisance, presque de condescendance, et il regardait de coin la jeune fille, s'étonnant de sa fraîcheur, de sa belle santé appétissante. M<sup>lle</sup> Charlotte se mettait en frais, sachant les intentions de son frère, et elle soutenait la conversation banale accrochée à tous les lieux communs. Cachelin, radieux, parlait haut, plaisantait, versait le vin acheté une heure plus tôt chez le marchand du coin : « Un verre de ce petit Bourgogne, Monsieur Lesable. Je ne vous dis pas que ce soit un grand cru, mais il est bon, il a de la cave et il est naturel ; quant à ça, j'en répons. Nous l'avons par des amis qui sont de là-bas. »

La jeune fille ne disait rien, un peu rouge, un peu timide, gênée par le voisinage de cet homme dont elle soupçonnait les pensées.

Quand le homard apparut, César déclara : « Voilà un personnage avec qui je ferai volontiers connaissance. » Lesable, souriant, raconta qu'un écrivain avait appelé le homard « le cardinal des mers », ne sachant pas qu'avant d'être cuit cet animal était noir. Cachelin se mit à rire de toute sa force en répétant : « Ah ! ah ! ah ! elle est bien drôle. » Mais M<sup>lle</sup> Charlotte, devenue sérieuse, se fâcha : « Je ne vois pas quel rapport on a pu faire. Ce monsieur-là était déplacé. Moi, je comprends toutes les plaisanteries, toutes, mais je m'oppose à ce qu'on ridiculise le clergé devant moi. »

Le jeune homme, qui voulait plaire à la vieille fille, profita de l'occasion pour faire une profession de foi catholique. Il parla des gens de mauvais goût qui traitent avec légèreté les grandes

vérités. Et il conclut : « Moi, je respecte et je vénère la religion de mes pères, j'y ai été élevé et j'y resterai jusqu'à ma mort. »

Cachelin ne riait plus. Il roulait des boulettes de pain en murmurant : « C'est juste, c'est juste. » Puis il changea la conversation, qui l'ennuyait, et par une pente d'esprit naturelle à tous ceux qui accomplissent chaque jour la même besogne, il demanda : « Le beau Maze a-t-il dû rager de n'avoir pas son avancement, hein ? »

Lesable sourit : « Que voulez-vous ? à chacun selon ses actes ! » Et on causa du ministère, ce qui passionnait tout le monde, car les deux femmes connaissaient les employés presque autant que Cachelin lui-même, à force d'entendre parler d'eux chaque soir. M<sup>lle</sup> Charlotte s'occupait beaucoup de Boissel, à cause des aventures qu'il racontait et de son esprit romanesque, et M<sup>lle</sup> Cora s'intéressait secrètement au beau Maze. Elle ne les avait jamais vus, d'ailleurs.

Lesable parlait d'eux avec un ton de supériorité, comme aurait pu le faire un ministre jugeant son personnel.

On l'écoutait : « Maze ne manque point d'un certain mérite ; mais quand on veut arriver, il faut travailler plus que lui. Il aime le monde, les plaisirs. Tout cela apporte un trouble dans l'esprit. Il n'ira jamais loin, par sa faute. Il sera sous-chef, peut-être, grâce à ses influences, mais rien de plus. Quant à Pitolet, il rédige bien, il faut le reconnaître, il a une élégance de forme qu'on ne peut nier, mais pas de fond. Chez lui tout est en surface. C'est un garçon qu'on ne pourrait mettre à la tête d'un service important, mais qui pourrait être utilisé par un chef intelligent en lui mâchant la besogne. »

M<sup>lle</sup> Charlotte demanda : « Et M. Boissel ? »

Lesable haussa les épaules : « Un pauvre sire, un pauvre sire. Il ne voit rien dans les proportions exactes. Il se figure des histoires à dormir debout. Pour nous, c'est une non-valeur. »

Cachelin se mit à rire et déclara : « Le meilleur, c'est le père Savon. » Et tout le monde rit.

Puis on parla des théâtres et des pièces de l'année. Lesable jugea avec la même autorité la littérature dramatique, classant les auteurs nettement, déterminant le fort et le faible de chacun, avec l'assurance ordinaire des hommes qui se sentent infaillibles et universels.

On avait fini le rôti. César maintenant décoiffait la terrine de

foies gras avec des précautions délicates qui faisaient bien juger du contenu. Il dit : « Je ne sais pas si celle-là sera réussie. Mais généralement elles sont parfaites. Nous les recevons d'un cousin qui habite Strasbourg. »

Et chacun mangea avec une lenteur respectueuse la charcuterie enfermée dans le pot de terre jaune.

Quand la glace apparut, ce fut un désastre. C'était une sauce, une soupe, un liquide clair, flottant dans un compotier. La petite bonne avait prié le garçon pâtissier, venu dès sept heures, de la sortir du moule lui-même, dans la crainte de ne pas savoir s'y prendre.

Cachelin, désolé, voulait la faire reporter, puis il se calma à la pensée du gâteau des Rois, qu'il partagea avec mystère comme s'il eût enfermé un secret de premier ordre. Tout le monde fixait ses regards sur cette galette symbolique, et on la fit passer, en recommandant à chacun de fermer les yeux pour prendre son morceau.

Qui aurait la fève? Un sourire niais errait sur les lèvres. M. Lesable poussa un petit « Ah ! » d'étonnement, et montra entre son pouce et son index un gros haricot blanc encore couvert de pâte. Et Cachelin se mit à applaudir, puis il cria : « Choisissez la reine ! choisissez la reine ! »

Une courte hésitation eut lieu dans l'esprit du roi. Ne ferait-il pas un acte politique en choisissant M<sup>lle</sup> Charlotte? Elle serait flattée, gagnée, acquise! Puis il réfléchit qu'en vérité c'était pour M<sup>lle</sup> Cora qu'on l'invitait, et qu'il aurait l'air d'un sot en prenant la tante. Il se tourna donc vers sa voisine, et lui présenta le pois souverain : « Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous l'offrir? » Et ils se regardèrent en face pour la première fois. Elle dit : « Merci, Monsieur ! » et reçut le gage de grandeur.

Il pensait : « Elle est vraiment jolie, cette fille. Elle a des yeux superbes. Et c'est une gaillarde, mâtin ! »

Une détonation fit sauter les deux femmes. Cachelin venait de déboucher le champagne, qui s'échappait avec impétuosité de la bouteille et coulait sur la nappe. Puis les verres furent emplis de mousse, et le patron déclara : « Il est de bonne qualité, on le voit. » Mais comme Lesable allait boire pour empêcher encore son verre de déborder, César s'écria : « Le roi boit ! le roi boit ! le roi boit ! » Et M<sup>lle</sup> Charlotte, émoustillée aussi, glapit de sa voix aiguë : « Le roi boit ! le roi boit ! »

Lesable vida son verre avec assurance, et le reposant sur la table : « Vous voyez que j'ai de l'aplomb ! » puis, se tournant vers M<sup>lle</sup> Cora : « A vous, Mademoiselle ! »

Elle voulut boire ; mais tout le monde ayant crié : « La reine boit ! la reine boit ! » elle rougit, se mit à rire et reposa la flûte devant elle.

La fin du dîner fut pleine de gaieté, le roi se montrait empressé et galant pour la reine. Puis, quand on eut pris les liqueurs, Cachelin annonça : « On va desservir pour nous faire de la place. S'il ne pleut pas, nous pouvons passer une minute sur la terrasse. » Il tenait à montrer la vue, bien qu'il fit nuit.

On ouvrit donc la porte vitrée. Un souffle humide entra. Il faisait tiède dehors, comme au mois d'avril ; et tous montèrent le pas qui séparait la salle à manger du large balcon. On ne voyait rien qu'une lueur vague planant sur la grande ville, comme ces couronnes de feu qu'on met au front des saints. De place en place cette clarté semblait plus vive, et Cachelin se mit à expliquer : « Tenez, là-bas, c'est l'Eden qui brille comme ça. Voici la ligne des boulevards. Hein ! comme on les distingue. Dans le jour, c'est splendide, la vue, d'ici. Vous auriez beau voyager, vous ne verriez rien de mieux. »

Lesable s'était accoudé sur la balustrade de fer, à côté de Cora qui regardait dans le vide, muette, distraite, saisie tout à coup par une de ces langueurs mélancoliques qui engourdissent parfois les âmes.

M<sup>lle</sup> Charlotte rentra dans la salle par crainte de l'humidité. Cachelin continua à parler, le bras tendu, indiquant les directions où se trouvaient les Invalides, le Trocadéro, l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

Lesable, à mi-voix, demanda : « Et vous, Mademoiselle Cora, aimez-vous regarder Paris de là-haut ? »

Elle eut une petite secousse, comme s'il l'avait réveillée, et répondit : « Moi?... oui, le soir surtout. Je pense à tout ce qui se passe là devant nous. Combien il y a de gens heureux et de gens malheureux dans toutes ces maisons ! Si on pouvait tout voir, combien on apprendrait de choses ! »

Il s'était rapproché jusqu'à ce que leurs coudes et leurs épaules se touchassent : « Par les clairs de lune, ça doit être féerique ? »

Elle murmura : « Je crois bien. On dirait une gravure de Gus-

tave Doré. Quel plaisir on éprouverait à pouvoir se promener longtemps sur les toits. »

Alors il la questionna sur ses goûts, sur ses rêves, sur ses plaisirs. Et elle répondait sans embarras, en fille réfléchie, sensée, pas plus songeuse qu'il ne faut. Il la trouvait pleine de bon sens, et il se disait qu'il serait vraiment doux de pouvoir passer son bras autour de cette taille ronde et ferme, et d'embrasser longuement, à petits baisers lents, comme on boit à petits coups de très bonne eau-de-vie, cette joue fraîche, auprès de l'oreille, qu'éclairait un reflet de lampe. Il se sentait attiré, ému par cette sensation de la femme si proche, par cette soif de la chair mûre et vierge, et par cette séduction délicate de la jeune fille. Il lui semblait qu'il serait demeuré là pendant des heures, des nuits, des semaines, toujours, accoudé près d'elle, à la sentir près de lui, pénétré dans le charme de son contact. Et quelque chose, comme un sentiment poétique, soulevait son cœur en face du grand Paris étendu devant lui, illuminé, vivant sa vie nocturne, sa vie de plaisirs et de débauche.

Il lui semblait qu'il dominait la ville énorme, qu'il planait sur elle; et il sentait qu'il serait délicieux de s'accouder chaque soir, sur ce balcon, auprès d'une femme, et de s'aimer, de se baiser les lèvres, de s'étreindre au-dessus de la vaste cité, au-dessus de toutes les amours qu'elle enfermait, au-dessus de toutes les satisfactions vulgaires, au-dessus de tous les désirs communs, tout près des étoiles.

Il est des soirs où les âmes les moins exaltées se mettent à rêver, comme s'il leur poussait des ailes. Il était peut-être un peu gris.

Cachelin, parti pour chercher sa pipe, revint en l'allumant : « Je sais, dit-il, que vous ne fumez pas, aussi je ne vous offre point de cigarettes. Il n'y a rien de meilleur que d'en griller une ici. Moi, s'il me fallait habiter en bas, je ne vivrais pas. Nous le pourrions, car la maison appartient à ma sœur ainsi que les deux voisines, celle de gauche et celle de droite. Elle a là un joli revenu. Ça ne lui a pas coûté cher dans le temps, ces maisons-là. » Et, se tournant vers la salle, il cria : « Combien donc as-tu payé les terrains d'ici, Charlotte ? »

Alors la voix pointue de la vieille fille se mit à parler. Lesable n'entendait que des lambeaux de phrase «... En mil huit cent soixante-trois... trente-cinq francs... bâti plus tard... les

trois maisons... un banquier... revendu au moins cinq cent mille francs... »

Elle racontait sa fortune avec la complaisance d'un vieux soldat qui dit ses campagnes. Elle énumérait ses achats, les propositions qu'on lui avait faites depuis, les plus-values, etc.

Lesable, tout à fait intéressé, se retourna, appuyant maintenant son dos à la balustrade de la terrasse. Mais comme il ne saissait encore que des bribes de l'explication, il abandonna brusquement sa jeune voisine et rentra pour tout entendre ; et s'asseyant à côté de M<sup>lle</sup> Charlotte, il s'entretint longuement avec elle de l'augmentation probable des loyers et de ce que peut rapporter l'argent bien placé en valeurs ou en biens-fonds.

Il s'en alla vers minuit, en promettant de revenir.

Un mois plus tard, il n'était bruit dans tout le ministère que du mariage de Jacques-Léopold Lesable avec M<sup>lle</sup> Céleste-Coralie Cachelin.

Guy DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

---

# LES LACS ANGLAIS

---

## I

Nous achevions de dîner sur la terrasse à l'italienne d'un petit restaurant des Champs-Élysées, tout voisin du Cirque, minuscule terrasse où l'on ne peut guère tenir plus de quatre, et où nous avons tant causé, les plus paresseux de nos amis et moi, par des soirs d'été. Les étoiles brillaient à travers les branches à peine remuées des arbres qui montaient jusqu'à la balustrade.

A nos pieds, les cordons de gaz enguirlandaient le jardin silencieux d'où les derniers dîneurs étaient partis. Le roulement des voitures qui allaient au Bois, — emportant quels bonheurs ou quelles mélancolies? — s'alanguissait dans la nuit profonde. Les cuivres du cirque ronflaient, coupés de claquements de fouet. Nous étions, ou deux, ou trois, rarement davantage, accoudés sur la table desservie, parmi les flacons de liqueurs et les boîtes de cigares, à parler esthétique et sentiment, libertinage et religion, littérature et cuisine, dans ce coin paisible de Paris... Or, ce soir-là, mon unique partner, sachant que le lendemain j'allais à Cherbourg, afin de gagner Weymouth, puis Bristol et Manchester, puis les lacs anglais du Westmoreland et du Cumberland, avait exécuté une charge à fond contre les voyages : « Se voiturer comme un colis, » s'écriait-il, « est-ce assez infé-  
« rieur, comme si aucun paysage regardé avec les yeux du corps  
« égalait un des paysages que nous devinons avec les yeux du  
« rêve? Et puis, voir une place de la terre, et la comprendre, et  
« la sentir, est-ce que vous croyez, comme les touristes promenés  
« par Cook, que cela s'improvise au bout de la lorgnette, entre  
« le déjeuner et le dîner, — comme une jolie femme se fait ser-  
« vir une bouchée aux huîtres et deux doigts de vin ambré chez le  
« pâtissier à la mode? Le prix des choses, et vous le savez  
« mieux que moi, vous le maniaque de psychologie, c'est ce que

« nous faisons passer d'elles dans notre âme. L'unique et chétif  
« arbuste d'un jardinet grand comme cette nappe, si vous vivez  
« avec lui, et si un peu de son feuillage, ou vert ou jauni, se mêle à  
« vos émotions, — oui, cet arbuste rabougri vaut toutes les forêts  
« de l'Amérique ou de la Russie. Car, devant lui, vous n'êtes pas  
« du moins le passant qui ne sait rien de l'intimité des heures et des  
« saisons, l'étranger qui n'emporte des plus beaux lieux que la  
« possibilité de dire : — J'ai été là..... — Vieillissons sur place,  
« comme les chênes..... » Et il s'interrompit pour écouter la voix  
d'une femme, un peu rauque et grêle, qui perçait le mur du  
cabinet voisin et racontait en termes d'argot une querelle avec  
une camarade.....

## II

« Avait-il raison ? » pensais-je vingt-quatre heures plus tard  
et sur le pont d'un vapeur anglais, à l'ancre dans la rade de  
Cherbourg. La clarté du jour d'été mourait dans le silence du  
vaste port. C'était une de ces heures de détente de tous les  
bruits, qui s'accorde si bien avec l'étrange détente de tous les  
sentiments accomplie en nous, lors d'un départ. Dans le ciel  
chargé de nuages immobiles, passait à peine un souffle d'air.  
Sur le quai, les maisons s'allongeaient, muettes et grises.  
Là-bas, d'énormes vaisseaux de guerre entre-croisaient leurs  
agrès ténus. Des barques à voiles glissaient sur l'eau sombre,  
avec une lenteur doucement balancée de leur coque. Des oiseaux  
de mer aux larges ailes blanches planaient, guettant une proie,  
et sur le pont, des marins couchés à côté d'une des machines  
jouaient à lancer des pièces de monnaie, musclés, bronzés,  
vêtus de costumes bruns, avec cette absence de mouvements  
précipités que donne l'habitude d'une vie très précise. Cela  
seulement, et les allées et venues de trois ministres protestants,  
reconnaissables à la longue redingote noire, au petit collet blanc,  
et au large chapeau de haute forme ; — cela seulement, et, sor-  
tant des profondeurs de l'entrepont, le cliquetis des fourchettes  
de quelques dîneurs hygiéniquement assis à leur habituel repas  
du soir ; — cela seulement, et, parmi ces détails indifférents,  
une impression de solitude amère à la fois et douce, valait-il la  
peine d'avoir quitté le délicieux Paris d'été, si fécond en longues  
soirées de eauserie, le Paris d'été, avec la coquette cam-

pagne de ses environs et ses bois à une heure de chemin de fer?..... « Avait-il raison? » pensais-je en regardant ce paysage où l'agonie du jour se prolongeait, de plus en plus alanguie et morne; et tout à coup éclata, dans l'air calme, le hurlement sourd, continu et dispersé avec une étrange mélancolie, du bateau qui appelait ses passagers, et ce fut bientôt, à travers les bruissements de l'eau déchirée, l'entrée dans la nuit du grand dortoir flottant qui nous emportait...

Vers cinq heures du matin, le petit roulis a soudain cessé. Le halètement saccadé de la machine qui a rempli l'entrepont depuis le départ s'achève en une sorte de palpitation à peine perceptible. Entre cet arrêt du bateau et le départ du train, quelques minutes à peine, juste de quoi se sentir engrené dans cette enragée rapidité de mouvements qui fait songer aux pantomimes des Hanlon lees, et qui effare d'une façon si étrange les nouveaux venus dans l'île du travail. C'est un matin voilé de brume, le « matin aux yeux gris » dont parle Shakespeare. Les porteurs déchargent les bagages. L'omnibus file dans un bruit de ferrailles, emporté par deux chevaux qui vont comme le vent. A peine si, par les fenêtres du large véhicule, le regard a le temps de saisir le dessin de la baie de Weymouth, avec une eau basse et verte, un ciel tout gris et la rangée sur le sable des cabines de bains fermées. Et tout de suite, hommes et bagages s'engouffrent dans le train qui part à toute vapeur. Les vertes prairies défilent dans le brouillard, et les maisons carrées, et les villages réguliers, et les grandes cheminées d'usines qui fument. Dix autres trains lancés comme le nôtre se croisent et se suivent. Parmi ce tapage et dans cette brume, je songe au tableau de Turner qui se voit à la *Galerie Nationale* et qui s'appelle : *Pluie, fumée, vitesse*. Cela représente une locomotive qui court éperdument à travers une vapeur de suie et sous une trombe d'eau fouettée par le vent. C'est tout ce que les nerfs d'un Français ressentent de l'Angleterre, dans les premières heures.

### III

Pluie, fumée, vitesse..... et dur labeur! — J'ai ce sentiment une fois de plus, en errant, dans l'intervalle de deux trains, le long des rues de Bristol qui s'éveille. Il est neuf heures. Toujours ce ciel livide et d'où cette éternelle pluie dégoutte par sac-

cares. Et toujours, dans cette atmosphère de suie et d'eau, la même construction anglaise se détache : les petites fenêtres à guillotine sont d'une précision de lignes qui vaut la précision de contour des maisons et la précision des lettres des affiches. Parallèle à la rivière Avon, le *floating harbour*, le port flottant, supporte des quantités de barques à l'amarre. Les édifices gothiques, d'une pierre grise et toute triste à voir dans cet air suintant, dressent leur masse à ce dessin sévère, et attestent que des hommes, morts depuis longtemps, ont subi l'influence assombrissante de ce climat, meurtrier à la sensation du plaisir. Un marché se rencontre sur ma route, couvert et débordant de peuple. Des femmes en haillons, mais en chapeau, vendent des fruits, les pauvres et menus fruits de ce ciel noyé : de toutes petites prunelles violettes et des poires grosses comme des noix. — A côté, les énormes tranches de saumon, fendues au couperet, étalent leur épaisseur sanguinolente, et les quartiers de bœuf garnis de leur graisse jaune attendent les appétits vigoureux des rudes travailleurs de ce pays d'effort...

Et puis le train de nouveau m'emporte, vers Manchester cette fois, traversant avec son habituelle rapidité des villes énormes bâties en briques rouges. Aux approches de Birmingham, quinze lignes de rails filent, parallèles les unes aux autres. A la porte d'une usine de bière, je compte vingt et un wagons, chargés de barils qui s'amoncellent en pyramides. Les tuyaux d'usine, serrés en forêt, poussent leur suie noire sur le fond déjà si noir de ce ciel. Les tunnels se succèdent, et Manchester apparaît, sinistre dans la nuit tombante. Les boutiques se ferment dans cette grande ville, plus travailleuse encore que Bristol. Les ouvrières rentrent de l'atelier, sanglées dans leur manteau de drap brouillé, et leur bouche a presque toujours ce pli contracté qui achève en un sourire à demi douloureux tant de physiologies de femmes anglaises. On dirait que le pesant labeur héréditaire de la race laisse quelque chose de sa peine sur les visages énervés de ces femmes. Des haillons passent, des figures affamées, des pieds nus. De l'un des ponts du vieux quartier, on peut voir l'eau de la rivière couler, lente et noire, serrée entre des maisons humides, chargée de toute l'impureté des usines, et transformant ce coin de cité manufacturière en une sorte d'ignoble Venise, sans gondoles, sans palais et sans soleil !... Décidément mon compagnon des Champs-Élysées n'avait pas raison.

Et il vaudrait la peine de venir ici, ne fût-ce que pour avoir, par contraste, la sensation, dans le souvenir d'une France calme et paresseuse, d'un Paris gai, joli et méridional, d'un Paris abandonné au doux rien faire sur les rives de la Seine, voluptueuse et bleue. Naples, Marseille, Paris, les villes anglaises, ce sont les barreaux de l'échelle qui va de la vie nonchalante à la vie presque tragique à force de travail, et du ciel d'azur au ciel de bitume.

## IV

Du fond de ces villes qui gisent comme en un gouffre de suie, l'Anglais aperçoit pourtant des matins de ciel clair, et cette demi-vision redouble en lui l'inévitable nostalgie d'un repos après le labeur, dans un horizon d'idylle. C'est pour cela que nulle part, comme en Angleterre, le voyageur ne rencontre l'étonnante alternance des paysages d'industrie et des paysages de loisir romanesque. Londres, avec ses énormes parcs encastrés dans ses énormes quartiers, est comme le raccourci de toute l'île. Wight est un des parcs de l'Angleterre. Le district des lacs en est un autre. Et tout l'annonce, à mesure que le train s'en va de Manchester à Lancastre, puis de Lancastre à Windermere. Même, si j'avais eu comme l'infortuné Keats, le poète d'*Endymion*, la foi profonde aux dieux païens, j'eusse remercié un génie complaisant de ce qu'au moment du départ, il m'accordait un de ces jours bleus d'une si étrange impression après tant de jours noirs. Il passait dans l'air du matin, tandis qu'un *cab* m'emportait par les rues de la sombre ville vers *Victoria station*, le joli frisson d'une lumière qui se débarrasse de ses nuages. Seulement c'était encore, entre cette lumière et Manchester, une buée immobile de charbon. Une vapeur à la fois transparente et presque palpable, d'une nuance violette, se glissait jusque dans les sculptures des hautes maisons de pierre rouge. Un peu de gaieté physique filtrait à travers ce dôme de poussière et de brouillard, et une caresse du soleil se posait sur les promeneurs des places publiques. Cette même caresse traînait sur les allants et venants qui, dans la gare, attendaient la mise en mouvement d'un des dix ou quinze trains en partance. Les voitures arrivaient, enlevées au trot des chevaux rapides qu'une bride trop serrée forçait de relever leur tête et de crispier leur bouche avec douleur. Des hommes en chapeau de soie, et leur billet dans la

main faisaient cirer leurs bottes. Des porteurs roulaient des brouettes, déposant les bagages du voyageur qui les suivait, dans le compartiment destiné à une localité précise. A travers cette cohue libre de tout contrôle, aucun tumulte même dans la hâte, aucun désordre même dans la complication. Les plus menus détails montrent les peuples. Ces gens-ci se rangent eux-mêmes. Il suffit de se rappeler une de nos gares pour constater que, dans nos voyages comme dans notre politique, nous autres Français, toujours une administration nous range.

Heureuse manie philosophante ! Et quelle compagne pour les minutes d'ennui d'un trajet ! Le train est en marche, et je lis des journaux. C'est un signe encore que le peuple est autre. Ces gazettes de huit pages, et de combien de colonnes ! sont pourtant de province. Mais les faits s'y pressent comme les grains de raisin dans un pudding. Il y a des renseignements circonstanciés sur la guerre d'Égypte, sur une exploration en Afrique, sur le prix des marchandises, à tous les coins de la terre, sur la grève des policiers d'Irlande, sur un concours de joueurs de cricket. Que nous voilà loin des fines chroniques et des légers feuilletons de nos artichiers du boulevard, ou de leurs imitateurs des départements ! Aussi bien, l'homme d'environ cinquante ans, au visage carré, qui est assis en face de moi et qui, de sa large main, tient un de ces journaux anglais, ses longs pieds solidement posés à terre, cet homme aux épaules massives, aux fortes bottines, au visage pourpre, aux vêtements durs, ce personnage, chez lequel tout respire la certitude, n'est-il pas le lecteur qui convient à ce répertoire de réalités ? — Heureuse manie philosophante ! Qu'aurais-je fait pendant les trois heures qu'il m'a fallu passer à Lancastre, si je n'avais pas interprété en idées générales, ni tout à fait vraies, ni tout à fait fausses, de menus détails d'observation ? Au pied du vieux château, reconstruit à la moderne, mais crénelé toujours, une fois de plus je constate que l'aspect des constructions nouvelles s'harmonise ici merveilleusement avec l'aspect des constructions anciennes et gothiques, — symbole d'une civilisation dans laquelle le présent se relie encore au passé. Devant ce château, un cimetière est placé qui sert de jardin public. Le gazon pousse entre les pierres des tombes dont les enfants rieurs effacent avec leurs pieds les inscriptions. Une petite fille passe, ses cheveux blonds sur ses yeux, avec cette douceur d'ange, propre aux

visages anglais dans la toute jeunesse. Si les morts qui dorment sous la pierre pouvaient s'éveiller de leur sommeil sans songes, ils retrouveraient leur Angleterre dans l'Angleterre vivante, — et les nôtres, hélas! nos chers morts qui ont créé notre France avec la bonne volonté de toutes leurs heures, que retrouveraient-ils de leur œuvre, s'ils revenaient promener leur fantôme à la place où leur effort s'est dépensé ?

Et le train m'emporte de nouveau. Je suis enfin à Windermere, dans ce district auquel se rattachent les noms de Wordsworth et de Samuel Coleridge, de Southey et de Quincey, de Tennyson aussi, puisqu'il vécut longtemps sur le bord du lac de Coniston, à Tent Lodge. C'est vraiment une entrée dans un délicieux jardin de plaisance, que ce premier abord du pays des lakistes. L'eau du lac de Windermere s'aperçoit de la voiture, sur la route conduisant au petit village d'Ambleside, à l'autre extrémité. Cette eau apparaît grise et bleuâtre, parmi les arbres, sous un coucher de soleil tout blanc, qui argente un ciel ouaté de brumes, et ces molles brumes vaporisent les caps boisés de l'autre rive. La route longe ainsi le grand lac qu'elle laisse à sa gauche, et sur la droite ce ne sont que maisons garnies de lierres et fleuries de roses. La fenêtre d'en bas fait saillie sur la façade et bombe ses carreaux de face et de côté, sur une pelouse comme feutrée de gazon vert... L'œil surprend un ameublement de salon, tout en objets modernes et solides. Quelques dames causent ou écrivent derrière cette fenêtre. Des petits garçons passent à cheval, avec le grand col, le demi-chapeau, la veste courte, et cette expression résolue si particulière au boy très bien élevé... La tête du lac se dessine. C'est un golfe d'eau bleue qui vient mourir à la base d'une montagne, violette à cette heure ; et tout au fond surgit Ambleside, place excellente pour y passer quelques jours et rayonner dans toute une partie du district.

## V

D'où venaient-ils et quel étrange roman, comique ou tragique, les avait conduits dans ce coin perdu de l'Angleterre, ces musiciens italiens, qui sur leurs harpes et leurs violons et par ce beau soir d'arrivée jouèrent tout à coup sous les fenêtres du salon de l'hôtel un air autrefois entendu ? Et pourquoi, dans ce respectable salon, que semblait présider le portrait de Sa Majesté la

Reine et celui de feu le Prince Consort, parmi les physionomies respectables des dames âgées et des demoiselles correctes, deux fantômes m'apparurent-ils, deux gracieux et souples fantômes, mais infiniment peu respectables? Et je les voyais, à chaque mesure de l'air d'autrefois, avec une précision plus entière de mes souvenirs. C'était un air d'opérette, d'une banalité suprême dans sa mélancolie, et merveilleusement adapté au mauvais goût romanesque et sentimental d'une fille. Car la grande Aline, — c'était le nom d'un de mes deux fantômes, — qui chantait infatigablement cet air en s'accompagnant sur le piano, dans son boudoir mauve de la rue d'Amsterdam, la grande Aline, hélas! n'était que cela. L'appartement, composé de cinq pièces et situé au troisième étage, se trouvait tout voisin de la place de l'Europe, et le sifflet des trains coupait par intervalles la voix grêle de la musicienne, — cette pauvre voix de poitrinaire et de soupeuse. Avec ses yeux d'un bleu tout pâle dans son mince visage d'une pâleur décolorée, avec les nattes amaigries de ses cheveux d'un blond cendré, avec ses grêles épaules drapées d'un demi-châle par dessus un peignoir de cachemire, elle passait d'interminables après-midi d'hiver assise à ce piano, et toujours elle recommençait, après des tapotages incertains, le seul air qu'elle possédât complètement et qui sans doute se rattachait pour elle à quelque chose de moins brutal dans son passé. La petite Juliette, sa jeune sœur, errait autour d'elle, faisant l'ouvrage nécessaire, époussetant un meuble, plaçant un objet, recousant la balayeuse d'un jupon. La grande Aline avait vingt-quatre ans. La petite Juliette en avait quatorze. C'était une impression, navrante à la fois comme le vice et touchante comme la fatalité, de voir cette enfant au buste ambigu promener son innocence dans cet appartement de libertinage, dont tous les meubles avaient payé un baiser. De misérables baisers et de misérables meubles! On devinait l'éternel problème d'une existence de hasard derrière le luxe mensonger, les bibelots disparates, l'élégance factice de ces chambres où ne se rencontrait aucun de ces objets que leur consciencieuse solidité rend capables de durer longtemps et de vieillir avec l'homme. Mais ce qui nous attirait dans ce mauvais gîte, un poète célèbre et moi-même, ce qui nous faisait arriver là, comme chez une femme aimée, avec des bonbons, des fleurs ou quelque menu présent, ce n'était pas la maîtresse de l'endroit, que nous avions trop bien connue liée avec un peintre de nos amis pour

jamais la traiter autrement qu'en camarade; — ce n'étaient pas les personnes complaisantes qu'on trouvait parfois assises sur un fauteuil et qui avaient toujours besoin d'être reconduites; — non, mais cet étonnant paradoxe de la pauvre Juliette, de la petite sœur aux yeux malicieux et purs, venue de la campagne l'autre année, et qui s'occupait du service de sa sœur aînée comme elle eût fait celui du curé de son village, tout paisiblement et honnêtement. Elle avait un air si délicat de ne rien savoir de l'étrangeté du métier d'Aline, quoique ce métier devint plus bas chaque jour, avec la laideur commençante! Elle était si naïve et affectueuse dans l'étalage des brimborions de gâterie que ces « messieurs » lui avaient donnés! Et aux plaisanteries de sa sœur et des visiteuses, elle riait d'un si joli rire de fillette qui ne comprend pas!

Grandelette déjà et la taille mal prise dans des robes évidemment arrangées après coup et qui avaient appartenu à sa sœur, c'était encore dans des souliers portés par sa sœur que son pied tournait; c'étaient des bas de soie usés par sa sœur qui flottaient autour de sa fine cheville. Blonde comme sa sœur aussi, et lui ressemblant de par delà huit années de débauche, elle allait, venait. Nous lui demandions si elle regrettait son pays, et elle nous répondait : non. N'était-elle pas maintenant vêtue presque comme une dame? N'avait-elle pas de la viande à manger et du vin à boire chaque jour, au lieu des pommes de terre et du petit lait de son hameau des Vosges? Et ses joues tendues, et ses yeux reposés, — car elle se couchait à huit heures tandis que l'autre était au théâtre ou dans quelque cabinet de restaurant, — et son parler lorrain, traînant et vague, et l'enfantine soumission de ses gestes à sa sœur, révérée comme la source de ce bien-être, — tout cela nous attristait démesurément, mais aussi cela nous faisait sentir l'étrange ironie qui est au fond de l'existence humaine, avec une intensité presque malsaine. J'aimais cette intensité, en vrai moraliste de décadence, et assise à son piano où manquaient deux notes qu'elle sautait comme elle pouvait, la fille chantait cet air qui me poursuivait, après tant de jours, jusque dans le salon de l'hôtel d'Ambleside...

Paul BOURGET.

(A suivre.)

---

---

# COMMENT ON DIVORCE

AU-DESSUS DE 200,000 LIVRES DE RENTE

---

A PARIS

Madame a trompé Monsieur dans des circonstances particulièrement désobligeantes. L'amant est de condition inavouable, de parenté trop proche ou de sexe inusité.

Monsieur aurait bien voulu fermer les yeux, se boucher les oreilles, mais on ne le lui a pas permis. L'opinion publique, sous la forme de vingt journaux, de cent amis et de quatre ou cinq lettres anonymes, lui a démontré qu'il fallait agir. Il agit.

Monsieur court chez maître Bonami, avoué des gens du monde; il fait passer sa carte : « Monsieur le vicomte de Vériville. »

Tous les clercs chuchotent, s'agitent; l'émotion est à son comble. On bouscule les clients inférieurs qui ont osé s'aventurer dans l'élégante étude.

Maître Bonami, averti, expulse violemment un infortuné plaideur avec lequel il causait, et Monsieur est introduit, pendant que, derrière lui, les clercs, tous gentlemen, tous liseurs de journaux, se poussent le coude en murmurant :

— Allons ! il s'est enfin décidé !

Monsieur veut raconter son affaire à maître Bonami; celui-ci l'interrompt, et, avec un sourire aimable :

— Inutile, monsieur le vicomte : je suis au fait.

— C'est donc déjà bien connu ! pense Monsieur en faisant la grimace.

L'avoué continue :

— Oui, on m'en a parlé à mon club.

L'avoué n'est pas fâché de faire savoir qu'il est d'un club ; cela se retrouvera sur la note d'honoraires.

— Je veux plaider, fait Monsieur.

L'avoué a un second sourire :

— Plaider, monsieur le vicomte ! Cela ne se fait plus que lorsqu'il s'agit de gens de rien.

— Pardon, maître Bonami : mais j'ai des griefs sérieux, et il faut...

— Rassurez-vous, monsieur le vicomte ; vos griefs seront appréciés ; mais plaider... jamais ! Cela serait du plus mauvais goût.

— Et que ferons-nous ?

— Laissez-vous guider par moi.

Maître Bonami, dès que Monsieur est parti, saute dans un coupé et se rend chez le magistrat le plus élevé en dignité. Pas de juges subalternes pour les Vériville.

Maître Bonami expose le cas.

Le magistrat fronce le sourcil. Encore un scandale ; encore une occasion de diffamer les classes dirigeantes ! Comment maître Bonami n'a-t-il pas su arranger l'affaire ? Du reste, les Vériville sont de bonne naissance, et, sans doute, ont conservé de bons principes. Ils ne sauraient accepter cette loi irréligieuse du divorce que les magistrats dignes de ce nom n'appliquent qu'avec répugnance.

Maître Bonami proteste : il ne s'agit pas de divorce, mais seulement de séparation de corps.

Le magistrat se rassérène un peu, mais pourtant il semble encore de mauvaise humeur. Il grommelle :

— Du bruit, de la publicité, des articles ! Voyons, recommencez-moi le récit.

Et maître Bonami redit les différentes scènes qui se sont succédé : celle du restaurant, celle du massif de l'île des Cèdres, celle du...

— Assez, assez, fait le magistrat. Allons, je m'occuperai de cela moi-même. Envoyez-moi votre requête.

Maître Bonami s'abouche avec le « célèbre avocat » et lui expédie M. de Vériville.

— Il n'y aura pas à plaider, a dit l'avoué à l'avocat.

— Bien, fait le « célèbre avocat » ; alors, comme ce sera plus délicat, je veux trente mille francs d'honoraires.

Le chiffre est accepté, et le « célèbre avocat » se met au travail.

Il s'agit d'obtenir la séparation de corps, de façon que l'honneur de Monsieur et la réputation de Madame ne subissent aucun préjudice.

Pour cela, le « célèbre avocat » s'entendra avec le « jeune avocat » qu'a choisi Madame (c'est toujours un jeune avocat que choisit Madame).

Le « jeune avocat » est d'aspect aussi sémillant que le « célèbre » est d'abord morose. Une des amies avec lesquelles Madame fait la fête lui a signalé le « jeune avocat » comme un garçon très gentil, très fort, et « qui fera, ma chère, tout ce que vous voudrez ».

Le jeune et le célèbre prennent rendez-vous.

— Mon jeune confrère, dit solennellement l'ancien, c'est une affaire à régler entre nous ; vous comprenez qu'avant tout il faut sauvegarder l'illustre nom de Vériville.

— Mon éminent confrère, répond le jeune, je suis de votre avis. Cependant ma cliente m'a spécialement recommandé la question d'argent, qui n'est jamais indifférente...

— Ces questions, reprend l'ancien, sont secondaires. (Il vient de recevoir ses trente mille francs.) Notre profession, mon jeune confrère, domine de toute sa hauteur les misérables intérêts. Occupons-nous donc des moyens d'éviter le déshonneur. J'ai trouvé un biais. Nous allons faire prononcer la séparation pour des motifs quelque peu fictifs.

— Permettez, mon éminent confrère ; il me semble que les motifs réels sont suffisants...

— Écoutez.

Et le « célèbre avocat » sort de sa serviette un projet de jugement d'où il résulte que la séparation de corps sera prononcée au profit de la femme, parce que son mari, un jour d'impatience, lui a fermé trop vivement au nez la porte de la salle à manger.

Le jeune avocat reste abasourdi ; le célèbre le prend sous le bras et lui dit :

— Allons chez le président.

— La question d'argent, la question d'argent ! répète en route le jeune avocat.

Le président reçoit avec empressement les deux compères... non, confrères.

Il les fait asseoir, et, d'un ton grave, se répand en doléances sur le regret qu'il éprouve d'être obligé de prononcer un jugement dont les motifs porteront à deux honorables familles un coup funeste...

Le célèbre avocat feint l'étonnement :

— Oh ! monsieur le président, deux familles ne sont pas atteintes parce qu'un mari a fermé une porte avec brutalité.

Le président interrompt :

— Comment ! fermé une porte ! Il a, au contraire, ouvert une porte et même plusieurs portes dans des moments inopportuns...

— On le disait, monsieur le président ; mais mon jeune confrère et moi, nous avons rétabli la vérité ; voici les faits sur lesquels nous prions le tribunal de rendre son jugement.

Le président lit le projet qu'ont préparé les avocats.

— A mardi prochain, dit-il.

Il n'y a pas un mois que Monsieur s'en est allé chez M<sup>e</sup> Bonami. Les petites gens attendent deux ans que leur affaire soit appelée à l'audience, et un an de plus avant qu'elle y soit plaidée. M. et M<sup>me</sup> de Vériville en auront fini tout de suite. Mais, bien qu'on ait pris soin de soustraire à tous les yeux les pièces qui pourraient révéler au public l'existence de l'affaire Vériville, cette cause toute parisienne s'est ébruitée. Les chroniqueurs judiciaires sont à l'affût ; ils surveillent les audiences, espérant saisir quelques-uns des mystères si soigneusement dissimulés ; ils sont déçus.

Le mardi, au moment où l'audience s'ouvre, le président tire d'une liasse de papiers une feuille imperceptible.

Le célèbre avocat est à la barre ; il se lève et parle en ces termes :

— Dans l'affaire... Hou... hou... hou... (*toux accentuée*), nos conclusions tendent à ce qu'il plaise au tribunal de prononcer la séparation de corps.

Le jeune avocat, assis en face, se lève et s'incline en signe d'assentiment.

Le président murmure :

— Hou, hou, hou, hu, hu, hu, hi, hi, hi (*série de grognements*).

Nul n'a pu se douter que ce bourdonnement confus, qui a duré à peine une minute, était le jugement prononçant la séparation dans la fameuse affaire Vériville.

Le célèbre et le jeune avocat sortent enchantés.

— Et la question d'argent ? fait le jeune.

— C'est l'affaire des notaires, répond le célèbre. Quant à vos honoraires, je vous ferai donner autant qu'on m'a remis à moi-même, trente mille francs.

— Peuh ! fait le jeune, désappointé, vous gâtez le métier !

## A ROME

Monsieur et Madame sont séparés : première étape. Il s'agit maintenant de briser le lien qu'on a seulement relâché. Le cardinal Mezzocampi protège les Vériville. Le mariage sera annulé à Rome.

On a d'abord eu l'idée d'en demander la nullité parce qu'il n'aurait pas été consommé. Monsieur, tout désireux qu'il soit de recouvrer sa liberté, a boudé. Cinq ans de mariage sans rien consommer ! Un homme ne se relève pas d'une semblable sobriété.

En vain, Madame a-t-elle juré qu'elle raconterait à tout Paris que ce n'était pas vrai, Monsieur a persisté dans son refus.

Le cardinal a alors fait venir à Rome la mère de Madame.

— Vous avez sans doute, a dit Son Éminence, favorisé le mariage de votre fille ?

— Sans doute, a répondu la dame ; mon gendre me plaisait fort et j'ai engagé ma fille...

— Vous l'avez poussée très vivement.

— Oui, oui.

— Poussée, vous en faites serment.

— Mais oui.

— Eh bien ! la congrégation retiendra ce fait. Mais il faut des enquêtes difficiles, des recherches coûteuses...

Les Vériville sont avertis. Deux cent mille francs sont envoyés de Paris.

La congrégation ne se hâte pas ; Monsieur et Madame passent par des angoisses, des espérances, des émotions inouïes.

Enfin la décision est prise :

Attendu que la mère de Madame a reconnu sous la foi du serment qu'elle avait poussé sa fille au mariage ; que cet acte de brutalité constitue une violence condamnable ; que, par conséquent, le mariage a été vicié par l'absence de consentement, annule le mariage des époux Vêriville.

### TROIS ANS APRÈS

(A L'AUDIENCE)

MAITRE BONAMI. — Monsieur le président, nous demandons la conversion en divorce de la séparation de corps prononcée il y a trois ans entre les époux Vêriville.

LE PRÉSIDENT. — C'est entendu, et je vous félicite, M<sup>e</sup> Bonami ; je félicite les honorables avocats de M. et de M<sup>me</sup> de Vêriville du tact et de la discrétion avec lesquels cette affaire a été conduite.

Je sais aussi que la nullité du mariage a été prononcée à Rome. Ah ! si tout le monde imitait les Vêriville !

MAITRE BONAMI. — Ce serait parfait ; mais il faut pour cela avoir deux cent mille livres de rente...

LE PRÉSIDENT. — Au moins, maître Bonami, au moins !

Georges LACHAUD.

---

---

## LA BOXE

---

La boxe n'est pas, à proprement parler, un jeu scolaire ; mais elle tient dans la vie des écoliers anglais et dans l'histoire de leur développement physique un rôle trop important pour n'avoir pas droit à une mention, parmi les exercices pratiqués par la jeunesse d'outre-Manche.

Est-il bien sûr d'ailleurs que celui-là ne doive pas être rangé parmi les jeux ? On ne voudrait pas en jurer. Il arrive certainement à plus d'un collégien d'Eton, de Harrow ou de Rugby de jouer des poings avec un camarade, simplement pour le plaisir. Il y a d'ailleurs, dans la confiance que l'adresse pugilistique inspire à l'individu qui en est doué, dans la certitude de pouvoir toujours, en tout temps, en tout lieu, et sans autres armes que celles de la nature, repousser scientifiquement une attaque, — une volupté particulière et qui permet de ranger la boxe au nombre des sports. Elle possède au plus haut degré ce caractère, quand elle reste, comme le jeu du fleuret, à l'état d'assaut courtois entre adversaires pourvus de gants rembourrés. Pourquoi donc lui refuser le droit de cité dans l'arène gymnique et persister sottement à flétrir comme indigne d'un homme bien élevé ce qui est, après tout, la forme la plus naturelle et la plus loyale du combat réel ou simulé ?

Les gens qui affectent de dédaigner la boxe comme une escrime de goujats oublient un peu trop qu'ils sont exposés tous les jours à se trouver, bon gré, mal gré, engagés dans une querelle ou même dans une lutte avec lesdits goujats. Quelle figure y feront-ils s'ils n'ont jamais appris à se servir de leurs poings ?

Il est fort joli de hausser les épaules et de se considérer noblement comme supérieur à ces adversaires de bas étage. Mais les injures ou les coups de ces adversaires n'en sont pas moins des injures qu'il est doux de châtier et des coups qu'il est bon de parer. Au fond, c'est un pauvre homme qui ne s'est pas mis en état de repousser et de punir sur l'heure une violence personnelle, d'où qu'elle vienne. Or, il n'y a pour cela qu'une méthode connue : avoir à son actif quelques leçons de boxe et ne jamais hésiter à les appliquer, quand c'est nécessaire.

On n'imagine pas le bien que deux ou trois coups de poing bien envoyés en pleine figure font au moral, sinon au physique, d'un insolent, quel que soit son état. Il est rare qu'il s'expose jamais à la récidive.

Quant au bien que ces coups de poing font à celui qui les administre à bon droit, il est purement délicieux, et c'est probablement la plus grande joie qu'il soit donné d'éprouver en ce bas monde. J'en appelle à tous ceux qui l'ont goûtée.

Comme exercice proprement dit, la boxe est un des meilleurs qu'il soit possible de donner au tronc, aux épaules et aux bras. Elle enduret les muscles et leur communique une consistance qui les rend presque invulnérables ; en ce sens, du moins, que les contusions s'y marquent plus difficilement et que les blessures guérissent avec une rapidité extraordinaire. Il n'y a qu'à voir un pugiliste de profession pour reconnaître en lui les attributs les plus marqués de la force et le type même de l'Hercule antique : front bas, maxillaires de bouledogue, cou de taureau, développement colossal des muscles du bras et de l'épaule.

Si la boxe, considérée comme art de la défense naturelle, donne une supériorité évidente à l'individu dans la vie ordinaire, il va de soi que cette supériorité sera également marquée à la guerre, quand le boxeur devient soldat. Habitué à ne compter que sur lui-même, à considérer comme inférieur et méprisable tout adversaire qui n'est pas rompu aux luttes corps à corps, il va de soi que ce boxeur sera, mieux que tout autre, propre à l'assaut ou à l'abordage. Ce n'est pas parce qu'il aura entre les mains un fusil ou une hache qu'il perdra sa force et son adresse. Et cette force, cette adresse trouveront nécessairement leur emploi en lui faisant rechercher le contact avec l'ennemi, qu'un combattant moins robuste ou moins agile n'ambitionne généralement pas.

Ces motifs, ajoutés à toutes les autres habitudes athlétiques de la jeunesse anglaise, lui font cultiver avec passion ce qu'on appelle toujours de l'autre côté du détroit le « noble art de la *self defence* », en dépit du discrédit où est tombée la boxe comme sport public et des lois répressives qui l'interdisent dans le Royaume-Uni.

Lois et discrédit s'expliquent aisément, quand on sait à quels spectacles répugnants donnaient lieu les luttes des *prize-fighters* pour le championnat, ou simplement pour les sommes d'argent engagées sur eux. Que des pugilistes de profession vinsent périodiquement se livrer des combats parfois mortels et s'assommer en présence d'une foule idolâtre, pour la plus grande joie de quelques garçons bouchers et de quelques seigneurs, — il n'y avait là rien de bon à la cause de la moralité nationale ou de l'éducation physique. Les Chambres anglaises ont bien fait d'intervenir, et la police anglaise fait bien de traquer sans pitié ces jeux sanglants, renouvelés du cirque antique.

Mais les abus d'une escrime excellente en soi ne sauraient effacer ses mérites. Tous les sports donnent lieu en Angleterre à des excès analogues, parce que la passion du jeu y trouve un aliment particulièrement approprié aux appétits britanniques. Les Anglais, en effet, n'aiment pas le jeu pour lui-même, comme une lutte avec le hasard et un coup de sonde dans l'inconnu : ils aiment le jeu pour le gain, à la manière du chevalier de Grammont, qui corrigeait volontiers la chance, — c'est-à-dire quand ils croient avoir les atouts dans leur manche, sous forme de renseignements secrets sur la valeur respective des concurrents. C'est pourquoi les meilleurs sports, les plus virils et les plus légitimes, dégénèrent toujours chez eux en coups de filets pour les aigrefins. L'habileté consommée aux exercices du corps suppose naturellement et produit le *professional* : or, l'homme du métier n'est pas plutôt au jeu, qu'il trouve tout simple de se faire payer pour perdre, et de gagner ainsi à coup sûr.

Dans les luttes de *prize-fighters*, l'escroquerie se compliquait de coups et blessures volontaires, offerts en spectacle à des amateurs déjà trop portés, pour la plupart, aux brutalités et aux violences. On ne peut donc qu'approuver la guerre acharnée que leur font les pouvoirs publics, précédés et soutenus par l'opinion. De nos jours, les combats du *ring* proprement dits sont devenus en Angleterre une sorte d'anachronisme des plus exceptionnels.

On voit, de loin en loin, conter par les journaux que deux pugilistes s'étaient secrètement donné rendez-vous dans une plaine isolée, et qu'entourés d'un certain nombre d'affiliés, ils avaient déjà commencé à se marteler la face à coups de poing, quand les constables sont arrivés et les ont mis en état d'arrestation. Les feuilles radicales ajoutent ordinairement à mots couverts que parmi les spectateurs de cette boucherie on a cru reconnaître le prince de Galles. Deux ou trois jours plus tard, le juge de police prononce contre les délinquants la peine de quelques semaines d'emprisonnement, et c'est fini pour un semestre ou deux.

Il en est de même des combats de coqs, également *patronised* par l'héritier présomptif de la couronne et réprouvés par la police.

En somme, on peut dire que la mémorable lutte de Tom Sayers avec Heenan, pour le championnat international, a clos sans retour l'ère du pugilat public.

Mais, dans les mœurs privées, la boxe est toujours en honneur, et peu de réunions hippiques ou autres s'achèvent sans qu'une altercation personnelle, un différend quelconque se liquident par l'échange de quelques coups de poing.

C'est vraisemblablement à cette habitude, autant qu'à la sévérité des lois, qu'il faut attribuer la disparition du duel en Angleterre. Il est admis qu'une injure, une parole malsonnante valent un œil au beurre noir ou une fracture des os propres du nez. Après quoi, l'affaire est considérée, d'un accord tacite, comme terminée, et l'honneur des hautes parties belligérantes est parfaitement satisfait.

Il en est de même dans les écoles, où l'on retrouve l'image la plus parfaite de ce que fut le *ring* en ses plus beaux jours. Le duel à coups de poing y est, en effet, resté très populaire, et quoique les maîtres ne l'approuvent pas ouvertement, quoiqu'ils affectent même de le blâmer et de le punir, on est fondé à croire que leur opposition est de surface.

En tout cas, l'affaire se passe toujours dans les règles. Quand deux élèves ont résolu d'en venir aux mains, ils prennent jour et heure pour le combat, et choisissent un endroit écarté où ils aient chance de ne pas être dérangés. Dans certains collèges, à Rugby, par exemple, il y a un champ clos consacré par l'usage, derrière le mur protecteur de la chapelle. Les camarades, avertis de la petite fête, ne manquent pas de s'y rendre pour former le *ring* ou cercle, qui est ordinairement un carré, par parenthèse.

Deux témoins, désignés par chacun des adversaires, apportent la serviette et la bouteille d'eau traditionnelle : la serviette, pour éponger la sueur qui va ruisseler sur les membres des combattants ; la bouteille, pour baigner leurs tempes ou leurs contusions, et les ranimer, au besoin, d'une gorgée d'eau fraîche.

Les champions, dépouillés de leur veste, parfois de leur chemise, et restés en pantalon, se donnent la main pour affirmer que la lutte sera loyale, c'est-à-dire qu'aucun coup ne sera frappé au-dessous de l'ombilic, que les jambes resteront étrangères à la lutte, et que les mains ne seront point ouvertes ni employées à saisir l'adversaire. Puis, sur un signal, le combat s'engage. Un arbitre ou *umpire*, montre en main, indique la durée des *rounds* ou reprises et des repos, qui sont alternativement d'une minute ou deux.

Le pied gauche en avant et le poids du corps portant sur le pied droit, les adversaires échangent des deux poings, mais spécialement du poing gauche, des coups qui visent les deux yeux, les oreilles, le nez, la mâchoire, le creux de l'estomac ou les espaces intercostaux. Le bras droit, à demi replié en avant de la face et du thorax, pare ces bottes du mieux qu'il peut. Il est permis de baisser la tête — techniquement de *plonger* — pour esquiver un coup, mais non pas de se servir de la tête pour frapper à la manière du bélier. Les poings seuls doivent être en jeu.

À la seconde précise qui marque la fin de la reprise, l'arbitre suspend le combat, et chacun des témoins, un genou en terre, reçoit sur l'autre genou son combattant, qu'il éponge et rafraîchit de son mieux. Défense expresse de s'asseoir à terre ou sur un autre siège, et de prendre un cordial quelconque. La pause finie, à l'avertissement de *time is up* (le temps est écoulé), la lutte reprend de plus belle, pour se continuer ainsi, avec des reprises et des repos alternatifs, jusqu'à ce qu'un des champions soit hors d'état de se remettre en garde ou se reconnaisse battu.

Ordinairement, c'est un coup de poing sur les côtes, en lui coupant la respiration, ou un *double knocker* sur les yeux, en l'aveuglant momentanément, qui amènent ce résultat.

Il ne reste plus alors qu'à ramener au logis vainqueur et vaincu, pour panser leurs contusions. Elles sont habituellement peu dangereuses et ne résistent pas à deux ou trois compresses d'arnica. Parfois, pourtant, il y a des fractures qui nécessitent un traitement plus complet. Mais c'est chose exceptionnelle au collège, où

les témoins s'efforcent en général d'empêcher que le combat ne soit trop acharné, tout en veillant à ce qu'il soit sérieux. Les yeux au beurre noir sont traditionnellement pansés avec un cataplasme formé d'une rondelle de veau cru. On n'a jamais pu savoir si ce pansement bizarre accélère la résolution de l'ecchymose orbitaire ou se borne à ne pas la retarder. Toujours est-il qu'un pugiliste se croirait lésé dans son droit le plus sacré si l'on prétendait lui en administrer un autre, dans les cas d'œil poché ou *blinker*, comme on dit en argot du *ring*.

Car la boxe a sa langue à elle, que les collégiens anglais cultivent plus volontiers que les langues mortes. Dans ce vocabulaire spécial, le poumon s'appelle le *soufflet*; les yeux sont des *hublots*, des *lunettes*, des *clignotants*, des *louchants*; le nez devient la *trompe*, le *proboscis*, la *tabatière*, la *bouteille à vin rouge* (quand il saigne); la bouche est la *boîte à dominos*, la *cruche à cervelle*; les poings sont la *grappe à cinq grains*; les jambes sont des *quilles* ou des *épingles*; la poitrine est le *portemanteau*. Pocher les yeux à son adversaire, c'est lui *peindre les hublots*; lui allonger un coup dans les côtes, c'est lui *servir une côtelette*; lui écraser le nez, c'est lui *tirer une pinte de claret*; le coucher à terre, c'est *l'asseoir sur le gazon*, etc.

Quant à l'honorable corporation des pugilistes, elle s'honore du titre de *the fancy*, le caprice, comme qui dirait l'art par excellence entre tous les sports.

C'est pourtant un art relativement facile et qu'un gymnaste adroit apprend en quelques leçons. Il s'agit surtout, dans cette escrime, de s'exercer à décocher le coup bien droit, d'un poing ou de l'autre, mais toujours en garde, c'est-à-dire sans se découvrir, pour donner plus de jeu à l'avant-bras avant de le lancer. Le fin est de deviner, au regard de l'adversaire, où il va frapper, pour arriver à la parade, et, au même instant, de le tromper par une feinte, pour cogner au point qu'il découvre : par exemple, de lui envoyer le poing au creux de l'estomac, quand il l'attend entre les deux yeux, ou sur l'oreille gauche, quand il couvre instinctivement ses fausses côtes.

Un coup plein au-dessous du diaphragme a généralement pour effet immédiat de « casser les jambes » à l'adversaire, qui tombe sur ses genoux comme une masse, et de mettre fin au combat sans laisser de traces visibles ou dangereuses.

Mais les raffinés préfèrent, en général, ne donner ce coup de

grâce qu'après avoir convenablement pilé le nez, les yeux et la mâchoire du sujet. Au bout de deux ou trois minutes, sa face devient une masse informe et boursouflée, d'un aspect tout à fait conforme à leur sentiment esthétique en matière de pugilat. Alors seulement, d'un coup sec sous le sternum, ils complètent la cure.

Ces détails, avec les légendes plus ou moins fondées qui ont cours sur les exploits pugilistiques de la première moitié du siècle, ne peuvent guère manquer de laisser au lecteur français une impression défavorable à la boxe. Il se dit, sans doute, que c'est un sport sauvage, et que le dernier mot de la civilisation ne saurait être de défigurer le prochain, soit à coups de poing, soit avec tout autre instrument contondant.

Eh bien! il faut avoir le courage de le dire, c'est là une vue fautive et injuste de la boxe. Sous des dehors barbares, ce sport est le plus inoffensif et le plus véritablement utile de tous. Aucune autre escrime ne donne le moyen de mettre un mécréant hors d'état de nuire, sans danger sérieux pour sa vie. Aucune autre ne développe au même degré chez ses adeptes le sentiment de la justice et de l'égalité sociale. Aucune autre ne permet à l'occasion de redresser des torts qui crient vengeance, ou de conjurer un danger imminent.

Donnera-t-on des coups de revolver ou des coups d'épée à une brute qui bat une femme ou un enfant, à un ivrogne qui vous outrage, à un « escarpe » qui vous attaque inopinément? Un coup de poing bien placé règle tous ces comptes de la manière la plus sommaire et la plus simple. Eugène Suë en avait eu le sentiment, quand il avait fait de son redresseur de torts, le prince Rodolphe, un pugiliste émérite. Il n'y a rien au fond de plus humain que la boxe, parce qu'elle met le châtiment à la portée et au niveau de la faute, parce qu'elle est la seule langue que comprennent certaines natures, et celle qu'il faut leur parler.

Les leçons de boxe se prennent habituellement avec des gants rembourrés, analogues au gant d'escrime. Mais il est essentiel, si l'on veut tirer de cet exercice tous les avantages qu'il comporte, de faire assaut sans gants avec un maître habile : il s'arrange pour ne pas vous toucher à la face, mais vous allonge dans le thorax des poussées qui vous apprennent vite à ne pas le découvrir. Il faut avoir reçu sous les fausses côtes un coup de poing bien envoyé et qui vous coupe net la respiration, pour se rendre compte de ce qu'un boxeur adroit peut faire, avec ses seules armes

naturelles, contre deux ou trois assaillants plus robustes que lui. En trois temps et trois mouvements, il doit leur faire mesurer le terrain et leur ôter l'envie de revenir à la charge.

Dans certaines professions, telles que celles d'agent de police, de gardien de prison, etc., la boxe devrait être l'ABC de la gymnastique professionnelle. Mais il n'est presque pas d'homme qui n'ait au moins une fois dans sa vie l'occasion de se servir de ses poings et de regretter amèrement sa maladresse s'il n'en connaît pas l'escrime. Car il n'y a pas, en pareil cas, de force qui tienne : il s'agit exclusivement de savoir parer et envoyer le coup.

Nous avons, au surplus, une école de boxe française qui vaut l'école anglaise, si même elle ne lui est pas supérieure. Les boxeurs anglais reprochent aux nôtres l'emploi du pied, qu'ils trouvent incorrect et *canaille*, comme on l'a dit récemment à la Chambre. Peut-être n'ont-ils point tort quand il s'agit d'un assaut courtois en salle d'armes, où la convention a nécessairement un rôle important. Mais si l'on considère la boxe comme exercice de force et d'agilité, il est incontestable que l'escrime des membres inférieurs ajoute beaucoup de grâce et de piquant à celle des bras. Et d'autre part, à la tenir pour ce qu'elle est en réalité, l'art de la défense personnelle, il est évidemment puéril de limiter les moyens défensifs. Un homme attaqué par des assassins ira-t-il s'interdire de leur casser les tibias à coup de pied s'il peut et sait le faire? Évidemment non. Convendra-t-il avec ses agresseurs qu'on frappera de part et d'autre exclusivement au-dessus de la ceinture? Poser la question, c'est la résoudre. L'excellent maître Charlemont est donc parfaitement en droit de dire que la boxe française est un art plus complet et plus raffiné que la boxe anglaise, et Théophile Gautier a pu écrire avec raison que c'est « le plus beau développement de la vigueur humaine, une lutte sans autres armes que les armes naturelles, où l'on ne peut être pris au dépourvu ».

Les Français, par leur légèreté spécifique et leur adresse naturelle, ont même dans cette escrime des avantages tout particuliers et qui leur permettent souvent d'avoir raison de l'adversaire le plus musculeux, en le harcelant de tous côtés sans se laisser atteindre. Ils s'entraînent plus vite et arrivent plus aisément à cette condition parfaite du pugiliste qui fait dire à ses admirateurs, tant il a la peau lisse et brillante :

« Il est blanc comme une femme!... »

Il serait donc à désirer que l'art de la défense personnelle ne fût plus aussi négligé qu'il l'est présentement dans nos gymnases, et qu'on revînt sans plus tarder à des traditions aussi bonnes pour le moral que pour le physique. La mode peut beaucoup à cet égard. Si tous les habitués de salles d'armes se mettaient en tête d'avoir des gants de boxe pour varier leurs exercices, ils en verraient bientôt le prix.

Dans les collèges et lycées, la boxe devrait faire partie des exercices réglementaires. Si l'on osait même énoncer ce qui paraîtra sans doute une énormité, peut-être faudrait-il désirer que le duel pugilistique devînt en certains cas, et entre grands élèves, obligatoire dans nos écoles, comme le duel au sabre l'est dans nos régiments entre sous-officiers et soldats, à la suite d'une injure grave. Il n'y a pas de meilleur système pour enseigner à un enfant le respect de lui-même et des autres, que l'utilité d'un bon biceps. Mais ce serait trop demander à nos mœurs de sybarites.

Tout au moins peut-on souhaiter que cette pratique se développe d'elle-même et que les maîtres la favorisent en fermant les yeux sur les combats de ce genre.

Il est vrai qu'ils auraient à compter avec les familles. Elles n'en sont pas encore, hélas ! à comprendre que l'Europe est un champ clos, que les jeunes hommes ne doivent pas être élevés dans du coton, et que, voués à faire un jour des soldats, le mieux pour le pays et pour eux-mêmes est qu'il soient des soldats suffisants.

Philippe DARYL.

---

---

---

# INCONSOLABLES <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## IV

La fin de l'été fut d'une douceur bien consolante.

Certains soirs, il y eut des soleils couchants qui valaient des bonnes paroles, d'étranges ciels d'outre-tombe infiniment affectueux, des lunes mystiques aux couleurs de la Vierge — bleu et argent — qui fortifiaient la tendre certitude de se retrouver quelque part après la mort, dans une vallée préférable. Nos sympathiques veufs goûtèrent là deux mois d'une suave mélancolie. A présent ils se tutoyaient.

Un après-midi, Robin achevait de se raser, devant son armoire à glace, quand la porte s'ouvrit et Lemarchand parut, prêt à sortir, coiffé, ganté, son parapluie bien roulé sous l'aisselle. Il tenait à la main un petit paquet proprement agencé.

— Je vais faire un tour, dit-il, je ne serai pas longtemps.

Robin le regardait, surpris, la moitié du visage barbouillée de savon, semblable à un homme qui serait tombé tête première sur un gâteau Saint-Honoré.

— Comment, s'écria-t-il d'un ton de reproche, tu pars sans moi? Tu ne m'attends pas?

— Un quart d'heure seulement... toute petite course.

— Quelle course? Ah çà! où vas-tu? Que signifie ce mystère?

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1890.

Sous le flux de ces questions, Lemarchand haussa les épaules ; puis déficelant avec vivacité le paquet enveloppé d'un *Petit Journal* qu'il avait un instant essayé, — en pure perte, hélas ! — de cacher dans une des poches de sa redingote, il exhiba une courte natte de cheveux gris mal éméchés du bout, cordelette piteuse, impardonnable postiche. Et balançant avec tristesse la navrante petite queue : « Eh bien, j'allais chez Ducormier... Es-tu content? » Robin demanda : « Qu'est-ce que c'est que ça, Ducormier? »

Alors Lemarchand ayant, pour toute réponse, choisi parmi les paperasses qui bourraient son volumineux portefeuille de chagrin, un prospectus imprimé en forts caractères, commença de déclamer à haute voix :

## MAISON DE CONFIANCE

AU PRÉCIEUX SOUVENIR DES FAMILLES

Ch. DUCORMIER, ARTISTE EN CHEVEUX

M.

En raison de la crise que nous supportons depuis si longtemps, bien du monde hésite à faire travailler le cheveu des personnes qui leur sont chères, soit pour la cause du prix ou le manque de sécurité.

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai rabattu de mes prétentions pour faciliter ma clientèle.

Vous trouverez toujours chez moi un joli assortiment d'ouvrages en cheveux en tous genres, tels que : *Tableaux, Boucles, Bouquets, Mausolées*, sans compter les articles de BIJOUTERIE, *Bracelets, Bagues, Chaînes de gilet, Poignards, Cravaches*, etc., avec monture or ou argent.

L'expérience que j'ai acquise depuis vingt-six années, dans ce beau travail si précieux et si fragile, m'a valu un grand mérite.

L'exactitude et le bon goût que j'apporterai à la besogne que vous voudrez bien me confier, quelles que soient leurs nuances et leurs longueurs, me font espérer l'honneur de votre visite.

Charles DUCORMIER.

NOTA. — *J'opère à domicile, en présence des personnes qui le désirent.*

Robin, pendant cette lecture, n'avait point bronché. Ouvrant son armoire à glace et plongeant le bras sous des piles de linge, à son tour il en retira une tresse magnifique, brune celle-là, d'un brun doux et miroitant. Puis il dit, en portant la relique à ses lèvres :

— Moi aussi, depuis bien longtemps j'avais le désir de faire arranger ses chers cheveux..., je vais aller avec toi.

Et il les tendit à Lemarchand, qui les enveloppa aussitôt avec les autres.

— Elle avait... vingt-neuf ans..., continua-t-il, la bouche ouverte en biais, tout en se raclant la joue de son rasoir, quand on a été obligé... de lui couper cette natte... après une scarlatine... Oh! je me souviens... Elle en a été assez malheureuse!

— Les miens, repartit Lemarchand d'une voix sourde..., je les ai détachés moi-même... la nuit de son enseveliss... Ma main tremblait joliment.

Il y eut un court et dur silence, tout plein de choses passées... Dans la rue un vieux mendiant chantait :

Une nuit d'or...gie  
Pour moi n'est qu'un jeu!...

Enfin Lemarchand, qui s'impatientait, ayant menacé son ami : « As-tu bientôt fini? je n'attends pas davantage! » ce dernier déclara : « Je suis prêt..., partons. »

## V

Un demi-jour vert, un livide jour de puits, éclairait le long magasin, aux boiseries de deuil, où les deux amis — mal équilibrés sur des chaises de cuir à roulettes, qui détalaien au moindre mouvement, au souffle même de leur respiration — attendaient, étranglés d'une émotion vague et indéfinissable.

Tout autour de la pièce, derrière de hautes vitrines de poirier, dans des cadres et des médaillons aux verres bombés comme des hublots, se recroquevillait une stupéfiante et métallique flore capillaire, aux pétales de zinc passés à l'huile, au feuillage de taffetas gommé : pervenches à la Capoul, œillets albinos, dahlias d'un beau noir de merle; ou bien s'éployaient sur des fonds lilas, bleu tendre et chamois, de fines arborescences, ramifiant le net et menu fouillis de leurs dentelles filigranées, ainsi que des algues aux feuillet d'un herbier.

Une fade odeur de chignon flottait sous le plafond triste, et,

dans un coin, une malingre petite fille de quatre ans, plus pâle qu'un navet, s'acharnait à dépouiller de ses habits une effrayante poupée chauve !

Nos inconsolables sentaient je ne sais quel écœurement les envahir peu à peu, quand M. Ducormier parut enfin, vêtu d'alpaga, les bras accueillants, la lèvre bonne, tout empreint de condescendance et d'aménité. Il avait la joue imberbe, de vastes oreilles plates, avec un front d'horloger, un de ces amples fronts de nacre, dévastés par le gaz des veilles, et sur lesquels on aime se représenter la loupe fixée par son cerceau de fil de fer. Ses doigts étaient luisants et un peu gras de glycérine. Il se hissa sur un escarpé tabouret d'organiste, et joignant ses mains en un geste de chanoine :

— Messieurs..., je suis à vos ordres.

Ce fut Lemarchand qui prit la parole.

— Voilà, nous sommes venus pour des cheveux...

Ducormier l'interrompit aussitôt :

— Vous les avez sur vous?... Voyons-les vite !

On lui tendit le paquet, qu'il développa brusquement. Alors, ayant saisi et couché avec précaution comme des oiseaux morts, les deux nattes flasques dans le creux d'une de ses paumes, il les soupesa, le sourcil froncé, puis les flaira, les palpa, tira dessus de toute sa force et les reposa en boule sur le comptoir, déclarant : — Superbe qualité... Ça n'a jamais eu de plique ni de chaitose... On pourra vous exécuter un beau travail.

Imprimant soudain à son nez un allongement mélancolique, il ajouta, penché vers Lemarchand : — « Votre femme..., sans doute ? » Et, tandis que ce dernier inclinait la tête en silence, Robin confirma : — Vous l'avez dit... Nous sommes *le mari*.

— Eh bien, reprit Ducormier, que désirez-vous ? Avez-vous un plan quelconque ?

Tous deux se regardèrent, interloqués, balbutiant : — Non, pas la moindre idée.... C'est la première fois qu'une aussi pénible circonstance...

— J'entends ! En ce cas, je vais vous soumettre illico une série de projets. Vous n'avez que l'embarras du choix. Et d'abord, ne composons-nous qu'un seul ouvrage, ou bien en voulez-vous deux séparés ? Peut-on marier les deux nattes ? ou préférez-vous un sujet ton châtain, un autre ton gris ?... Parlez.

— Mon Dieu..., hasarda Lemarchand, timide, nous aurions besoin de nous rendre compte.

— Rien de plus simple ! Et Ducormier, ayant atteint un casier, en retira vivement plusieurs planches qui figuraient des fac-similés d'ouvrages en cheveux obtenus par la platinotypie.

— Voici, expliquait-il, une croix et entourage..., c'est ce que nous avons de plus modeste et de plus éteint, trois pensées avec un frais ruban..., une natte et son chiffre.

— Et au-dessus ? interrogea Robin.

— Au-dessus, nous faisons : la tombe et saule, qui sont très demandés. C'est une des spécialités de la maison. Puis nous arrivons aux boucles, un monde ! boucles biaisées, retournées, brisées, renversées... boucles en marrons, en rosette, ou en béquilles. Nous passons par les fantaisies telles que : le boudin, la cadenette, la mèche en colimaçon, l'accroche-cœur, la touffe, les anneaux..., et nous atteignons enfin la composition artistique dans les prix élevés — je veux dire : la scène à personnages, ou le site.

Sur-le-champ, il avança des albums de maroquin tête de nègre à fermoirs d'acier, et d'un ton chaleureux, en faisant voltiger les pages sous ses doigts alertes, il préconisait divers monuments : la cathédrale de Strasbourg..., le Colisée, le pont des Soupirs.

Lemarchand et Robin se taisaient, perplexes, et Ducormier poursuivait : — Vous sentez-vous plus empoignés par une dragonne ou un mirliton ? Dites-le ! Ne vous gênez pas.

Le regard et la langue embarrassés, ils hochaient la tête, étourdis par la prolixité du fiévreux négociant. Variant à l'infini les multiples combinaisons de ses rébus pileux, il les acculait, sans pitié.

— Préférez-vous des dents coquettes ? Non ? — Un losange ? Non plus. — Alors, deux petites frisures avec un tapé ?...

Enfin, ils se décidèrent à parler :

— Le... site?... Est-ce très cher ?

— Cela dépend. Si vous voulez faire grand.

— Oui, interrompit Robin, nous tenons à honorer la personne...

— Eh bien, alors, tablez dans les cent vingt francs... Et c'est pour rien ! vous ne vous imaginez pas les soins et la peine... Il faut d'abord démêler le cheveu, le crêper, sans brusquerie ! le lessiver deux fois. Quand il est bien sec, on le gomme à la san-

daraque, puis on le lustre au pinceau mignon, avec une larme de bandoline, ou à l'huile d'amandes douces. L'effet obtenu est ravissant. Véritablement, vous avez alors une très jolie pièce qui peut s'accrocher dans le salon.

Il concluait, vrillant tour à tour les deux hommes de ses petits yeux verts où pétillait la flamme de l'art :

— Bref, c'est bon, bon, bon... et d'une solidité à toute épreuve ! Des travaux pareils, mes chers messieurs, une fois la dépense faite, c'est *pour la vie* ! Il n'y a pas de transport, de déplacements ni d'humidité qui tienne... Après des années et des années..., vous serez morts depuis longtemps, vous m'entendez?... que l'objet aura, lui, conservé toute sa fraîcheur, son duvet... qu'il rayonnera comme au premier jour... N'hésitez pas l'ombre d'une minute !

L'enthousiasme insistant du funèbre perruquier décida les veufs qui, spontanément, acquiescèrent du chef, tandis que Robin, solennel, exprimant à haute voix leur pensée commune, se prononça aussitôt :

— Eh bien ! voilà qui est dit. Vous ferez un Colisée.

Il ajouta sur-le-champ : — Et la nuit, n'est-ce pas?... avec un croissant de lune.

Respectueux, Ducormier obtempéra :

— Je vous le ferai la nuit, avec un croissant de lune.

Robin exhala un gros soupir d'allègement, les traits pacifiés, comme si on venait de lui extraire une rude épine, et il demeura là, sans bouger, appuyant de longs regards humides sur les cheveux de la chère scalpée, qui jonchaient le comptoir de leurs mèches inertes.

Lemarchand demanda : — En aurez-vous assez?... C'est que... le Colisée... il en faut tant, pour les arcades...

De son œil d'aigle, en une demi-minute de contention formidable, Ducormier les sonda, les pesa, le front raturé de rides inquiètes, puis il déclara, tranquilisé soudain :

— Je le crois... D'ailleurs, vous verrez, ce sera honorable.

## VI

Les semaines, les mois s'écoulaient. Le Temps, « qui est un grand Maître, » par dessus son épaule jetait des heures et des

heures, sans que les deux affligés consentissent à se relâcher de leur inqualifiable tristesse. Par une obstination sans exemple, ces Tamberliks du désespoir conjugal s'efforçaient héroïquement de soutenir l'*ut* de poitrine des premiers instants. La plus délicate, la plus modeste, la plus raisonnable tentative de consolation dans la bouche d'autrui les mettait en révolte, et c'est à l'unisson qu'ils protestaient, la parole vibrante : « Arrière ! Pas un mot de plus ! Nous *voulons* pleurer, nous *prétendons* souffrir ! » On n'insistait pas.

En dehors des pèlerinages au Père-Lachaise, ils ne franchissaient que bien rarement les limites de leur quartier ; presque toutes leurs journées, par un bizarre désœuvrement mélancolique, ils les passaient sous les voûtes rocheuses de l'aquarium du Trocadéro. Collant leur front brûlant aux glauques vitres bétonnées dans la pierre, ou bien renversés sur un de ces sinueux bancs tels qu'en sont pourvus nos squares, ils se complaisaient parmi la pénombre du clapotant souterrain, où les bonnes et les troupiers eux-mêmes ne s'épanchaient qu'à voix basse ; et loin du grand soleil et du tapage de la rue, leur inquiète pensée, toujours à l'affût de nouvelles impressions funèbres, vaguait délicieusement aux chimiques lueurs baignant ces caveaux humides.

Tandis qu'aux fentes des rochers, de grandes herbes flexibles palpaient doucement, ainsi que des chevelures de femmes noyées, tout autour d'eux circulaient avec lenteur les poissons, sérieux, taciturnes. Leurs nageoires et leur queue minces, diaphanes, d'un jaune très clair, pareilles à des tranches d'ananas, pendaient. Toutes les espèces, toutes les variétés se mêlaient, réunies par enchantement dans une promiscuité magique : la truite de rivière, au dos cousu de velours frappé, aux flancs de laiton parsemés de taches ; les carpes à miroirs, aux écailles énormes, rouges ou blanches ; la brème, plate et grise ; la tanche aux yeux cramoisés, en chasuble violette ; les barbeaux, requins-miniatures ; les froides anguilles de caoutchouc, d'un mètre de longueur, banderoles de chair agitées d'une ondulatoire et perpétuelle oscillation, dardant leurs petits yeux, pointant leur museau de rat, toutes en tas s'écrasant, la tête plantée dans le même trou comme une portée de vipères ; la lotte couleur de vert-de-gris, cuirassée d'écailles olivâtres, qui semble un crapaud gonflé de bave ; l'ide mélanote de la Meuse, en robe de moire orangée, sur laquelle courent des reflets de cuivre en fu-

sion ; les brochets allongeant un bec de canard , les perches découpées dans la peau des zèbres, barrées de noir à l'encre de Chine ; les coquets poissons rouges, d'un éclat sonore, fulgurants, passés au tripoli, et le goujon fin, élançé, timide, et toute la menue monnaie des ablettes, pièces de dix sous jetées à profusion, comme pour un princier baptême !

Plus spécialement, néanmoins, les merveilleux saumons du Pacifique ravissaient les deux amis. Enduits de papier d'argent ainsi que les poissons d'avril de nos Bons Marchés, en pèlerine de satin turquoise, la queue fourchue, comme une queue d'hirondelle, ils s'avançaient de front, par centaines, en bataillon serré, houlant de droite à gauche, avec le même balancé majestueux. Toujours dans le même sens, ils tournaient, tournaient, ne s'écartant jamais du cercle tracé, recommençant, quand ils avaient fini, leur assommante promenade. Et ils semblaient de pauvres âmes-derviches, vouées pour la vie à la monotonie de ce circulaire voyage. Plus probablement, ils obéissaient à cette mystérieuse loi de nature qui pousse tous les animaux en captivité, le lion derrière ses grilles, l'écureuil dans son rouleau, l'ours au fond de sa fosse pavée, à tourner, à virer, sans fin, jusqu'à la mort, dans le même flairement, à la recherche de l'issue, de la porte introuvable ! Et tous ces êtres pailletés les environnaient, les enveloppaient, grisant de la plus fantasmagorique féerie leurs yeux las d'avoir pleuré sans modération, leurs yeux indociles qui les trahissaient aujourd'hui, ne répondant plus que très imparfaitement à l'appel aux larmes. Tantôt les poissons filaient comme des flèches, envoyant une lueur céruleenne qui semblait de l'aile d'un martin-pêcheur, tantôt ils planaient inertes, membranes étendues, pareils à de gros oiseaux endormis. D'autres haletaient, le dos saupoudré de moisissures blanchâtres, vautrés sur le sable à la façon des caïmans pâmés ; et il en était d'immobiles, lourdement posés à plat sur les herbes, ainsi que des presse-papiers de bronze japonais. Dans des recoins d'ombre, de gluants bas-fonds, où jamais n'accède un rayon de belle lumière, somnolaient des paquets à goitre, abcès informes et visqueux, qu'on devinait vaguement, malgré les ténèbres, au répugnant va-et-vient de leur ventre mou. Là, s'épanouissaient sur des rochers la lèpre des lichens, la spongieuse pourriture des champignons et des mousses. Au-dessus, dans les régions supérieures, l'eau devenait bleue, d'un bleu opale et fumée de chau-

mière, mariage de saphir et d'émeraude, comme si l'on y avait, du bout d'un chalumeau, laissé tomber des gouttes d'absinthe ou d'anis. Une poussière d'infusoires valsait dans un jet de soleil. Parfois des globules se détachaient, comme de petites boules de mercure, et montaient jusqu'à la surface, où elles crevaient aussitôt, feux follets de ces gazeux royaumes. Et les calmes nageurs continuaient toujours de rôder ; les uns en fer-blanc peint, durs comme des boîtes creuses et qu'on eût juré montés avec une clef de pendule par un Vaucanson prodigieux ; les autres en baudruche, soufflés ainsi que des vessies. L'onde, sans une ride, immobilisait peu à peu ses couches, à tel point qu'elle se faisait oublier, qu'on en perdait la notion, et que les poissons semblaient pendre, par instants, à l'extrémité de fils invisibles, ou bien se mouvoir, aériens, en plein espace, nouveaux petits ballons dirigeables. Au milieu d'un silence de limbes, sans même un bruissement, les nageoires ramaient, les herbes flexibles s'éployaient, ainsi que des écharpes d'ondines, et au chuchotis étouffé d'un robinet invisible, Lemarchand et Robin se sentaient couler à pic dans un anéantissement divin qui était plus que du sommeil, pas tout à fait de la mort. « Dire qu'elle ne verra plus tout cela ! » soupiraient-ils, « que c'est fini ! » Et, avant de sortir, ils s'attardaient une minute encore devant la pancarte affichée près de la porte : « *Les personnes qui seraient tentées d'inscrire leurs noms ou prénoms sur les vitrages, sont passibles d'une amende de cent à mille francs.* »

Des après-midi d'aquarium, ils rentraient chez eux en état d'hébétude, morphinés pour ainsi dire par ce spectacle amphibique.

## VII

Cependant, il y avait déjà presque un an révolu — un an ! — qu'ils s'étaient rencontrés sur le tertre d'Amélie, de cette pauvre disparue dont l'image, à présent si vague, si vague, se renforçait dans le passé. Ah ! comme elle leur échappait, quoi qu'ils fissent ! Un an...

Mais, loin de se tenir pour battus, plus ils sentaient la morte leur glisser du souvenir, plus ils travaillaient — pure affectation

vis-à-vis l'un de l'autre — à se la rappeler de force et vaille que vaille, ne reculant point à se monter l'imagination et à se battre les flancs pour communiquer un accent de sincérité vigoureuse à l'expression de leurs tièdes regrets.

Maintes fois, sans se prévenir, ils couraient séparément au cimetière, en se cachant l'un de l'autre. Et, rivalisant bientôt de soins délicats, de mille prévenances tombales, s'ingéniant de jour en jour à *faire mieux*, — chacun mettant je ne sais quelle active et coquette émulation à vouloir paraître plus inconsolable et plus abîmé que l'autre — c'était comme une course d'attentions posthumes, une lutte courtoise et fraternelle d'hommages, une sorte de duels aux pots de fleurs et aux couronnes de perles.

Quand Robin revenait d'une de ces pieuses et solitaires excursions, le soir il disait bonassement à son ami, sans laisser percer aucune aigreur : « J'en arrive. C'est toi qui avais mis ces pensées ? Ah ! je t'ai bien reconnu, va, bon Hippolyte ! Mais elles commençaient à se flétrir, alors je les ai enlevées. » Et Lemarchand, au retour d'une longue séance passée près de la chère dépouille, ne manquait point d'informer Robin : « Tantôt il m'a pris l'envie d'y aller... Oui... Je lui ai porté une belle botte de roses..., large comme ça... On me regardait. Alors j'ai repoussé tes pauvres petites veines, qui, franchement, n'étaient plus fameuses... Je les lui ai mises aux pieds... Elle aimait tant les fleurs !... »

— « Oui, elle les aimait bien... »

Ils se taisaient, souffrant en silence, et pendant quelques minutes, ils se haïssaient avec férocité.

Dès lors, poussant jusqu'aux dernières limites du ridicule et de la mode le port du grand deuil, ce fut des gibus mats, inexorablement crépés de haut en bas comme des tambours, des cannes d'ébène ainsi qu'en manœuvrent les maîtres de cérémonie, un ruban de moire au gilet en guise de chaîne de montre, et, pour épingles de cravates, des fleurs de lis ou des as de pique en jais et des bas de soie noire avec des jarrettières noires, et bonnets de surah noir pour la nuit : on eût dit les incroyables de la Douleur. Et ils eurent aussi des mouchoirs si hauts bordés de noir, qu'il n'y avait plus au milieu qu'un petit carré de la largeur d'un timbre-poste ; et leurs cartes, leur papier à lettres, leurs enveloppes semblaient des billets de part. Enfin, ils s'abonnèrent à la *Nécropole*, un journal qui donnait de grands articles de fond signés : *Un murbrier*, faisait du reportage de cimetière,

réservait en outre, dans son texte, aux familles qui le désiraient, une place pour recevoir une réduction illustrée de leur mausolée, de leurs armes ou attributs.

D'un généreux commun accord, ils avaient établi, au début de leur liaison : « Nous *lui* aurons une concession à perpétuité. » Et aussitôt, les voilà emballés sur des devis et des projets de chapelle, close de portes en bronze, dont ils garderaient chacun une clef ; rêvant de somptueux et distingués caveaux avec leurs noms détachés au ciseau à froid sur le fronton, en majuscules d'or : FAMILLE ROBIN † FAMILLE LEMARCHAND.

— Nous choisirons pour *la* construire, avaient-ils décidé, quelque pierre solide, quelque rude granit de Bretagne qui tienne tête au Temps !... A l'intérieur, un petit autel avec son crucifix et ses deux flambeaux..., des fleurs naturellement..., et puis, un tapis de linoléum pour cacher l'affreux nu des dalles... Ce serait parfait... »

— Certes ! avait spécifié Lemarchand, on serait chez soi.

Plusieurs mois, ils s'étaient dorlotés avec cette pensée d'aller dormir leur Toujours près d'Elle, enfermés tous trois ensemble sous les mêmes verrous, dans le même silencieux côté à côté : la femme et les deux maris, faisant bière à part. Puis, le pieux dessin de la perpétuité se recula peu à peu, envisagé dès lors tel qu'un grave et lointain projet qui demandait à être exécuté après maintes et mûres réflexions, point à la légère. Aussi, quand ils en parlaient, était-ce avec une extrême réserve, déclarant : « Sans doute, nous n'y renonçons pas, mais rien ne presse, n'avons-nous pas deux ans devant nous ? » Et, sous son lourd édredon de terre, la pauvre Amélie attendait..., attendait. Les morts sont patients.

Après le déjeuner, ils flânassent dans les allées en pente des jardins du Trocadéro, d'un pas attristé, tendant le dos au bon soleil consolateur. Ils étaient connus des gardes décorés, qui les saluaient au passage, avec un air de les plaindre, ah ! bien sincèrement. Et les arroseurs aussi, l'index allongé sur la canule en cuivre de leurs tuyaux, faisant pleuvoir sur les gazons des poussières d'arc-en-ciel, de loin leur envoyaient, sous leur chapeau de paille, un amical bonjour.

A force de se heurter à chaque minute aux *postes* des enfants échevelés, ou de traverser de part en part les pelotons de nourrices barrant de front toute la largeur du chemin, une profonde mélancolie les envahissait de n'avoir pas, eux aussi, — comme

tous les parents, habitués de ces jardins, — une corde, un cerceau ou une pelle à tenir à la main. Ils se sentaient pousser un cœur de père, et ils soupiraient :

— Quel malheur que nous n'ayons pas d'elle un gros garçon !

— Ou une jolie petite fille !

— Oui, mais les filles, il faut plus tard les doter.

— Après tout, opinait Robin, à quoi bon ce regret ? Aujourd'hui, si nous avons une fille, elle serait sans mère... Or, quoi de plus triste qu'une enfant sans mère !

— Ça dépend, observait Lemarchand, de ce qu'était la mère. Les anges comme Amélie sont rares, et il y a des cas où c'est, je l'affirme, un grand bien pour une fillette de perdre sa maman, par exemple quand cette dernière ne l'aime pas, et qu'elle mène une vie dévergondée...

— Ah ! dame, alors !... c'est pain béni, en effet !

Avant que de rentrer, ils faisaient le grand tour par les avenues d'en haut où, dans le sable chaud des allées cavalières, désertes à cette heure, des marmots accroupis alignaient des pâtés ; puis, après avoir laissé sur leur gauche le petit phare en briques de l'avenue d'Iéna, dont les clairs vitrages s'embrasaient aux dernières lueurs du soleil — cet autre phare des célestes océans ! — et descendu la rue Magdebourg, qui, tout d'une coulée, presque à pic, vient tomber sur le parapet du quai de Billy, chaque jour ils se livraient à cette badaude manie de stationner quelques instants devant le majestueux et bourgeois hôtel que M. le Président de la République, à ses propres frais, se faisait ériger sur ce merveilleux plateau d'où l'on peut, à l'œil nu, accompagner le déroulement magique de la Seine, depuis le Champ-de-Mars jusqu'au Bas-Meudon.

Tandis que les ouvriers, las d'avoir gravé au-dessus des portes d'honneur, en massifs jambages festonnés, les importantes initiales du chef de l'État, J. G., enfilait leurs blouses dans l'impatience du coup de six heures, les deux amis, de leurs lèvres chagrines, laissaient tomber de brefs et amers reproches :

— Voilà les heureux !... les puissants du jour !

— Dieu nous a pris Amélie sans même nous donner un dédommagement pécuniaire...

— Ah ! la Providence est bien peu juste !

Parfois, dans la cour de la magnifique demeure, ils voyaient

à travers les lances des grilles un fort vieillard en long paletot, perclus de goutte, cramponné à une canne du bout de laquelle il chipotait les gravats amoncelés de distance en distance. Quand il avait risqué péniblement quelques pas, tout lentement, avec des grimaces accourues des reins sur son visage et que lui arrachait la douleur, il se baissait allongeant le bras pour saisir un tesson de briques, un moellon, qu'il examinait de près et flairait avec un air d'intérêt énorme et des sourcils coulissés, empoigné de méfiance touchant *la qualité de la marchandise*. Au ras du trottoir son landau l'attendait, cossument attelé de deux grands gaillards de carrossiers qui semblaient le renier et qui s'ébrouaient avec insolence, tenant haut leurs naseaux dédaigneux de dromadaire, comme s'ils se défendaient d'avoir rien de commun avec cet entrepreneur au paletôt taché de plâtre.

Cependant le jour tombait brusquement. L'allumeur de réverbères accourait, avec sa petite étoile sautillante au bout d'un bâton ; alors Robin et Lemarchand, sans un mot, remontaient leur escalier, s'épongeant à tour de bras, observant que, l'été, le deuil était par trop chaud ! Et accablés d'un incommensurable ennui, ne se suffisant plus l'un à l'autre, sans se l'avouer ils sentaient tous deux, au tréfond de leur conscience, qu'ils avaient peut-être attribué jusqu'ici une importance exagérée à la perte — assurément regrettable — d'Amélie.

HENRI LAVEDAN.

(A suivre.)

---

---

## LA LISEUSE

---

Dans la chambre est assise  
Mollement indécise,  
Une dame aux yeux verts  
    Qui lit des vers.

La clarté de la lampe  
Vient jouer sur sa tempe  
Et fait briller ses yeux  
    Mystérieux.

A côté d'elle éclate  
Une fleur écarlate,  
Dans un mince et changeant  
    Vase d'argent.

Le chat qu'elle protège,  
Aussi blanc que la neige,  
Rêve sur des coussins  
    Aux grands dessins.

Sur les chenets de lâtre  
Rit la flamme folâtre  
Et s'embrase le feu  
    Vermeil et bleu.

Dans tout ce qui l'entoure  
La liseuse savoure  
Les beaux luxes qui font  
    L'oubli profond.

Elle boit la meilleure  
Tranquillité de l'heure,  
Ainsi que les gourmets  
    Un doux vin. Mais

Tout à coup quelque chose  
 Touche sa bouche rose  
 Et baise, en mille jeux,  
 Son sein neigeux.

Sous la folle caresse,  
 Troublée en sa paresse,  
 La songeuse qui lit  
 Soudain pâlit;

On voit, pleine d'extase,  
 Tressaillir dans le vase  
 Même la fleur de sang;  
 Et le chat blanc

S'étire dans le vide,  
 Ouvre sa bouche avide  
 Et laisse voir ses dents  
 Qui sont dedans.

Quel est l'esprit farouche  
 Qui baise cette bouche  
 Et palpite, ingénu,  
 Sur le sein nu?

C'est la belle Strophe ivre  
 Qui s'échappe du livre,  
 En arrachant son flanc  
 Du feuillet blanc,

Et s'évade, frivole,  
 Et vole, vole, vole,  
 Murmurant à l'entour :  
 Amour! amour!

Sentant, subtile bête!  
 Qu'au-dessus de sa tête,  
 Près de son fin museau,  
 Passe un oiseau.

Théodore DE BANVILLE.

---

---

LE  
ROMAN D'UNE CONSPIRATION <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

XVII

De telles infortunes n'avaient pas abattu le cœur héroïque de M<sup>me</sup> Rochereuil. Abîmée dans sa douleur, elle n'avait pas fléchi; elle voulait honorer le deuil qu'elle portait. Au moment où son mari lui avait été enlevé, à la nouvelle de sa mort affreuse, elle n'avait pas proféré une plainte; elle n'avait pas laissé échapper une parole de regret au sujet de la vie de lutttes que M. Rochereuil avait choisie. Elle ne lui avait jamais reproché, pendant ni après, de l'aimer moins que la Révolution, d'avoir sacrifié la famille à la patrie; elle maudissait ses bourreaux, mais tout ce qu'il avait fait était bien fait.

Non qu'elle fût de ces femmes qui avaient embrassé avec ardeur le culte de la Révolution, et qu'elle en eût partagé d'abord les idées, qu'elle eût été animée des mêmes passions, du même enthousiasme que M. Rochereuil. Mais elle était sa compagne, et le devoir lui commandait de s'associer à sa vie. Puis, comme elle était juste et bonne, elle avait bientôt compris que Rochereuil et ses amis travaillaient pour la justice et pour l'humanité. Les idées qui, au début, l'avaient laissée presque indifférente, s'étaient incarnées, pour elle, dans celui qu'elle aimait, dans les hommes qu'elle estimait, qu'elle admirait le plus.

En rentrant au foyer domestique, après les plus rudes journées de la Révolution, Rochereuil y trouvait le calme et le repos; jamais le blâme, le découragement, la division. Si, par impos-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1890.

sible, il eût lui-même faibli, si la fatigue l'avait pris, s'il avait enfin abandonné ou trahi les principes de toute sa vie, M<sup>me</sup> Rochereuil ne se serait pas cru le droit de le juger, mais il lui aurait fallu refouler au fond d'elle-même la plus amère des désillusions.

Lorsqu'elle se trouva seule avec ses enfants dans la maison désolée, lorsqu'elle eut pris, pour ne plus les quitter, des vêtements noirs, sa pensée se reporta uniquement sur ce jeune homme, sur cet enfant, qui pleuraient à côté d'elle. Elle reconnaissait déjà chez tous deux la fermeté, la grandeur d'âme de leur père, et aussi sa ténacité, sa violence, son tempérament passionné et ardent. M. Rochereuil, après une jeunesse agitée, s'était adouci, apaisé, auprès d'une femme chérie alors uniquement. Ses fils la trouveraient-ils, eux, cette femme, douée d'assez de cœur, d'assez d'esprit, pour les aimer, pour être aimée d'eux?

Ils pleuraient, ce jeune homme et cet enfant; mais à leurs poings serrés, au froncement de leurs sourcils, à l'éclair sombre qui jaillissait de leurs yeux, la mère comprenait qu'elle n'était pas au bout de ses douleurs. Elle prévoyait trop que Pierre sécherait bien vite ses larmes, et qu'il reprendrait résolument l'œuvre de son père; qu'il risquerait à son tour sa vie et sa liberté, et que devant lui aussi elle devrait dissimuler ses angoisses et se faire, la mort dans le cœur, un visage serain. Pierre était silencieux; pas une parole ne sortait de ses lèvres contractées; mais le petit Louis, la tête penchée sur les genoux de M<sup>me</sup> Rochereuil, qui lui caressait les cheveux, disait entre deux sanglots :

— Mère, nous le vengerons!

Dure parole au cœur de cette mère, qui en retenait une semblable sur ses lèvres, et qui aurait bien dit, elle aussi : « Vengez-le, mes enfants! » si elle n'eût pas été glacée à la pensée du danger où elle les exposerait.

Le petit Louis, qui n'avait guère à cette époque qu'une douzaine d'années, grandit, et Pierre, qui n'était encore qu'adolescent, devint un homme. Ils ne se séparèrent point de M<sup>me</sup> Rochereuil, qui les suivait d'un œil inquiet, tremblant à chaque minute que son bonheur lui échappât; car, paisible entre ses enfants et la mémoire vénérée de son mari, ne pouvant racheter le passé, elle avait tout le bonheur présent qu'elle pût rêver. Elle vivait absolument retirée, ne recevant que l'abbé Georget et un autre

ami intime de son mari, les rares fidèles qui, dans les mauvais jours, ne l'avaient point abandonnée.

Quelquefois aussi Pierre lui amenait un étranger : tantôt un homme à l'allure grave et réservée, au regard perçant ; tantôt un officier de l'un des régiments qui, se dirigeant sur l'Espagne, traversaient Poitiers. M<sup>me</sup> Rochereuil ne s'étonnait pas que son fils connût ainsi tant de gens dont il ne lui avait jamais parlé. Elle ne comprenait que trop que c'étaient des coreligionnaires politiques. Un nuage passait sur son front, qui s'effaçait bien vite, et le visiteur recevait l'accueil le plus cordial. Ces hommes ne lui auraient pas été présentés par Pierre, qu'elle leur aurait encore, d'aussi bon cœur, ouvert sa maison. Cela ne lui rappelait-il pas le temps où, dans son salon, les collègues, les amis du représentant Rochereuil se réunissaient après des séances de la Convention ? Mais lorsque le repas était fini, lorsque l'étranger avait pris congé d'elle, et qu'elle voyait son fils s'enfermer avec lui dans sa chambre, ou que de sa fenêtre elle les suivait, faisant dans une allée écartée du jardin une longue promenade, le nuage qui s'était effacé de son front reparaisait, et elle se disait : « Mes enfants, mes pauvres enfants, les perdrai-je donc aussi ! » Alors, dans son angoisse, elle était agitée par un tremblement nerveux, et elle ne s'efforçait pas de se calmer, car elle était seule !

Pierre s'absentait souvent. Il restait plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines loin de Poitiers. D'abord, M<sup>me</sup> Rochereuil ne s'en était pas inquiétée. C'était le temps où une liaison, qui était bientôt devenue publique, entre le jeune homme et la femme à la mode de la ville, M<sup>me</sup> de Puygarreau, avait commencé. Elle pensait que Pierre s'échappait pour ses équipées amoureuses, et quoique un peu jalouse de l'empire qu'une autre personne pouvait prendre sur son fils, sans qu'elle s'en rendit compte, les succès en galanterie de Pierre ne laissaient pas que de caresser son orgueil maternel. Blanche de Puygarreau n'était-elle pas la plus jolie femme de Poitiers ?

M<sup>me</sup> Rochereuil d'ailleurs était trop sensée pour paraître rien savoir de cette liaison. Mais elle s'aperçut bientôt qu'elle s'était trompée sur le motif des absences de Pierre. Il ne s'agissait ni d'amour ni même de galanterie. Il allait à Paris, seul, et M<sup>me</sup> de Puygarreau restait, seule aussi, à Poitiers. Même une fois elle lui avait demandé de l'emmener, et Pierre avait refusé. De là une brouille qui avait fait quelque bruit dans une ville où tout se sait.

M<sup>me</sup> Rochereuil, alors, avait senti qu'elle ne pouvait plus s'abandonner à ses illusions. La vérité lui apparaissait clairement. L'orage s'amassait. Ces étrangers qui tombaient chez elle à l'improviste... les départs subits de son fils... Il fallait bien se l'avouer : Pierre conspirait ! Son instinct de mère ne la trompait pas, son instinct de femme non plus ne l'avait jamais égarée, chaque fois que M. Rochereuil s'était trouvé en danger. Elle lisait sur les traits de Pierre, comme elle l'avait lu autrefois sur ceux de son mari, que l'heure des grandes résolutions approchait.

Elle n'interrogea point son fils, elle ne le supplia point de renoncer à ses projets ! Non ! elle connaissait son invincible ténacité... Et puis, il accomplissait ce qu'il pensait être son devoir, et elle aurait cru manquer à celui qu'elle avait perdu, manquer à son fils, si elle avait essayé de l'en détourner. Elle l'estimait trop haut pour supposer que, s'étant promis et ayant promis aux autres d'avancer, il reculerait.

Pierre Rochereuil put donc espérer quelque temps que sa mère ne se doutait de rien. Mais un jour qu'avant de la quitter il l'embrassait, elle le serra bien fort sur son cœur et lui dit tout bas : « Sois prudent, cher enfant ! » Ce fut tout ; jamais depuis, jusqu'au jour où les portes de la prison se refermèrent sur Pierre, jamais elle ne fit d'autre allusion à ses craintes, à ses espérances, car elle espérait. Sans cela, aurait-elle vécu, aurait-elle supporté de pareilles angoisses !

Lorsque la nouvelle de la tentative avortée du général Malet éclata comme un coup de foudre, Pierre Rochereuil n'était pas à Poitiers ; il était parti depuis huit jours. Mais son nom ne fut pas prononcé dans les journaux ; il ne fut pas question de lui aux débats. Une semaine s'écoula. Pour la première fois, M<sup>me</sup> Rochereuil interrogea Louis, qu'elle supposait être le confident de son frère, ou savoir du moins ce qu'il était devenu. Louis était aussi anxieux qu'elle : en partant, Pierre ne lui avait rien dit.

Enfin, une nuit que M<sup>me</sup> Rochereuil passait, comme toutes les autres, dans une longue et douloureuse insomnie, elle entendit frapper doucement à la porte. Elle se leva précipitamment et courut ouvrir. Pierre entra : sa mère se jeta à son cou, puis, le prenant par la main, elle le conduisit dans sa chambre, et à la lueur d'une lampe qui brûlait faiblement, elle le regarda. Son visage était défait : ses traits portaient à la fois la marque d'une horrible fatigue et d'une profonde tristesse ; mais il ne semblait

pas inquiet pour lui-même. Il embrassa sa mère une seconde fois, et il se laissa tomber sur une chaise en murmurant :

— Morts! ils sont morts! tous les trois!

— Crains-tu quelque chose? Es-tu poursuivi? demanda M<sup>me</sup> Rochereuil.

Il fit un geste d'insouciance, comme s'il lui importait peu maintenant, après la ruine de ses espérances, après la défaite, après la mort de Malet, de Guidal, de Lahorie, de courir ou non des dangers.

— Mais moi, malheureux enfant, mais moi, reprit M<sup>me</sup> Rochereuil, d'un ton de triste reproche, tu ne songes donc pas à moi?

— C'est vrai, maman, pardonne-moi!

A ce mot de maman, M<sup>me</sup> Rochereuil revit le passé : son mari dans sa jeunesse et sa force, son fils sur ses genoux bégayant les premières syllabes de son langage enfantin, et elle ne put retenir une larme.

— Pardonne-moi, reprit Pierre; je suis si désespéré! Non, tu n'as rien à craindre. J'ai pu échapper; j'ai été sauvé, grâce à un hasard miraculeux; la police, quant à présent, ne s'occupe pas de moi. Mais eux, ils sont morts, morts sous les balles des soldats de Bonaparte!

Il s'interrompt un moment, plongé dans d'amères réflexions. M<sup>me</sup> Rochereuil respecta sa douleur et resta silencieuse aussi.

— Ah! dit-il tout d'un coup en se levant, si près du triomphe! C'est à se briser la tête contre la muraille! Ah! il a toujours son étoile! tous frappés les uns après les autres : mon père à Anjouan, Oudet à Wagram, Malet dans la plaine de Grenelle... Mais je vis, moi, je vis, et je le lui montrerai!

Le lendemain, Pierre Rochereuil parut plus calme. Il donna à sa mère, à Louis, à l'abbé Georget les détails de l'exécution de Malet et de ses coaccusés. Il leur raconta comment le général, vivant encore après deux décharges, avait été achevé à coups de baïonnette. De lui-même et de sa participation à l'affaire, il ne dit rien. Il assura seulement de nouveau M<sup>me</sup> Rochereuil qu'il n'était pas compromis. En effet, c'est seulement quelque mois après, et en suite des rapports adressés au ministère de la police générale, rapports dont l'auteur ne fut jamais connu, que Rochereuil et l'abbé Georget furent arrêtés. On ne s'en fia pas, pour cette mission délicate et urgente, aux autorités locales. Un officier de paix fut envoyé de Paris.

M<sup>me</sup> Rochereuil reprit ce chemin de la prison, qu'elle connaissait si bien ! Le hasard voulut que Pierre eût, à la Visitation, la même chambre qu'avait occupée son père. Lorsque M<sup>me</sup> Rochereuil y entra, elle faillit s'évanouir ; mais elle se remit à force de courage. Les journées de sacrifice et d'affliction, de lutte contre elle-même allaient recommencer. Elle allait encore faire deux parts dans sa vie : une part de mortelles inquiétudes et de désespoir pour elle, une part d'enjouement et de tranquillité, de calme apparent pour son fils. Elle savait combien ce tempérament vigoureux, cette nature agissante avaient besoin d'air, d'action, de mouvement ; elle ne songea plus qu'à lui adoucir la prison, à lui en alléger les tristesses et les ennuis.

Chaque jour, elle arrivait à l'heure où s'ouvrait le parloir, avec une brassée de fleurs coupées le matin dans le jardin de la place du Pilon. Le moins sentimental, le moins romanesque des prisonniers aime les fleurs, qui donnent plus que toute autre chose les sensations du dehors. Les fleurs réjouissent le détenu ; c'est un effet physique éprouvé par ceux mêmes qui ne s'en rendent pas compte. Puis M<sup>me</sup> Rochereuil racontait à son fils les bruits, les caquets, les médisances de la ville. Pour lui elle s'en informait, pour lui elle se prêtait, elle si affligée, si réservée, si dédaigneuse des petites choses, aux bavardages de sa bonne. Car elle voulait à tout prix distraire, égayer Pierre, l'arracher à ses sombres réflexions, le disputer à l'ennui, à cet horrible ennui que connaissent tous ceux qui ont été au secret.

Rochereuil était au secret absolu, sauf la permission de voir sa mère, que le sous-préfet n'avait pas osé lui refuser.

M<sup>me</sup> Rochereuil apportait à la prison les livres préférés de son fils. Elle lui passait des journaux en fraude ; car les gens chargés de régler des maisons de détention interdisent volontiers l'entrée des journaux, même des journaux tels que le *Moniteur* ou que les autres feuilles qui, sous le premier empire, avaient licence de vivre. On n'en a jamais connu la raison, mais cela est ainsi. M<sup>me</sup> Rochereuil cachait aussi sur elle les lettres chiffrées que Pierre lui donnait pour remettre à son frère ; elle lui apportait les réponses. A l'entrée et à la sortie, on la fouillait. La femme d'un argousin portait sur elle ses sales mains ; elle s'exposait enfin, si les lettres avaient été découvertes, à être raillée, outragée, humiliée par un Descosses ! Une fois, on lui enjoignit d'entrer dans la chambre de M<sup>me</sup> Descosses, et là on la livra à

deux femmes qui la déshabillèrent des pieds à la tête. Ce jour-là, par bonheur, elle n'avait ni lettres ni journaux. Le geôlier balbutia des excuses. Elle ne lui répondit pas. Que lui importait ! Les injures les plus grossières l'auraient laissée indifférente ; elle n'y aurait même pas pris garde. Quand elle avait procuré un moment de joie à son fils, quand elle avait prévenu un de ses désirs, quand elle le quittait enfin gai et de meilleure humeur que la veille, elle ne songeait pas à ce que cela avait pu lui coûter à elle-même : n'emportait-elle pas sa consolation et sa récompense ?

Depuis quelques jours, M<sup>me</sup> Rochereuil avait remarqué un changement dans la manière d'être de Pierre. Il paraissait plus préoccupé qu'ennuyé, et souvent il était distrait ou plutôt absorbé dans une contention d'esprit dont la présence de sa mère ne le tirait pas. Bientôt il redevenait lui-même, et il parlait avec plus de légèreté et d'enjouement que d'habitude. M<sup>me</sup> Rochereuil aurait juré que cette gaieté était feinte, et elle s'y connaissait.

Deux ou trois fois, au moment où elle quittait la prison, il l'avait embrassée d'une étreinte plus forte qu'il n'avait coutume. Le soir où elle en avait fait, à part elle, l'observation, M<sup>me</sup> Rochereuil s'était sentie frappée au cœur ; elle ne pouvait chasser une idée qui lui revenait sans cesse à l'esprit : « En m'embrassant ainsi, Pierre semble me demander pardon à l'avance du chagrin qu'il va me causer ! »

Alors elle avait organisé autour de son fils Louis un espionnage intime, une surveillance de toutes les minutes. Elle pesait toutes les paroles qui lui échappaient ; elle notait les heures où il restait absent de la maison, elle était attentive à son moindre geste, au plus léger mouvement de sa physionomie. Mais Louis, à qui son frère avait cent fois répété à ce sujet les recommandations les plus expresses, jouait un jeu serré, et il ne tombait point dans les petits pièges qui lui étaient tendus. Il s'agitait seulement davantage, et était plus bruyant qu'à l'ordinaire. C'était sa façon de dissimuler.

Pris à l'improviste, le soir où les membres du comité d'action des Frères Bleus s'étaient réunis dans la chambre de Juliette, et forcé d'obéir sans tarder aux instructions de l'Italien, il n'avait pas pensé à prévenir sa mère, et jamais il n'y manquait, qu'il rentrerait tard. Il était sorti et s'était promené un quart d'heure environ sur la place. Juliette Lefrançois, que M<sup>me</sup> Rochereuil

connaissait bien, l'avait abordé. Ils avaient échangé quelques paroles ; puis ils s'étaient éloignés rapidement.

Cela avait paru étrange à M<sup>me</sup> Rochereuil ; aussi quand elle n'avait pas vu Louis rentrer à l'heure accoutumée, elle ne s'était point couchée. Il arriva vers une heure du matin.

— Comment, mère, dit-il, tu m'as attendu ? Ce n'est pas bien ! C'est pour me punir de ne t'avoir pas avertie.

— Tu as vu M<sup>lle</sup> Lefrançois, ce soir, Louis ?

— Oui ; il faisait beau. Nous nous sommes promenés longtemps ; je l'ai reconduite, et, ma foi, je me suis attardé, chez elle, à bavarder.

— Écoute, Louis, dit M<sup>me</sup> Rochereuil d'une voix émue, je ne veux pas savoir tes secrets, ni ceux de ton frère, qui ne vous appartiennent pas peut-être à vous seuls ; mais, mes chers enfants, je vous demande une grâce, une seule. Je suis forte, je suis courageuse, vous en êtes assurés tous les deux ; eh bien, si vous êtes sur le point de tenter quelque chose, si vous devez courir quelque danger, je vous en supplie, prévenez-moi. Je ne pleurerai pas en vous embrassant, ma main ne tremblera pas. Ne craignez rien de moi ! Mais dites-moi la vérité, dites-la moi ! Je suis à bout de forces ; l'horrible anxiété où je vis, me tue. Louis, je t'en supplie, écris cela à ton frère ; je n'aurais, moi, pas le courage de lui parler.

Louis Rochereuil baissa la tête.

-- Je le ferai, mère, répondit-il doucement.

## XVIII

*Copie certifiée d'une lettre adressée par M. Drault, juge d'instruction près le tribunal de Poitiers, à M. le duc de Rovigo, ministre de la police générale de l'empire.*

Poitiers, octobre 1813.

Monsieur le ministre,

Je me permets, vu l'urgence, de vous faire parvenir directement cette lettre ; l'expédition par les bureaux est si lente que j'ai cru devoir transgresser l'ordre hiérarchique. Je vais, du reste, remettre copie de ce rapport à M. le procureur général de Poitiers, qui l'expédiera à Son Excellence le grand-juge.

Depuis le départ de M. Degrange, cet éminent fonctionnaire de votre administration, que Votre Excellence avait bien voulu m'adjoindre, rien ne s'est passé ici jusqu'à ces derniers jours qui soit digne d'être noté et d'attirer votre attention. Mais, lundi dernier, l'agent qu'a laissé à Poitiers M. Degrange, vint me prévenir d'un incident assez grave.

Cinq individus, inconnus dans la ville, bien vêtus, mais de mine suspecte, étaient arrivés en chaise de poste à l'hôtel des Trois-Piliers. Ils s'y étaient arrêtés pour dîner, et avaient commandé qu'on les servit à part. Ils parlaient à voix basse et se taisaient dès que le garçon de l'hôtel s'approchait de leur table. Néanmoins, on avait pu saisir quelques mots séditieux. Enfin, l'un d'eux, celui qui paraissait le chef, ayant ouvert par hasard sa houppe de voyage, le garçon s'était aperçu qu'il était armé. Celui-là avait ordonné à l'un de ses compagnons, en se levant de table, d'aller chercher des chevaux à la poste.

L'agent fut averti de la présence, à Poitiers, de ces hommes suspects, par un des pensionnaires de l'hôtel, le sieur Tribot, commerçant de Paris, que ses affaires retiennent ici, et avec qui il a habilement lié connaissance.

Je fis immédiatement appeler le capitaine de gendarmerie, qui se transporta de sa personne à la poste aux chevaux pour prendre des renseignements. Les cinq individus étaient déjà partis, ils roulaient sur la route de Paris. A la poste, comme à l'hôtel, on avait été frappé de leur allure singulière. Ils paraissaient très pressés, et payaient doubles guides.

Le capitaine sauta à cheval avec six gendarmes résolus, et se lança à la poursuite de la chaise de poste. Auparavant, il fit partir un cavalier très bien monté, et qui connaît à merveille le pays, en lui enjoignant de couper par les chemins de traverse et de gagner, si possible, de vitesse, les inconnus avant Châtellerault. Il y a dix lieues par la route impériale et sept seulement par la traverse. Le gendarme creva son cheval, mais il arriva, et lorsque les inconnus se présentèrent, le maître de poste les prévint qu'ils n'auraient pas de chevaux avant deux heures. Ils parurent extrêmement contrariés et s'informèrent si dans la ville on ne pourrait pas, à n'importe quels prix, leur procurer les moyens de continuer sur-le-champ leur voyage. Le maître de poste leur répondit que le lendemain matin ce serait très facile, mais qu'à cette heure de la nuit ils n'avaient rien de mieux à

faire qu'à attendre patiemment. L'un d'eux se mit alors à jurer avec une extrême violence. Il demanda au maître de poste s'il se moquait de lui, et même il le menaça. Peut-être même se serait-il livré à des voies de fait, si un de ses compagnons ne l'avait retenu en lui parlant vivement et à voix basse. Tous ces détails sont consignés dans le rapport de la gendarmerie.

Les cinq individus étaient bien obligés d'attendre, à moins de continuer leur route à pied. Ils entrèrent à l'auberge de la poste, et se firent servir du punch, recommandant qu'on les avertît dès que les chevaux seraient revenus.

Ce retard donna à notre capitaine de gendarmerie le temps d'arriver.

Il posta ses hommes autour de l'auberge, et se présenta seul dans la salle où les inconnus buvaient.

— Au nom de la loi, leur dit-il, je vous arrête. Ne bougez pas; toute résistance est inutile.

En effet, il leur montra du doigt, par les fenêtres, les gendarmes qui venaient d'allumer des torches pour éclairer les alentours un peu déserts.

Les inconnus se consultèrent un instant du regard. Celui qui avait menacé le maître de poste, tira même un pistolet de sa ceinture; mais, sur un geste du chef — ou du moins de celui que nous considérons comme tel, jusqu'à plus ample informé — il le posa sur la table. Ce dernier, alors, se leva, et s'avançant vers le capitaine, il lui dit :

— Pas de violence, monsieur, c'est inutile; nous ne résistons pas.

— Vous vous rendez? reprit le capitaine.

— L'expression est impropre, répondit cet individu en railant. Nous ne savons pas ce que vous nous voulez; nous cédon à la force, voilà tout. Pourquoi nous arrêtez-vous? De quoi sommes-nous accusés? Ne saurait-on maintenant vaquer tranquillement à ses affaires?

Le capitaine, sans daigner relever ces insolences, appela ses hommes, et, assisté de son brigadier, voulut procéder à un interrogatoire sommaire.

— Votre nom? dit-il à celui qui avait pris déjà la parole.

— Je suis moins curieux que vous, mon cher, répondit cet individu; moi, je ne vous demande pas le vôtre.

— Votre nom? répéta froidement le capitaine.

— Avant tout, répliqua un de ceux qui n'avaient encore rien dit, expliquez-nous de quel crime, de quel délit nous sommes inculpés ?

— Vous n'êtes pas ici pour interroger, mais pour répondre.

— Vraiment ! Eh bien, mon cher monsieur, voici ce que j'ai à vous dire. Chaque fois que j'ai eu le plaisir et l'honneur de comparaître devant un juge d'instruction, je n'ai jamais ouvert la bouche. Vous admettez bien que ce n'est pas pour répondre à un gendarme.

En effet, les cinq individus arrêtés se renfermèrent, à dater de ce moment, dans un silence absolu.

Le capitaine de gendarmerie, comprenant qu'il n'y avait rien à tirer de ces gens-là, leur fit mettre les menottes. Après quoi il les sépara. Quatre remontèrent dans leur chaise de poste avec deux gendarmes. Le cinquième, qui est de beaucoup le plus jeune, prit place dans un cabriolet entre deux agents de la police de Châtellerault. C'était là, comme vous le verrez tout à l'heure, une très heureuse inspiration.

Cela fait, le capitaine et ses hommes empruntèrent les chevaux de la brigade de Châtellerault, car les leurs étaient fourbus, et l'on repartit pour Poitiers.

Le capitaine ne voulut pas laisser à un autre qu'à lui le soin de commander l'escorte. Je ne saurais trop me louer de ce brave militaire, qui a fait, dans sa nuit, pour le service de Sa Majesté, plus de vingt lieues à franc étrier et sans débotter.

Le lendemain matin, les cinq conspirateurs — j'ai déjà le droit de les nommer ainsi — m'étaient amenés au Palais.

Quatre sont dans la force de l'âge et appartiennent certainement, sinon aux classes les plus élevées de la société, au moins à la bourgeoisie. Sauf un qui parle d'un ton un peu trivial, ils ont évidemment de l'éducation et du monde. Le cinquième, celui que le capitaine de gendarmerie a eu la bonne idée de séparer de ses coprévenus, est un tout jeune homme qui annonce à peine vingt ans. Pendant qu'ils attendaient dans une salle voisine de mon cabinet, ils ont été examinés à loisir par diverses personnes. Ils sont étrangers à la ville ; on ne les y a jamais vus. Il sera nécessaire de les confronter avec les agents de la politique à Paris.

Je dois vous dire d'abord qu'à l'exception du plus jeune, dont vous trouverez ci-joint l'interrogatoire, ces individus ont refusé

de répondre aux questions qui leur ont été adressées. Ils n'ont même pas donné leurs noms. La menace de les envoyer sur l'heure devant une commission militaire les a trouvés calmes et indifférents en apparence. Il n'y avait rien à attendre d'eux. J'ai donc résolu de m'en tenir au jeune homme qui, gardé à vue par deux gendarmes, n'a pu communiquer avec ses compagnons. Je l'ai interrogé le dernier, après qu'il eut été laissé seul entre les deux gendarmes, livré à ses réflexions pendant plus d'une heure. Ses gardiens avaient l'ordre de lui parler d'un ton très doux, comme s'ils avaient pitié de sa jeunesse dans la triste situation où il s'était mis. Quand j'ai supposé que le jeune homme était suffisamment effrayé, je l'ai mandé devant moi. Voici, monsieur le ministre, une copie de l'interrogatoire qu'il a subi.

« Aujourd'hui, 6 octobre 1813,

« Par-devant nous, Marie-Marguerite-Alexis Drault, juge d'instruction près le tribunal du département de la Vienne, assisté d'André-Étienne Ginot, commis-greffier assermenté, a été conduit par un détachement de la force publique commandé par Jean Bigorne, capitaine de gendarmerie, un particulier prévenu d'être du nombre de ceux désignés comme étant dans la conspiration contre la personne de Sa Majesté l'empereur et roi, et contre la sûreté intérieure et extérieure de l'État. Chargé par ordonnance de la cour d'instruire sur ladite conspiration, avons interpellé ledit particulier de nous déclarer ses noms, âge, état et demeure.

« A répondu : Charles-François Géraud, âgé de vingt et un ans, commis-passementier, domicilié à Paris, passage du Saumon.

« A lui demandé : Des aveux complets peuvent seuls vous obtenir, en raison de votre jeunesse, l'indulgence de vos juges. Vos complices seront traduits aujourd'hui même devant une commission militaire. Si vous voulez échapper au châtement terrible qui vous menace avec eux, méritez votre grâce par votre franchise.

« A répondu : Je ne sais rien.

« A lui demandé : Vous savez au moins quand et pourquoi vous avez quitté Paris ?

« A répondu : J'ai quitté Paris il y a un mois environ, et je suis venu loger à Saint-Benoît, auprès de Poitiers. Je devais y retrouver celui qui m'a dit de partir.

« A lui demandé : C'est un de ceux avec qui vous avez été arrêté, quel est son nom ?

« A répondu : Je ne le connais pas. Je l'ai entendu appeler Antoine. C'était la première fois que je le voyais.

« A lui demandé : Comment, si vous le voyiez pour la première fois, lui avez-vous obéi ?

« A répondu d'une voix très faible et en baissant la tête : Parce qu'il est de la Société.

« A lui demandé : Quelle Société ? Ayez le courage d'aller jusqu'au bout dans la voie des aveux. Votre salut est à ce prix : la Société des Frères Bleus ?

« A répondu : Je ne connais rien de ce que vous me dites ; c'est la Société, voilà tout.

« A lui demandé : Et quel était le but de la Société ?

« A répondu : Je ne comprends pas.

« A lui demandé : Je vais me faire comprendre : Qu'est-ce qu'on disait dans la Société ?

« A répondu : On disait qu'il fallait changer le gouvernement.

« A lui demandé : Comment voulait-on s'y prendre pour cela ?

« A répondu : On disait qu'on attaquerait de vive force.

« A lui demandé : Où la Société comptait-elle trouver cette force-là ?

« A répondu : Dans toute la France.

« A lui demandé : Il y a donc dans toute la France une force organisée à votre disposition ou à celle de vos complices ?

« A répondu : Je ne sais pas.

« A lui demandé : Savez-vous qui la Société veut mettre à la place du gouvernement actuel ?

« A répondu : Oh ! oui, le roi.

« A lui demandé : Quel roi ?

« A répondu : Charles-Xavier-Stanislas, ci-devant Monsieur, qu'on appelle maintenant Louis XVIII.

« A lui demandé : Vous n'appartenez donc pas à la secte républicaine ?

« A répondu : Je ne connais pas ça.

« A lui demandé : Qui vous a affilié, qui vous a fait entrer dans la Société ?

« A répondu : Mon premier patron, M. Loiseau, qui est mort ; il avait été fournisseur de la cour.

« A lui demandé : Quels sont les chefs de la Société ?

« A répondu : Je ne les connais pas.

« A lui demandé : Où se réunit la Société ?

« A répondu : Je ne sais pas. Il y avait un monsieur qui venait me trouver et qui me disait où il fallait aller. Une fois, il m'a dit de me promener pendant une heure, le lendemain, dans le jardin du Palais-Royal. J'y suis allé. Alors il a passé devant moi avec un autre grand monsieur. Ils m'ont regardé, puis ils ont ri. Le grand monsieur a dit avec un drôle d'accent : « C'est bien ; fidèle au poste ! » Après ça, il en est venu un troisième, et ils ont dit : « Centurion, vous pouvez renvoyer vos hommes. » Je me rappelle très bien.

« A lui demandé : Est-ce que vous pourriez retrouver ces individus ?

« A répondu : Pas le grand, celui qui a l'accent étranger, ni M. Centurion ; mais l'autre, oui, je sais où il va le soir.

« A lui demandé : Vous n'avez rien à ajouter sur la Société ?

« A répondu : Monsieur, je vous jure qu'on ne m'a rien appris de plus.

« A lui demandé : Soit ; quand vous avez quitté Paris, vous a-t-on confié de quoi il s'agissait ?

« A répondu : Non ; je devais attendre à Saint-Benoît qu'on vienne me chercher.

« A lui demandé : Quand est-on venu ?

« A répondu : Hier matin, les quatre qui ont été arrêtés avec moi ; ils m'ont fait monter en voiture. Le chef, celui que j'avais vu à Paris, a répété trois ou quatre fois qu'il était temps de marcher. J'ai demandé où nous allions ; il m'a répondu que je le saurais quand nous serions arrivés. Alors, j'ai demandé ce que nous ferions ; il m'a répondu que je le verrais au moment, et que je l'ennuyais ; que j'étais un innocent. Alors je n'ai plus rien dit. J'avais peur.

« A lui demandé : Le nom de Rochereuil a-t-il été prononcé devant vous par ces hommes ?

« A répondu : Non.

« A lui demandé : On a saisi sur vous une paire de pistolets et un poignard. D'où tenez-vous ces armes ?

« A répondu : On me les a données à Paris. Tous les membres de la Société en ont de pareilles.

« A lui demandé : Ces pistolets sont de fabrique anglaise ?

« A répondu : Je ne sais pas.

« A lui demandé : S'il ne cachait rien de la vérité?

« A persisté à répondre que non.

« Lecture à lui faite du présent interrogatoire et de ses réponses, a dit icelles contenir vérité, y a persisté, et a signé avec nous et le commis-greffier susnommé, qui est demeuré chargé desdits poignards et pistolets, pour en faire le dépôt au greffe dudit tribunal.

« *Signé* : DRAULT, GINOT, GÉRAUD. »

Tel est, monsieur le ministre, dans sa teneur et son exactitude, l'interrogatoire subi par le nommé Géraud. Ce garçon est évidemment d'une intelligence très faible, incapable de dissimuler, et il est probable qu'il a dit tout ce qu'il sait. Peut-être seulement connaît-il les noms d'un ou de plusieurs de ses compagnons ; et par ce sentiment de probité instinctive auquel s'abandonnent d'ordinaire les accusés aux débuts d'une instruction, feint-il d'être ignorant à ce sujet pour ne pas les compromettre. Mais celui qui est entré dans la voie des aveux la suit jusqu'au bout. J'entendrai Géraud demain pour la seconde fois, et je le forcerai, certes, à compléter ses révélations.

Quelque vagues que soient les renseignements contenus dans son premier interrogatoire, dont aucune réponse n'a été modifiée, Votre Excellence remarquera qu'en suite de ces aveux si naïfs, l'existence de la Société est désormais acquise à l'instruction. Il en ressort aussi que dans cette conspiration infâme, dirigée contre l'autorité de Sa Majesté l'empereur et roi, les royalistes sont encore une fois d'accord avec les Jacobins, alliance monstrueuse entre les partisans de la royauté et ceux qui l'ont décapitée ; coalition qui doit soulever de dégoût tous les cœurs honnêtes ! Et quel moment choisissent ces misérables pour conspirer, pour déchirer le sein de la patrie ? le moment où tous les efforts de l'étranger sont réunis pour abattre un grand homme qu'ils ne réussiront même pas à ébranler, où des hordes barbares menaceraient, envahiraient le sol sacré de la France, si le plus illustre capitaine des temps anciens et modernes n'était pas là pour leur opposer la barrière infranchissable de son génie !

Votre Excellence daignera me pardonner cet élan sincère d'indignation patriotique, que je n'ai pu contenir. Je reviens à l'interrogatoire du nommé Géraud. Il n'a pas échappé à votre

perspicacité que cet individu, pour lequel je réclamerais, s'il en était besoin, l'indulgence du gouvernement impérial, car il a été entraîné plutôt qu'il n'a été coupable, s'est déclaré en mesure de retrouver un des chefs de la Société dont il connaît les habitudes. Par celui-là on pourra sans doute remonter aux autres. J'attendrai vos ordres, monsieur le ministre, pour diriger Géraud sur Paris.

Quant à ses quatre compagnons, je les crois gens décidés ; et tant qu'on n'aura pas établi leur identité, il sera difficile, sinon impossible, d'en tirer quoi que ce soit. Quant à présent, je les ai fait écrouer à la Visitation, en interdisant, bien entendu, toute communication entre eux et les prévenus antérieurement arrêtés, tels que Rochereuil et l'abbé Georget.

Puis-je espérer, monsieur le ministre, que Votre Excellence daignera approuver ma conduite dans cette affaire ? Mes lumières sont faibles, mais mon zèle est sans bornes.

Si Votre Excellence avait l'insigne bonté de mettre mon dévouement et mon respect aux pieds de Sa Majesté, elle comblerait les vœux d'un magistrat qui est prêt à se sacrifier pour le salut du trône impérial, et qui se dit, monsieur le ministre, le plus attaché, le plus fidèle de vos serviteurs.

DRAULT, *juge d'instruction.*

*Transcription d'une dépêche télégraphique expédiée par le ministre de la police générale à M. Drault, juge à Poitiers.*

Attendez instructions, que vous recevrez par le prochain courrier. Mettez au secret absolu Rochereuil et consorts.

MINISTÈRE DE LA POLICE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE.

(Service du cabinet.)

A M. Drault, *juge d'instruction.*

Paris, octobre 1813.

Son Excellence M. le duc de Rovigo présente ses compliments à M. Drault, et l'informe que sa confiance a été abusée et son zèle mis en défaut. Il n'a jamais existé de commis passementier du nom de Géraud, domicilié passage du Saumon. Il n'y a jamais eu de fournisseur de l'ancienne cour du nom de Loiseau. Enfin,

tous les renseignements fournis par ce soi-disant Géraud sur la Société des Frères Bleus étaient déjà connus de l'autorité. M. Degrange, retenu par des occupations urgentes, ne pourra arriver à Poitiers que dans quelques jours. D'ici là, que les prévenus soient maintenus au secret le plus absolu. Son Excellence aime à penser que le jour même de l'arrestation, le prévenu Rochereuil a été isolé, et qu'on n'a laissé parvenir jusqu'à lui aucune personne par qui il ait pu en être informé. Il serait très fâcheux que M. le juge d'instruction ait négligé cette précaution. Jusqu'à l'arrivée de M. Degrange, M. Drault voudra bien s'abstenir.

Pour le ministre :

*Le chef du cabinet,*

CASANERA.

## XIX

Juliette était assise sur un tabouret, aux pieds de Rochereuil. Il était à peu près dix heures du soir. Elle tenait dans ses mains une des mains de Pierre, elle lui disait :

— Embrassez-moi encore.

Pierre se pencha et la baisa au front. Elle reprit :

— Vous êtes bon d'avoir pensé à votre petite Juliette qui vous aime et qui souffre beaucoup de ne pas vous voir plus souvent. Mais vous ne le croyez pas. Et puis, qu'est-ce que cela vous fait ? Vous ne songez qu'à votre république. J'en serai jalouse, savez-vous bien !

— Je sais que vous m'êtes dévouée, Juliette...

— Ah ! vous appelez cela du dévouement, vous !

— J'ai aussi de l'affection pour vous : je ne suis nulle part plus calme, plus heureux que dans cette chambre.

— Oui, oui, je comprends bien : vous venez ici non pour moi, non parce que vous m'aimez, mais pour vous reposer.

Rochereuil se mit à rire.

— Me reposer ? dit-il ; non, Juliette ; je vous assure que, ce soir, pour arriver jusqu'ici, je me suis donné beaucoup de peine. Il ne fait pas plus clair qu'au fond d'un puits ; les murs sont encore assez hauts, et ces diables de propriétaires les couronnent de verre cassé et de morceaux de bouteille. Ce n'est pas très commode de passer par dessus : j'en ai les mains tout écorchées.

— Vous saignez, en effet ! Vous êtes blessé ?

— Non... une éraflure tout au plus.

Juliette se leva ; elle s'en alla prendre une bande de toile fine pour en envelopper la main de Pierre ; mais, auparavant, d'un mouvement brusque, elle appuya ses lèvres sur la coupure. On eût dit qu'elle en voulait tirer tout le sang.

Rochereuil la regarda faire avec surprise.

— Pas d'enfantillage, Juliette, dit-il. Asseyez-vous, et écoutez-moi, si c'est possible.

— Je vous écouterai, mais à la condition que vous me laisserez là, sur le tabouret, à vos pieds, la tête sur vos genoux. Comme cela, je vous écouterai et je serai bien sage.

— Juliette, la preuve que j'ai pour vous plus d'affection que vous ne vous l'imaginez, c'est que j'ai voulu vous voir ce soir.

— Vous dites cela d'un ton grave, Pierre. Pourquoi ce soir plutôt qu'un autre jour ?

— Mais parce que vous serez peut-être quelque temps sans entendre parler de moi, sans avoir de mes nouvelles.

Juliette se leva toute droite.

— Vous partez ? dit-elle. Où allez-vous ? je veux vous suivre. Je vous accompagnerai ; vous savez que j'ai l'habitude de voyager ; je ne serai pas gênante.

Rochereuil haussa les épaules.

— Alors, continua-t-elle en voyant ce mouvement, vous me permettrez au moins de vous rejoindre ?

— Mon enfant, je ne vous dis pas que je m'éloigne, ni que je reste ici. Seulement, d'ici à quelque temps, je ne vous verrai pas, et il sera inutile que vous m'écriviez. C'est pourquoi j'ai voulu, comme autrefois, quand je partais, passer la soirée près de vous.

— Toute la soirée ?

— Une partie, du moins.

— Non, toute ; ou bien, allez-vous-en tout de suite. J'aime mieux cela.

— Il faut que je rentre de bonne heure, Juliette.

— Il faut que vous fassiez mes volontés, une fois au moins. D'ailleurs, pourquoi rentrer ? Ne rentrez pas.

— Est-ce que vous me donneriez l'hospitalité, Juliette ?

Elle frissonna et devint très pâle, ses lèvres tremblèrent.

— Ne vous moquez pas de moi, murmura-t-elle.

— Je ne me moque pas de vous, ma petite Juliette. Je n'ai pas grand plaisir, je vous assure, à retourner coucher en prison, mais M. Descosses m'attend.

Juliette, avec sa mobilité ordinaire d'impression, partit d'un éclat de rire :

— Ah! ce vilain Descosses! Comment avez-vous pu, Pierre, le décider à vous laisser sortir? vous lui avez donné beaucoup d'argent?

— Pas un sou. Il m'ouvre la porte, uniquement pour m'être agréable.

Juliette rit de plus belle :

— Oh! dit-elle, cela ne m'étonne pas, vous êtes un grand vainqueur; personne ne vous résiste; vous obtenez tout ce que vous voulez des hommes, et aussi des femmes. Votre belle M<sup>me</sup> de Puygarreau, l'avez-vous fait assez virer, celle-là?

— C'est vous qui vous moquez de moi, maintenant, Juliette. Ne vous gênez pas, petite; cela me réjouit, de vous voir rire.

— Je ris pour ne pas pleurer, Pierre. J'ai le cœur bien gros de savoir que vous allez partir. Combien de temps serez-vous absent, voulez-vous me le dire?

Juliette avait pris sa voix la plus caressante. Elle avait croisé ses deux mains sur le genou de Rochereuil, et, demi-couchée, elle y appuyait sa petite tête fine et gracieuse, les paupières presque closes.

— Je ne le sais pas moi-même, mon enfant. Vrai, je ne vous trompe pas. D'ici à quelques jours, à quelques semaines peut-être, je ne suis pas le maître de mon temps; je ne suis pas assuré d'être là plutôt qu'ailleurs. Peut-être resterai-je à la prison; peut-être m'éloignerai-je. Mais, quoi qu'il arrive, vous ne devez pas vous occuper, vous enquérir de moi. Louis vous prévendra quand vous pourrez m'écrire.

— Il reste ici, Louis?

— Oui.

— C'est donc, dit Juliette lentement, que vous allez courir un grand danger? Autrement, vous l'emmèneriez! Est-ce que vous allez à Paris? Est-ce qu'on va se battre pendant que l'empereur n'y est pas?

Rochereuil chantonna entre ses dents.

— Chantez, chantez, Pierre, pour cacher votre émotion. Pourquoi ne me dites-vous pas tout de suite, comme votre ami l'abbé,

que ces choses-là ne regardent pas les femmes. Vous êtes pourtant heureux de me trouver, pour vous aider à tromper tous ces gens qui vous surveillent. L'autre mois, quand j'ai couru la nuit avec votre frère pour dépister les agents, on ne me disait pas que « cela ne regarde pas les femmes ».

— C'est un reproche, Juliette, Est-ce que vous regrettez de nous avoir été utile ?

— Oh ! non. Je vous appartiens, Pierre, et je ne vis que quand je puis vous être bonne à quelque chose. Mais pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ? Croyez-vous que je ne sois pas capable de garder votre secret ? J'en ai gardé d'autres ! Je voudrais bien savoir qui m'arracherait une parole, quand il s'agit de vous.

— Vous êtes une bonne fille, Juliette ; mais si vous insistez, je vous quitte à l'instant.

Il fit mine de se lever. Juliette le retint en se serrant contre lui.

— Oh ! me quitter, Pierre, me quitter quand je vous tiens là, près de moi, rien qu'à moi, pendant une soirée entière, ce n'est pas si facile que vous le croyez. Essayez un peu. Je suis forte quand je veux, et à moins que vous ne me fassiez mal... Est-ce que vous seriez capable de me faire du mal, Pierre ?

Elle lui prit la main, qu'elle appuya longuement sur ses lèvres.

— Tenez, lui dit-elle ensuite, tâchez de me l'ôter, votre main ; tâchez de m'empêcher de l'embrasser. Là, vous voilà tranquille et soumis, maintenant.

Juliette, pendant quelques minutes, ne parla plus. Elle semblait se recueillir pour savourer le bonheur que lui donnait la présence de Rochereuil. Elle ne bougeait pas ; on eût dit qu'elle sommeillait. Tout d'un coup, soulevant sa paupière et regardant du coin de l'œil :

— Jurez-moi, dit-elle, que vous ne courrez pas bientôt un danger de mort.

Rochereuil ne put s'empêcher de rire.

— Je croyais, dit-il, que vous n'y pensiez plus. Ah ! il n'y a que vous autres femmes pour suivre une idée. Que je vous jure que je ne suis pas en danger de mort ? Je ne jure jamais.

— Eh bien, dites-moi simplement, sans détourner les yeux, votre main dans la mienne, dites-moi : « Ma petite Juliette, je suis sûr que je ne te vois pas pour la dernière fois ; je te promets que je reviendrai dans cette chambre ; je te promets que tu pourras encore reposer ta tête sur mes genoux ! »

Rochereuil garda le silence.

— Ah! vous voyez bien, dit-elle en s'animant, vous le voyez bien, vous n'osez pas promettre, vous n'osez pas mentir!

Rochereuil était plus troublé qu'il ne le voulait paraître, qu'il ne se l'avouait à lui-même. Juliette l'irritait, et pourtant l'idée ne lui venait pas de se lever et de la repousser. Au contraire, il l'entoura de ses bras, et lui parla doucement comme à un enfant à qui l'on cherche à faire entendre raison.

— Tu serais donc bien malheureuse, ma petite Juliette, si je ne revenais pas? Songe donc, ici, je suis en prison, et je ne te vois presque pas. Ne désires-tu pas que je sois tout à toi, dis? Eh bien, dans quelques jours, je serai libre.

— C'est vrai? dit-elle.

— C'est vrai. Et je viendrai ici aussi souvent que tu voudras.

— Oh! je vous connais; vous dites cela pour ne pas me contrarier. Je ne vous crois pas. D'ailleurs, puisque vous pouvez sortir de la Visitation, pourquoi ne pas vous en aller tout à fait? Vous vous cacheriez quelque temps, et puis nous passerions — elle se reprit — vous passeriez en Angleterre. Si vous voulez, je sais où vous cacher. Voulez-vous?

Rochereuil fit un signe de tête négatif.

Il y eut alors un silence. Juliette s'était abandonnée dans les bras de Pierre, et son cœur battait comme celui d'un petit oiseau qu'on tient dans la main.

— Tu ne parles plus, Juliette, tu es fâchée? lui dit-il tout bas.

— Non, répondit-elle, mais j'en ai gros là!

Et elle posait le doigt sur son cœur. On voyait qu'elle allait éclater en sanglots.

Rochereuil alors la souleva jusqu'à lui, et, effleurant ses cheveux de ses lèvres, il murmura :

— Tu m'aimes donc, Juliette?

Si bas qu'il eût parlé, elle l'avait entendu. Elle leva les yeux un instant, puis, les baissant tout de suite, et laissant tomber sa tête sur l'épaule de Pierre, elle dit plus bas encore :

— Et vous, vous ne me trouvez pas trop laide?

## XX

Le lendemain, qui était le jour même où les cinq individus dont il est question dans la lettre de M. Drault au ministre de

la police s'étaient arrêtés à l'hôtel des Trois-Piliers avant de continuer leur route, Rochereuil aborda, dans la cour de la prison, notre ami l'honnête Descosses.

— Nous aurions, l'abbé et moi, lui dit-il, une communication très urgente à vous faire, monsieur le concierge.

Descosses blêmit.

— Qu'y a-t-il encore ? murmura-t-il. N'est-ce pas assez que... ?

— Vous voulez dire : N'est-ce pas assez que la nuit dernière je vous aie prié de m'ouvrir la porte ? Non, monsieur Descosses, ce n'est pas assez ; rassemblez votre courage... Vous allez avoir la douleur de nous perdre. L'abbé et moi, nous vous quittons ; nous partons ce soir pour un petit voyage, et comme je ne veux pas vous tromper, je vous déclare que nous serons au moins dix jours loin de vous.

— Mais, c'est impossible ! mais je suis perdu ! balbutia le geôlier.

— Ce n'est pas impossible, et vous n'êtes pas perdu. D'abord, personne ne viendra demander à nous voir. Ma mère s'absentera afin que l'interruption de ses visites ne paraisse pas singulière. Restent les autorités, le sous-préfet et M. Drault. Ah ! si ceux-là se présentent, vous êtes pris. Mais considérez qu'ils sont venus à peine deux fois depuis que nous sommes ici. C'est une chance à courir. Vous avez le choix entre ce risque et les galères. Au pis aller, d'ailleurs, vous perdrez votre place. Vous devez avoir fait votre pelotte, monsieur Descosses, et puis vous pourrez continuer votre commerce nocturne. Enfin, je suis désolé de vous être désagréable, mais nous partons cette nuit. C'est entendu, n'est-ce pas ?

M. Descosses levait les bras au ciel. Il avait envie de pleurer.

— Au moins, dit-il du ton le plus piteux, quand reviendrez-vous ?

— M. Rochereuil vous l'a déjà dit, dans une dizaine de jours au plus tôt, dans une quinzaine au plus tard, répondit l'abbé.

Et il ajouta tout bas :

— Si nous revenons !

— N'y manquez pas, au moins, mes bons messieurs, n'y manquez pas, brama le désolé Descosses ; ayez pitié d'un pauvre père de famille qui n'a que sa place pour vivre !

## XXI

« La bataille des nations est livrée et l'armée française est en déroute. » Nous disons, nous : « la bataille de Leipsig. » Les Allemands ont raison. Ce jour-là, parce que Napoléon était vaincu, les peuples triomphaient. Napoléon, seul, était-il vaincu ? Non, la France avec lui, et c'était justice ! C'était justice, parce que tout se paye, et que les faiblesses, comme les crimes, ont leur châtement. C'est la condamnation des peuples qui ont manqué de cœur et qui se sont abandonnés, de payer les fautes du maître à qui ils ont livré la patrie. Ce serait vraiment trop commode si la nation avait le droit de se désintéresser de la politique de son gouvernement. Ce que nous pouvions empêcher, nous l'avons souffert : ne nous plaignons pas si la responsabilité retombe sur nos têtes.

Béranger, dans une de ses chansons de 1815, faisant allusion à un mot bien connu alors de Wellington, met en note : « Lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, Wellington prétendit que nous avions besoin d'une leçon morale. » Certes, Wellington disait vrai. Nous avons besoin d'une leçon ; mais celle qui nous fut donnée à cette époque ne nous profita guère. On ne voulut même pas comprendre que l'enlèvement des chefs-d'œuvre n'était qu'une restitution qu'on nous contraignait d'opérer. Pendant quinze ans, nous avons pillé d'un bout à l'autre de l'Europe ; le Louvre était plein de statues, de tableaux empruntés sans l'autorisation de leurs propriétaires. Rien de plus légitime, disions-nous. Mais l'heure des revers a sonné, et, toujours, comme dit Béranger, les chevaux des Cosaques viennent boire à la Seine rebelle ; les étrangers entrent au Louvre ; ils mettent la main sur des œuvres d'art qui ne nous appartenaient pas : ils reprennent leur bien. Nous crions alors comme chats écorchés ; nous nous lamentons sur une si odieuse profanation ; nous soutenons éloquemment que l'asile des arts est violé. C'est admirable ! On nous traite une seule fois comme nous avons traité les autres pendant quinze ans, et nous affirmons que le droit est outragé en nos personnes. Dommage seulement que la revendication des étrangers n'ait porté que sur les musées ! Quelle joie si lord Wellington, opérant une descente chez le maréchal Soult, lui eût fait rendre gorge ! Outre que c'eût été

bonne justice, le Louvre, plus tard, n'eût pas acquis, couverts d'une couche épaisse de billets de banque, de médiocres Murillo!

Les Bourbons étaient rentrés dans les fourgons de l'étranger. On le leur a amèrement, justement reproché. Cela les condamnait à l'avance : ils ne se sont jamais lavés de cette faute originelle. C'est donc que l'invasion avait été lourde à la France, et que nous en avons un cruel souvenir. Le sol de la patrie souillé par un ennemi âpre à la vengeance ; les femmes de l'aristocratie « belles d'impudeur, » jetant leur mouchoir à des Cosaques puants ; les derniers soldats de la France traités en brigands ; une charretée d'empereurs et de rois paradant en maîtres dans les rues de la vieille ville révolutionnaire ; l'étranger, enfin, taillant en pleine France, et disant : « Ce champ-là est gaulois, celui-ci ne l'est point, » tout cela, j'en conviens, est dur à un cœur de patriote ! Mais quoi ? N'étions-nous pas allés, nous, à Vienne, à Madrid ? N'avions-nous pas partout imposé la plus odieuse tyrannie qui ait jamais mérité un châtiment exemplaire ? Et à Vienne, à Berlin, à Madrid, n'y avait-il pas des patriotes ? N'avions-nous pas dit aussi à ces gens, qui ne connaissaient même pas notre langue : « Ceci est un champ français. »

Pendant quinze ans nous avons ravagé l'Europe, et nous avons appelé ces monstrueuses dévastations « victoires et conquêtes des Français ; » nous les avons célébrées, nous les avons chantées, ces victoires et conquêtes.

Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

C'est la chanson, c'est Émile Debraux qui parlait ainsi ; les étrangers aussi s'en sont souvenus, ils s'en souviennent encore. La revanche de Waterloo et de Leipsig, de 1814 et de 1815, ne leur a pas suffi, et entre des peuples frères, le fantôme de Napoléon se dresse encore.

Comme nous sommes très ingénieux, nous avons imaginé une excuse à notre profit, et nous avons solennellement déclaré que les mameluks de Napoléon avaient la Révolution attachée aux fers de leurs chevaux, et que la grande armée, de la pointe de ses baïonnettes, inscrivait partout où elle passait les principes de 1789. C'est une bonne plaisanterie, et qui nous a coûté cher. Il me revient, à ce sujet, une anecdote qui m'a été contée par un vieux capitaine en retraite, qui avait fait toutes les campagnes de la

République et de l'Empire. C'était une aventure qui lui avait donné un profond dégoût de son métier, et à dater de ce jour, retenu pourtant dans les rangs par le respect humain, il avait pris la guerre en aversion. Voici l'histoire, telle qu'il aimait à la conter.

L'Empire n'existait pas encore, mais la République était déjà morte. Le général Bonaparte avait lancé cette proclamation où il montrait à ses soldats l'Italie comme une terre promise, où il leur annonçait la curée prochaine où ils pourraient se vautrer plein ventre ; cette proclamation qui marque la fin des guerres révolutionnaires et le commencement des guerres de proie. Une division française marchait sur une ville d'Allemagne qui n'avait pas vu encore le drapeau tricolore. Le principicule et son gouvernement avaient pris la fuite. La Révolution comptait dans la ville de nombreux partisans, qui s'apprêtaient à ouvrir leurs bras aux Français et à les recevoir comme des frères. Une municipalité provisoire se constitua, et son premier acte fut d'envoyer une délégation au-devant de l'armée qui s'approchait. Une douzaine de bons Allemands partirent. Ils avaient lu Rousseau ; ils avaient lu Voltaire ; ils se seraient volontiers donné à eux-mêmes le titre glorieux de « citoyens du genre humain ! » Ils attendaient le drapeau tricolore le cœur ouvert et les mains tendues. A trois lieues de la ville, ils s'arrêtèrent dans un petit village. Quelques minutes après, des tirailleurs français, moitié avant-garde, moitié maraudeurs, parurent sur la place, s'avançant avec précaution, l'œil au guet et le doigt sur la détente. Nulle résistance ; il n'y avait point là un soldat ennemi. Au lieu de coups de fusil, des bouquets et des discours !

Hélas ! les bons Allemands n'eurent pas le temps d'achever leur harangue. On ne les maltraita point, mais on les déchaussa très proprement. Que voulez-vous ? Quand le soldat marche sur ses quartiers, quand ses semelles l'abandonnent, quand il est obligé de se fabriquer des chaussures avec de la paille et des vieux morceaux de linge, il vendrait les principes de 1789 pour une paire de souliers, et au besoin il fusillerait plusieurs bourgeois ! Voilà donc nos Allemands déchaussés par leurs frères de France. Il faisait froid ; un sergent dont la capote était usée avisa sur les épaules de l'orateur de la délégation un manteau ample, épais, à double collet ; il l'en débarrassa. Ce que le sergent fait, les soldats peuvent le faire : les camarades de l'orateur avaient aussi

des manteaux ; on les leur prit. Remarquez que l'armée française marchait en avant : si ç'avait été après une campagne malheureuse, après une déroute, alors que les régiments se débandent et qu'une nuée de maraudeurs et de soldats égarés infestent le pays en avant de l'armée et sur ses flancs, nos bourgeois allemands ne s'en seraient pas tirés à si bon compte. On ne leur aurait laissé que leurs chemises, et encore !

Bref, la délégation en fut quitte pour une razzia de chaussures et de manteaux, et elle s'en retourna pieds nus rendre compte de sa mission à ses commettants. C'est ainsi que, par l'armée, les principes de 1789 furent enseignés à l'Europe ; c'est ainsi qu'agissent les soldats de tous les pays et de tous les temps.

Ces exploits inspirent aux poètes des chansons très gaies ou des odes d'un lyrisme surprenant. Alfred de Musset chante :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand,  
Il a tenu dans notre verre.  
Un couplet, qu'on s'en va chantant,  
Efface-t-il la trace altière  
Des pieds de nos chevaux marqués dans votre sang ?

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.  
Si vous oubliez votre histoire,  
Vos jeunes filles, sûrement,  
Ont mieux gardé notre mémoire,  
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

Après quoi, l'on s'étonne que la plus douce union, que la plus tendre harmonie ne règnent pas entre les deux peuples.

Les plus sensés de nous voudraient au moins que les étrangers fissent une juste distinction entre les nations et le gouvernement. Ils auraient désiré qu'après Leipsig et après Waterloo, ils ne nous demandassent pas compte du passé. Il est fâcheux que ces idées complexes n'aient jamais pu entrer dans la tête des peuples. Le mot si souvent répété : « Une nation a toujours le gouvernement qu'elle mérite, » pris dans un sens absolu, est faux, croyons-nous ; mais, au point de vue de l'étranger, il est vrai. Comment voulez-vous que nous soyons jugés, si ce n'est par nos actes, c'est-à-dire par les actes que notre gouvernement accomplit en notre nom ?

Tant pis pour les peuples qui supportent trop longtemps les gouvernements oppresseurs au dedans et au dehors ! Il faut que justice soit faite !

La bataille des nations a été justice. Après Lutzen et Bautzen, avant Leipsig, on offrait à Napoléon de lui laisser la Belgique, une partie de la Hollande, toute la rive gauche du Rhin jusqu'à Bâle, avec la Savoie et le royaume de l'Italie. Il refusa. Le bon droit était du côté des Allemands. Quand ils chargeaient en criant avec enthousiasme : *Vaterland! Vaterland!* les soldats de la France (il en restait quelques-uns encore peut-être parmi eux de ceux qui avaient enlevé les hauteurs de Jemmapes au chant de la *Marseillaise*), les soldats de la France leur répondaient par le cri de : Vive l'Empereur ! D'un côté, *Vaterland!* de l'autre, Vive l'Empereur ! Voilà la moralité de cette guerre. Vive l'Empereur ! c'était la consigne, et encore la garde seule l'exécutait. Le reste de l'armée restait silencieux. Les conscrits, anéantis par les marches forcées, par les nuits froides, par la pluie, par les distributions insuffisantes, n'éprouvaient qu'une immense fatigue. Les Allemands se battaient avec enthousiasme, nos soldats avec désespoir !

L'armée française était en pleine déroute ; la débâcle était venue. Je n'essaierai pas d'en présenter le tableau. Après Stendahl, après Erekmann-Chatrian, à quoi bon ? Stendahl a vu, a peint le pittoresque de la déroute ; Erekmann-Chatrian en a senti, en a dévoilé les horreurs, les épouvantables souffrances. La déroute, c'est le dernier acte, c'est le dénouement de ce drame affreux, la guerre !

La victoire déjà est odieuse, le lendemain. Qui a vu autrefois une photographie du cimetière de Melegnano, prise trois heures après le combat ? L'instrument a rendu fidèlement ce qui était devant lui. Nul arrangement ; c'est un amoncellement affreux de cadavres entassés pêle-mêle les uns sur les autres, un enchevêtrement de bras, de jambes, de poitrines défoncées, de têtes broyées par les boulets ! Ah ! c'est une superbe chose que la guerre, maintenant surtout que la philanthropie s'en mêle, qu'une commission internationale améliore le sort des blessés, et qu'une autre commission s'est chargée de décider dans quels cas spéciaux et particuliers il serait convenable d'employer les balles explosibles, les balles qui éclatent dans le ventre !

A. RANC.

(A suivre.)

---

---

# MÉMOIRES DES AUTRES <sup>(1)</sup>

---

## VI

### UN NORMALIEN EN 1832

On ne change pas seulement de goûts et de position en vieillissant, on change d'amis; c'est ce qu'il y a de plus triste. Les ans meurent, d'autres nous quittent; quelques-uns se transforment en ennemis. Ceux-là ne sont pas ceux qu'on regrette. J'ai le bonheur d'avoir encore des amis qui me sont restés fidèles depuis plus de cinquante ans. Je leur suis reconnaissant, d'abord d'avoir vécu, et ensuite d'avoir persévéré. C'est grâce à eux que j'ai tant de peine à me persuader que je suis devenu un vieillard. Quand il m'arrive de rencontrer un de ces vieux camarades, et ce n'est jamais assez souvent à mon gré, il me semble que nous arpentions la veille les rues du quartier Latin. Celui que j'ai là me rappelle tous les compagnons que nous avions alors, et, grâce à lui, je retrouve, comme d'autres amis, tous les sentiments qui nous emplissaient le cœur.

Je suis entré à l'École Normale en 1833. L'École, dans ce temps-là, n'était pas somptueuse. C'était une vieille bâtisse sans caractère, attenante au collège Louis-le-Grand, et qui avait été, dans l'origine, le collège du Plessis. On avait réuni le collège du Plessis au collège Louis-le-Grand lors de la destruction des petits collèges, et le collège Louis-le-Grand, ainsi complété, était devenu, quelque temps avant la Révolution, le chef-lieu de l'Université de Paris. Quand l'Empire fonda la Faculté des Lettres, il l'établit au collège du Plessis; je ne sais trop par quel procédé. J'ai beau regarder la maison du haut en bas (la regarder dans mes souvenirs), je ne vois pas une seule chambre assez vaste pour contenir cent auditeurs. La Faculté ne tarda pas à s'établir

(1) Voir les num. des 10 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 juillet 1890.

dans les bâtiments de la Sorbonne ; on la remplaça, au Plessis, par l'École Normale, qui fut fondée en 1810. L'École, à en juger par son installation, était bien modeste. Mais le premier élève qui y entra s'appelait Victor Cousin, et je trouve, à la suite de ce grand nom, toute une série de noms glorieux ou célèbres : Guigniaut, Dubois, Loyson, Augustin-Thierry, Jouffroy, Damiron ; et je ne parle que de la section des lettres !

Quand j'arrivai, à la fin de 1833, on entra par une mesure, époinillée tant bien que mal à l'aide de deux ou trois poutres, et dans laquelle le portier occupait une sorte d'échoppe. On avait devant soi une cour assez longue, ou plutôt une allée bordée d'un côté par une haute muraille, et des trois autres par des bâtiments fort maussades, qu'on aurait pu prendre pour une caserne en mauvais état, ou pour un hôpital. Il y avait pourtant un essai d'embellissement, c'était une rangée d'arbres malingres qui semblaient languir le long du mur pour bien démontrer l'absence du soleil.

Nous avions là-dedans, au rez-de-chaussée, un réfectoire et deux salles de conférences mal éclairées par de petites fenêtres ; à l'entresol étaient le logement du sous-directeur et la bibliothèque : toute petite bibliothèque rangée sur des tablettes mal équarries, avec une table de sapin et des chaises de paille pour tout mobilier. C'est là que M. Cousin faisait son cours le dimanche. Le premier étage était occupé par une grande salle d'études, commune aux deux premières années des lettres, et par un dortoir unique, où couchait toute l'École. La troisième année des lettres habitait le dernier étage sous les toits. Nous y étions en liberté dans quatre chambres : la chambre des philosophes, la chambre des lettrés, la chambre des historiens et la chambre des grammairiens. Pauvres grammairiens ! C'étaient les fruits secs de la première année, ceux qui avaient échoué aux épreuves de la licence. Ils ne restaient que deux ans à l'École et se trouvaient ensuite relégués, avec de maigres appointements, dans les classes de cinquième et de sixième. Nous les regardions, et ils se regardaient de bonne foi, comme des créatures inférieures. La grammaire a bien pris sa revanche depuis ce temps-là.

Vous remarquerez que je ne parle pas du tout de l'École des Sciences. Elle avait, dans la même maison, son installation séparée, avec un cabinet de physique et des laboratoires. Je me rappelle seulement que nos camarades se trouvaient très mal

pourvus chez eux et travaillaient, autant que possible, dans les locaux de la Sorbonne.

L'État, qui ne faisait aucuns frais pour le matériel, n'en faisait pas davantage pour le personnel.

Cousin avait l'École dans ses attributions, comme conseiller de l'Université. On lui donnait pour cela un *préciput*, qui était, je suppose, de trois mille francs. Il était logé tout près de nous à la Sorbonne, dans l'appartement où est encore aujourd'hui sa bibliothèque donnée par lui à l'Université. Il était, à vrai dire, notre souverain et faisait de nous, de nos maîtres et de nos règlements tout ce qu'il voulait. Le directeur proprement dit, celui qui résidait dans l'École et était chargé des détails de l'administration et de la discipline, était M. Guigniaut, traducteur de la *Symbolique* de Kreutzer et le meilleur homme que la terre ait produit. Il était professeur, comme l'était aussi M. Cousin. C'était un savant à désespérer les Allemands, un véritable d'Ansse de Villoison : il savait tout ce que nous n'avions pas besoin de savoir, et c'était aussi ce qu'il nous enseignait, d'où il suit que son cours était le plus savant et le moins utile de l'École. Il avait un petit logement tombant en ruines, dans la mesure dont j'ai parlé, et qui servait de vestibule à l'École. Nous n'entrions chez lui qu'avec terreur, parce qu'il était chargé d'exécuter les ordres de M. Cousin. Il les désapprouvait, les exécutait, et les expliquait avec une prolixité et des arguments qui nous plongeaient dans la stupéfaction. Il fallait faire comme lui : se soumettre. Une seule fois, nous eûmes le courage de résister. Cousin, qui était par anticipation grand partisan du surmenage, avait eu l'idée de nous supprimer le congé du jeudi. Nous envoyâmes des députés chez les conseillers, ses collègues ; et je suppose que M. Orfila, qui représentait l'École de Médecine dans le conseil, fut pour nous, car, contre toute attente, notre jeudi nous fut rendu. Ce n'était qu'un demi-congé ; nous sortions d'une heure à sept.

Nous avons encore un sous-directeur, M. Jumel, très mal élevé, très ignorant, à la fois bourru et bonasse, qui avait tout juste assez d'esprit pour savoir que le dernier des élèves de l'École avait plus d'esprit que lui ; et un maître d'études choisi parmi les maîtres les moins capables de Louis-le-Grand, homme d'une bêtise achevée et d'une incapacité rare, dont on a fini par faire un économe dans un petit collège de province, où je répons qu'il a

réduit les gens de service au désespoir. Je l'aimais beaucoup ; j'aimais M. Jumel et M. Guigniaut ; j'aimais tous mes camarades. J'avais une admiration profonde pour tous nos professeurs, qu'on appelait nos maîtres de conférence. Mais mon cœur appartenait par-dessus tout à Jean Le Bris, qui était mon confident, mon orgueil, ma consolation, et avec qui je passais toutes mes récréations et tous mes jours de sortie. Il était solide comme un paysan breton, mais moi j'étais presque toujours à l'infirmerie. Il y accourait dès qu'il pouvait, et c'était bien, malgré sa rudesse, le plus aimable compagnon et le meilleur garde-malade qu'on pût rêver.

Mais à présent que j'ai décrit tant bien que mal la maison, et introduit Jean Le Bris, dont je vais vous raconter l'histoire, je vous avertis, avant de commencer, que Jean Le Bris n'était peut-être pas à l'École, que, s'il y était, il ne s'appelait pas Jean Le Bris, qu'il n'a peut-être pas été au séminaire de Vannes, et qu'il n'est peut-être pas membre de l'Institut à l'heure où je vous parle. A part ces petits détails, tout est scrupuleusement vrai dans le récit que je vais vous faire.

Nous nous étions connus et aimés au collège de Vannes. J'avais quinze ans, il en avait vingt. Mais je n'ai jamais été enfant, quoique j'aie toujours été jeune. Ce collège de Vannes ne ressemblait à rien de ce qu'on pourrait imaginer à présent. Il y avait là des écoliers de mon espèce, petits bourgeois faisant bourgeoisement leurs études pour être avocats ou médecins, et ayant l'âge qu'on a ordinairement au collège ; et, à côté d'eux, pour une bonne moitié, des paysans de vingt à vingt-cinq ans, dont le breton était la langue maternelle, qui parlaient le français difficilement, portaient le costume du pays, et vivaient de rien dans des greniers et des soupentes, sans feu ni couverture, subissant ce supplice pendant quatre et cinq ans, par vanité et par ambition, pour se transformer de paysans en prêtres. C'était le temps de la Restauration, et le pays des chouans. Les chouans étaient encore là, et, dans nos campagnes toujours arriérées, le curé était le même personnage qu'avant la Révolution, ou même un plus grand personnage parce qu'il n'était plus effacé et primé par le seigneur. Jean Le Bris étudiait donc pour être prêtre. Il était ce que nous appelions un *cloarec*.

Mais il n'était pas dans le troupeau comme le premier venu. Tous ces cloarecs étaient d'honnêtes gens très grossiers. On leur

mettait à vingt-cinq ans une soutane sur le dos. Ils n'en étaient pas moins des paysans. Dix ans après être sortis du séminaire, ils oubliaient le peu de français qu'ils avaient appris au collège. Quant au latin, ils ne l'avaient jamais su, ce qui ne les empêchait pas d'être vertueux et charitables ; voilà pour le gros de la bande. Il y avait parmi eux une élite comme dans toutes les foules. Il y avait les saints, connus pour tels ; non pas des mystiques, mais des prédestinés. Il y avait, de loin en loin, un théologien, quelquefois un prédicateur, plus que cela, un apôtre ; tel était Jean Le Bris ; et, en attendant qu'il devînt la gloire de la chaire, il était celle de notre collège. Il était le premier à perpétuité. Dans sa classe on ne concourait plus que pour les seconds prix et la seconde place. C'était l'usage alors de donner une croix au premier et au second de chaque composition. Le premier la portait avec une rosette d'officier, et le second avec un ruban tout plat. La couleur variait pour chaque classe ; elle était blanche pour la philosophie, bleue pour la rhétorique, rose, verte, amarante pour les autres classes. Jean Le Bris, qui avait vingt et un ans, et qui en paraissait au moins vingt-cinq, portait fièrement sa rosette blanche sur sa veste de paysan, et il eut la boutonnière fleurie tout le temps qu'il resta au collège.

Il n'eut pas moins de succès en philosophie qu'en rhétorique, mais la philosophie ne lui plut pas. Elle était enseignée par M. Monnier, qui était chargé de la rhétorique l'année précédente, et que nous avons vu depuis député à l'Assemblée Législative. M. Monnier était un saint, et, malgré cela, un homme d'esprit, mais il avait le défaut, assez grave pour un homme qui enseignait la philosophie, de ne pas savoir ce que c'était. Il avait entendu parler d'*innovations* faites par les Parisiens.

— Ils ont là-bas un jeune homme, nommé Victor Cousin, qui a trouvé moyen de raffiner encore par-dessus les raffinements de La Romiguière.

Ce qu'était cette quintessence de raffinement, il ne s'est jamais donné la peine de le chercher.

— On a fait pour moi, nous disait-il, un petit résumé des inventions de La Romiguière.

Il nous le dictait, c'était fort court, d'une puérité sans égale.

— Tenons-nous-en à la vieille philosophie de nos pères, disait-il ensuite, c'est la bonne.

Et là-dessus, il nous faisait apprendre les *Cahiers de Lyon*, et

argumenter à outrance sur toutes sortes de thèses de métaphysique ou de morale. Il ne m'est resté dans l'esprit que la définition de l'idée ; je la donne ici en passant, pour ceux de mes lecteurs qui ont le malheur de ne pas avoir étudié les « Cahiers de Lyon » : *Idea est representatio mera objecti circa mentem realiter presentis*. Cela veut dire, en français : « Une idée est la représentation pure d'un objet réellement présent autour de l'esprit » ; et, en réalité, cela ne veut dire rien du tout. J'ai retenu aussi les fameuses règles d'argumentation en *baroco*. Je m'en suis tant servi pendant un an !

Nous avions, le samedi, des *sabbatines* où le public était admis. Il y venait quelques vieux avocats qui nous décochaient des syllogismes. On ne parlait que latin, bien entendu ! M. Monnier et ses contemporains ne regardaient pas le français comme une langue philosophique. Un de ses collègues vint me trouver longtemps après, quand je faisais déjà figure dans l'Université, pour me montrer un petit travail qu'il publierait, disait-il, s'il avait mon approbation. Le pauvre homme avait pris la peine de traduire en français la traduction latine de la *Méthode*, qu'il prenait pour l'original.

— Il y a bien une traduction française, me dit-il ; mais elle est si mauvaise ! Une traduction française ! Ce qu'il appelait une traduction, c'était le texte immortel du *Discours de la Méthode*. Voilà où en était mon pauvre collègue.

Jean ne manquait pas de me dire que toutes ces argumentations, qui ne prouvaient rien et n'ouvraient sur rien des vues nouvelles, lui causaient un profond dégoût.

— Je voudrais penser, disait-il, et nous ne faisons que bavarder.

Il plaignait M. Monnier, et il ajoutait :

— Fort heureusement pour lui et pour moi, nous avons la foi.

Il avait alors une foi robuste. Et pourtant il avait compté sur la philosophie pour lever certains doutes qui l'obsédaient, et pour éclairer certains points restés obscurs dans son esprit ; la philosophie le laissait dans ses obscurités et ses incertitudes, et il commençait à se débattre entre la volonté de croire et la possibilité d'y parvenir.

Déçu de ce côté, il porta son espoir sur la théologie. Nous faisions des dissertations à perte de vue, et notre refrain était toujours : « Il nous faut un maître ! » Comme il devait entrer au séminaire l'année suivante, il me disait :

— Je te donnerai mes cahiers ; je referai pour toi les leçons que j'aurai reçues. Tu deviendras un théologien.

Nous ne mettions pas en question la divinité du Christ et le mystère de la Rédemption. Nous admettions sans hésiter la Trinité et la Création. Nous avions beaucoup de peine à concilier le mal moral avec la perfection et la toute-puissance divines. Le péché originel pouvait expliquer la chute d'Adam ; mais que les générations qui n'avaient pas participé au péché fussent comprises dans la condamnation, cela nous paraissait contraire à toute notion de justice. Cependant il fallait admettre le péché originel pour admettre ensuite la rédemption et l'institution des sacrements. Grand sujet de perplexité pour Le Bris et moi ! La grâce aussi nous embarrassait. Pouvait-elle se concilier avec la liberté ? Et si elle était gratuite, pouvait-elle se concilier avec la justice ? Nous tournions et nous retournions sans cesse ces questions dans notre esprit. Il arrivait qu'un de nous, en se levant, avait découvert une solution. Il courait l'apporter à l'autre, et il s'apercevait, en l'expliquant, qu'elle ne supportait pas l'examen. C'était une suite d'enthousiasmes et de désespoirs. Il se joignait à cela un scrupule. Ne commençons-nous pas à douter ? Nous pensions qu'il aurait fallu, en bons chrétiens, recourir à la prière.

— Il nous faut abêtir, disait Jean Le Bris.

Mais ce n'était pas, dans sa bouche, résignation. C'était déjà colère, et presque révolte. Et toujours la même conclusion :

— Attendons le séminaire !

Il y entra à la fin de 1830.

Les *Trois Journées* avaient été une forte distraction pour moi, qui avais le tempérament politique. Au problème de concilier la perfection divine avec le péché originel, s'ajouta désormais dans mon esprit le problème de concilier la liberté avec l'ordre public. Jean ne se laissa pas distraire.

— Pourvu, dit-il, qu'on n'attaque pas la religion !

Ce fut toute la réflexion que lui inspira le changement de dynastie. C'était un Breton dans la force du terme, allant droit devant lui sans regarder à droite ni à gauche, semblable à un bœuf qui trace un sillon.

J'accourais au séminaire chaque fois que j'avais un instant. On ne voyait plus que moi rue du Mené. J'étais si bien noté que

j'avais mes grandes entrées, non pas dans la maison, où ne pénétrait jamais aucun profane, mais dans la cour de récréation.

— Y êtes-vous ? disais-je à Jean.

— Pas encore. On repasse la logique.

— Et à présent ?

— A présent, on fait un cours d'Écriture Sainte.

— Justement, la Genèse ! voilà le péché originel.

— Mais, disait-il, le professeur ne fait qu'expliquer les textes, établir la doctrine. On la discutera plus tard.

La discussion ne vint point, et ne devait point venir. On répondait aux questions de plus en plus ardentes de mon pauvre ami, par la distinction entre le dogme révélé, dont il suffit de prouver l'existence, et le dogme philosophique, dont il faut comprendre le sens et démontrer la vérité.

Le texte dont se servait le maître était celui de saint Jérôme. Jean savait quelques mots d'hébreu. Il avait pris, chez l'abbé Le Ber, quelques livres de controverse exégétique. Deux ou trois fois, il lui vint comme une pensée que l'argumentation du professeur reposait sur une faute du traducteur. Il lutta contre lui-même pendant quelque temps, mais ce doute revenait toujours ; et, après tout, pourquoi un maître, si ce n'est pour résoudre les difficultés ? Il n'osait. Il voyait tous ses condisciples satisfaits et confiants. A la fin, il se risqua :

— *Liceat loqui, domine reverendissime.*

— *Do veniam.*

— Votre argumentation est invincible, dit Jean, si la traduction de saint Jérôme est fidèle. Mais voici le texte hébreu...

Vous voyez la suite.

— Eh bien, qu'a-t-il dit ? lui demandai-je avec anxiété.

— Il est resté quelque temps en silence, pendant que je sentais tous les yeux de la classe fixés sur moi, et enfin il m'a dit avec douceur et, à ce qu'il m'a paru, avec tristesse : « Monsieur l'abbé, vous récitez les sept psaumes de la Pénitence, à genoux, devant le saint sacrement de l'autel. »

— Et toi, qu'as-tu dit ? qu'as-tu fait ?

— Ce que j'ai dit ? j'ai dit : *Gratias ago quam maximas.* Ce que j'ai fait ? j'ai fait ma pénitence, et j'ai prié Dieu sincèrement de m'éclairer ou de m'apaiser.

— Et Dieu a-t-il eu pitié ?

— Non, mon ami ; et regarde, voici encore des passages mal

rendus par la *Vulgate*. Il faudra que je recommence à interroger.

Il recommença ; il fut encore puni.

— Je ne peux pourtant pas, me disait-il, passer ma vie à genoux devant le saint sacrement.

Il devint suspect à ses maîtres et odieux à ses compagnons. Ces esprits grossiers, qui admettaient tout sans examen et sans scrupule, l'accusaient d'orgueil et de « libertinage ». Il vit sa carrière perdue dans l'Église ; mais ce qui l'occupait tout entier, ce n'était pas son avenir, c'était la vérité. Je souffrais comme lui, autant que lui, pour lui, et même pour moi. Cet hiver de 1831 fut un des plus tristes de ma vie. Je sentais des angoisses mortelles.

On me disait : « Qu'as-tu donc ? » Je ne répondais pas : « C'est ce passage de saint Jérôme ! » Je l'avais dans la tête nuit et jour.

Par une belle matinée du mois d'août, je revenais de la messe du dimanche, et j'attendais impatiemment midi pour aller voir Le Bris au séminaire, quand je le vis dans ma chambrette, à côté de moi. Il était très pâle, très calme.

— J'ai quitté ces messieurs, me voilà libre, me dit-il.

Je ne comprenais pas d'abord. Il fut obligé de me répéter qu'il avait quitté pour toujours le séminaire, qu'il renonçait à être prêtre.

Il répétait par instants :

— Je n'ai plus la foi ! je n'ai plus la foi ! avec un accent désespéré.

Puis il se remettait, et envisageait sa situation avec sang-froid. Elle était affreuse, puisqu'il n'avait même pas le pain de la journée, et qu'il ne pouvait compter sur personne. Il avait été reçu bachelier l'année précédente, et il ne doutait pas qu'on lui donnât un petit poste, au mois d'octobre, dans quelque petit collège.

— D'ici là, je vivrai chez mes parents. Ils me traiteront comme un réprouvé. Mais il vaut mieux passer pour un réprouvé que de l'être. J'ai une autre corde à mon arc, poursuivit-il. Le concours pour l'École Normale s'ouvre à Rennes mercredi. En marchant bien, je puis arriver à temps pour concourir. Là, au moins, on ne répondra pas à mes questions par des pénitences !

— Tu vas à pied ? (Il y a vingt-sept lieues.)

— Oui, seigneur.

— Sans argent ?

— Sans autre argent que le tien. Combien as-tu ?

— Dix francs.

— Ce sera assez pour cinq jours. Tu me reverras lundi en huit. Peux-tu me prêter ta *lévite* ?

J'avais une *lévite* ! Et même comme c'était dimanche, je l'avais sur moi. Il était assez gros, et j'étais maigre comme un cent de clous. Mais quand je m'étais fait confectionner ce fastueux vêtement, j'avais pensé judicieusement que je ne pouvais pas manquer de grandir et de grossir. J'étais comme enseveli là dedans ; il était fort étriqué. Nous éclatâmes de rire.

— Tâche de faire vendre ma soutane par M<sup>me</sup> Le Normand, me dit-il. Cela me servira à payer ma place dans la rotonde, si je vais à Paris.

M<sup>me</sup> Le Normand était ma logeuse ; elle garda la soutane pour son fils, qui était prêtre, et Le Bris put voyager dans la rotonde en grand seigneur, car il fut reçu à l'École Normale : reçu le dernier, malgré son talent. Je fus aussi reçu le dernier l'année suivante pour le concours écrit. Aucun de nos professeurs du collège de Vannes n'était capable d'être reçu. Pauvres gens ! très bons prêtres, et même bons professeurs. Ils enseignaient ce qu'ils savaient, mais ils ne savaient rien.

— M. Le Gall a été excellent, me dit Jean Le Bris.

M. Le Gall était le supérieur du séminaire. Il était aussi le premier grand vicaire, et le véritable chef du diocèse ; vert et actif malgré ses quatre-vingt-deux ans, administrateur consommé, jugeant les hommes mieux que qui ce soit, et donnant journellement l'exemple des plus rares vertus.

Ce saint homme avait été un soldat hardi et vaillant pendant la chouannerie. Il dit à Le Bris :

— Tu fais bien de nous quitter. Jette l'habit, mais garde la foi. On peut être chrétien dans le monde. Prends-moi pour confident au jour du péril. Je suis toujours ton père.

— Il m'a offert de l'argent, me dit Le Bris, qui eut des larmes dans les yeux. Je lui ai dit que je comptais sur toi. Il s'est mis à rire, et m'a embrassé.

Je le conduisis jusqu'à Malestroit en marchant une partie de la nuit, car je devais être à ma besogne le lendemain dès six heures du matin. J'eus une grande déception l'année suivante.

Je lui écrivais des lettres de quatre pages. J'écrivais souvent, malgré la dépense. Une lettre de Paris à Vannes coûtait alors soixante-dix centimes. Il me répondit à peine un ou deux billets pour toute l'année, quoique je l'eusse averti de ne pas affranchir. Il me rassurait sur sa santé; aucun détail sur l'École, pas un mot sur saint Jérôme. J'étais affligé et blessé. Je compris, quand je fus à l'École, qu'elle avait commencé pour lui par supprimer le reste du monde.

J'arrivai à mon tour en septembre 1833. Quand je descendis de l'impériale, dans la cour des Messageries, rue Saint-Honoré, mon ami était là pour me recevoir dans ses bras.

Je jouais une forte partie. A la suite du concours écrit, on appelait vingt d'entre nous pour subir, à Paris, l'épreuve décisive du concours oral. J'avais obtenu le n° 12. Il y avait dix bourses. M. Cousin trouvait le moyen de faire entrer quinze élèves en divisant chacune des cinq dernières bourses en deux demi-bourses; mais comme j'étais parfaitement hors d'état de faire les frais d'une demi-bourse, si je ne parvenais pas à être classé dans les cinq premiers, c'est-à-dire, à gagner au moins sept places, il ne me restait qu'à partir immédiatement pour Rennes. Je n'avais pas eu, comme Le Bris, de soutane à vendre. Mon frère aîné m'avait donné toutes ses économies, et malgré cela, il me faudrait faire toute la route à pied, plus de quatre-vingts lieues, et accepter, du recteur de l'Académie, le premier poste qui me donnerait du pain. Nous prîmes ma malle, Le Bris et moi, chacun par une poignée, et nous la portâmes jusqu'à l'hôtel d'étudiants de la rue des Mathurins-Saint-Jacques, où il m'avait retenu une mansarde. C'est ainsi que je fis mon entrée triomphale dans la ville de Paris. Huit jours après, j'étais reçu le second à l'École Normale, et j'étais l'homme le plus heureux de la création.

Nous avions quatre professeurs : M. Mablin pour le grec; M. Gibon pour le français et le latin; M. Lebas pour l'histoire, et M. Thuillier pour la philosophie.

La première chose que je compris, malgré mon succès, dû à une certaine facilité de parole, ce fut que mes camarades en savaient beaucoup plus que moi sur toutes les matières.

Les maîtres, par malheur, ne manquèrent pas de faire en même temps la même découverte. J'apportai à M. Mablin la traduction en grec d'un chapitre de *Télémaque*.

— Je ne puis pas corriger cela, dit-il ; c'est une série de solécismes et de barbarismes.

Je le crois bien ! J'avais découvert le grec l'année précédente, quand j'avais pensé à me préparer pour l'École. Mes professeurs de là-bas n'en avaient pas la plus légère idée. Même ignorance en histoire, en philosophie. J'aurais pu trouver grâce auprès de M. Gibon, car je savais assez bien le latin et je tournais un discours français aussi bien qu'un autre ; mais j'eus le malheur de débiter par une rhapsodie romantique qui ne valait pas le diable, et qui me brouilla avec lui pour jamais. Horreur ! je me dis que j'étais propre tout au plus à faire un agrégé de grammaire, et que, loin d'aspirer au premier rang, je devais m'estimer heureux si je parvenais à passer en seconde année. Je devins un piocheur de grammaires et de dictionnaires, ne faisant plus que des thèmes et des versions, et me considérant moi-même comme une sorte de pédagogue renforcé, destiné à faire indéfiniment des classes de sixième et de cinquième, et à mourir principal de quelque collège du dernier ordre. Je voyais que mes maîtres et mes camarades me prenaient aussi sur ce pied-là. Fort heureusement j'étais mû par le sentiment du devoir. La carrière de l'enseignement ainsi rabaissée n'avait plus aucun attrait pour moi ; mais je ne voyais pas le moyen de m'en ouvrir une autre, et je travaillais de mon mieux à refaire mon éducation. La difficulté était énorme. J'étais en réalité un commençant ; personne ne se souciait de me faciliter des études qui auraient dû être faites cinq ou six ans plus tôt. Je sentais moi-même que je n'avais aucune facilité pour ce genre de travail. Non seulement j'étais tombé dans une catégorie de rebut, mais je n'étais pas sûr d'y être accepté. Je songeais avec amertume à tous mes prix du collège de Vannes, aux espérances qu'on fondait sur moi.

J'amassai cependant quelques connaissances cette année-là. Je travaillais si continûment et avec tant d'application, que ma santé s'en est ressentie pendant bien des années. On me savait gré de tant d'efforts. Les bienveillants disaient que je n'étais pas plus bête qu'un autre, mais qu'on n'aurait pas dû me recevoir à l'École, puisque je n'étais pas en état de suivre le cours.

Quand je pus prendre sur moi de penser à autre chose après ce premier choc, je pensai à mon âme. C'est là que Le Bris m'attendait. Je me dis qu'il avait passé, comme moi, sa première année à se refaire. Il y avait mieux réussi que moi. Il était

maintenant classé parmi les premiers. Ses inquiétudes religieuses n'avaient trouvé aucun apaisement. D'abord M. Mablin et M. Gibon étaient plutôt des professeurs de langues que des professeurs de belles-lettres. Ils avaient l'un et l'autre la philosophie et les philosophes en abomination.

M. Mablin était un vieil Italien, dont le vrai nom était Mabellini ; je crois qu'il avait été prêtre et qu'il ne s'en souvenait plus ; tout son esprit était dans un traité lumineux qu'il avait composé sur l'accentuation grecque. Je vois encore son air de componction, quand il nous disait en élevant la voix :

— Toute syllabe accentuée reçoit l'accent circonflexe, si elle peut le recevoir.

Il avait une autre passion, qui était l'*Piotucisme*. Il démontrait avec une érudition accablante et des arguments irrésistibles, qu'Érasme avait altéré le son de deux voyelles et de plusieurs diphtongues, dans le but de rendre la dictée des devoirs plus facile. Sa leçon commençait ainsi :

— D'abord et *a priori* il faut rejeter la prononciation d'Érasme.

Dire ce qu'il y avait de dédain, et en même temps de colère, dans la façon dont il soulignait le nom de cet ennemi, serait impossible. Il fallait l'entendre. La prononciation d'Érasme ! L'abomination de la désolation.

M. Gibon n'était ni moins savant, ni moins étonnant. C'était le latin en personne. Il le lisait et le parlait comme sa langue naturelle. Je ne suis pas sûr que Gaston Boissier le sache mieux. Mais Boissier est un fin lettré, et Gibon, quoiqu'il n'en convint pas, ne se souciait pas des lettres. Il trouvait M<sup>me</sup> de Sévigné incorrecte. Victor Hugo le faisait bondir. Il avait pourtant un talent qui suppose beaucoup d'esprit : il raillait à merveille. Nos pauvres saillies, et nos pauvres métaphores, et nos pauvres tirades, quand il les lisait, et surtout quand il les commentait, nous paraissaient aussi stupides qu'à lui. Nous prenions la résolution de nous contenter d'être très clairs, sans jamais aspirer à montrer quelque grâce.

Quant à Philippe Lebas, il savait sur le bout du doigt l'alentour de toutes les questions. Vous pouviez le prendre sur n'importe quel point d'histoire le plus inconnu, le plus indifférent : il avait chez lui, quelque part, plusieurs cartons qui concernaient cette affaire : d'abord la liste des histoires générales où ce petit fait était mentionné, avec indication des meilleures éditions ; et puis

la liste des histoires spéciales; celle des monographies, sans jamais oublier le nom de l'éditeur, le lieu et la date de la publication, le format et le nombre des éditions. Il passait de là aux sources : les manuscrits, les monuments, *testimonia veterum et recentiorum*. On n'écrivait pas un catalogue en Allemagne qu'il ne le feuilletât aussitôt à notre intention. De l'événement en lui-même, il ne nous disait jamais rien, par la raison qu'il ne le savait pas. Un enfant de dix ans l'aurait battu sur l'histoire; mais il aurait battu toute l'Académie des Inscriptions sur la bibliographie.

Il avait été le précepteur du prince Louis-Napoléon, de sorte qu'il était bonapartiste; mais il était le fils de l'ami, du compagnon de Robespierre, de sorte qu'il était républicain. Plus républicain que bonapartiste. Il était de ces républicains comme j'en ai connu beaucoup, qui disaient que Louis-Napoléon avait fait l'empire pour donner de la solidité et de l'efficacité aux idées républicaines. Il eut bien vite démêlé que j'étais républicain, et il me prit en affection pour cela. Il m'aurait appris l'histoire s'il l'avait sue, et si mon ignorance des premiers rudiments n'avait été un obstacle presque invincible.

Nous avions tant rêvé de Jouffroy quand nous étions au collège de Vannes! Jouffroy n'était plus professeur à l'École Normale, c'était Thuillier. Ou plutôt, Jouffroy était encore professeur titulaire, mais il ne professait plus. Par un hasard assez singulier, c'est moi qui lui succédaï comme professeur titulaire quand il donna sa démission définitive. Cousin me dit à cette occasion, en me voyant très troublé : « Ne regardez pas à qui vous succédez; regardez à côté de qui vous êtes. » Cette chaire de première année était la seule chaire de philosophie qu'il y eût à l'École. Damiron en seconde année, enseignait l'histoire de la philosophie. Cousin s'était chargé d'enseigner la philosophie aux philosophes de troisième année; mais, dans tout le champ de la philosophie, il avait choisi Aristote, dans tout Aristote, la *Métaphysique*, dans la *Métaphysique*, le XII<sup>e</sup> livre, et dans le XII<sup>e</sup> livre, le VII<sup>e</sup> chapitre! Jouffroy était donc le seul professeur de philosophie, et il ne professait pas. Je ne sais comment ni pourquoi Cousin avait déterré Thuillier pour le remplacer. C'était le professeur du collège Saint-Louis. Il avait étudié sous La Romiguière et était revenu à Thomas Reid, qu'il commentait assez correctement, en nous causant un ennui mortel. Il avait peut-être

de l'esprit; ou plutôt, on croyait de temps en temps qu'il allait en avoir; mais il s'arrêtait à temps, en se souvenant de sa dignité, et nous distillait ses petites réflexions avec une facilité et une fatuité désespérantes. On le nomma recteur pour nous débarrasser de lui, et on nous donna à sa place Adolphe Garnier, qui était un vrai et fin psychologue.

Je pense que Dieu l'intéressait médiocrement; il n'eut pas l'occasion de nous en parler; mais, sur la sensation, la perception extérieure, la mémoire, l'association des idées et l'instinct des animaux, ni Thomas Reid, ni Dugald Stewart, ni Georges Leroy, capitaine des chasses du parc de Versailles, n'avaient de secrets pour lui. Ce n'était pas un écho; c'était un très fin observateur, qui, sur plusieurs points, avait vu mieux et plus loin que ses maîtres. Il parlait clairement, méthodiquement, sans imagination ni chaleur, mais quelquefois avec esprit et toujours avec bon sens. C'était un de ces hommes qui observent bien ce qui est à leurs pieds et ne lèvent pas la tête pour regarder ce qui est au-dessus d'eux. Je puis jurer qu'il ne s'était jamais préoccupé de la divinité de Jésus-Christ, du péché originel, de la rédemption, de la grâce et des sacrements. Non qu'il n'eût pas une réponse toute prête sur tous ces sujets, et sur beaucoup d'autres plus étrangers à la philosophie. Il savait tout; c'était son vice. C'est le seul homme que j'aie connu, qui eût pu passer avec sécurité l'examen du baccalauréat, sans broncher, ni sur le grec, ni sur l'histoire, ni sur les mathématiques, ni sur la physique. Mais il ne trouvait le sacrement de la pénitence sur aucun programme. Il croyait tranquillement que Jésus-Christ était un thérapeute qui avait bien fait son chemin. Si on lui avait appris que l'élève Jean Le Bris et ce pauvre hère de Jules Simon passaient leur vie à se demander s'il fallait croire à l'Évangile de l'Évangile ou à celui du Vicaire Savoyard, il aurait dit qu'ils s'étaient trompés de porte et les aurait reconduits poliment à Saint-Sulpice.

Jules SIMON,  
de l'Académie Française.

(A suivre.)

---

---

## LA FÊTE DU 14 JUILLET

---

*Depuis quelques jours, madame Duflost a lu tout ce que les journaux ont annoncé sur la fête du 14 juillet. — Hier matin, après le déjeuner, elle interpelle ainsi son époux :*

MADAME. — Pourquoi donc vous êtes-vous, ce matin, farci les oreilles avec du coton, monsieur Duflost? Je me plais à croire que ce n'est pas pour rester sourd à la grande voix de Gambetta ni à celle du conseil municipal, qui supplient chaque citoyen de Paris de contribuer à l'éclat de la fête du 14 juillet.

MONSIEUR. — Non. Je me suis mis du coton simplement parce que j'ai attrapé un coup d'air dans l'oreille droite.

MADAME. — Juste punition de votre défaut d'appliquer l'oreille à chaque trou de serrure pour moucharder ce qui se dit dans la pièce voisine.

MONSIEUR, *surpris*. — Voilà, par exemple, un défaut que je ne me connaissais pas.

MADAME, *sèchement*. — Soit ! passons ! Vous niez, je devais m'y attendre. Je me laisserai toujours prendre à cette illusion qu'un beau matin vous vous déciderez à être franc ! Passons, dis-je. Maintenant, il vous reste à me répondre sur la part pour laquelle vous contribuerez aux splendeurs de la fête nationale.

MONSIEUR. — Mais, chère amie, je ne puis pourtant pas illu-  
miner mes fenêtres puisque nous habitons sur la cour.

MADAME. — Ainsi vous ne voulez rien faire pour complaire à l'édilité parisienne qui, elle, vous offrira quatre feux d'artifice ? Une politesse en vaut une autre, il me semble.

MONSIEUR. — Oh ! quatre feux d'artifice... tirés en même temps... et aux quatre coins de Paris ;... au fond, ça ne compte guère que pour un seul feu ; car tu n'admetts pas que...

MADAME, *sévèrement*. — Et le plan de la Bastille qu'on doit vous tracer en dalles blanches sur le pavage de la place où fut ce repaire de la tyrannie, comptez-vous donc cela pour rien, monsieur Duflost ?

MONSIEUR. — Je te ferai observer, ma bonne, qu'il y aura une telle foule sur la place qu'on ne pourra voir à ses pieds... Ah ! l'idée eût été bonne s'il avait été possible de mettre les dalles en l'air, à une vingtaine de mètres de hauteur... on n'aurait eu qu'à lever le nez ; alors je...

MADAME, *amèrement*. — Assez ! monsieur Duflost... Dites tout de suite que, pour ne pas lâcher vos écus, vous êtes décidé à ne tenir compte de rien au conseil municipal, qui doit s'évertuer à vous faire passer quelques heures agréables. (*D'un ton sévère*) Ainsi ces deux mots « Fête Nationale » n'éveillent rien en vous !!! Quand, déjà, la France entière palpite à l'approche du 14 juillet, vous restez de glace !!! (*Avec un rire sardonique*) Tenez, confessez donc que loin de vouloir donner votre argent, vous songez à vous faire inscrire sur la liste des distributions de victuailles aux indigents... Peut-être votre âme s'attendrirait-elle pour deux ou trois cervelas !

MONSIEUR, *agacé*. — Ah çà ! où veux-tu en venir avec tes cervelas ?

MADAME. — Quand je pense que vous marchandez au conseil municipal une douzaine de lampions à cinquante centimes !

MONSIEUR. — Pas du tout. Seulement, je te demande à quoi bon, puisque nous ne demeurons pas sur la rue... S'il te fait plaisir que nous ayons des lampions à nos fenêtres, nous en aurons... Veux-tu que j'en allume aussi dans notre cave ? Ce sera tout aussi utile.

MADAME. — Oui, oui, vous essayez de vous en tirer par de sottes plaisanteries... Vous, un rentier, lésiner ainsi quand votre ami Beautendon...

MONSIEUR. — Ah ! permets, ma chatte. Entre Beautendon et moi, il y a une nuance. Il est encore dans les affaires, lui... Rien

de plus logique qu'il fasse mousser son fond de bandagiste. Aussi, je comprends et j'approuve qu'il se mette en frais pour le 14 juillet. Son intention est de rehausser l'éclat de la fête en promenant sur un char les statues en plâtre de Vénus et de Ganymède tout ornées de bandages. Lui, à cheval et portant étendard, précèdera le char en donnant du cor pour appeler l'attention sur ces mots de sa bannière : « *Pour cause de fête nationale, grande baisse de prix.* » — Ah ! oui, cette dépense-là, c'est de l'argent bien placé, et j'applaudis Beautendon... Mais, pour moi, simple rentier, il n'en est pas de même... Ce n'est pas quand il est question de l'impôt sur le revenu que je dois me mettre en évidence, avouele, ma bichette.... Tu comprends que, plus tard, à l'heure d'appliquer l'impôt, ils ne manqueraient pas de se dire : « Duflost, c'est un douillard. Le 14 juillet, il s'est payé un char. » Et, v'lan ! on me salerait en conséquence... En somme, j'aurais un char, que mettrais-je dedans, je te le demande ?

MADAME. — Mais je n'exige pas que vous ayez un char.

MONSIEUR. — C'est que tu me cites Beautendon. (*Imprudent*) Et puis, vois-tu, — c'est bien entre nous ce que je vais te dire là, — au fond, la grande voix de Gambetta ne m'a pas trouvé aussi insensible que tu le supposes, car je contribue... indirectement, c'est vrai... à l'éclat de la fête nationale, attendu que c'est moi qui prête à Beautendon l'argent nécessaire pour son char.

MADAME, *se redressant*. — Vous avez prêté de l'argent à Beautendon!!!

MONSIEUR. — Prêté?... pas encore... mais je le lui ai promis.

MADAME. — Je vous défends formellement de tenir votre promesse !

MONSIEUR. — Y penses-tu, ma bonne?... Songes-y donc ! C'est pour rehausser l'éclat de cette fête nationale, qui déjà, comme tu me le disais, fait palpiter la France... Gambetta me le demande...

MADAME. — Ta ! ta ! ta !

MONSIEUR. — Je rends ainsi sa politesse à l'édilité parisienne, qui m'offre quatre feux d'artifice, un plan de la Bastille, un monument sur la place du Château-d'Eau, des illuminations... en un mot qui, suivant ton expression, s'évertuera à me faire passer quelques heures agréables.

MADAME. — Quelle somme avez-vous promise à votre Beautendon ?

MONSIEUR. — Six cents francs.

MADAME, *tressautant d'indignation*. — Six cents francs !... Et l'impôt sur le revenu ? Si cet homme fait des révélations, croyez-vous qu'on ne vous salera pas d'importance ?... Vous aurez donc, je vous le répète, à ne pas compter un sou à votre Beautendon.

MONSIEUR. — J'avais déjà la somme prête.

MADAME. — Alors, pour que vous n'ayez pas la faiblesse de vous en dessaisir, vous me la remettrez.

MONSIEUR. — Oui, mais la fête...

MADAME. — Je me chargerai moi-même d'en rehausser la splendeur par une toilette neuve et de bon goût que j'êtrennerai en ce mémorable 14 juillet.

MONSIEUR, *tressautant à son tour*. — Sapristi ! tu entends le patriotisme à ta manière, toi !

MADAME. — La grande voix de Gambetta a su me convaincre... Mais comme ce foudre d'éloquence, si puissant qu'il soit, ne saurait éteindre en moi ma profonde répugnance pour les dépenses inutiles, je vous défends, vous m'entendez bien, Duflost... je vous défends les lampions que votre prodigalité se promettait d'allumer dans la cave.

Eugène CHAVETTE.

---

---

## LA MORGUE

---

L'étymologie du mot *Morgue* est encore douteuse. L'établissement qu'il désigne, devenu municipal, ayant un caractère officiel, reçoit les cadavres inconnus, que l'on conserve au moyen d'un appareil frigorifique.

On évite ainsi la putréfaction, presque les odeurs malsaines, et les corps, qui, autrefois, ne pouvaient séjourner plus de trois jours, y restent indéfiniment dans des intérêts de famille et de justice.

Les chambres frigorifiques, entourées de tuyaux producteurs du froid, sont soumises à des températures variant de cinq à vingt degrés centigrades au-dessous de zéro. Les cadavres, en se congelant, prennent la consistance de la pierre, et, si on les frappe d'un coup de maillet, ils rendent un son mat et net à la fois.

La Morgue, sur laquelle on a beaucoup écrit, en mêlant les faits historiques aux fantaisies les plus variées, possède, comme les prisons, un registre d'écrou. Ce livre vivant parmi les morts forme, en centralisant le passé avec le présent, la sombre collection des désespérés de la vie dont les fins lugubres, silencieuses, saisissantes, sont remplies de drames vécus.

L'enquête publique faite au grand jour et la réalité des choses seraient suffisantes pour tracer la véritable histoire de la Morgue, dont l'origine remonte à 1604. En 1802, après son éviction de l'enceinte du Grand-Châtelet, elle s'installa provisoirement dans l'étal d'un ancien boucher de la ruelle de l'Arche-Pépin, ayant son entrée sur le quai de la Ferraille, aujourd'hui quai de la

Mégisserie. L'ornementation de la boutique de ce boucher était l'œuvre du célèbre sculpteur Jean Goujon.

En 1804, le nouveau bâtiment de la Morgue, ayant la forme d'un grand tombeau grec, était construit place du Marché-Neuf, non loin du pont Saint-Michel. En 1830, le local, reconnu insuffisant, fut démoli et reconstruit sur le même emplacement, mais dans de meilleures conditions d'hygiène et de salubrité. Ce travail dura cinq années. Lorsqu'en 1864 la pioche des démolisseurs abattit les vieilles maisons de la Cité, la Morgue fut de nouveau rasée et reconstruite à l'endroit surnommé « la motte aux pape-lards », terrain où la Seine se partage, forme deux bras, entourant Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, seules églises restées debout sur soixante-douze édifices élevés au culte dans l'île de la Cité, berceau du Paris actuel.

C'est derrière le square de Notre-Dame, à l'extrémité du quai aux Fleurs et entre les ponts Saint-Louis et de l'Archevêché que l'on aperçoit la façade principale de la Morgue.

Le sol de la pièce réservée aux autopsies est garni d'un grillage en bois, afin d'éviter le contact des chaussures avec le sang et l'eau s'écoulant des cadavres. C'est dans cette pièce, autour de la table mobile, qu'a lieu la confrontation de l'assassin avec sa victime. Si le juge d'instruction n'obtient pas d'aveux, l'expert médecin cherche à faire parler le cadavre ; il le taille, le découpe et met les fragments de chair soumis à son analyse médicale dans une large coquille remplie d'eau courante.

L'ensemble du bâtiment de la Morgue est simple, ses murs sont propres et rien d'anormal n'annonce sa funèbre destination.

Que d'abus, que de profanations se commettaient autrefois dans son enceinte.

L'unique garçon *morgueur* tirait profit de tout ce qu'il pouvait enlever à « ses pensionnaires ».

Les coiffeurs, les dentistes venaient se rassortir dans la boîte dite « Coffret des Macchabées ».

Les arracheurs de dents autorisés à débiter leurs boniments sur la place du Marché-Neuf s'y approvisionnaient à bas prix. Du haut de leurs voitures, ces ancêtres de Mangin faisaient alors aux yeux des badauds stupéfaits sauter et retomber en pluie dans les plates corbeilles dites « vans » une énorme quantité de molaires, de canines et d'incisives, extraites *sans douleur*. En effet, on les avait arrachées aux cadavres.

Les vendeurs de pommades spécialement fabriquées pour arrêter la chute des cheveux et précipiter celle des cors, durillons, œils-de-perdrix rebelles, achetaient aussi leurs précieux échantillons à la Morgue.

Les longs et beaux cheveux de diverses nuances, pendus à leurs tréteaux, que les curieux pouvaient au besoin caresser, provenaient des cadavres de femmes ; quant aux cors, durillons, œils-de-perdrix, ils étaient facilement enlevés sur les personnes non reconnues et mortes par submersion.

Le public crédule examinait, à l'aide d'une puissante loupe, ces horribles cors munis de leurs racines que le charlatan avait eu la précaution de réunir au fond d'une large coupe de cristal. « Vous pouvez voir, toucher, criait-il, je vous assure qu'ils sont tombés sans douleur. » Ce saltimbanque ne mentait point : grâce à ces exhibitions, il débitait ses pots de pommade.

Livré à lui-même, le garçon morgueur donnait asile la nuit à des prostituées, dans la chambre de garde. Les cadavres étaient souvent témoins muets des plus viles débauches. Moyennant une rétribution variant de deux à trois francs, certains individus, aux passions étranges, doués d'appétits malsains, toujours à la recherche d'émotions dépravées, pouvaient assister à la mise à nu et au nettoyage des cadavres. Aucune précaution n'était prise pour ces opérations, et c'est à grands coups d'un balai de bouleau que l'on débarbouillait les corps.

Le morgueur donnait aussi des soirées à spectacle. On remplaçait le thé par un saladier de vin chaud sucré flanqué de deux *petites filles* (demi-bouteilles) remplies d'eau-de-vie baptisée « eau des morts », le tout fourni par le cabaretier voisin, ami intéressé du morgueur. Lorsque chacun avait bu sa rasade, on se dirigeait vers la salle des morts, où le garçon, expert en cette matière, faisait choix d'un cadavre fortement ballonné, et avec la précision d'un chirurgien pratiquant les autopsies judiciaires, il enfongait une grosse épingle dans l'abdomen. Par le trou de la piqûre s'échappait un jet de gaz auquel on mettait le feu, et l'extinction des autres lumières faisait ressortir l'éclairage par le gaz méphitique. On ne possédait pas toujours le sujet propre à cette exhibition, on restait souvent quinze jours avant d'avoir une semblable occasion. Les cadavres masculins étaient choisis de préférence. Le corps d'un homme ayant séjourné six semaines sous l'eau se trouvait dans les meilleures conditions pour la séance ; au lieu de

placer comme aux femmes la piqûre sur le ventre, c'est sur les parties sexuelles qu'on opérât, et l'effet n'en était que plus drôle pour les habitués. Des paris s'engageaient sur le plus ou moins de durée de ces feux d'un genre particulier; ainsi les morts amusaient les vivants.

La Préfecture de Police mit fin à l'odieux trafic des cheveux, des dents, et, pour ne plus exposer les cadavres aux profanations, interdit l'entrée spéciale de la Morgue aux personnes étrangères à son fonctionnement.

Poussant plus loin *les réformes*, elle défendit aux garçons de la Morgue de fabriquer eux-mêmes les cercueils qu'ils vendaient aux indigents, et comme l'État ne leur allouait que la somme de deux francs pour l'inhumation des inconnus, les cadavres avaient pour enveloppe une toile d'emballage que l'on ficelait, puis on les jetait pêle-mêle dans une voiture à bras requise au hasard, et, la nuit, le morgueur, d'après son mot, les « roulait » au cimetière. On recouvrait la voiture de paille comme s'il s'agissait d'un cheval mort sur la voie publique et enlevé par l'équarrisseur. Maintenant un service gratuit a lieu pour les cadavres reconnus ou non, et le corbillard des pompes funèbres les transporte au cimetière de Bagneux.

Les employés de la Morgue vendaient indûment les effets, les objets trouvés sur les cadavres, et ces dépouilles allaient chez les brocanteurs sans être complètement désinfectées. Les microbes étaient alors inconnus, mais le choléra faisait des ravages. Ce commerce dangereux n'existe plus. Les vêtements sont brûlés.

L'autorité supérieure transforma le mode des primes de repêchage; jadis les sommes allouées pour les gens tombés à l'eau étaient ainsi fixées : personne retirée vivante, 15 francs, morte, 25 francs; aussi les ravageurs de rivières se livraient à une monstrueuse spéculation : au lieu de secourir les personnes en détresse, ils les aidaient à mourir afin de toucher la plus forte prime. Ces abus barbares ne cessèrent que le jour où la somme de 25 francs fut donnée au repêchage d'un vivant, et celle de 15 francs au repêchage d'un mort.

Cette même énormité, sortie de la cervelle d'un bureaucrate, existait pour l'inhumation des corps; moins les garçons morgueurs reconnaissaient de cadavres, plus ils avaient de bénéfices. Le greffier actuel, en 1881, fit changer ce mode de répartition

et son personnel actif est encouragé à fournir les indices qu'ils peuvent retrouver sur les corps après les enquêtes des commissaires de police. Les morts violentes, sans cause connue, deviennent des exceptions.

L'exhibition repoussante de cadavres nus, aux ventres ballonnés, aux chairs meurtries, aux teintes jaunès, bleues, verdâtres qui excitaient le dégoût, est supprimée. En laissant aux morts leurs vêtements, leurs coiffures, on a maintenu en eux l'apparence de la vie et rendu les reconnaissances plus faciles, et par conséquent plus nombreuses. De la sorte les intérêts des familles sont mieux sauvegardés, la morale publique et la décence y gagnent, tout en observant le respect dû à des malheureux qui passent de cette triste et dernière demeure dans l'éternel oubli.

Avant 1840, les deux tiers des corps n'étaient pas reconnus, aujourd'hui très peu sont enterrés comme inconnus, et même parmi les inhumés quelques-uns sont l'objet de reconnaissances à l'aide des photographies collées sur les registres et par la représentation des vêtements assainis et conservés. Les registres, sortes d'albums photographiques, contiennent de précieux renseignements, et chaque sexe a son livre de déclaration; les dimanches et les jours de fêtes le greffe reste ouvert aux personnes qui ne peuvent cesser leur travail pendant le cours de la semaine et qui ont intérêt à consulter ces funèbres archives.

L'unique employé morgueur de 1802 a fait place, quatre-vingts ans plus tard, à un personnel savant, intelligent et d'une honnêteté irréprochable.

Le greffier, M. Pierre Clovis, et son commis M. Gaud, sont des fonctionnaires consciencieux, capables, qui se livrent, avec tact et habileté, à un travail de bénédictins pour obtenir les renseignements indispensables à la reconnaissance des cadavres, car souvent, les personnes en mesure de fournir des indications ont intérêt à se taire.

Les progrès à réaliser sont encore très grands, et, pour y parvenir, on sera obligé de déplacer encore une fois la Morgue, attendu que son sol est miné par les eaux de la Seine dont le courant vient se briser au pied de son chemin de ronde.

A un point de vue général, M. Brouardel, l'éminent et si modeste professeur de médecine légale, chargé de faire à la Morgue les conférences aux étudiants, aux avocats, aux magistrats, adressa, le 22 août 1882, à M. Camescasse un rapport remar-

quable de lucidité pour réclamer des réformes urgentes et multiples. Les conclusions du célèbre praticien furent trouvées excellentes; mais elles sont restées jusqu'ici à l'état de lettre morte, et l'établissement manque encore d'objets de première nécessité, de ceux même dont le prix est minime.

La Morgue évoque toujours le souvenir d'un malheur, et les vices, la misère, la folie, le suicide forment sa clientèle; aussi inspire-t-elle un sentiment de répulsion, malgré sa nouvelle transformation qui lui a retiré son ancien caractère, sombre, infect, mystérieux.

La submersion est la plus grande pourvoyeuse, et les mois pendant lesquels elle reçoit le plus de noyés sont : avril, mai, juin et juillet.

Dans l'existence, l'imprévu jouant le plus grand rôle, personne ne peut affirmer qu'il ne franchira pas un jour le seuil de la Morgue.

Les victimes des catastrophes arrivées sur les lignes de chemins de fer, le 3 février 1880, à Clichy-Levallois; le 5 septembre 1881, à Charenton, y ont fait pénétrer bien des gens venus de loin et qui ne connaissaient pas Paris.

Que de célébrités, en tous genres, mortes subitement sur la voie publique, dans une voiture, ou à l'intérieur des établissements ouverts aux consommateurs, ont dû subir les pénibles formalités de l'autopsie!

Au mois d'avril 1880, la tragédienne miss Neilson, âgée de 22 ans, y a été transportée. Des bruits d'empoisonnement circulaient sur cette étrangère, mariée et morte subitement en buvant une tasse de lait froid au chalet du bois de Boulogne. L'autopsie, pratiquée par les soins des docteurs Brouardel et Descoust, fit découvrir les causes réelles de ce rapide décès, et comme toute présomption de crime devait être écartée, personne n'avait dès lors le droit de scruter la vie privée de l'artiste pour y chercher les causes de sa mort.

Le 18 avril 1882, des ouvriers peintres blanchissaient le plafond de la salle d'exposition des cadavres. En chantant, selon l'habitude, pendant leur travail, un badigeonneur se pencha sur son échelle, il perdit l'équilibre, tomba et se fendit le crâne sur les dalles. La mort fut instantanée. Embauché le jour même, les peintres ne le connaissaient pas; on dut le garder à la Morgue et l'exposer. Ce malheureux, entré là le matin comme ouvrier, y restait le soir comme pensionnaire.

Des instructions sont données aux magistrats de l'ordre judiciaire dans le but d'éviter autant que possible le transport de cadavres à la Morgue; mais il en est d'inévitables, par exemple celui de M. Puyferrat, ancien préfet de la Haute-Vienne, dont la fin mystérieuse et des bruits contradictoires, mis en avant par la presse, ont nécessité, en avril 1880, c'est-à-dire un mois après sa mort, l'exhumation.

Le 16 avril 1885, la justice fut mise dans l'obligation d'y envoyer le cadavre de M<sup>me</sup> Cornet, assassinée chez elle par Marchandon. Ce domestique, avant ses aveux tardifs, parlait de complices et d'actes de nature essentiellement délicate. Une seule personne d'origine étrangère, inconnue de la famille de la victime, protesta dans une lettre rendue publique au sujet de la translation à la Morgue du corps de M<sup>me</sup> Cornet. L'occasion se présentait pour cet étranger — les étrangers ont toutes les audaces — de satisfaire sa rancune personnelle et de placer adroitement une réclame commerciale.

Le juge d'instruction visé était précisément celui qui, dans un livre venant de paraître, avait demandé que certaines autopsies fussent faites à domicile, ou bien la création d'une salle spéciale dont le nom serait moins répugnant que celui de la Morgue. Afin de mettre ses écrits d'accord avec ses actes, M. Guillot, le 10 août 1883, évita le transport à la Morgue du cadavre de M. Ducros de Sixt, assassiné par le soi-disant Campi. Ce misérable, surpris, n'a pu nier son crime; il était seul pour l'accomplir, et l'instrument, la masse de casseur de pierre, dont il avait fait usage, se trouvait là, tachée de sang. L'arme saisie, le criminel arrêté, les aveux reçus, aucun soupçon n'était possible au point de vue des mœurs, l'autopsie devenait inutile. M. Guillot le comprit et passa outre.

Le 29 janvier 1890, le corps de M<sup>me</sup> Pierre Larousse fut transporté à la Morgue et soumis à l'autopsie. Son brusque décès au château de Dugny, près Le Bourget (Seine), donna naissance à des propos si graves qu'ils nécessitèrent l'intervention de la justice. On reconnut que la défunte avait succombé à une affection naturelle.

Déjà, le 12 juillet 1876, M. Ferdinand Duval, préfet de la Seine, avait, à propos de personnes mortes subitement sur la voie publique et logées en garnis, adressé une circulaire aux maires de Paris.

Les victimes de nos guerres civiles de 1830, 1848, 1851, 1871 furent déposées à la Morgue, et c'est au milieu d'un monceau de cadavres, revêtu du costume de citoyen-soldat, que j'ai cherché et trouvé le peintre Henri Regnault.

Ces martyrs de la bataille de Buzenval avaient les yeux ouverts et semblaient étonnés d'être en pareil endroit.

C'est au cimetière du Père-Lachaise que, sur l'ordre de M. Cresson, je les fis transporter à l'aide d'un fourgon des pompes funèbres.

Comme beaucoup d'autres établissements municipaux, la Morgue a reçu les atteintes de l'invasion étrangère et de la guerre civile.

Pendant le siège, un obus prussien a perforé le toit du bâtiment et n'a produit dans la salle de séchage que des dégâts matériels.

Le 24 mai 1871, à deux heures de l'après-midi, alors qu'il y avait dans la salle d'exposition deux cents cadavres de fédérés, un autre obus lancé des hauteurs du Père-Lachaise traversa la toiture et éclata sur cette montagne de cadavres en projetant des lambeaux de chair et de cervelle contre les murs et le plafond.

La Morgue, où tout est gratuit, l'entrée des morts comme celle des vivants, a ses habitués. On y va en passant, par distraction; on s'y bouscule aussi lorsque la foule, avide d'émotion, de curiosité, veut voir à son aise la victime d'un meurtre, sans état civil connu.

Le gardien-chef, obligé parfois de faire évacuer la salle d'exposition, tirait préalablement le rideau, et le public déçu l'injurait, le menaçait du poing, parce qu'il se permettait de lui supprimer son spectacle sans l'avertir.

Ce rideau n'existe plus depuis l'installation de l'appareil frigorifique, et cette installation a donné naissance à un mot nouveau, car l'argot ne perd jamais ses droits : dans le langage habituel des malfaiteurs, on ne dit plus *refroidir* (tuer), mais « envoyer dans la boîte à glace ».

On pourrait écrire un volume d'anecdotes relatives à la Morgue. Les anciens employés du funèbre monument connaissent l'histoire d'une « bague-alliance », qui, transmise par succession de famille, revint plusieurs fois à la Morgue aux doigts des héritières auxquelles elle était échue. Cette alliance avait sa légende : quiconque la portait périssait d'une manière funeste ; on l'avait surnommée *la bague fatale*.

Les funestes effets de ce bijou de famille pourraient être mis en parallèle avec les instruments dont nous avons parlé et que le hasard destine à la perpétration successive des crimes.

Le personnel actuel de la Morgue peut se souvenir de l'histoire d'un jeune ménage qui, chaque matin, à la même heure, entrait dans la salle d'exposition des cadavres. Cela durait depuis deux ans, quand la femme disparut. Le mari continua ses visites jusqu'au jour où il vit son épouse couchée sur l'une des dalles. Pour se rendre méconnaissable, elle avait, avant de se jeter dans la Seine, coupé ses cheveux et endossé des vêtements qui n'étaient pas les siens ; mais une brûlure de la main droite certifia son identité.

Parmi les papiers trouvés sur certains cadavres, il en existe d'obscènes, de mystiques, et de si étranges qu'ils étonnent l'observateur. « Je vais chercher l'inconnu, » écrivent les uns ; « je quitte le connu, » écrivent les autres, et dix sur cent demandent à être incinérés.

Dans la poche d'un noyé, il y avait ces lignes tracées au crayon sur son livret : « Connaissant les misères de la terre, je tiens à connaître le ciel. »

Voici, à titre de spécimen, deux lettres dont je respecte scrupuleusement l'orthographe.

La première a été écrite par un vieillard qui s'est suicidé, avec une arme à feu, dans une maison de secours.

Paris, le 2 avril 1880.

« Je suis logé à Paris rue Sainte-Catherine. Je ne doi rien à personne, je laisse deux mal et deux cajes que l'on délivrerat à M. C..., qui y est logé autel du Sude, à la Bastille. Je voulais lui dire un dernier adieu, mais je suit malade et je ne peut pas entré à lopital. C'est ce qui me fai prandre sette déterminassion. M. C... a ressu mon livre et mes deux portrès. Si M. C... a quité Paris le comisaire de polise prandra soint de me présieux livre. Il y en a un dans mes deux mal et encore des objé de valeur. Je suis un maleureu qui a 75 ans et qui fais du bien à tous le monde.

« A. G... »

La deuxième lettre se trouvait dans la poche d'un sieur R..., Louis, âgé de 30 ans, repêché dans le fleuve le 29 janvier 1882 :

« A tout le monde,

« Je me nomme R..., je suis natif de Lyon. Je me donne volontairement la mort. Ma mère habite rue... Je n'ai jamais fait de mal à personne. Je pardonne tout celui qu'on m'a fait. Je recommande à tous les cœurs M<sup>me</sup> veuve M... et ses trois enfants, avenue... J'ai fait la noce jusqu'à la dernière heure. Comme on ne trouvera pas de bijoux sur moi, on pourrait penser que c'est un crime. Ce n'est pas vrai. Je me suis fait le plus coquet possible. J'ai même frisé mes cheveux avant d'aller prendre le grand bain.

« Pour la réclame, j'enfonce toutes les puissances au nom de mon pays. Jamais l'on aura vu un individu se tuer pour faire réussir son produit. Je suis l'inventeur de..., et je puis être reconnu par tout le monde à Paris. Je restais en logement rue..., avant de choisir celui où vous venez de me trouver. Au moment de mourir, il me vient une idée : c'est que les Français auront enfoncé les Américains, puisque l'inventeur et le propriétaire de mon produit se tue pour que les journaux parlent de lui et fassent à X... une réclame à toute étreinte...

« L. R. »

Quelques romanciers, faisant pénétrer leurs lecteurs dans l'intérieur de la Morgue, leur ont montré pour le personnel des appartements confortables, pourvus d'un piano ; c'est de la pure fantaisie. Si jamais des instruments de musique ont élu domicile dans ce bâtiment, ils n'ont fait qu'y accompagner leurs propriétaires, joueurs de flûte, d'accordéon ou de clarinette, pauvres mendiants ambulants, morts de misère au coin d'une borne.

G. MACÉ.

---

# SŒUR PHILOMÈNE

---

## I

La salle est haute et vaste. Elle est longue, et se prolonge dans une ombre où elle s'enfonce sans finir.

Il fait nuit. Deux poêles jettent par leur porte ouverte une lueur rouge. De distance en distance des veilleuses, dont la petite flamme décroît à l'œil, laissent tomber une traînée de feu sur le carreau luisant. Sous leurs lueurs douteuses et vacillantes, les rideaux blanchissent confusément à droite et à gauche contre les murs, des lits s'éclairent vaguement, de files de lits apparaissent à demi que la nuit laisse deviner. A un bout de la salle, dans les profondeurs noires, quelque chose semble pâlir, qui a l'apparence d'une vierge de plâtre.

L'air est tiède, d'une tiédeur moite. Il est chargé d'une odeur fade, d'un goût écœurant de cérat échauffé et de graine de lin bouillie.

Tout se tait. Rien ne bruit, rien ne remue. La nuit dort, le silence plane. A peine si, de loin en loin, il sort de l'ombre immobile et muette un frissement de draps, un bâillement étouffé, une plainte éteinte, un soupir... Puis la salle retombe dans une paix sourde et mystérieuse.

Là-bas, où une lampe à bec est posée, à côté d'un petit livre de prières, sur une chaise dont elle éclaire la paille, une grosse fille qui a les deux pieds appuyés au bâton de la chaise se lève, les cheveux ébouriffés par le sommeil, du grand fauteuil recouvert avec un drap blanc, où elle se tenait somnolente. Elle passe, comme une silhouette, sur la lumière de la lampe, va à un poêle, prend la pointe de fer posée sur la cendre chaude, remue et tracassee deux ou trois fois le charbon de terre, revient à son fauteuil, repose ses pieds sur le bâton de la chaise, et s'allonge de côté.

Le feu, avivé, rayonne plus rouge. Dans leur godet de verre

allongé, pendus à deux branches de fer arrondies, les veilleuses s'éteignent et se raniment. Leur lumignon se lève et s'abaisse, comme un souffle, sur l'huile lumineuse et transparente. Le fumi-vore, qui se balance à leur flamme mobile, projette sur les poutrelles du plafond une ombre énorme, dont le cercle s'agite et remue sans cesse. Au-dessous, à droite et à gauche, la lumière coule mollement, du verre suspendu, sur le pied des lits, sur la bande de toile froncée qui les couronne, sur les rideaux dont elle jette l'ombre en écharpe au travers d'un corps pelotonné sous une couverture. Les formes, les lignes s'ébauchent en tremblant dans le demi-jour incertain qui les baigne, tandis qu'entre les lits, les fenêtres hautes, mal voilées par les rideaux, laissent passer la clarté bleuâtre d'une belle nuit d'hiver, sereine et glacée.

De veilleuse en veilleuse, la perspective s'éloigne, les images s'effacent et se confondent. Aux endroits où la clarté de l'une cesse et où la clarté de celle qui suit ne luit pas encore, de grandes ombres noires se lèvent toutes droites et se joignent au plafond, mettant la nuit aux deux côtés de la salle. Au delà, l'œil perçoit encore une confuse blancheur ; puis la nuit revient, une nuit opaque, où tout disparaît.

Au plus épais de l'ombre, au fond, tout au fond de la salle, une petite lueur tressaille, un point de feu paraît. Une lumière, qui sort du lointain, marche et grandit comme une lumière perdue dans une campagne noire vers laquelle on va la nuit. La lumière approche, elle est derrière la grande porte vitrée qui ferme la salle et la sépare d'une autre ; elle en dessine l'arceau, elle en éclaire le vitrage ; la porte s'ouvre : on distingue une chandelle, — et deux femmes toutes blanches.

« Ah ! la ronde de la Mère... » — murmure à demi-voix une malade à moitié endormie, qui ferme les yeux à la lumière et se retourne de l'autre côté.

Les deux femmes en blanc passent lentement et doucement. Elles vont d'un pas si léger que leur pied ne fait pas même sur le carreau le bruit d'un glissement. Elles avancent, avec la chandelle devant elles, ainsi que des ombres dans un rayon.

Celle qui se tient du côté des lits marche les mains croisées devant elle. Elle est jeune. Sa figure a une douceur calme, un de ces sourires de paix que le rêve met en silence sur un visage qui dort. Elle porte sur la tête le voile blanc des novices. Sa robe molletonneuse, et que jaunissent à leur contraste les

blancheurs froides de la percale et de la toile des lits, est la robe blanche des Sœurs de Saint-Augustin.

Aux côtés de la sœur, la bonne de la communauté, en camisole blanche, en jupon blanc, en bonnet de nuit, suit son pas. Elle porte la chandelle, qui lui éclaire en plein le visage et donne à son teint de papier mâché la blancheur mate et froide d'une tête de vieille abbesse dans un tableau noir.

A mesure que les deux femmes marchent, la lumière, qui entre dans les lits par les rideaux écartés, montre, un instant, la bouche ouverte, les narines creuses, la tête renversée sur l'oreiller d'une femme qui dort, elle passe sur la face maigre d'une malade dont le madras est enfoncé jusqu'aux yeux, et qui tient, avec son poing fermé contre sa joue, son drap relevé jusqu'à sa bouche ; elle saute sur le cerceau qui bombe la couverture au pied d'un lit ; elle indique, dans le moule des draps, la jolie ligne de la hanche d'une jeune femme qui sommeille, le bras gauche replié en couronne sous les cheveux, pâle comme une hostie dans l'ombre.

A celles qui dorment, la sœur donne un regard ; à celles qui ne dorment pas, elle donne un petit salut de la tête, un bonsoir des yeux, une parole, le sourire de son approche, la caresse de ses mains qui rebordent les lits et relèvent les oreillers.

Sur son passage, il sort d'un lit une voix qui n'articule pas, une plainte qui grogne, un râle en colère. La sœur va à la tête de ce lit. Elle soulève dans ses bras la vieille malade qu'elle berce avec des mots qu'elle répète, avec un accent musical et chanté, avec cette voix de gâterie que les nourrices et les mères prennent avec les enfants méchants pour les faire obéir. Elle la retourne, elle se penche sur son dos, sur ses reins déformés et talés par le lit, excoriés et meurtris, plaqués de taches rouges comme les reins d'un enfant sanglé et blessé par le maillot. Elle fait basculer les deux jambes décharnées de la vieille femme, raidies en l'air, l'une contre l'autre, os contre os, et elle tire prestement de dessous le corps, changé de place, l'alèze souillée... Sous la câlinerie de sa parole, sous la délicatesse légère de ses attouchements, la malade n'a qu'un bougonnement d'impatience, un grommèlement d'animal.

« On va vous faire un cataplasme », lui dit la sœur.

— Je veux pas... je veux pas... — essaye de crier la malade, dont la voix creuse se brouille et s'étrangle.

La sœur, avec la même douceur aux lèvres et dans les gestes, la recouche sans secousse, lui relève son bonnet, et, de chaque côté de sa tête, remonte, en le tapotant, l'oreiller aplati.

Et elle poursuit sa ronde. Ça et là, des malades la regardent curieusement passer, se soulevant à demi sur leur séant en s'attachant d'un bras au bâton de bois, pendu au milieu de leur lit, qui fait danser, longtemps après qu'elles l'ont lâché, son ombre au ciel du lit.

Elle s'arrête à un lit qui est fermé. Les quatre rideaux de côté, les deux rideaux du pied sont tirés et se rejoignent sans laisser un jour. Leurs plis tombent jusqu'à terre, raides et droits; leurs embrasses se renversent aux angles, dénouées, inertes, avec leurs deux petits cordons détendus qui pendent. Au-dessus du lit enfermé et voilé, il n'y a plus, sur la plaquette, de métal nue et noire, la pancarte écrite qui est sur les autres lits. La sœur marche vers ce lit, elle entr'ouvre un des rideaux et disparaît derrière quelques secondes. Puis, de la main dont elle vient de faire le signe de la croix, elle laisse retomber le rideau, qui reprend ses plis immobiles.

Le pas de la sœur se ralentit en approchant d'une porte par laquelle s'échappent, de la salle des femmes accouchées, de petits cris qui ne s'apaisent qu'un moment, et recommencent plus vivaces avec plus d'entêtement et d'effort. La sœur écoute ce chant criard et gai des berceaux éveillés, qui lui arrive à l'oreille comme la piaillerie joyeuse d'une jeune couvée. Après ce silence qui se lamente, après tous ces bruits sourds de la maladie, de la souffrance, de l'agonie, de la mort, il lui semble, dans ces cris et ces vagissements de nouveau-nés, entendre vivre, entendre crier la vie...

Soudain elle est appelée à un lit par un hurlement lancé à pleine poitrine, et que des pleurs suivent pareils aux pleurs des petits enfants. Une lumière fait comme un incendie dans les rideaux de ce lit. Un jeune homme est auprès, coiffé de la petite calotte des internes, et portant un tablier blanc attaché au premier bouton de son paletot. Il examine, avec un rat-de-cave élevé au-dessus de sa tête, la malade qui pleure et geint. La sœur arrive.

— Non, pas vous... — lui dit-il brutalement en lui prenant des mains la bande qu'elle apportait, et qu'il passe, avec son rat-de-cave, à la fille de salle debout de l'autre côté du lit. Et

il fait aller vivement ses mains sur le corps de la malade, dont il refait le pansement.

La sœur ne répond rien à l'interne. Elle s'éloigne et disparaît au fond de la salle Sainte-Thérèse.

## II

Cette sœur s'appelait, de son nom de religion, sœur Philomène. Son nom, sur son acte de naissance, était Marie Gaucher.

Marie Gaucher était la fille d'une giletière, mariée à un ouvrier serrurier, et qui gagnait une quarantaine de sous par jour en travaillant pour les magasins de confection. Marie vint au monde, un mois de misère, en janvier, par un gai soleil d'hiver, entre deux jurons de la sage-femme du bureau de bienfaisance, qui avait « une pensionnaire à la maison ».

Elle arriva à la vie, toute petite, pesant à peine le poids d'un enfant qui naît, sans forces pour vivre. Sa mère la nourrit du lait pauvre des femmes qui vivent assises et qui veillent. La petite vécut malgré tout. Elle avait quatre ans quand sa mère mourut.

Son père était parti depuis un an avec un camarade d'atelier qui s'en allait en Afrique, et l'on ne savait ce qu'il était devenu.

La petite fut recueillie par une tante. Cette tante, la sœur aînée de sa mère, était en service dans la rue de la Chaussée-d'Antin, chez une dame veuve, M<sup>me</sup> de Viry. Il y avait vingt ans qu'elle servait là. Elle avait fermé les yeux de M. de Viry ; elle avait vu naître l'enfant de la maison, le petit Henry ; elle était de ces vieux domestiques qui prennent racine au foyer de la famille. Aussi, lorsque le soir, en déshabillant sa maîtresse, elle commença à lui parler de sa nièce, M<sup>me</sup> de Viry alla au-devant de sa demande : le jour de l'enterrement de sa mère, la petite était amenée et installée rue de la Chaussée-d'Antin. Elle entra sans étonnement dans cet appartement nouveau pour elle. Elle n'eut point de gêne ni de curiosité devant les meubles, les tapis, le secrétaire en acajou, la pendule à sujet grec, les portraits à cadre doré. Au bout de peu de temps, il se fit en elle, dans cet intérieur aisé, comme un épanouissement. Ses petites grâces, d'abord un peu sauvages et honteuses, s'apprivoisèrent ; son babillage, son rire, se délièrent ; ses gestes se formèrent et s'enhardirent, et dans l'enfant chétif et mal venu commença à tressaillir

l'active légèreté d'un oiseau. M<sup>me</sup> de Viry, qui avait accepté le veuvage comme un devoir austère, et qui s'était retirée du monde pour mieux se vouer à son fils et être tout à lui, s'amusait de cette enfant qui, par ses jeux, son tapage, la flamme de ses petits yeux bleus, remplissait et réchauffait son existence solitaire, et parfois un peu triste. Et puis M<sup>me</sup> de Viry avait perdu une petite fille de cet âge ; et les mères sont ingénieuses à caresser l'ombre d'un enfant.

La petite fille se laissa surexciter par les gâteries et les indulgences. Tolérée au salon comme un joli petit animal, elle trouva tout naturel d'y avoir place et elle y prit ses habitudes. Admise aux jeux du petit Henry, elle se mit avec lui sur un pied de camaraderie avec cet esprit d'égalité absolue qui est chez les enfants. Sa tante était flattée de toutes ces petites privautés qu'on lui laissait prendre et dans lesquelles la petite entraît avec tant de gentillesse : elle avait un secret orgueil à la voir, hors de la cuisine, faisant la petite dame dans l'appartement. Chacun de ses petits empiètements, de ses petites audaces, l'esprit qui s'éveillait en elle, sa petite vanité qui s'enflait dans l'approche et l'accueil d'un monde supérieur, ses coquetteries naissantes et déjà glorieuses des charités que M<sup>me</sup> de Viry lui faisait de ses rubans passés et de vieilles robes, tout cela enchantait la bonne femme, qui, avec l'humanité d'affection des femmes du peuple, se prenait à adorer presque respectueusement la petite comme un enfant d'un autre sang que le sien, et né pour une autre position que la sienne. Marie avait cet âge où l'on ne voit rien des barrières sociales au travers desquelles on vous laisse jouer ; de grosses illusions lui vinrent ; elle prit des airs avec les amies de sa tante, avec les domestiques de la maison ; elle eut une retenue de petite personne avec les filles de la charbonnière qui voulaient jouer avec elle sur le trottoir. Le lendemain d'un jour où M<sup>me</sup> de Viry l'avait fait diner avec Henry, qui avait eu la croix à sa pension, elle refusa de manger avec sa tante à la cuisine. Comme on ne la laissa pas entrer à une matinée d'enfants que M<sup>me</sup> de Viry donnait tous les ans au mardi gras, elle resta toute une journée dans l'antichambre, sur une chaise, à boudier, avec des larmes dans les yeux, qu'elle cachait et qu'elle eut la force de vaincre. Il y avait des blessures pour elle dans mille petites choses qu'elle ne comprenait point, mais qu'elle ressentait : le moindre oubli que l'on faisait d'elle, des mots qui échappaient sans intention à

M<sup>me</sup> de Viry, les riens avec lesquels le monde indique sans y songer l'inégalité des rangs, tout ce qu'elle percevait instinctivement de sa position inférieure dans la maison, lui laissait déjà l'amertume d'une humiliation. Au bout de deux années, M<sup>me</sup> de Viry vit le mal, les aigreurs, les souffrances de l'enfant. Pour son bonheur, pour son avenir, il fallait l'éloigner, la changer d'air et de milieu. La tante se rendit, avec un gros serrement de cœur, aux raisons de M<sup>me</sup> de Viry, sans trop les comprendre ; et il fut résolu, entre la domestique et la maîtresse, que la petite entrerait le lundi suivant dans une maison d'éducation de pauvres orphelines tenue par les Sœurs de Saint\*\*\* dans le haut du faubourg Saint-Denis.

Le jour du départ, il y eut une terrible scène. La petite fille, étouffant de sanglots, se cramponnait aux meubles, à la robe de M<sup>me</sup> de Viry. Elle résista et se débattit de toutes ses forces jusque dans les bras de sa tante, qui fut obligée de l'emporter. En passant la porte du couvent, toute la violence de son désespoir tomba ; sa douleur fut une douleur de grande personne, muette et de glace. Quand les sœurs lui ôtèrent son bonnet de broderie anglaise et sa robe de soie, faite de la robe des noces de sa mère, que sa tante avait fait reteindre ; quand elles lui mirent sur la tête le petit bonnet de linge ruché, et au dos la robe de mérinos verte tout unie, elle fut prise d'un petit tremblement ; mais ses yeux rouges restèrent secs. Les larmes lui revinrent une fois couchée. Jusqu'à minuit, elle demeura sans dormir. Dans la nuit de ses yeux fermés et sans sommeil, sur ce voile noir étendant devant sa vue des lueurs fugaces et mobiles, pareilles aux étincelles de feu qui courent sur un papier brûlé, se dessina au bout de quelques minutes, tout vivant et presque à portée de sa main, le coin du salon où elle mettait sa poupée en pénitence. Comme du fond d'une toile sombre, les souvenirs s'approchaient d'elle sans qu'elle les appelât, et venaient contre son regard. Tantôt, c'était le panier à vin de Champagne où sa tante la couchait le soir, dans la cuisine, avant de la monter avec elle dans sa chambre, au cinquième, — et le drap de la couchette du dortoir où elle était lui semblait avoir les plis des serviettes sur lesquelles elle dormait dans ce panier ; tantôt, c'étaient ces matinées de jeu où, revenant avec sa tante de la provision du déjeuner, elle sautait comme un gros chien sur le lit de M. Henry, et lui passait ses petites mains toutes gelées à travers son col de chemise, jusqu'à

ce que l'endormi, moitié colère et moitié riant, la rejetât, en ouvrant un œil, d'un coup de poing sur le tapis.

Le lendemain, comme il y avait déjà une petite fille au couvent qui portait le nom de Marie, et que cela eût fait confusion, on lui dit qu'au lieu de s'appeler Marie elle s'appellerait désormais Philomène. Ce fut comme un dernier dépouillement pour l'enfant. Elle avait eu moins de déchirement à se sentir enlever des épaules la robe avec laquelle elle était venue de chez sa tante. On lui ôtait, lui semblait-il, tout ce qui lui restait de là-bas, de la maison de M<sup>me</sup> de Viry, de ses jours heureux... Elle détesta ce nom de Philomène qui était pour elle le baptême du couvent, de cette vie qui lui faisait peur ; longtemps elle fit la sourde à son nouveau nom.

Aux premiers jours, les sœurs la choyèrent et cherchèrent à l'amuser ; mais aux embrassades et aux attentions elle opposa une résistance d'inertie, une patience morne, un désespoir sourd. Dans cette maison tranquille, pleine de paix, mais pleine aussi de silence, et qui lui paraissait morte, entre ces murs hauts et nus, au milieu de ces sœurs, qui lui semblaient sévères et redoutables jusque dans la douceur, la petite se repliait nerveusement sur elle-même. L'air qu'on respirait là tombait comme un air froid sur son cœur, et elle ramenait en elle toutes ses tendresses comme pour s'en réchauffer. Elle pensait aux baisers de sa tante, qui n'étaient point les baisers des sœurs, au fond desquels elle discernait une certaine compassion banale qui ne la satisfaisait point. Elle trouvait pour la première fois de sa vie de la sécheresse dans une caresse.

Pourtant, peu à peu, le premier chagrin de l'enfant s'apaisait. L'habitude et l'ennui désarmaient ses regrets, bercés par l'écoulement toujours égal des heures, la discipline et la règle immuable des occupations, la ressemblance du lendemain à la veille, dans cette vie sans accident et qui se suivait du matin au soir, toujours de même, toujours ainsi : le lever à cinq heures ; le nettoyage de la maison, dont toutes les petites filles prenaient leur part, celles-ci balayant, celles-là faisant les lits, les autres traînant à trois ou quatre les descentes de lit dans la cour, et les secouant en s'en jetant la poussière au nez ; la soupe à neuf heures ; la classe jusqu'à midi : la lecture, l'écriture, l'histoire sainte, les quatre règles d'arithmétique ; le dîner à midi avec la soupe et l'éternel bouilli, que les enfants appelaient du *collet* ; à

une heure la cloche, qui les appelait de la récréation à des travaux d'aiguille sur lesquels vivait la maison ; l'ouvrage, où les plus petites ourlaient des torchons, où les plus habiles entre les petites essayaient des boutonnières ; à trois heures le morceau de pain suivi de la courte récréation ; de là jusqu'à sept heures l'aiguille reprise et les torchons ; puis le souper d'herbages, la récréation d'après souper, et le coucher à neuf heures.

On ne la vit plus pleurer. Elle ne pensa plus à se sauver ; on eût dit que le changement d'une maladie s'était fait en elle. Elle qui avait été si vive, d'un enjouement si expansif et si turbulent, n'eut plus rien du bruit et des éclats de son caractère. Aux récréations, les sœurs étaient obligées de la faire jouer presque de force. Elle devint singulièrement tranquille, même un peu lente ; sa voix s'habitua à traîner et prit un accent *gnian-gnian*. Elle avait les attitudes, les poses, la tenue soumise, triste, comprimée de ces pauvres enfants du peuple qui ont l'air d'avoir l'hiver dans le dos. — On n'était point mécontent d'elle au couvent : elle travaillait sans zèle, mais sans étourderie. Les sœurs ne trouvaient à lui reprocher qu'un peu de paresse.

Mais l'air du couvent, cette existence passive, n'avaient éteint qu'au dehors de l'enfant les ardeurs de sa nature. La pensée s'agitait plus vive dans son corps moins actif. Elle avait la fièvre toute la semaine qui précédait le premier dimanche du mois, le jour de visite des parents, où sa tante venait la voir. Quand, ce jour-là, la petite était appelée au parloir, elle y arrivait si tremblante d'émotion, si pâle, que sa tante deux ou trois fois avait craint qu'elle ne s'évanouit. Et puis tout ce qu'elle avait pensé à lui dire, depuis le dernier dimanche, se pressait dans sa parole basse et entrecoupée. Elle commençait des phrases, des idées, et tout à coup, ne sachant comment tout dire, elle s'arrêtait court, en regardant sa tante. Et alors, s'attachant à la vieille femme qui riait et avait envie de pleurer, assise presque sur sa chaise, lui passant les deux bras autour du cou, elle la forçait, en la câlinant, à mettre sa tête tout près de la sienne ; et ainsi, levant à chacune de ses demandes ses yeux sur les yeux de sa tante, c'étaient des questions sur le portier de la maison, la crémière de la rue, et sur M<sup>me</sup> de Viry, et sur M. Henry, et si on pensait toujours à elle chez M<sup>me</sup> de Viry, et si on parlait encore d'elle, et si M. Henry ne l'avait pas oubliée, et quand ce serait sa fête pour lui écrire. A une heure sonnante, il fallait se quitter. La porte du parloir se

fermait, la petite était partie ; mais elle rouvrait à demi la porte, et passant la tête, elle tendait, dans un sourire d'adieu espiègle et triste, un dernier baiser à sa tante.

Lorsque par hasard la tante manquait à la visite du midi, et que la petite avait reçu, de midi à une heure, une secousse douloureuse, comme un coup au cœur, à chaque appel au parloir d'une de ses camarades, elle ne faisait que s'agiter aux vêpres. Sur le banc où elle était assise avec ses camarades dans la longue rangée de petits bonnets blancs au fond transparent, bruni par les cheveux des enfants, sur la file des têtes immobiles, sa petite tête remuait sans cesse ; et elle retournait à tous moments par derrière elle la moitié de son visage, la moitié de son front, un bandeau de ses cheveux, tout son regard. Enfin elle trouvait de l'œil dans l'église, au milieu de tous les bonnets, le bonnet à coques bleues de sa tante. A la sortie, la bonne femme l'attendait, et, de la porte de l'église, elle la reconduisait jusqu'à la porte du couvent : l'enfant voulait qu'elle marchât avec elle dans les rangs et lui donnât le bras dans la rue.

L'Église aime à entourer l'enfance de jeunes et jolis visages. Elle sait combien ces petits êtres, chez lesquels les sens éveillent l'âme, sont sensibles à l'extérieur des personnes qui les approchent. Elle tâche de parler à leurs yeux, de leur plaire par le charme des femmes qui les soignent, les élèvent, les instruisent. Elle cherche parmi les sœurs celles qui ont les physionomies les plus avenantes, les plus enjouées, pour les mettre auprès des enfants. Il semble qu'elle voudrait, par le sourire de ces visages de jeunes sœurs, rendre aux orphelines l'image du sourire d'une mère.

Dans les dix sœurs qui élevaient les orphelines, presque toutes étaient jeunes, presque toutes étaient jolies. Celles-là même qui n'avaient point les traits réguliers avaient une expression de douceur dans le regard et de bonté dans la bouche qui les faisaient sympathiques et pleines de grâces. Une seule parmi elles était entièrement disgraciée.

Cette sœur était presque bossue, tant une de ses épaules était plus haute que l'autre. Elle parlait avec un accent gascon qui faisait dans sa bouche le plus risible effet. Elle avait par là-dessus une figure de masque. On ne pouvait la voir ni l'entendre sans penser involontairement à Polichinelle : les enfants l'appelaient sœur Carabosse. Elle avait des gestes d'homme, elle croisait les jambes par habi-

tude, elle se frappait les cuisses en parlant ; quelquefois elle se mettait les mains derrière le dos. Ses façons étaient brusques et rudes, et elle n'était pas loin de faire peur au premier abord avec ses sourcils noirs épais d'un doigt. En dépit des apparences, la sœur Marguerite était la meilleure des créatures. La pauvre pension que lui faisait sa famille, une famille de petite noblesse du Périgord, passait tout entière à régaler les enfants de gâteaux dans les promenades. Voyant au milieu des camarades de son âge cette petite fille ombrageuse et isolée, sans zèle même pour jouer, la bonne sœur comprit qu'il y avait déjà une blessure, déjà quelque chose à consoler au fond de cette enfant, que les autres sœurs, rebutées dans leurs premières avances, abandonnaient à son isolement. Elle s'attacha instinctivement à Philomène, s'occupa d'elle aux récréations, lui acheta une corde pour sauter, fit diminuer sa tâche de couture à l'ouvrage, trop forte pour elle. Philomène devint sa protégée, sa pensionnaire adoptive. Un jour qu'on sortait de goûter, tout à coup et sans motif, Philomène se jeta dans ses bras et se mit à fondre en larmes, ne trouvant que cela pour la remercier. La sœur ne savait que lui dire, car elle aussi commençait à pleurer, sans trop savoir pourquoi, quand l'enfant partit d'un grand éclat de rire soudain, qui éclaira ses yeux mouillés : elle venait de voir, en relevant la tête, la bonne figure que sœur Carabosse faisait avec des larmes sur les joues.

Dès lors Philomène ressembla à toutes les petites filles qui étaient avec elle. Un petit air sérieux, mais ouvert et sans bouderie, lui resta seulement sur le visage. Elle reprit goût à tout ce qui était de son âge. Elle recouvra les ardeurs, les appétits, les petites passions, la santé joyeuse de cette première jeunesse qui est une seconde enfance. L'ardeur à jouer lui revint. L'émulation l'excita. Elle mit un intérêt à son travail. Elle pensait souvent à ce grand cœur d'argent de la Vierge, placé contre le mur de l'oratoire, où l'on attachait avec une épingle les noms de celles de ses camarades qui avaient fait la meilleure semaine ; et elle envoyait toutes les petites distinctions récompensant la sagesse des petites filles à l'ouvrage, le ruban vert et la médaille d'argent de l'enfant Jésus, le ruban rouge de Saint Louis de Gonzague, le ruban blanc des Saints Anges.

Maintenant chaque semaine avait pour elle sa distraction, la promenade du jeudi, ce grand plaisir qui aux premiers temps lui avait semblé si maussade.

C'était presque toujours le long du canal Saint-Martin que les sœurs menaient la petite bande. Les enfants allaient deux à deux laissant derrière elles, avec le murmure de leurs voix, comme un bourdonnement de ruche, regardant en passant un gamin qui pêchait, un chien courant sur un bateau, une brouette qu'on roulait sur une planche pliante, — heureuses de voir cela, de respirer, d'entendre Paris faire son bruit.

A l'Assomption, à la fête de la mère supérieure, et encore deux ou trois fois par an, elles allaient à la campagne. On les conduisait d'ordinaire à Saint-Cloud. Elles remontaient tout le pare, puis, passant le pont de Sèvres, elles marchaient au bord de l'eau, sous les arbres, jusqu'à un cabaret de Suresnes. Là elles s'attablaient, en se poussant, aux tables de bois tachées de vin bleu, sous les tonnelles, et elles faisaient leur goûter en picorant un grand fromage à la crème que payait la sœur Marguerite.

Ces journées de joie, de liberté, de grand air, de jeux dans l'herbe haute, de cueillettes de fleurs au pied des saules, laissaient plus qu'à toute autre leur souvenir à Philomène. Elle s'en réveillait les jours suivants toute pénétrée, tout imprégnée, et quand l'image des nuages, du chemin, de la rivière, s'était effacée en elle, elle gardait encore du paysage qu'elle ne voyait plus, le soleil, le parfum, l'écho : l'odeur des arbres, le bruissement de l'eau, lui revenaient doucement, et comme de loin.

Une journée surtout lui demeura présente. Une fois, en revenant de la campagne, elles entrèrent, auprès de Paris, dans un jardin de maraîcher. C'était en mai. Le ciel lumineux avait une clarté infinie, mais égale et sans éclat : on aurait dit un ciel blanc sur lequel un voile de tulle bleu aurait tremblé. L'air était pareil à l'haleine d'un matin. D'instant en instant, une brise s'élevait qui faisait courir un frisson dans les arbres et passait contre l'oreille des petites filles avec le bruit et le frémissement d'une caresse. Dans le jour serein, sous ce ciel et ce souffle, les poiriers, les pêchers, les cerisiers, les abricotiers épanouissaient leurs fleurs toutes blanches : c'était comme des nids d'argent posés sur toutes les branches. Sous les pommiers, sur la terre brune, il semblait qu'on eût effeuillé un bouquet ; et le soleil, se mettant à courir dans le cœur des arbres, sautait ainsi qu'un oiseau dans cette neige de fleurs... Ce qu'une vision laisse après elle de clarté intérieure, de doucement et de délicieusement rayonnant, cette nature parée comme pour une fête de vierge, ce verger si ten-

drement éblouissant, entrevu dans une splendeur printanière et candide, le laissa dans l'âme de Philomène.

A mesure que se développait chez l'enfant cette persistance singulière des sensations et cette faculté inconsciente de garder le reflet des choses, elle devenait plus impressionnable et montrait une sensibilité plus susceptible. Elle s'attristait, elle se fâchait presque des attentions caressantes que les sœurs donnaient aux autres petites filles. Une parole qui ne lui était pas dite, une question qui ne lui était pas faite, lui serraient le cœur comme un oubli et une indifférence. Elle avait un si grand besoin de soins, d'intérêt, d'attachement, que la bienveillance qui se répandait sur les autres lui semblait prise sur sa part : et il arrivait que ses craintes, dont elle avait honte, ses souffrances qu'elle cachait se tournaient en exigences jalouses. Un jour, tout le couvent alla passer l'après-midi au château de M<sup>me</sup> de Mareuil, auprès de Lagny. M<sup>me</sup> de Mareuil était la bienfaitrice du couvent, et tous les ans elle donnait un grand goûter aux petites orphelines. La journée passée, quand les voitures ramenèrent ce petit monde d'enfants qui avaient bu deux doigts de champagne, toutes, sans s'écouter, se rappelaient, tout haut, comme un songe, tant de belles choses : les fossés, où de l'eau courait encore ; la grande grille avec des dorures ; l'avenue, où le lierre en guirlande allait d'un arbre à l'autre ; et les meubles de soie, et la grande galerie où les portraits de famille les regardaient tandis qu'elles mangeaient, et le parc, dont on ne voyait pas le bout, et les statues tout en marbre, et ces fleurs dans la serre, dont elles ne savaient pas le nom, et qui paraissaient de cire. Au milieu du bruit, des admirations, des exclamations, Philomène seule restait froide et ne disait rien.

« Eh bien ! bouche cousue, lui dit la sœur Marguerite, — voilà tout ce que vous dites ? Ce n'est peut-être pas assez beau pour vous ?... Qu'est-ce que c'est, de faire la vilaine ? Allons ! allons ! je sais bien : vous auriez voulu être dans les grandes... et que la dame vous parlât... Je sais comme vous êtes... Vous êtes... »

Et la sœur, arrêtant brusquement sa phrase, eut un soupir de compassion en regardant la petite. Le soir, comme Philomène ne dormait pas encore, elle sentit son drap ramené sur ses mains chaudes et sur ses épaules dé couvertes, par la main de sœur Marguerite.

Tous les soins, toutes les attentions de la bonne sœur ne détournaient point le cœur de l'enfant de la rue de la Chaussée-

d'Antin. Ses pensées continuaient à suivre ses souvenirs, à aller vers sa tante, vers M<sup>me</sup> de Viry, vers M. Henry. Les premiers dimanches du mois étaient, comme par le passé, les grands jours de sa vie. Si elle descendait au parloir moins tremblante, elle y arrivait avec les mêmes tendresses pour sa tante. Quand elle serait grande, elle retournerait chez M<sup>me</sup> de Viry, — c'était toujours cette promesse qu'elle demandait à la fin à la vieille femme, avec un *n'est-ce pas ?* plein d'anxiété, et qui lui sortait de l'âme.

Outre ces dimanches, il y avait encore trois semaines dans l'année qui apportaient à Philomène le trouble d'une grande émotion : c'étaient les huit jours qui précédaient le jour de l'an, les huit jours qui précédaient la fête de M<sup>me</sup> de Viry, les huit jours qui précédaient la fête de sa tante. Elle vivait double tout ce temps-là, pensant au compliment qu'elle aurait voulu faire si beau. D'avance, elle avait acheté d'une camarade à laquelle on apportait de la papeterie, quelque joli papier à lettre, entouré d'une guirlande de roses gaufrées. Comme elle essayait, tout embarrassée et tout intimidée, d'aligner des phrases bien faites et pareilles à celles qu'elle avait lues dans les livres ! Quel soin à bien écrire, à bien fermer ses *a*, à ne pas faire de pâté ! Et sa lettre finie, signée, cachetée avec un pain à cacheter transparent, que de combinaisons pour que sa lettre arrivât juste la veille au soir de la fête !

Philomène avait dix ans, lorsque entra au couvent une petite fille âgée de deux ans de plus qu'elle. Les deux enfants, en se voyant pour la première fois, allèrent l'une vers l'autre avec l'élan et l'instinct familiers d'enfants qui se retrouvent. Cette grande amitié de premier mouvement était scellée, à la récréation du lendemain, par un cadeau que la nouvelle venue, Céline, faisait à Philomène. Longtemps ce cadeau sembla à Philomène la plus jolie chose du monde. C'était d'abord une enveloppe de papier gaufré et dentelé, imitant le tulle et dessinant un vase sur lequel était écrit en or, au milieu d'ornements d'or : *Souvenir* ; de l'enveloppe se tirait un bouquet de lilas, peint et découpé, qui s'ouvrait en éventail sur sept faces, où des petits médaillons, gravés en taille-douce, montraient le petit Jésus sur la paille de la crèche, entouré d'enfants agenouillés. Philomène avait serré et caché la belle image dans son paroissien ; sans cesse, les premiers jours, elle y revenait, la touchait, la déplaçait, revoyant les images, relisant la litanie qui courait autour des médaillons :

*O Jésus! divin Sauveur, pour mes étrennes, prenez mon cœur.*

L'intimité se fit entre les deux petites. Elles ne se quittèrent plus aux heures qui les rapprochaient; elles partagèrent ce qu'on leur apportait du dehors, leur sucre, leur beurre. Elles mirent en commun leurs pensées, leurs joies, leurs tristesses. Aux récréations, on les voyait toujours ensemble, parfois le bras de l'une passé autour du cou, ou glissé, dans la distraction de la causerie, sur la taille de l'autre; et elles allaient, d'un bout de la cour à l'autre, accouplées par quelques gestes d'une grâce enfantine, penchées confidentiellement l'une vers l'autre: Philomène, avec ses grands yeux et ses grands cils, son long regard, sa bouche charnue et entr'ouverte, ses joues rouges et un peu halées, où se dessinaient en boucles d'ombre les mèches folles de ses cheveux, échappées de son bonnet; Céline, avec son front saillant et bombé, ses cheveux retroussés naturellement, ses petits yeux gris, clairs et profonds, ses narines découpées, ses lèvres minces, son menton fendu, sa petite mine longue. Souvent, au bout de quelques tours, elles s'asseyaient sur le banc de pierre auprès de la pompe. L'hiver même elles y restaient des quarts d'heure; et, appuyant le bout de leurs chaussons de lisière trop larges sur la terre battue, empaquetées dans la robe d'indienne aux plis grêles sous laquelle l'œil devinait, tassé, un gros gilet de tricot, elles se laissaient gagner par le froid, prenant à cet engourdissement une sorte de plaisir paresseux, sans remuer, sans parler, les yeux en l'air, Philomène regardant un oiseau, Céline regardant un nuage.

Jusqu'à son entrée au couvent, Céline avait été la garde et la petite servante d'une grand'mère infirme. Son enfance avait été bercée et comme charmée par la *Vie des Saints*. La vieille femme lui en lisait tous les soirs quelques pages, rouvrant avec ses doigts goutteux le vieux bouquin à la marque de la veille. Puis l'âge vint où, à son tour, Céline prit le gros livre sur ses genoux et fit la lecture à la grand'mère. Elle avait appris à lire dans ce livre: son imagination y avait épelé ses lettres, et sa vie commençait à ce premier alphabet comme à une première initiation.

Toutes ces saintes merveilles, aventures, dévouements, héroïsmes, agonies glorieuses, morts divines, ciels entr'ouverts, pluies de palmes, lui avaient donné l'éblouissement d'une féerie de miracles. Les légendes de la *Légende dorée* remplissaient sa tête

et semblaient gonfler son front, semblable au front d'une petite vierge de Memling, et presque déformé par les bossés de la merveilleosité. Un monde d'enchantements se leva pour elle de ces pages, aussi délicieux que celui où les contes des nourrices font jouer ensemble le premier rêve et la première pensée des enfants. Elle trouva dans ces histoires de saints, de martyrs, toutes pleines d'apparitions, de monstres, de métamorphoses, les ravissements, les obsessions, les émois, les douces épouvantes de fantasmagorie et de réalité idéale que les contes de fées apportent aux âmes de son âge. Comme rien ne vint troubler, aux côtés de la vieille femme, l'illusion de l'enfant ; comme elle ne rencontra autour d'elle ni un doute, ni un sourire qui l'inquiétait dans la naïve ardeur de ses impressions, dans la première confiance de sa foi, pour elle, le chemin parsemé des miettes de pain du petit Poucet, c'était le chemin dans le désert, planté de roseaux de demi-lieue en demi-lieue par saint Macaire ; l'oiseau qui parle, dans les contes indiens, c'était la sauterelle qui avertissait saint Grégoire de se lever ; l'eau qui chante était le morceau de glace demandant à saint Théobald des messes pour l'âme qu'il renfermait. Il ne se dressait point devant elle de palais aux portes de diamants bâtis d'un coup de baguette, où dort depuis cent ans une Belle au bois dormant ; mais elle songeait à ces échelles d'or appuyées à la terre, à ces chemins couverts de tapis magnifiques et brillants de lampes, qui mènent une âme de saint de sa cellule à la gloire céleste. Ses peurs même, lorsqu'elle était au lit sans lumière, n'étaient point les peurs ordinaires des enfants ; elle ne croyait point voir l'ogre ou Croquemitaine, ou des voleurs : ce que l'obscurité lui dessinait comme avec un charbon ardent, ce que l'insomnie approchait d'elle, c'était le diable, tel qu'elle l'avait vu dans la légende, lorsqu'il tente un saint.

Le jour, les pays des saints et des saintes se déroulaient devant elle en perspectives rayonnantes et confuses. Elle se répétait des mots qui faisaient à son oreille le bruit d'un coquillage venu d'une mer d'Orient ; et le nom d'un roi Gondoforus lui apportait l'écho sonore d'un lointain royaume. Puis c'étaient des voûtes où tout à coup des voix d'anges faisaient taire des voix d'hommes... « Tu ne dis rien aujourd'hui ? » lui disait parfois la grand'mère, tandis que l'aiguille de la petite ourlait une serviette ou rapiécail un bas machinalement : la petite ne lui répondait qu'en lui souriant des yeux ; elle rêvait solitude, désert, un ermitage dans un

coin de la plaine Monceaux, passé la barrière, dans un endroit qu'elle savait.

A côté et au-dessus de la vie réelle, ces pensées, ces rêveries étaient devenues la vie bienheureuse de Céline. Bientôt ce ne fut pas assez pour elle qu'une communion passive et en idée avec cette histoire miraculeuse. Ce long martyrologe, ne montrant que sacrifices et oblations à Dieu, la sollicita aux immolations. Elle essaya de se martyriser, sans en rien dire, comme elle put. Elle châtia de son mieux ses innocents petits sens. Elle se priva des plats qu'elle aimait. Elle s'imposa un certain nombre d'*ave* dans le parcours d'une rue. Elle fit des vœux de silence d'une demi-journée. Quand elle se couchait avec une grosse envie de dormir d'enfant, elle se forçait à rester éveillée plusieurs heures jusqu'à une heure qu'elle s'était fixée. Parfois, lorsque la grand'mère lui offrait une promenade, un plaisir, elle se punissait de l'envie qu'elle en avait eue, en se disant souffrante et en se mettant au lit. L'église, la confession, la première communion, avaient développé les ardeurs de ce tempérament mystique. Céline avait raffiné ces petites immolations, et à force d'en aiguïser et d'en redoubler les taquineries, elle les avait poussées, par le détail et l'ingéniosité, presque jusqu'à la cruauté. Elle mettait un certain orgueil à mettre ainsi à l'épreuve son pauvre corps d'enfant, malingre, mais nerveux, et fort déjà pour souffrir. Il y avait toujours eu pour elle de grandes tentations dans ces histoires de jeunes filles chrétiennes amenées devant le proconsul, et dont les membres déchirés par les peignes de fer versaient à chaque blessure du lait au lieu de sang.

Philomène, plus délicate, plus sensible, moins rêveuse et plus tendre, était sans cesse doucement raillée et sermonnée par Céline. Céline, avec le zèle de prosélytisme qui enflammait et épurait déjà ses amitiés et ses camaraderies, avait pris à cœur de soutenir, de pousser, d'avancer cette âme qu'elle voyait paresseuse et faible. Et usant de persuasions et de conseils, de l'ascendant de sa parole sérieuse, de la leçon de ses exemples, elle enlevait peu à peu sa compagne aux mollesses de son âge et de sa nature. Elle l'entraînait dans la voie des petits sacrifices, non sans combats et sans patience. Il lui fallait gagner le terrain pied à pied, toujours revenir le lendemain sur ce qu'elle avait emporté la veille, faire un incessant effort de raisonnements, d'ironies sans amertume, de prières et de supplications émues,

contre les débats de Philomène, ses défenses timides, les résistances et les excuses de sa tiédeur. Philomène souvent se plaignait, disant qu'elle n'avait point assez de forces, qu'il ne fallait point lui en demander tant. Mais Céline n'était jamais à bout de réponses. Elle avait toujours, pour lui fermer la bouche, quelque modèle à lui citer, une vertu de saint ou de sainte à laquelle il fallait aspirer. Et elle répondait aux plaintes de son âme, comme elle avait répondu aux plaintes de son corps, le jour où Philomène avait du dégoût pour le bouilli, qui était la viande de tous leurs diners :

« Ah ! ma chère, pense un peu à sainte Angèle... Trois noix, trois châtaignes, trois figues, trois poireaux, voilà tout ce qu'elle mangeait... et du pain seulement le dimanche... Et puis plains-toi encore ! »

Les âmes pareilles à celle de Philomène sont faciles et toutes prêtes à de semblables influences. Philomène s'ouvrit à ce souffle dont Céline cherchait à l'animer et à l'enflammer. Aux récréations, quand les petites étourdies du couvent venaient lui chanter aux oreilles :

J'aime le vin !  
 J'aime l'oignon !  
 J'aime Suzon !

Elle leur chantait avec Céline :

Moi, j'aime le couvent !  
 J'aime le couvent !  
 J'aime le couvent !

La foi de son amie devint la sienne ; mais son caractère lui donna des formes propres et des expressions personnelles. Ce qui était chez Céline un feu sourd, concentré, fut chez elle une flamme qui se répandit : son exaltation fut une expansion.

Les sœurs furent enchantées de ce changement qui les étonna, et virent une grande grâce dans cette révolution d'une enfant qu'elles avaient connue jusque-là d'une dévotion peu appliquée et distraite, qu'elles citaient maintenant aux autres petites filles comme un modèle de piété fervente, de régularité, de ponctualité.

Tous les jours à son réveil, Philomène, faisant le signe de la croix, offrait à Dieu sa première pensée. En s'habillant, elle lui demandait la robe d'innocence qu'elle avait perdue par le péché.

Avant son travail, elle mettait ce qu'elle allait faire aux pieds du Seigneur en expiation de ses fautes. Elle n'oubliait point de dire une petite prière à chaque heure qui sonnait. A neuf heures, elle pensait, en priant, au Saint-Esprit qui était descendu sur les Apôtres au jour de la Pentecôte à cette heure-là; à midi, elle invoquait l'ange Gabriel. Avant le dîner, un petit examen particulier de ses fautes lui durait le temps d'un *Miserere*. Avant la récréation, elle demandait à Dieu de mettre une grande circonspection sur ses lèvres. A l'heure où Jésus rendit son esprit à son père, elle priait Jésus de l'attacher à sa croix de façon qu'elle n'en descendit jamais. Puis c'étaient encore de petites prières : prières pour se renouveler en la présence de Dieu, prières lorsqu'elle avait commis quelque petit péché. Le soir, en priant, avant de se mettre au lit, elle ne manquait point de baiser trois fois la terre. Si elle s'éveillait dans la nuit, elle s'unissait de pensée aux serviteurs et servantes qui louent le nom du Seigneur dans la nuit, aux adorations des esprits bienheureux, aux cantiques des saints dans le paradis; et elle cherchait à se rendormir dans une attitude de corps qui respectât l'œil de Dieu, et qu'elle aurait voulu avoir si la mort était venue la surprendre, la nuit, toute nue.

La première communion arrivait au milieu de cette ferveur que Céline avait donnée à son amie. Ce fut pour Philomène un grand événement dans sa vie de petite fille. Longuement préparée par le catéchisme du samedi, elle fut remuée et remplie à l'avance par l'émotion du grand jour. La semaine qui précéda le beau et redoutable dimanche, la retraite avec sa continuité d'exercices, d'instructions, d'exhortations, enflammèrent ses ardeurs et son zèle. Cet isolement de la vie et des pensées du dehors, le recueillement et l'entraînement de ces longues vigiles, ces images sans cesse évoquées du sang et de la chair de Jésus-Christ, le mystère et les délices d'une union avec un Dieu que les lèvres reçoivent, plongèrent Philomène dans une sorte d'extase. Les abstinences, le jeûne, la faiblesse de son corps, mal soutenu dans sa croissance par la maigre nourriture du couvent, l'aidaient à ce détachement de ses sens, à ces élévations de tout son être. Sous l'exaltation spirituelle et l'irritation nerveuse d'une prière incessante, d'une adoration tantôt emportée par l'élan, tantôt attendrie par la contrition, elle sentait son âme, doucement enlevée, lui échapper. Tout son sang lui sem-

blait être dans sa tête et dans son cœur. Elle était agitée de tressaillements secrets, de frissons intérieurs, de tous les contre-coups de son imagination d'enfant qui se mêlait à Dieu, et le touchait amoureusement. Elle sortait du confessionnal, le visage baigné de larmes, qu'elle était heureuse de laisser couler le long de ses joues jusqu'à ses lèvres qu'elles mouillaient. C'était une aspiration passionnée à tout ce que la première approche de la sainte table apporte à une petite fille de douze ans de troubles et de fièvres inconnus, de sensations nouvelles, de révélations intimes. Elle se croyait appelée d'en haut, elle s'éveillait à une conscience nouvelle d'elle-même, comme si elle eût rompu avec un âge de sa vie pour entrer soudainement dans un autre, comme si le voile de son âme d'enfant commençait à se déchirer dans une première assumption des sens moraux de la femme et du caractère de son sexe.

Enfin vint le jour divin de la communion. Philomène avait demandé à sa tante de lui apporter le matin de l'eau de Cologne pour son mouchoir, et pour ses cheveux de la pommade à odeur. Quand elle fut entrée dans l'église, elle demeura, au milieu des communiants, tout étourdie, sans voir, sans entendre. Elle était si émue, qu'elle n'avait ni la volonté ni la sensation des mouvements qu'elle faisait. Il y avait comme un grand bourdonnement en elle et autour d'elle, et elle se laissait envelopper par les odeurs qu'elle avait sur elle ainsi que par un souffle de paradis, sans savoir d'où cela venait. Des rayons jouaient dans l'église et jetaient sur l'autel les rubis des vitraux. Des fumées bleues montaient dans un poudroïement de jour. Les cierges allumés mettaient leurs feux d'étoile parmi toutes ces robes blanches. Il montait à la nef des voix dans les parfums, des prières sur des chants. Les encensoirs retombaient avec un bruit brisé dans des mains gantées de blanc... Mais toute l'église, pour Philomène, c'était l'autel ; tout l'autel, c'était le tabernacle. Elle y tenait les yeux attachés ; elle y tendait et y fixait, avec un étonnant effort, sa vue intérieure. Et à force d'être tout regard et tout esprit, à force de vouloir voir à travers le nuage dont le regard enveloppe les objets à la longue, elle voyait derrière le morceau de bois doré ce qu'on voit d'un soleil derrière une colline qui cache une aube.

Son banc se leva : elle se leva. Son tour vint, elle reçut Dieu. En le recevant, elle eut un ineffable sentiment de défaillance, le ravissement d'une sorte d'évanouissement.

L'église maintenant était pour Philomène un lieu saint et doux, intime et tendre, comme une chambre où l'on serait né et où l'on aurait aimé sa mère. Elle attendait le dimanche pour y aller, pour y vivre tout un jour, de la messe au catéchisme de persévérance, et de vêpres à complies.

C'est une pauvre église pourtant que Saint-Laurent où les sœurs menaient les enfants. Elle a l'air, au haut du boulevard de Strasbourg qui la dégage aujourd'hui, d'une de ces vieilles églises de province abandonnées, oubliées sur quelque place solitaire où un cordier fait de la corde. Au dedans c'est froid et nu : l'on se sent dans la paroisse des misères des deux faubourgs, le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin. Le bruit, sous cette voûte rigide, le long de ces murs gris et sales, c'est un pas qui traîne, un glissement de galoches sur la dalle, une toux d'hiver qui sonne le creux. Les gens qui entrent, c'est une regrattière avec un madras sur la tête, une servante qui porte dans une serviette le dîner d'un petit ménage, une charbonnière qui siffle avec les lèvres une prière muette, une mère avec un cabas et un tout petit enfant dans les bras, sur lequel en entrant elle fait le signe de la croix, une petite ouvrière à la tête penchée qui prie en tenant sa bouche entre ses mains noircies au bout des doigts par les piqûres d'aiguille. Il passe des femmes en deuil avec de vieilles robes et de vieux chapeaux noirs et au voile devenu roux. Contre la grille des chapelles, souvent on voit quelque vieille femme, en béguin de linge, l'œil fixe, le blanc de l'œil dilaté, le regard en l'air, les lèvres marmottantes. Parfois, dans un coin, un vieillard voûté, à la redingote bleue toute blanchie d'usure aux épaules, s'agenouille par terre. Mais Philomène n'apercevait rien de ces tristesses de Saint-Laurent. Elle ne voyait point que cette église fût misérable : car elle y était heureuse. Le bonheur qu'elle y trouvait lui paraissait un bonheur propre au lieu et dont toutes les choses qui étaient là l'entouraient. Elle s'y sentait dans un bien-être vague, dans une quiétude infinie, dans une paresse rêveuse, dans une langueur satisfaite. Le charme auquel elle s'abandonnait sur son banc, dans cette nef, ressemblait aux douceurs flottantes d'une atmosphère, à l'énervement d'un beau climat ; et quand elle était dans cet air d'église, frais et subtil, elle était comme baignée par l'air d'une patrie idéale.

Elle aimait, quand elle entraît, ce sentiment de froid que lui

donnaient au bout des doigts les crins cristallisés du goupillon. Elle aimait cette vapeur de cire allumée, cette odeur d'encens éteint, ce parfum mourant du feu des baumes et des cierges qui laissait à toute l'église une senteur de fleurs séchées dans un reste de fumée. Elle se plaisait à cette paix où bruit mystérieusement un pas amorti, un frôlement de robe, une page qu'on retourne, l'agenouillement des oraisons muettes, le susurrement des lèvres qui prient, le silence des élévations, pareil à un murmure d'âmes. Elle se laissait bercer aux harmonies de l'orgue, à ces mélodies qui la prenaient dans leurs bras comme une onde, à ces nuées de sons, à ces tempêtes de bruit qui fondaient et roulaient sur elle, à ces chœurs célestes qui lui chantaient dans les tempes et lui bourdonnaient dans la poitrine, à ces cantiques d'anges qui descendaient et mouraient lentement en elle. Elle écoutait, ravie et sans pensée, les chants des prêtres et des enfants, auxquels, du fond des chapelles, répondaient des voix lointaines, jeunes et vieilles. Et elle était délicieusement chatouillée, à vêpres, par une voix de chanteur, élancée, grêle et tendue, une voix de tête, déchirante et tendre, qui semblait monter à Dieu sur un écho de la Passion.

Les voix, la musique, l'air et le parfum de l'église la pénétraient plus doucement à mesure que la journée s'avavançait. Sa pensée se balançait plus mollement dans le demi-jour pâlisant aux fenêtres qui effleurait d'un reflet de neige le toit des confessionnaux et mêlait confusément ses blancheurs défaillantes aux lueurs roses des cierges et des lampes reflétées sous les voûtes. Elle demeurait presque somnolente, s'abandonnant avec une volupté secrète, aux songes et aux apparences de l'heure douteuse, laissant son regard se perdre devant elle sur des fonds de chapelles déjà voilées, sur des coins d'ombre autour du chœur, où le blanc d'un bonnet, la couleur sans ton d'un visage, le noir d'un châle ou d'une robe, le liseré blanc d'un jupon relevé, indiquaient, sans en rien dessiner, des fantômes de femmes rangées sur quelque banc... Et quand, à la fin du dernier office, le remuement des chaises la tirait de cet engourdissement, elle en sortait comme une personne brusquement éveillée sort d'un rêve. L'église allait lui devenir encore plus chère.

Il y a derrière le chœur, au chevet de Saint-Laurent, une chapelle vers laquelle on voit aller tout le monde pauvre qui entre là.

Au devant, dans l'enfoncement sombre d'un angle de mur,

sur quatre rangs de longues fourchettes posées sur un pied de bois, brûlent de petits cierges minces qui, avec la flamme inégale et remuante du suif, font trembler la nuit autour d'eux. A leur lueur, on distingue une ombre échouée contre le pied de bois, un corps affaissé, abandonné, plié sur lui-même, comme le corps d'un Christ dans une descente de croix ; un être enseveli dans un manteau à capuchon d'où sort une main pour recevoir les deux sous de chaque cierge. A côté s'ouvre la chapelle. Sur un autel blanc et or d'où retombe une nappe de dentelle au transparent de soie bleu passé et verdissant, du milieu des fleurs artificielles étagées sous leurs globes aux pieds de palissandre, une Vierge blanche portant sur la poitrine sept cœurs enflammés et dorés qui pendent d'un ruban de moire blanc, la Vierge des Sept Douleurs se lève et sort d'un fond d'azur rayé des rayons d'or échappés d'un triangle. Jolie, souriante et douce comme une reine de vingt ans, elle soutient gracieusement sur la foule du monde un petit Jésus, au collier de chapelets et de médailles, qui semble ne penser qu'à jouer avec le petit saint Jean. Au haut de l'autel, sur un fronton découpé, on lit, écrit en grandes lettres bleues, sur une peinture de marbre vert : *Archiconfrérie de la bienheureuse immaculée mère de Dieu, Notre-Dame-des-Malades. Autel privilégié.*

M<sup>me</sup> de Viry était tombée malade de la maladie qui devait l'emporter après une longue année de souffrance. Philomène obtint des sœurs la permission d'aller prier chaque dimanche à cette chapelle de « recommandation des malades ». Elle se tenait à l'entrée, contre la paroi revêtue de plaques de marbre blanc, auprès des inscriptions d'or qui mettaient aux murs ces cris de reconnaissance : *A Marie, 20 avril 18... — J'ai invoqué Marie et elle m'a exaucée. O Marie ! O ma mère !...* Elle restait une grande heure agenouillée ; et parmi ces femmes, mères, filles, femmes, sœur de malades, priant la Vierge comme on prie l'espérance, on la reconnaissait entre toutes à son agenouillement profond, à sa tête baissée, à son dos rond, à ses épaules relevées par l'appui de ses coudes sur le plat de sa chaise, à sa jupe, dont les plis droits, tombant de sa taille à terre, se cassaient au ressaut de ses talons.

La santé de Philomène s'était altérée depuis quelque temps. Son teint animé comme le teint d'un enfant qui vient de jouer, les couleurs de ses belles petites joues s'effaçaient. Le rouge de

ses lèvres parut se faner et prit des tons de violette. Elle devint toute pâle. Ses mains n'étaient plus rougeâtes et s'amaigrissaient. Un malaise général, des souffrances qui se déplaçaient tous les jours lui donnaient continuellement un sentiment douloureux de toutes les parties de son corps, la conscience et la fatigue du jeu de ses organes, du travail dans la vie de son être. Elle était abattue en se levant, faible d'une faiblesse qu'elle ne pouvait surmonter. Quand elle montait les escaliers ou qu'elle courait, elle avait des battements de cœur : il lui fallait s'asseoir. Le moindre travail lui demandait l'effort d'une grande résolution, d'une victoire sur elle-même. Elle se laissait aller involontairement à une espèce de somnolence qui endormait, dans un balancement sans secousse, la volonté de ses pensées et de ses sens. Il lui passait dans la tête et dans l'âme des idées vagues de mort. Elle parlait à sa tante de la tombe de M<sup>me</sup> de Viry. Elle se rappelait deux de ses petites camarades qui étaient mortes à l'âge qu'elle avait, et dont le souvenir maintenant lui revenait. Elle ne pensait point à mourir, mais elle pensait à ce qui suit la mort, à ce qu'elle laisserait, à qui elle donnerait son paroissien, à qui reviendraient ses images, sa médaille de confirmation. Quand elle lisait la messe, ses doigts allaient d'eux-mêmes à la messe des morts : il y avait des mots latins qui l'attiraient dans cette messe avec quelque chose de profond et de sourd, et dont elle épelait le bruit. Elle n'appelait point ces imaginations ; elle s'y laissait seulement glisser, elle y cédait comme à des voix de vertige. Car rien, dans ces idées, ne lui apparaissait avec l'horreur qu'elles ont pour les vieillards, enracinés dans la vie et qui ne peuvent s'en arracher. Philomène regardait la mort sans révolte, sans peur, presque insouciamment. Si elle ne l'appelait point, elle ne la repoussait point non plus. Elle y était, si l'on peut dire, tout accoutumée, et elle l'eût accueillie avec ce sentiment de détachement et cette indifférence de la vie qui se remarquent quelquefois chez les jeunes filles au moment où elles deviennent femmes.

Edm. et J. DE GONCOURT.

(A suivre.)

---

---

# MÉMOIRES DES AUTRES<sup>(1)</sup>

---

## VI

### UN NORMALIEN EN 1832

(Suite et fin)

Puisque j'ai parlé de nos professeurs de première année, je vais sur-le-champ vous renseigner sur les autres, et vous montrer pièces en mains, que la philosophie était encore dans le même trou, qui avait tant effrayé et désolé M. Jouffroy. Elle s'occupait de tout excepté des questions religieuses, qui sont pourtant quelque chose dans la philosophie et dans la vie. D'abord si vous n'êtes pas universitaire... (mais certainement vous ne l'êtes pas; à quoi ai-je l'esprit?) Je devrais dire : Puisque vous n'êtes pas universitaire, apprenez ce détail : c'est que la première année d'École est un résumé et un approfondissement de toutes les matières étudiées au collège, et que la seconde est consacrée à l'histoire de la philosophie et à celle des lettres grecques et latines. Pour l'histoire proprement dite, la même division n'étant pas possible, la seconde année est réservée à l'histoire de France. La préparation à l'agrégation remplit la troisième année.

Nous avons pour professeurs en seconde année, M. Rinn pour le latin, M. Guigniaut pour le grec, M. Nisard pour le français, M. Damiron pour l'histoire de la philosophie, et M. Michelet pour l'histoire. Ces différents cours étaient communs à tous les élèves : philosophes, historiens, etc. En troisième année, chaque ordre était complètement séparé des autres, et les philosophes n'avaient plus qu'un seul maître, qui était M. Cousin.

(1) Voir les numéros des 10 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, et 10 juillet 1890.

J'aurais beaucoup d'éloges à vous faire de M. Rinn. C'était peut-être, de toute l'École, le professeur qui faisait le plus réellement la besogne dont il était chargé. Il avait un programme qu'il suivait de point en point, donnant à chaque question l'importance qu'elle devait avoir, et arrivant le même jour, avec une exacte précision à la fin de son programme. Tout était fait et bien fait, par un homme très instruit, dont l'esprit était excellent, la méthode et l'exposition lumineuses. Il ne se serait pas permis la moindre excursion en dehors de son sujet. Pas un de nous n'aurait pu dire ce que M. Rinn pensait en religion, en philosophie, en politique, et même en grec. C'était par excellence un homme correct, en qui on avait une confiance absolue pour tout ce qui concernait sa fonction, et à qui personne n'aurait eu l'idée de faire une confidence.

On n'en faisait pas non plus à M. Guigniaut, mais par un autre motif : c'est que l'on savait d'avance que la réponse serait d'une longueur démesurée, et d'une insondable obscurité. Le commerce habituel de la symbolique lui avait donné une grande largeur de vues, mais cette largeur était sans rivage. Il y avait deux choses qu'il ne savait pas : quitter son siège et quitter un sujet. Une fois assis sur la chaise de paille qui tenait lieu de chaire à nos professeurs, il y restait jusqu'à ce qu'on le suppliât de s'en aller. Il venait à huit heures du matin, la leçon devait durer une heure et demie, et il était rare qu'il ne fût pas encore là à midi quand on nous appelait pour dîner. On jugera du désir ardent que nous éprouvions de nous en aller, malgré les charmes de la symbolique, si l'on pense que nous étions au travail depuis cinq heures du matin, n'ayant donné d'autre pâture à nos estomacs de vingt ans qu'une méchante croûte de pain sec. Il adhérait à ses sujets comme à sa chaise. Nous n'espérions pas aller avec lui jusqu'au bout du programme, mais nous aurions voulu étudier au moins le siècle de Périclès ! Impossible ; il s'en tenait résolument à Homère. Vous pensez qu'au moins le sujet était magnifique ? Sans doute, mais il n'entrait pas dans l'étude de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. La question qui l'occupait par dessus tout était celle de savoir si Homère avait existé, ou si ses admirables poèmes étaient une ancienne épopée transformée et amplifiée par des rhapsodes et des aèdes intermédiaires. Encore ne nous donnait-il un peu clairement que l'opinion de Frédéric-Auguste Wolf sur cette question délicate. La sienne était enveloppée de tant de parenthèses, de

notes marginales, et de notes au bas de la page, que nous renoncions à l'éclaircir. Allez donc poser à un pareil homme la question du péché originel !

M. Nisard était, de tous nos maîtres, le plus rapproché de nous pour son âge. Il ne devait pas avoir trente ans. C'était alors un jeune homme très élégant, très séduisant, d'un commerce charmant, d'une figure agréable. Il faisait avec nous ses débuts comme professeur, timidement, difficilement. Nous savions qu'à la démission de M. Ampère, la place avait été demandée par Victor Hugo et par Sainte-Beuve. M. Guizot l'avait donnée à son secrétaire, à qui nous reprochions d'abord de n'être ni Sainte-Beuve ni Victor Hugo, et ensuite d'être devenu le secrétaire du ministre, après avoir été l'ami d'Armand Carrel et son collaborateur au *National*. Nous étions hors d'état de comprendre qu'il n'y avait pour lui ni questions politiques ni questions religieuses, mais seulement une question littéraire. En comparant, comme lettrés, Armand Carrel et Guizot, il avait donné la préférence à Guizot. Nous comprenions encore bien moins que M. Guizot avait fait très sagement en écartant le grand poète, qui ne nous aurait rien enseigné, ou qui, s'il avait daigné faire une leçon, ne nous aurait enseigné que Victor Hugo, et le grand critique, qui savait admirablement écrire un article, et qui, malgré ses succès à Lausanne, a prouvé depuis à Liège, et plus tard à l'École Normale elle-même, qu'il n'était pas, à proprement parler, un enseigneur. Nisard était le maître par excellence. Il avait une doctrine simple, une passion ardente pour sa doctrine, une indifférence absolue pour ce qui n'était pas la littérature, et l'incomparable autorité que donnent le suprême bon sens et une conviction imperturbable. Il réagissait avec véhémence contre la littérature facile. Cette littérature-là n'était pas celle de Victor Hugo, mais elle était celle de ses disciples. J'ose dire qu'aucune sollicitation de notre part n'aurait entraîné M. Nisard dans une discussion théologique. Ce qu'il admirait dans Bossuet, c'était le métal dont sa phrase est faite.

Mais le bon, le doux, le sage Damiron, le vrai modèle de l'homme de bien et du philosophe, le modèle aussi du professeur par son attachement à ses devoirs, sa ponctualité, son dévouement à la science, son affection pour ses élèves, n'était-ce pas le meilleur et le plus sûr des confidents ? N'en doutez pas. C'était un confident, un ami, un père. Ce n'était pas un maître. Il avait

du bon sens, mais dans une sphère étroite. Il connaissait assez bien toutes les écoles ; il n'y en avait pas qu'il n'eût visitée. Il ne restait pas à la porte, il entrait dans les appartements, les passait en revue, faisait l'inventaire toujours exact du mobilier, écoutait attentivement ce qui s'y disait, et ne savait pas au juste, en sortant de là, de quoi il avait été question.

Tout autre était Michelet. Voulez-vous que je le dise ? Il n'y avait que deux maîtres à l'École : Cousin et Michelet. Je dis deux maîtres de philosophie. Michelet, vous ne le savez peut-être pas, avait été professeur de philosophie. Mais qu'importe le titre ? Il a toujours été professeur de philosophie dans sa chaire d'histoire. Il racontait les faits quand il voulait bien y consentir, et il le faisait avec une verve, et une grâce, et une abondance d'érudition et d'imagination, et des découvertes, et des vues, et des jugements qui ravissaient et passionnaient l'auditoire ; mais, alors même, c'est une doctrine qu'il exposait, c'est la lutte des idées qu'il racontait, c'est la loi éternelle et universelle, qui était en jeu dans cette bataille des jeux éphémères et des passions individuelles.

— C'est peut-être un grand homme de la décadence, disait Jean Le Bris ; mais à coup sûr c'est un grand homme, un homme de génie.

Il arrivait, à l'heure fixée, sautillant et souriant, avec sa figure rose et jeune sous sa couronne touffue de cheveux blancs, enveloppé dans une redingote qui lui battait les talons, et qui était de cette couleur rouge qu'on appelait *fumée d'enfer*. Ses yeux brillaient comme des escarboucles, tandis que nous nous pressions autour de lui pour lui serrer les mains. Il était rare qu'il s'assît et nous fit asseoir. En général, il restait debout auprès du poêle, et paraissait se livrer sans parti pris à la conversation. En réalité, il la dirigeait. Il nous fécondait l'esprit pendant plus d'une heure. Nous pensions quelquefois, en le quittant, qu'il ne nous avait rien appris. Il ne nous avait rien appris sur les détails de la question ; il nous avait soufflé la force nécessaire pour la juger de haut et la comprendre. Jean m'a conté qu'il sortait de là, tantôt transporté et tantôt terrassé. C'est qu'en effet Michelet était divers, comme tous les philosophes qui sont poètes. Il nous parlait du catholicisme avec un tel enthousiasme que Jean se croyait au pied de la chaire sacrée. Le jour suivant, c'était au tour de Luther, qui abattait le colosse romain et sauvait

l'humanité de la superstition et de la corruption. Le maître dont Jean Le Bris attendait son salut, aggravait et exaspérait sa maladie.

Quand nous fûmes, Le Bris en troisième année, sous Cousin, et moi en seconde, sous Michelet, je remplissais toutes nos conversations de mes hymnes à la gloire de mon nouveau maître. Je n'avais jamais rien entendu ni rêvé de pareil. Jean était devenu plus calme, sans cesser d'être admirateur. Je pensai que Cousin s'était à son tour emparé de lui. Je savais aussi qu'il avait été reçu dans l'amitié de Michelet qui avait, avec une certaine obstination, renfermé tous leurs entretiens dans l'histoire.

— C'est un éclectique, me disait Jean avec une certaine tristesse.

— Tu te trompes, lui disais-je en riant ; c'est Cousin qui est l'apôtre de l'éclectisme.

— Oui, disait-il, je trouve la théorie dans Cousin et la pratique dans Michelet. Cousin est toujours au même point. Je sais bien ce qu'il est : il est le Vicaire Savoyard. Dis-moi si Michelet est protestant ou catholique.

— Il n'est, dis-je, ni l'un ni l'autre.

— Ou il est l'un et l'autre alternativement.

Je trouvais le jugement dur ; mais le plus clair pour nous était que nous ne trouvions pas à l'École l'apaisement que nous cherchions. Impossible de parler à Cousin. Nous aurions pu, je pense, affronter sa colère ; mais son dédain et ses railleries nous ôtaient toute présence d'esprit. Quand il n'avait pas de raisons à donner et qu'il voulait écarter une question, il s'en prenait à la personne de son interlocuteur avec une telle morgue et un dédain si brutal, qu'à moins d'avoir le droit, par sa position et son talent, de lui imposer silence à son tour, on restait anéanti. Sa vie avec ses inférieurs était un monologue éternel, un prône éternel. Nous savions sa réponse sans avoir besoin de l'interroger. Il avait fait entre la philosophie et le christianisme une sorte de concordat qu'il admirait autant que le concordat de 1801, dont il était enthousiaste. Qu'on crût ou qu'on ne crût pas, qu'on remplît ou non les devoirs religieux, peu lui importait ; il ne voulait même pas le savoir (quoiqu'il le sût toujours). Lui-même ne s'expliquait jamais sur sa propre croyance.

— C'est l'affaire de mon confesseur, disait-il avec un sourire provocant et un éclair dans les yeux.

Pourvu qu'il n'y eût dans l'enseignement aucune doctrine hétérodoxe, et qu'on observât toutes les formes du respect pour l'Église et pour ses ministres, il était satisfait, et croyait que tout le monde devait l'être. Il refusait en réalité son adhésion, mais il n'avait pas peur d'une génuflexion. A l'École, il obligeait tout le monde à aller à la messe et à s'y conduire avec décence ; mais quand on voulut nous imposer un aumônier, il fut inflexible. Il a composé, de sa main, un catéchisme, parce qu'il croyait le catholicisme bon à répandre ; et il ne l'a pas signé, parce qu'il ne voulait ni ne pouvait faire profession publique de catholicisme. Il a fait aussi une édition populaire du *Vicaire Savoyard*, avec une préface éloquente.

En l'écoutant dans ses leçons du dimanche, ou dans les exhortations qu'il ne cessait de nous adresser sur la politique à suivre avec le clergé, nous qui méprisions à fond cette diplomatie, et qui ne comprenions qu'une rupture ouverte ou une soumission filiale, nous repassions dans notre esprit la phrase désolée de Jouffroy :

— Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du christianisme, étouffait.

Nous étouffions, comme Jouffroy, et nous ne connaissions de lui que sa plainte. Avait-il trouvé la vérité qu'il cherchait, et après laquelle nous soupirions ? Tous nos maîtres, excepté celui-là, avaient d'autres soucis que les nôtres ; et celui-là se taisait. On consentait à demander si le monde extérieur existait, ou s'il n'était qu'une forme subjective de notre entendement ; si Dieu était séparé du monde, ou s'il en était seulement distinct ; on effleurait la question de la création et du panthéisme, elle même de la vie future. Mais la grâce, le péché, la rédemption, et tout ce qui s'ensuit, n'était qu'un fatras bon pour les séminaristes. Un de nos bons amis, à qui nous parlions de nos doutes, nous dit en ricanant :

— Lisez les lettres de Voltaire !

Il est à présent membre de l'Institut, après avoir passé sa vie à les lire.

Notre maladie n'était pourtant pas un cas isolé. D'abord, elle n'était pas rare en Bretagne, et surtout au collège de Vannes. C'était un collège du bon vieux temps, ignorant et crédule comme le bon vieux temps. Plusieurs de nos professeurs, et notre prin-

cipal, M. Jéhannot, en tête, avaient été professeurs, à ce même collège, avant la Révolution.

Ils avaient repris leur place, leurs idées et leurs méthodes, après *les troubles*, non sans avoir quelque soupçon des *innovations* qui avaient cours au dehors, mais avec la ferme résolution d'en préserver leurs élèves. La moitié d'entre eux étaient prêtres, et les autres plus dévots que des prêtres. Ne pouvant porter une calotte à l'église, ils mettaient un bonnet de soie noire, et à la ville, n'ayant pas de soutane, ils s'enveloppaient dans une sorte de grande pelisse ou de douillette. M. Monnier nous faisait remarquer avec complaisance que c'était aussi un vêtement tombant sur les talons, *vestis talaris*.

Leurs élèves ne lisaient Voltaire ni au collège, ni après avoir quitté le collège. Ceux qui n'entraient pas au séminaire, tombaient peu à peu dans l'incrédulité de fait, mais ils restaient, pour ainsi dire, chrétiens et catholiques en principe, prêts à défendre le catholicisme, si on l'attaquait. Les esprits forts disaient de la religion avec des airs de profondeur : « C'est très bon pour les femmes. »

A l'École Normale, nous ne trouvions pas ce mélange d'adhésion et d'indifférence, mais, dans la très grande majorité, une négation très nette, et, dans un très petit nombre, une adhésion tranquille et publique à la religion. Nos annales démontrent qu'il en a toujours été ainsi. Nous comptons, parmi nos camarades, un trappiste, Jousse; un vicaire général de Paris, Bautain; plusieurs prêtres, Johannet, Rara, Marmier; un dominicain, Hershheim; trois jésuites, Olivaint, Verdière, Pharou; un évêque. Justement, le Père Pharou a été supérieur du collège Saint-François-Xavier à Vannes. Il n'y avait pas d'ecclésiastiques futurs parmi nos contemporains proprement dits, mais trois ou quatre catholiques fervents au milieu de voltairiens ardents. Nous n'étions, nous, ni voltairiens ni catholiques. Nous étions incertains. Incertains avec le désir ardent de croire. Nous étions, après tout, les seuls malheureux : ou, si ce mot blesse ici les catholiques, je dirai que nous étions les plus malheureux.

Nous avons été pratiquants, comme, du reste, tous les enfants de notre temps, même dans les grandes villes, même à Paris; Jean Le Bris avec enthousiasme. Il aimait avec passion le dogme catholique, ce qui est autre chose que d'y croire. Comme philosophie, il le trouvait profond; comme règle de la vie, il le

trouvait puissant ; comme poésie, il le trouvait admirable. Quand il se laissait emporter par sa pensée dans nos entretiens, je me disais toujours que, s'il avait persisté dans sa première vocation, il aurait été un prédicateur d'une puissance extraordinaire. Je me rappelle un jour où il sortait de la leçon de M. Cousin. Il venait de lire avec lui le septième chapitre du douzième livre de la *Métaphysique* d'Aristote. « Veiller, sentir, penser, est pour nous le suprême bonheur, et, par conséquent, espérer et se souvenir. Mais Dieu n'a ni espérance, ni souvenir, parce qu'il est la plénitude de l'acte et de la pensée. Il meut sans être mû, comme le désirable et l'intelligible... » Il répétait ces belles sentences, qui remontent si loin dans les âges, et relèvent si haut nos pensées. « Et c'est là Dieu », disait-il avec Aristote. Il était émerveillé, ensoleillé. Il passait de là à la *Glose* de saint Thomas, car il le lisait assidûment, et il disait que la doctrine de saint Thomas et celle d'Aristote n'en faisaient qu'une. *Deus est actus immanens*. Nous comprenions que la métaphysique arrivée à cette hauteur produit sur les âmes exactement le même effet que la poésie la plus sublime, avec cette supériorité pour la philosophie qu'elle donne le sentiment de la réalité, tandis que, même dans l'enthousiasme, on se rappelle comme malgré soi que la poésie n'est qu'un rêve.

Puis venaient, de lui ou de moi, les objections. Et la première, c'était qu'à force d'expliquer ou d'exprimer la création, saint Thomas en venait à des formules qu'on frappe d'anathème quand on les trouve dans les écrits de Spinoza. Il nous arrivait souvent d'entrer dans une église, à Notre-Dame ou à Saint-Séverin. Nous n'y allions pas pour prier, mais pour penser, dans la majesté religieuse de ces solitudes. Nous apercevions parfois quelque jeune prêtre, passant sous les arceaux silencieux. Jean lui jetait des regards d'envie, et disait dans son cœur : « Si je pouvais ! »

Nous avions multiplié les efforts pour trouver ailleurs les conseils et les lumières que nous ne trouvions pas à l'École.

Rien ne nous rebutait, ni le mauvais accueil, ni les déceptions, ni les longues courses inutiles dans les quartiers perdus. Je puis dire que nous avons fait le siège de M. Jouffroy.

Nous avons commencé par le commencement, c'est-à-dire par nous présenter directement chez lui, espérant que notre qualité d'élèves de l'École Normale nous ouvrirait la porte. Nous ne fûmes pas reçus. Jean, qui se décourageait moins facilement, y

retourna plusieurs fois. Toujours même réponse ; parti pris, par conséquent. Nous priâmes Damiron d'intervenir. Damiron, qui était le meilleur ami de Jouffroy, refusa doucement, mais refusa. Nous dûmes comprendre qu'il protégeait le temps ou la santé de son ami. Nous prîmes le parti d'écrire. Jean fit une belle lettre, où il mit tout son cœur, et à laquelle un maître tel que Jouffroy ne pouvait être insensible. Il reçut en réponse un billet très court, plein de conseils bienveillants, qui, au fond, était un refus. Il était clair que Jouffroy ne voulait ou ne pouvait pas se faire notre professeur, ou notre directeur de conscience.

J'ai su depuis, quand j'ai pu vivre dans son intimité, qu'il lui restait sur les problèmes de la religion une susceptibilité malade. Nos questions l'auraient fait souffrir. Le temps lui aurait manqué pour pousser à fond avec nous. Il ne savait pas s'il s'agissait d'une inquiétude de surface, ou d'une recherche intelligente et passionnée. Il était bon, sans être expansif. Autant il se livrait à ses amis, autant il était réfractaire aux nouvelles amitiés.

Battus de ce côté, nous avons pensé au clergé. Nous assistâmes le jeudi aux cours de théologie qui se faisaient ce jour-là. Je m'en lassai assez vite. Jean s'obstina, et, en réalité n'y gagna rien. De mon côté, je me présentai chez M. Anadèle. Le nom vous est peut-être inconnu. Il passait, dans un certain milieu, pour ce que l'Évangile appelle un pêcheur d'âmes. Il était alors, si je ne me trompe, procureur général des lazaristes. Il a été depuis supérieur de la communauté. Il me reçut avec gravité et bonté. Je lui parlai de Jean ; je lui dis notre histoire. Il me dit nettement qu'il ne recevrait Jean qu'après avoir été sollicité ; qu'il voulait avoir quelque garantie de la solidité de son caractère ; qu'il avait quitté trop vite et avec trop d'éclat le séminaire ; qu'il y aurait été mieux que dans le monde pour éclaircir ses doutes ou les discuter avec lui-même. Je prouvais au contraire que mon ami avait agi avec droiture et franchise. Ce fut un grand dissentiment entre le vénérable prêtre et moi. Parlant de moi, il me dit qu'il se chargerait avec bonheur de la direction de mon âme, et qu'il espérait me ramener « à la foi des simples » ; mais qu'il n'était ni dialecticien, ni professeur, qu'il n'était que confesseur, et qu'il était prêt, sur l'heure, à m'entendre.

— Ce n'est pas, me dit-il, une profession de foi, car il ne saurait être question d'absolution ; ce n'est qu'un acte d'humilité et de bon propos.

Je n'étais pas venu pour cela. Je lui dis que je ne pouvais me résoudre à une démarche qui ressemblait à une adhésion, quand je ne sentais en moi qu'un vif désir, et peu d'espérance. Il se rendit sur-le-champ, comme un médecin qui ne veut pas forcer la confiance du malade, et me demanda si je suivais les conférences de l'abbé Lacordaire.

— Il les fait pour les étudiants incrédules qui regrettent leur incrédulité, me dit-il. C'est bien l'état de votre esprit. Allez l'entendre, menez-y Jean Le Bris. Faites-moi part de vos impressions, et, quoique je ne veuille pas entrer en controverse avec des philosophes de votre force, ajouta-t-il en souriant, comptez sur mon expérience et sur mes conseils.

J'eus plus tard l'occasion de raconter cette conversation à M. Cousin.

— Voyez, me dit-il, quelle sagesse dans ces prêtres ! Vous l'auriez peloté dans une conversation. Dès qu'il vous aurait tenu à genoux devant lui, il vous aurait manié et dirigé à sa guise !

Nous étions alors en 1832. L'abbé Lacordaire ne releva l'ordre de Saint-Dominique que huit ans plus tard, en 1840. Il n'était pas encore dans le grand éclat de sa réputation d'orateur, il était surtout connu pour avoir été l'ami de Lamennais et son collaborateur du journal *l'Avenir*. Lacordaire avait fait ses études de droit à Dijon. Il s'y était signalé entre tous les étudiants par sa passion contre le christianisme. Converti tout à coup, il s'était jeté à Saint-Sulpice. Prêtre, il avait pris rang parmi les ultra-montains, sous les ordres de Lamennais, qui était le chef du parti. Il écrivit avec lui dans son journal *l'Avenir*. Lamennais était le philosophe, le maître. Gerbet était le théologien, de Coux, le savant, Lacordaire et Montalembert, les apôtres et les polémistes : l'un, ancien aumônier de communauté, l'autre, pair de France, tous deux unis par une ardeur commune et par une étroite amitié. Le procès de *l'école libre* les avait rendus célèbres, et sympathiques aux adversaires mêmes de la liberté qu'ils réclamaient. C'était l'honneur de ce temps de faire bon accueil à toutes les initiatives généreuses. On les combattait, mais on les aimait. On rendait justice à ses ennemis, ce qui est une preuve d'élévation et de force.

Lamennais venait de rompre solennellement avec Rome. Lacordaire n'avait pas hésité entre sa foi et son ami. Pendant que

Lamennais commençait un apostolat d'une nouvelle sorte par la publication des *Paroles d'un Croyant*, il commençait, lui, son apostolat chrétien par ses conférences du collège Stanislas.

Le collège était situé là où nous le voyons encore ; mais il n'avait pas l'étendue et l'importance qu'il a acquises dans ces dernières années. C'était une espèce de petit séminaire ou de pension ecclésiastique, inférieur pour les études aux autres collèges de Paris, mais qui était ou semblait plus rassurant pour les familles chrétiennes. J'y ai professé la philosophie quelques semaines seulement, en 1839, pendant qu'Ozanam y enseignait la rhétorique, avant d'aller prendre à Lyon possession de la chaire de droit commercial qui fut fondée exprès pour lui. La chapelle où M. Lacordaire faisait ses conférences ne contenait pas plus de quatre cents personnes. On ne recevait que des jeunes gens. A une heure tout était plein. On s'asseyait où l'on pouvait ; le plus grand nombre restait debout. Il y avait des amis ardents et des adversaires. Tout le monde était anxieux et respectueux. Personne n'aurait eu l'idée de venir là comme à une distraction mondaine. Lacordaire entrait par une petite porte donnant sur la sacristie, sans être annoncé ni accompagné ; il était maigre alors : il avait la figure expressive, des yeux brillants, un air à la fois ardent et recueilli. Sans sa soutane noire, on l'aurait pris pour un de nous. Il ne portait pas de surplis. Il se mettait à genoux, où il trouvait à s'agenouiller, et montait en chaire après quelques instants. Il improvisait. C'était la religion qui parlait. C'était aussi la jeunesse, la jeunesse de son temps. Ses pensées, ses sentiments, ses passions, ses préjugés même, étaient les nôtres, mais dominés, réglés par la foi et par l'amour de Dieu. Sa pensée répondait directement à la pensée de chacun de nous ; suscitant chez ceux-ci la révolte, chez ceux-là une admiration sans bornes ; pour personne, il n'était à côté ou en dehors de la question. Quand il descendait de la chaire, on se hâtait de sortir, et les discussions commençaient, ardentes, passionnées, avant même qu'on fût dehors. Ce qui dominait dans l'auditoire, c'était une adhésion enthousiaste. La première fois que je l'entendis, je dis à Le Bris, en retournant à l'École Normale :

— Il sera moine !

Nous amenions chaque dimanche un grand nombre de nos camarades. En général, ils se montraient réfractaires. Émile Saisset manifestait son opposition avec une sorte de violence.

— Ce n'est rien, disait-il, de la pompe oratoire ; quelques éclairs ; un grand vide.

J'étais irrité de ces appréciations, parce que j'éprouvais tout le contraire : ému tout le temps, et par moments transporté. Jean Le Bris était réservé, concentré. Pourtant, il revint avec moi à chaque conférence, et il fut le premier à me proposer d'aller voir le prédicateur chez lui.

Il fallut faire bien des voyages et recourir à des protections, pour arriver à être reçus. Il nous charma ; il nous refusa. Il nous permit cependant d'aller le voir ; nous y retournâmes deux ou trois fois, sans nous sentir encouragés à commencer une controverse. Je fus du nombre des étudiants qui allèrent supplier l'archevêque de Paris de transférer les conférences de Stanislas à Notre-Dame. Je regrettai plus tard d'avoir réussi. Je retrouvai à Notre-Dame le grand prédicateur ; je n'y retrouvai pas, au même degré, notre maître. Du reste, nous nous étions repliés sur nous-mêmes, et nous ne cherchions plus nos appuis et nos directions au dehors. Le travail de l'École devenait absorbant, comme il l'est toujours à la fin de l'année, à l'approche des examens. J'étais remonté à la tête de ma section. J'étais sûr d'être classé en philosophie, mais il fallait un dernier et vigoureux effort. L'absence d'instruction première m'avait obligé de renoncer à l'histoire, que j'aurais préférée. Je commençais à être désabusé de la métaphysique, et je me promettais déjà de me consacrer à l'étude des questions sociales et politiques. Je n'avais d'ailleurs jamais eu de doutes sur les grandes vérités de la religion naturelle, et je pouvais, sans scrupule, aborder l'enseignement. J'y portais même, à ces commencements, une ardeur d'apôtre. Je passai toute ma troisième année entre Platon et Aristote, comme l'exigeait le programme d'agrégation, et je devins de plus en plus le familier de M. Cousin.

Je me sers à dessein du mot de familier, car il n'avait pas de favori. Je crois qu'il avait besoin de penser tout haut ; et, pour penser tout haut, il lui fallait à ses côtés un compagnon, dans l'oreille duquel il versait son éloquence. Il l'aimait mieux intelligent que stupide ; mais si l'intelligent n'était pas là, il se contentait de l'autre. Combien de fois ai-je vu de mes amis sortir tout enorgueillis de son cabinet, en disant :

— Il vient de m'exposer toute sa doctrine !

Cousin se trompait aussi dans ces occasions, malgré sa connais-

sance des hommes et la pénétration de son esprit ; parce qu'il savait gré à l'auditeur des belles choses que lui, Cousin, avait dites.

Jean Le Bris fut l'auditeur de 1835, comme je devais être l'auditeur de 1836. Tout alla bien pour Le Bris dans les premiers temps. Cousin s'apercevait qu'il était compris, et il s'en réjouissait. Une de ses grandes qualités était le culte du talent. Il le devinait et il le poussait, jusqu'au moment où il commençait à le craindre. Il y eut, entre Le Bris et lui, quelques escarmouches. Un jour, par exemple, où Cousin entreprenait le panégyrique de Talleyrand, Le Bris se récria.

— Je ne souhaite qu'une chose, dit Cousin, c'est d'être chargé un jour de faire son éloge au nom de l'Académie.

Talleyrand avait alors quatre-vingts ans. La discussion fut assez vive. Le Bris se le reprochait.

— Mais comment faire ?... disait-il. Ce Talleyrand a passé sa vie à mentir et à trahir.

Des scènes analogues eurent lieu entre eux plusieurs fois. A la fin, Le Bris perdit toutes mesures. Cousin était en train de lui expliquer la conduite qu'il devait tenir l'année suivante avec l'aumônier : — Je ne ferai pas cela, dit Le Bris ; le langage qu'il devait tenir à l'évêque : — Je ne dirai pas cela, dit encore Le Bris.

— Comment, monsieur, je ne suis donc pas maître de mon régiment !

— Je n'ai et n'aurai jamais d'autre maître que ma conscience.

Cousin s'adoucit aussitôt.

— Qui parle, dit-il, de violenter votre conscience ? Je parle d'une règle de conduite sage, prudente, conforme à l'intérêt de l'Université et à celui de l'État ; et j'entends que vous la suiviez.

— J'ai fait tous mes efforts pour croire à la religion révélée, répondit le Bris ; mais j'ai été en quelque sorte terrassé par l'examen des textes et l'étude attentive des doctrines. Je ne dois, ni ne veux, ni ne puis le dissimuler. Il faut que le père sache à qui il confie son enfant.

— Monsieur, il le confie à l'État ; il me le confie, à moi, qui suis votre chef...

Vous voyez la suite de cette conversation. Le Bris me la rapporta mot pour mot, le soir même. On était à la veille de l'agrégation.

— Savez-vous bien, lui dit Cousin, que j'ai le droit de vous rayer de la liste des candidats ?

Je crois qu'il ne l'aurait pas rayé, qu'il l'aurait placé dans un centre peu périlleux, et qu'il aurait surveillé avec soin son enseignement. Je crois aussi que Le Bris était bien capable d'en user avec l'École Normale comme il en avait usé trois ans auparavant avec le grand séminaire. Mais la difficulté fut résolue sans l'intervention de l'un ni de l'autre. Le travail, l'inquiétude, les contrariétés avaient eu raison de la forte constitution de Jean Le Bris. Il fallut le porter à l'infirmerie; Cousin l'y visita plusieurs fois; il s'occupa de son bien-être; il lui offrit, après sa guérison, une place plus avantageuse que celle qu'il avait le droit d'espérer n'étant pas agrégé. Le Bris refusa. Il fit d'inutiles tentatives pour écrire dans les journaux, chercha des leçons, n'en trouva pas, et, mourant de faim, finit par entrer comme maître d'études dans l'institution Jauffret. Je vis bien vite qu'il n'était pas abattu, et qu'il allait recommencer sa vie. Il fit taire saint Jérôme, donna congé à la philosophie et à la théologie, refusa de voir ses anciens amis (en faisant pourtant une seule exception), et consacra tous ses instants de liberté à écrire un roman, qui est un chef-d'œuvre. Je ne sais comment il parvint à le faire imprimer. M. Ebrard, le petit éditeur de la rue des Jacobins, dont le fils a été inspecteur de l'Université, n'en vendit pas un exemplaire. L'édition a été enlevée, dix ans après, quand l'auteur a été célèbre. On en paye un volume au poids de l'or, depuis qu'il est illustre.

Je lui dis quelquefois, quand nous revenons ensemble d'une séance de l'Académie :

— « Te souviens-tu de nos courses à la recherche d'un directeur ?

— Oh ! dit-il, si j'en trouvais un aujourd'hui, il serait le bien venu ! »

Un directeur ! Heureux les hommes, — et les peuples, — qui en ont un !

Jules SIMON,  
de l'Académie Française.

---

---

## LA MORT DE L'AMOUR

---

Est-ce donc qu'il est vrai, dans cette âpre vallée  
De larmes, de sanglots et de gémissements,  
Que notre âme ne peut subir inébranlée  
Ni d'intenses plaisirs, ni de rudes tourments ?

Et que le cœur humain sitôt se rassasie  
De sa propre jeunesse et de la volupté,  
Et qu'admis dans l'Olympe à manger l'ambrosie,  
Il lui prenne un dégoût de l'immortalité ?

A peine il a saisi ce qu'il suivait sans trêve,  
Qu'il le rejette au loin avec des pleurs d'enfant,  
Et, dès qu'il a touché le papillon du rêve,  
Il voit s'en envoler la poussière d'argent.

Et rien ne reste plus qu'un peu de jouissance,  
Cadavre du désir mort dans toute sa fleur ;  
Et nous, muets d'horreur devant notre impuissance,  
Nous restons sans amour et la mort dans le cœur.

Nous avons tant vécu que notre âme lassée  
Réclame le silence et la paix du tombeau ;  
Et debout sur le seuil, une morne pensée,  
Chantant des chants de mort, renverse son flambeau.

Nous avons épuisé les fraîches matinées,  
Les arômes, les voix, les souffles, les rayons ;  
Les fleurs dont nous avons nos têtes couronnées  
Nous ont empoisonné pendant que nous dormions.

Ah ! les nuits de plaisir et de galanterie,  
Les guitares vibrant dans l'air léger du soir,  
La fenêtre qui s'ouvre, et puis la causerie  
Avec l'amant debout au pied du balcon noir !

En me ressouvenant de ces nuits sans pareilles,  
Si je veux à présent jouer des airs nouveaux,  
Les passants attardés se bouchent les oreilles,  
Car mon cœur — le maudit ! — sonne horriblement faux.

Nous n'avons pas menti pourtant, chère infidèle,  
Quand la première fois nous étions tout émus !  
Mais c'est la loi du monde inflexible et cruelle :  
Nous avons tant aimé, las ! que nous n'aimons plus !

Maurice BOUCHOR.

---

# L'HÉRITAGE <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## III

Le jeune ménage s'installa sur le même palier que Cachelin et que M<sup>lle</sup> Charlotte, dans un logement pareil au leur, et dont on expulsa le locataire.

Une inquiétude, cependant, agitait l'esprit de Lesable : la tante n'avait voulu assurer son héritage à Cora par aucun acte définitif. Elle avait cependant consenti à jurer « devant Dieu » que son testament était fait et déposé chez M<sup>e</sup> Belhomme, notaire. Elle avait promis, en outre, que toute sa fortune reviendrait à sa nièce, sous réserve d'une condition. Pressée de révéler cette condition, elle refusa de s'expliquer, mais elle avait encore juré avec un petit sourire bienveillant que c'était facile à remplir.

Devant ces explications et cet entêtement de vieille dévote, Lesable crut devoir passer outre, et comme la jeune fille lui plaisait beaucoup, son désir triomphant de ses incertitudes, il s'était rendu aux efforts obstinés de Cachelin.

Maintenant il était heureux, bien que harcelé toujours par un doute. Et il aimait sa femme qui n'avait en rien trompé ses attentes. Sa vie s'écoulait, tranquille et monotone. Il s'était fait d'ailleurs en quelques semaines, à sa situation d'homme marié, et il continuait à se montrer l'employé accompli de jadis.

L'année s'écoula. Le jour de l'an revint. Il n'eut pas, à sa grande surprise, l'avancement sur lequel il comptait. Maze et Pitolet passèrent seuls au grade au-dessus ; et Boissel déclara confidentiellement à Cachelin qu'il se promettait de flanquer une roulée à ses deux confrères, un soir, en sortant, en face de la grande porte, devant tout le monde. Il n'en fit rien.

Pendant huit jours, Lesable ne dort point d'angoisse de ne

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1890.

pas avoir été promu, malgré son zèle. Il faisait pourtant une besogne de chien ; il remplaçait indéfiniment le sous-chef, M. Rabot, malade neuf mois par an à l'hôpital du Val-de-Grâce ; il arrivait tous les matins à huit heures et demie ; il partait tous les soirs à six heures et demie. Que voulait-on de plus ? Si on ne lui savait pas gré d'un pareil travail et d'un semblable effort, il ferait comme les autres, voilà tout. A chacun suivant sa peine. Comment donc M. Torchebeuf, qui le traitait ainsi qu'un fils, avait-il pu le sacrifier ? Il voulait en avoir le cœur net. Il irait trouver le chef et s'expliquerait avec lui.

Donc, un lundi matin, avant la venue de ses confrères, il frappa à la porte de ce potentat.

Une voix aigre cria : « Entrez ! » Il entra.

Assis devant une grande table garnie de paperasses, tout petit, avec une grosse tête qui semblait posée sur son buvard, M. Torchebeuf écrivait. Il dit, en apercevant son employé préféré : « Bonjour, Lesable ; vous allez bien ? »

Le jeune homme répondit : « Bonjour, cher maître, fort bien, et vous-même ? »

Le chef cessa d'écrire et fit pivoter son fauteuil. Son corps mince, frêle, maigre, serré dans une redingote noire de forme sérieuse, semblait tout à fait disproportionné avec le grand siège à dossier de cuir. Une rosette d'officier de la Légion d'Honneur énorme, éclatante, mille fois trop large aussi pour la personne qui la portait, brillait comme un charbon rouge sur sa poitrine étroite, écrasée sous un crâne considérable, comme si l'individu tout entier se fût développé en dôme, à la façon des champignons.

La mâchoire était pointue, les joues creuses, les yeux saillants et le front démesuré, couvert de cheveux blancs, rejetés en arrière.

M. Torchebeuf prononça : « Asseyez-vous, mon ami, et dites-moi ce qui vous amène. »

Pour tous les autres employés, il se montrait d'une rudesse militaire, se considérant comme un capitaine à son bord, car le ministère représentait pour lui un grand navire, le vaisseau amiral de toutes les flottes françaises.

Lesable, un peu ému, un peu pâle, balbutia : « Cher maître, je viens vous demander si j'ai démerité en quelque chose ? »

« — Mais non, mon cher, pourquoi me posez-vous cette question-là ? »

« — C'est que j'ai été un peu surpris de ne pas recevoir d'avancement cette année comme les années dernières. Permettez-moi de m'excuser jusqu'au bout, cher maître, en vous demandant pardon de mon audace. Je sais que j'ai obtenu de vous des faveurs exceptionnelles et des avantages inespérés. Je sais que l'avancement ne se donne, en général, que tous les deux ou trois ans; mais permettez-moi encore de vous faire remarquer que je fournis au bureau à peu près quatre fois la somme de travail d'un employé ordinaire, et deux fois au moins la somme de temps. Si donc on mettait en balance le résultat de mes efforts comme labour et le résultat comme rémunération, on trouverait certes celui-ci bien au-dessous de celui-là ! »

Il avait préparé avec soin sa phrase qu'il jugeait excellente.

M. Torchebeuf, surpris, cherchait sa réplique. Enfin, il prononça d'un ton un peu froid : « Bien qu'il ne soit pas admissible en principe, qu'on discute ces choses entre chef et employé, je veux bien pour cette fois vous répondre, eu égard à vos services très méritants.

« Je vous ai proposé pour l'avancement, comme les années précédentes. Mais le directeur a écarté votre nom en se basant sur ce que votre mariage vous assure un bel avenir, plus qu'une aisance, une fortune que n'atteindront jamais vos modestes collègues. N'est-il pas équitable, en somme, de faire un peu la part de la condition de chacun ? Vous deviendrez riche, très riche. Trois cents francs de plus par an, ne seront rien pour vous, tandis que cette petite augmentation comptera beaucoup dans la poche des autres. Voilà, mon ami, la raison qui vous a fait rester en arrière cette année. »

Lesable, confus et irrité, se retira.

Le soir, au dîner, il fut désagréable pour sa femme. Elle se montrait ordinairement gaie et d'humeur assez égale, mais volontaire; et elle ne cédait jamais quand elle voulait bien une chose. Elle n'avait plus pour lui le charme sensuel des premiers temps, et bien qu'il eût toujours un désir éveillé, car elle était fraîche et jolie, il éprouvait par moments cette désillusion si proche de l'écoeurement que donne bientôt la vie en commun de deux êtres. Les mille détails trivials ou grotesques de l'existence, les toilettes négligées du matin, la robe de chambre en laine commune vieille, usée, le peignoir fané, car on n'était pas riche, et aussi toutes les besognes nécessaires vues de trop près dans un mé-

nage pauvre, lui dévernissaient le mariage, fanaient cette fleur de poésie qui séduit, de loin, les fiancés.

Tante Charlotte lui rendait aussi son intérieur désagréable, car elle n'en sortait plus ; elle se mêlait de tout, voulait gouverner tout, faisait des observations sur tout, et comme on avait une peur horrible de la blesser, on supportait tout avec résignation, mais aussi avec une exaspération grandissante et cachée.

Elle allait à travers l'appartement de son pas traînant de vieille ; et sa voix grêle disait sans cesse : « Vous devriez bien faire ceci ; vous devriez bien faire cela. »

Quand les deux époux se trouvaient en tête-à-tête, Lesable, énervé, s'écriait : « Ta tante devient intolérable. Moi je n'en veux plus. Entends-tu ? je n'en veux plus. » Et Cora répondait avec tranquillité : « Que veux-tu que j'y fasse, moi ? »

Alors il s'emportait : « C'est odieux d'avoir une famille pareille ! » Et elle répliquait, toujours calme : « Oui, la famille est odieuse, mais l'héritage est bon, n'est-ce pas ? Ne fais donc pas l'imbécile. Tu as autant d'intérêt que moi à ménager tante Charlotte. »

Et il se taisait, ne sachant que répondre.

La tante maintenant les harcelait sans cesse avec l'idée fixe d'un enfant. Elle poussait Lesable dans les coins et lui soufflait dans la figure : « Mon neveu, j'entends que vous soyez père avant ma mort. Je veux voir mon héritier. Vous ne me ferez pas accroire que Cora ne soit point faite pour être mère. Il suffit de la regarder. Quand on se marie, mon neveu, c'est pour avoir de la famille, pour faire souche. Notre Sainte Mère l'Église défend les mariages stériles. Je sais bien que vous n'êtes pas riches, qu'un enfant cause de la dépense ; mais après moi vous ne manquerez de rien. Je veux un petit Lesable, je le veux, entendez-vous ! »

Comme, après quinze mois de mariage, son désir ne s'était point encore réalisé, elle conçut des doutes et devint pressante ; et elle donnait tout bas des conseils à Cora, des conseils pratiques, en femme qui a connu bien des choses, autrefois, et qui sait encore s'en souvenir à l'occasion.

Mais un matin elle ne put se lever, se sentant indisposée. Comme elle n'avait jamais été malade, Cachelin, très ému, vint frapper à la porte de son gendre : « Courez vite chez le docteur Barbette, et vous direz au chef, n'est-ce pas, que je n'irai point au bureau aujourd'hui, vu la circonstance. »

Lesable passa une journée d'angoisses, incapable de travailler, de rédiger et d'étudier les affaires. M. Torchebeuf, surpris, lui demanda : « Vous êtes distrait, aujourd'hui, monsieur Lesable ? » Et Lesable, nerveux, répondit : « Je suis très fatigué, cher maître, j'ai passé toute la nuit auprès de notre tante dont l'état est fort grave. »

Mais le chef reprit froidement : « Du moment que M. Cachelin est resté près d'elle, cela devrait suffire. Je ne peux pas laisser mon bureau se désorganiser pour des raisons personnelles à mes employés. »

Lesable avait placé sa montre devant lui sur sa table et il attendait cinq heures avec une impatience fébrile. Dès que la grosse horloge de la grande cour sonna, il s'enfuit, quittant, pour la première fois, le bureau à la minute réglementaire.

Il prit même un fiacre pour rentrer, tant son inquiétude était vive ; et il monta l'escalier en courant.

La bonne vint ouvrir ; il balbutia : « Comment va-t-elle ? »

« — Le médecin dit qu'elle est bien bas. »

Il eut un battement de cœur et demeura tout ému : « Ah ! vraiment. »

Est-ce que, par hasard, elle allait mourir ?

Il n'osait pas entrer maintenant dans la chambre de la malade, et il fit appeler Cachelin qui la gardait.

Son beau-père apparut aussitôt, ouvrant la porte avec précaution. Il avait sa robe de chambre et son bonnet grec comme lorsqu'il passait de bonnes soirées au coin du feu ; et il murmura à voix basse : « Ça va mal, très mal. Depuis quatre heures elle est sans connaissance. On l'a même administrée dans l'après-midi. »

Alors Lesable sentit une faiblesse lui descendre dans les jambes, et il s'assit :

« — Où est ma femme ? »

« — Elle est auprès d'elle. »

« — Qu'est-ce que dit au juste le docteur ? »

« — Il dit que c'est une attaque. Elle en peut revenir, mais elle peut aussi mourir cette nuit. »

« — Avez-vous besoin de moi ? Si vous n'en avez pas besoin, j'aime mieux ne pas entrer. Cela me serait pénible de la revoir dans cet état. »

« — Non. Allez chez vous. S'il y a quelque chose de nouveau, je vous ferai appeler tout de suite. »

Et Lesable retourna chez lui. L'appartement lui parut changé, plus grand, plus clair. Mais comme il ne pouvait tenir en place, il passa sur le balcon.

On était alors aux derniers jours de juillet, et le grand soleil, au moment de disparaître derrière les deux tours du Trocadéro, versait une pluie de flamme sur l'immense peuple des toits.

L'espace, d'un rouge éclatant à son pied, prenait plus haut des teintes d'or pâle, puis des teintes jaunes, puis des teintes vertes, d'un vert léger frotté de lumière, puis il devenait bleu, d'un bleu pur et frais sur les têtes.

Les hirondelles passaient comme des flèches, à peine visibles, dessinant sur le fond vermeil du ciel le profil crochu et fuyant de leurs ailes. Et sur la foule infinie des maisons, sur la campagne lointaine, planait une nuée rose, une vapeur de feu dans laquelle montaient, comme dans une apothéose, les flèches des clochers, tous les sommets sveltes des monuments. L'Arc de Triomphe de l'Étoile apparaissait énorme et noir dans l'incendie de l'horizon, et le dôme des Invalides semblait un autre soleil tombé du firmament sur le dos d'un édifice.

Lesable tenait à deux mains la rampe de fer, buvant l'air comme on boit du vin, avec une envie de sauter, de crier, de faire des gestes violents, tant il se sentait envahi par une joie profonde et triomphante. La vie lui apparaissait radieuse, l'avenir plein de bonheur ! Qu'allait-il faire ? Et il rêva.

Un bruit, derrière lui, le fit tressaillir. C'était sa femme. Elle avait les yeux rouges, les joues un peu enflées, l'air fatigué. Elle tendit son front pour qu'il l'embrassât, puis elle dit : « On va dîner chez papa pour rester près d'elle. La bonne ne la quittera pas pendant que nous mangerons. »

Et il la suivit dans l'appartement voisin.

Cachelin était déjà à table, attendant sa fille et son gendre. Un poulet froid, une salade de pommes de terre et un compotier de fraises étaient posés sur le dressoir, et la soupe fumait dans les assiettes.

On s'assit. Cachelin déclara : « Voilà des journées comme je n'en voudrais pas souvent. Ça n'est pas gai. » Il disait cela avec un ton d'indifférence dans l'accent et une sorte de satisfaction sur le visage. Et il se mit à dévorer en homme de grand appétit, trouvant le poulet excellent et la salade de pommes de terre tout à fait rafraîchissante.

Mais Lesable se sentait l'estomac serré et l'âme inquiète, et il mangeait à peine, l'oreille tendue vers la chambre voisine, qui demeurait silencieuse comme si personne ne s'y fût trouvé. Cora n'avait pas faim non plus, émue, larmoyante, s'essuyant un œil de temps en temps avec un coin de sa serviette.

Cachelin demanda : « Qu'a dit le chef ? »

Et Lesable donna des détails, que son beau-père voulait minutieux, qu'il lui faisait répéter, insistant pour tout savoir comme s'il eût été absent du ministère pendant un an.

« Ça a dû faire une émotion quand on a su qu'elle était malade ? » Et il songeait à sa rentrée glorieuse quand elle serait morte, aux têtes de ses collègues ; il prononça pourtant, comme pour répondre à un remords secret : « Ce n'est pas que je lui désire du mal à la chère femme ! Dieu sait que je voudrais la conserver longtemps, mais ça fera de l'effet tout de même. Le père Savon en oubliera la Commune. »

On commençait à manger les fraises quand la porte de la malade s'entr'ouvrit. La commotion fut telle chez les dîneurs qu'ils se trouvèrent, d'un seul coup, debout tous les trois, effarés. Et la petite bonne parut, gardant toujours son air calme et stupide. Elle prononça tranquillement : « Elle ne souffle plus. »

Et Cachelin, jetant sa serviette sur les plats, se précipita comme un fou ; Cora le suivit, le cœur battant ; mais Lesable demeura debout près de la porte, épiant de loin la tache pâle du lit à peine éclairé par la fin du jour. Il voyait le dos de son beau-père penché vers la couche, ne remuant pas, examinant ; et tout d'un coup il entendit sa voix qui lui parut venir de loin, de très loin, du bout du monde, une de ces voix qui passent dans les rêves et qui vous disent des choses surprenantes. Elle prononçait : « C'est fait ! on n'entend plus rien. » Il vit sa femme tomber à genoux, le front sur le drap et sanglotant. Alors il se décida à entrer, et, comme Cachelin s'était relevé, il aperçut, sur la blancheur de l'oreiller, la figure de tante Charlotte, les yeux fermés, si creuse, si rigide, si blême, qu'elle avait l'air d'une bonne femme en cire.

Il demanda avec angoisse : « Est-ce fini ? »

Cachelin, qui contemplant aussi sa sœur, se tourna vers lui, et ils se regardèrent. Il répondit « oui », voulant forcer son visage à une expression désolée, mais les deux hommes s'étaient pénétrés d'un coup d'œil, et sans savoir pourquoi, instinctivement,

ils se donnèrent une poignée de mains, comme pour se remercier l'un l'autre de ce qu'ils avaient fait l'un pour l'autre.

Alors, sans perdre de temps, ils s'occupèrent avec activité de toutes les besognes que réclame un mort. Lesable se chargea d'aller chercher le médecin et de faire, le plus vite possible, les courses les plus pressées.

Il prit son chapeau et descendit l'escalier en courant, ayant hâte d'être dans la rue, d'être seul, de respirer, de penser, de jouir solitairement de son bonheur.

Lorsqu'il eut terminé ses commissions, au lieu de rentrer, il gagna le boulevard, poussé par le désir de voir du monde, de se mêler au mouvement, à la vie heureuse du soir. Il avait envie de crier aux passants : « J'ai cinquante mille livres de rentes, » et il allait, les mains dans ses poches, s'arrêtant devant les étalages, examinant les riches étoffes, les bijoux, les meubles de luxe, avec cette pensée joyeuse : « Je pourrai me payer cela maintenant. »

Tout à coup il passa devant un magasin de deuil et une idée brusque l'effleura : « Si elle n'était point morte ? S'ils s'étaient trompés ? »

Et il revint vers sa demeure, d'un pas plus pressé, avec ce doute flottant dans l'esprit.

En rentrant, il demanda : « Le docteur est-il venu ? »

Cachelin répondit : « Oui. Il a constaté le décès, et il s'est chargé de la déclaration. »

Ils rentrèrent dans la chambre de la morte. Cora pleurait toujours, assise dans un fauteuil. Elle pleurait très doucement, sans peine, presque sans chagrin maintenant, avec cette facilité de larmes qu'ont les femmes.

Dès qu'ils se trouvèrent tous trois dans l'appartement, Cachelin prononça à voix basse : « A présent que la bonne est partie se coucher, nous pouvons regarder s'il n'y a rien de caché dans les meubles. »

Et les deux hommes se mirent à l'œuvre. Ils vidaient les tiroirs, fouillaient dans les poches, déplaient les moindres papiers. A minuit ils n'avaient rien trouvé d'intéressant. Cora s'était assoupie, et elle ronflait un peu, d'une façon régulière. César demanda : « Est-ce que nous allons rester ici jusqu'au jour ? » Lesable, perplexe, jugeait cela plus convenable. Alors le beau-père en prit son parti : « En ce cas, dit-il, apportons des fauteuils » ; et

ils allèrent chercher les deux autres sièges capitonnés qui meublaient la chambre des jeunes époux.

Une heure plus tard, les trois parents dormaient avec des ronflements inégaux, devant le cadavre glacé dans son éternelle immobilité.

Ils se réveillèrent au jour, comme la petite bonne entrait dans la chambre. Cachelin aussitôt avoua, en se frottant les paupières : « Je me suis un peu assoupi depuis une demi-heure à peu près. »

Mais Lesable, qui avait aussitôt repris possession de lui, déclara : « Je m'en suis bien aperçu. Moi, je n'ai pas perdu connaissance une seconde; j'avais seulement fermé les yeux pour les reposer. »

Cora regagna son appartement. Alors Lesable demanda avec une apparente indifférence : « Quand voulez-vous que nous allions chez le notaire prendre connaissance du testament ? »

« — Mais... ce matin, si vous voulez. »

« — Est-il nécessaire que Cora nous accompagne ? »

« — Ça vaut peut-être mieux, puisqu'elle est l'héritière, en somme. »

« — En ce cas, je vais la prévenir de s'apprêter. »

Et Lesable sortit de son pas vif.

L'étude de maître Belhomme venait d'ouvrir ses portes quand Cachelin, Lesable et sa femme se présentèrent, en grand deuil, avec des visages désolés.

Le notaire les reçut aussitôt, les fit asseoir. Cachelin prit la parole : « Monsieur, vous me connaissez : je suis le frère de M<sup>lle</sup> Charlotte Cachelin. Voici ma fille et mon gendre. Ma pauvre sœur est morte hier; nous l'enterrerons demain. Comme vous êtes dépositaire de son testament, nous venons demander si elle n'a pas formulé quelque volonté relative à son inhumation ou si vous n'avez pas quelque communication à nous faire. »

Le notaire ouvrit un tiroir, prit une enveloppe, la déchira, tira un papier, et prononça : « Voici, monsieur, un double de ce testament dont je puis vous donner connaissance immédiatement. »

« L'autre expédition, exactement pareille à celle-ci, doit rester entre mes mains. » Et il lut :

« Je soussignée, Victorine-Charlotte Cachelin, exprime ici mes « dernières volontés :

« Je laisse toute ma fortune, s'élevant à un million cent vingt « mille francs environ, aux enfants qui naîtront du mariage de

« ma nièce Céleste-Coralie Cachelin, avec jouissance des revenus  
 « aux parents jusqu'à la majorité de l'aîné des descendants.

« Les dispositions qui suivent règlent la part afférente à cha-  
 « que enfant et la part demeurant aux parents jusqu'à la fin de  
 « leurs jours.

« Dans le cas où ma mort arriverait avant que ma nièce eût  
 « un héritier, toute ma fortune restera entre les mains de mon  
 « notaire, pendant trois ans, pour ma volonté exprimée plus  
 « haut être accomplie si un enfant naît durant cette période.

« Mais dans le cas où Coralie n'obtiendrait point du Ciel un  
 « descendant pendant les trois années qui suivront ma mort, ma  
 « fortune sera distribuée, par les soins de mon notaire, aux  
 « pauvres et aux établissements de bienfaisance dont la liste  
 « suit. »

Suivait une série interminable de noms de communautés, de chiffres, d'ordres et de recommandations.

Puis maître Belhomme remit poliment le papier entre les mains de Cachelin, ahuri de saisissement.

Il crut même devoir ajouter quelques explications : « M<sup>me</sup> Cachelin, dit-il, lorsqu'elle me fit l'honneur de me parler pour la première fois de son projet de tester dans ce sens, m'exprima le désir extrême qu'elle avait de voir un héritier de sa race. Elle répondit à tous mes raisonnements par l'expression de plus en plus formelle de sa volonté, qui se basait d'ailleurs sur un sentiment religieux, toute union stérile, pensait-elle, étant un signe de malédiction céleste. Je n'ai pu modifier en rien ses intentions. Croyez que je le regrette bien vivement. Puis il ajouta, en souriant vers Coralie : « Je ne doute pas que le *desideratum* de la défunte ne soit bien vite réalisé. »

Et les trois parents s'en allèrent, trop effarés pour penser à rien. Ils regagnaient leur domicile, côte à côte, sans parler, honteux et furieux, comme s'ils s'étaient mutuellement volés. Toute la douleur même de Cora s'était soudain dissipée, l'ingratitude de sa tante la dispensant de la pleurer. Lesable, enfin, dont les lèvres pâles étaient serrées par une contraction de dépit, dit à son beau-père : « Passez-moi donc cet acte, que j'en prenne connaissance *de visu*. » Cachelin lui tendit le papier, et le jeune homme se mit à lire. Il s'était arrêté sur le trottoir, et, tamponné par les passants, il resta là, fouillant les mots de son œil perçant et pratique. Les deux autres l'attendaient, deux pas en avant,

toujours muets. Puis il rendit le testament en déclarant : « Il n'y a rien à faire. Elle nous a joliment floués ! »

Cachelin, que la déroute de son espérance irritait, répondit : « C'était à vous d'avoir un enfant, sacrebleu ! Vous saviez bien qu'elle le désirait depuis longtemps. »

Lesable haussa les épaules sans répliquer.

En rentrant, ils trouvèrent une foule de gens qui les attendaient, ces gens dont le métier s'exerce autour des morts. Lesable rentra chez lui, ne voulant plus s'occuper de rien, et César rudoya tout le monde, criant qu'on le laissât tranquille, demandant à en finir au plus vite avec tout ça, et trouvant qu'on tardait bien à le débarrasser de ce cadavre.

Cora, enfermée dans sa chambre, ne faisait aucun bruit. Mais Cachelin, au bout d'une heure, alla frapper à la porte de son gendre : « Je viens, dit-il, mon cher Léopold, vous soumettre quelques réflexions, car, enfin, il faut s'entendre. Mon avis est de faire tout de même des funérailles convenables, afin de ne pas donner l'éveil au ministère. Nous nous arrangerons pour les frais. D'ailleurs, rien n'est perdu. Vous n'êtes pas mariés depuis longtemps, et il faudrait bien du malheur pour que vous n'eussiez pas d'enfants. Vous vous y mettez, voilà tout. Allons au plus pressé. Vous chargez-vous de passer tantôt au ministère ? Je vais écrire les adresses des lettres de faire-part. »

Lesable convint avec aigreur que son beau-père avait raison, et ils s'installèrent face à face aux deux bouts d'une table longue, pour tracer les suscriptions des billets encadrés de noir.

Puis ils déjeunèrent. Cora reparut, indifférente, comme si rien de tout cela ne l'eût concernée, et elle mangea beaucoup, ayant jeûné la veille. Aussitôt le repas fini, elle retourna dans sa chambre. Lesable sortit pour aller à la Marine, et Cachelin s'installa sur son balcon afin de fumer une pipe, à cheval sur une chaise. Le lourd soleil d'un jour d'été tombait d'aplomb sur la multitude de toits, dont quelques-uns garnis de vitres brillaient comme du feu, jetaient des rayons éblouissants que la vue ne pouvait soutenir.

Et Cachelin, en manches de chemise, regardait, de ses yeux clignotants sous ce ruissellement de lumière, les coteaux verts, là-bas, là-bas, derrière la grande ville, derrière la banlieue poussiéreuse ; il songeait que la Seine coulait, large, calme et fraîche, au pied de ces collines qui ont des arbres sur leurs pentes, et qu'on serait rudement mieux sous la verdure, le ventre sur

l'herbe, tout au bord de la rivière, à cracher dans l'eau, que sur le plomb brûlant de sa terrasse. Et un malaise l'oppressait, la pensée harcelante, la sensation douloureuse de leur désastre, de cette infortune inattendue, d'autant plus amère et brutale que l'espérance avait été plus vive et plus longue ; et il prononça tout haut, comme on fait dans les grands troubles d'esprit, dans les obsessions d'idées fixes : « Sale rosse ! »

Derrière lui, dans la chambre, il entendait les mouvements des employés des pompes funébres, et le bruit continu du marteau qui clouait le cercueil. Il n'avait point revu sa sœur depuis sa visite au notaire.

Mais peu à peu, la tiédeur, la gaieté, le charme clair de ce grand jour d'été lui pénétrèrent la chair et l'âme, et il songea que tout n'était pas désespéré. Pourquoi donc sa fille n'aurait-elle pas d'enfant ? Elle n'était pas mariée depuis deux ans encore ! Son gendre paraissait vigoureux, bien bâti et bien portant, quoique petit. Ils auraient un enfant, nom d'un nom ! Et puis, d'ailleurs, il le fallait !

Lesable était entré au ministère furtivement et s'était glissé dans son bureau. Il trouva sur sa table un papier portant ces mots : « Le chef vous demande. » Il eut d'abord un geste d'impatience, une révolte contre ce despotisme qui allait lui retomber sur le dos, puis un désir brusque et violent de parvenir l'aiguillonna. Il serait chef à son tour, et vite ; il irait plus haut encore.

Sans ôter sa redingote de ville, il se rendit chez M. Torchebeuf. Il se présenta avec une de ces figures navrées qu'on prend dans les occasions tristes, et même quelque chose de plus, une marque de chagrin réel et profond, cet involontaire abattement qu'impriment aux traits les contrariétés violentes.

La grosse tête du chef, toujours penchée sur le papier, se redressa et il demanda d'un ton brusque : « J'ai eu besoin de vous toute la matinée. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? » Lesable répondit : « Cher maître, nous avons eu le malheur de perdre ma tante, M<sup>lle</sup> Cachelin, et je venais même vous demander d'assister à l'inhumation, qui aura lieu demain. »

Le visage de M. Torchebeuf s'était rasséréné. Et il répondit avec une nuance de considération : « En ce cas, mon cher ami, c'est autre chose. Je vous remercie, et je vous laisse libre, car vous devez avoir beaucoup à faire. »

Mais Lesable tenait à se montrer zélé : « Merci, cher maître,

tout est fini et je compte rester ici jusqu'à l'heure réglementaire. »

Et il retourna dans son cabinet.

La nouvelle s'était répandue, et on venait de tous les bureaux pour lui faire des compliments plutôt de congratulation que de doléance, et aussi pour voir quelle tenue il avait. Il supportait les phrases et les regards avec un masque résigné d'acteur, et un tact dont on s'étonnait. « Il s'observe fort bien », disaient les uns, et les autres ajoutaient : « C'est égal, au fond, il doit être rudement content. »

Maze, plus audacieux que tous, lui demanda, avec un air dégagé d'homme du monde : « Savez-vous au juste le chiffre de la fortune? »

Lesable répondit avec un ton parfait de désintéressement : « Non, pas au juste. Le testament dit douze cent mille francs environ. Je sais cela parce que le notaire a dû nous communiquer immédiatement certaines clauses relatives aux funérailles. »

De l'avis général, Lesable ne resterait pas au ministère. Avec soixante mille livres de rentes, on ne demeure pas gratte-papier. On est quelqu'un; on peut devenir quelque chose à son gré. Les uns pensaient qu'il visait le Conseil d'État; d'autres croyaient qu'il songeait à la députation. Le chef s'attendait à recevoir sa démission pour la transmettre au directeur.

Tout le ministère vint aux funérailles, qu'on trouva maigres. Mais un bruit courait : « C'est M<sup>lle</sup> Cachelin elle-même qui les a voulues ainsi. C'était dans le testament. »

Dès le lendemain, Cachelin reprit son service, et Lesable, après une semaine d'indisposition, revint à son tour, un peu pâli, mais assidu et zélé comme autrefois. On eût dit que rien n'était survenu dans leur existence. On remarqua seulement qu'ils fumaient avec ostentation de gros cigares, qu'ils parlaient de la rente, des chemins de fer, des grandes valeurs, en hommes qui ont des titres en poche, et on sut, au bout de quelque temps, qu'ils avaient loué une campagne dans les environs de Paris, pour y finir l'été.

On pensa : « Ils sont avares comme la vieille; ça tient de famille; qui se ressemble s'assemble. N'importe, ça n'est pas chic de rester au ministère avec une fortune pareille. »

Au bout de quelque temps, on n'y pensa plus. Ils étaient classés et jugés.

Guy DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

---

# LES LACS ANGLAIS<sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## VI

Coupables visions et à coup sûr désenchantantes ! C'est pourtant des images de cet ordre qui flottent devant les yeux de l'artiste parisien, lorsqu'il s'assied à sa table pour transcrire quelques-uns de ses rêves ou de ses souvenirs... Combien différentes les évocations qu'un William Wordsworth, protestant austère, ayant vieilli parmi les horizons idylliques et les mœurs naïves de ce district, devait noter dans son style parfois sec et parfois sublime, mais toujours sincère ! Remettons-nous par la pensée dans le cadre où il promenait habituellement ses rêveries. Cela nous est aisé. Il suffit de monter dans une voiture et de traverser les paysages qu'il a décrits après les avoir fréquentés. J'ai fait plusieurs de ces pèlerinages poétiques à la recherche des souvenirs du premier des lakistes, du seul même qui mérite véritablement ce nom. Car Coleridge et Southey ont bien vécu parmi les lacs, et Quincey pareillement, mais Wordsworth seul a vécu des lacs. De ces divers pèlerinages, le plus caractéristique peut-être est celui qui m'a conduit, moi vingtième, d'Ambleside aux vallées du petit et du grand Langdale, en revenant par les bords du lac de Grasmere et du lac de Rydal.

... Dès neuf heures, c'est, devant l'hôtel, une mêlée de voyageurs qui envahissent les banquettes des grands chars à bancs au timon tendu : jeunes filles serrées dans leur waterproof, cler-

(1) Voir le numéro du 10 juillet 1890.

gymen en longue redingote noire, jeunes gens chaussés de bas de laine avec la culotte courte et bouffante. Les chevaux ne sont approchés que cinq minutes avant le départ et lorsque les voitures sont toutes garnies. Le cocher donne un coup de fouet, rassemble les guides de ses cinq bêtes, crie : « *Pull up!* » et l'énorme machine s'ébranle, traînée lestement le long des pentes, précipitée hardiment sur les rampes des descentes, emportant sa troupe de curieux en costumes de toutes formes et de toutes nuances. Avec des gens qui s'occuperaient les uns des autres, cette façon de voyager serait odieuse. Mais pour l'Anglaise dont le coude touche mon coude sur le haut de la voiture, je suis exactement ce que la paroi de son coupé peut bien être pour la Parisienne qui remonte les Champs-Élysées.

A peine éloignée d'Ambleside, le route contourne la tête du lac de Windermere et passe au pied de Loughrigg fells, collines dentelées et violettes, où des nuages blanchâtres s'échevèlent. Entre le lac, dont l'eau est toute bleue, et cette route grise, c'est une prairie d'une verdure comme appauvrie. Les meules de foin sont coupées, et la rivière Brathay coule tout au ras de l'herbe courte, — rivière transparente et sombre à la fois, qui passe lentement dans l'intimité de sa rive, qu'elle va noyer. Bientôt la route a quitté le lac et court dans un défilé de collines plantées, à mi-hauteur, d'arbres sombres, dont la verdure noire contraste avec la verdure pâle des prairies qui remplissent l'intervalle. Puis cette route monte, et ce ne sont plus, des deux côtés, que bois de chênes et de bouleaux. Les grandes digitales croissent en abondance au rebord de ces bois. Comme trop lourdes, les clochettes rouges se laissent pendre à la pointe de la tige grêle ; — et, à un moment, Colwith-force apparaît, cascade magnifique et large qui, de bassin en bassin, descend avec un frémissement de toute son écume blanche. L'eau se précipite, et, sur les rochers qui font bordure, de minces fougères se dressent, qui ne tremblent pas. L'eau bondit, l'eau rejaillit, l'eau gronde et tonne. Puis c'est une mort de cette eau furieuse dans le dernier bassin, tout remué encore, mais translucide, qu'un rien d'écume blanchit à peine. Si les beautés de la nature ont leur correspondance morale, rien de plus candide et de plus naïf, si l'on peut dire, que ces inoffensives colères des chutes d'eau et ces bouillonnements, suivis de tels repos...

La route monte encore jusqu'à un col dénudé, d'où se décou-

vre la vallée du petit Långdale, étroite et toute en pelouses mamelonnées. Parmi ces pelouses, avec un rideau noir de sapins sur son bord, repose un *tarn*. C'est le vieux mot islandais pour désigner ces gouttes d'eau, jetées dans les montagnes, — étangs qui miroitent, et que, dans certaines de nos provinces, les paysans appellent du nom sinistre de « gourres », à cause, sans doute, de leurs engouffrantes profondeurs. Pas une toiture à l'horizon. Des moutons à mufle et à jambes noirs paissent, sans bergers, l'herbe drue, dont la verdure s'éclaire, par places, de mousses moins sombres. L'eau du tarn repose, à ce point immobile que les joncs s'y reflètent tout entiers, et cela produit une impression d'eau sans contour. On dirait d'une lumière sans forme, où des fils magiques se trouveraient pris, — brindilles d'émeraude dans de la clarté d'argent. Car le ciel est si blanc que, reflété dans ce lac, il le nuance des plus blanches couleurs. C'est le paysage que Wordsworth décrit dans son *Excursion* : « ... Regarde. — A tes « pieds une vallée petite et obscure, — si petite et pourtant si « élevée — parmi les montagnes, comme si cette place — avait « été ainsi de tout temps, par son propre vœu, — exilée en « dehors du reste du monde. — Elle a d'une urne la forme gra- « cieuse et la profondeur, — ... et, dans ce réduit tranquille, « parmi de vertes prairies, — l'eau d'un étang brille au soleil... »

Aussi bien, c'est par des ciels voilés qu'il convient de voir ces paysages du Nord, dont le charme réside moins dans les lignes définies de l'horizon que dans la tache tremblotante et le fondu de la couleur. Un peu après cette retraite du petit Langdale, il y a une hauteur d'où trois autres lacs s'aperçoivent, endormis chacun dans sa vallée : Elterwater, Grasmere et Rydal. Les arbres qui cerclent ces lacs sont feuillus et verts, mais d'un vert que la brume adoucit. Les eaux sont bleues, mais d'un bleu vaporeux et que cette brume appâlit. Du ciel, que sa langueur fait automnal, une buée molle descend. Elle enveloppe les montagnes souples, les eaux reposées, l'horizon silencieux. Comment résister à cette morte douceur des choses ? Les Anglais s'y efforcent et luttent contre le rêve avec une débauche d'énergie physique. Près de Grasmere, des propriétaires de la contrée ont installé un cirque en plein air, où des hommes de la meilleure société, vêtus de maillots blancs, se prennent à bras-le-corps et luttent devant des gradins chargés de toilettes et cent voitures de maîtres. « Quelle belle place pour un *lawn-tennis* ! » s'écrie

une de mes compagnes de voyage devant une large étendue de gazon. Mais ce n'est point la règle générale. D'autres ouvrent leur cœur à cette poésie rêveuse du paysage, et c'est pour eux qu'écrivit Wordsworth, — ce sonnettiste tout ensemble si naturel et si raffiné, ce moraliste si tendrement troublé par la vue de la plus petite fleur. Il dort aujourd'hui dans le cimetière de Grasmere, derrière l'humble église où il n'a jamais manqué de venir le dimanche. C'est dans ce paysage encore qu'il faut lire ses vers pour en bien comprendre la sérénité sérieuse, la grâce familière, l'innocence aussi et l'exaltation religieuse.

## VII

Je me représente ce poète dans son petit cottage de Town-end où l'essayiste Quincey le visita en 1806. Wordsworth a trente-six ans, mais il paraît être beaucoup plus âgé, comme si l'habitude de la réflexion méditative l'avait de bonne heure dépouillé du charme éphémère de la jeunesse. Né à Cockermonth sur le bord du district, à deux heures de Bassenthwaite-Water et à quelques lieues de Keswick, il a contemplé de loin durant les premières années de son enfance les belles montagnes, tantôt brunes et tantôt violettes, qui marquent la barrière du pays des lacs. Il a été plus tard écolier dans une pension d'Hawkshead, en plein cœur du district cette fois, à quelques milles seulement du Windermere, et tout au bord de ce petit lac d'Esthwaite-Water que j'ai vu, dans le silence infini d'un jour de dimanche, crisper son eau, comme glacée de gris perle, parmi les étendues d'herbes qui dévalent lentement jusqu'à lui, — vertes prairies sur lesquelles de noirs corbeaux se posaient. Presque à côté de l'Esthwaite-Water, un autre lac plus petit, appelé Low-Tarn, bleuit doucement entre les sapins sombres qui tendent leurs masses sur une de ces rives, et les bruyères roses qui fleurissent l'autre. Au sortir d'une éducation rustique, dont les grands plaisirs furent des promenades, et parmi des montagnards d'une simplicité primitive de mœurs, Wordsworth a été envoyé à Cambridge, où les souvenirs des hommes illustres qui ont passé là sont demeurés intacts. « De mon oreiller », dit-il, « et en regardant à la lumière — de la lune ou « des favorables étoiles, je pouvais voir — le devant de la cha-  
« pelle, où la statue se tenait — de Newton, avec son prisme et

« sa silencieuse face, — marbre indicateur d'un esprit, pour tous les jours — voyageant à travers d'étranges mers de pensée, tout seul... » Deux années de séjour dans la France de la Terreur, juste de quoi mieux goûter la vie intime et paisible du bord des lacs, ont guéri le jeune homme des premières fièvres politiques dont il avait été atteint, comme beaucoup d'étudiants anglais de cette époque. Le voici revenu, pour n'en plus sortir, dans cet univers de montagnes pas trop hautes, de nappes d'eau pas trop vastes et de prairies fraîches. Entre sa femme et sa sœur, il vit heureux, à la manière d'un sage antique, dans un blanc cottage que deux ifs décorent. Le legs d'un admirateur de ses premiers vers lui permet de maintenir sa famille dans une aisance moyenne. « Je l'ai trouvé », dit Quincey, « dans une pièce oblongue, haute peut-être de huit pieds et demi, longue de seize et large de douze. Coquettement lambrissée depuis le plancher jusqu'au plafond avec du bois de chêne sombre et poli, la pièce n'avait qu'une fenêtre, une vraie fenêtre de cottage, avec de petits carreaux brillants qu'encadraient des roses, des jasmins et une profusion d'autres plantes odorantes... » Les hôtes de ce cottage ont des occupations tout à fait en accord avec ce logis de contemplateurs. Je traduis du *memorandum* de miss Wordsworth le programme d'une de leurs journées : « Lu Chaucer. Marché jusqu'à la maison de G\*\*\*. En revenant, arrêtés à cinquante mètres à peu près de notre bouleau favori. Il cédait au vent avec toutes ses tendres branches. Le soleil l'éclairait, et il étincelait dans le vent comme une ondée mobile et lumineuse. C'était bien la forme d'un arbre, un tronc et des branches, mais en réalité un génie visible des eaux. Rentrés, William nous fait une lecture de Spencer... » Elle était, cette sœur, en si parfaite communion d'idées avec son frère, qu'on retrouve dans les œuvres du poète des fragments entiers de ce *memorandum*, mis en vers. Combien d'œuvres d'art, et des plus belles, ont eu ainsi pour principe vivant un gracieux esprit de femme, — principe invisible au monde et sans lequel la divine sève du talent n'eût pas éclaté en fleurs aussi parfumées ?

## VIII

Les promenades du poète anglais et de ses deux compagnes le conduisaient sur des routes pareilles à celles dont j'ai tenté de

rendre le charme à la fois délicieux et solitaire, et chaque détail finissait par lui devenir une occasion de souvenir ou de rêverie. A ce ruisseau qui coule dans la prairie, il disait : « L'Âme Éternelle est vêtue en toi — avec des habillements bien plus purs que la chair et le sang; — elle t'a donné des biens plus précieux, — des joies sans mélange et la vie sans soucis... » Lorsque le soir tombait, il comparait l'heure tranquille « l'heure sainte, — à une nonne immobile, — sans soupirs dans l'adoration... » L'écho de la montagne le faisait songer à cette voix mystérieuse de la conscience, « réponses qui nous viennent, — nous ne savons pas d'où, — écho d'au delà du tombeau... — Ah! ces sons, écoute-les et retiens-les chèrement, — car c'est Dieu, c'est de Dieu qu'ils viennent!... » Invinciblement cet esprit sérieux, et tout rempli de ce que M. Scherer dans une pénétrante étude appelle si justement « l'adoration soumise de la nature », aboutit à transfigurer en événements de vie morale tout ce que le paysage lui offre d'aspects pourtant bien connus. Le soir, au coin du feu et dans la sécurité de son foyer domestique, il lit, il rêve : « Rêver et lire, l'un et l'autre est un monde... » Et, dans ces rêves, de menus et familiers détails lui reviennent avec toute leur naïveté, parfois avec leur trivialité puérole. Mais comment cette trivialité lui serait-elle rendue perceptible, mêlée comme elle est pour lui à l'universel mystère du monde et de la destinée? Parfois aussi c'est en un frisson tragique que se résolvent ce qu'il appelle quelque part les « questions obstinées du cœur ». Le sage aperçoit indistinctement par delà son bonheur actuel les malheurs et les crimes de ses frères d'aujourd'hui et d'autrefois, et il écrit de beaux et tristes fragments de philosophie poétique, comme ce sonnet à la rivière Duddon :

D'où vint-il, et pourquoi, le premier être humain  
 Qui découvrit un jour cette obscure vallée  
 Et penchant son front las sur la source isolée  
 But un peu de cette eau dans le creux de sa main?

Était-ce pour tuer qu'il suivait ce chemin  
 Dont les oiseaux prenaient devant lui leur volée,  
 Ou bien s'enfuyait-il d'une fuite affolée,  
 Et le jour qu'il vint là fut-il sans lendemain?

Pas de voix qui réponde au ciel ou sur la terre;  
 Et toi, si tes flots bleus ont connu ce mystère,  
 O source murmurante, ils ne le diront pas.

Ton rôle, ô source fraîche, est d'être pure et douce,  
 Et de nous consoler des crimes d'ici-bas  
 Au bruit de tes flots bleus épanchés sur la mousse.

## IX

Il en est des paysages comme de tous les excitants : haschisch ou littérature, amour ou musique. La suggestion qu'ils procurent est toute personnelle et varie avec le rêveur. Alchimistes de la nature comme de l'art, nous passons l'une et l'autre au creuset de notre cœur, et jamais un même métal ne sort de deux d'entre ces creusets vivants. Je me complais, quoique ce soit passablement irrespectueux, à comparer mes associations d'idées d'écrivain parisien de 1882 à celles que le grand poète moraliste formait devant les paysages du gracieux district. Je les regarde les uns après les autres, ces lacs dont la transparence bleuâtre lui représentait une vie reposée dans le devoir, et je songe à des yeux de femmes que j'ai connus, bleus de ce bleu changeant, tour à tour assombri et pâle... Devant les murs de ces cottages, que des revêtements de clématites tapissent de leurs fleurs violettes et par devant lesquels verdoient des pelouses lustrées, je me souviens de la retraite, anglaise aussi et mystérieuse, où un de nos amis avait caché, après l'avoir enlevée à son mari, à ses enfants et à son monde, cette dame de N..., si touchante de beauté mélancolique et dont le sourire désabusé semblait prévoir son abandon, même dans son bonheur. L'abandonnée vit maintenant toute seule dans un château perdu parmi des étangs immobiles et glacés comme son cœur d'aujourd'hui... Je marche le long des rivières qui, tantôt ouvertes en marais et tantôt resserrées en ruisseaux, coulent entre les rideaux d'arbres élancés. Tous ces arbres teintent de leur reflet vert et tremblotant cette eau brune et lente, et je songe à un album japonais où plusieurs paysages sont représentés, ainsi aperçus seulement dans leur reflet. Cet album repose sur la table d'un petit salon dont la porte-fenêtre ouvre sur un jardin. Il est souvent feuilleté par les mains de la dame du petit salon, et si une de ces mains n'avait pas un anneau d'alliance à un de ses doigts, peut-être quelqu'un que je connais trop n'aurait pas dépensé sa vie à tant de curiosités et de si coupables. C'est une belle main que cette main qui porte l'alliance, et l'autre aussi est belle, et toutes deux sont effilées, spirituelles,

et loyales sans doute, et incapables d'avoir jamais menti d'un de ces mensonges muets qui sont les serrements furtifs, d'un de ces mensonges hardis qui sont les billets de rendez-vous, d'un de ces mensonges timides qui sont les frémisses sous une caresse trop prolongée. Il n'y a pas de mains au monde pourtant qui me semblent plus cruelles et plus perfides, ce qui ne les empêche pas certainement de tourner les feuillets de l'album avec une émotion esthétique, et de fait, rien qui soit plus délicat, rien qui ait une beauté d'art comme un reflet. C'est la réalité, ce reflet, mais la réalité vue à travers le rêve. C'est la couleur, mais adoucie, comme dévêtue de matière. C'est surtout, pour l'imagination du songeur, comme une sensibilité donnée aux insensibles choses ; ne paraît-il pas qu'un esprit de tendresse unisse à l'eau de la rivière qui passe cette image des arbres qui ne passent pas, et que cette image soit reçue comme une caresse en même temps qu'elle est donnée comme un désir ?...

D'autres fois, l'horizon s'ensauvage, comme dans la route de Grasmere au lac de Coniston. Le col d'Oxenfell mord sur une crête plantée de sapins obscurs. Des ondoiements démesurés de hautes fougères foisonnent dans la lande où la route tourne, et, dans une des vallées, tout au fond, les deux fragments du lac d'Elterwater reposent, à jamais séparés par la verte lande que le dessèchement progressif du lac a laissé surgir. Pourquoi ces deux lacs, — car ce sont deux lacs maintenant, — ainsi endormis l'un à côté de l'autre, et condamnés à ne plus mêler leurs eaux, m'ont-ils rappelé une ancienne et très banale histoire d'un sentiment méconnu ? Et pourquoi ai-je aperçu, marchant parmi les digitales pourprées et les bruyères rosées par les sentiers tendus de fils de la Vierge, deux êtres dont l'un a fait souffrir l'autre autant qu'on l'avait fait souffrir lui-même ?

## X

## LES DEUX LACS

Par un doux, par un tiède et blanc matin d'été,  
 Les deux amants erraient sur le coteau planté  
 De noirs sapins géants et de fins bouleaux pâles,  
 Et la claire rosée argentait leur chemin  
 Tandis qu'ils regardaient, en se tenant la main,  
 Deux lacs au fond du val bleuir, mortes opales.

Lui, disait : « Ces deux lacs jumeaux, regarde-les  
 « L'un à côté de l'autre et pourtant isolés,  
 « Dormir au même bruit des roseaux de leurs rives ... »  
 Elle, pensait : « Ainsi certains cœurs ici-bas  
 « Sont tout près l'un de l'autre et ne se mêlent pas. »  
 — Mais il ne voyait pas ses prunelles pensives.

Il disait : « O mystère ! As-tu vu tour à tour  
 « Les deux lacs s'assombrir et luire avec le jour,  
 « Et l'infini du ciel descendre dans cette onde?... »  
 Elle pensait : « Ainsi ta joie ou ton tourment  
 « Font triste ou radieux mon cœur, miroir aimant. »  
 — Mais il ne savait rien de cette âme profonde.

Il disait, lui montrant les fougères des bois :  
 « On croirait des bijoux découpés par les doigts  
 « D'un ange paresseux qui les jette à la terre... »  
 Elle pensait : « Il est une cœleste fleur  
 « Délicate et si frêle, elle croît dans mon cœur. »  
 — Mais il ne cueillait pas cette fleur solitaire.

Il disait : « Entends-tu, comme sous ce grand ciel  
 « Languissamment voilé, s'est alanguie l'appel  
 « Que la cascade en pleurs jette dans la vallée?... »  
 Elle pensait : « Il est des pleurs plus sanglotants.  
 « Plus étouffés, plus sourds, et que seule j'entends. »  
 — Mais te comprenait-il, ô femme inconsolée ?

Il oubliait, devant ce paysage heureux,  
 Et lui-même et la vie, et ton cœur amoureux.  
 Et toi, tu ne voyais que lui dans la nature,  
 Que lui, qui ne songeait qu'aux choses sans désir ;  
 Aux choses que jamais l'homme n'a pu saisir ;  
 Un baiser eût guéri ton cœur qui se torture.

Il ne te donna pas ce baiser souhaité ;  
 Et ce doux, et ce tiède et blanc matin d'été,  
 Sous les sapins géants et sous les bouleaux pâles,  
 Vous voyait cheminer côte à côte, tous deux,  
 Tous deux plus séparés que les deux beaux lacs bleus  
 Qui, dans le fond du val, dormaient, — mortes opales.

Paul BOURGET.

(À suivre.)

---

# INCONSOLABLES <sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

---

## VIII

A l'heure du déjeuner, un matin, Lemarchand parut avec une cravate à pois blancs, — une cravate à pois blancs qui flottait.

De son air habituel il s'assit, déroula sa serviette; quand il parla, sa voix ne trembla pas, la massive poignée de main dont il engloba son ami s'acheva sans la moindre défaillance, et, pourtant, ce n'était pas sans une relative inquiétude qu'il avait osé, le premier, dans un coup de coquetterie, faire au demi-deuil cette concession discrète.

Robin, dont il appréhendait une exclamation indignée, ou tout au moins un doux reproche de frère, ne sourcilla point, mais le soir même il descendit avec un guilleret pantalon à petit damier gris et sépia. Mis alors en appétit, Lemarchand, dans les vingt-quatre heures, aventura un gilet d'Oxford bleu, auquel Robin riposta par des guêtres chamois. Avant la fin de la semaine, ils en étaient presque aux couleurs gaies, le mouchoir poussait à présent hors de la poche une corne rose, et les crêpes fâcheux avaient déserté leurs chapeaux de soie, qu'on eût dit passés à la brillantine, à tel point ils fulguraient, par ces soleils de canicule. Ils ne couraient plus avec zèle au cimetière, ainsi qu'ils avaient coutume les premiers mois, et le bon billet de concession fait à leur Amélie était, hélas ! à jamais protesté. Sans doute, quelque-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 juillet 1890.

fois encore, après les repas, ils s'entretenaient amicalement de la chère défunte, et il eût été souverainement injuste de les accuser d'ingratitude, et à plus forte raison d'oubli, mais c'était les yeux secs, le sourire aux lèvres et d'une voix posée, qu'ils évoquaient à présent par intervalles le souvenir de celle qui, fatalement, avait dû les quitter. Avant de les brûler, ils avaient relu ses lettres, sous la lampe, après le dîner, ses longues et affectueuses lettres de plusieurs pages, où se répétaient pour chacun, — à plusieurs années de distance, — les mêmes bonjours, les mêmes adieux, les identiques formules d'embrassades. Il n'y avait de changé que le petit nom. Et durant ces veilles, ils se communiquaient mutuellement, sur un ton de bonasse indulgence, mille remarques piquantes et des fins détails, des retours d'impressions, cette infinité de menues observations que suggère et grave à la longue la quotidienne pratique d'un être dont on partage la vie.

— Vers trente ans, déclarait Robin, elle était charmante, charmante, sans avoir pourtant rien de ce qui s'appelle : la beauté. Néanmoins, malgré sa grande bouche, et son cou qui aurait pu être mieux attaché, elle dégagait un éclat!... je ne sais quoi de rayonnant! Ah! un petit travers, bien regrettable par exemple, et que je n'ai jamais pu lui faire passer, malgré tous mes efforts : c'était cette manie de se farder! Si encore elle s'était enduite avec mesure... un soupçon ici, une touche légère là..., mais non, elle y allait à pleins pinceaux! des yeux au charbon, une bouche garance, des joues lilas! Écoute, tu sais si je l'aimais? Eh bien, il y a des jours où, ma parole, j'avais honte de sortir avec elle. On aurait juré une vilaine femme...

Et Lemarchand l'interrompait : Oui, oui... c'était une nature bien curieuse, en effet, bien à part. Ainsi, quoiqu'elle fût assez intelligente, au fond elle n'avait pas d'esprit. Tu as dû le remarquer comme moi. Que de fois il m'est arrivé de lancer devant elle un joli mot, des réparties heureuses!... elle ne comprenait pas, c'était gâché. Tiens, un de ses défauts encore : mauvaise joueuse... Ah! en voilà une qui n'aimait pas perdre! Souvent, les après-midi de pluie, nous jouions des écartés; eh bien! je ne pouvais pas marquer le roi sans qu'elle me fit la tête. La pauvre mignonne! il n'y avait pas de sa faute, mais elle était pleine de petitesses de cette sorte..., un cœur parfait avec un esprit étroit!

— Seigneur! reprenait Robin en joignant les mains, m'a-t-elle rendu malheureux par ses façons communes et sa mauvaise tenue,

mettant ses coudes sur la table, buvant avec fracas... Tu sais, elle coupait sa salade, ou mangeait son fromage sans pain... Ah! oui, avec ma nature délicate, je peux dire que j'ai souffert...

— Enfin, concluaient-ils tous deux, en affectant une hypocrite impartialité..., nous pouvons bien le dire, à présent qu'elle est morte : Elle manquait radicalement de savoir-vivre.

Et c'est ainsi que certains soirs, ils la passaient au crible avec franchise, assis l'un en face de l'autre sous son portrait, les fenêtres grandes ouvertes sur le ciel. Ils débinaient, débinaient, débinaient.

Bientôt un infini découragement anesthésia les très espacés regrets qu'ils manifestaient encore de loin en loin, pour la forme; et l'inévitabilité de ces principales tuiles d'ici-bas qui s'appellent maladies..., infirmités..., mort..., les imprégna peu à peu d'un profond indifférentisme. La vanité des choses terrestres leur fournissait de faciles arguments.

— A quoi bon nous carnager davantage ? pensaient-ils, chacun à part soi. Le beau gras de jambe que nous ont fait tous nos fameux torrents de larmes ! Amélie en est-elle plus vivante ? Non. L'en aimerions-nous moins pour garder nos yeux plus secs ? Non. Elle est partie, la pauvre, et qu'elle est partie loin !... Mon Dieu, c'est la commune loi ; au bout du fossé... la culbute. Nous deux aussi, parbleu, nous partirons, *lui* le premier, hélas ! Et serons-nous seulement, après notre... disparition, pleurés par nos héritiers aussi abondamment que la chère femme le fut par nous ? Peu probable. Eh bien, alors, quoi ?... nous ne pouvons rien, n'est-ce pas ? Nous ne savons rien, nous n'empêchons rien ; ça — ça, je vous demande un peu ! — que nous frappons du talon de nos bottes : la Terre, nous veut à tout prix, nous exige tous tant que nous sommes, les parents, les enfants des parents, les enfants des enfants des parents ; et nous avons beau gambader, nous ne sommes pour elle, même en pleine sève et durant le plus tapageur de notre vie, que des cadavres réservés ; à quoi bon de la bile en pure perte, alors ?... à quoi bon des tracas ? des embêtements ? Vivons ce que nous avons de rouleau, à la douce... à la Valence, et puis, dame..., après la mort..., peuh !... arrive qui plante !

Ils songeaient encore : — On n'existe qu'une fois, rien qu'une ; d'où la nécessité de « se faire une raison ». Brusquement un être exceptionnel est ravi à l'affection des siens. Sous le coup de

massue de la catastrophe, on sanglote, on se tord les bras, on met avec ses dents son linge en lambeaux. Penché sur le bord des fosses, on adresse à celui ou à celle qui n'est plus, d'irréalisables propositions : « Emmène-moi?... Je te rejoins!... Nous faisons la route ensemble! » Explosion première, toute naturelle et bien excusable à coup sûr! Nous avons passé par là, vous, moi..., tout le monde; les natures supérieures elles-mêmes, en pareilles circonstances, n'en mènent pas plus large que... *le commun des mortels*, soit dit sans malice. Enfin, on est aplati. Mais ce n'est pas une situation que de demeurer aplati, et décevant l'on ne peut vouloir s'y tenir à perpétuité. L'homme pratique devra réagir et reconnaître qu'il y a « temps pour tout ». Comme l'a, d'ailleurs, indéniablement prouvé l'expérience, rien n'est plus instantané, plus vaporeux et plus éphémère que les serments prêtés devant une personne qui vient de rendre le dernier soupir.

On avait dit : « Oh, nous irons au cimetière tous les jours, pluie ou vent, n'importe, nous irons! » Les jours défilent, et puis les semaines, et bientôt c'est à peine si à la Toussaint (cette Pâques des morts), on va s'agenouiller quelques minutes sur la tombe abandonnée.

On avait dit : « Nous laisserons sa chambre comme elle était..., nous y viendrons tous les jours, et plusieurs fois par jour, penser, pleurer... rêver... » Les jours défilent, et puis les semaines, et bientôt les boutons de porte qu'on ne tourne jamais, se rouillent aux serrures durcies.

On avait dit : « Nous porterons son deuil longtemps, des années... » Les jours défilent, et puis les semaines, et bientôt les douzaines de gants noirs qu'on avait achetées avec élan, reposent intactes au fond d'un meuble, ou sont changées au même magasin pour d'autres, plus voyants.

On avait dit : « Elle aura des messes... elle aura des fleurs..., rien ne sera trop beau., » etc., etc.

DONC, puisque mathématiquement il faut en venir là, tôt ou tard (surtout tôt), à *oublier*, puisque nous sommes condamnés à voir s'effacer et fondre dans les miroirs du Souvenir l'image de nos morts, sans que ni les photographies imparfaites et si pâles, ni les surannés portraits puissent nous en restituer l'âme, ne nous offrant plus que les lignes et les traits d'un visage antérieur, presque étranger; puisque la musique de la voix aimée, les caresses de la parole avec les trilles du rire doivent s'affaiblir et

se perdre en dépit des prodiges de volonté d'une oreille avidement tendue; puisque les gestes préférés, le bruit des pas, la grâce de la tournure, le spécial cachet de la silhouette s'évanouissent quand même, quoi qu'on fasse pour les détenir prisonniers dans la pensée; puisqu'en vertu de cet implacable code qui régit les mystères d'outre-tombe, l'être parti ne doit pas seulement mourir en fait et substantiellement, dans son corps et son enveloppe de chair, mais mourir et se disperser aux quatre vents de l'oubli dans tous ces riens immatériels, et ces menues qualités qui le faisaient *lui* particulièrement; puisque tant de veufs et tant de veuves recommencent un nouveau lit, convoquant leurs amis à une messe renuptiale, souvent si rapprochée, qu'on croirait d'un bout de l'an; puisqu'en dépit des lettres relues, des miniatures contemplées les yeux dans les yeux, des gants baisés cent fois, des vêtements dévoués ayant gardé dans leurs plis quelque chose de l'éternel absent, des cheveux craintivement coupés avant une mise en bière, il n'y a pas d'inconsolable, de vertueuse famille désespérée où au bout d'un temps — plus court chez les uns, plus long chez les autres, mais toujours bien petit comparativement aux immenses proportions de la douleur initiale et à la durée des regrets qu'on promulguait éternels le jour des obsèques! — on oublie peu à peu la route du cimetière, le chemin qui accède à la froide chambre aux persiennes closes; puisqu'un être qui a duré tête à tête avec nous quinze, vingt, quarante ans, jour par jour, n'est plus, trois mois après nous avoir quittés, qu'un ressouvenir indécis et flottant, comme le matin, après un rêve, en balbutie péniblement le cerveau; puisqu'un mari, vêtu de noir, est obligé parfois de palper et de presser dans ses bras ses enfants de chair et d'os pour se convaincre de la préexistence de leur mère, tant il aurait à la minute juré ses grands dieux qu'elle n'avait jamais paru ici-bas; puisque les dates, si douloureuses pourtant, des anniversaires funèbres ne sont pas encore d'assez solides clous fichés dans le cœur et la pensée pour supporter toujours tendues et accrochées, telles qu'au premier jour, les draperies de nos deuils; puisque tout : les gros et les mesquins événements de la vie, les mille incidents terre à terre, la chasse à l'argent, les moyens de parvenir, les nécessités physiques et les obligations morales, l'hygiène, les repas, les visites, les relations (les belles relations!), les magasins, le coiffeur, les bains de mer, la chasse, le cheval, l'escrime, les nombreux sports

occupent et comblent nos jours à les faire éclater aux coutures ; puisque les nuits, nous les concédons au sommeil qui est la plus magnifique et la plus complète forme du Néant, quand nous ne les ouvrons pas toutes grandes à nos vices laborieux ; puisque les éléments, la nature, les saisons, tous les agents du Temps et de l'Espace associés et coalisés entre eux se font les complices du formidable Oubli, qui a toujours le dernier mot, à quoi bon, nous, pauvres petites choses, qui ne sommes pas de force, nous entêter chétivement, nous cramponner à l'impossible besogne du souvenir, à l'irréalisable tâche du Regret vivace et sincère ?

Seule, la Religion, ils le reconnaissaient, avec la rassurante garantie d'un Ciel où les Séparés seront éternellement réunis, était capable, en le purifiant, de prolonger ici-bas le souvenir tendre des Morts.

— Mais que veux-tu ? déclarait Lemarchand à son ami, pour en arriver à ce point-là, il faut être trop pieux ! Aussi j'y renonce.

Et ils n'essayaient même pas de prier, n'ayant jamais su, les pauvres gens, se mettre à genoux pour implorer Dieu.

## IX

Comme ils avaient dîné ce soir-là plus tôt que d'habitude, il faisait presque jour encore lorsqu'ils sortirent. Les étoiles pourtant pailletaient déjà les lointains du ciel qui était d'un bleu vert lumineux, ainsi qu'un ciel d'Espagne au théâtre, et la nuit, calmement, s'ébauchait, corsant peu à peu la voluptueuse intrigue de ses ténèbres. C'était le magique et troublant soir d'été qui conseille : « Aimons ! » et volontiers insinue aux hommes un vague besoin de plaire, l'heure tiède et sentimentale où la vie, radieusement désatristée, chante en nous telle qu'une suave romance.

Bras dessus, bras dessous, comme les amis de collège de nos anciens kiosques, les deux veufs cheminaient sans mot dire, le cœur gonflé d'une toute neuve et irrésistible émotion.

Les jardins du Trocadéro, déjà noyés d'ombre, offraient d'engageants culs-de-sac, mille sentiers obscurs et polissons que des bancs hospitaliers agrémentaient dans des recoins choisis ; des fantassins se succédaient, tenant pressées contre leurs flancs des

petites bonnes bien heureuses, ou bien des victorias, à peine entrevues, avec un doux ronflement comme si elles roulaient sur du velours, ravissaient vers les acacias du Bois nocturne des couples prostrés, bouche à bouche, dans ces inertes poses d'amour que facilitent les calèches. Ah ! l'amour, l'amour ! Les massifs de verdure chaude le versaient largement aux promeneurs inquiets, et les petites cascades espiègles jasant sous les mousses noires, les rires étouffés dont résonnaient les buissons, la Seine, coulant parmi les onduleux pilotis d'or des réverbères qui bordent ses quais, les tramways essoufflés aux impériales garnies de têtes nues, les impudiques théories d'amants enlacés, tout le proclamait par cette nuit vertigineuse, dans je ne sais quel délirant épithalame de jeunesse et de renouveau.

Et toujours, ils marchaient, côte à côte, se taisant à dessein, par crainte de rompre le charme qui les enchantait, pressentant d'immédiates et folles aventures, résorbés dans l'anxieuse attente d'une rencontre qui peut-être allait modifier leur mutuelle existence, et les engager enfin à jamais dans le droit chemin du bonheur. Un instant, Robin, la tête renversée, s'arrêta et jeta fortement vers les astres : « C'est idéal. » Puis ils repartirent.

Ils venaient de côtoyer la vaste pièce d'eau, immobile et muette, que semblent garder, comme une fabuleuse fontaine des Hespérides, les quatre gigantesques bêtes de bronze, le bœuf, le cheval, l'éléphant et le rhinocéros, qui font sentinelle sur des terrasses de marbre, et tout au loin, sous le firmament boréal, resplendissaient électriquement les arènes vitrées de l'hippodrome, où l'on eût juré la lune emprisonnée, garrottée, exhibée pour trois francs à la gouailleuse curiosité du Tout-Paris. Et toujours, en silence, ils allaient, ainsi que dans un rêve doux et satisfaisant.

Par intervalles, des bouffées de valse hippiques leur arrivaient avec des crépitements de bravos charriés par la brise. Puis il y avait des instants d'accalmie soudaine durant lesquels toutes choses paraissaient suspendues, en arrêt, et dans cette perplexité du silence on eût dit qu'un mystère était tapi là, quelque part. Un vent tiède passait sur leurs fronts comme le souffle de bouches invisibles.

Tout à coup, venant à eux, de même taille et presque pareillement vêtues de toilettes claires, ainsi que les deux sœurs, ils virent s'avancer deux fillettes au cou nu, l'une blonde, l'autre brune, toutes deux jeunes, toutes deux souriantes, toutes deux printanières.

— Dieu qu'elles sont jolies ! pensèrent-ils aussitôt, tressaillant malgré eux, et une vive émotion les secoua, tandis qu'ils se pressaient le bras avec une lente énergie.

Cependant elles approchaient.

Mutines et le nez en bataille, tapant bien en cadence le macadam de leurs petits pieds vernis où voltigeaient des rubans, elles se dandinaient avec un coquet balancement de leurs jupes, et à chaque pas nouveau qu'elles faisaient, voici qu'envahis d'un étrange et croissant malaise, les veufs désemparés éprouvaient la plus terrible et à la fois la plus délicieuse des oppressions. Déjà, elles n'étaient plus qu'à trois pas... plus qu'à deux ! Et comme aussitôt, ils les toisaient sérieusement, pâles et galvanisés de convoitise, coup pour coup, en plein visage, ils reçurent, chacun de leur côté — Robin de la brune, Lemarchand de la blonde — ce fourbe et encourageant regard dont sait vous souffleter si sournoisement la femme qui *veut bien*.

Mais elles avaient passé, laissant derrière elles un sillage de petite parfumerie, et le bruit de leurs pas légers commençait à s'affaiblir.

Ivres de joie, stupides encore du bonheur qui s'appêtait, les deux amis, ayant mitigé d'eux-mêmes leur allure et amoindri leurs enjambées, s'arrêtèrent tout net, saisis à ne pouvoir parler, la face grave.

— Bah ! fit Robin.

— Heuh ? fit Lemarchand.

La nuit était sereine, la double silhouette des jeunes filles se noyait déjà dans les ténèbres... Ma foi ! les yeux dans les yeux, ils se pénétrèrent avec un cynique sourire d'augure, s'absolvant par avance. Et définitivement consolés, à voix basse ils prononcèrent à la fois :

— ( Suivons-les !

— ( Suivons-les !

Henri LAVEDAN.

---

# ANATOLE !...

---

## I

En reconnaissant l'écriture de M<sup>me</sup> d'Alby, Poiseuil ouvrit rapidement l'enveloppe. La veille, M<sup>me</sup> d'Alby lui avait gagné une discrétion, qu'il avait d'ailleurs volontairement perdue, — il n'était pas encore assez avancé avec elle pour abuser d'un pari gagné, — et cette « discrétion » eût été pour lui plutôt un embarras qu'un avantage : en demandant trop, il se fût exposé à une rebuffade, en ne demandant pas assez, il eût couru le risque de passer pour une bête. Au contraire, le choix que ferait M<sup>me</sup> d'Alby de l'enjeu serait un indice précieux de l'état de ses sentiments. Donc, Poiseuil qui pesait tout et prévoyait tout, avait préféré perdre, et M<sup>me</sup> d'Alby, lorsqu'il lui avait demandé ses ordres, avait répondu :

— Je vais y penser : je vous écrirai demain.

Poiseuil lut avec une certaine émotion : M<sup>me</sup> d'Alby lui demandait un chien, mais un chien d'une espèce particulière, un caniche truité ; elle en avait vu un récemment dans l'avenue du Bois. Elle en rêvait, disait-elle, et n'avait encore osé en parler à personne. Enfin, il y avait un post-scriptum, un post-scriptum d'une seule ligne : « Vous voyez que je tiens mes promesses. »

Ceci avait trait à certaine visite que M<sup>me</sup> d'Alby avait fait espérer à Poiseuil, presque promis, une visite non pas chez lui, mais dans un appartement que Poiseuil destinait à recevoir M<sup>me</sup> d'Alby, « un appartement qu'un de mes amis m'a prié de lui faire arranger, » avait-il dit en la suppliant de l'aider de ses conseils.

Ce n'était certes pas un engagement formel que ce post-scrip-

tum, mais déjà, aux prières de Poiseuil, M<sup>me</sup> d'Alby avait répondu : « Oui, peut-être un jeudi, en sortant de chez ma tante de Pontrailles, qui demeure rue de Marignan... » Cela donnait de la valeur aux quelques mots ci-dessus. Puis le choix du caniche : demanderait-on un chien à quelqu'un qui vous serait absolument indifférent !... C'est un souvenir, en somme, un souvenir vivant, qui vous rappelle à chaque instant le donateur. « Elle n'avait encore osé en parler à personne. » Marque de préférence sur les autres. De plus, le billet était signé Thérèse, et c'était la première fois que M<sup>me</sup> d'Alby écrivait son petit nom tout seul, au bas d'une lettre adressée à Poiseuil.

La vérité, c'est que M<sup>me</sup> d'Alby, sans croire plus que de raison à la passion, et sans se sentir trop vivement attirée vers Poiseuil, s'était rendue à cette vérité évidente qu'un amant est nécessaire à l'hygiène morale et physique. Poiseuil n'était pas plus mal qu'un autre ; ses combinaisons savantes, au sujet desquelles on le raillait volontiers, la rassuraient contre le danger d'être surprise par son mari ; enfin dans ce projet de liaison se trouvaient réunies les diverses circonstances dont l'ensemble prend, dans le monde, le nom général d'amour. Et M<sup>me</sup> d'Alby était à peu près décidée à se rendre.

Poiseuil fit jouer un compartiment secret de son bureau, en tira un cahier et l'ouvrit à la place marquée par un morceau de papier buvard, sortant également de chaque côté de la reliure : il inscrivit en haut d'une page la date que portait le billet de M<sup>me</sup> d'Alby, et le recopia d'une petite écriture nette et régulière, en ayant soin seulement de remplacer par un X... le nom de Thérèse. C'était une idée à lui, une habitude prise depuis de longues années. Lorsqu'il avait une liaison, au lieu de garder des lettres qui peuvent se perdre et compromettre une femme, il les copiait, et brûlait ensuite les originaux. Autant de liaisons, autant de cahiers, portant sur la couverture une étiquette où étaient inscrites deux dates (entrée et sortie). Il commençait dès le début, dès les premières attaques, ayant pour principe — il avait des principes sur tout — que si l'on garde des lettres même indifférentes, on se laisse aller à conserver aussi les autres. Le présent cahier ne se composait encore que de quelques pages remplies presque entièrement par des billets moins compromettants encore que le dernier.

Ceci fait, Poiseuil resta quelque temps songeur. Il relut le

billet de M<sup>me</sup> d'Alby, haussa les épaules et arpena nerveusement sa chambre.

— Un caniche !... et truité, encore ! Comment veut-elle que je fasse : elle ne réfléchit pas à tous les dangers que cette fantaisie peut nous faire courir !...

A première vue, il semble que le fait de donner un caniche — fût-il truité ! — à une femme à laquelle on fait la cour, ne saurait entraîner de bien graves complications. On a tout naturellement la pensée d'aller trouver un des marchands de la rue de Sèze ou de la rue de Castiglione, de leur exposer son désir, et, une fois en possession de l'objet, on trouve facilement un prétexte pour l'offrir à la dame de ses pensées. C'est ainsi du moins qu'agirait le premier venu.

Mais, pour Poiseuil, la moindre des choses prend des proportions terrifiantes, le plus simple des projets lui apparaît escorté des plus terribles conséquences. Avant de prendre une décision, il pèse tout, étudie tout, envisage tout, et n'est satisfait que lorsqu'il a tout prévu. La confiance la plus insignifiante peut, en se joignant à un autre fait, également insignifiant, amener les découvertes les plus graves. Tout est indice, tout peut devenir preuve. Il veille sur chacune de ses paroles, est attentif à chacun de ses gestes, ne risque un regard qu'à bon escient. Son plus grand plaisir est de mettre en scène une bourde quelconque, de feindre de laisser échapper un mot qui jette son interlocuteur sur une fausse piste ; sa vie est machinée comme un théâtre : chaque événement est prévu, classé, j'allais dire étiqueté.

Depuis qu'il fait la cour à M<sup>me</sup> d'Alby, il lui écrit en moyenne deux fois par semaine, et les termes de ses lettres sont pesés de telle sorte, que M<sup>me</sup> d'Alby et lui peuvent seuls les comprendre. A vrai dire, il arrive parfois que M<sup>me</sup> d'Alby ne comprend pas, mais Poiseuil comprend, lui, et ces combinaisons savantes lui gonflent le cœur d'un légitime orgueil. Au demeurant, le meilleur garçon du monde, intelligent, serviable, bon, spirituel, et n'ayant qu'une faiblesse, celle de croire que tout le monde est aussi compliqué que lui ; d'où ces combinaisons parfois un peu trop cherchées.

A l'idée d'acheter un chien pour M<sup>me</sup> d'Alby, il voyait toutes les agences de renseignement à ses trousses : on allait chez le marchand, on découvrait ses démarches, on apprenait que lui, Poiseuil, avait acheté un chien : pour qui, ce chien, sinon pour

sa maîtresse ? On suivait la piste du toutou, on le retrouvait chez M<sup>me</sup> d'Alby : il n'en fallait pas plus pour tout trahir. Ce fait, pour un observateur superficiel, pouvait ne pas être absolument probant, mais, rapproché d'autres circonstances significatives, telles que de fréquentes visites chez M<sup>me</sup> d'Alby, il prenait un caractère exceptionnellement grave.

Après quelques heures de méditation profonde, Poiseuil accoucha d'un plan soigneusement élaboré, et se mit en devoir de passer à l'exécution.

Il revêtit un vieux pantalon, endossa un pardessus qu'il ne portait plus depuis près d'un an, mit un ancien chapeau à bords plats, tout à fait différent de ceux qu'il avait d'ordinaire, s'enveloppa le cou d'un gros cache-nez, et monta par des rues détournées jusqu'à l'avenue du Bois. Il était midi : à cette heure, l'avenue est à peu près déserte ; seules ces demoiselles, qui se lèvent tard par nécessité, y paraissent encore. Il se rappelait fort bien le caniche truité dont parlait M<sup>me</sup> d'Alby ; il l'avait vu chez sa propriétaire, la belle Laure Hermann.

Il n'avait pas fait dix pas dans l'avenue qu'il reconnut la silhouette élégante de la belle Laure : son caniche était avec elle.

Poiseuil inspecta les alentours pendant quelques instants, et après s'être assuré qu'il ne pouvait rencontrer personne de connaissance, se dirigea vers un de ces marchands marrons qui, tenant en laisse d'imperceptibles réductions de chiens, ont établi leurs assises sous les arbres qui bordent l'avenue. Il l'appela d'un signe, enfila la rue de Presbourg, et, à l'abri de tous les regards, expliqua au marchand ce qu'il voulait : un caniche truité tout pareil à celui qui courait là-bas à la suite de cette grande dame blonde. Il se montra coulant sur le prix, et donna l'ordre qu'on lui amenât le chien, sans toutefois commettre l'imprudence de donner son nom, bien au contraire.

— Je ne veux pas être forcé de venir si loin, dit-il au marchand, vous m'apporterez le chien près de chez moi... Esplanade des Invalides... Quel jour ?

— D'aujourd'hui en huit. Faut le temps !

— Et vous garantissez qu'il sera pareil à celui-ci ?

— Absolument.

Poiseuil rentra déjeuner tout joyeux, et superlativement satisfait de lui-même. Le marchand ne le reconnaîtrait certes pas : il lui avait fait croire qu'il demeurait aux environs des Invalides ;

une fois en possession du chien, il l'enverrait par un commissionnaire à M<sup>me</sup> d'Alby, prévenue d'avance ; pas de livres, pas d'écritures de commerce à craindre avec ce marchand marron.

## II

Au jour dit, le chien lui fut amené par le marchand et immédiatement expédié à sa nouvelle maîtresse.

M<sup>me</sup> d'Alby fut ravie ; une merveille, ce caniche !... La tête fine, les pattes nerveuses, le nez spirituel, et un regard !... un regard humain ! Le poil doux, frisé comme au petit fer, et surtout cette nuance truitée, couleur lie-de-vin étendue d'eau, affreuse, il faut bien le dire, mais si rare !... Pas de collier : à la patte, un bracelet fermé par une grosse turquoise, et portant le nom et l'adresse de sa nouvelle propriétaire.

M<sup>me</sup> d'Alby fut si touchée, que, dans le petit billet par lequel elle remercia Poiseuil, elle lui fit entendre qu'il ne serait pas impossible qu'elle et Bob — c'était le nom qu'elle donnait à son chien — allassent le lendemain lui faire une petite visite, dans la matinée, en revenant du Bois.

On pense si Poiseuil fut exact ; évidemment ce caniche allait être « le plus beau jour de sa vie ! » Dès le matin, il s'était donc rendu dans cet appartement si soigneusement choisi et aménagé.

Ce n'avait pas été une petite affaire que l'installation de cet appartement. On peut, d'après ce que l'on sait maintenant du caractère de Poiseuil, juger combien il avait dû réfléchir avant de se décider !... Quelles précautions il avait dû prendre, quelles circonstances il avait dû prévoir, avec quel soin il avait médité son plan !...

Le truc de l'appartement dans la maison d'une couturière ou d'une modiste en renom lui semblait trop connu ou trop dangereux. Au bout d'un mois, toutes ces dames savent que vous demeurez dans la maison ; elles se demandent pourquoi, en ont de suite un vague soupçon — car c'est une chose vraiment touchante de voir la confiance qu'ont les femmes en la vertu de leurs amies — et le soupçon devient vite une certitude. De plus, quelles difficultés n'y a-t-il pas à se glisser par une porte qui ouvre sur un escalier toujours rempli d'allants et venants !

L'appartement dans un quartier excentrique est évidemment plus pratique, mais, là aussi, que de dangers ! Certes, il est peu

probable qu'on rencontre des gens de connaissance dans une rue des Ternes ou des Batignolles, mais enfin il faut tout prévoir, et que répondrait M<sup>me</sup> d'Alby pour justifier sa présence dans d'aussi lointains parages ?

A supposer même qu'elle ne fût pas aperçue aux alentours de l'appartement, qu'on pourrait choisir dans une rue déserte, ne courrait-elle pas le risque d'être rencontrée lorsqu'elle s'y rendrait ? Elle ne pourrait y venir à pied, ni dans sa voiture, il faudrait qu'elle prit un fiacre, et M<sup>me</sup> d'Alby en fiacre !... Il suffirait qu'on la vît deux fois se dirigeant vers le même quartier, pour que cela donnât l'éveil à tous ceux qui n'ont rien de mieux à faire qu'à espionner les actions du prochain. En outre, Poiseuil connaissait assez M<sup>me</sup> d'Alby pour craindre qu'elle ne fût ni très exacte ni très assidue à des rendez-vous qui, rien qu'en trajet, lui prendraient une heure et demie. A supposer même qu'elle vint, combien de temps pourrait-elle donner à des conversations intimes ?

Il avait donc fallu trouver un quartier assez désert pour qu'on eût peu de chance d'y être vu, et assez central cependant pour qu'on pût s'y trouver sans donner à jaser : le nouveau quartier Marbeuf réalisait ces conditions. Ces grandes rues sombres, ces immenses maisons inhabitées, toutes noires dès que le jour baisse, formant comme une colossale et fantastique cité des Pierres, où résonnent longuement les pas des rares promeneurs... c'était le quartier rêvé !...

De plus, dans ce quartier encore vide, Poiseuil avait pu choisir à l'aise et tout à sa convenance un rez-de-chaussée composé de trois pièces suffisamment grandes sans l'être trop, un salon, une chambre et un cabinet de toilette formant salle de bain. L'entrée, sous la porte cochère, était absolument indépendante, et la loge du concierge, placée en retrait sous la cage de l'escalier, permettait de pénétrer dans l'appartement sans passer sous les regards de ce fonctionnaire. Celui-ci semblait bien avoir l'habitude de venir fumer sa pipe sous la voûte, mais Poiseuil se promettait de l'éloigner lorsque M<sup>me</sup> d'Alby viendrait le voir. La maison faisait le coin de la rue Boccador et de la rue Marbeuf, et les portes communiquaient, grand avantage, grâce auquel M<sup>me</sup> d'Alby pourrait entrer par l'une et sortir par l'autre, en traversant la cour, ce qui garantissait contre tout espionnage.

En moins d'une semaine, l'appartement avait été prêt. Les murs

et le plafond disparaissent maintenant sous de grandes nattes de Chine à animaux fantastiques. Chaque natte est séparée de sa voisine par un étroit tapis turc, aux teintes douces et amorties. Les fenêtres sont doublées de vitraux de couleurs qui donnent un demi-jour suffisamment discret et voluptueux. D'épais rideaux les encadrent, entre lesquels apparaissent des stores rose chair, marqués d'un grand chiffre de fantaisie... Encore une combinaison de Poiseuil pour déjouer les soupçons.

Pour plus de sûreté encore, Poiseuil s'est donné au concierge comme habitant Rouen et voulant avoir un pied à terre à Paris pour lui et sa femme. Rouen, ville assez grande pour qu'on ne pût être tenté de prendre des informations, et assez près de Paris pour justifier les séjours de quelques heures que le pseudo-ménage viendra de temps à autre faire rue Boccador. Ce n'est pas tout ; dès que M<sup>me</sup> d'Alby sera arrivée, Poiseuil enverra le concierge porter à la gare de Sceaux un petit paquet déjà préparé, portant une adresse de fantaisie, et contenant un simple tas de papier blanc soigneusement enveloppé. M<sup>me</sup> d'Alby pourra sortir ainsi sans être vue : elle traversera la cour et sortira par la maison voisine, sans aucun danger...

### III

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> d'Alby, fidèle à sa promesse, se mettait en route, en compagnie du bienheureux caniche. Une courte promenade dans l'avenue du Bois, pour s'y bien faire voir et invoquer au besoin cet alibi, ainsi que Poiseuil le lui avait conseillé, et elle se rendrait chez lui.

Elle entrait à peine dans l'avenue où il y avait déjà foule, qu'une femme se précipita sur elle, l'air furibond, et lui saisit violemment le bras, criant à tue-tête :

— Je la tiens!... c'est ma voleuse!...

— Madame, vous vous trompez. Je ne sais pas ce que vous voulez dire, — balbutia M<sup>me</sup> d'Alby éperdue.

Les promeneurs s'étaient arrêtés.

— Ah! tu nies!... reprit Laure Hermann, — car c'était elle — criant à tue-tête.

— Je vous en prie, madame, vous allez faire du scandale.

— Du scandale?... Ce que je m'en fiche!...

La foule devenait plus nombreuse.

— C'est ton amant qui me l'a volé, si ce n'est pas toi!...

— Madame... Je vous en supplie... — balbutia M<sup>me</sup> d'Alby éperdue. — Que voulez-vous?... voulez-vous de l'argent?...

— De l'argent?... j'en ai peut-être plus que toi, et je le gagne, moi!...

La foule s'amassait, et devenait si compacte qu'un gardien de la paix s'avança. Laure l'appela.

— Madame m'a volé mon chien...

— Moi... volé... mais je l'ai acheté, ce chien!...

— Acheté?... A qui?... Dis donc à qui!... Il n'y en a pas un pareil à Paris!... A qui?...

— Mais...

— Ah!... elle ne peut pas le dire!... Ne la laissez pas s'en aller!... — cria Laure en voyant M<sup>me</sup> d'Alby chercher à se dégager.

— Mais, je vous jure que ce chien est à moi!...

— Dis donc au moins qui te l'a donné, si tu ne veux pas dire où tu l'as acheté!...

— Je l'ai...

— C'est Poiseuil, parbleu!... Si tu crois qu'on ne le voit pas tourner autour de tes jupes!...

— Enfin, qu'y a-t-il?... fit le gardien de la paix se décidant à intervenir.

— Il y a que Madame m'a volé mon chien!

— Mais il est à moi! — reprit Thérèse affolée de terreur et prête à pleurer. — Il s'appelle Bob.

— Lui... Bob? hurla Laure. Il s'appelle Anatole!

Et appelant le caniche :

— Anatole, mon toutou!...

Le chien, en effet volé, bondit, brisa sa laisse et se précipita sur Laure en l'accablant de caresses. La preuve était trop flagrante. Le gardien voulut dresser un procès-verbal, et M<sup>me</sup> d'Alby, à demi évanouie, dut encore accepter la grâce que lui fit Laure, en refusant de déposer une plainte.

M<sup>me</sup> d'Alby eut à peine la force de rentrer chez elle, et n'a jamais voulu revoir Poiseuil.

Jean MALIC.

---

# LE ROMAN D'UNE CONSPIRATION <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## XXII

Au moment où l'extrême avant-garde de l'armée française en retraite arrivait à Erfurth, une voiture, occupée par cinq hommes, y entrait du côté opposé. C'était Rochereuil, l'abbé Georget et leurs amis. Ils venaient de se rejoindre à quelques lieues de là, dans un village où ils s'étaient donné rendez-vous, car ils avaient pris des routes différentes : Rochereuil par Trèves, Coblenz et Giessen, l'abbé par Mayence et Francfort.

A Erfurth, ils eurent quelques détails sur la bataille. Ils apprirent que les débris de l'armée se repliaient sur la ville pour s'y reformer ; ils demandèrent où était l'empereur ; on l'ignorait ; où était le corps du maréchal X... Un soldat, à qui ils payèrent la goutte, leur dit que ce corps, réduit à rien, devait se trouver encore du côté de Weissenfels.

Rochereuil était soucieux ; il dit à voix basse à l'abbé :

— Michel avait raison ; nous avons trop tardé. Qui sait si cette défaite ne va pas tout changer ? Comment nous reconnaître au milieu de cette bagarre ? Que faire ? Attendre ici ? Ou aller à la recherche de Philopœmen ? Ah ! je n'ai plus confiance. Oui, nous avons trop tardé. C'était avant la reprise des hostilités, pendant l'armistice, qu'il fallait agir. Enfin, nous ne pouvons plus rien

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet 1830.

changer à la situation. Tirons-en le meilleur parti possible. Quel est votre avis, messieurs ?

Les cinq amis délibérèrent, et, après une vive discussion, il fut convenu qu'ils essaieraient d'arriver à Weissenfels. Avant tout, il était indispensable de trouver Philopœmen ou Décius pour se concerter avec eux. Philopœmen et Décius étaient, sous leur nom véritable, très connus dans l'armée. Un officier d'état-major, qui venait d'entrer à Erfurth au triple galop de son cheval, interrogé par Rochereuil, lui répondit qu'il ne pensait pas qu'ils eussent succombé. Même, deux heures après le désastre, il avait vu Philopœmen à Lindenau.

— Nous avons, monsieur, dit Rochereuil, une lettre pour le maréchal X... C'est une affaire de famille qui ne souffre pas de retard. Pouvez-vous nous indiquer exactement de quel côté il se trouve avec son corps d'armée ?

— Oh ! son corps, vous en parlez bien à votre aise ! Il n'y a plus de corps du maréchal X... Ah ! du reste, les autres, c'est la même chose. Savez-vous bien que s'il nous reste quarante mille hommes valides et intacts, c'est tout au plus ? Vous venez de Paris, messieurs ? Heureux hommes ! Moi, depuis huit jours, je n'ai pas ôté mes bottes, et le fond de ma culotte de daim ne fait qu'un avec ma peau. Voilà trente heures que je n'ai dans l'estomac qu'une croûte de pain et un verre d'eau-de-vie. Notez que je suis un des plus heureux ; car on ne trouve rien nulle part. Les soldats débandés, les maraudeurs, les fricoteurs font place nette partout où ils passent, et ils passent partout avant nous. Heureusement, je suis si harassé que je n'ai pas faim, ma parole ! Je ne me tiens plus à cheval que par habitude. Ah ! la sale guerre ! Qu'est-ce que vous me demandiez donc ? Ah ! où est le maréchal X... ? Qui le sait ! Encore à Weissenfels peut-être, à moins qu'il ne soit en marche sur Freyberg. Mais, messieurs, donnez-moi donc des nouvelles de Paris. La belle Frisonne est-elle toujours au Palais-Royal ? Et les habits, comment les porte-t-on ? carrés aux basques, ou à queue de morue ?

— Vous êtes heureux, monsieur, de pouvoir penser à ces choses-là, dit gravement l'abbé Georget.

L'officier se tourna vers lui avec un sourire amer :

— Ah ! cela vous étonne, monsieur ! Si vous faisiez la guerre depuis dix ans, si vous aviez vu les boucheries d'Essling, de Wagram, d'Eylau, de la Moskowa, vous seriez comme moi, vous

ne vous intéresseriez plus à rien ni à personne. Les chirurgiens travaillent dans le sang jusqu'à la cheville, et les deux tiers des blessés ne sont pas encore pansés. Mais, mon cher monsieur, si l'on avait le cœur tourné à la sensiblerie, on deviendrait fou, ou l'on prendrait une maladie de nerfs. Avant-hier, en galopant à travers les blessés, ces pauvres jeunes conscrits dont la moitié, avant la bataille, avaient à peine la force de porter leur fusil, savez-vous ce que j'entendais à chaque pas ? « Ah ! maman ! ma mère ! ma mère ! maman ! » Oui, monsieur, tous ces enfants-là gémissaient et appelaient leur mère ! Voilà ce que j'ai entendu, monsieur, et vous voulez que je pense à cela, et vous me blâmez de vous interroger sur la belle Frisonne et sur les habits à queue de morue ! Vous en parlez à votre aise. Savez-vous où j'en suis arrivé, savez-vous l'horrible idée qui m'est venue l'autre jour pendant la bataille, pendant que le pont sautait ? Eh bien ! j'aurais voulu que l'armée entière, jusqu'au dernier homme, moi compris, fût détruite ? Oui, sur ma parole, j'en aurais été content ! Cela aurait été fini d'un seul coup, et cela aurait peut-être ôté à Sa Majesté l'envie de recommencer. Adieu, messieurs ; je vais essayer d'ôter mes bottes. Après quoi je me régalerai d'une saucisse et d'un verre de bière. C'est encore ce qu'il y a de plus vrai dans la vie. Ah ! à propos, je ne vous conseille pas de vous mettre en quête du maréchal ; vous n'arriveriez pas. La route est encombrée par les équipages de l'armée, et les chemins de traverse sont défoncés ; d'ailleurs, vous rencontreriez des partis de maraudeurs qui vous mettraient nus comme un ver.

Rochereuil et ses compagnons étaient plus perplexes, plus embarrassés qu'auparavant. Ils comprenaient que l'officier avait raison et qu'ils auraient toutes les peines du monde à passer à travers les masses en désordre qui se repliaient sur ce fort. D'autre part, l'empereur, d'un moment à l'autre, allait arriver à Erfurth, et quoiqu'ils eussent des papiers parfaitement en règle et qu'ils pussent expliquer de la façon la plus plausible leur présence à l'armée, ils ne se souciaient pas de rester trop près du quartier général avant d'avoir vu le maréchal, ou au moins Philo-pœmen. Il fallait pourtant prendre un parti, et sur l'heure : attendre à Erfurth, ou bien partir sans perdre une minute. Quant à reculer, Rochereuil n'y songeait pas. A l'auberge où ils étaient descendus, il demanda si on ne pourrait pas leur procurer un guide pour les conduire à Weissenfels. L'aubergiste leva les épaules, et ne ré-

pondit même pas. Ils étaient Français, et c'était assez pour qu'il refusât de les aider. D'ailleurs, il y avait impossibilité absolue. Personne n'aurait osé se risquer : trop de maraudeurs et trop de Cosaques.

— Allons toujours du côté de la route de Leipsig, dit Rochereuil, nous verrons. Si encore nous pouvions nous procurer cinq chevaux, nous arriverions bien.

Ils s'acheminèrent à pied vers la porte de Leipsig. La route, autant que la vue s'étendait, était libre ; quelques troupes de cavalerie venaient de passer, mais le gros de l'armée, sans doute, était encore loin. Tout à coup dans le lointain un escadron parut s'avancant rapidement. C'étaient des hussards. Après les hussards vinrent des grenadiers à cheval de la Garde, puis un état-major galonné et chamarré, puis des gendarmes, puis une calèche attelée de quatre chevaux. Deux mameluks à chaque portière. Derrière, encore des gendarmes, des grenadiers de la Garde, des généraux, même des maréchaux. Les stores de la voiture étaient baissés. On ne pouvait voir le masque jaune et gras de César vaincu. Le cortège passa au grand galop et fit son entrée dans la ville, morne et silencieuse. Un soldat, un seul, cria : Vive l'Empereur ! Ce cri isolé était funèbre. Tous les yeux se portèrent vers celui qui l'avait poussé. Lui-même sembla tout étonné de ce qu'il avait fait.

Dix minutes après, la route se couvrait d'une immense file de voitures, de fourgons, de canons, de troupes, qui s'étendait à perte de vue. Remonter ce courant était impossible. L'encombrement était énorme et le défilé d'une lenteur excessive. Aucun ordre dans la marche. Après une batterie d'artillerie venait quelquefois une charrette pleine de blessés couchés sur la paille. Chacun allait droit devant soi sans faire attention à ses voisins. L'immense troupeau marchait comme instinctivement.

Rochereuil, l'abbé et les trois autres s'étaient avancés sur la route de quelques centaines de pas. Du haut d'un talus, ils regardaient l'œuvre de Bonaparte. Silencieux, ils n'échangeaient même pas un regard. Un groupe d'officiers supérieurs passa, montés sur des chevaux fourbus, et qui n'auraient pas été capables de prendre le trot. En tête était un jeune homme, le bras en écharpe et une bande de linge enroulée autour de son front. Il allait, affaissé, à demi courbé sur sa selle. Par hasard, ses yeux se portèrent sur le côté de la route où se trouvait

Rochereuil. Il se redressa alors vivement et fit un signe de la main. A ce signe, Rochereuil le reconnut, malgré le bandeau qui lui couvrait une partie du visage.

— C'est Philopœmen ! dit Rochereuil, Revenons en ville.

Un quart d'heure après, Rochereuil, l'abbé et Philopœmen s'embrassaient.

— Tes blessures sont légères ? demanda Rochereuil.

— Presque rien ; un coup de lance dans les chairs du bras ; une balafre au front.

— Et Décius ?

— Mort à la tête de son escadron. Un boulet dans la poitrine ; il n'a pas souffert.

— Les autres ?

— Je reste seul. Ah ! quelle guerre ! quelle bataille ! Debray s'est noyé dans l'Elster. La Nogeraie est prisonnier avec un bras emporté. Que n'êtes-vous arrivés huit jours plus tôt !

— Et maintenant ?

— Maintenant, rien à faire. Tout est perdu.

— Qu'y a-t-il donc, frère ? Il semble que tu n'oses parler. Décius, Debray sont morts ; eh bien ! nous les vengerons. Les Frères Bleus sont en permanence.

Philopœmen secoua la tête.

— Impossible, dit-il, nous avons les bras liés ; c'est une nouvelle affaire à organiser.

Rochereuil pâlit. Jusque-là, il avait caché son émotion. D'un visage impassible, il avait appris la mort de ses amis. Les derniers mots de Philopœmen l'aterrèrent.

— Eh quoi ! dit-il d'une voix creuse, le maréchal nous manquerait-il de parole ?

— Il nous manque de parole, répondit Philopœmen.

— Tu nous dis cela bien froidement.

— Plus froidement que je ne lui ai parlé à lui-même lorsqu'il m'a notifié sa résolution. Que veux-tu, Rochereuil ? je n'ai plus la force ni le courage de m'indigner. Ah ! j'ai regretté que le sabre du uhlan ne m'ait pas fendu le crâne !

— Enfin, comment a-t-il expliqué sa trahison ? car c'est une trahison, et si je vis, je saurai bien la lui rappeler. T'a-t-il au moins donné des motifs ?

— Oui, et d'excellents, répondit Philopœmen ; oh ! il n'a pas manqué de franchise. Tiens, Rochereuil, j'ai la fièvre, mes

blessures me brûlent ; mais ce n'est rien auprès de l'amertume dont j'ai plein l'âme ! Écoute, et ne m'interromps plus, car je me soutiens à peine ; les forces vont me manquer. Voici textuellement mon entretien avec le maréchal.

Le lendemain matin de la bataille, il m'a fait appeler à son bivouac ; il était assis sur un quartier de bois et se chauffait à un feu que quelques soldats venaient d'allumer. Tout le monde s'est écarté. Son premier mot a été pour me demander de vos nouvelles. Je lui ai répondu que vous deviez être très près de Leipsig, à Erfurth ou à Gotha, probablement. « Eh bien ! m'a-t-il dit, allez les rejoindre ; tâchez de les trouver, et qu'ils repartent sur-le-champ. » Je suis resté muet d'étonnement ; voyant la surprise peinte sur mes traits, il a ajouté : « Eh bien ! qu'y a-t-il là d'étrange ? Qu'avons-nous besoin maintenant de vos amis ? La dernière armée qu'avait l'empereur est détruite, et il ne la remplacera pas. Il est perdu ; c'est maintenant l'affaire de quelques mois. A quoi bon risquer un coup aussi dangereux ? Que vos amis s'éloignent donc, et le plus promptement possible ; ils ne sont pas en sûreté à l'armée. »

Le maréchal s'exprimait d'un air et d'un ton embarrassés ; mais je voyais bien que s'il avait honte, son parti n'en était pas moins bien pris. J'ai parlé pourtant comme je devais le faire. Je lui ai rappelé que sur sa promesse, sur sa parole, vous n'aviez pas hésité à risquer votre tête. Il m'a répondu par un geste d'insouciance. Je ne me suis pas découragé ; j'ai fait appel à son honneur, à son patriotisme. Je lui ai dit que la défaite de Napoléon, c'était l'invasion ; et que si nous n'agissions pas, la France périrait peut-être avec l'empereur. Je l'ai regardé alors fixement, et il a rougi en détournant les yeux. Mais j'avais tout compris. Cet homme, mon cher Rochereuil, a eu des pourparlers avec le quartier général, avec l'empereur Alexandre, avec les princes peut-être. Je m'en doutais ; maintenant j'en suis sûr. On lui aura fait des promesses, on aura pris des engagements avec lui. Il est sûr de ne pas être entraîné dans la chute de Napoléon. Ce n'est pas nous, n'est-ce pas, ce n'est pas la République qui lui conserverait ses dotations ? A mesure que l'entretien se prolongeait, tout cela devenait trop clair pour moi. J'ai tenté pourtant un dernier effort. J'ai voulu l'effrayer, l'inquiéter au moins, en lui parlant de Fouché. Il s'est mis à rire. « Fouché ? m'a-t-il dit, mais il a toujours été entendu qu'en cas d'un désastre de l'armée,

d'une défaite définitive de l'empereur, nous renoncerions à l'entreprise projetée. C'est un désastre, n'est-ce pas ? C'est une défaite définitive ? Espérez-vous que nous allons jouer notre vie dans une si grave affaire pour précipiter un résultat que la force des choses amènera avant peu ? »

Je tombais de surprise en surprise. Quoi ! Fouché aussi, Fouché si compromis dans la Révolution, Fouché le régicide se flatterait d'être accepté par les alliés, d'être subi par les Bourbons ! C'est impossible ! Je lui en ai fait l'observation, il a souri.

C'est trop clair, vois-tu ; ces deux hommes en même temps qu'ils s'engageaient avec nous, négociaient avec les Bourbons. Nous n'étions pour eux qu'un pis aller ! Ah ! Rochereuil, j'ai pleuré. Oui, sur mon honneur, j'ai senti de grosses larmes couler dans ma moustache. Tout ce que j'ai pu obtenir du maréchal, c'est qu'il vous aiderait, si vous le désirez, à passer sur le territoire ennemi, à vous tirer des griffes de Bonaparte. Au milieu de l'épouvantable désordre où nous sommes, ce sera facile.

Rochereuil et l'abbé Georget avaient écouté Philopœmen sans proférer une exclamation, sans qu'un muscle de leur visage bougeât. Quand il eut terminé, Rochereuil lui posa une seule question.

— En ton âme et conscience, crois-tu que, sans le secours du maréchal, il y ait une chance, une seule ?

— Pas une, répondit Philopœmen. Si Décius vivait encore, ce serait une folie ; mais il y a des audaces folles qui réussissent. Décius mort, il n'y a pas une chance, je te le répète, pas une seule.

— C'est bien.

Rochereuil ne dit que ce mot, puis il alla s'asseoir la tête dans ses mains.

— Je me jette sur ce lit, dit Philopœmen à l'abbé, je tâcherai de dormir une heure, car je sens que bientôt je m'évanouirais. Réfléchissez, mes amis, et quand vous aurez pris un parti, réveillez-moi. Vous savez que ce qui me reste de force et de vie est à vous. Disposez-en.

Puis il alla en chancelant jusqu'au lit qui était placé au fond de la chambre, et s'y laissa tomber plutôt qu'il ne se coucha. Depuis le 17 octobre, et on était au 22, il était resté des journées entières à cheval, et il avait à peine reposé une heure ou deux par nuit. Aussi, il fut bientôt profondément endormi.

## XXIII

Rochereuil et l'abbé se regardaient d'un air désespéré. Ni l'un ni l'autre n'avait le courage de parler le premier.

Enfin Rochereuil se leva :

— Je vais, dit-il, chercher nos amis. Il faut leur dire la vérité et délibérer avec eux.

Lorsqu'ils furent réunis tous les cinq, Rochereuil exposa la situation sans en rien déguiser.

— Messieurs, dit-il en finissant, Georget et moi nous représentons ici la Censure de la Société. Les statuts nous autoriseraient à prendre seuls une décision, mais le cas est trop grave et vous vous êtes trop engagés pour que nous croyions devoir user de notre droit.

Un des Frères Bleus prit la parole.

— Citoyen Rochereuil, dit-il, il y a deux points à considérer, d'abord l'affaire, ensuite notre position personnelle. Il faut, je crois, débattre ces deux points séparément. Citoyen Rochereuil, vous avez eu jusqu'à présent la conduite de l'opération ; vous en connaissez le fort et le faible : à vous de donner d'abord votre avis.

— Soit, répondit Rochereuil. Eh bien ! quant à l'affaire elle-même, tout est compromis, tout est retardé : rien n'est perdu. Arriver jusqu'à Napoléon par nous-mêmes, sans l'aide que nous devons trouver ici près d'un puissant personnage, sans l'ami que nous avons perdu, c'est impossible ; Décius est mort, messieurs, il a été tué à Mockern. Quant au maréchal, il nous trahit. Il n'y a pas à se payer d'illusions, l'action à l'armée et par l'armée nous est désormais interdite. Vous voyez cet officier qui dort là sur ce lit, écrasé de fatigue, c'est le dernier de nos sections militaires, le dernier, entendez-vous : il ne reste plus que lui !

Ici, la voix de Rochereuil s'altéra malgré lui. On voyait qu'il se faisait violence pour conserver son impassibilité apparente.

— Donc, continua-t-il, sur le premier point, pas de doute. Tous nos efforts doivent désormais se porter sur Paris. C'est un travail considérable, une tâche difficile ! Il va falloir tout reprendre à nouveau.

— Mais, demanda le Frère Bleu qui avait déjà parlé, les sections parisiennes ne devaient-elles pas marcher en même temps que nous ?

— Non, heureusement; le chef du comité d'action ne bougera pas avant d'avoir reçu de nos nouvelles. Il sera bon, même, citoyen, quoi que nous décidions tout à l'heure, que l'un de vous se charge d'aller lui porter ces nouvelles. Ah! tout nous échappe à la fois, et nous sommes réduits à nos propres forces. Je reprends. L'armée française ne peut plus tenir, elle va se replier sur le Rhin. Les bataillons qui viennent d'être écrasés dans ces trois jours de bataille, c'était la réserve de la France. Il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus de jeunes gens. La France est épuisée; elle a donné son dernier sou et son dernier enfant. Bonaparte ne fera pas sortir de terre une nouvelle armée. Quand même les hommes existeraient, le temps lui manquerait, car les alliés ne vont pas le laisser respirer. Ils savent maintenant comment avec cet adversaire-là il faut manœuvrer. Donc ils vont le mener l'épée dans les reins. Ils sont capables de ne s'arrêter qu'à Paris. Une nouvelle campagne peut-être suffira. A l'heure présente, Bonaparte est vaincu; il ne se relèvera pas. Les maréchaux, les princes de l'Empire, cherchent déjà des portes de derrière. On disait ce matin, dans un groupe d'officiers, que Murat va quitter l'armée et retourner en Italie. Oui, Bonaparte est perdu, et, pour assister à sa chute, nous n'aurions, tranquilles, qu'à nous croiser les bras et regarder. Mais, quoi! Bonaparte vaincu par l'étranger, c'est la France démembrée et la restauration des Bourbons! Est-ce là ce que vous vouliez? Est-ce pour ce résultat que nous luttons depuis dix ans?

— Non! non! répondirent d'une seule voix les Frères Bleus.

— Nous sommes d'accord, citoyens. Une défection inattendue nous condamne ici à l'impuissance. Soit, les Frères Bleus attaqueront à Paris même. Une surprise est aussi facile là qu'ici. Mais, messieurs, avant d'aller plus loin, nous devons, dans l'intérêt de la cause comme dans le nôtre, songer à nous, qui sommes ici en enfants perdus. Je ne vous le cache pas, notre situation est grave.

Oui, notre situation est grave. Ce n'est pas à des hommes comme vous qu'on dissimule une partie de la vérité. Ici, et pour le moment, nous n'avons rien à craindre. Mais dans quelques jours, demain peut-être, il n'en sera pas ainsi. Vous n'ignorez pas que nous étions surveillés, serrés de près par la police du duc de Rovigo et par celle du ministre de la guerre. Si prudents que nous ayons été, notre passage à travers la France et une partie de l'Allemagne peut avoir été signalé. Mais là n'est pas le

plus grand danger. Au moment même où nous nous mettions en route, cinq de nos frères se faisaient volontairement arrêter pour dépister la police, dans le cas où notre projet et notre départ auraient été signalés. Cette manœuvre, excellente avant l'affaire, devient fâcheuse maintenant que nous avons échoué. Nos amis se tiendront bien à l'instruction, j'en suis sûr; néanmoins, la police a par eux le premier anneau de notre chaîne. Enfin, et c'est le plus grand danger, il suffit d'un hasard, du moindre incident pour que notre sortie de la prison de Poitiers soit connue.

Avec ces divers renseignements, la police en a assez pour monter un procès, et nous envoyer devant une commission militaire. Dans ces conditions, citoyens, pour vous, le plus prudent est de passer à l'étranger. Ce ne sera pas difficile. Philopœmen vous fournira les moyens de pénétrer sur le territoire occupé par les alliés. Un de vous seulement voudra bien aller à Paris. Georget et moi, nous sommes trop signalés, trop compromis. Il est indispensable que le Comité d'action soit prévenu. Choisissez entre vous, citoyens, celui qui se chargera de cette mission dangereuse, je lui donnerai les instructions à l'aide desquelles il sera reçu dans le Comité.

Les trois Frères Bleus se consultèrent un instant du regard. Puis l'un d'eux prit la parole :

— Nous n'avons pas à choisir, citoyen Rochereuil, dit-il, nous irons tous les trois à Paris.

— Pourquoi tous les trois ? Un seul suffit ; celui-là se sacrifie...

— N'avez-vous pas dit tout à l'heure, citoyen Rochereuil, que Paris allait être désormais le terrain de l'action, et que là, au nom de la liberté et de la Révolution, nous livrerions bataille, si c'est possible ?

— Oui.

— Notre place est donc à Paris, et nous irons tous les trois ; aussi bien, on ne se cache nulle part aussi facilement que dans la grande ville, et quant à aller m'ennuyer en Angleterre, ma foi non ! C'est donc entendu, Rochereuil, nous partons tous pour Paris, car je ne pense pas que vous ayez envie de retourner à Poitiers vous jeter dans la gueule du loup, et je vous connais trop pour m'imaginer que vous allez renoncer à notre œuvre et désertier le combat. Donc, messieurs, en route pour Paris, ne restons pas ici plus longtemps. Depuis que Bonaparte y a fait son entrée, c'est plein de gendarmes.

Les Frères Bleus firent un signe d'assentiment.

Rochereuil se leva, il alla serrer la main de ses compagnons.

— La République vous remercie, citoyens, de votre dévouement, de ce que vous allez encore une fois tenter pour la Cause. C'est une guerre sans trêve ni merci; nous périrons tous ou nous vaincrons! Partez donc; je causerai tout à l'heure avec l'un de vous, et je lui transmettrai mes pouvoirs, car, citoyens, je ne vous suivrai pas : je retourne à Poitiers.

Un mouvement de stupeur accueillit cette déclaration. L'abbé Georget seul approuva de la tête.

— Y pensez-vous, Rochereuil? dit un des Frères Bleus : c'est courir à une mort certaine.

— Non, répondit Rochereuil. En tout cas, la question n'est pas là. Le devoir m'appelle à Poitiers. Nos amis, mon frère aussi sont en danger. Qu'est-il arrivé depuis notre départ? Je l'ignore. Mais ils ne peuvent pas être en péril de mort. Ils payeraient pour nous, et je ne le veux pas. Moi seul je puis les sauver : je les sauverai!

— Vous ne les sauverez pas, Rochereuil; vous vous dévouerez inutilement. Si la police de Bonaparte met une fois encore la main sur vous, vous êtes perdu, perdu sans ressources. Vous périrez et vous ne sauverez pas nos amis.

— Peut-être, dit Rochereuil. Je le tenterai au moins. Comment! voilà cinq de nos frères qui librement, sans hésiter, ont accepté le poste le plus dangereux. Ils se sont résolument, avec gaieté, offerts à la captivité, à la mort... Il ne sera pas dit qu'on les aura abandonnés! Non, mille fois non! Et mon frère, un enfant de vingt ans, qui est peut-être déjà arrêté, qui le sera certainement quand on s'apercevra de ma fuite. Vous croyez que je vais le laisser entre les griffes de ces misérables, que je ne le leur disputerai pas?

— Votre place est à Paris, citoyen Rochereuil. Combien, parmi ces patriotes allemands qui se font soldats pour conquérir l'indépendance de la patrie, combien en est-il mort à Leipsig! Ils étaient aussi dévoués et d'un aussi grand cœur que votre frère, que ceux de nos amis qui sont là-bas dans la geôle. En sont-ils moins morts et leurs compagnons se sont-ils pour cela arrêtés, ont-ils cessé de charger baïonnette en avant? Non. Eh bien! pourquoi nous arrêtons-nous à ramasser nos blessés et à ensevelir nos morts? C'est la chance de la guerre comme des

luttons obscures où nous sommes engagés. En avant ! en avant ! nous pleurerons nos amis quand nous aurons vaincu. Vous le disiez vous-même, Rochereuil, la tâche sera lourde à Paris. Tout est à recommencer ; c'est une affaire nouvelle à organiser : le devoir est là, et aussi le danger ; n'hésitez pas. Au nom de la Cause, je vous en supplie !

Rochereuil secoua la tête.

— Si vous étiez dans le vrai, absolument dans le vrai, peut-être n'hésiterais-je pas, peut-être me résoudrais-je au douloureux sacrifice que vous me demandez. Mais vous vous méprenez sur l'étendue des services que je puis rendre à Paris. C'est un terrain que je connais mal. Mon cercle d'action a toujours été la province. Le Conseil suprême de la Société et le Comité d'action comptent des membres aussi résolus et plus expérimentés que moi. Si quelqu'un à Paris peut réussir, c'est le chef actuel du Comité. Laissez-moi donc aller vers nos amis, vers mon frère.

Un des Frères Bleus, qui n'avait pas encore parlé, se leva :

— Quel est, demanda-t-il, l'avis du citoyen Georget ?

L'abbé répondit d'une voix émue :

— Rochereuil a raison. J'aimerais mieux, pour moi, me couper un membre que d'abandonner nos amis. Ils comptent sur nous ; ne les trahissons pas. Ah ! s'ils apprenaient que nous avons succombé, ils subiraient leur sort d'une âme ferme. Je les connais. Mais nous sommes libres ; ils ne le sont pas, eux. C'est nous qui les avons lancés en avant ; c'est à nous de les dégager. Citoyens, ne prenons pas si facilement notre parti quand la mort éclaircit nos rangs. C'a été une des fautes de la Révolution de faire trop bon marché des hommes. Décuis et nos frères d'armes ne sont plus. Faut-il encore que nous perdions ceux qui sont là-bas ? Pour cinq victimes de plus, touchons-nous à l'heure du triomphe ? Je suis de ton avis, Rochereuil. D'ailleurs, tu le sais, où tu iras j'irai.

— Ah ! je ne l'entendais pas ainsi, dit Rochereuil. Tu veux me suivre ?

— Où tu iras, j'irai.

— Mais pourquoi ? à quoi bon nous exposer tous les deux ? Il s'agit de secourir nos amis, de les faire évader ; j'y suffirai.

— Qu'en sais-tu ? nous ne pourrons en juger que sur les lieux, et après avoir étudié la situation. Je t'accompagnerai, Rochereuil.

Pendant ce court débat, Philopœmen s'était réveillé. En quel-

ques mots, on l'instruisit des résolutions qui venaient d'être prises. Les trois Frères Bleus ne l'avaient jamais vu. Il ne les connaissait non plus que de nom. Ils se serrèrent la main.

Philopœmen approuva toutes les décisions prises. Rochereuil et l'abbé allaient retourner à Poitiers, et travailler à l'évasion des membres de la Société qui devaient y être détenus ; les trois autres partaient directement pour Paris. Ensuite, on s'y rejoindrait, et on y tenterait un suprême effort.

— Moi aussi, je serai au rendez-vous, dit Philopœmen, si toutefois j'ai la chance de sauver ici mes os. Je voudrais, reprit-il d'un accent fiévreux, vous amener du monde ; mais je représente maintenant à moi seul les sections militaires de la Société. Je suis le chef et je suis l'armée. Ah ! Bonaparte s'est débarrassé de nous : à Paris, les commissions militaires ; ici, la mitraille travaille pour lui...

— Messieurs, interrompit Rochereuil, le terrain nous brûle ; songez dans quelle inquiétude mortelle sont, à Paris et à Poitiers, ceux qui nous attendent. Ne restons pas une minute de plus à Erfurth.

Une heure après, tous cinq roulaient sur la route de France. Philopœmen les accompagna jusqu'au premier relais ; là, il leur dit au revoir. Il y eut dans les adieux quelque chose de solennel. Rochereuil et Philopœmen s'embrassèrent avec émotion.

— Courage, frère ! nous nous reverrons, dit l'officier.

— Qui sait ? dit Rochereuil.

A Hanau, on se sépara. L'abbé et Rochereuil continuèrent leur route par Mayence et Francfort. Les trois autres changèrent de direction et partirent pour Giessen. Ils devaient passer par Coblenz, Trèves et Luxembourg.

Lorsque les deux amis furent seuls, Rochereuil ne chercha pas à se contenir. Il laissa déborder les sentiments qui l'agitaient et s'écria impétueusement :

— A Poitiers ! à Poitiers ! l'abbé ! Brûlons le pavé. Oh ! je meurs d'inquiétude ! Je tremble que notre absence de la prison ait été découverte, et qu'ils se soient vengés sur mon frère.

— Et sur Juliette dont tu as le nom sur les lèvres, répondit l'abbé en souriant à demi, malgré le désespoir patriotique dont la ruine de leurs projets, de leurs espérances, l'accablait.

— C'est vrai, dit Rochereuil, je ne voulais t'en rien dire ; mais songe donc, si cette pauvre enfant était arrêtée aussi...

L'abbé lui prit la main.

— Parle-moi d'elle tout à ton aise, dit-il, cela te soulagera.

## XXIV

### *Transcription d'un billet chiffré reçu à Poitiers par Jacotin, dit Pipette.*

« L'affaire qui exigeait la présence à Poitiers de M. Jacotin est abandonnée. Au reçu de ce billet M. Jacotin pourra retourner à Paris où il attendra des instructions ultérieures, tout en continuant à se tenir au courant des faits et gestes du ministère de la police générale. M. Jacotin devra aussi surveiller avec soin et précaution les membres du Corps Législatif dont il trouvera ci-joint la liste. En un mot il s'attachera à être renseigné exactement, tant sur l'esprit public à Paris, que sur les agissements des ministres et aussi des adversaires de l'empire, royalistes ou jacobins. Il a carte blanche pour les frais et pour les agents qu'il jugera nécessaire d'employer.

« M. Jacotin fera parvenir, dès qu'il sera de retour à Paris, un rapport détaillé sur la mission dont il a été chargé à Poitiers. Il indiquera exactement ce que sont devenues les diverses personnes avec qui il s'y est trouvé en relations. Enfin on demande un récit très complet de l'affaire. Si par hasard ces personnes couraient quelque danger, et si les services de M. Jacotin pouvaient leur être de quelque utilité, il est autorisé à ne point refuser l'appui de son expérience. Il tâchera cependant de ne pas se compromettre.

« M. Jacotin voudra bien aussi ne pas perdre de vue le sieur Méhu, qui sera bientôt un homme à employer. Cet individu n'est plus à Poitiers ; M. Jacotin devra s'occuper de le retrouver. »

Après avoir lu ce billet, Jacotin le froissa d'un air de mauvaise humeur.

— Bon ! dit-il, encore une affaire manquée. Il est dit que je ne conspirerai jamais tout mon saoul ! Enfin, Dieu merci, ce n'est pas la besogne qui va me manquer. Surveiller les ministres, surveiller les députés, surveiller les royalistes, surveiller les jacobins, surveiller Méhu ! Pourquoi M. Fouché ne me charge-t-il pas de surveiller le roi Joseph et Marie-Louise ? Enfin, voyons au plus

pressé. Il s'agit de liquider nos affaires ici ; où diable en sont-elles ? Voilà plusieurs jours que je n'ai plus entendu parler de rien. Puisque le coup est manqué, c'est qu'on les aura fait tomber dans quelque traquenard. Il faut me renseigner. Je m'en vais aller causer un brin avec la petite Juliette. Si ces pauvres gens sont pincés, c'est un grand dommage, car ils ont un rude travail ; c'est prudent et c'est hardi ! Et cette Juliette, quelle fine mouche ! quel joli instrument ! Pas possible ! on les aura lâchés en plan. Qui cela ? Eh ! M. Fouché, peut-être. Il a eu tort. A force de chasser deux ou trois lièvres à la fois, on n'arrive à rien. Au fond, je crois qu'il manque de décision. Il y a beau temps qu'à sa place, moi... Enfin, suffit... Allons voir Juliette.

## XXV

Depuis six semaines environ, les vols qui, pendant une grande partie de l'année, avaient tant effrayé les habitants de Poitiers, avaient cessé ; pourtant les voleurs n'étaient pas pris : aucun indice spécial n'avait été recueilli qui pût mettre sur leurs traces le commissaire de police et la gendarmerie. M. Galerne, commissaire de police, et le brigadier de gendarmerie ne s'attribuaient pas moins l'honneur d'avoir délivré la ville d'une bande de brigands. Ils étaient persuadés que les voleurs avaient renoncé à leurs entreprises nocturnes, se sentant incapables de résister plus longtemps à l'œil de lynx de M. le commissaire de police et de MM. les gendarmes. M. Galerne triomphait ; il jouissait, glorieux de son triomphe, et il recevait d'un air majestueux les félicitations de MM. les bourgeois. Mais voici qu'à la fin d'octobre, par une belle matinée, une terrible nouvelle se répandit dans la ville. Les vols avaient recommencé, et avec quelle audace, avec quelle scélératesse, bon Dieu ! Les brigands, associant le sacrilège à l'indélicatesse, avaient dévasté l'église de Notre-Dame.

Le marché, qui justement se tenait sur la place, devant l'église, était en révolution. Les marchandes de chabichous (1) s'agitaient ; la poissonnerie était tumultueuse. Les langues galopaient, il fallait voir ! Oh ! depuis la révolution, on n'avait jamais rien vu de pareil. Quelle profanation, mon doux Jésus, le tronc des pau-

(1) Fromage excellent, fabriqué au faubourg de Montbernage.

vres avait été forcé, et aussi le tronc destiné aux frais du culte, et aussi la boîte où s'amassaient les pieuses aumônes destinées à l'érection d'un grand séminaire. Pour le tronc des pauvres, le mal n'était pas grand, car on n'y trouvait d'ordinaire que quelques gros sous et une assez grande quantité de liards. En ce temps-là, les dévotes de Poitiers en avaient toujours une ample provision pour leurs aumônes. Songez donc, avec quatre liards, on faisait quatre fois œuvre pie : on soulageait quatre malheureux ! Le système décimal a beaucoup gêné les bonnes âmes poitevines ; les centimes ne sont pas sur la place aussi abondants que l'étaient les liards.

Donc le tronc des pauvres n'était pas riche, mais le tronc des frais du culte et celui du grand séminaire étaient toujours pleins. C'était la mode d'y laisser tomber des pièces blanches après les avoir tirées de sa bourse et les avoir tenues bien ostensiblement au bout des doigts. Hélas ! les voleurs avaient laissé les liards, mais ils avaient emporté les pièces blanches.

Les voleurs ne s'en étaient pas tenus là : ils s'étaient transportés à l'autel et ils avaient fait main basse sur les objets sacrés. L'ostensoir, les patènes, les burettes ornées d'argent, le saint-ciboire, tout avait disparu. A la sacristie, enfin, pillage général : les chasubles, les étoles, les ornements de l'autel, la bannière de la Fête-Dieu, les glands d'or du dais, le camail de M. le curé, qui était chanoine : on ne retrouvait plus rien. Les voleurs n'avaient dédaigné que les surplis de MM. les vicaires.

Comment ils étaient entrés ? Tout simplement par une des portes de côté de l'église : la serrure avait été fracturée. Comment ils étaient sortis ? Tranquillement, par la même voie.

Qui le premier s'était aperçu du vol, avait donné l'alarme ? M. Giraud, le digne sacristain, qui venait balayer son église. Pauvre cher homme ! un tremblement l'avait pris, la voix lui avait manqué ; il n'avait pas eu la force d'appeler, de crier au secours ; il s'était presque évanoui. Il en ferait une maladie, bien sûr !

On était allé chercher M. le curé, il était venu ; puis le premier vicaire, qui arrivait pour la première messe du matin ; puis les sous-diacres, puis les chantres, puis les clergeons, puis le bedeau, puis les marguilliers et le conseil de fabrique tout entier. Enfin, Monseigneur, réveillé tout exprès, et il s'en était plaint, avait délégué son vicaire général, M. de La Roche-Monteix. Celui-ci

était le premier qui n'avait pas perdu la tête. Il était resté d'autant plus calme, qu'il lui était parfaitement égal qu'on eût volé ou non à Notre-Dame, et qu'il voyait même dans l'événement le texte d'un sermon de première catégorie. Sans compter que le soir, dans le salon de madame la marquise de Mausabré, née de Montmartin, il aurait un fort succès.

M. de La Roche-Monteix prit tout de suite la dictature au milieu de l'universelle lamentation. Il donna l'ordre au sacristain et au bedeau de faire évacuer l'église et de fermer les portes, avec injonction de ne laisser entrer qui que ce fût ; puis on alla quérir la police et la gendarmerie. En attendant, M. de La Roche-Monteix défendit qu'on touchât à rien dans l'église, afin que tout fût dans l'état où les voleurs l'avaient mis.

La consternation était générale. Aussi quand le premier tricorne parut à la porte basse de Notre-Dame, il parut au curé, aux vicaires, au sacristain qu'ils étaient sauvés. Ce tricorne appartenait au maréchal des logis de gendarmerie. Derrière lui marchaient quatre gendarmes en grande tenue ; le commissaire de police suivait un peu en arrière, causant avec un petit monsieur de piètre apparence, que personne ne connaissait.

— Vous m'ennuyez avec vos voleurs, disait ce dernier, qui n'était autre que notre excellente connaissance Degrange, nouvellement revenu à Poitiers, vous m'ennuyez ; j'ai bien d'autres chats à fouetter. Si vous croyez que c'est pour travailler dans cette partie-là que Son Excellence M. le duc de Rovigo m'a envoyé ici ! Enfin, pour être agréable à un collègue, je veux bien vous donner un coup de main, mais dépêchons-nous.

Déjà les gendarmes avaient commencé une enquête minutieuse. Ils examinèrent avec soin la porte par où les voleurs avaient dû passer, les tronc brisés, les armoires de la sacristie et le reste. Partout l'effraction avait été accomplie de la même manière, tranquillement, sans précipitation. On y sentait une main sûre, exercée, et des instruments de choix.

— Voyez donc, monsieur le commissaire de police, dit le maréchal des logis, croyez-vous que ce soient des apprentis qui travaillent aussi proprement que cela ?

— Oui, répondit le commissaire de police, ce sont évidemment des voleurs de profession ou des serruriers. Mais voici, continuait-il en se tournant vers Degrange, voici précisément ce qui dérouta nos recherches et ce qui me confond. Tous les ouvriers

serruriers de la ville sont très honnêtes ; il n'y en a pas, du reste, un seul dont la conduite n'ait été l'objet d'une enquête sévère. Quant aux voleurs de profession, où les prendre ? où se cachent-ils ? Nous n'avons pas ici de population flottante ; nous n'avons pas de repris de justice. C'est à s'y perdre !

Degrange ne soufflait mot. Il regardait autour de lui d'un œil en apparence indifférent. On chercha dans la sacristie, où régnait un désordre épouvantable. Aucun indice, rien qui pût mettre la police sur la piste. Le commissaire et les gendarmes allaient de la porte à l'autel, de l'autel à la sacristie, et ils échangeaient des regards désappointés. On entendait sur la place la foule qui grouillait et bourdonnait. Les rêves de gloire de M. le commissaire de police Galerne s'envolaient ; il se voyait déjà la fable de la ville.

Tout à coup M. Degrange, qui, machinalement, tâtait avec sa canne à droite et à gauche, sentit, dans un coin obscur, un objet qu'on n'avait pas encore aperçu. Il le ramena du bout de sa canne, et le levant à hauteur de ses yeux :

— Qu'est cela ? dit-il.

Cela, c'était une vieille casquette, laquelle probablement avait été oubliée là par les voleurs. Chacun l'examina curieusement.

Au milieu du silence général, un gendarme dit entre ses dents :

— Ai-je la berlue ? Je jurerais que c'est la casquette du père Descosses.

Degrange seul entendit. Il tressaillit et serra violemment la main du gendarme comme pour le faire taire. Celui-ci roula de gros yeux ébahis.

— Veuillez rédiger votre procès-verbal, monsieur le commissaire, dit Degrange en mettant la casquette sous sa redingote ; nous nous retrouverons à la mairie. Moi, j'ai une idée ; je vais aller voir ce qu'elle vaut, en compagnie de ce brave gendarme que M. le maréchal des logis voudra bien me céder pour quelques instants.

Degrange et le gendarme sortirent et fendirent rapidement la foule. Ils montèrent l'escalier qui, de la place du Marché, conduit au Palais-de-Justice. Degrange emmena le gendarme dans un coin, et là, d'une voix tremblante d'émotion :

— Vous croyez, dit-il, que cette casquette appartient à Descosses, le concierge de la Visitation ?

— J'en mettrais la main au feu ; je lui ai vu cette casquette ou une toute pareille, cent fois sur la tête. Du reste, nous pouvons aller la lui montrer ; on la lui aura volée, à ce brave père Descosses.

Degrange sourit.

— Quel trait de lumière, pensait à part lui le chef du service particulier de M. le duc de Rovigo. Si mon instinct ne me trompe pas, tout est expliqué du même coup. Oui, c'est cela, ce ne peut être que cela. Ces vols répétés, ces voleurs insaisissables, et qui savent leur métier, quand il n'y a pas à Poitiers un seul repris de justice ! Descosses est de la bande, et la bande loge à la Visitation. Pas mal combiné pour un provincial ! Et si les voleurs sortent, pourquoi les politiques ne sortiraient-ils pas aussi ? Cela donnerait la clef de tout. Je comprends, maintenant, comment il se fait que, depuis l'arrestation de Rochereuil et de Georget, la Censure de la Société ait continué à se réunir à Poitiers. Les rapports ne mentaient pas. Décidément le hasard est notre maître ; sans lui, on n'arriverait à rien. Ah ! mon Rochereuil, je crois que je te tiens cette fois ! Si tu n'as pas bientôt douze balles dans la tête, je jouerai de malheur.

Le gendarme était toujours là, plus ébahi que jamais.

Degrange le congédia en lui recommandant un silence absolu.

— Si tu veux passer brigadier, mon cher, pas un mot, même à ton maréchal des logis.

Le gendarme rougit de surprise et de joie ; il fit le salut militaire et tourna sur les talons.

Degrange aussitôt se dirigea d'un pas rapide vers la Visitation. Il frappa, et Descosses vint lui ouvrir ; le concierge était seul dans son guichet.

— Voici, lui dit Degrange d'un ton péremptoire, un ordre de M. le ministre de la police. Faites-moi descendre sur-le-champ le détenu Rochereuil.

C'était pour Descosses un coup de massue en plein sur le crâne. Les jambes lui flageolèrent. Son visage rougeaud se décomposa ; ses joues violacées verdirent.

— Je crois, balbutia-t-il, que M. Rochereuil est couché. Il était indisposé ce matin.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux de Degrange.

— Eh bien ! dit-il froidement, si ce détenu est malade, conduisez-moi dans sa chambre.

— Mais il dort, répliqua Descosses, en essayant de reprendre son aplomb.

— Ah ! il dort ; c'est différent ; l'abbé Georget dort-il aussi, lui ?

Descosses ne répliqua mot. Ses petits yeux étaient agrandis par la terreur, et ses dents claquaient. Degrange tira la casquette qu'il avait cachée jusqu'à ce moment.

— Connais-tu cela ? dit-il.

— C'est, c'est une cas..., cas..., casquette, répondit Descosses en bégayant.

— C'est la tienne, et je l'ai trouvée ce matin dans la sacristie de Notre-Dame. Comprends-tu ?

Descosses fit un effort violent sur lui-même.

— Non, dit-il, cette casquette n'est pas à moi ; voilà la mienne, la voilà accrochée au mur.

— Écoute, reprit Degrange d'une voix brève et dure, je n'ai pas de temps à perdre. Je vais te dire ton fait sans prendre la peine de t'interroger plus longtemps. Cette casquette a été laissée à Notre-Dame, cette nuit, par toi ou par un de tes complices ; en tous cas, elle sort de la prison. Tu es un brigand ! c'est toi qui as volé tout cet hiver dans Poitiers ; les détenus sont tes complices. Si on fouillait ici, on trouverait des rossignols et des ciseaux à froid. Ce n'est pas tout : les politiques sortent quand ils veulent. Ils t'ont payé ou ils ont découvert ton commerce et ils t'ont fait chanter. En ce moment même Rochereuil et Georget se promènent. Tu es servi, mon homme !

Descosses tournait autour du guichet, comme un ours dans sa fosse. Il serrait les poings, et les veines de son cou et de son front se gonflaient.

— Oh ! ne sois pas méchant, reprit Degrange avec calme ; si tu bouges, je te refroidis.

Descosses continuait à tourner sans rien répondre ; il soufflait bruyamment. Il alla à la fenêtre, l'ouvrit et respira à pleins poumons ; puis il revint vers Degrange, et, se plantant devant lui les mains dans les poches de sa veste :

— Eh bien, ça y est, dit-il d'une voix insolente ; fais-moi emballer !

— N'allons pas si vite que ça ! Tu avoues, c'est déjà gentil. Maintenant, réponds à mes questions.

— Si ça me plaît. Je suis pris, mais je ne vendrai pas les amis. Je me f... de toi et de toute la rousse.

— Mon homme, je t'avertis que ces manières-là ne te réussiront pas avec moi. File doux, c'est ce que tu as de mieux à faire. Écoute-moi : si tu es franc et si tu marches droit, je ne te garantis pas que tu garderas ta place; tu comprends que ce serait au-dessus de mes moyens; mais là-bas, tu auras des douceurs, et je te promets que tu n'y resteras pas trop longtemps; puis, je te ferai venir à Paris, je t'emploierai dans la musique (1), et si tu te conduis bien, tu auras ta grâce dans cinq ou six ans. Si, au contraire, tu fais le malin, eh bien, mon bonhomme, je t'envoie à Rochefort et je m'arrangerai pour qu'on t'y règle ton affaire, et promptement; choisis.

— C'est tout choisi, mon maître. Je dirai et je ferai ce que vous voudrez. Vous me tenez.

— Quand Rochereuil et Georget ont-ils quitté la Visitation?

— Le jour même où l'on m'a amené les cinq autres politiques qui sont au secret; c'est-à-dire non, la veille.

— Très bien. Ils doivent revenir?

— Ils me l'ont promis.

— Tu crois qu'ils tiendront leur promesse?

— Oui, les autres fois ils sont revenus; ils n'étaient pas forcés de me dire ça : j'aurais été tout de même obligé de les laisser filer, au risque de perdre ma place, puisqu'ils savaient tout et qu'ils me menaçaient de me dénoncer.

— Comment l'avaient-ils appris?

(1) Dans la langue des prisons, on entend par *musiciens* les condamnés qui, en retour des révélations qu'ils ont faites et des services qu'ils sont disposés à rendre à la police, obtiennent de rester à Paris au lieu de subir leur peine au bagne ou dans les maisons centrales. Ils occupent à la Roquette, à la Conciergerie, à Sainte-Pélagie, de petits postes de confiance. Ils sont *auxiliaires*, garçons de bains, infirmiers, *aboyeurs*. C'est la police particulière du brigadier et du directeur. *Ils se mettent à table* tous les matins, c'est-à-dire que tous les matins ils vont au rapport. Comme ils ont beaucoup voyagé, ils connaissent à merveille le personnel des bagnes et des centrales; aussi leur principale fonction est de reconnaître les repris de justice qui cachent leur identité. Lorsqu'il se trouve un de ces derniers, ou supposé tel au Dépôt de la Préfecture de Police, cette brève dépêche est expédiée à tous les directeurs : « Envoyez la musique! » Et de Sainte-Pélagie, de la Roquette, de la Santé, de la Conciergerie, la musique *rapplique* au Dépôt. Le musicien qui reconnaît un ancien camarade reçoit une gratification.

— Je crois que c'est cette petite vermine de Louis, le frère de M. Rochereuil, qui nous a suivis une nuit.

— Combien de fois sont-ils sortis?

-- Une fois, M. Rochereuil et l'abbé; une autre fois, M. Rochereuil tout seul, et puis, la dernière fois ensemble.

— Comment rentrent-ils d'habitude?

— Comme nous, par les jardins de la rue des Hautes-Treilles; de là, ils sautent dans la ruelle et je les attends pour leur ouvrir la petite porte qui donne sur le coteau, là où il n'y a pas de factionnaire.

— Comment sauras-tu quelle nuit tu dois les attendre, cette fois?

— M. Louis me prévientra; c'est convenu avec eux.

— Ecoute maintenant, et tâche de bien me comprendre. J'ai idée, comme toi, que Rochereuil et Georget reviendront. Comme je veux les pincer et que pour cela j'ai besoin de toi, quant à présent, nous ne nous occuperons pas de l'affaire de Notre-Dame et de tes autres tours. Je vais arrêter l'instruction.

— Ah! monsieur Degrange, si vous étiez généreux, vous me prendriez tout de suite dans votre police; je *donnerais* tous mes hommes et le recéleur aussi!

— Honnête garçon, va! Tâche de ne pas dire de sottises. Je suis pressé. Tu vas donc, jusqu'à nouvel ordre, rester en apparence concierge de la prison. Comme tu serais bien capable de te donner de l'air, un de mes agents viendra loger ici, et il ne te quittera pas d'une semelle. Si tu dis un mot à âme qui vive, rien ne va plus et tu pourras au pré. Quand le jeune Rochereuil sera venu te prévenir que nos deux gaillards doivent rentrer, tu m'avertiras, voilà tout. Le reste me regarde.

— Oh! je comprends, vous ne pouvez pas vous passer de moi pour les pincer. Naturellement, s'ils apprenaient qu'il m'est arrivé malheur et que ce brave père Descosses n'est plus là pour leur ouvrir la porte, ils fileraient. Et, vous le savez, ils sont malins; c'est pas vos mouches qui les repigeraient. Voilà pourquoi vous ne me coffrez pas tout de suite. Mais, dites donc, monsieur Degrange, comment que vous feriez, si je ne voulais pas?

— Ah! tu recommences? Tu m'as entendu tout à l'heure... ne me fais pas répéter et méfie-toi, si tu tiens à ta peau. Ta femme en est-elle?

— Oh! non, monsieur Degrange, répondit Descosses en joi-

gnant les mains, je vous jure que non ; la pauvre chère âme ! elle ne se doute seulement de rien. Il n'y a pas plus innocent sur la terre, monsieur Degrange.

— Innocente ou non, tu as besoin qu'elle reste dehors. Je comprends ton truc, mon homme. Eh bien, voilà mon dernier mot, si tu ne marches pas droit, je lui fais donner ses petits cinq ans, à ta femme.

— Je marcherai, monsieur Degrange, je marcherai.

— A la bonne heure. Maintenant, œil ouvert et bouche close. A la première nouvelle de Rochereuil et de Georget, préviens-moi. Un de mes hommes va venir s'installer ici ; tu diras que c'est un aide gardien que tu prends pour te soulager. Ah ! à propos, combien sont-ils de ta bande dans la prison ?

— Trois, monsieur Degrange.

— C'est toi qui as eu l'idée ?

— Oh ! non, monsieur Degrange ; c'en est un que j'avais eu le malheur de connaître dehors.

— Bon, bon, on les enlèvera ce soir ; ils pourraient t'ennuyer et nous gêner.

Tout étant ainsi convenu, Degrange sortit ; il se frottait les mains avec une joie extraordinaire.

— Pourvu qu'ils reviennent, disait-il en lui-même. Oui, ils reviendront. Je ne vois pas encore leur plan, mais j'en sais assez déjà pour les envoyer à la plaine de Grenelle.

## XXVI

La maison de campagne où s'était retirée madame Rochereuil pendant l'absence de son fils, afin qu'on ne s'étonnât pas de ne plus la voir aller à la prison, était située à quelques centaines de pas du village des Roches-Prémarie, distant de Poitiers d'environ trois lieues. C'était une habitation isolée. Madame Rochereuil y était seule avec un métayer et sa femme, qui occupaient un corps de logis attenant à la maison de maître, et qui la servaient. Tous les deux ou trois jours, Louis, qui était resté à Poitiers, venait à cheval dire à sa mère qu'il n'avait pas encore de nouvelles, et le lendemain matin, il repartait.

Ces entrevues de la mère et du fils se passaient tristement.

Madame Rochereuil était profondément désolée ; elle avait demandé à ses fils de la prévenir quand le moment critique serait venu. Ils l'avaient fait, et elle ne leur avait adressé ni un reproche, ni une prière qui pussent ou les troubler ou les faire hésiter : elle l'avait promis ! Mais elle tremblait au moindre bruit, comme si elle eût eu quelque chose à craindre pour elle-même. Les jours où elle attendait Louis, elle allait sur le chemin de Poitiers aussi loin qu'elle le pouvait, suivie du chien de Pierre, un bel épagneul noir marqué de feu, qui sautait autour d'elle et qu'elle ne perdait pas des yeux, car ce chien d'ordinaire la prévenait de l'arrivée de Louis. Tout d'un coup, Neptune, c'était son nom, dressait les oreilles et levait haut la tête, le nez au vent ; puis il partait, dans la direction de la ville, de toute la vitesse de ses jambes. Quelques moments après, madame Rochereuil entendait le bruit du cheval lancé au galop. C'était Louis qui approchait : du plus loin qu'il voyait sa mère, il lui faisait de la main un signe qu'elle comprenait. Cela voulait dire qu'il ne savait encore rien. Madame Rochereuil alors était à la fois rassurée et inquiète : rassurée, parce qu'elle redoutait chaque jour de recevoir une affreuse nouvelle ; inquiète, parce que les semaines se succédaient sans que Pierre eût donné signe de vie. Il y en avait déjà trois qu'il était parti.

Un soir, Louis et sa mère étaient dans la salle à manger, assis auprès du feu. Il faisait très froid. Madame Rochereuil rompit un long silence :

— Le reverrons-nous ? dit-elle.

— Mais oui, mais oui, répondit Louis. S'ils avaient échoué, s'ils avaient été arrêtés, on le saurait déjà à Poitiers. Les autorités seraient prévenues et il en aurait transpiré quelque chose. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! ajouta-t-il avec une gaieté forcée.

Madame Rochereuil soupira. Puis tous deux restèrent plongés dans leurs réflexions.

Neptune était étendu tout de son long devant le feu. Il semblait dormir ; mais de temps en temps, par exemple quand on prononçait le nom de Pierre, sans lever la tête il ouvrait son œil intelligent et battait légèrement le parquet de sa queue.

Il était onze heures, et madame Rochereuil allait se retirer, lorsque Neptune, d'un seul bond, se dressa sur ses quatre pattes et s'élança vers la porte, mais sans aboyer.

— Louis, voilà ton frère ! s'écria madame Rochereuil.

C'était bien lui, en effet. Une minute après, il entra avec l'abbé Georget. Tous deux étaient très pâles : leurs habits étaient fripés et couverts de poussière ; ils avaient voyagé nuit et jour, dormant en voiture et mangeant quand ils avaient le temps.

Madame Rochereuil se jeta au cou de son fils, et elle ne put que lui dire : « Ah ! mon enfant ! mon enfant ! » Pierre et l'abbé serrèrent la main de Louis ; puis madame Rochereuil se rassit silencieuse.

— Eh bien ? demanda Louis.

— Eh bien, reprit l'abbé, tout est manqué encore une fois...

— Voulez-vous que je vous laisse seuls, messieurs ? interrompit doucement madame Rochereuil.

— Non, mère, je désire, au contraire, que tu restes ici ; je vais avoir besoin de toi tout à l'heure.

Madame Rochereuil regarda Pierre, et elle se dit que pour qu'il parlât ainsi, il fallait que la situation fût bien grave.

Pierre Rochereuil alors expliqua ce qui s'était passé, sans entrer dans les détails, pour ne pas effrayer sa mère ; mais elle le ne comprit que trop ! Il dit comment ils étaient arrivés trop tard, en pleine déroute de Leipsig. Il raconta la mort de leurs amis, Décimus, Debray et les autres ; son entrevue avec Philopœmen, le refus du maréchal, l'abandon de Fouché. Louis écoutait en serrant les poings. Madame Rochereuil, à mesure que son fils parlait, devenait plus pâle.

— Eh ! malheureux ! s'écria-t-elle, tu es revenu ! tu n'as pas profité des offres qu'on te faisait de passer à l'étranger ! Tu es revenu ! Et vous aussi, continua-t-elle en se tournant vers l'abbé, vous aussi ! Vous voulez donc braver la mort ?

L'abbé ne répondit rien. Les paroles de cette mère le navraient. Pierre s'approcha de madame Rochereuil, et lui prit les mains.

— Écoute-moi, mère, dit-il, et tu me jugeras. Cinq de nos amis, de nos frères, se sont généreusement livrés eux-mêmes pour servir la cause. Ils sont en prison, ils sont à la merci de Bonaparte. Est-il juste qu'ils payent pour nous, surtout quand, au risque de quelque danger, je puis les sauver ? L'abbé et moi, nous avons des intelligences à la Visitation ; Descosses est dans nos mains. La nuit prochaine, nous rentrerons, et il faudra bien qu'ensuite il nous laisse partir tous ensemble. Il a le couteau sur la gorge, il obéira, nous simulerons une évasion, et dans trois

jours nous serons dehors... Tu vois, mère, qu'il n'y a pas de quoi s'effrayer...

Madame Rochereuil écouta sans interrompre. Elle savait bien, elle, que le danger était terrible, mais elle avait le cœur trop haut pour désapprouver son fils. Elle répondit simplement :

— Tu as bien fait, mon enfant.

Louis comprit alors qu'il fallait distraire sa mère et l'arracher à ses pensées.

— Eh bien ! s'écria-t-il, rien n'est perdu. C'est partie remise, voilà tout. Ah ! si M. Bonaparte croit qu'il nous lassera, il se trompe. Tant plus il tyrannisera, tant plus nous conspirerons. D'abord, moi, j'aime mieux cela que d'étudier le droit intermédiaire, et même le Code Napoléon. Le Code Napoléon, si ça ne fait pas pitié ! Un mauvais Corse qui se mêle de donner son nom aux lois françaises ! Oui, ma foi, les... complots, c'est plus gai ! On se sent vivre ! Voyons, Pierre, un peu de gaieté ! Et vous, l'abbé, ne prenez donc pas votre mine de déterré, de défroqué, je veux dire. Une évansion, ça va être amusant ! Juliette et moi, nous vous aiderons.

Louis, à peine le nom de Juliette prononcé, devint très rouge. Il comprit qu'en parlant devant sa mère, il venait de dire une sottise.

— Quoi de nouveau à la prison ? lui demanda Pierre.

— Rien absolument. Ce matin encore, j'ai vu le père Descosses à la fenêtre, qui fumait sa pipe. Le vieux brigand ! et pourtant cette semaine on a encore volé !

— Où cela ?

— A Notre-Dame. Ils ont mis l'autel et la sacristie au pillage.

— La police n'a rien découvert ?

— Rien. Et Descosses avait l'air le plus placide du monde. L'abbé lui aurait donné le bon Dieu sans confession !

— Bon. Alors, voici ce que nous ferons. Nous avons laissé notre voiture aux Roches. Nous allons retourner à l'auberge, et nous arriverons avant le jour, où tu sais, Louis. Nous passerons là tranquillement la journée. Toi, tu partiras demain matin, et tu iras prévenir Descosses de notre retour. Si tout va bien à la Visitation, si tu ne nous envoies rien dire, nous entrerons en ville à la nuit, et nous serons à la petite porte de la Visitation à l'heure accoutumée.

— C'est entendu, répondit Louis. Ensuite, qu'aurai-je à faire ?

— Mais rien !

— Comment ! rien ? Mais le lendemain ou après, ne vous aiderai-je pas ?

— Le lendemain, tu seras loin d'ici et loin de Poitiers.

— Comment cela, frère ? je ne te comprends pas.

— Tu vas me comprendre, mon cher enfant. Tu ne nous es pas utile, ici ; au contraire, tu ne pourrais qu'éclairer involontairement les recherches de la police. Si par impossible nous ne réussissons pas, pourquoi te compromettre avec nous ? Si nous réussissons, la police, Drault et Degrange se vengeraient certainement sur toi. C'est ce que je ne veux pas non plus. Tiens, voici un passeport qui te va parfaitement. Tu partiras demain pour Nantes. Là, tu trouveras notre ami Allard. Tu le connais, il te procurera le moyen de t'embarquer dans quelque petit port du voisinage, sur une de ces goëlettes qui font la contrebande avec l'Angleterre ; en attendant, il te cachera.

Louis baissait la tête et fronçait le sourcil. Il répondit à voix basse :

— Je ne veux pas te quitter. Je resterai avec toi jusqu'au bout. Je ne veux pas fuir sans toi.

Madame Rochereuil ne se mêlait pas à ce débat, mais elle écoutait avec anxiété, couvant Louis des yeux.

Pierre parla alors d'un ton impératif.

— Il le faut, je le veux. Je te le répète : ici tu me gênerais.

Louis secouait la tête ; on voyait que sa résolution était bien prise.

Pierre reprit :

— Tu le vois bien, mère, j'avais raison de dire tout à l'heure que j'aurais besoin de toi. Le moment est venu ; parle à cet entêté ; décide-le à suivre mon conseil.

— Louis, mon cher fils ! je t'en prie ! murmura madame Rochereuil.

Elle ne put en dire davantage ; mais que cette voix entrecoupée et que ces regards suppliants avaient de puissance !

Louis s'était levé ; il se promenait à grand pas, et il répétait :

— Non ! non ! ce serait lâche !

Pierre à son tour se leva :

— Pardon, mère ! cria-t-il ; laisse-moi prêcher un peu ce vilain garçon.

Il prit alors son frère par le bras, l'entraîna dans un coin en lui serrant violemment le poignet :

— Tu parles de lâcheté, malheureux ! lui dit-il d'une voix qu'il contenait à peine. Sais-tu ce qui serait lâche ? c'est, par amour-propre, de briser le cœur de notre mère. Ne vois-tu pas qu'elle va tout à l'heure éclater en sanglots ? Veux-tu qu'elle nous perde tous les deux à la fois ? Si je ne réussis pas, si je ne puis sauver nos amis et m'évader avec eux, si je meurs, qui la consolera, cette pauvre mère, qui aura bientôt peut-être épuisé toutes les douleurs ? Tiens ! regarde-la, Louis : elle fait des efforts surhumains pour paraître calme... Cela est affreux à voir ! Crois-tu que si l'honneur ne me commandait pas impérieusement de rester, je ne fuirais pas, et sur l'heure, pour lui épargner les larmes qui lui restent ? Tu n'es pas engagé, toi, Louis ! Tu peux agir librement. Pars, mon frère, je t'en conjure. Si je ne te crois pas en sûreté, si je ne suis pas assuré que tu lui restes, à cette mère qui nous aime tant, je n'aurai pas le calme ni le sang-froid qui me seront nécessaires bientôt.

— Tu le veux, dit Louis, les larmes aux yeux. Soit ! je partirai.

Les deux frères revinrent alors vers madame Rochereuil.

— Eh bien ! mère, dit Pierre, c'est entendu : Louis partira demain pour Nantes, et nous, l'abbé, nous rentrerons dans cette vieille Visitation. Bah ! nous n'y resterons pas longtemps !

Madame Rochereuil réfléchissait.

— Monsieur Georget, demanda-t-elle tout d'un coup, est-ce que je puis, ici ou à Poitiers, vous servir à quelque chose ?

— Non, madame, non ; notre plan est tracé, toutes nos mesures prises. C'est l'affaire d'une nuit ; nous savons où nous cacher d'abord, et ensuite comment quitter Poitiers sans danger.

— Cela est vrai, Pierre ?

— Oui, ma mère. N'aie aucune inquiétude. Tu n'entendras pas parler de nous pendant une quinzaine de jours, voilà tout.

— S'il en est ainsi, reprit madame Rochereuil, je conduirai Louis à Nantes ; un jeune homme voyageant avec sa mère sera moins suspect. N'est-ce pas Pierre ? Je ne le quitterai que lorsqu'il sera embarqué. Je connais Nantes et les environs, continuait-elle avec un léger tremblement dans la voix, cela peut être utile. Qu'en penses-tu, Pierre ?

Rochereuil vint embrasser sa mère.

— Ah ! lui dit-il avec un respect mêlé d'admiration, toujours la même !

— N'ayez pas peur, mes enfants, dit encore madame Rochereuil : j'ai du sang-froid et de la force quand il le faut, vous le savez, et puis, je suis femme, c'est-à-dire un peu rusée. Tu l'as bien vu à la prison, Pierre.

Elle puisait dans son amour maternel la force de plaisanter.

Il se faisait tard, et le moment des adieux était arrivé. Chacun le sentait ; aussi personne ne rompait le silence.

— Allons, dit enfin Pierre Rochereuil d'une voix altérée, il faut nous séparer : nous avons à peine le temps d'arriver à Poitiers avant le jour. Louis, tu nous accompagneras jusqu'aux Roches ; j'ai encore quelques instructions à te donner.

Puis il s'approcha de sa mère et la prit dans ses bras. Elle le tint longuement sur son cœur, en lui disant à l'oreille :

— Mon enfant, songe à moi !

L'abbé Georget s'avança.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, madame, lui dit-il, cela me portera bonheur ?

Les trois hommes s'éloignèrent.

Madame Rochereuil, restée seule, tomba comme accablée dans son fauteuil ; mais elle se releva presque aussitôt.

— Pas de faiblesse ! se dit-elle, j'ai besoin de toutes mes forces.

Elle leva alors les yeux vers le portrait de son mari :

— Toi, dit-elle, que j'ai tant aimé, que ton souvenir me donne du courage !

C'est ainsi qu'elle priait.

Au milieu de ses angoisses, madame Rochereuil était fière de ses enfants : elle les admirait. Si désolée qu'elle fût, elle les aurait moins aimés s'ils avaient été autrement. Leur honneur lui coûtait plus cher que sa vie. Elle les voulait grands et dignes jusqu'au bout. Enfin, elle serait bien allée se jeter, elle, aux pieds de Bonaparte, mais elle ne leur aurait pas demandé de s'abaisser pour obtenir leur grâce.

A. RANC.

(A suivre.)

---

---

# LA RUE EN AOÛT

---

## I

### POTACHES A PERPÈTE

De mon temps, on appelait ainsi ceux qui ne sortaient jamais du lycée, jamais, jamais, pas même aux grandes vacances. Potaches à perpète, c'est-à-dire à perpétuité!

Il y en a encore. J'en ai rencontré l'autre jour une demi-douzaine en promenade, sous la conduite d'un jeune pion mélancolique, qui, lui non plus, ne prenait pas de congé, sans doute afin de préparer sa licence pour la session d'octobre.

Oui, en promenade, les malheureux, au milieu du mois d'août.

Les *copains* sont à la campagne, à la mer, chez les grands-parents qui les gâtent. Ils boivent l'air libre, fument des cigarettes ailleurs qu'aux lieux, mettent des faux-cols, sont amoureux des bonnes, et ne se souviennent guère des pensums et des retenues d'antan.

Eux, les pauvres petits galériens, ils continuent à vivre entre les murs lépreux du *bahut*, couchant dans les dortoirs déserts, traînant leur ennui parmi les études vides, les classes silencieuses, les cours mornes; et les retenues d'antan leur semblent regrettables à côté de ces vacances qui n'en finissent pas.

Comme c'est long, ces deux mois sans bruit, sans jeux, sans société! Au moins, pendant les retenues, on entendait crier les autres dans la cour voisine. Avant la fin de la récréation, on avait

encore cinq minutes pour se dégourdir les jambes et se tremper un peu dans le tapage. Maintenant, le lycée est muet comme un tombeau.

On les mène bien en promenade; mais quoi? ce n'est plus pour faire une bonne partie de barres aux Tuileries, ou aux Invalides, en bande nombreuse, avec des causeries et des éclats de rire plein les rangs. Aujourd'hui, on marche en petit groupe derrière le pion, on rôde le long des tableaux du Louvre, quand il pleut, et quand il fait beau, le long des boutiques. Et c'est là tout le plaisir.

Oh! comme c'est long, ces deux mois de solitude! Pauvres potaches à perpète!

Les vacances dernières ont déjà passé ainsi. Et les prochaines passeront de même. Et bien d'autres encore! jusqu'au baccalauréat, s'ils y arrivent. C'est-à-dire jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans. Et cela dure depuis l'âge de sept ou huit ans. Dix ans de prison, quoi! Dix ans pour des gamins, n'est-ce pas à perpétuité?

Ce sont des noirs, en général, des Haïtiens, des Martiniquais. Nous les appelions aussi des *Lantillards*, parce qu'ils étaient des Antilles.

Tout petits, jolis négrillons, avec leurs dents de loup et leurs yeux d'oiseau, ils arrivaient, encore imprégnés de senteurs marines, encore luisants du soleil de là-bas. A peine débarqués au Havre ou à Saint-Nazaire, on les expédiait au lycée, ahuris, grelottants, pleins de souvenirs dorés et de rancœurs amères, et c'est pour dix ans qu'ils devaient dire adieu aux brises odorantes, aux verdure, à la liberté.

Ils n'avaient pas de *correspondants* pour les faire sortir.

Quand nous revenions à la rentrée, ils semblaient redevenus des sauvages. Cela ne me frappait pas alors. Mais aujourd'hui, en me rappelant, je revois et je comprends leurs figures curieuses et farouches, leurs allures de bêtes captives. Il leur fallait un bon mois pour reprendre langue avec nous et pour recommencer à jouer.

Leurs meilleurs amis étaient le *tapin* et le lampiste, surnommé *suce-mèche* ou *pisse-huile*, avec qui ils avaient fait connaissance intime pendant les deux mois où ils ne voyaient plus personne. Le *tapin*, passe encore! c'était un ancien soldat, qui racontait ses campagnes. Mais le *pisse-huile*! Une espèce d'idiot, à l'œil hagard, aux doigts gras, abruti, ne vivant qu'avec ses lampes,

et qui bégayait. Fallait-il s'embêter, pour devenir l'ami de cet infirme! Oh! les pauvres potaches à perpète!

Tels je les ai connus jadis, tels je les ai retrouvés l'autre jour, marchant à la queue-leu-leu sous les arcades de la rue de Rivoli. Les voilà bien, boudinés dans leurs tuniques comme des singes savants, le képi trop petit soulevé par la laine bouffante de leurs cheveux, leurs pieds fins mal à l'aise dans les gros souliers cloués. Voilà bien leur pas élastique, leur dandinement du buste roulant sur les hanches, et le balancé de leurs bras trop longs. Ils ont toujours, aussi, leur air triste, air de prisonniers et d'exilés!

Et je me suis rappelé soudain ceux de mon temps, et leurs confidences sur les deux mois lamentables, et leur étrange amitié pour *Suce-Mèche*. Dans ma mémoire sont encore revenus danser les mots zézayants et gazouillants de leurs chansons créoles, de ces chansons qu'ils aimaient à fredonner pendant la récréation du soir, alors qu'ils se pelotonnaient dans le dernier rayon de soleil pour avoir moins froid. Je ne sais pas comment s'écrivent ces mots, mais voici les sons à peu près :

Kari lalo,  
Milatresso tou pique sou sou na...

Et encore celle-ci, dont la musique berceuse avait comme un clapotis de vagues, et dont les paroles se noyaient dans le flou des *r* mouillés :

Méné gaille là,  
Méné gaille là  
Pour nous caresser li.  
Dites-moué qui vous a mené ici?  
C'est moussié Saint-Alary.  
Charles Roffina,  
Roffina, fina,  
Morocoille la mouri.  
Charles Roffina,  
Roffina, fina,  
Morocoille mouri là.

En passant près d'eux, l'autre jour, j'ai murmuré cette cantilène de leur pays, et j'ai vu un sourire traverser leurs grands yeux tristes.

D'ailleurs, je ne sais si je me trompe, ou si bien c'est un effet de l'âge (déjà!) qui embellit les choses d'autrefois; mais il me sem-

ble que, de mon temps, les potaches à perpète étaient plus noirs.

Au fond, ce sont peut-être les mêmes, que la mélancolie a fait déteindre.

## II

### LE CARREAU DES HALLES

L'expression tombait en désuétude ; elle va revivre avec la chose ressuscitée. On peut voir, cette année, le carreau des Halles dans son pittoresque fouillis, dans son déballage grouillant et bariolé. Il s'étale au bord des larges trottoirs de la rue centrale. Ses éventaires en plein vent sont les baraques de ce court et fourmillant boulevard des pauvres.

Le long du mur est toujours galonné du ruban vert qu'y font les marchands des quatre saisons. Mais le débordement des choux est refoulé tout contre, et le long de la chaussée a changé sa dentelle de légumes contre les broderies éclatantes des jouets, du linge, de la porcelaine, des bibelots, de la ferraille, des étoffes.

Ces trottoirs, si curieux déjà et si pittoresques d'ordinaire, sont encore égayés et ranimés par ces bandes aux tons divers, qui se font pendant comme les deux lisières de couleurs d'une tapisserie orientale.

Et pourtant, comme peu précieux sont les éléments de ce riche coup d'œil ! Pour donner cette impression de coloris varié, de galons éclatants, de tapisserie exotique, il suffit de légumes à quelques sous le tas et de riens dont on peut s'emplier les poches avec un franc.

Mais c'est qu'aussi deux artistes merveilleux, incomparables, ont fourni ces choses à bon marché et se sont mêlés de leur arrangement ; et ces deux artistes s'appellent la Nature et Paris.

La nature a fourni ces légumes, dont les formes, les nuances, la physionomie trop familière pour que nous les remarquions habituellement, sont devenues banales à nos yeux, mais exciteraient à coup sûr l'imagination de quelqu'un qui les verrait pour la première fois. J'ai l'air d'enfiler un paradoxe : mais réfléchissez ! Supposez un poète, un peintre, un curieux seulement, à qui ces aspects seraient étrangers et nouveaux ! N'admirerait-il pas ces cônes au ton indéfinissable, ni rouge, ni jaune, ni rose, qui portent un panache de plumes vertes ou une collerette de Chan-

tilly teinte dans de l'émeraude fondue ? N'admirerait-il pas ces boules d'un ton crémeux, terminées par une point d'albâtre filé ? Ne pousserait-il pas des oh ! et des ah ! devant ces sceptres élégants dont la poignée en nacre est ornée d'une houppes en soie et dont le bout s'épanouit en un bouquet de rubans satinés ? Et pour nous ces cônes sont des carottes, ces boules des navets, et ces sceptres des poireaux.

Paris, de son côté, a fourni ces riens dont le tas s'harmonise comme les morceaux de verre d'un kaléidoscope : ces joujoux en bois peinturluré, ces faïences grossières, ces bonnets en fausse guipure, ces calicots misérables, ces ferrailles dépareillées, tous ces objets sans valeur auxquels cependant il a mis sa signature de maître, ici dans une ligne élégante, là dans une couleur imprévue, ailleurs dans le chiffonnage ou le coup de ponce qui n'est rien et qui fait tout.

Et voilà comment ces légumes, d'un côté, et cette camelotte, de l'autre, se trouvent former un ensemble amusant aux yeux. Voilà comment, en enfilant d'un regard le trottoir, sombre au milieu sous la foule, illuminé à chaque bord par les taches des éventaires, j'ai vu distinctement une grande bande de tapisserie orientale, toute brochée de soie, de velours, de laines multicolores, brodée de filigranes, de saphirs, de rubis, d'émeraudes, aveuglante comme un arc-en-ciel de nuances et de pierreries, tandis qu'à côté de moi un petit voyou glapissait :

— A deux sous toute la boutique, à deux sous !

Jean RICHEPIN.

---

## LA RETRAITE DE MÉZIÈRES<sup>(1)</sup>

---

Le 31 août, le général Vinoy s'était heurté à l'ennemi et était parvenu « à couper le pont de Flize, sur la Meuse, entre Sedan et Mézières, privant ainsi les Allemands d'un moyen de passage pour la journée du lendemain... Le soir, le capitaine de Sesmaisons, que le général Vinoy avait envoyé à Sedan, revenait avec les nouvelles les plus alarmantes : il avait vu l'Empereur et le maréchal de Mac-Mahon ; il avait vu, de tous côtés, des fuyards, des bandes indisciplinées et en désordre, des canons abandonnés » (*commandant Bonnet*).

Le lendemain, 1<sup>er</sup> septembre, le tonnerre de la canonnade de Sedan met tout le monde sur pied. Le général Vinoy se porte immédiatement contre les Wurtembergeois, qui lui tiennent tête, et il apprend, avant midi, par les fuyards, la blessure de Mac-Mahon et la perte plus que probable de la bataille.

En effet, « le colonel Tissier, de l'état-major du maréchal, était arrivé et avait donné des nouvelles plus précises ; il avait annoncé qu'avant la fin de la journée l'armée française serait détruite » (*Bonnet*).

Se sentant sur le point d'être tourné, le général Vinoy « rejette la pensée héroïque, mais folle, de se porter contre l'ennemi » (*baron du Cassé*), et il télégraphie au ministre de la guerre qu'il va battre en retraite, lui demandant son approbation. Le ministre lui répond par la dépêche suivante : « Dans les circonstances

(1) Extrait de *Paris, Le Quatre-Septembre et Châtillon*, Charpentier éditeur.

actuelles, je vous laisse maître de vos mouvements en ce qui concerne le 13<sup>e</sup> corps d'armée. Faites évacuer les fuyards sur Laon : je compte que Mézières saura tenir. »

Le soir même, l'ordre de départ était donné aux généraux. Les 10,000 fuyards qui s'étaient réfugiés, la plupart sans armes, autour de la place devaient gagner Laon, par Avesnes, protégés, sur leur gauche, par la division Blanchard, qui allait suivre la route de Mézières à Reims, par Rethel, plus exposée aux attaques de l'ennemi.

Les échappés et les fuyards de Sedan, les *impedimenta* de toutes sortes avaient été « mis en marche à neuf heures du soir, dans la direction de Rocroy, avec les voitures d'artillerie, dont le roulement sourd et continu s'était longtemps fait entendre dans le lointain, ce qui avait prouvé que le mouvement entrepris avait continué régulièrement » (*général Vinoy*).

Le 2, avant le lever du soleil, la place de Mézières est donc abandonnée à elle-même, et la division Blanchard, éclairée en avant et sur les flancs par le 6<sup>e</sup> hussards, qui forme également son extrême arrière-garde, s'engage sur la vieille route de Rethel, par une nuit belle et claire, bien que la lune ne se montre pas.

En raison de la pénurie des cartouches, le général Vinoy, qui sait que son infanterie n'a que quelques coups à tirer, a placé son artillerie, parfaitement approvisionnée, entre chaque bataillon du centre de la colonne, de manière à pouvoir suppléer par le canon au feu des chassepots. Le général Guilhem forme l'avant-garde avec le 42<sup>e</sup> de ligne; le général Susbielle est à l'arrière-garde avec le 35<sup>e</sup> de ligne. « Même en cas d'attaque, les troupes doivent combattre sans que leur marche soit, pour cela, un seul moment suspendue » (*Vinoy*).

La mise en marche avait présenté de multiples difficultés. Outre le retard qu'a apporté l'expédition de fuyards sur Rocroy, la sortie de Mézières par une seule porte a prolongé indéfiniment le défilé et forcé les troupes à marquer le pas, une partie de la nuit, avant de voir arriver le moment de s'ébranler.

Enfin, à six heures du matin, nos têtes de colonnes atteignaient Poix, où elles entendaient le premier coup de feu tiré par les cavaliers ennemis. C'étaient des escadrons de la VI<sup>e</sup> division. A Champigneul, les cuirassiers allemands s'approchaient, presque à la même heure, du flanc de la colonne; mais là, comme à Poix, le nombre de nos bataillons et leur attitude déterminaient le duc

Guillaume de Mecklembourg-Schwerin à ne pas attaquer et à se replier sur Montigny.

On fait halte à Launois, point de jonction des deux routes de Mézières à Rethel et du chemin de fer de Reims, localité facilement défendable en occupant la colline située au sud-ouest. Une longue étape, celle qui paraissait la plus dangereuse, était heureusement franchie; l'ennemi n'osait s'approcher, et le général Vinoy commençait à respirer et à croire qu'il échapperait aux masses allemandes. L'attaque de flanc, qu'il redoutait de la part des troupes qui couvraient le quadrilatère formé par Donchery, Vrine-aux-Bois, La Chapelle et Remilly, était conjurée.

Mais le général ne s'endort pas sur son succès; après une heure et demie de repos, sans répondre aux provocations de la cavalerie prussienne, les Français se dirigent rapidement, à huit heures passées, droit sur Rethel, par l'aissault et Saulces-aux-Bois, « toujours escortés sur leur flanc gauche par les coureurs allemands (*Revue du Cercle militaire*) ». A peine entrait-on dans ce dernier village, que des habitants de Rethel viennent annoncer au général l'abandon de la ville par le général d'Exéa et son occupation par le VI<sup>e</sup> corps prussien. Notre ligne de retraite est coupée par un corps de 35,000 hommes!

Avec une promptitude de décision et un juste sentiment de la situation, qu'on n'a pas souvent rencontrés chez nos généraux au cours de cette triste guerre, le général Vinoy ne désespère pas de sauver sa division et se jette brusquement au nord-ouest, du côté de Novion-Porcien. Le mouvement s'exécutait quand « des obus commencent à tomber dans Saulces et mettent le feu à quelques maisons » (*La Guerre franco-allemande*).

Les Français déploient leur arrière-garde, appuyée par une batterie et des mitrailleuses, et ils répondent aux pièces de la V<sup>e</sup> division de cavalerie, qui les canonnent de Puiseux. A la vue de notre démonstration, la XII<sup>e</sup> brigade de cavalerie, qui inquiétait ainsi notre arrière-garde, ne juge pas prudent de rester plus longtemps si près de nos troupes, et elle se replie vers Faux et Amagne.

De son côté, le général Vinoy « se convainquait bien vite que l'attaque n'était pas sérieuse, qu'elle était tout au plus une démonstration offensive faite dans le seul but de ralentir son mouvement et de lui faire perdre, en de vaines escarmouches, le temps si précieux, qu'il était de son premier devoir d'utiliser pour avancer à tout prix l'ennemi » (*Vinoy*).

En conséquence, il arrête l'élan du général Susbille, un très vigoureux soldat qui ne demande pas mieux que de marcher en avant, et lui prescrit de repartir. A une heure de l'après-midi, toutes nos forces étaient groupées autour de Novion-Porcien, dont les habitants, affolés de terreur, jetaient le trouble parmi les jeunes soldats, qui tiraient au hasard des coups de fusil qu'il y avait tant d'intérêt à ménager.

Pendant cette marche, les coureurs ennemis, « utilisant les couverts et les mouvements de terrain, s'approchaient avec une grande audace et chargeaient subitement les flanqueurs, les isolés; ils faillirent même enlever, à l'entrée de Novion, la réserve d'une batterie. Cette inquiétude constante, causée par la subite apparition des cavaliers ennemis à chaque pas, ébranle fortement le sang-froid des régiments de marche : les hommes voyaient des uhlands partout, et, malgré les efforts de leurs officiers, déchargeaient leurs armes au hasard. Le chef d'état-major du 13<sup>e</sup> corps, le général de Valdan, faillit être ainsi tué par un soldat qui, sur la route même, le prenant pour un uhlan, lui tira un coup de fusil à bout portant. Le général, sans sourciller, lui lança ce seul mot : *Maladroît!* et passa » (*Revue du Cercle militaire*).

A l'heure où nous entrions à Novion-Porcien, la XIII<sup>e</sup> brigade de cavalerie, suivie d'une batterie, marchait d'Amagne sur Vauzelles, et, sans s'avancer davantage, canonnait, de là, nos colonnes, qui défilaient près de Macheroménil. Quand, après le départ des Français, les hussards ennemis entraient dans ce village, ils n'y ramassaient que vingt-trois trainards et quelques voitures.

Informé, dans l'après-midi, que nous nous déroberions vers l'ouest, le général de Hoffmann, commandant la XII<sup>e</sup> division d'infanterie du VI<sup>e</sup> corps, voulut nous couper la retraite. A quatre heures du soir, il dirigea ses bataillons sur Ecly, par une pluie battante, et, dans la soirée, les troupes prussiennes bivouaquaient aux environs de ce village et d'Inaumont, persuadées que les Français ne bougeraient pas de Novion-Porcien, où elles les captureraient le lendemain.

A cet effet, un mouvement vers Novion-Porcien était prescrit pour le 3, de grand matin, pendant que la XI<sup>e</sup> division d'infanterie et l'artillerie de corps, qui venaient d'arriver à Thugny et à Fleury, garderaient Rethel et les derrières de la XII<sup>e</sup> division.

Un instant d'hésitation, et c'en était fait de la division Blanchard, qui allait, dès l'aube, se trouver abordée par l'infanterie du général de Hoffmann du côté de Sery et de La Maladrie, par les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> divisions de cavalerie du côté de Macheroménil et de Grandchamp.

Heureusement, le général Vinoy ne tergiverse pas, et, aussitôt qu'il est certain que sa ligne de retraite sur Château-Porcien est perdue, comme elle l'a été sur Rethel, il prend la détermination de faire une marche de nuit, afin de dépister les Prussiens et de regagner l'avance qu'ils ont prise sur lui.

Le 3 septembre, à deux heures du matin, après avoir laissé tous leurs feux allumés pour tromper les cavaliers ennemis, les Français poussent droit sur Chaumont-Porcien, espérant gagner Laon, par Rozoy-sur-Serre.

« La nuit était noire et sans lune, le ciel couvert d'épais nuages : il en résulte une légère confusion pour l'organisation du départ et la mise en marche des bataillons au travers des rues obscures du village. A deux heures et demie du matin, la pluie se met à tomber avec une grande violence, mais elle nous est favorable : le bruit des roues de nos canons se trouve amorti par l'humidité des chemins que nous traversons, et nous pouvons mieux dissimuler notre marche. La nature même du pays, coupé de bois et de profonds ravins, nous favorise également : nous passons au milieu des villages de Mesmont et de Wasigny, véritables défilés où l'ennemi ne peut guère venir nous surprendre, mais qui offrent, d'autre part, de grandes difficultés pour être franchis » (*Vinoy*). — « A sept heures et demie du matin, la division Blanchard atteint Chaumont-Porcien, sans être inquiétée par les Allemands » (*La Guerre franco-allemande*).

Il faut s'arrêter quelques heures, pour faire reposer et manger les hommes exténués de fatigue et mourant de faim : les habitants leur fournissent tout ce dont ils peuvent disposer avec une patriotique générosité. Mais le général Vinoy ne pense qu'au départ, et, comme il apprend que le chemin de Rozoy-sur-Serre est impraticable, il se jette audacieusement dans un petit chemin de vallée qui conduit à Seraincourt, d'où il compte gagner Montcornet, par Fraillicourt.

Tout à coup, la fusillade se fait entendre ; le canon gronde à son tour. Ce sont les Allemands qui arrivent ! Par bonheur, il est trop tard : ils s'en prennent à des trainards qui défendent

vaillamment Chaumont-Porcien en flammes. L'ennemi croit alors avoir affaire à toute la division française, et le VI<sup>e</sup> corps, d'un côté, une division de cavalerie, venue par Signy-l'Abbaye, de l'autre côté, tirent sans relâche contre le village abandonné. Ils s'aperçoivent bientôt de leur erreur en voyant les colonnes françaises qui défilent rapidement par le chemin de Logny, mais ils ne songent pas à nous attaquer par notre endroit sensible, le flanc gauche; découragés, inondés d'une pluie diluvienne, ayant, depuis sept heures du matin, fourni plus de trente kilomètres, les chevaux du 15<sup>e</sup> dragons étant fourbus, nos ennemis renoncent à pousser plus loin la poursuite et s'établissent en cantonnements d'alerte autour de Chaumont et de Novion-Porcien. Cette fois, nous sommes sauvés; voici ce qui s'était passé.

Croyant avoir toujours devant eux des hommes de guerre de la force de Mac-Mahon et de Bazaine, les généraux prussiens n'avaient pas douté un seul instant que le 3, au matin, ils s'empareraient de la 3<sup>e</sup> division du 13<sup>e</sup> corps. Ils n'avaient pas admis que le général Vinoy se comporterait autrement que le duc de Magenta lors de sa marche sur Sedan, et que Bazaine à Borny et à Rezonville; les Français, hypnotisés, étaient certainement à Novion-Porcien; ils ne manœuvreraient ni ne se déroberaient; c'en était fait des dernières troupes de la vieille armée impériale!

Pleins de cette idée, les généraux de la XII<sup>e</sup> division d'infanterie et des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> divisions de cavalerie se dirigent de bonne heure sur Novion-Porcien.

Toute la nuit, le 15<sup>e</sup> dragons, qui se tenait en observation aux alentours de ce village, avait signalé la présence des Français; mais, au petit jour, quand les éclaireurs s'approchèrent des habitations, ils reconnurent qu'elles étaient abandonnées et que les Français s'étaient dérobés par Wasigny. « Le 15<sup>e</sup> dragons fut aussitôt lancé à leur poursuite, et son chef envoya au général de Hoffmann un cavalier pour l'avertir. Ce cavalier ne sut pas trouver le général, qui, ayant pris la tête de sa colonne, arriva vers neuf heures et demie à Novion-Porcien évacué et y apprit le mouvement des Français » (*Revue du Cercle militaire*).

Furieux de sa mésaventure, le général se précipite sur les traces de notre arrière-garde et engage à Chaumont-Porcien, avec les éclopés de la brigade Susbielle, le duel ridicule que nous avons déjà raconté. Aussi, rien ne saurait peindre la dé-

ception et la colère des Prussiens quand la réalité leur apparaît, à savoir : que nous avons mieux manœuvré qu'eux, que nous les avons joués et que nous leur avons enlevé une proie sur laquelle ils comptaient fermement.

L'état-major prussien n'aime pas à convenir de ses fautes ; au lieu de reconnaître qu'il avait été trompé par un adversaire plus habile que lui, il se rappela fort à propos *le Renard et les Ruisins* et déclara *trop verts* ceux qu'il avait tant désiré cueillir, comme si la suppression des dernières forces françaises organisées n'était pas préférable à une avance d'un ou deux jours dans l'arrivée d'une division de cavalerie et d'un corps d'armée allemands devant Paris. « Vers quatre heures du soir, écrit M. de Moltke, un officier d'état-major était arrivé à Chaumont-Porcien, envoyé par le commandant du VI<sup>e</sup> corps. Il renouvelait l'ordre de se replier vers le sud, *en faisant observer qu'aucune considération ne saurait justifier un écart quelconque en dehors de cette direction*, puisque, aux termes des instructions du commandant en chef, le corps d'armée devait se trouver réuni, en entier, sous Reims, pour le 3 septembre. Le général de Hoffmann prescrivait donc que les troupes, réparties entre Chaumont-Porcien et Wasigny, fussent rassemblées, au sud de Château-Porcien, le lendemain, à onze heures du matin, pour reprendre ensuite leur marche vers la Suippe » (*La Guerre franco-allemande*).

Le 13<sup>e</sup> corps était à l'abri des Allemands, et, alors, le dilemme suivant se pose, si l'on accepte l'explication du grand état-major prussien. Ou M. de Moltke a eu tort de pas prendre des mesures pour tourner la division Blanchard, au moyen de ses innombrables escadrons, et de la laisser échapper aussi naïvement que l'empereur Napoléon III et le maréchal de Mac-Mahon ont laissé échapper la division Urban, perdue à Tradate et à Castaniate, après la bataille de Magenta. Ou les généraux de Tümping, de Hoffmann, de Rheinbaben et le duc de Mecklembourg-Schwerin furent plus que médiocres en se laissant berner par le général Vinoy, qui leur fut bien supérieur en tactique et en stratégie.

Et c'est cette dernière version qui est la vraie. Si le général de Hoffmann avait eu le moindre sens stratégique, ce n'est pas sur Novion-Porcien que, le 3, à Ecly, il eût dirigé sa division, mais sur Chaumont-Porcien, ou mieux sur Seraincourt. Du coup, la division Blanchard était coupée et prise.

De plus, il est consolant de remarquer que les avis envoyés par les Allemands ne parviennent pas à destination beaucoup mieux que les nôtres. La nouvelle de l'évacuation de Novion-Porcien, expédiée par le 15<sup>e</sup> dragons au général de Hoffmann, ne fut pas reçue, et l'ordre du commandant du VI<sup>e</sup> corps, adressé au même général, ne lui fut remis qu'à Chaumont-Porcien, alors qu'il n'était plus possible de l'exécuter.

« La situation de la division Blanchard était telle, qu'on n'avait pour ainsi dire qu'à étendre la main pour la saisir, et la destruction de la seule troupe française qui tint encore la campagne était un résultat sérieux. Cependant on n'en trouve aucune mention dans les ordres, soit du grand état-major général, soit du commandant de la III<sup>e</sup> armée ; seul, à un moment, le 2 septembre, le général commandant le VI<sup>e</sup> corps, sur la demande du général de Hoffmann, l'autorise à tenter la poursuite, mais il est bientôt obligé de le rappeler pour se conformer aux ordres de l'état-major général. Celui-ci n'avait qu'une seule pensée, la marche sur Paris, et n'était pas au courant de la situation de la division Blanchard : de là son silence au sujet de cette division et son insistance à pousser le VI<sup>e</sup> corps sur Reims ; le général de Tümpling, mieux informé des chances que l'on pouvait avoir de saisir la colonne française, n'ose pas prendre sur lui de maintenir, en présence d'ordres contraires aussi formels, l'autorisation donnée à la XII<sup>e</sup> division de poursuivre l'ennemi. Il y a là un manque d'entente et d'unité dans les ordres ; il y a eu aussi des fautes militaires commises ; grâce à elles les Allemands ont laissé échapper un ennemi qui devait infailliblement tomber en leur pouvoir. Il leur en coûte de l'avouer, et ils aiment mieux expliquer tout par un faux renseignement signalant la présence de forces considérables à Reims, point qu'ils avaient tant d'intérêt à occuper rapidement. Nous ne croyons qu'à moitié à cette explication. La division d'Exéa avait évacué, depuis le 1<sup>er</sup> septembre, la ville de Reims, où il ne se trouvait plus que d'innocents gardes nationaux, et nous nous étonnons que le général de Tümpling, qui avait un service de renseignements bien organisé et disposait de deux divisions de cavalerie, portées dès le 2 au soir en avant de lui, fût si mal informé » (*Revue du Cercle militaire*).

Pendant que les Prussiens demeuraient, inertes, à Chaumont-Porcien, ne revenant pas encore de leur déconvenue, les troupes

du 13<sup>e</sup> corps filaient à tire-d'aile vers Seraincourt et, de là, remontaient brusquement à Fraillicourt, où « elles peuvent enfin faire une halte devenue bien nécessaire; en effet, les hommes, qui marchaient depuis deux heures du matin, étaient épuisés de fatigue, et il était alors trois heures de l'après-midi » (*Vinoy*). Mais le général Vinoy n'accorde que quelques minutes de repos, et malgré la longueur de l'étape déjà parcourue, ordonne le départ immédiat pour Montcornet, où l'on entre à six heures et demie du soir, par un temps magnifique qui avait succédé subitement aux violentes averses de la matinée.

En comptant la fausse marche vers Adon, qu'un guide, vendu aux Prussiens, lui avait fait exécuter, au sortir de Chaumont-Porcien, la division Blanchard avait parcouru, ce jour-là, près de 48 kilomètres! Stimulées par l'exemple des 35<sup>e</sup> et 42<sup>e</sup> de ligne, les compagnies de marche des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> bataillons de chasseurs à pied « tinrent à honneur de ne pas rester en arrière, et même de ne pas monter dans les voitures : il ne manqua pas un seul homme dans les rangs à l'arrivée » (*Vinoy*).

« La conduite de la retraite dans cette journée du 3 septembre nous paraît pouvoir être considérée comme un modèle du genre. Marche de nuit pour gagner une avance, précautions prises afin de tromper l'ennemi, estimation exacte de la somme d'efforts que l'on pouvait exiger des hommes, et mesures prévues pour alléger les fatigues, décision rapide et juste lorsqu'un nouveau contre-temps vient, encore une fois, compromettre le salut de l'armée : toutes les qualités enfin qu'un homme de guerre peut avoir à révéler pendant une retraite, le général Vinoy en a donné des preuves remarquables » (*Revue du Cercle militaire*).

En raison des nouvelles alarmantes qui circulaient touchant l'approche de l'ennemi, le général Vinoy prescrivit de lever le camp le 4, au matin, et de marcher sur Marle, pour, de cette ville, gagner Laon ou La Fère, selon les circonstances. Le chemin se fit à merveille.

C'est à Marle que le général apprit l'évacuation de Reims par la division d'Exéa et son arrivée à Soissons. C'est là, également, que le général de Maud'huy lui confirma, de Laon, le désastre de Sedan : « Proclamation des ministres dit : « Armée de Mac-« Mahon a capitulé à Sedan ; l'Empereur est prisonnier ; on concentre des forces à Paris et sur la Loire. »

Le soir, le 13<sup>e</sup> corps apprenait que la révolution était faite :

« La révolution vient de s'accomplir dans Paris. Revenez, avec votre corps d'armée, vous mettre à la disposition du gouvernement qui s'établit. » Telle était la dépêche que le nouveau gouvernement envoyait au commandant du 13<sup>e</sup> corps.

Comme l'a fort bien dit le général Vinoy : « Le devoir du commandant en chef était tout tracé : il devait se rendre à l'appel qui lui était adressé. Dans un pareil moment, toute préoccupation politique n'aurait pu être qu'une cause de trouble ajoutée, hélas ! à tant d'autres : l'armée, d'ailleurs, doit toujours y demeurer étrangère. *Le général en chef ne pouvait donc qu'obéir au gouvernement de fait qui venait de s'établir.* »

Que le général Vinoy n'a-t-il été, à Metz, à la place de Bazaine ; nous n'eussions pas perdu l'Alsace et la Lorraine !

Rassuré sur le sort de la division Blanchard, le commandant du 13<sup>e</sup> corps quitta Marle et alla retrouver, à Laon, la division de Maud'huy.

Le 5, au matin, le général Blanchard prenait la route de Laon, par Crécy-sur-Serre. Le soir même, « le 13<sup>e</sup> corps était donc concentré : les divisions de Maud'huy et Blanchard se trouvaient à Laon, avec l'artillerie et les services administratifs ; la division d'Exéa était à Soissons. Le 13<sup>e</sup> corps avait échappé, non sans courir de graves périls, à la pressante poursuite de l'ennemi ; il pouvait apporter à la défense de Paris, à laquelle l'appelait le nouveau gouvernement, le concours de toutes ses forces, si heureusement demeurées intactes » (Vinoy).

« La retraite de la division Blanchard, de Mézières à Laon, fait le plus grand honneur au général Vinoy, qui l'a dirigée. La situation de cette division avant même son départ était des plus compromises par suite des emplacements occupés par l'ennemi, et une réunion de circonstances fâcheuses rendait encore plus difficile le succès de l'opération : disproportion entre les éléments de la colonne en infanterie et en artillerie ; manque de munitions ; état de fatigue des troupes au moment du départ ; défaut absolu de cohésion, de discipline, d'instruction dans l'une des brigades ; renseignements incomplets sur l'ennemi ; température contraire et pluie constante ajoutant à la fatigue des hommes et détrem pant les routes.

« Malgré ce concours de circonstances adverses, malgré aussi l'erreur primitivement commise dans le choix de la ligne de retraite, cette troupe a échappé à un ennemi incomparablement

plus nombreux, admirablement préparé, parfaitement renseigné et exalté par le succès : elle a, en quarante heures, parcouru 72 kilomètres et est arrivée à Montcornet n'ayant perdu qu'une quarantaine d'hommes tués ou blessés et 56 disparus. C'est là un résultat absolument remarquable, dû, pour la plus grande part, au général qui dirigeait l'opération.

« Si la retraite de la division Blanchard nous paraît pouvoir être citée comme un modèle, il n'en est pas de même de la poursuite. Nous avons signalé les fautes qui, selon nous, ont été commises par la cavalerie d'abord, ensuite et surtout par la XII<sup>e</sup> division d'infanterie prussienne. Nous avons fait ressortir aussi un manque d'unité dans les ordres donnés, aux divers degrés de la hiérarchie allemande. Chacun avait sa préoccupation ou son objectif particulier. Celui-ci la marche sur Paris, celui-là l'occupation de Reims, cet autre la poursuite de la dernière troupe française qui tint encore la campagne. Tous les efforts ne convergeaient pas vers un même but.

« Nous croyons qu'il est bon de chercher la moralité, pour ainsi dire, qui se dégage de l'étude un peu approfondie d'un fait historique. Dans le cas présent, cette moralité saute aux yeux. C'est que l'on n'a jamais le droit de s'abandonner. Si compromise que puisse être une situation, un chef d'armée doit trouver dans l'imminence du péril un stimulant de plus pour son activité, espérer contre toute apparence, et se rappeler que d'une circonstance fortuite, mais bien utilisée, peut dépendre le salut de sa troupe » (*Revue du Cercle militaire*).

Il est regrettable, pour le général Trochu, qu'il ait, par dépit, par animosité contre le général Vinoy, essayé de rapetisser cette belle marche en arrière. « M. Jules Favre, a-t-il écrit, en parle comme il pourrait le faire de la retraite des Dix Mille ou de la retraite de Prague-Egra, sans tenir compte de cette différence que Xénophon et le maréchal de Belle-Isle n'avaient pas de wagons ! » Il est vrai que le général Vinoy avait des *wagons*, mais le général Trochu oublie qu'il a fallu conduire la division Blanchard de Mézières à la station où les troupes ont pu monter dans ces *wagons*, et que c'est dans cette marche périlleuse que le commandant du 13<sup>e</sup> corps s'est montré habile général.

Nous comprenons facilement toutes les erreurs tactiques commises par le gouverneur de Paris, quand nous le voyons mécon-

naître le mérite de la retraite de Mézières. Il n'avait pas les aptitudes nécessaires pour commander en chef!

Le même jour, 5 septembre, la division de Maud'huy prenait le chemin de fer et débarquait à Paris. Le 6, la division d'Exéa partait de Soissons et entrait, le 8, dans la capitale. Le 6, pareillement, l'infanterie du général Blanchard, sauf l'artillerie et le 6<sup>e</sup> hussards, quittait Laon et gagnait Tergnier, où elle remplissait plusieurs trains ; le 7, elle était à Paris. Quant à l'artillerie et au régiment de hussards, ils arrivèrent le 5 à La Fère, le 6 à Noyon, le 7 à Pont-Sainte-Maxence, le 8 à Luzarches, et le 9 ils faisaient leur entrée dans Paris, où nous les vîmes, avec une patriotique émotion, rejoindre le 13<sup>e</sup> corps, qui bivouaquait sur l'avenue de la Grande-Armée et le long des fortifications.

Pour effectuer le transport des trois divisions et des fuyards de Sedan, disséminés à Hirson, Avesnes, Landrecies, Valenciennes, Douai et Albert, la compagnie du chemin de fer du Nord « avait dirigé, sur les points qui lui avaient été désignés, 116 trains de matériel vide. Dans les quatre journées des 5, 6, 7 et 8 septembre, elle avait expédié sur Paris 135 trains spéciaux, c'est-à-dire 34 trains en moyenne par jour; les trains avaient transporté 43,068 hommes, 13,567 chevaux, 273 voitures ou canons » (*F. Jacquin*).

Tous ces mouvements s'étaient exécutés sous la direction de M. l'inspecteur général Muel (*Ernouf*).

« Le sauvetage du 13<sup>e</sup> corps fait époque dans les annales militaires des chemins de fer. Aucune opération aussi considérable n'avait encore été accomplie, en des circonstances aussi difficiles, avec autant de précision et de célérité » (*Ernouf*), malgré les fausses manœuvres dont le général de Maud'huy avait été cause, en faisant diriger sur Reims, dès le 2 au soir, tous les trains vides qui stationnaient à Laon et que l'on dut faire revenir le 4.

La belle retraite de Mézières était accomplie.

Alfred DUQUET.

---

## JOYEUSE ET DURANDAL

---

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées,  
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,  
Dont les lames d'un flot divin furent trempées ;  
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,  
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,  
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,  
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées  
Entraient, jetant leur rude éclair,  
Et les bannières étoilées  
Les suivaient en flottant dans l'air !  
Quand elles faisaient leur ouvrage,  
L'étranger frémissait de rage,  
Sarrasins, Saxons ou Danois,  
Tourbe hurlante et carnassière,  
Tombaient dans la rouge poussière  
De ces formidables tournois !

Durandal a conquis l'Espagne ;  
Joyeuse a dompté le Lombard ;  
Chacune à sa noble compagne  
Pouvait dire : « Voici ma part ! »  
Toutes les deux ont, par le monde,  
Suivi, chassé le crime immonde,  
Vaincu les païens en tout lieu ;  
Après mille et mille batailles,  
Aucune d'elles n'a d'entailles,  
Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée :  
Joyeuse est fière et libre après tant de combats,  
Et quand Roland périt dans la sombre journée,  
Durandal des païens fut captif là-bas !  
Elle est captive encore, et la France la pleure ;  
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,  
Et la France, attendant quelque chance meilleure,  
Aime du même amour Joyeuse et Durandal !

HENRI DE BORNIER.

---

---

# SŒUR PHILOMÈNE <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

Sa piété s'avivait à ces pensées. Elle devenait plus passionnée, plus extatique. Elle se nourrissait de toutes les paroles avec lesquelles l'Église fait surgir devant les yeux la mort et son néant. Elle entrait, non sans un âpre plaisir, dans ces images, ces expressions, ces mots de deuil, jetés çà et là dans les livres de piété comme les croix de bois noir d'un cimetière.

Mais si sa piété était plus vive, son humeur n'était pas égale comme autrefois. Philomène, jusque-là si douce, avait maintenant des irritations sourdes, de soudaines impatiences. Elle s'emportait même avec Céline, et elle fondait en larmes lorsque Céline lui demandait ce qu'elle avait contre elle. Il lui aurait été impossible de ne pas pleurer certains jours. Les sœurs ne trouvaient plus en elle cette déférence qu'elles lui avaient connue, cette promptitude enjouée à se prêter à tout. Il lui était venu des répugnances à laver la vaisselle, à faire la cuisine, le service dont elles étaient chargées chacune à tour de rôle ; et ces répugnances se témoignaient par des aigreurs, des bouderies. Elle était changée, toute désordonnée et comme ne se ressemblant plus. Il lui prenait des caprices d'estomac, des goûts bizarres que le refus irritait : elle tourmenta deux mois sa tante pour se faire apporter un pot de moutarde que la vieille femme oubliait.

Il lui survint un mal d'yeux, une sorte de compère-loriot qui dégénéra bientôt en ophtalmie. La sœur chargée de la pharmacie

(1) Voir le numéro du 10 août 1890.

où l'on délivrait les médicaments aux indigents soigna Philomène ; mais les promenades ne faisaient rien, le mal croissait. On résolut d'envoyer Philomène à la consultation gratuite que tous les jeudis M. Nélaton donnait à l'École de Médecine. Et comme c'eût été une journée perdue pour la sœur qui faisait les classes, ou pour la sœur qui était maîtresse d'ouvrier, la tante fut priée de se charger de la petite pour ce jour-là. La tante vint une heure avant celle où Philomène l'attendait : elle voulait faire déjeuner sa nièce à la maison, montrer à M. Henri comme elle était grandie.

A peine si, dans le chemin, la petite parla à sa tante, tant elle avait hâte d'être arrivée. Elle marchait devant, entraînant à son petit pas fiévreux le pas lassé de la vieille femme, qui se pressait et la rattrapait. Enfin ce fut la rue, puis la maison, puis l'escalier, puis la porte du nouvel appartement loué par M. Henry depuis la mort de sa mère. La porte ouverte, Philomène se précipita derrière sa tante. Elle voulait tout voir, tout regarder : ceci était nouveau ; cela était de son temps et l'avait connue ; et elle allait de choses à d'autres, touchant aux reliques de son enfance, ou s'émerveillant de tout ce qu'il y avait d'inconnu et de surprenant pour elle dans les élégances d'un jeune homme qui se meuble. Le cœur lui battait bien fort, quand elle entra dans la chambre de M. Henry, en tenant avec une timidité enfantine la robe de sa tante par un bout.

M. Henry, en vareuse bleue soutachée de soie rouge, avec un pantalon à pied pareil, était debout devant un miroir posé sur l'espagnolette de sa fenêtre : il se faisait la barbe avec l'air affairé et orgueilleux d'un garçon de vingt ans qui en est à sa troisième barbe, et qui prend en se rasant une importance d'homme. — Ah ! c'est ta petite... dit-il, et il leva la tête pour se raser le dessous du menton ; — j'ai la barbe d'un dur... ; et se retournant mi-rasé en tenant en l'air son rasoir d'écaille : — Oh ! mais je ne t'aurais pas reconnue... te voilà une grande fille... Eh bien, tu es contente, hein, d'être sortie ? de passer la journée avec ta tante?... Ah ! oui, c'est vrai, tu as les yeux malades... ça ne sera rien... Il ne faut pas y toucher. — Et s'adressant à la tante : — J'espère que tu vas la faire bien déjeuner... Ah ça ! donne-moi mes bottes vernies, il faut que je sorte...

Quand Philomène rentra le soir à quatre heures, on la laissa quelques minutes au parloir, pendant que sa tante expliquait à la

sœur l'ordonnance de l'oculiste et le traitement à suivre. Le jours gris depuis le matin, commençait à tomber, et ses lueurs froides, blanchissant aux rideaux de la fenêtre, jetaient des reflets étaient et sans dessin sur les murs peints à la colle couleur chocolat, sur les carreaux disjoints par les gros souliers des parents, sur les bois de chaise lisses, sur le fauteuil en paille de la sœur surveillante, sur la grande armoire en noyer où était serré le linge que les personnes du dehors donnaient à ourler ou à marquer aux petites filles de la maison. Rien n'était changé dans le parloir ; tout y était à sa place accoutumée, et cependant rien ne semblait plus familier à la petite. Elle voyait avec d'autres yeux les deux portraits lithographiés des mères supérieures dans leur cadre en bois peint en noir, la Vierge en stéarine de la cheminée, les vases de porcelaine sur lesquels était écrit en or : *Marie*, et d'où se levaient des fleurs d'aubépine en papier jauni. Elle se demandait ce qui avait pu ôter à cette pièce et à tous ces objets ce qu'elle était habituée à y voir, et ce qu'elle y aimait. Et dans ce parloir qu'elle regardait machinalement et dont elle percevait pour la première fois la sécheresse et la nudité glaciales, elle se sentit tout à coup défaillir dans un sentiment d'abandon, dans une angoisse d'isolement, comme le premier jour où elle était entrée au couvent.

Céline, qui guettait sa rentrée, lui sauta au cou en la revoyant, avec mille questions sur le médecin, sur ce qu'il avait dit, sur ce qu'il avait ordonné. Philomène se dépêcha de lui répondre en quelques mots pour lui parler plus vite du joli appartement où elle était allée, de la cuisine de sa tante d'où l'on voyait des arbres, du cabinet où sa tante lui avait dit qu'elle travaillerait quand elle serait sortie du couvent. Et tout ce qu'elle avait vu de beau, de riche, d'inconnu, de fascinant, revenait et se pressait dans sa parole, qui tremblait d'émotion et qui riait de souvenir. C'était une folle effusion qui reprenait à tout moment haleine par une caresse, un baiser, et qui, sans tarir, allait d'images en images, d'histoires en histoires, du bonnet ruché que sa tante lui avait essayé, à la mousse de savon que M. Henry lui avait mise sur la joue en l'embrassant... A la fin, Philomène s'aperçut que Céline ne lui disait rien, et n'entraît point dans ce qui la faisait si heureuse.

— Philomène, fit alors Céline avec une gravité douce, quand nous serons couchées ce soir, nous nous retirerons en esprit une

heure dans le tombeau de Jésus-Christ : nous lui demanderons l'amour du recueillement et de la retraite.

Il y eut alors, chez Philomène, un redoublement de piété, un accroissement de ferveur. Donnant à la prière tout le temps qu'elle pouvait, elle en prolongeait l'élévation et l'écho intérieur, en en gardant pendant son travail le murmure au bord de ses lèvres et la pensée au fond de ses pensées. Pendant les récréations, elle faisait des lectures d'édification. Elle se confessait, elle communiait toutes les fois que l'approche des sacrements lui était permise. Elle avait, à la messe et aux vêpres de Saint-Laurent, des recueils qui éloignaient d'elle la moindre distraction et l'enfonçaient toute en Dieu.

Cet élan dura presque deux ans. Puis il lui parut qu'il se glissait peu à peu en elle une force inconnue qu'elle avait peine à maîtriser et qui devait la vaincre. Sa paix, sa volonté même lui échappaient, dans des troubles et des craintes auxquels elle ne savait comment s'arracher. Lorsqu'elle voulait aller à Dieu, elle ne trouvait plus cette facile inclination, ce chemin droit, cette pente douce qui l'y portaient sans effort. La présence divine ne lui était plus qu'une idée : elle ne lui était plus une sensation. Philomène en était bien encore convaincue, elle n'en était plus pénétrée. Toutes les nourritures spirituelles qui l'avaient soutenue jusque-là se dépouillaient de même et perdaient pour elle leurs douceurs fortifiantes. Sa foi n'avait plus de ravissements et de suavités pour la retirer des amertumes, des mélancolies, des mécontentements, des impatiences, des agitations inquiètes où sa conscience se débattait. Elle entendait les tentations s'approcher d'elle ; et ces tentations, qui autrefois lui eussent à peine imposé, pour les repousser, l'effort d'une réflexion, la préoccupaient maintenant comme une idée fixe : à force de les redouter, elle ne pouvait se soustraire à leur obsession. En même temps, au milieu de tous ces refroidissements et de tous ces affaiblissements, cette âme sans appui était tourmentée par l'image d'une perfection à laquelle elle ne pouvait atteindre, mais vers laquelle elle s'élançait, comme en des accès de fièvre, par toutes sortes de désirs, d'aspirations, de résolutions, par des vœux de règles et de pénitences. Puis, après s'être fatiguée à embrasser ce fantôme de sainteté, elle retombait dans l'inquiétude et la mobilité. Des rébellions s'élevaient en elle contre les mortifications ; son obéissance n'était plus un empressement ; son imagination était

un tourment ; et ce qui lui restait de volonté était une volonté d'où il lui semblait que la grâce s'était retirée.

Ainsi se débattait et dépérissait cette âme qui s'était connue tout absorbée en Dieu et tout abandonnée en lui. Chaque jour y faisait mourir quelque chose et y éteignait quelque ardeur ; chaque jour y aggravait cette maladie mortelle de la foi que l'Église appelle la *sécheresse*, comparant les âmes qui en sont atteintes à une terre aride et sans eau. Et plus elle faisait d'efforts contre son mal, plus elle s'appliquait à guérir, plus elle s'empressait vers cet idéal de perfection qu'elle n'avait point cherché à l'heure de sa santé et de son repos, plus elle souffrait, plus elle trouvait de tumulte et d'anxiété au fond d'elle... Le doute seul pouvait finir cette lutte où la pauvre enfant se déchirait, de ses propres mains, et Philomène ne doutait pas encore. Mais elle priait et n'était point consolée.

Pourquoi les choses qui lui avaient parlé ne lui parlaient-elles plus ? Souvent elle revenait tristement à son paroissien, un pauvre livre recouvert d'une basane encadrée dans un mince filet d'or, avec une tranche marbrée de bleu, et qui ressemblait à tous les livres sortis des presses d'Adrien Leclerc, imprimeur de notre saint-père le pape et de M<sup>gr</sup> l'archevêque de Paris. Pour mieux le préserver, elle l'avait recouvert d'une chemise de mérinos noir cousue et piquée par elle-même, et où elle avait attaché deux boutons de nacre foncée qui faisaient fermoir en s'agrafant à deux boutonnières. Entre cette chemise et les plats du volume, elle avait réuni et enfermé tous les papiers ayant rapport à sa tante, à M<sup>me</sup> de Viry, et les quelques lettres qu'elle avait reçues. Dans le volume, dont la tranche passée et effacée par le frottement des doigts avait un ton de vieille mousse, elle avait serré à chaque page, de façon que le volume en était gonflé, des images de piété, des prières au cœur agonisant de Jésus, quelques fleurs cueillies en promenade et qui étaient une date pour elle. Ce livre était le livre de sa première communion, de ses souvenirs, de ses espérances ; elle l'avait longtemps aimé comme une relique et comme un ami. Elle l'ouvrait, elle le feuilletait maintenant : elle n'y voyait plus que ce qui est dans tous les livres : des lignes et des lettres. Et elle le fermait comme une chose morte.

Céline voyait ces luttes de Philomène. Elle cherchait à la soutenir, à l'apaiser. Elle eût voulu partager avec elle les forces de sa volonté, de ses résolutions, de son égalité de foi, de sa voca-

tion, que le temps faisait plus assurée et plus solide. Mais Philomène, un peu honteuse d'elle-même, la rebutait. Elle finit par la prier de la laisser tranquille, et s'éloigna d'elle. Céline, alors, lui faisant passer un billet chaque soir après le souper, lui demandait de l'embrasser quand elles passeraient l'une près de l'autre pour aller au dortoir ; et pour accompagner ce baiser dans lequel elle eût voulu emporter à Dieu l'âme de Philomène, presque toujours en l'embrassant Céline lui glissait dans la main un petit papier plié qu'elle avait soigneusement encadré à la règle, et sur lequel elle avait écrit de sa plus belle écriture : *Don de piété qui nous rend le service de Dieu doux et aimable ;* ou bien : *Fruit de charité qui nous unit à Dieu par l'amour.* Quand Philomène se montra plus froide à ce baiser du soir et ne parut plus tendre sa joue que par habitude, Céline, au lieu de ses petits papiers, lui glissa de longues petites lettres griffonnées au crayon en cachette des sœurs. « Dieu a mis dans mon cœur une affection selon lui... Je tâcherai d'être auprès de vous ce que je crois que Dieu veut ; car il nous commande non seulement de l'aimer, mais de le faire aimer... J'espère que si vous priez bien Marie elle vous acceptera au nombre de ses enfants ; et alors nous tâcherons, par notre bon exemple, d'allumer dans le cœur de nos compagnes le désir d'être de notre famille... Soyez plus pieuse, et je me ferai un devoir de prier pour vous le Dieu des forts... » — Tels étaient les phrases et le ton de ces lettres que Céline signait toujours : *Celle qui se dit votre compagne dans les saints cœurs de Jésus et de Marie.* Cela dura jusqu'à ce que Philomène, lassée, rejetât avec un mouvement d'impatience et presque de colère le papier crayonné que lui tendait Céline.

Philomène avait trouvé une distraction, un soulagement dans des pensées nouvelles auxquelles elle s'était abandonnée. Des idées de mariage lui étaient venues, non point présentes comme une tentation, précises comme un projet, mais confuses, vagues, voilées de la douceur qu'ont au regard les choses lointaines. Elle ne songeait à personne qu'elle eût voulu épouser, elle ne savait point ce qu'était le mariage ; elle était portée seulement par un instinct sans trouble, par un désir sans impatience, vers la pensée de ce que ce pouvait être. Il se levait dans son imagination la pure et blanche image qui reste d'une noce aux yeux des petites filles : la robe blanche et la couronne de fleurs d'oranger. Puis, parfois, elle rêvait au delà de plus grandes douceurs, une

communauté d'âme, une existence à deux, un dévouement, de mystérieux bonheurs, qu'elle ne connaissait point, qu'elle n'aurait point su appeler par leur nom, mais qui devaient se lever à l'horizon de cette vie...

Elle avait toujours une innocence d'enfant, des mots d'ange ; nulle science, nulle prescience ne l'avait encore effleurée. Des naïvetés lui échappaient qui n'étaient plus de son âge, qui étaient à peine de son sexe. Il n'y avait pas longtemps qu'elle s'était trouvée dans un groupe de camarades dont la plus grande était moins grande qu'elle ; l'une se mit à dire :

— As-tu vu Berthe, comme elle a rougi dimanche, quand elle a vu son cousin au parloir ? Sûr, elle a quelque chose pour lui...

— T'es bête ! reprit une autre, ça ne vous fait pas rougir ; on pâlit...

— Tiens, dit Philomène, je croyais qu'on ne pâlisait que quand on se faisait mal...

Deux grands vides se firent tout à coup dans l'existence de Philomène : la sœur Marguerite obtint d'aller passer quelques mois dans le Midi pour rétablir sa santé, et Céline quitta la maison pour entrer en noviciat à la maison mère des sœurs de Saint-Augustin.

Alors le couvent étouffa Philomène. Cette vie lui devint insupportable comme une solitude. Elle eut des envies folles, furieuses, fixes, de partir, de s'en aller avec sa tante. Le temps, les murs, jusqu'au ciel qui était au-dessus de la cour, tout lui pesait. L'ennui lui rongea le corps comme il lui rongea l'âme ; elle perdait sa santé. L'inquiétude prit les sœurs, elles permirent à sa tante de la voir plus souvent. L'ordinaire du couvent, dont Philomène semblait dégoûtée et auquel elle touchait à peine, fut remplacé par une nourriture plus délicate. Philomène n'en continuait pas moins à pâlir et à maigrir ; ses yeux avaient toujours plus de fièvre dans son petit visage plus creusé.

Enfin au bout de six mois, à une visite de sa tante, se jetant au cou de la vieille femme, et la couvrant de baisers et de larmes, elle la supplia de la faire sortir en lui disant qu'elle s'ennuyait à mourir, qu'elle ne pouvait plus rester, qu'il lui semblait qu'elle allait faire une maladie. La tante eut besoin de tout son courage pour lui répondre que c'était impossible, qu'elle était trop jeune, qu'elle lui promettait de la retirer quand elle aurait vingt ans, qu'alors M. Henry serait sans doute marié, qu'elle serait la femme

de chambre de sa femme. Une dernière larme roula sur la joue de Philomène, mais sans un mot.

A la fin de la semaine, la tante reçut une lettre où Philomène lui disait qu'elle se repentait de la scène qu'elle lui avait faite, et qu'elle avait attendu plusieurs jours pour savoir si ses bonnes dispositions étaient durables. Elle terminait en lui disant : « ... J'espère qu'avec la grâce de Dieu et les conseils de notre bonne mère supérieure cela n'arrivera plus. Je ne sortirai de la maison qu'avec la volonté de Dieu et la tienne. Peut-être n'en sortirai-je que pour entrer... je n'achève pas, le temps achèvera pour moi. » La tante n'attachant pas de sens à cette dernière phrase fut rassurée par cette lettre. Mais la sollicitude des sœurs était en éveil depuis la mort non encore oubliée de deux ou trois jeunes filles qui s'étaient éteintes dans une langueur pareille à celle de Philomène. Elles remarquèrent que Philomène ne mangeait absolument rien au réfectoire : elles la surprirent même cachant dans les manches de sa robe le pain qu'on lui donnait. Le médecin de la maison, aussitôt appelé, déclara, après avoir visité Philomène, qu'il y avait chez elle un commencement de désorganisation de l'estomac. Les sœurs, très effrayées, envoyèrent chercher la tante : au premier mot de ce qu'avait dit le médecin, elle emmenait Philomène dans un fiacre.

M. Henry voyageait alors en Italie. La tante eut donc tout le temps de soigner sa nièce, de promener et de distraire sa convalescence ; et montrant à la pauvre enfant un avenir où elles seraient toujours ensemble, lui parlant du besoin que ses vieux jours auraient d'elle, elle ramena lentement et doucement à la vie et au désir de vivre ce cœur accablé, cette âme déjà lasse.

Un matin la sonnette sonna un grand coup. C'était M. Henry.

— Bonjour, ma vieille, tu vas bien ? fit le jeune homme. Ah ! voilà ta nièce... On se permet d'être pâle comme ça ? Dis donc, ta tante m'a dit que tu étais bigote... comme tous les diables... Et il se mit à rire en l'embrassant sur les deux joues. Philomène tremblait de tout son corps.

— Donne-moi des allumettes... Il faut bien te soigner, reprit M. Henry en poussant les premières bouffées d'un cigare, et ne pas te fatiguer... Prépare-moi mes affaires, ma vieille, que j'aie revoir le boulevard... Y a-t-il une lettre de la rue des Martyrs ? Au fait, je t'ai apporté quelque chose, Philomène... un chapelet, un vrai... de Rome... C'est dans ma malle quelque part... Ah !

pendant que nous y sommes, je vais te charger d'une mission de confiance dans la maison : tu verras s'il ne manque pas de boutons à mes chemises.

Là-dessus, M. Henry sortit et ne rentra que le lendemain.

Le service de M. Henry devint, de ce jour, la grande occupation du temps et des pensées de Philomène. Elle s'ingéniait à entourer le jeune homme de mille petites attentions, à le surprendre par toute espèce de menues prévenances. Elle travaillait à deviner les habitudes qui lui agréaient, les aises auxquelles il était sensible. Jamais un point ne manquait aux gants de M. Henry ; ses pipes étaient toujours débourrées ; les moindres riens de sa toilette étaient soignés comme si l'œil et l'aiguille d'une mère de province y avaient passé. Toutes les babioles de sa chambre, dont la vieille tante en vieillissant respectait le désordre, se trouvaient merveilleusement rangées, en ordre et sous sa main. M. Henry semblait enchanté d'être si bien servi ; mais il n'en remerciait guère Philomène que par un bonjour distrait le matin, ou par quelque grosse parole de bon enfant. Au déjeuner, pendant que Philomène le servait, il était fort absorbé par la lecture de son journal dressé contre son verre, et c'est à peine s'il lui disait : Merci. Le déjeuner fini, après avoir fumé trois pipes sans dire un mot, il prenait son chapeau, et la maison ne le revoyait plus de la journée.

Ce ménage de garçon, qui ne donnait guère d'ouvrage à la tante et à la nièce, leur laissait la liberté de toutes leurs soirées. Quand l'hiver vint, ne sachant que faire pour rester éveillée, la tante prit l'habitude de descendre dans la loge du concierge, où les domestiques de la maison se payaient le thé à tour de rôle. Il y avait là le portier, un petit homme portant un binocle avec lequel il jouait prétentieusement ; engraisé par le veuvage, fort bien renseigné sur les valeurs industrielles, et sachant faire suer son petit argent par toutes sortes de placements et de prêts sournois. Puis, un garçon au teint de pain bis, aux lèvres rouges du vilain rouge d'une plaie, — le groom de l'agent de change du premier, — qui, aux encouragements de son maître flatté de son genre, tâchait, avec sa voix enrouée, d'attraper le ton canaille des domestiques des vaudevilles du Palais-Royal. Puis la cuisinière de la dame du second, de cette dame étrangère qui donnait ostensiblement à jouer, et que l'on disait faire la police au compte de la diplomatie russe ; une grosse cuisinière flamande, toujours un peu allumée d'eau-de-vie, craquant de graisse, crevant de

rire, éclatant d'une joie crapuleuse. Assez souvent la Flamande amenait son mari, le plus ignoble type du cocher de coupé luxembourgeois, un homme dont le nez et le front perlaient d'alcool à toute heure, et dont le menton, dévoré par une sorte de lèpre, se cachait mal sous un cache-nez crasseux. Deux ou trois bonnes de lorettes, au bonnet envolé, à la tête de lézard, à la parole cynique et crue, complétaient cette société de la loge, où l'on voyait encore la bonne d'un paralytique, sur le rouge nez de laquelle tressautait une noire verrue.

Cela, cette loge pleine, c'était un monde à lever le cœur. Ces hommes, ces femmes puaien, comme on pue le vin de la veille, les corruptions, les envies, les paresse, toutes les hontes de la domesticité. Ce qu'ils avaient d'appétits et d'instincts semblait trempé dans le fumier de l'écurie, les eaux grasses de l'évier, les eaux sales de la chambre. Les vices qu'ils avaient amassés à la table des maîtres en les servant s'étaient corrompus en eux, ainsi que se pourrit à l'office la desserte d'une orgie. Il ne leur sortait de la bouche que d'impures professions de foi, des délations abjectes, des vengeances de lettres anonymes, des recettes impudentes de carottage, de gaspillage et de grapillage, d'effrontées théories de vol, la tenue des livres de la cuisinière : la bourse des *bas de soie* ou des profits sur la graisse, la bourse du *sou pour livre*, la bourse de la *gratte* ou des profits de la halle, et la bourse de l'anse du panier. Là dedans tombaient les rires d'ogresse de la Flamande, les gouailleries de voyou du groom, l'argot des bonnes de femmes entretenues, les horribles mots de garde-malade de la bonne paralytique. C'étaient des voix, des paroles, des gaietés qui faisaient froid : on eût cru entendre un baigne en goquette.

Un grand fonds de bêtise, sur lequel Paris n'avait point mordu, sauvait la tante de l'horreur et du dégoût de cette société. Elle riait comme les autres et avec les autres ; mais son dévouement, sa probité native, son mépris de l'argent, faisaient que rien de ce qu'elle entendait ne pénétrait en elle, et qu'elle vivait dans cette immoralité, non seulement sans tentation, mais presque sans conscience. Pour Philomène, tout étonnée et tout effarouchée d'abord, troublée de répugnances et de révoltes instinctives, son ignorance lui voilait à peu près le plus laid de ce monde. Il y avait beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas, des mots à double sens qui lui échappaient, des paroles

achevées dans un geste obscène dont le dessin ne lui disait rien, des aveux éhontés auxquels elle n'attachait pas plus d'importance qu'à des histoires de voleurs. D'ailleurs, pendant quelque temps, on subit un certain respect de sa candeur, de son honnêteté, des innocences de sa jeunesse. Devant elle, le cynisme des propos eut comme une pudeur. Tout le monde d'ailleurs, dans la loge, câlinait, avec de grosses amabilités, la nièce de la gouvernante de M. Henry. Le groom, entendant toujours parler son maître du sens pratique de la vie, avait du premier jour jugé la situation. En voyant la petite, il avait songé que la tante était une vieille domestique de confiance menant un ménage de garçon : épouser la nièce ; entrer par sa femme, et avec une grande philosophie sur son honneur de mari, dans l'intérieur de M. Henry ; s'y établir ; remplacer un jour la tante, qui était mortelle, et tout doucement avec le temps devenir le vrai maître dans cette maison où il n'y avait rien à faire, et où le bourgeois passait pour être coulant, tel fut immédiatement son plan ; et il se mit à faire la cour à Philomène en lui apportant des bouquets de violettes fanées, et en lui lançant des compliments qui ressemblaient, par leur façon brutale, à des coups de poing dans l'estomac. Aux premières attentions du groom, un invincible dégoût s'empara de Philomène et lui ouvrit les yeux : une perception soudaine lui montra d'un seul coup cet homme et ce monde ; elle se recula quand on voulut l'embrasser. Cependant, comme elle était trop timide pour se prononcer nettement, les gens de la loge attribuèrent à des *gyries* de petite fille sortant du couvent sa froideur marquée pour le groom.

Sa tante n'avait rien percé de ce qui s'était passé en elle, et elle continuait à la traîner à ces soirées. Un soir que le groom avait eu une loge à la Gaité par la maîtresse de son maître, qui y jouait, il invita la tante et la nièce. Il fallut à Philomène rester là quatre heures, genou contre genou à côté du groom enhardi par l'obscurité du fond de la loge, tandis qu'à chaque moment la Flamande, ivre de la joie que le spectacle donne aux femmes du peuple, l'interpellait tout haut : « T'amuses-tu bien, hé ! ma femelle ?... » Un moment, Philomène espéra se trouver mal.

Elle continuait à servir tous les jours M. Henry à son déjeuner : M. Henry mangeait toujours en lisant son journal. Philomène attendait une parole, une question, un mot : elle se fût contentée de la caresse machinale qu'il laissait tomber sur le

vieux chat de sa tante sans le regarder. Elle aurait voulu se dévouer, se sacrifier pour ce jeune homme dont la pensée avait gardé, dans son imagination de jeune fille, la magie et le charme dominateur d'un rêve d'enfance. S'il avait été malade, elle aurait passé les nuits ; si tout à coup il avait perdu ce qu'il avait, elle l'aurait servi pour rien. Elle pensait à toutes sortes de malheurs, de catastrophes, qui lui auraient permis de rendre à cette famille ce qu'elle lui avait donné, et de faire éclater son cœur... La demande d'une assiette ou d'un couteau d'argent pour peler une poire la tirait brusquement et douloureusement de ces pensées auxquelles elle s'arrêtait comme à de beaux songes, appelant presque ces malheurs, ces catastrophes. De certains jours, elle aurait désiré que M. Henry la grondât, qu'il lui fit un reproche sur son service, qu'il lui témoignât quelque mécontentement : au moins, elle eût été là pour lui.

De la grossièreté des gens qui l'entouraient à l'indifférence de son jeune maître, la jeune fille allait avec toutes sortes de souffrances sourdes. Son malaise était continu ; et tout ce qu'elle respirait autour d'elle ne lui apportait que l'étouffement ou le vide. C'est que chez elle l'esprit seul était demeuré au couvent un esprit *peuple*, en accord avec sa classe, en harmonie avec son avenir, tandis que tout le reste de ses facultés avait été élevé à une sensibilité supérieure. L'éducation religieuse, avec toutes ses délicatesses, avait raffiné tous les goûts de son âme, et elle avait, par la spiritualité de son essence, emporté l'enfant si loin des instincts et des habitudes morales de ses égaux, que Philomène éprouvait dans ce monde, qui était le sien, un froissement, une gêne, une vague sensation de chute, d'exil. La vie, qu'elle touchait là toute vive et toute crue, la blessait dans tous ses sens, sans qu'elle prît habitude de ces blessures. La matérialité des passions, des sentiments, des affections, la brutalité d'impressions, d'actions, de paroles, natives chez le peuple ouvrier ou domestique, l'éloignaient des hommes, qui lui inspiraient à la fois du mépris et de la peur. Les femmes ne l'attiraient guère plus, et le rapprochement du sexe ne lui semblait pas exister entre elle et ces créatures qui par tous les dehors affectaient une nature différente de la sienne, et lui paraissaient être autrement femmes qu'elle-même. Souvent dans cette basse société, des appétits, des besoins se soulevaient impatiemment en elle. Elle se sentait attirée, comme appelée, vers certaines élégances, certaines dou-

ceurs de rapports, certaines apparences convenables qu'elle n'aurait pu définir et qui cependant lui faisaient défaut comme à une personne ayant vécu dans la vraie société, avec des gens bien élevés. Car ce qui la touchait, ce qui l'affectait péniblement, c'était moins l'ignorance des domestiques, moins leur infamie, moins leur mauvaise nature, que la forme dans laquelle se produisaient et jaillissaient hors d'eux-mêmes cette ignorance, cette infamie, cette mauvaise nature. Le cynisme, tout nouveau pour elle, lui faisait mal, un mal presque physique. Et cette jeune fille qui ne savait guère que lire et écrire, qui manquait d'esprit naturel, dont la tête n'était meublée que de livres de piété et de quelques romans innocents, qui par l'intelligence était inférieure à la plupart de ces hommes et de ces femmes, arriva à se comparer dans cette compagnie à une âme dans le purgatoire, tant elle souffrait de ces souffrances qui étaient toutes d'instinct et de sentiment.

Des tendresses s'agitaient dans la jeune fille, sans trouver plus d'issue que ses délicatesses ne rencontraient d'accueil et de satisfaction. Le couvent et la vie religieuse n'avaient pas seulement subtilisé son âme, ils avaient encore couvé et mûri son cœur à leurs tièdes haleines; et tout ce que les mortifications de la discipline avait retranché d'ardeurs à ses sens naissants s'était tourné, au dedans d'elle, en ferventes et amoureuses aspirations. Né tendre, ce cœur s'était rempli de douceurs et d'élancements, aux suaves langueurs et aux irritations voluptueuses des livres de piété, à leurs images sans cesse répétées de parfums et de fleurs, de rosées de mai, d'odeurs célestes, de lis odoriférants, de roses doucement musquées. Il s'était attendri à l'air de la chapelle et de l'église, aux murmures de ces oraisons qui ont la suavité de mystiques baisers, sous la voix basse et pénétrante du confesseur, devant ce cœur sanglant de Jésus que les sœurs lui avaient dit de porter en idée sur sa poitrine comme un bouquet. C'était un cœur amoureusement douloureux qu'elle avait apporté à la confession; c'était un cœur ardemment amoureux qu'elle avait apporté à la communion. Tout lui avait crié : Amour! Amour! Et sous le feu de ce mot brûlant qu'elle rencontrait partout, dans ses agenouillements devant l'Époux de son âme, le Roi de son amour, le Bien-Aimé de son cœur, dans ses élévations vers le ménage du divin amour, plus délicieux que le miel, elle avait laissé son cœur se fondre en tendresses et se pâmer de

cette fièvre d'amour où Corrège et saint François de Sales ont vu mourir la Vierge... C'était ce cœur que la jeune fille avait apporté du couvent : elle le sentait avec angoisse déborder en elle-même.

Philomène avait pris le parti de vivre avec ses souffrances. Elle n'en laissait rien échapper ; elle les tenait en elle comme une personne blessée qui avec sa main contiendrait et refoulerait sa blessure. A qui se fût-elle confiée ? Sa tante ne l'eût point comprise. D'ailleurs, elle eût cru profaner son mal en l'avouant à quelqu'un.

Un soir qu'elle venait de monter se coucher, M. Henry, qui ne rentrait plus guère avant le matin, rentra. Il était un peu gris, et il avait l'expansion d'un homme qui vient de souper. Il parlait haut en ànonnant, en se répétant, comme si de mots en mots sa voix et sa tête s'engorgeaient.

— Ma vieille, — se mit-il à dire à la tante en s'allongeant dans un fauteuil, — tu aurais bien dû avoir des neveux... au lieu de nièces ! Décidément les jeunes filles... les jeunes filles, ce n'est pas toujours amusant dans une maison... quand on est garçon... Tiens ! ce soir... ce soir je serais rentré... pas seul... aussi vrai... mais les histoires que ça m'aurait fait... pour la petite... Tu m'aurais fait une tête... Moi, je suis... je suis pour qu'on les respecte... les jeunes filles... mais... c'est embêtant... c'est assez embêtant... Je te dis ça, tu comprends... ce n'est pas pour que tu la renvoies... cette enfant. Non... mais... tu m'avais dit dans le temps qu'elle aimait cet affreux groom du premier. Eh bien ! voilà !... qu'ils se marient... parce que... une femme qui est mariée... une femme qui est mariée... ça peut tout entendre, ça peut tout voir, une femme mariée... au lieu que ta diable de nièce...

Le bruit d'une chute, d'un corps tombant à plat comme un paquet, se fit contre la porte. En entendant sonner, Philomène, qui était encore dans l'escalier de service, avait reconnu le coup de sonnette de M. Henry : elle était redescendue pour lui souhaiter le bonsoir ; elle était rentrée dans l'appartement avec la clef qu'elle avait dans sa poche ; elle s'était glissée sans bruit dans le corridor ; elle avait écouté, elle avait entendu, — et elle était tombée sur le parquet, évanouie.

La tante et M. Henry, dégrisé en une seconde, lui jetèrent de l'eau au visage, lui frappèrent dans les mains. Quand elle revint

à elle, une attaque de nerfs la tordit sur le fauteuil où M. Henry l'avait assise devant la fenêtre ouverte. Elle sortit de cette crise avec un flot de pleurs, mais tout étonnée, ne sachant pourquoi elle était là, et d'où venait qu'elle pleurait. Il fallut, pour qu'elle se souvint que M. Henry lui répétait plusieurs fois qu'il avait dit cela sans y penser, qu'il voulait la garder, qu'elle ne s'en irait jamais, qu'elle ferait ce qu'elle voudrait, et mille autres paroles calmantes comme on en dit aux malades.

La vie recommença entre ces trois personnes comme si rien ne s'était passé. L'oubli paraissait entier chez Philomène, qui ne montrait pas même de gêne. Au bout de trois semaines passées ainsi, comme un matin M. Henry se levait de table, Philomène, lui adressant pour la première fois la parole sans qu'il lui parlât, lui dit, d'un son de voix calme et assurée qu'il ne lui connaissait point :

— Monsieur Henry... j'ai à vous demander pardon... Je vous remercie bien d'avoir été bon comme cela pour moi... madame votre mère aussi... que je n'oublierai pas.

Et comme M. Henry la regardait tout étonné, elle lui tendit le front :

— Voulez-vous m'embrasser, monsieur Henry?... ce sera pour mes adieux...

Et sans lui laisser le temps de l'interrompre, tout de suite elle reprit avec l'effort et la hâte de quelqu'un qui prend son cœur à deux mains :

— Oui, je m'en vais... je m'en irai lundi... pour entrer faire mon noviciat à la maison des sœurs de Saint-Augustin ; mais je prierai toujours bien pour vous, monsieur Henry... pour votre bonheur...

Philomène fit deux mois de postulat dans la maison de l'ordre de Saint-Augustin, vêtue de la robe noire, coiffée du petit bonnet noir des postulantes. Au bout de ces deux mois d'épreuves et d'exercices, de pratiques religieuses, de travaux manuels dans l'intérieur de la maison, sa vocation sans dégoût, sans retour, toujours plus ferme, la fit juger digne du noviciat. Le *Veni Creator* fut solennellement chanté pour elle dans la communauté, et elle parut aux offices avec le voile de mousseline blanche sur la tête, avec le large ruban bleu à la ceinture de la robe, que les novices portent à la chapelle et qu'elles ôtent lorsqu'elles en sortent.

Un peu après le *Veni Creator*, la prise d'habit lui avait été accordée. Elle avait mis ce jour-là une robe de mariée, la robe blanche qui avait flotté si longtemps comme un nuage dans ses rêves de jeune fille. Une recherche de parure, une coquetterie affectée, l'innocente et dernière coquetterie du sacrifice, éclataient par toute sa toilette. Dans la chapelle pleine de monde, elle avait assisté à la grand'messe; la supérieure était à sa droite, la maîtresse du noviciat à sa gauche, tenant un cierge allumé, symbole de la lumière divine qui éclairait son âme.

Après la messe : — Que demandez-vous? lui avait dit l'officiant.

— Je demande à être admise dans cette sainte maison pour y servir Dieu selon la règle prescrite par notre saint fondateur, saint Augustin.

— La connaissez-vous bien?

— Oui, — et Philomène avait récité la règle à voix haute.

— Promettez-vous de vous y conformer et de l'observer?

— Oui, je promets de l'observer moyennant la grâce de Dieu.

Une longue instruction de l'officiant avait suivi, sur les sacrifices qu'il faut s'imposer pour pratiquer la vie religieuse, sur les avantages de cette vie, sur les dangers de la vie du monde, sur les déceptions de ceux qui y cherchent le bonheur. Puis l'officiant, après avoir demandé encore une fois à Philomène si elle persistait, lui avait coupé sur le front une mèche de cheveux; et elle avait quitté la chapelle. Quand elle y était revenue, elle avait les cheveux coupés. Les habits de l'ordre, bénis pièce à pièce, enveloppaient son corps. Le voile d'étamine avait remplacé le voile de mousseline. L'ovale de son visage était emprisonné par le linge blanc qui lui descendait sur le front et le lui couvrait à moitié. L'ample et longue robe de laine l'enfermait dans ses plis épais, solides et droits.

Son nom de religieuse lui avait été donné. On l'avait couchée sous le drap mortuaire; et pendant que le *De Profundis* était chanté sur elle, il s'était élevé de son cœur cette prière sous le drap, qu'on dit dans les couvents toujours exaucée, une prière appelant les grâces et les miséricordes de Dieu sur tous ceux qui avaient nourri et soigné son enfance.

Trois mois après, la novice, qui avait encore sept mois de noviciat à faire avant de prononcer ses vœux, était envoyée à l'hôpital de \*\*\*. Elle allait y remplacer une sœur emportée par une épidémie typhoïde : cette sœur, dont la mort montrait à

Philomène le chemin de la charité, était son ancienne amie Céline, devenue la sœur Laurence.

## III

Les internes de l'hôpital étaient réunis dans la salle de garde.

La salle était une voûte en arceau dont l'humidité avait déchaussé les pierres de taille. En face la porte peinte en gris, une fenêtre s'ouvrait sur une cour plus haute de deux pieds que le plancher. Sur le mur à droite de la porte était un grand placard qui servait de garde-robe et d'armoire à linge. A gauche au-dessus d'une fontaine de cuivre accrochée au mur et coiffée d'une serviette, un grand casier de bois peint en noir montrait pêle-mêle dans ses compartiments, des liasses de papier, des cahiers d'observations, de vieux journaux. Puis venaient un poêle de faïence blanche et un lit de fer sans rideaux à moitié défait, le lit de l'interne de garde pendant la nuit. De l'autre côté sur le mur nu et blanc, il y avait un grand râtelier de pipes et la large ardoise où les internes écrivent, pour les garçons qui viennent les chercher, la salle où on peut les trouver. A un clou se balançait une feuille de papier où était écrite une longue liste de noms avec les âges en marge, liste de malades par ordre alphabétique qu'un médecin, s'occupant des maladies du cœur, avait placée là pour être prévenu en cas de décès et assister à l'autopsie.

Ils étaient sept dans la salle, la tête coiffée de la petite calotte noire, assis autour d'une table sur laquelle une vieille femme venait de poser un gigot qui fumait. Un seul d'entre eux, l'interne de garde ce jour-là, avait gardé son tablier; les tabliers des autres pendaient aux patères. Et à leurs boutonnières de petites pelottes à épingles roses ou violettes faisaient de loin l'effet de bouquets. On causait.

— Ce pauvre Lemesle, comment, vous ne savez pas ce qu'il est devenu? Il est le médecin de la rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine... Il donne ses consultations chez le marchand de vin; à chaque consultation, on fait une marque à la craie sur le mur; chaque marque lui vaut un petit verre; le marchand de vin efface à mesure qu'il consomme...

— Pauvre garçon!

— Et si intelligent!

— Dis donc, Dubertrand, iras-tu à Bicêtre au bal de la mi-carême, voir le bal des fous et des folles?

— A quelle heure est-ce?

— Dans la journée.

— N'y va donc pas... ce n'est pas drôle... ça ressemble à un bal d'avoués... Pas de caractère...

— Mais il doit y avoir des *nymphomanes*... ça peut être amusant...

— Amusant?... Figure-toi qu'un jour nous avons été entourés dans un bal comme cela, le directeur, moi et Crappe, qui était alors externe... Nous ne pouvions pas nous en débarrasser...

— Tu ne les as pas vu jouer la comédie, toi, Noël?

— Non.

— De temps en temps, quand il y a un épileptique qui s'amuse trop, les garçons le prennent et le flanquent dehors... C'est avec toi, je crois, que j'étais, Pichenat?

— Oui... oui.

— Qu'est-ce que tu as donc, Pichenat, ce matin?

— J'ai... que j'ai eu une scène ce matin à la visite... je suis furieux... Tu sais que mon chef de service est un peu *crevard*, on nous en a donné un provisoire... tu n'as pas idée de cet animal-là! Heureusement qu'il ne va pas être là plus de quinze jours... Si demain il m'ennuie encore, je demande un congé. C'est qu'il est sciant! Un jour, il arrive : « Messieurs, nous allons faire évacuer, » et le voilà qui dit à chaque lit : *Ipeca, ipeca, ipeca!* Le lendemain : « Messieurs, nous allons faire aujourd'hui de la médecine d'expectation : ne faisons plus évacuer... » Le surlendemain : « Messieurs, c'est très bien, la médecine d'expectation, pour les gens aisés; mais avons-nous le droit de faire de la médecine d'expectation ici? Voilà un ouvrier ébéniste qui a besoin de gagner sa vie, de travailler le plus tôt possible... Refaisons évacuer, » et là-dessus : *Ipeca! ipeca!* Et toujours comme cela... Ah! le *pignouf!*

— Est-ce que tu as commencé tes conférences d'externes, Noël?

— Oui.

— Combien en as-tu?

— J'en ai vingt...

— Est-ce que tu n'as pas un nommé Girardeau dans ta conférence?

— Si... il va bien, je crois qu'il fera quelque chose...

— Il est de mon pays, je te le recommande. C'est un pauvre garçon... Ils ont tout perdu en 48... Avec ça son père est aveugle... il le soutient...

— Quand il marche?

— Non, en donnant des leçons de piano et d'orthographe dans l'intervalle de sa médecine...

— Monsieur Pichenat, on vous demande à la salle Sainte-Marthe, dit la vieille femme qui servait les internes.

— Est-ce que vous n'avez pas des *Gazette médicale* chez vous?

— Moi, je crois que j'en ai.

— Tu les rapporteras, hein?

— Qu'est-ce que c'est que le n° 47? fit Pichenat en rentrant.

— Est-ce que je sais! tu es bon, toi... Je me rappelle bien les malades par lit, mais pas par numéro.

— Barnier, as-tu lu le travail de Runeau sur les bains chez les Romains?

— Non, il ne me l'a pas envoyé... Est-ce gros?

— C'est un volume haut comme mon pouce; je ne l'ai pas encore coupé.

— Ça peut être curieux... Mais il aurait dû prendre le sujet plus large, faire une étude de médecine philosophique et historique... Pourquoi n'a-t-il pas empoigné les mauvaises mœurs de l'antiquité en masse, les scandales du monde grec et du monde romain; voilà un cadre!... Et il se serait fait lire des gens du monde...

— Qu'est-ce que devient donc Thierry?

— Je l'ai vu aujourd'hui à l'école pratique... il a fait sa thèse en trente heures.

— Diable!

C'est un farceur, Thierry... Il m'a, un jour, emprunté une tumeur superbe sous prétexte de l'analyser au microscope. Comme il est plus fort micrographe que moi... et puis je n'avais pas le temps... je lui ai donné tout ce que j'avais... et quand j'ai été pour lui demander l'analyse, il m'a dit qu'il comptait s'en servir, qu'il n'avait pas fini... des bêtises!

— Vol de tumeur!... Le Code n'a pas prévu ça!

On frappe à la porte.

— Entrez!

Il entra un jeune homme aux longs cheveux, au cache-nez de

laine rouge. C'était un candidat au cinquième examen de médecine qui venait demander les maladies des malades sur lesquels il devait être interrogé. On lui répondit :

Allez là-haut... il doit y avoir un interne.

Quand il eut fermé la porte sur lui :

En voilà un front de venir nous demander de mettre dedans les examinateurs, sans seulement nous apporter une lettre de recommandation de n'importe qui !

— Mais il est astucieux comme la cochenille, cet être-là !

— Madame Bizet !

La vieille femme accourut.

— Voilà une viande... Avez-vous jamais mangé de la chair humaine ?

— Oh ! monsieur !

— Eh bien, madame Bizet, c'est comme si on en mangeait... Vous rendez-vous un compte bien précis, madame Bizet, du goût que peut avoir la chair humaine ?

— Oh ! l'horreur !... dame ! je ne sais pas... ça doit ressembler au lapin... il me semble.

— Non, madame Bizet, c'est un goût entre le bœuf et le mouton. Je ne vous parle pas d'après les récits des voyageurs, madame Bizet... On a amené un jour ici une femme qui avait voulu s'asphyxier, elle était tombée sur un réchaud... Elle avait le bras rôti... à point ! Si vous cuisiez vos côtelettes aussi bien, madame Bizet...

— A propos de côtelettes, tu sais que l'administration en a refusé une l'autre jour à mon chef de service pour une malade ?

— C'est dégoûtant !

— Et qu'est-ce qu'il a dit, ton chef de service ?

— Il n'a rien dit...

— Il est raide pourtant sur ces choses-là.

Il a donné dix francs à la sœur pour acheter des côtelettes à la malade.

— Ah ! le docteur !

Ce fut un cri de la salle à l'entrée d'un ancien interne tout fraîchement reçu docteur, qui portait sous le bras un paquet de ses thèses couvertes en papier bleu.

— Tu déjeunes ?

— Oui.

— Madame Bizet!... une serviette...

— Oui, monsieur, — et la vieille femme apporta au docteur la serviette des invités : une taie d'oreiller blanche.

— Nos compliments, mon cher!

Et le docteur s'assit, au milieu des poignées de main, en disant mélancoliquement :

— Ça ne me rend pas gai, allez!

— Tiens ! pourquoi?

— Quitter Paris...

— Où vas-tu?

— Je vais exercer à Péronne... Ah! la province...

Et il se mit à manger d'un air lugubre.

— Ah! je conçois; te rappelles-tu notre première année à Bicêtre, hein, docteur? C'était le bon temps... Nous nous en sommes donné des bosses... Nous avons nos chambres au-dessus des vieux retraités de trente ans de service dans les hôpitaux, les *reposants*, comme on les appelle... Ils ne reposaient guère, je vous en répons!... Nous passions la nuit à rouler des bûches dans les corridors... Lorry jouait du violon comme un sourd... Et puis, on n'était pas sévère pour les visites que nous recevions... Nous faisons du punch sur le toit, figure-toi... ça faisait passer des comètes dans les lunettes de l'Observatoire... Et le jour de la fête de Bicêtre, c'est là que nous avons été beaux! Les garçons de Bicêtre ne voulaient pas nous laisser danser... Nous étions plus de vingt... Il y avait les officiers, qui se sont mis avec nous... Nous avons fait un train... Il paraît que ce n'est plus ça, maintenant; on est tenu, le concierge fait des rapports, on vous demande des mœurs de demoiselle... et de ne pas ronfler la nuit!

— Tu sais bien, Barnier, cet animal de malade qui avait promis de m'assommer quand il serait sorti?

— Oui, parce que tu l'avais mis à la diète...

— Je l'ai rencontré l'autre jour sur le pont des Arts.

— Eh bien?

— Ah! mon cher, je l'ai trop bien guéri : il m'a paru fort comme un Turc... j'ai pris l'autre côté du pont.

On entendit une petite sonnerie claire, et presque en même

temps l'ombre d'un corbillard arrêté devant la fenêtre prit la moitié du jour de la salle de garde.

— Oui, dit un interne au docteur, c'est toujours à cette heure-ci comme de ton temps, et à la même place... station de la correspondance pour l'éternité!

— Passe-moi l'eau-de-vie.

— Quelle pipe veux-tu? la *tête de mort*, ou la *colique de plomb*?

— Non, l'autre.

On frappa à la porte.

— Entrez!

— M. Pichenat, dit une fille de salle, c'est pour une femme... le 14... à délivrer.

— Bon! ça arrive toujours quand on allume une pipe...

— Plains-toi! C'est quand tu seras dans le service où j'étais il y a deux ans... En voilà un hôpital où on est dérangé les jours de garde... et les nuits donc! J'ai calculé : c'est sept fois en moyenne qu'on vient vous réveiller... Il y a ce diable de pas de l'infirmier qu'on entend marcher dans la cour, monter l'escalier... Et le matin, à six heures : Pan! pan! à la porte... Entrez! C'est un décès à signer... Quand on pense qu'il y a un idiot d'interne qui a donné à l'administration l'idée d'exiger la vérification des décès... Je te demande un peu... Des malades qui sont depuis deux mois à mourir dans une salle... Mais il y a longtemps qu'ils sont morts quand on s'en aperçoit; seulement, ils s'obstinent à respirer...

— Êtes-vous contents des opérations dans ce moment-ci? demanda le docteur.

— Heu! heu!

— Non, ça ne réussit pas depuis quelque temps.

— Il y a des veines comme ça...

— Et ce qu'il y a de triste, c'est que ça ne dépend pas du chirurgien. L'opération peut être parfaitement faite; mais c'est la chance... c'est comme une main au lansquenet... on passe ou on ne passe pas... Il y a des veines positivement...

— Oui, c'est de la chance... Tiens! l'année dernière, mon chef de service tombe malade... Il venait de faire vingt-cinq opérations de suite sans accident, et des opérations très graves... On envoie Harder le remplacer, tu sais qu'Harder est au moins

aussi fort que lui; il fait cinq opérations, les cinq opérés claquent! Ma foi! à la sixième, il a mis sa trousse dans sa poche, et bonsoir! il n'est pas revenu...

— Il a bien fait! qu'est-ce que tu veux?...

— On n'est pas encore si malheureux ici qu'à l'hôpital d'où je viens... Voilà deux ans qu'on y perd tous les opérés... C'est embêtant, à la fin... Un moment, dans le pavillon des hommes, il y avait au troisième étage l'infection purulente, au second le tétanos, et au premier la pourriture d'hôpital...

— Ça allait bien!

— Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on en perd beaucoup plus à Paris qu'en province... où souvent ils sont charcutés...

— Allons! il y a de très bons chirurgiens en province... Il ne faut pas les abrutir en masse...

Pichenat, qui était rentré, s'était assis dans le fauteuil de garde et s'amusait à taquiner son voisin avec un des bâtons écorcés qui servaient aux internes à faire des assauts de canne. Tout à coup, de sa chaise, le voisin sauta sur la nappe.

— Qu'est-ce que tu fais, Malivoire? tu montes sur la table?

— Non, je monte à la tribune — dit gravement l'interne qui répondait au nom de Malivoire — pour la discussion du budget... Messieurs, il y eut un temps, je devrais dire un âge d'or, où l'administration se faisait une joie de nous nourrir. Et telle était, d'après les légendes qui sont venues jusqu'à nous, la générosité de l'administration, en ce temps-là, qu'un interne pouvait tenir une table d'hôte avec ce que l'administration lui fournissait... Obligés de nous nourrir nous-mêmes, nous avons choisi parmi nous un caissier qui nous semblait digne de notre estime...

— Je demande la parole! cria Pichenat.

— C'est sur la conduite de ce comptable investi de toute notre confiance, et qui fait danser l'anse du panier...

— Très bien!

— ... que je veux appeler votre attention! Pichenat, je l'ai nommé, messieurs, prend perpétuellement des voitures: il me les fait partager, c'est vrai, mais il les paye... Je l'ai vu aujourd'hui en conférence avec son bottier: il lui soldait une note...

— Au contraire! fit Pichenat.

— Il parle, messieurs, de louer une loge aux Italiens... Un seul

mot pour finir, messieurs... A Bicêtre, nous vivions pour vingt-cinq francs par mois, Pichenat ose nous en demander quatre-vingts...

— Pourquoi m'avez-vous nommé économe?

— On t'a nommé économe... pour que tu fasses des économies!

— Malivoire! tu marches dans mon gloria!

— Malivoire! à bas!

— A-t-on de l'encre ici?... et une plume quelconque? demanda le docteur; et il se mit à écrire sur le coin de la table les dédicaces des exemplaires de ses thèses. — Ah! dites donc, qu'est-ce qui veut un cœur très bien préparé? Quelqu'un en a-t-il besoin ici?

— Ça me va. Je le retiens.

— Vous avez une nouvelle novice à la salle Sainte-Thérèse?

— Tu ne l'as pas encore vue?

— Non, ça m'est égal. A mon hôpital de l'an dernier, il y avait des sœurs de Sainte-Marthe...

— Ah! oui, des sœurs jansénistes...

— Ne m'en parle pas, de tes sœurs jansénistes. Elles sont toutes grêlées...

— Et les plus jeunes ont connu nos professeurs du temps qu'ils étaient internes.

— Comment s'appelle-t-elle déjà, notre novice? Elles ont des noms... je ne sais pas où elles vont les pêcher...

— Est-ce qu'elle ne s'appelle pas sœur Ambroisine?

— Non, elle s'appelle sœur Philomène.

— Elle est très gentille...

— Et puis elle a l'air bonne fille... Elle ne vous fait pas un nez comme il y en a...

— C'est dommage seulement qu'elle l'ait un peu tros gros, son nez...

— Oui, mais elle a des yeux bleus, et un regard d'une douceur...

Est-ce un r ou un z à la fin de Métivier? demanda le docteur qui écrivait.

— Un z.

— Ce qu'elle a, c'est qu'elle a de la grâce... Elle n'a pas les mouvements bêtes.

— Moi, je ne sais pas ce qu'elle a et ce qu'elle n'a pas... mais elle m'a semblé charmante... Qu'est-ce que tu en dis, toi, Barnier?

— Ah! c'est vrai, elle est à la salle Sainte-Thérèse, c'est Barnier qui l'a dans son service... Eh bien! Barnier?

— Mon cher, moi... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... je n'aime pas les jeunes sœurs, voilà mon principe... J'ai horreur du romanesque... ça m'ennuie de voir des petites filles qui se montent la tête et se font religieuses sans savoir pourquoi ni ce que c'est... par idée de roman... comme elles se monteraient la tête pour un cousin qui vient aux vacances... Les vieilles, celles dont le cœur ni la main ne tremblent plus... à la bonne heure, celles-là...

— Mais, mon cher, voyons, il faut bien qu'elles commencent...

— C'est vrai... mais j'ai beau me dire ça... c'est plus fort que moi... Tiens! hier au soir, elle a voulu m'aider à faire un pansement... j'ai eu peur qu'elle ne tournât de l'œil comme l'autre fois... et je n'ai pu me retenir de la rembarrer...

Edm. et J. DE GONCOURT.

(A suivre.)

---

---

# COLLABORATEURS

---

## I

Elle allait venir !

Léon Dornoy avait tout préparé pour la recevoir. Des roses au joli vase de Gallé où, dans le verre irisé, jouaient les libellules au corselet bleu; un en-cas; du moscatel; un peu de vin de Capri. Et des fleurs ! — partout des fleurs. Il avait la coquetterie du cadre dont il entourait ses amours.

D'ailleurs, heureux de vivre, jeune, applaudi, déjà célèbre, aimé du public et adoré, — Dornoy n'était point fat, mais la preuve était là, — adoré de cette Jeanne, la chère blonde, mariée en secondes noces à Pierre Mauduit, à ce Pierre Mauduit dont le nom, sur les affiches, s'unissait au nom plus jeune de Dornoy.

Ironie des destins ! Il n'y avait pas quinze jours, cette simple phrase dite par un comédien parlant au public : « *Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Pierre Mauduit et Léon Dornoy,* » cette phrase sacramentelle, dont les premiers mots font sauter le cœur de l'auteur qui écoute anxieusement, là-bas, dans la coulisse, cette phrase avait été soulignée de bravos, saluée d'acclamations, et Léon Dornoy, dans son petit hôtel de l'avenue Frochot, attendait la femme de Mauduit, — son compagnon d'affiche; — il attendait Jeanne, la chère Jeanne, sans remords, sans inquiétude, avec impatience.

La situation même lui semblait curieuse. Il ne l'analysait pas, il la trouvait originale, simplement. Mauduit, au reste, avait quinze ans de plus que lui et vingt ans de plus qu'elle. Il devait bien avoir passé la cinquantaine, Mauduit. Robuste, sans doute, élégant encore, faisant figure, le soir, aux lumières; mais chauve, un peu las, avec cette barbe poivre et sel qui rend la vie miel et

vinaigre. Tandis que lui, Dornoy ! Lui ?... Trente-cinq ans, blond, l'œil vif, la lèvre rouge, de jolies dents dans l'or fauve de la moustache, de la verve, de la gaieté — et du talent ! Oui, il eût volontiers ajouté « et du talent ! » en se regardant dans sa glace.

Il se regardait précisément, comme on se passe en revue avant un duel, lorsque le timbre sonna. C'était elle !

Léon avait renvoyé son valet de chambre. Il envoyait toujours son valet de chambre prendre des nouvelles d'une grand'tante, à Passy, lorsque madame Mauduit devait venir. Il courut à la porte, empressé, esquissant d'avance un sourire.

— Chère Jeanne !

Ce n'était pas la chère Jeanne. C'était un commissionnaire, un gros Auvergnat, courtaud, pataud, rougeaud, une lettre à la main. Léon reconnut bien vite l'écriture ; une des écritures de M<sup>me</sup> Mauduit qui, prudemment, en avait deux.

— Elle ne vient pas !

Quelque obstacle. Un ennui, l'arrivée d'un parent de province. Un empêchement ou un prétexte. Oh ! ce n'était pas la première fois qu'elle écrivait ainsi. Mais, cette fois, la déception était plus vive.

— Merci, mon garçon ! merci !

Il devinait qu'elle ne viendrait point, mais il ne devinait point pourquoi elle ne viendrait pas. La lettre lue, il éprouva un moment de colère noire. « Impossible, aujourd'hui, impossible, écrivait Jeanne. *Il va chez toi, il tient à te voir, il veut te voir.* Je n'ai pu le retenir. Je t'expliquerai tout. Au revoir, chère âme ! »

— « *Il va chez toi !* »

Cet imprévu rendit brusquement Dornoy très nerveux. Le mari ! C'était le mari qu'il allait recevoir au lieu de la femme ! Mauduit au lieu de Jeanne ! Le collaborateur au lieu de la collaboratrice !

— « *Il va chez toi ! Il tient à te voir ! Il veut te voir !* »

Et pourquoi Mauduit voulait-il le voir ? Il avait pris rendez-vous chez Mauduit lui-même pour un des jours de la semaine prochaine. Lundi, oui, lundi prochain. D'ici là, chacun d'eux devait avoir cherché les détails d'une comédie gaie, très gaie, dont ils avaient, en commun, achevé le plan. Dornoy se chargeait des mots. Il piochait les mots. Mauduit lui répétait souvent : « Je

centralise les situations, trouvez les paillettes ! » Était-ce de ces paillettes que Pierre Mauduit tenait à parler à Léon, comme cela, tout de suite, aujourd'hui même ?

Le diable soit de ses paillettes !

Jamais Jeanne, avec sa beauté blonde, ses tendresses de chatte, ses larmes versées, — peut-être pour effacer ses remords, — ne lui avait paru aussi désirable. Journée finie ! Rendez-vous perdu ! Et comment retrouver, dans la fièvre de ce Paris, dans cette vie éperonnée et cursive, le calme doux, tendre, certain, de l'après-midi qu'on lui volait ? . . .

— Car il me le vole, mon temps ! il me le vole ! . . .

Et Dornoy s'arrêtait brusquement devant cette pensée : le voleur, c'était le mari ! Mais que ne lui volait-il pas, lui, à cet homme, à ce très brave homme dont le nom se trouvait associé au sien, devant la porte d'un théâtre ? « 16<sup>e</sup> représentation : *Le High Life*, comédie en trois actes de MM. Pierre Mauduit et Léon Dornoy. »

— N'analysons pas, n'analysons pas, se disait Dornoy. Subissons la situation !

Il subissait. Et puisque Mauduit allait venir et non pas elle, il arrachait du vase de Gallé les roses thé qu'elle eût portées à ses narines, à ses lèvres . . . Il enlevait le petit en-cas qu'elle eût grignoté de ses jolies dents, assise, là, dans le fauteuil bas qu'elle affectionnait. Il voulait oublier que cette journée lui avait été promise par elle depuis longtemps, si longtemps ! Il avait brûlé le billet que ce butor de commissionnaire venait de lui tendre, et il s'était placé devant sa table de travail, la rangeant machinalement, mettant de l'ordre dans les feuillets épars, les couteaux à papier, le petit poignard de Zuloaga en acier damasquiné d'or, les bronzes de Barye, les boîtes à timbres. L'esprit ailleurs, du reste, l'esprit bien loin de l'avenue Frochot ; — l'esprit là-bas, et le cœur près de Jeanne, la maîtresse blonde, qui ne viendrait pas, qu'il ne verrait pas . . .

## II

Le timbre sonna tout à coup. Évidemment c'était *lui*, puisqu'elle venait d'écrire qu'il viendrait. Dornoy eut un moment la tentation de ne pas ouvrir, de le laisser partir, de ne pas plus le voir qu'il ne la verrait. Puis une curiosité instinctive le prit : que

pouvait bien vouloir lui dire ainsi Mauduit ? Lui parler de la pièce gaie ? Ah ! il s'en moquait bien, pour le moment, Dornoy, de la pièce gaie !

Le timbre sonnait de nouveau. Léon alla ouvrir. Il aperçut, dans l'encadrement de la porte, la haute taille de Mauduit, et la voix, très brève et très rude, de son collaborateur, dit : « Bonjour ! »

Après quoi, Mauduit entra brusquement, le chapeau sur la tête, traversant vite l'antichambre, pour aller droit au cabinet de travail de Léon.

Pierre Mauduit n'avait d'ordinaire ni cette voix maussade ni ces allures rapides.

— Tiens, tiens, pensa Dornoy, il ne vient certainement pas me parler de la pièce gaie !

Il avait suivi son collaborateur, qu'il trouva debout, le dos à la cheminée, où voltigeaient encore, dans les cendres, comme de légers papillons noirs, les débris brûlés du billet de Jeanne. . .

Mauduit, le chapeau sur les yeux et mordant sa moustache, regardait Dornoy d'un air que Léon trouva bizarre. Avec sa barbe en pointe et ses sourcils froncés, le mari lui fit l'effet de quelque ligueur méditant une Saint-Barthélemy.

— Vous ne vous asseyez pas ? dit le jeune homme.

— Non, fit Mauduit ; j'ai la fièvre, je ne puis rester en place !

La voix était toujours rauque, laissant deviner des grondements sourds, comme certains roulements indistincts, avant l'orage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? songeait Dornoy, intrigué.

Il ne pouvait y avoir rien de grave. Puisque Jeanne avait pu écrire. Jeanne eût averti, en cas de danger. Aucun péril à craindre ; mais évidemment quelque résolution inattendue. Pierre Mauduit passait pour avoir mauvais caractère. Jadis bretteur, ami des querelles, prompt aux coups d'épée. Au surplus, le cœur sur la main.

— Eh bien ! mon cher Mauduit, puisque vous ne pouvez rester assis, causons debout !

Dornoy, qui avait mis dans l'invitation toute la cordialité possible, crut s'apercevoir ou s'imagina que le mari avait laissé échapper un petit mouvement nerveux à ces mots très simples, presque caressants : « Mon cher Mauduit. . . »

Dornoy devenait plus qu'intrigué.

— Venez-vous, demanda-t-il, me parler de la pièce gaie? Le pendant du *High Life*?... Entre parenthèses, il a fait six mille deux hier, le *High Life*. Eh bien! j'ai trouvé, je crois...

Mais Mauduit l'interrompit brusquement :

— Ah! la pièce gaie! il s'agit bien de la pièce gaie! J'en ai trouvé une autre, moi, une pièce! Mais pas gaie, non, pas gaie! Dramatique! Une pièce dramatique pour qu'on ne continue pas à me reprocher de pasticher Marivaux. Une pièce très dramatique! Et c'est sur elle que je viens vous consulter.

— Ah! il s'agit d'une nouvelle collaboration?

— Parfaitement. Et si le sujet vous plaît, nous le traiterons ensemble.

— Voyons le sujet, dit Dornoy, souriant.

Il se sentait soulagé, délivré d'une inquiétude vague.

— Mon cher, fit Pierre Mauduit en regardant Dornoy en face, mais d'un air singulier, — ce qui m'importe avant tout, c'est le dénouement. Quand on marche droit à un bon dénouement, bien net, on travaille plus vite et l'on travaille mieux. Quand Dumas père eut trouvé le « *Elle me résistait, je l'ai assassinée!* » il avait trouvé *Antony*, tout *Antony*. Le drame en question donc, je l'ai, je l'ai bien, je le tiens; ce qui me manque, c'est le dénouement, ou plutôt la forme du dénouement, et c'est là-dessus que j'appelle votre attention.

— Je vous écoute, dit Dornoy.

— Vous m'écoutez bien?

— Très bien!

— Ah! c'est que, cette fois, c'est grave! Jugez-en : mon drame, je vous le passe. J'ai toutes les données; je vous les dirai par le menu, si vous voulez; mais je laisse cela de côté. Où je veux en venir, voilà : c'est toujours l'adultère, mon drame! Banal, comme la vie; l'éternel trio de la femme, du mari et de l'amant! Tantôt le mari pardonne, c'est Sganarelle devenant apôtre; tantôt il tue, c'est Sganarelle coiffant le turban d'Othello. Dans mon idée, le mari tue, et il tue bien. C'est un brave homme, un très brave homme, qui s'aperçoit un jour que son ami le plus intime l'a trahi. Vous entendez? bassement trahi. Il pourrait faire grâce au misérable, mais il en fait justice, précisément parce que c'est un ami, doublement ignoble, par conséquent. Et il ne tue pas la femme, qu'il aime et qu'il veut garder, mon mari; pas si bête!

non, il tue l'amant, et il le tue, — voilà la question et la difficulté, — il le tue d'une façon telle que ni le monde ni même la femme ne puisse soupçonner qu'il l'a tué par vengeance ou par jalousie. Comprenez-vous?

Tandis que Mauduit parlait, Dornoy ne détachait pas ses yeux de cette face un peu pâle, à barbe grise, longue, et il trouvait — il ne s'en était pas aperçu jusqu'alors — que son collaborateur avait la figure froidement résolue des maris justiciers des drames de l'Ambigu.

Il n'était plus seulement intrigué, comme tout à l'heure, il devenait inquiet. Il sentait quelque ironie, quelque péril, une menace, derrière l'impassibilité de ce masque froid.

Essayant d'ailleurs de sourire, assis à sa table, qui le séparait de Mauduit toujours debout devant la cheminée, Dornoy balbutiait des observations vagues :

— Ah! alors vous voulez...? Voilà l'idée de votre pièce... de la nouvelle pièce?... Une vengeance?

— Sterling, oui!

— Un gros drame, alors? Un gros drame?

— Saignant!... Un mélodrame même, si vous voulez.

— Et, demanda timidement Dornoy, vous ne croyez pas qu'un dénouement gai aurait plus de chance?...

— Un dénouement gai? Quel dénouement gai? Je vous dis que je cherche un dénouement terrible. Une tragédie. Cherchons ensemble. Vous y êtes, dit Mauduit d'un ton qui parut à Léon plus que bizarre, oui, vous y êtes aussi intéressé que moi!

— Vous tenez au drame, alors, vous tenez absolument au drame?

— Absolument. Ah çà! mais, vous qui êtes jeune, vous ne suivez donc pas le mouvement? Vous ne voyez donc pas que la gaieté est abolie? Écrire une pièce gaie, c'est faire fausse route! Le *High Life* est un hasard. Pièce trop parisienne, ça ne tiendra pas. Hors des fortifications, on ne comprend plus. Il faut étaler sur les planches tout le pessimisme de la vie moderne. Soyons nouveaux! Soyons navrants!

Et, d'un grand geste impératif, Pierre Mauduit répéta d'une voix ardente :

— Soyons navrants!

— Soit, dit Léon en baissant la tête, soyons navrants.

— Le mari donc, reprit Mauduit, est un honnête homme qui a eu trop de confiance dans son ami.

— Quel âge, le mari? interrogea Dornoy.

— Le mien, je suppose.

— Et alors... l'ami?

— Plus jeune, beaucoup plus jeune.

Il semblait à Dornoy que le regard du mari lui demandait : « Votre acte de naissance ? »

Mais Mauduit haussa les épaules.

— La jeunesse n'est pas une excuse. Au contraire. Quand on est encore jeune, on doit respecter le bonheur des grisons. Toute ma pièce, toute notre pièce est là : un ami qui trompe son ami est un larron, et la dupe a sur lui le droit qu'on a sur un voleur de coffres-forts!

### III

Le pauvre Dornoy cherchait à deviner dans les paroles du mari ce qu'il pouvait y avoir de personnel ou de littéraire, et il ne démêlait pas très bien les intentions de son collaborateur. Mauduit choisissait-il ce prétexte d'un drame à venir pour le souffleter de cette épithète de larron et lui reprocher son infamie? Y avait-il, dans ce dénouement qu'il fallait chercher, une plaisanterie funèbre? Cet homme était-il un mari outragé qui savait tout, ou un littérateur agacé qui poursuivait nerveusement une fin de cinquième acte?

Il était bien troublé, Dornoy, fort mal à l'aise, semblable à un homme perdu dans une tourbière et qui ne sait trop où poser le pied. Si c'était une plaisanterie, il la trouvait macabre; si c'était un hasard, il le trouvait ironique.

— Peut-être, dit-il doucement, peut-être votre amant... je veux dire l'amant que vous voulez tuer...

— Oh! tuer d'une façon extraordinaire!

— Oui, c'est convenu... Peut-être... avant de la mériter, cette mort extraordinaire, a-t-il eu une excuse.

— Qui?

— Lui... l'amant.

— Et quelle excuse?

— Je n'en sais rien... La passion...

— On la dompte!

— La coquetterie de la femme...

— Il fallait mettre la coquette à la raison. D'ailleurs, la femme en question n'a pas été coquette. C'est, dans ma pensée (Mauduit semblait appuyer étrangement sur ces mots : *dans ma pensée*), — une très honnête femme qui a lutté, prié, souffert.

— Croyez-vous? fit naïvement Dornoy.

— Dans ma pensée, répéta le mari, dans ma pensée! Bref, je cherche, je vous le répète, comment le mari se vengera. Il pourrait, je suppose, faire murer l'ami déloyal dans son appartement...

— Renouvelé de Balzac. C'est bien usé, ce moyen-là, c'est romantique!

— Mais, dit vivement Mauduit en redressant sa tête grise de ligueur, je suis un vieux romantique, moi, et j'en suis fier. D'ailleurs, trouvez-vous le revolver plus naturaliste?

— Il est plus moderne, dit Léon, conciliant.

— Prenons le revolver. Avez-vous un revolver ici?

— Moi?... Non... Et pourquoi un revolver? balbutia Dornoy, tout blême.

— Pour essayer de mettre la chose en scène, tout simplement. Je mime souvent mon théâtre avant de l'écrire... Pas de revolver, c'est dommage!

Et tout à coup, regardant autour de lui, en quête d'un accessoire tragique, Mauduit eut dans les yeux un éclair de joie.

— Ah! dit-il, voilà! Bien!

Et il étendit la main vers le poignard de Zuloaga, qui brillait sur la table de Dornoy, parmi les papiers et les bronzes.

Léon ne doutait plus maintenant, en voyant entre les doigts osseux du mari cette arme exquise, niellée d'or et d'argent, et que Mauduit regardait curieusement comme un bijou.

Le mari avait tiré la lame courte, aiguë, du fourreau d'acier.

— Tiens, dit-il, une inscription... une devise... *Hasta la muerte*...

— C'est de l'espagnol, soupira Dornoy, résigné. Cela veut dire : *Jusqu'à la mort*.

— Cela pourrait servir de titre à la pièce... Oui, je rêve un drame à la Calderon, à la Lope de Vega. Un *Médecin de son honneur*, mais moderne, très moderne.

— Un médecin de son honneur homéopathe, fit Dornoy, pour dire quelque chose.

Mauduit se mit à rire; mais ce rire parut strident, voulu, au

jeune homme, et le mari continuait à examiner le petit poignard de Zuloaga avec une attention redoutable.

Dornoy fit encore un effort.

— Voyons, dit-il, êtes-vous bien résolu à finir par un dénouement triste ? Je ne vous demande pas que le mari pardonne... Non... Mais... s'il ignorait... si tout finissait gaiement...

— Vous y tenez, à votre gaieté, vous ? Impossible ! Le mari ne peut pas ignorer, puisqu'il sait ! Je vous dis qu'il veut se venger. Une vengeance féroce, shakspearienne !

— Ah ! soupira Dornoy... Molière avait pourtant du bon !... Et Labiche !... Vous oubliez trop Labiche !

— Je n'oublie rien, fit le mari ; rien, ni personne. Mais je veux un dénouement qui fasse trembler et courir Paris !

— Courir Paris ? Où, courir ?...

Et Dornoy, par une sorte de prescience hypnotique, lisait déjà, voyait clairement là, imprimés dans un de ces journaux chiffonnés sur sa table, ces mots inquiétants et tragiques : *L'affaire de l'avenue Frochot. — Une vengeance de mari !* « Quel drame !... Voilà un drame ! »

— Je suppose, dit froidement Mauduit, qu'on trouve, un beau matin, chez lui, l'amant avec un poignard pareil à celui-ci, planté dans le cœur...

— Comme du temps des francs-juges ?

— Comme du temps des francs-juges. L'amant avait, au troisième acte, dit à la femme : *Jusqu'à la mort...* Au cinquième, le mari répond par : *Hasta la... hasta...* enfin l'inscription espagnole... Qu'est-ce que vous en dites ?

— C'est gentil, répondit Dornoy, qui voyait la petite arme brunie luire dans la main du mari comme une vipère noire. C'est très gentil. Ce n'est pas précisément folâtre... folâtre...

— Eh bien ! conclut brusquement Mauduit, qu'est-ce que vous décidez ?

— Moi ?

— Oui, quel dénouement choisissez-vous ?...

— Il faut réfléchir, dit Léon un peu égaré. Je vous avoue que, dans tout cela, je ne vois rien de bien tentant, de bien particulièrement attirant...

— Ah çà ! fit Mauduit en s'avancant vers lui, qu'est-ce que vous avez donc ? (Il tenait toujours son arme.)

— Je n'ai rien, cher ami. Qu'est-ce que vous voulez que j'aie ?

— Vous êtes pâle comme un mort.

— Pâle, moi ?

— Regardez-vous.

— J'ai mal dormi cette nuit... L'insomnie... les nerfs...

— Vous n'aviez donc pas de chloral ! Je vous enverrai du chloral !

— Non, non, dit vivement Dornoy, ne m'envoyez rien !... je ne prendrai rien !...

Il le prévoyait, ce chloral, ce chloral envoyé par Othello avec adjonction d'acide prussique ! Un dénouement dont Pierre Mauduit n'avait point parlé tout à l'heure.

— En attendant, dit le mari, avalez un cordial quelconque ! Je vous assure que vous n'êtes pas bien. Avez-vous du malaga ici ?

— Moi ?... Non. Mais, dit Dornoy en montrant la crédence... du xérès, là.

Mauduit avait ouvert le meuble.

— Ah ! dit-il en riant. Du xérès, du moscatel, des biscuits, des fruits glacés !... Je m'explique votre pâleur ! Vous n'êtes pas en veine de collaboration !... Je me trompe, je devrais dire...

Il s'interrompit, discrètement, regardant Dornoy d'un air très gai.

Le ligueur, tout à coup, devenait gaulois.

— Eh bien ! cher ami, je reviendrai un autre jour !... Je vous laisse... Non, non, vous n'êtes pas en veine... Je vais piocher seul ce dénouement... Il est difficile... Ce que j'ai trouvé jusqu'ici est assez banal... mais j'en viendrai à bout.

— Ne trouvez pas autre chose, interrompit Dornoy, très vite. Ne cherchez pas, ne cherchez pas !

Pierre Mauduit lui tendait la main.

— Au revoir, Léon !

Cette main, Dornoy hésitait à la prendre. Il la saisit pourtant, et Mauduit la tint, un moment, regardant le jeune homme, bien en face, d'un air de compassion douce :

— Je vous assure, Léon, vous avez la fièvre ! Ne collaborez pas trop !

Et il allait partir en riant, lorsqu'il revint, jetant sur la table le petit poignard de Zuloaga :

— J'allais emporter ça, tenez !... *Hasta la muerte !* C'est vrai, vous avez peut-être raison ! C'est trop romantique. Usé, Calderon ! Je vais chercher dans le moderne.

Il disparut, laissant Dornoy presque hagard, la tête un peu perdue. Toute l'émotion contenue se traduisit, éclata, creva comme un ballon trop tendu, dans un *ouf!* de délivrance.

— Il ne sait rien !... Il ne sait rien ! Il ne sait rien ! Mais quelle séance !

Et le jeune homme se versa et but lentement — ordonnance du mari — un verre de xérès de la Frontera, le xérès préparé pour les chères lèvres de la femme...

#### IV

Mais, ce même jour, deux lettres différentes partaient de l'avenue Frochot, l'une pour le collaborateur, l'autre pour la collaboratrice :

« Ne comptez plus sur moi, disait Dornoy au mari. Je vous expliquerai ma résolution. J'ai tourné, retourné nos projets. Je renonce au théâtre. Je vais faire du roman ! »

Et à la femme :

« Je vous dirai tout plus tard, je pars pour l'Italie. Une recherche de documents. Je renonce au roman. Je vais faire de l'histoire ! »

— Tu ne sais pas, dit M<sup>me</sup> Mauduit, qui comprit, à Pierre Mauduit, qui ne comprenait point une résolution si prompte... je parie que Dornoy va se marier.

— L'imbécile !

M<sup>me</sup> Mauduit le regarda :

— Tu es poli, toi !

— Je te demande pardon, dit Mauduit, mais je l'aime, ce Dornoy, et le mariage, vois-tu, Jeanne, le mariage, on l'a dit assez souvent, le mariage est une loterie. Tout le monde ne gagne pas le lot de diamants et le collier de perles, comme moi !

Et il l'embrassa sur le front.

Jules CLARETIE,  
de l'Académie Française.

---

---

## LE ROMAN D'EDISON

---

Un soir d'hiver de l'année 1859, trois personnes, le père, la mère et un jeune garçon, achevaient un pauvre repas dans une arrière-boutique de la triste ville de Port-Huron, dans le Michigan, aux États-Unis d'Amérique. Les murs de l'arrière-boutique où la famille était en ce moment rassemblée étaient couverts de tableaux éventrés, de toiles sans cadre et de vieux cadres à la dorure absente. Quelques casiers de bois peint, contenant des registres et surmontés de paperasses poudreuses, achevaient l'ameublement de cet obscur réduit. Quant à la boutique, on y trouvait tout l'arsenal ordinaire du brocanteur : bahuts boiteux, chaises dépareillées, porcelaines et faïences ébréchées, pendules sans balancier, lampes sans globe, tourne-broches sans volant, caves à liqueurs sans liqueurs, lits sans sommiers, fauteuils sans housses, housses sans fauteuils, boîtes à musique sans cylindre, habits et gilets sans boutons, armes hors d'usage, carabines et revolvers réformés, mais que les aventuriers, qui partaient pour les mines d'or de la Californie, ou les sources de pétrole de l'*Oil-kreek*, étaient heureux d'emporter, pour deux ou trois dollars.

Le maître de ce misérable logis s'appelait Edison. D'origine hollandaise, il était venu de bonne heure chercher fortune en Amérique; mais il l'avait poursuivie sans le moindre succès, pendant toute sa vie. Tour à tour tailleur, pépiniériste, grainetier, il exerçait alors, à Port-Huron, l'état de brocanteur, auquel il joignait, quand il le pouvait, l'office d'agent intermédiaire pour la vente des propriétés. Mais, malgré son intelligence et son énergie, il n'avait réussi, dans aucune de ces professions diverses, à acquérir l'aisance; et une gêne, voisine de la misère, régnait dans l'intérieur du Hollando-Américain.

Sa femme, bonne et courageuse enfant du pays, avait, avant son mariage, trouvé des ressources en tenant, comme le font beaucoup de jeunes Américaines, une école primaire. Elle avait ainsi acquis quelques notions rudimentaires de calcul, de littérature, d'écriture et de dessin, qu'elle fut heureuse de pouvoir transmettre à son fils.

Celui-ci, du reste, Thomas Alva Edison, avait rapidement dépassé le petit cercle de connaissances qu'il devait à la tendresse de sa mère. Il avait un prodigieux désir d'apprendre, mais, dépourvu de direction et de maître, il avait dépensé sa jeune énergie sans parvenir à meubler efficacement son esprit. D'un caractère concentré et même un peu sauvage, il recherchait la solitude, afin de pouvoir s'adonner librement à la passion effrénée qu'il avait pour la lecture. Il dévorait avec une égale avidité, et sans préférence, tout ce qu'il pouvait lire gratis dans les boutiques des libraires et des marchands de journaux de Port-Huron. Livres, brochures, revues, recueils illustrés, il lisait tout, et prenait intérêt à tout ce qu'il lisait; mais cela sans méthode, sans règle, ni plan préconçu. Avec une telle indiscipline intellectuelle, il n'avait rien retenu de sérieux; et, de fait, il ne savait encore que lire, écrire et un peu calculer.

Notre jeune homme, le repas étant terminé, se disposait à se lever de table, pour aller rejoindre ses camarades sur la grande place, lorsque son père le retint du geste, et ajouta aussitôt :

« Reste, Thomas; j'ai à te parler. »

L'air un peu solennel avec lequel son père avait prononcé ces mots, et l'attitude triste et résignée de sa mère, qui se disposait à écouter religieusement le chef de la famille, inquiétèrent un peu le jeune garçon, qui, pourtant, se rassit avec déférence, se tenant prêt à entendre la communication paternelle.

Le père Edison ayant bourré et allumé sa pipe, aspiré et rejeté quelques bouffées de fumée, prit alors la parole :

« Mon fils, dit-il, te voilà dans ta douzième année (1). A ton âge et dans notre pays, quand on n'a pas, dans un bon sac de cuir, une quantité raisonnable de dollars, ou dans sa caisse un nombre suffisant d'actions de la Banque des États-Unis, ou des puits de pétrole de l'*Oil-kreck*, on va chercher fortune hors du logis. C'est ce que j'ai fait à l'âge de quinze ans. Tu es bien por-

(1) Thomas Edison est né à Milan, comté d'Érié, dans l'Ohio, le 10 février 1847.

tant, agile et vigoureux; tu as quelque instruction : tu pourras te pousser dans le monde.

— Je sais, mon père, répondit Thomas, que le moment est venu pour moi de débarrasser la maison d'une bouche inutile, et d'aller gagner ma vie avec ma tête ou mes bras. Mais à quelle profession me destinez-vous? Je ne peux pas être tailleur, comme vous l'avez été; car je n'ai jamais pu, ajouta-t-il avec gaieté, assujettir mes jambes à demeurer immobiles pendant trois minutes sur un établi. Je ne connais rien aux plantes, ni aux graines, n'ayant jamais perdu mon temps à regarder les arbres ni les fleurs. La vue des tableaux m'ennuie, ce qui fait que je serais un mauvais acheteur de peintures; et n'ayant jamais eu un demi-dollar dans ma poche, je ne saurais ni vendre ni acheter des propriétés, comme vous le faites quelquefois, mon père. Je ne vois donc pas bien quelle profession vous m'avez choisie.

— Tu seras, répondit le père Edison, en rallumant sa pipe qui venait de s'éteindre, tu seras homme d'équipe dans le fourgon à bagages du railway du *Canada et Central Michigan*.

Et comme le jeune Thomas ne pouvait dissimuler une légère grimace, à la pensée de la profession peu distinguée qu'on lui annonçait :

« Attends, mon garçon, dit le père Edison, je n'ai pas fini. Il y a huit jours, comme je raccommodais l'uniforme du chef de gare de notre station du railway du *Canada et Central Michigan*, j'ai arrangé avec lui toute ta position. Tu ne seras pas seulement occupé à placer et à redescendre les bagages. Le propriétaire du buffet te confiera des gâteaux, du pain et des saucisses, que tu pourras distribuer aux voyageurs, pendant la marche du train. De plus, le marchand de journaux te charge de vendre, pour lui, des revues à images et des journaux. Tu seras donc un petit commerçant. Et, ajouta-t-il, comme il faut à un commerçant de l'argent pour commencer les affaires, voici tes frais de premier établissement. »

Ce disant, le père Edison tendit à son fils, fièrement et comme s'il lui remettait un trésor, trois dollars, que celui-ci prit et mit dans sa poche, en étouffant un soupir.

« Et quand dois-je partir? » demanda-t-il à son père, d'un air assez décidé.

« — Le premier train passe à notre station à sept heures et demie du matin : tu partiras demain à sept heures et demie.

Tout est préparé pour que tu emportes du buffet et de la boutique du marchand de journaux ton premier fonds de commerce. D'ailleurs, ajouta-t-il, pour atténuer un peu l'effet de ses paroles, nous ne nous séparons pas complètement. Le train s'arrête chaque deux jours à Port-Huron; tous les deux jours, nous pourrons te serrer la main à ton passage. »

Le jeune Thomas se leva et dit, simplement et courageusement :

« C'est bien, mon père; je partirai demain. »

Sur ces mots, il embrasse avec effusion sa mère, serre la main au vieux brocanteur, et se retire dans le pauvre réduit qui lui sert de chambre, pour faire ses préparatifs de départ, laissant ses parents à leurs tristes pensées et aux regrets que leur fait éprouver le départ d'un fils digne de leur affection.

Le lendemain, comme le train du *Canada et Central Michigan* entrait en gare à Port-Huron, Thomas Edison sautait dans le fourgon à bagages, et commençait gaiement son métier.

Le voilà donc parcourant le train pendant la marche, pour offrir aux voyageurs des journaux, des *magazine* illustrés et des brochures, le tout entremêlé de pâtisseries, de sandwiches, de fruits, de cigares, de pipes et d'allumettes chimiques.

Au bout de quelques jours, il possédait tous les trucs du métier. Dès qu'il eut réalisé quelques bénéfices, il embaucha, pour les mettre à sa place, trois ou quatre enfants du voisinage, qu'il chargea de colporter la marchandise, tandis qu'il s'établissait et prenait domicile dans le fourgon aux bagages.

Dans le petit réduit qu'il s'était ménagé, il lisait, ou plutôt il dévorait les livres qu'il avait achetés de ses premières économies. Le hasard l'avait fait tomber sur la traduction du *Traité d'analyse chimique* de Fresenius, et bien qu'il ne pût rien y comprendre, cette lecture lui inspira le goût de la chimie. Il trouva moyen d'installer dans son fourgon une espèce de laboratoire, où il s'essayait à des expériences de chimie.

Malheureusement, pendant la marche, un flacon de phosphore, placé sur une étagère, tomba, s'enflamma à l'air, et mit le feu au plancher du wagon. Ce commencement d'incendie fut arrêté par le conducteur du train, qui, furieux de l'aventure, jeta sur la voie le laboratoire ambulante, avec accompagnement d'une bonne correction manuelle administrée au malencontreux chimiste.

Ne pouvant travailler de ses mains, le jeune homme se mit à travailler de ses yeux. A chaque arrêt que faisait le convoi dans une localité de quelque importance, il entraît dans les ateliers de mécanique, dans les imprimeries, dans les bureaux de télégraphe, et tout en s'approvisionnant de journaux ou d'autres objets de son petit commerce, il regardait, observait, prenait des informations et des leçons sur tout ce qui s'offrait à sa vue.

Comme le train s'arrêtait quelques heures dans la ville de Détroit, il courait à la bibliothèque. Il s'était imposé la tâche d'en lire tous les ouvrages. Dans ce but, il avait commencé ses lectures par un bout, avec le projet de parcourir jusqu'à l'autre bout tous les volumes placés sur chaque rayon. Heureusement, le bibliothécaire, pris d'admiration pour cette tentative folle, mais qui dénotait un esprit singulièrement trempé, lui fixa un ordre et un choix pour la lecture des ouvrages de science, auxquels il s'engagea à s'en tenir.

Comme il ne pouvait rester un seul instant oisif, il s'était procuré des fils de télégraphe électrique, et lorsqu'il s'arrêtait chez son père, à Port-Huron, il organisait des télégraphes, qu'il mettait en action par des piles électriques, composées avec de vieux pots et des débris de métaux ramassés dans la boutique du brocanteur.

La maison de son père était située à vingt minutes de marche de la station. D'après la maxime anglaise : *Time is money*, il voulut gagner ces vingt minutes. Pour cela, il disposa devant la maison de son père, en face de la voie, un gros tas de sable; et, au moment où le train passait à toute vapeur, il s'élançait de son fourgon. Cette manière de descendre d'un chemin de fer, qui n'est pas à la portée de tout le monde, peut donner une idée de l'agilité et du courage de notre *yankee*.

Il donna, un jour, une preuve émouvante de son intrépidité et de la bonté de son cœur. Il attendait le train, sur le quai de la gare de Port-Clément, lorsqu'il aperçut près de lui, à vingt mètres d'une locomotive, qui arrivait à toute vapeur, un petit enfant, jouant sur les rails. Sans réflexion, et comme d'instinct, il bondit sur la voie, saisit le baby et franchit les rails comme un oiseau, tenant par un bras l'enfant miraculeusement préservé de la mort. Le tampon de la machine les effleura, sans les atteindre.

Le père de l'enfant était le chef de gare de Port-Clément.

Pour s'acquitter envers le sauveur de son fils, il lui enseigna

le maniement du télégraphe électrique et son vocabulaire.

Cependant Edison était un jeune homme pratique, toujours à l'affût de ce qui pouvait lui être utile. Tout en continuant son métier de marchand de journaux sur le train du *Central Michigan*, il avait essayé, à l'exemple de son père, différentes professions, jusqu'à celle de cordonnier, dont il avait voulu tâter, semblable, en cela, au célèbre botaniste suédois, Linné, qui tira l'alêne dans sa jeunesse, d'après quelques biographes.

Aucune profession ne lui ayant encore réussi, il tenta celle de journaliste.

Se trouvant un jour, dans les bureaux du journal de la ville de Détroit, le *Free Press Detroit*, il vit procéder à la vente de caractères typographiques usés et réformés, provenant de ce journal. Il acheta, pour quelques dollars, ces caractères de rebut, se procura, au même prix, les accessoires et le matériel d'un rudiment d'imprimerie, et emporta le tout dans son fourgon à bagages, qui était toujours son centre d'opérations.

Quelques jours après, il publiait, à l'usage des voyageurs du train, un journal qu'il intitulait *The grant Trunk Herald*, et dont il était le rédacteur, le compositeur, le prote, le correcteur, le pressier, le plieur, et qu'il vendait lui-même. Les nouvelles que contenait ce journal ne pouvaient être plus fraîches, puisqu'elles étaient encore humides de l'encre d'imprimerie du fourgon à bagages !

La singularité du fait attira l'attention publique. Le *Times* de Londres le signala comme une des plus étranges manifestations de l'esprit initiateur des Américains du Nord.

Encouragé par ce premier succès, notre imprimeur ambulante se mit en tête de publier une feuille, non plus roulante, mais assise. En d'autres termes, il fonda un journal, qu'il faisait composer et paraître à Port-Huron. Ce journal, qui s'appelait *Paul l'indiscret* (*Paul Pry*), était consacré à recueillir les racontars et les scandales du jour. Tout rédacteur qui se présentait était bien accueilli, à la condition de n'être jamais payé. C'est ce qui entraînait le *Paul Pry* à garder peu de réserve à l'égard des personnes, et à justifier son titre par toute sorte d'indiscrétions sur la vie privée des gens, et par une critique sans mesure des institutions et des choses.

Un habitant de Port-Huron, plus malmené que les autres par la feuille à scandales, se fâcha, et sut venger, en même temps,

et lui-même et les autres victimes des indiscretions du *Paul Pry*. Rencontrant un jour Thomas Edison sur le quai du port, il le saisit par le fond de son pantalon et le jeta à l'eau.

Heureusement le jeune homme savait nager. Il se sauva, mais le journal fut noyé.

Dégoûté, par ce bain forcé, de la profession de petit journaliste, Edison se tourna vers une occupation plus sérieuse. Nous avons dit que le chef de gare dont il avait sauvé le *baby* par son intrépidité lui avait, en retour du service rendu, enseigné la manœuvre et le vocabulaire du télégraphe électrique. Edison demanda une place d'employé dans les bureaux du télégraphe de la ligne du chemin de fer de Michigan.

Il n'y avait de vacant qu'un poste d'employé de nuit ; Edison l'accepta.

C'est ainsi qu'il entra dans une carrière qui convenait à ses aptitudes, et où les quelques connaissances scientifiques qu'il avait acquises pouvaient trouver leur application.

Nous n'avons pas besoin de dire que son apprentissage ne fut pas long. En peu de temps, il devint un manipulateur de premier ordre. Seulement, c'était le plus détestable des employés. Toujours occupé d'un travail personnel, étranger à son service, il laissait trop souvent en souffrance les dépêches.

C'est pour cela qu'il fut successivement envoyé de Louisville à Cincinnati, et de Cincinnati à Stratford.

Un soir, le directeur des télégraphes du Canada, qui connaissait les défauts de son employé, afin d'être sûr qu'il ne déserterait pas son poste, lui intime l'ordre d'avoir à télégraphier, chaque demi-heure, le même mot, de Stratford à la station voisine, sans préjudice de son service de nuit. Edison, qui avait arrêté un autre emploi de son temps, improvise un petit appareil, que la grande aiguille de la pendule venait toucher chaque demi-heure, et qui faisait télégraphier automatiquement le mot prescrit.

C'est, pour le dire en passant, ce que faisait, à Paris, mon ami le constructeur Gustave Froment (de l'Institut). Dans son atelier des machines à diviser, célèbres dans toute l'Europe, les machines ne se mettaient en marche qu'à minuit, lorsque le mouvement des voitures avait cessé dans la ville. J'ai souvent vu Froment en soirée, ou en promenade, tirer sa montre, et dire : « En ce moment, mes machines à diviser commencent à travailler. » Son secret, c'est qu'il attachait le fil conducteur d'une

pile à un appareil, qui venait, à minuit, se mettre en contact avec le balancier d'une horloge. Quand minuit sonnait, le balancier de l'horloge rencontrait le fil conducteur, et un petit électro-aimant faisait partir le rouage qui actionnait les machines à diviser. A cinq heures du matin, le balancier de la même horloge rencontrait un autre fil conducteur, qui, par le même mécanisme, arrêtait le travail des machines à diviser.

C'est par quelque moyen analogue que le jeune employé du bureau de Stratford avait chargé l'aiguille de la pendule de télégraphier, à sa place, le même mot, à chaque demi-heure, à la station voisine. Si bien que la station voisine ne reçut aucune dépêche de la nuit, mais qu'en revanche elle entendit, deux fois par heure, retentir la même syllabe.

Le directeur des télégraphes du Canada n'approuva pas cette application de la mécanique, et il envoya le trop ingénieux employé dans une autre ville, à Memphis.

Ceci se passait en 1864. C'est à Memphis qu'Edison manifesta, pour la première fois, son esprit d'invention. Il eut l'idée de faire passer simultanément deux dépêches télégraphiques en sens inverse, par le même fil. Aujourd'hui, ce prodigieux résultat s'obtient sans peine. Demandez à M. Baudot, dont l'appareil, partout en usage, fait servir le même fil à expédier jusqu'à dix dépêches à la fois. Mais, en 1864, l'idée de faire parcourir à un fil télégraphique deux dépêches se croisant en sens opposé était considérée comme le rêve d'un cerveau dérangé.

C'est pour cela qu'après avoir entendu Edison expliquer son système d'expédition, par le même fil, de deux dépêches en sens contraire, le directeur du bureau télégraphique, s'adressant à notre jeune homme, laissa tomber dédaigneusement, de ses lèvres administratives, ces seuls mots : « Vous êtes fou ! »

Cependant l'un des employés qui avaient entendu Edison expliquer le mécanisme qu'il projetait ne partagea pas l'opinion de son chef sur l'état mental de son camarade. Ce qui le prouve, c'est qu'il n'eut rien de plus pressé, le lendemain, que de courir au bureau des patentes de Memphis, et de faire breveter en son nom et comme sa propre invention l'appareil qui avait été décrit devant lui.

Ceci donna à réfléchir à notre inventeur, qui se promit d'être plus circonspect à l'avenir sur le chapitre de ses idées. Et il donna bientôt la preuve de son parti pris d'être discret.

Il avait mis dans sa tête d'établir une communication télégraphique entre deux trains de chemin de fer en marche. C'est le problème que l'ingénieur italien Bonelli avait résolu, et qu'il expérimenta, le 10 mai 1855, sur le chemin de fer de Turin à Gênes, et, au mois de novembre de la même année, sur le chemin de fer de Paris à Saint-Cloud, en présence du ministre de l'agriculture et du commerce, et de M. Cavour, avec l'appareil qu'il appelait le *télégraphe des locomotives*. Cette même invention a été renouvelée, en 1882, par un habile électricien, dont nous avons décrit l'appareil dans notre 26<sup>e</sup> *Année Scientifique*.

Mais Edison n'était pas encore de la force de Bonelli en électricité. L'événement le prouva. Il avait été autorisé à essayer son appareil entre deux trains circulant sur la voie ferrée qui passe à Memphis. Mais comme il n'avait confié à personne le secret de son mécanisme, son appareil fut installé d'une manière défectueuse. Les deux trains se rencontrèrent, et il y eut entre eux un choc, qui aurait pu avoir des conséquences graves, mais qui, heureusement, n'entraîna pas de dommages sérieux.

Edison eut quelque peine à échapper à la colère du directeur du chemin de fer, qui avait eu l'imprudence de l'écouter. Toutefois, il fut définitivement remercié par son administration.

Cependant, l'affaire avait eu du retentissement, et en Amérique on ne se formalise pas pour une marmelade de locomotives. Au contraire, l'importance de l'accident attira sur lui l'attention des mécaniciens des États-Unis. Peu de mois après, il était appelé à New-York, par la compagnie financière *Gold and stock*, pour réparer un *indicateur mécanique du cours des valeurs*, qui s'était dérangé juste à l'heure de la Bourse, c'est-à-dire au moment où l'on avait besoin de ses services. Edison remit promptement le mécanisme en état, et en même temps il présenta au directeur de cette société financière un appareil de son invention, qui imprimait sur un tableau, sans perte de temps, les plus petites variations survenues dans le cours des valeurs.

Les mauvais jours étaient passés; la fortune commençait à lui sourire. La compagnie de l'*Union des télégraphes de l'Ouest* le prit comme ingénieur, avec un traitement assez élevé. On appréciait ses talents de mécanicien, ainsi que ses facultés d'invention, et on était disposé à lui fournir tous les moyens de les exercer.

Bientôt on créa pour lui, près de New-York, à Menlo-Park, un laboratoire, qui fut admirablement organisé. On mit sous ses

ordres une armée d'aides et d'employés d'intelligence reconnue et parfaitement payés, en le laissant libre de les diriger à sa guise.

Déjà riche, indépendant et dans toute la fleur de la jeunesse, Edison peut, dès lors, se consacrer entièrement à la science et à l'industrie. L'argent qu'il gagne, il le consacre à préparer de nouvelles inventions, et, tout en dépensant de fortes sommes quand il s'agit d'une expérience à faire, ou d'une substance rare et chère à se procurer, il continue à mener l'existence d'un modeste employé.

Absorbé par ses travaux de chaque jour, Thomas Edison n'avait pas encore songé au mariage, lorsqu'il fut frappé, à Newark, où il visitait une fabrique, de la physionomie douce et charmante d'une ouvrière. Au milieu de ses études et de ses calculs, l'image de la jeune Marie Stilvell venait souvent flotter dans sa pensée. Cette vision souriante révéla à son cœur l'existence d'un sentiment qu'il avait ignoré jusque-là : l'amour parlait à sa jeunesse. Quand il se fut bien assuré du sentiment qui venait de s'éveiller en lui, il eut vite pris son parti, et sans autres déclarations, phrases ni compliments, il alla trouver la jeune fille, et lui proposa de l'épouser.

Marie Stilvell, quelque peu surprise d'une demande ainsi formulée, ayant demandé le temps de réfléchir, Edison lui accorda huit jours, et retourna chez lui.

La semaine écoulée, Marie Stilvell était la fiancée d'Edison.

Le mariage se fit peu après. En sortant de l'église, Edison conduisit la jeune épouse dans le petit cottage qu'il habitait, et qui était situé près de ses ateliers de Menlo-Park. Après lui avoir montré son usine, la distribution des travaux, le rôle de ses aides et employés, il lui demanda la permission de la quitter un instant pour aller terminer, dans son laboratoire, une expérience importante, promettant d'aller la rejoindre à la table de nocce.

Ceci se passait à midi. La soirée entière s'écoula sans que l'on vit reparaître le marié. Le repas de nocce s'était achevé sans lui, le jour allait finir et il ne revenait pas ! Absorbé par son expérience, Edison avait oublié son mariage !

Il fallut que le cortège nuptial, la mariée en tête, vint frapper à la porte du laboratoire de notre savant, par trop distrait, pour lui rappeler qu'il est des époques et des moments dans la vie où il faut faire trêve à la physique.

LOUIS FIGUIER.

(A suivre.)

---

# L' HÉRITAGE <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## IV

En suivant l'enterrement de la tante Charlotte, Lesable songeait au million, et, rongé par une rage d'autant plus violente qu'elle devait rester secrète, il en voulait à tout le monde de sa déplorable mésaventure.

Il se demandait aussi : « Pourquoi n'ai-je pas eu d'enfant depuis deux ans que je suis marié? » Et la crainte de voir son ménage demeurer stérile lui faisait battre le cœur.

Alors, comme le gamin qui regarde, au sommet du mât de cocagne haut et luisant, la timbale à décrocher, et qui se jure à lui-même d'arriver là, à force d'énergie et de volonté, d'avoir la vigueur et la ténacité qu'il faudrait, Lesable prit la résolution désespérée d'être père. Tant d'autres le sont, pourquoi ne le serait-il pas, lui aussi? Peut-être avait-il été négligent, insoucieux, ignorant de quelque chose, par suite d'une indifférence complète. N'ayant jamais éprouvé le désir violent de laisser un héritier, il n'avait jamais mis tous ses soins à obtenir ce résultat. Il y apporterait désormais des efforts acharnés; il ne négligerait rien, et il réussirait puisqu'il le voulait ainsi.

Mais lorsqu'il fut rentré chez lui, il se sentit mal à son aise, et il dut prendre le lit. La déception avait été trop rude, il en subissait le contre-coup.

Le médecin jugea son état assez sérieux pour prescrire un repos absolu, qui nécessiterait même ensuite des ménagements assez longs. On craignait une fièvre cérébrale. En huit jours cependant il fut debout, et il reprit son service au ministère.

Mais il n'osait point, se jugeant encore souffrant, approcher de

(1) Voir les numéros des 25 juillet et 10 août 1890.

la couche conjugale. Il hésitait et tremblait, comme un général qui va livrer bataille, une bataille dont dépendait son avenir. Et chaque soir il attendait au lendemain, espérant une de ces heures de santé, de bien-être et d'énergie où on se sent capable de tout. Il se tâtait le pouls à chaque instant, et, le trouvant trop faible ou agité, prenait des toniques, mangeait de la viande crue, faisait, avant de rentrer chez lui, de longues courses fortifiantes.

Comme il ne se rétablissait pas à son gré, il eut l'idée d'aller finir la saison chaude aux environs de Paris. Et bientôt la persuasion lui vint que le grand air des champs aurait sur son tempérament une influence souveraine. Dans sa situation, la campagne produit des effets merveilleux, décisifs. Il se rassura par cette certitude du succès prochain, et il répétait à son beau-père, avec des sous-entendus dans la voix : « Quand nous serons à la campagne, je me porterai mieux, et tout ira bien. »

Ce seul mot de « campagne » lui paraissait comporter une signification mystérieuse. Ils louèrent donc dans le village de Bezons une petite maison et virent tous trois y loger. Les deux hommes partaient à pied, chaque matin, à travers la plaine, pour la gare de Colombes, et revenaient à pied tous les soirs.

Cora, enchantée de vivre ainsi au bord de la douce rivière, allait s'asseoir sur les berges, cueillait des fleurs, rapportait de gros bouquets d'herbes fines, blondes et tremblotantes.

Chaque soir, ils se promenaient tous trois le long de la rive jusqu'au barrage de la Morue, et ils entraient boire une bouteille de bière au restaurant des Tilleuls. Le fleuve, arrêté par la longue file de piquets, s'élançait entre les joints, sautait, bouillonnait, écumait, sur une largeur de cent mètres; et le ronflement de la chute faisait frémir le sol, tandis qu'une fine buée, une vapeur humide flottait dans l'air, s'élevait de la cascade comme une fumée légère, jetant aux environs une odeur d'eau battue et une saveur de vase remuée.

La nuit tombait. Là-bas, en face, une grande lueur indiquait Paris, et faisait répéter chaque soir à Cachelin : « Hein! quelle ville tout de même! » De temps en temps, un train passant sur le pont de fer qui coupe le bout de l'île faisait un roulement de tonnerre et disparaissait bientôt, soit vers la gauche, soit vers la droite, vers Paris ou vers la mer.

Ils revenaient à pas lents, regardant se lever la lune, s'asseyant sur un fossé pour voir plus longtemps tomber dans le

fleuve tranquille sa molle et jaune lumière qui semblait couler avec l'eau et que les rides du courant remuaient comme une moire de feu. Les crapauds poussaient leur cri métallique et court. Des appels d'oiseaux de nuit couraient dans l'air. Et parfois une grande ombre muette glissait sur la rivière, troublant son cours lumineux et calme. C'était une barque de maraudeurs qui jetaient soudain l'épervier et ramenaient sans bruit sur leur bateau, dans le vaste et sombre filet, leur pêche de goujons luisants et frémissants, comme un trésor tiré du fond de l'eau, un trésor vivant de poissons d'argent.

Cora, émue, s'appuyait tendrement au bras de son mari, dont elle avait deviné les desseins, bien qu'ils n'eussent parlé de rien. C'était pour eux comme un nouveau temps de fiançailles, une seconde attente du baiser d'amour. Parfois il lui jetait une caresse furtive au bord de l'oreille sur la naissance de la nuque, en ce coin charmant de chair tendre où frisent les premiers cheveux. Elle répondait par une pression de main; et ils se désiraient, se refusant encore l'un à l'autre, sollicités et retenus par une volonté plus énergique, par le fantôme du million.

Cachelin, apaisé par l'espérance qu'il sentait autour de lui, vivait heureux, buvait sec et mangeait beaucoup, sentant naître en lui, au crépuscule, des crises de poésie, cet attendrissement naïf qui vient aux plus lourds devant certaines visions des champs : une pluie de lumière dans les branches, un coucher de soleil sur les coteaux lointains, avec des reflets de pourpre sur le fleuve. Et il déclarait : « Moi, devant ces choses-là, je crois à Dieu; ça me pince là, » — il montrait le creux de son estomac, — « et je me sens tout retourné; je deviens tout drôle; il me semble qu'on m'a trempé dans un bain qui me donne envie de pleurer. »

Lesable, cependant, allait mieux, saisi soudain par des ardeurs qu'il ne connaissait plus, des besoins de courir comme un jeune cheval, de se rouler sur l'herbe, de pousser des cris de joie.

Il jugea les temps venus. Ce fut une vraie nuit d'épousailles.

Puis ils eurent une lune de miel, pleine de caresses et d'espérances. Puis ils s'aperçurent que leurs tentatives demeuraient infructueuses et que leur confiance était vaine.

Ce fut un désespoir, un désastre. Mais Lesable ne perdit pas courage, il s'obstina avec des efforts surhumains. Sa femme, agitée du même désir, et tremblant de la même crainte, plus robuste aussi que lui, se prêtait de bonne grâce à ses tentatives,

appelait ses baisers, réveillait sans cesse son ardeur défaillante.

Ils revinrent à Paris dans les premiers jours d'octobre.

La vie devenait dure pour eux. Ils avaient maintenant aux lèvres des paroles désobligeantes, et Cachelin, qui flairait la situation, le harcelait d'épigrammes de vieux troupiier, envenimées et grossières.

Et une pensée incessante les poursuivait, les minait, aiguillonnait leur rancune mutuelle, celle de l'héritage insaisissable. Cora maintenant avait le verbe haut et rudoyait son mari. Elle le traitait en petit garçon, en moutard, en homme de peu d'importance. Et Cachelin, à chaque dîner, répétait : « Moi, si j'avais été riche, j'aurais eu beaucoup d'enfants... Quand on est pauvre, il faut savoir être raisonnable. » Et, se tournant vers sa fille, il ajoutait : « Toi, tu dois être comme moi, mais voilà... » Et il jetait à son gendre un regard significatif accompagné d'un mouvement d'épaules plein de mépris.

Lesable ne répliquait rien, en homme supérieur tombé dans une famille de rustres. Au ministère on lui trouvait mauvaise mine. Le chef même, un jour, lui demanda : « N'êtes-vous pas malade ? Vous me paraissez un peu changé. »

Il répondit : « Mais non, cher maître. Je suis peut-être fatigué. J'ai beaucoup travaillé depuis quelque temps, comme vous l'avez pu voir. »

Il comptait bien sur son avancement à la fin de l'année, et il avait repris, dans cet espoir, sa vie laborieuse d'employé modèle. Il n'eut qu'une gratification de rien du tout, plus faible que toutes les autres. Son beau-père Cachelin n'eut rien.

Lesable, frappé au cœur, retourna trouver le chef, et pour la première fois, il l'appela « monsieur » : — « A quoi me sert donc, monsieur, de travailler comme je le fais, si je n'en recueille aucun fruit ? »

La grosse tête de M. Torchebeuf parut froissée : « Je vous ai déjà dit, monsieur Lesable, que je n'admettais point de discussions de cette nature entre nous. Je vous répète encore que je trouve inconvenante votre réclamation, étant donné votre fortune actuelle comparée à la pauvreté de vos collègues... »

Lesable ne put se contenir : « Mais je n'ai rien, Monsieur ! Notre tante a laissé sa fortune au premier enfant qui naîtrait de mon mariage. Nous vivons, mon beau-père et moi, de nos traitements. »

Le chef, surpris, répliqua : « Si vous n'avez rien aujourd'hui, vous serez riche, dans tous les cas, au premier jour. Donc, cela revient au même. »

Et Lesable se retira, plus atterré de cet avancement perdu que de l'héritage imprenable.

Mais comme Cachelin venait d'arriver à son bureau, quelques jours plus tard, le beau Maze entra avec un sourire sur les lèvres, puis Pitolet parut, l'œil allumé, puis Boissel poussa la porte et s'avança d'un air excité, ricanant et jetant aux autres des regards de connivence. Le père Savon copiait toujours, sa pipe de terre au coin de la bouche, assis sur sa haute chaise, les deux pieds sur le barreau, à la façon des petits garçons.

Personne ne disait rien. On semblait attendre quelque chose, et Cachelin enregistrait les pièces, en annonçant tout haut, suivant sa coutume : « Toulon. Fournitures de gamelles d'officiers pour le *Richelieu*. — Lorient. Scaphandres pour le *Desaix*. — Brest. Essais sur les toiles à voiles de provenance anglaise. »

Lesable parut. Il venait maintenant chaque matin chercher les affaires qui le concernaient, son beau-père ne prenant plus la peine de les lui faire porter par le garçon.

Pendant qu'il fouillait dans les papiers étalés sur le bureau du commis d'ordre, Maze le regardait de coin en se frottant les mains, et Pitolet, qui roulait une cigarette, avait des petits plis de joie sur les lèvres, ces signes d'une gaieté qui ne se peut plus contenir. Il se tourna vers l'expéditionnaire : « Dites, papa Savon, vous avez appris bien des choses dans votre existence, vous ? » Le vieux, comprenant qu'on allait se moquer de lui et parler encore de sa femme, ne répondit pas.

Pitolet reprit : « Vous avez toujours bien trouvé le secret pour faire des enfants, puisque vous en avez eu plusieurs ? »

Le bonhomme releva la tête : « Vous savez, monsieur Pitolet, que je n'aime pas les plaisanteries sur ce sujet. J'ai eu le malheur d'épouser une compagne indigne. Lorsque j'ai acquis la preuve de son infidélité, je me suis séparé d'elle. »

Maze demanda d'un ton indifférent, sans rire : « Vous l'avez eue plusieurs fois, la preuve, n'est-ce pas ? »

Et le père Savon répondit gravement : « Oui, monsieur. »

Pitolet reprit la parole : « Cela n'empêche que vous êtes père de plusieurs enfants, trois ou quatre, m'a-t-on dit ? »

Le bonhomme, devenu fort rouge, bégaya : « Vous cherchez à

me blesser, monsieur Pitolet ; mais vous n'y parviendrez point. Ma femme a eu, en effet, trois enfants. J'ai eu lieu de supposer que le premier est de moi, mais je renie les deux autres. »

Pitolet reprit : « Tout le monde dit, en effet, que le premier est de vous. Cela suffit. C'est très beau d'avoir un enfant, très beau et très heureux. Tenez, je parie que Lesable serait enchanté d'en faire un, un seul comme vous ? »

Cachelin avait cessé d'enregistrer. Il ne riait pas, bien que le père Savon fût sa tête de Turc ordinaire et qu'il eût épuisé sur lui la série des plaisanteries inconvenantes au sujet de ses malheurs conjugaux.

Lesable avait ramassé ses papiers ; mais sentant bien qu'on l'attaquait, il voulait demeurer, retenu par l'orgueil, confus et irrité, et cherchant qui donc avait pu leur livrer son secret. Puis le souvenir de ce qu'il avait dit au chef lui revint, et il comprit aussitôt qu'il lui faudrait montrer tout de suite une grande énergie, s'il ne voulait point servir de plastron au ministère tout entier.

Boissel marchait de long en large en ricanant toujours. Il imita la voix enrouée des crieurs des rues et beugla : « Le secret pour faire des enfants, dix centimes, deux sous ! Demandez le secret pour faire des enfants, révélé par M. Savon, avec beaucoup d'horribles détails ! »

Tout le monde se mit à rire, hormis Lesable et son beau-père. Et Pitolet, se tournant vers le commis d'ordre : « Qu'est-ce que vous avez donc, Cachelin ? Je ne reconnais pas votre gaieté habituelle. On dirait que vous ne trouvez pas ça drôle, que le père Savon ait eu un enfant de sa femme. Moi, je trouve ça très farce, très farce. Tout le monde n'en peut pas faire autant ! »

Lesable s'était remis à remuer des papiers, faisait semblant de lire et de ne rien entendre ; mais il était devenu blême.

Boissel reprit avec la même voix de voyou : « De l'utilité des héritiers pour recueillir des héritages, dix centimes, deux sous, demandez ! »

Alors Maze, qui jugeait inférieur ce genre d'esprit et qui en voulait personnellement à Lesable de lui avoir dérobé l'espoir de fortune qu'il nourrissait dans le fond de son cœur, lui demanda directement : « Qu'est-ce que vous avez donc, Lesable ? vous êtes fort pâle. »

Lesable releva la tête et regarda bien en face son collègue. Il

hésita quelques secondes, la lèvre frémissante, cherchant quelque chose de blessant et de spirituel; mais ne trouvant pas à son gré, il répondit : « Je n'ai rien. Je m'étonne seulement de vous voir déployer tant de finesse. »

Maze, toujours le dos au feu et relevant de ses deux mains les basques de sa redingote, reprit en riant : « On fait ce qu'on peut, mon cher ! Nous sommes comme vous, nous ne réussissons pas toujours... »

Une explosion de rires lui coupa la parole. Le père Savon, stupéfait, comprenant vaguement qu'on ne s'adressait plus à lui, qu'on ne se moquait pas de lui, restait bouche béante, la plume en l'air. Et Cachelin attendait, prêt à tomber à coups de poing sur le premier que le hasard lui désignerait.

Lesable balbutia : « Je ne comprends pas. A quoi n'ai-je pas réussi ? »

Le beau Maze laissa retomber un des côtés de sa redingote pour se friser la moustache, et, d'un ton gracieux : « Je sais que vous réussissez d'ordinaire à tout ce que vous entreprenez. Donc, j'ai eu tort de parler de vous. D'ailleurs, il s'agissait des enfants de papa Savon et non des vôtres, puisque vous n'en avez pas. Or, puisque vous réussissez dans vos entreprises, il est évident que si vous n'avez pas d'enfants, c'est que vous n'en avez pas voulu. »

Lesable demanda rudement : « De quoi vous mêlez-vous ? »

Devant ce ton provocant, Maze, à son tour, haussa la voix : « Dites donc, vous, qu'est-ce qui vous prend ? Tâchez d'être poli, ou vous aurez affaire à moi ! »

Mais Lesable tremblait de colère, et perdant toute mesure : « Monsieur Maze, je ne suis pas, comme vous, un grand fat, ni un grand beau. Et je vous prie désormais de ne jamais m'adresser la parole. Je ne me soucie ni de vous ni de vos semblables. » Et il jetait un regard de défi vers Pitolet et Boissel.

Maze avait soudain compris que la vraie force est dans le calme et l'ironie; mais, blessé dans ses vanités, il voulut frapper au cœur son ennemi, et reprit d'un ton protecteur, d'un ton de conseiller bienveillant, avec une rage dans les yeux : « Mon cher Lesable, vous passez les bornes. Je comprends d'ailleurs votre dépit; il est fâcheux de perdre une fortune, et de la perdre pour si peu, pour une chose si facile, si simple... Tenez, si vous voulez,

je vous rendrai ce service-là, moi, pour rien, en bon camarade. C'est l'affaire de cinq minutes... »

Il parlait encore, il reçut en pleine poitrine l'encrier du père Savon que Lesable lui lançait. Un flot d'encre lui couvrit le visage, le métamorphosant en nègre avec une rapidité surprenante. Il s'élança, roulant des yeux blancs, la main levée pour frapper. Mais Cachelin couvrit son gendre, arrêtant à bras-le-corps le grand Maze, et, le bousculant, le secouant, le bourrant de coups, il le rejeta contre le mur. Maze se dégagea d'un effort violent, ouvrit la porte, cria vers les deux hommes : « Vous allez avoir de mes nouvelles ! » et il disparut.

Pitolet et Boissel le suivirent. Boissel expliqua sa modération, par la crainte qu'il avait eue de tuer quelqu'un en prenant part à la lutte.

Aussitôt rentré dans son bureau, Maze tenta de se nettoyer, mais il n'y put réussir ; il était teint avec une encre à fond violet, dite indélébile et ineffaçable. Il demeurait devant sa glace, furieux et désolé, et se frottant la figure rageusement avec sa serviette roulée en bouchon. Il n'obtint qu'un noir plus riche, nuancé de rouge, le sang affluant à la peau.

Boissel et Pitolet l'avaient suivi et lui donnaient des conseils. Selon celui-ci, il fallait se laver le visage avec de l'huile d'olive pure ; selon celui-là, on réussirait avec de l'ammoniaque. Le garçon de bureau fut envoyé pour demander conseil à un pharmacien. Il rapporta un liquide jaune et une pierre ponce. On n'obtint aucun résultat.

Maze, découragé, s'assit et déclara : « Maintenant, il reste à vider la question d'honneur. Voulez-vous me servir de témoins et aller demander à M. Lesable soit des excuses suffisantes, soit une réparation par les armes ? »

Tous deux acceptèrent et on se mit à discuter la marche à suivre. Ils n'avaient aucune idée de ces sortes d'affaires, mais ne voulaient pas l'avouer, et, préoccupés par le désir d'être corrects, ils émettaient des opinions timides et diverses. Il fut décidé qu'on consulterait un capitaine de frégate détaché au ministère pour diriger le service des charbons. Il n'en savait pas plus qu'eux. Après avoir réfléchi, il leur conseilla néanmoins d'aller trouver Lesable et de le prier de les mettre en rapport avec deux amis.

Comme ils se dirigeaient vers le bureau de leur confrère, Boissel s'arrêta soudain : « Ne serait-il pas urgent d'avoir des gants ? »

Pitolet hésita un seconde : « Oui, peut-être. » Mais pour se procurer des gants, il fallait sortir, et le chef ne badinait pas. On renvoya donc le garçon de bureau chercher un assortiment chez un marchand. La couleur les arrêta longtemps. Boissel les voulait noirs ; Pitolet trouvait cette teinte déplacée dans la circonstance. Ils les prirent violets.

En voyant entrer ces deux hommes gantés et solennels, Lesable leva la tête et demanda brusquement : « Qu'est-ce que vous voulez ? »

Pitolet répondit : « Monsieur, nous sommes chargés par notre ami M. Maze de vous demander soit des excuses, soit une réparation par les armes, pour les voies de fait auxquelles vous vous êtes livré sur lui. »

Mais Lesable, encore exaspéré, cria : « Comment ! il m'insulte, et il vient encore me provoquer ? Dites-lui que je le méprise, que je méprise ce qu'il peut dire ou faire. »

Boissel, tragique, s'avança : « Vous allez nous forcer, monsieur, à publier dans les journaux un procès-verbal qui vous sera fort désagréable. »

Pitolet, malin, ajouta : « Et qui pourra nuire gravement à votre honneur et à votre avancement futur. »

Lesable, atterré, les regardait. Que faire ? Il songea à gagner du temps : « Messieurs, vous aurez ma réponse dans dix minutes. Voulez-vous l'attendre dans le bureau de M. Pitolet ? »

Dès qu'il fut seul, il regarda autour de lui, comme pour chercher un conseil, une protection.

Un duel ! Il allait avoir un duel !

Il restait palpitant, effaré, en homme paisible qui n'a jamais songé à cette possibilité, qui ne s'est point préparé à ces risques, à ces émotions, qui n'a point fortifié son courage dans la prévision de cet événement formidable. Il voulut se lever et retomba assis, le cœur battant, les jambes molles. Sa colère et sa force avaient tout à coup disparu. Mais la pensée de l'opinion du ministère et du bruit que la chose allait faire à travers les bureaux réveilla son orgueil défaillant, et, ne sachant que résoudre, il se rendit chez le chef pour prendre son avis.

M. Torchebeuf fut surpris et demeura perplexe. La nécessité d'une rencontre armée ne lui apparaissait pas ; et il songeait que tout cela allait encore désorganiser son service. Il répétait : « Moi, je ne puis rien vous dire. C'est là une question d'honneur

qui ne me regarde pas. Voulez-vous que je vous donne un mot pour le commandant Bouc? c'est un homme compétent en la matière, et il pourra vous guider. »

Lesable accepta et alla trouver le commandant, qui consentit même à être son témoin; il prit un sous-chef pour le seconder.

Boissel et Pitolet les attendaient, toujours gantés. Ils avaient emprunté deux chaises dans un bureau voisin afin d'avoir quatre sièges.

On se salua gravement, on s'assit. Pitolet prit la parole et exposa la situation. Le commandant, après l'avoir écouté, répondit : « La chose est grave, mais ne me paraît pas irréparable; tout dépend des intentions. » C'était un vieux marin sournois qui s'amusait.

Et une longue discussion commença, où furent élaborés successivement quatre projets de lettres, les excuses devant être réciproques. Si M. Maze reconnaissait n'avoir pas eu l'intention d'offenser, dans le principe, M. Lesable, celui-ci s'empresserait d'avouer tous ses torts en lançant l'enerrier, et s'excuserait de sa violence inconsidérée.

Et les quatre mandataires retournèrent vers leurs clients.

Maze, assis maintenant devant sa table, agité par l'émotion du duel possible, bien que s'attendant à voir reculer son adversaire, regardait successivement l'une et l'autre de ses joues dans un de ces petits miroirs ronds, en étain, que tous les employés cachent dans leur tiroir pour faire, avant le départ du soir, la toilette de leur barbe, de leurs cheveux et de leur cravate.

Il lut les lettres qu'on lui soumettait et déclara avec une satisfaction visible : « Cela me paraît fort honorable. Je suis prêt à signer. »

Lesable, de son côté, avait accepté sans discussion la rédaction de ses témoins, en déclarant : « Du moment que c'est là votre avis, je ne puis qu'acquiescer. »

Et les quatre plénipotentiaires se réunirent de nouveau. Les lettres furent échangées; on se salua gravement, et, l'incident vidé, on se sépara.

Une émotion extraordinaire régnait dans l'administration. Les employés allaient aux nouvelles, passaient d'une porte à l'autre, s'abordaient dans les couloirs.

Quand on sut l'affaire terminée, ce fut une déception générale.

Quelqu'un dit : « Ça ne fait toujours pas un enfant à Lesable. » Et le mot courut. Un employé rima une chanson.

Mais, au moment où tout semblait fini, une difficulté surgit, soulevée par Boissel : « Quelle devait être l'attitude des deux adversaires quand ils se trouveraient face à face ? Se salueraient-ils ? Feindraient-ils de ne se point connaître ? » Il fut décidé qu'ils se rencontreraient, comme par hasard, dans le bureau du chef, et qu'ils échangeraient, en présence de M. Torchebeuf, quelques paroles de politesse.

Cette cérémonie fut aussitôt accomplie ; et Maze, ayant fait demander un fiacre, rentra chez lui pour essayer de se nettoyer la peau.

Lesable et Cachelin remontèrent ensemble, sans parler, exaspérés l'un contre l'autre, comme si ce qui venait d'arriver eût dépendu de l'un ou de l'autre. Dès qu'il fut rentré chez lui, Lesable jeta violemment son chapeau sur la commode et cria vers sa femme :

« J'en ai assez, moi. J'ai un duel pour toi, maintenant ! »

Elle le regarda, surprise, irritée déjà.

« — Un duel, pourquoi cela ? »

« — Parce que Maze m'a insulté à ton sujet. »

Elle s'approcha : « A mon sujet ? Comment ? »

Il s'était assis rageusement dans un fauteuil. Il reprit : « Il m'a insulté... Je n'ai pas besoin de t'en dire plus long. »

Mais elle voulait savoir : « J'entends que tu me répètes les propos qu'il a tenus sur moi. »

Lesable rougit, puis balbutia : « Il m'a dit... il m'a dit... C'est à propos de ta stérilité. »

Elle eut une secousse ; puis une fureur la souleva, et la rudesse paternelle transperçant sa nature de femme, elle éclata : « Moi !... Je suis stérile, moi ? Qu'est-ce qu'il en sait, ce manant-là ? Stérile avec toi, oui, parce que tu n'es pas un homme ! Mais si j'avais épousé quelqu'un, n'importe qui, entends-tu, j'en aurais eu, des enfants. Ah ! je te conseille de parler ! Cela me coûte cher d'avoir épousé une chiffre comme toi !... Et qu'est-ce que tu as répondu à ce gueux ? »

Lesable, effaré devant cet orage, bégaya : « Je l'ai... souffleté. »

Elle le regarda, étonnée : « Et qu'est-ce qu'il a fait, lui ? »

« — Il m'a envoyé des témoins. Voilà ! »

Elle s'intéressait maintenant à cette affaire, attirée, comme

toutes les femmes, vers les aventures dramatiques, et elle demanda, adoucie tout à coup, prise soudain d'une certaine estime pour cet homme qui allait risquer sa vie : « Quand est-ce que vous vous battez ? »

Il répondit tranquillement : « Nous ne nous battons pas ; la chose a été arrangée par les témoins. Maze m'a fait des excuses. »

Elle le dévisagea, outrée de mépris : « Ah ! on m'a insultée devant toi, et tu as laissé dire, et tu ne te bats point ! Il ne te manquait plus que d'être un poltron ! »

Il se révolta : « Je t'ordonne de te taire. Je sais mieux que toi ce qui regarde mon honneur. D'ailleurs, voici la lettre de M. Maze. Tiens, lis, et tu verras. »

Elle prit le papier, le parcourut, devina tout, et ricanant :

« Toi aussi tu as écrit une lettre ? Vous avez eu peur l'un de l'autre. Oh ! que les hommes sont lâches ! Si nous étions à votre place, nous autres... Enfin, là-dedans, c'est moi qui ai été insultée, moi, ta femme, et tu te contentes de cela ! Ça ne m'étonne plus si tu n'es pas capable d'avoir un enfant. Tout se tient. Tu es aussi... mollasse devant les femmes que devant les hommes. Ah ! j'ai pris là un joli coco ! »

Elle avait trouvé soudain la voix et les gestes de Cachelin, des gestes canailles de vieux troupier et des intonations d'homme.

Debout devant lui, les mains sur les hanches, haute, forte, vigoureuse, la poitrine ronde, la face rouge, la voix profonde et vibrante, le sang colorant ses joues fraîches de belle fille, elle regardait, assis devant elle, ce petit homme pâle, un peu chauve, rasé, avec ses courts favoris d'avocat. Elle avait envie de l'étrangler, de l'écraser.

Et elle répéta : « Tu n'es capable de rien, de rien. Tu laisses même tout le monde te passer sur le dos comme employé ! »

La porte s'ouvrit ; Cachelin parut, attiré par le bruit des voix, et il demanda : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle se retourna : « Je dis son fait à ce pierrot-là ! »

Et Lesable, levant les yeux, s'aperçut de leur ressemblance. Il lui sembla qu'un voile se levait qui les lui montrait tels qu'ils étaient, le père et la fille, du même sang, de la même race commune et grossière. Il se vit perdu, condamné à vivre entre les deux, toujours.

Cachelin déclara : « Si seulement on pouvait divorcer. Ça n'est pas agréable d'avoir épousé un chapon. »

Lesable se dressa d'un bond, tremblant de fureur, éclatant à ce mot. Il marcha vers son beau-père, en bredouillant : « Sortez d'ici!... Sortez!... Vous êtes chez moi, entendez-vous... Je vous chasse... » Et il saisit sur la commode une bouteille pleine d'eau sédative qu'il brandissait comme une massue.

Cachelin, intimidé, sortit à reculons en murmurant : « Qu'est-ce qui lui prend, maintenant? »

Mais la colère de Lesable ne s'apaisa point; c'en était trop. Il se tourna vers sa femme, qui le regardait toujours, un peu étonnée de sa violence, et il cria, après avoir posé sa bouteille sur le meuble : « Quant à toi... quant à toi... » Mais, comme il ne trouvait rien à dire, n'ayant pas de raisons à donner, il demeurait en face d'elle, le visage décomposé, la voix changée.

Elle se mit à rire.

Devant cette gaieté qui l'insultait encore, il devint fou, et s'élançant, il la saisit au cou de la main gauche, tandis qu'il la giflait furieusement de la droite. Elle reculait, éperdue, suffoquant. Elle rencontra le lit et s'abattit dessus à la renverse. Il ne la lâchait point et frappait toujours. Tout à coup il se releva, essoufflé, épuisé; et, honteux soudain de sa brutalité, il balbutia : « Voilà... voilà... voilà ce que c'est. »

Mais elle ne remuait point, comme s'il l'eût tuée. Elle restait sur le dos, au bord de la couche, la figure cachée maintenant dans ses deux mains. Il s'approcha, gêné, se demandant ce qui allait arriver et attendant qu'elle découvrit son visage pour voir ce qui se passait en elle. Au bout de quelques minutes, son angoisse grandissant, il murmura : « Cora! dis, Cora! » Elle ne répondit point et ne bougea pas. Qu'avait-elle? Que faisait-elle? Qu'allait-elle faire surtout?

Sa rage passée, tombée aussi brusquement qu'elle s'était éveillée, il se sentait odieux, presque criminel. Il avait battu une femme, sa femme, lui, l'homme sage et froid, l'homme bien élevé et toujours raisonnable. Et, dans l'attendrissement de la réaction, il avait envie de demander pardon, de se mettre à genoux, d'embrasser cette joue frappée et rouge. Il toucha, du bout du doigt, doucement, une des mains étendues sur ce visage invisible. Elle sembla ne rien sentir. Il la flatta, la caressant comme on caresse un chien grondé. Elle ne s'en aperçut pas. Il dit encore : « Cora, écoute, Cora, j'ai eu tort, écoute. » Elle semblait morte. Alors il essaya de soulever cette main. Elle se

détacha facilement, et il vit un œil ouvert qui le regardait, un œil fixe, inquiétant et troublant.

Il reprit : « Écoute, Cora, je me suis laissé emporter par la colère. C'est ton père qui m'avait poussé à bout. On n'insulte pas un homme ainsi. »

Elle ne répondit rien, comme si elle n'entendait pas. Il ne savait que dire, que faire. Il l'embrassa près de l'oreille, et, en se relevant, il vit une larme au coin de l'œil, une grosse larme qui se détacha et roula vivement sur la joue; et la paupière s'agitait, se fermait coup sur coup.

Il fut saisi de chagrin, pénétré d'émotion, et, ouvrant les bras, il s'étendit sur sa femme; il écarta l'autre main avec ses lèvres, et lui baisant toute la figure, il la pria : « Ma pauvre Cora, pardonne-moi, dis, pardonne-moi. »

Elle pleurait toujours, sans bruit, sans sanglots, comme on pleure des chagrins profonds.

Il la tenait serrée contre lui, la caressant, lui murmurant dans l'oreille tous les mots tendres qu'il pouvait trouver. Mais elle demeurait insensible. Cependant, elle cessa de pleurer. Ils restèrent longtemps ainsi, étendus et enlacés.

La nuit venait, emplissant d'ombre la petite chambre; et lorsque la pièce fut bien noire, il s'enhardit et sollicita son pardon de manière à raviver leurs espérances.

Lorsqu'ils se furent relevés, il avait repris sa voix et sa figure ordinaires, comme si rien ne s'était passé. Elle paraissait au contraire attendrie, parlait d'un ton plus doux que de coutume, regardait son mari avec des yeux soumis, presque caressants, comme si cette correction inattendue eût détendu ses nerfs et amolli son cœur. Il prononça tranquillement : « Ton père doit s'ennuyer, tout seul chez lui; tu devrais bien aller le chercher. Il serait temps de dîner, d'ailleurs. » Elle sortit.

Il était sept heures, en effet, et la petite bonne annonça la soupe; puis Çachelin, calme et souriant, reparut avec sa fille. On se mit à table et on causa, ce soir-là, avec plus de cordialité qu'on n'avait fait depuis longtemps, comme si quelque chose d'heureux était arrivé pour tout le monde.

Guy DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

---

---

## MÈRES ET FILLES

---

Les pauvres mamans ont généralement le grand tort de considérer leurs filles comme un dédoublement d'elles-mêmes et de s'y chercher comme dans un miroir où elles doivent se retrouver. « Notre rôle à toutes deux n'est-il pas identique, pense la mère ; n'ai-je pas pour mission de la protéger incessamment ? Dieu ne veut-il pas que je lui dise à chaque pas : Évite cette ronce, je m'y suis déchirée ; goûte ce fruit, je le trouvai délicieux ; crois-en mon expérience et ma tendresse : je penserai, j'agirai pour toi. »

Et tout en songeant, elle remonte le courant de sa propre existence, évoque avec son esprit de femme ses souvenirs d'enfant et de jeune fille, refaçonne sa vie, en supprime, y ajoute, et, prenant pour son passé ce qui n'en est que le mirage défiguré, elle y cherche le programme qui doit assurer le bonheur de son enfant.

Je ne prétends pas que ces observations soient absolument générales ; mais si toutes les mères n'ont point éprouvé ces touchantes erreurs, toutes du moins ont rêvé le fameux programme et ont souffert des désillusions infinies qu'il entraîne.

Une femme ayant aimé le rose dans sa jeunesse, parce que cette couleur lui allait bien, comprendra difficilement que sa fille ait un goût marqué pour le bleu. C'est un enfantillage, à coup sûr, mais à certains jours où l'air est plus mou, le système nerveux plus irritable, elle trouvera dans cet amour du bleu quelque chose de blessant pour elle. Elle ne s'explique rien, elle éprouve. Le rose lui rappelle tout un passé dont ce diable de bleu semble être la condamnation, la dérision, l'arrêt.

Les airs que nous avons chantés autrefois nous reviennent en dépit de nous, et alors même qu'ils ne sont plus de saison. Ils reviennent, il est vrai, par lambeaux, mais enfin on les fredonne ; devrait-on s'en excuser ensuite.

Il y a bien du mélange dans notre pauvre âme.

Chez les meilleurs, l'exquis est saupoudré de passable, et l'on est tout entier dans son amour, avec tout son bagage de défauts et de qualités.

Nos enfants ne sont pas nous, voilà ce qui est sûr. Faut-il s'en plaindre ou s'en réjouir ? Nous ne sommes même pas le luthier qui a fabriqué la lyre, ou l'accordeur qui en a tendu les cordes. Par un beau jour, la lyre se trouve prête, le vent passe et l'instrument résonne avec un timbre imprévu qui n'est pas le nôtre.

Ces premières harmonies de la vie sont le fait de la Providence, tâchons de les écouter sans souffrir et soumettons-nous.

La mère et la fille, étant femmes toutes deux et souvent de nature semblable, sont trop proches pour se faire illusion et en même temps trop séparées par l'âge et l'expérience de la vie pour se bien connaître, de sorte que leur intimité est parfois inquiète et troublée. Entre elles, point de ces cajoleries, de ces caresses parées et charmantes, aucune de ces fleurs dont les êtres de sexe différent enguirlandent leur tendresse. Elles s'aiment... sans musique, si je peux dire, d'une façon simple, silencieuse, profonde assurément, mais peu apparente. Elles ne s'abordent qu'avec prudence, craignant sans cesse de se froisser l'une ou l'autre au moindre mouvement de leur cœur ou de leur esprit. Leurs concessions mutuelles ressemblent à des sacrifices ; elles se cachent leur affection comme une faiblesse ; elles s'observent, s'attendent et croient toujours se deviner.

A certains jours de la vie, grâce à Dieu, ces nuages se dissipent, ces riens douloureux s'effacent comme un mauvais rêve, et leur tendresse éclate en dépit des contraintes.

L'effusion qui en résulte est alors pour elles la plus douce des délivrances ; dans un baiser qui résume leur cœur, elles s'avouent, se pardonnent tout et jouissent avec ivresse de ne plus être dupes d'elles-mêmes, de se sentir au-dessus des misères quotidiennes et de se retrouver unies.

Lorsque ces deux êtres confondent ainsi leurs baisers et leurs larmes, on peut dire qu'aucune affection n'est comparable à la leur.

Gustave Droz.

---

# LES LACS ANGLAIS <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XI

Et vraiment, c'est un étrange mystère de ce monde énigmatique où nous passons, comme dit Carlyle : *Through mystery to mystery*, d'un mystère à un autre mystère, que cette solitude de nos impressions qui nous fait interpréter dans des sens si différents les mêmes silences des horizons. Ce bizarre Quincey — cet ami de Wordsworth que je citais tout à l'heure — en est un exemple remarquable. Il habitait un cottage, lui aussi, au bord de même lac de Grasmere. Lui aussi voyait du haut de sa terrasse le paysage d'eaux et de prairies. Pour lui, comme pour le poète, le magique esprit des beaux soirs donnait au ciel les pâleurs de la turquoise, à l'eau du lac l'immensité du saphir, aux herbes des gazons l'éclat de l'émeraude, aux rubans des ruisseaux les étincellements de l'argent clair. Quincey admirait cette féerie de l'heure, mais rien ne lui valait l'enchantement dangereux que lui procurait son vice favori, l'ivresse de l'opium, et il quittait la terrasse et son paysage pour rentrer dans sa bibliothèque et boire du laudanum et manger quelques grains de la divine substance qu'il a célébrée dans ce morceau mystique :

« O juste, ô subtil, ô universel conquérant ! Opium ! Toi qui, pour  
« les cœurs du riche et du pauvre également, pour les blessures  
« qui ne veulent pas guérir, pour les angoisses du chagrin qui  
« poussent l'esprit à se rebeller, apportes un baume consolateur !  
« Éloquent opium, toi dont la puissante rhétorique apaise les  
« accès de rage, plaide efficacement pour la pitié douce, et rap-

(1) Voir les numéros des 25 juillet et 10 août 1890.

« pelle, durant le céleste sommeil de la nuit, à l'homme coupable,  
 « les visions de son enfance et ses mains pures de sang... — tu  
 « bâtis sur le mur des ténèbres des temples, des cités supérieures  
 « à l'art de Phidias et de Praxitèle, plus resplendissantes que  
 « Babylone et Thèbes, et parmi l'anarchie des rêves sans fin, tu  
 « évoques à la lumière du soleil les faces de beautés depuis long-  
 « temps ensevelies, et des figures familières, nettoyées du dés-  
 « honneur du tombeau. Seul tu prodigues ces trésors aux  
 « hommes, et tu tiens les clefs du Paradis, ô juste, ô subtil, ô  
 « puissant opium !... »

Voici qu'après beaucoup de courses dans les montagnes et autour des lacs, — après une ascension sur le sommet de Fairfield d'où l'on découvre Grasmere et Rydal, Windermere et Coniston et l'Ullswater et d'innombrables petits lacs, coupés de lumière bleuâtre sous le bleu vaporisé du vaste ciel, — après une promenade dans la vallée d'Yewdale, carrée et verte entre les parois escarpées de montagnes, — après un pèlerinage à la vieille abbaye de Furness, dont les sveltes arceaux s'enguirlandent de lierre, — après une visite à Easedaletarn, étang immobile dans sa vasque de forêts, — la pluie est venue, intarissable, et le vent et l'impossibilité de sortir. Dans la solitude morne de l'hôtel vidé de ses voyageurs, je passe une après-midi à boire du thé trop noir et à lire, comme un conte des *Mille et une Nuits*, le livre singulier d'où ce fragment est tiré, ces « confessions d'un mangeur d'opium », que Quincey écrit, après avoir accompli le grand œuvre de son « triomphe », comme il disait lui-même. Il avait enfin, pour un temps, hélas ! terrassé le démon qui l'avait tenu si longtemps dans son esclavage. Rien de plus explicable d'ailleurs que cette possession, si l'on considère que Quincey devait trouver dans les rêves de l'opium un plaisir en harmonie avec la tendance habituelle de son esprit. C'était un homme tout naturellement visionnaire, convaincu, comme Shakespeare, que « nous sommes faits de la même étoffe que nos songes », et comme Carlyle que « dans l'être de chaque homme et de chaque chose se dérobe un ineffable, un divin mystère de splendeur, « d'étonnement et d'épouvante ». Quincey disait encore qu'il ne pouvait vivre sans mystère, et son existence excentrique et solitaire avait exagéré en lui cette puissance innée de percevoir derrière les phénomènes visibles du monde les causes secrètes et redoutables dont ces phénomènes sont seulement l'efflorescence.

L'homme ordinaire s'inquiète peu de ce gouffre d'obscurité où baigne la racine de toute réalité ; le philosophe de l'ordre mystique s'y plonge avec un battement inquiet du cœur, surtout lorsque les amertumes de sa propre misère redoublent en lui le besoin d'une réponse à l'inévitable question : pourquoi cet univers et non pas un autre ?

Privé de son père dès l'enfance et maltraité par ses tuteurs, Quincey, à dix-sept ans, s'était échappé de son école, et il était venu de Manchester à Londres avec dix livres dans une de ses poches, c'est-à-dire 250 francs. Dans l'autre, il emportait un volume de poésie anglaise et un Euripide. Les dix livres furent bientôt dépensées. Puis il fallut vivre d'emprunts, et, de malheur en malheur, l'écolier vagabond tomba dans la noire misère anglaise, celle qui promène ses haillons, sa solitude et ses tremblements dans le brouillard jaune de Londres, parmi les maisons muettes dont les fenêtres s'éclairent du feu des lampes dès trois heures de l'après-midi. L'âtre brouillard est plus âcre encore quand tombe la nuit. L'abandonné grelotte et boit par gorgées l'alcool qui empoisonne, mais qui réchauffe. Quincey connut ces angoisses durant des mois, ayant comme seule amie une jeune fille de seize ans à peine, et qui se promenait, elle aussi, le long des trottoirs, — mais pour d'autres raisons. Un jour que Quincey n'avait rien mangé, il se trouva mal sur les marches d'une maison d'Oxford street, et là petite Anne — c'était le nom de son amie — lui sauva la vie en lui versant dans la bouche quelques gouttes d'un vin de Porto qu'elle avait couru acheter au bar le plus proche. Que de fois depuis, et du fond de son asile de Grasmere, Quincey revit Oxford street, « la rue mère des vagabonds, avec son cœur « de pierre » ! Que de fois aussi, debout sur le trottoir de cette rue, des années après, il chercha passionnément un visage qui lui rappelât celui de cette pauvre compagne des mauvais soirs, à jamais perdue ! « Jusqu'à cette heure, » écrivait-il quinze années plus tard, « je n'ai pas entendu prononcer une syllabe sur elle. « Cela, parmi tant de troubles que tout homme rencontre dans « sa vie, a été ma plus cruelle affliction. Si elle vit, certainement « nous nous sommes souvent cherchés l'un l'autre, juste à la « même minute, à travers le formidable labyrinthe des rues de « Londres. Peut-être avons-nous marché à quelques pas l'un de « l'autre, — quelques pas ! Mais à Londres, ces si petites sépa- « rations aboutissent à d'éternels adieux. Pendant bien long-

« temps, j'ai espéré qu'elle vivait, et je crois bien, sans exagération de rhétorique, avoir regardé à Londres des myriades de visages de passantes avec cette espérance de revoir Anne. Je l'aurais reconnue entre mille, ne l'eussé-je vue qu'une seconde... Jolie ? Non, elle ne l'était pas, mais sa physionomie était charmante, et elle avait une façon particulièrement gracieuse de porter sa tête. Oui, j'ai espéré la revoir, — aujourd'hui, je le redoute — et sa toux, qui me tourmentait quand nous nous quittâmes, est maintenant ma consolation. Non, je ne souhaite plus de la revoir, mais je pense à elle doucement et tristement, comme à une amie depuis longtemps couchée dans le tombeau, — dans le tombeau, ah ! je le voudrais, d'une Madeleine arrachée à ce monde avant que les injustices et les cruautés n'eussent corrompu sa fine nature, — avant que les brutalités des rufians n'eussent achevé la besogne commencée !... »

## XII

Un peu du sentiment que nous éprouvions, nous autres, Parisiens endurcis, pour la petite sœur de la grande Aline, touchait sans doute le cœur de l'essayiste anglais lorsqu'il se souvenait de la petite Anne ; — tant il est vrai que toutes se donnent la main à travers les espaces et les temps, ces pauvres créatures, délicates et gracieuses, qu'une destinée de mélancolie a vouées irrémissiblement aux travaux de l'amour vendu et aux exploitations du libertinage féroce. Avec ses yeux fins, son sourire qu'on devine craintif et contracté, avec l'enfantine candeur de son visage, toujours la bohémienne d'Oxford street revenait devant les regards hallucinés de Quincey, lorsqu'il était ivre d'opium. C'était beaucoup et beaucoup de jours après. Quincey, marié et père, était établi au bord du lac de Grasmere. Il avait trente-deux ans, et sa puissance intellectuelle était déjà remarquable, lorsque, à la suite de mystérieux chagrins, il devint « un régulier, un confirmé mangeur de ce bienfaisant opium », jusqu'à prendre, dit un de ses biographes, trois cents grains d'opium solide par jour ou huit mille gouttes de laudanum — cela équivalait au contenu de sept verres ordinaires. — Alors

commençait le travail du grand poison psychologique, travail dont la « Confession » nous raconte les étranges phases. La puissance créatrice de l'œil s'exagérait jusqu'à projeter des formes plus réelles que la réalité même sur le champ obscur de la vision. Une anxiété saisissait le visionnaire. Le sentiment de l'espace et celui du temps s'exaltaient démesurément, et l'homme apercevait dans un éclair d'innombrables détails tous séparément et tous à la fois, comme les gens qui se noient aperçoivent soudain toute leur vie rangée devant eux, dans ses détails, aussi et dans son ensemble. Et l'ivresse s'achevait en une si épouvantable oppression du cœur, que le malheureux se réveillait en s'écriant parmi des sanglots : « Je ne dormirai plus jamais ! » — pour recommencer le lendemain.

Dans ces visions s'entremêlait, avec le souvenir de la petite fille d'Oxford street, le souvenir des grandes luttes parlementaires anglaises et le souvenir plus lointain des magnificences romaines. Quincey, bon humaniste et d'une délicatesse scrupuleuse d'oreille à l'endroit du style, — jusqu'à se torturer comme notre Flaubert pour donner à son style ce qu'un critique anglais appelle la *prononciabilité*, — ce Quincey, qui connaissait Rome d'une connaissance profonde et qui écrivit un livre sur les Césars, — était un lecteur assidu de Tite-Live. Il admirait beaucoup cet incomparable artiste en prose dont les périodes, à la fois opulentes comme celles de Cicéron mais sans luxuriance, et serrées comme celles de Salluste mais sans sécheresse, font songer à l'ordonnance ample et précise d'une légion en marche. Un esprit plane sur ces périodes, comme il planait sur la légion : la foi religieuse dans la Ville Éternelle, et cette foi s'incarne et prend figure dans le dépositaire momentané du génie de la Ville : le Consul. Quand Tite-Live écrit ces deux mots : « Consul Romanus, » c'est avec une vénération visible, et ces deux mots sont aussi pour Quincey l'occasion d'une rêverie indéterminée. Durant son ivresse d'opium, soudain il entend une voix qui les prononce, et aussitôt une frise grandiose et ininterrompue se développe. Les soldats défilent, traversant les neiges des Alpes ou les sables de la Libye, avec leur visage immobile de vieux ouvriers de guerre, et le Consul apparaît : « C'était Paulus, c'était Marius, « en splendide manteau de combat, entourés d'une compagnie de « centurions. La tunique de pourpre était portée à la pointe d'une « lance et la grande acclamation des légionnaires retentissait. »

D'autres fois, c'était l'apparition d'un Malais (1) dont le souvenir se rattachait à un inexplicable épisode de la vie du grand essayiste. Ce Malais, en effet, s'était un jour présenté, sans qu'on sût d'où il venait, ni pourquoi, dans le cottage de Grasmere, et il s'en était allé « après avoir absorbé d'opium », disait Quincey, qui s'y connaissait, « de quoi foudroyer une demi-douzaine de dragons et leurs chevaux. » Ce Malais, pourtant, n'était pas mort de cette dose formidable, et dans les cauchemars du pauvre Quincey, toujours, à une certaine minute, l'image revenait de ce visiteur au teint de cuivre, arrivé d'un coin perdu de l'extrême Orient. Et avec cette image se déployait le cortège des associations d'idées asiatiques. Les jungles de l'Inde laissaient passer les bêtes monstrueuses. Des végétations gigantesques fourmillaient parmi les ruines des temples anciens, consacrés à des divinités d'épouvante. Des serpents se levaient, dardant leur langue et sifflant avec des colères mortelles... Puis la vision changeait, et l'antique Égypte s'ouvrait avec ses pyramides, où le Voyant se sentait enseveli depuis des siècles au milieu des momies royales et des lamentations de crocodiles... Et la vision changeait encore, remplacée par un rêve épouvantable entre tous. Quincey s'apercevait subitement englouti dans d'opaques ténèbres, où des sonneries de clairon tintamarraient, où des cris de guerre se prolongeaient. Le halètement d'une multitude en proie à une terrible bataille montait dans cette nuit. Le Voyant savait que cette bataille était suprême. Qui donc la livrait, et pourquoi ? Le Voyant l'ignorait, mais il comprenait que le salut de ce qu'il aimait au monde était en péril... Puis une déroute remplissait l'immense nuit. Des visages de femmes s'éclairaient d'un rayon subit qui montrait leur pâleur de mort. Des paroles d'éternel adieu tombaient de leurs bouches désespérées, — et l'angoisse sans nom de l'Irréparable étreignait le cœur du malheureux qu'écrasait le poids de plusieurs Océans.

### XIII

Quincey guérit, par un effort héroïque de sa volonté, puis il retomba, il guérit encore, et il vécut ainsi jusqu'à soixante-

(1) Voir la *Lecture Rétrospective* du 5 septembre 1890.

quinze ans, publiant des essais de tous ordres : confidences personnelles, comme les *Confessions* ou les *Suspiria de profundis* qui leur font suite, — dissertations de politique, de théologie ou d'économie, — paradoxes étranges, par exemple sa célèbre étude sur le *Meurtre considéré comme un des beaux-arts*, — fantaisie de prose lyrique, comme ses *Trois Dames de douleur*, ou sa *Vision de la Mort subite*, — écrivain souvent emphatique, souvent bizarre, parfois sublime d'énergie expressive, que son portrait nous représente avec des yeux brouillés d'un songe éternel. Il a sa place parmi les Suggestifs par l'abondance de ses idées, la richesse de ses connaissances, l'originalité de ses formules et l'au-delà de ses intuitions. C'était une âme complexe d'artiste, de métaphysicien, et, ses *Confessions* l'attestent, de psychologue raffiné. Comme le hasard a de ces ironies, c'est par les pages de ses *Confessions*, autant dire par le bienfait de son terrible vice, que ce grand travailleur qui a si durement reproché son immortalité à Goethe a des chances d'être immortel. Mais les vices des poètes ne sont-ils pas souvent une expérience qu'ils tentent sur la créature humaine dans leur personne ! Et qui donc se désintéresserait de l'expérience tentée par Quincey, j'entends de ceux qui n'ont pas entièrement perdu la notion que tout n'est pas explicable dans le monde ?

Tout le problème de la destinée n'est-il pas enveloppé en effet dans le problème de l'ivresse et de ses « Paradis artificiels », comme disait profondément Baudelaire?... Jetés brusquement dans cet univers démesuré qui nous assiège de tant d'impressions confuses, que connaissons-nous de lui, sinon l'Idée que nous nous en formons ? L'Idée, c'est-à-dire une image flottante qui, dans la nuit de notre cerveau, prend continuellement la place de la réalité absente. Des événements de notre existence, une fois traversés, que nous reste-t-il ? Une Idée. De nos peines les plus passionnément éprouvées ? Une Idée encore. De la femme la plus aimée et pendant les heures où elle n'est pas là, que possédons-nous ? Une Idée. — Nous allons ainsi, chacun emprisonné dans un cercle personnel de fantômes, et toujours séparés de la réalité insaisissable par les abîmes que le démon du Temps et celui de l'Espace creusent implacablement entre notre désir et les objets de notre désir, entre notre haine et les objets de notre haine. Le mathématicien Descartes, en une heure de fantaisie digne d'Edgard Poë, se demandait ce que serait un monde où tous les

corps nous fuiraient, — symbole de cet univers de ténèbres qui nous fuit d'une fuite éternelle; et nous demeurons solitaires, face à face avec une hallucination peut-être! Puisque nous ne connaissons les objets que par l'Idée que nous nous en formons, ne sommes-nous pas tout pareils à un orphelin qui n'a jamais vu de son père et de sa mère que des portraits, et qui, dans l'impossibilité de comparer les portraits aux modèles, doute de la ressemblance et en doutera toujours?... Qu'importe d'ailleurs que nos Idées soient ou non des mensonges, puisque la Science nous démontre que, même lucide, même valable, notre Raison doit s'arrêter devant le gouffre de l'Inconnaissable? Ah! que nous voudrions quelque chose de réel, de définitif et d'éternel pour nous y appuyer à jamais!... Stérile désir!

Quand on a la tête façonnée d'une certaine manière métaphysique, comment ne pas se demander s'il ne vaudrait pas mieux, puisque cet univers n'est qu'illusion invincible et qu'invérifiable apparence, en prendre son parti une fois pour toutes, et courageusement exagérer en soi le pouvoir de se repaître d'illusion et de vivre d'apparence? L'Inde a fait ainsi; et, somme toute, que faisons-nous d'autre, avec moins de poésie et de sincérité, nous, écrivains, qui nous grisons de littérature et substituons aux sensations directes les sensations écrites? Que fait-elle d'autre, la femme agenouillée dans le silence d'une église et qui, contemplant le corps ensanglanté du Rédempteur, sent profondément que le drame de la vie actuelle n'est que le prologue d'un drame invisible qui se joue là-haut? Que fait-il d'autre, le savant qui combine des formules sur le papier et pour qui des lettres et des chiffres représentent les forces essentielles de la nature en mouvement? L'opium et le haschisch, et, à un degré moindre, le rude alcool, — cet opium de l'Occident, — sont une manière de se procurer cette clef d'un songe plus intense, plus systématique et plus opulent, — clef magique et consolatrice que les beaux-arts et la religion, la science et le jeu, toutes les manies enfin, ou coupables, ou sublimes, prêtent à leurs dévots. Les songes sont des mensonges, dit le vieux proverbe. Mais lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement, pour de trop rares minutes, de ce qui fut nous, d'obscurités clartés devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous distingue, ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie rêvée?

## XIV

La solitaire et calme semaine que je passai ainsi à Ambleside, entre les beaux paysages et mes pensées, prenant des livres pour réfléchir et regardant de tous mes yeux mes commensaux de la table d'hôte anglaise où je m'asseyais deux fois par jour, à neuf heures du matin et à sept heures du soir ! Avant chaque repas, un clergyman âgé, qui occupait la place d'honneur, se levait, rempli de bonhomie à la fois et de dignité dans sa lévite noire. Il récitait une prière. Des personnages automatiques, avec un visage d'un pourpre d'apoplexie, arrosaient gravement de sauce brune les larges tranches de saumon grillé, et, gravement, buvaient du champagne sec à pleine coupe blanche, ou du claret rouge dans des verres roses. Des jeunes gens échappés de l'Université se tenaient raides, minces et sérieux dans leur veston d'une étoffe à carreaux contrariés. C'étaient aussi des dames au chignon serré, aux dents trop longues, aux joues couperosées. C'étaient des jeunes filles d'une délicate apparence de teint avec ces beaux regards d'antilope que Byron aimait. On imagine ainsi l'Imogen idéale de *Cymbeline* : « Je parfumerai ta tombe « des plus belles plantes, » dit le jeune homme qui la pleure, « il ne te manquera ni la fleur qui ressemble à ton visage, la « pâle primevère, ni la jacinthe azurée comme tes veines... » Ces anges de la table d'hôte avaient une façon délicate, gracieuse et séraphique, de manger des œufs au jambon ou du gigot à la confiture. Et tout ce peuple, peu bavard, hâtif et sanglé, était servi par des garçons en habit que dirigeait un majordome d'une physionomie prodigieusement pareille à celle de lord Beaconsfield.

C'est que le démon des ressemblances, l'étrange démon qui nous force à retrouver toujours la vie dans la vie et le passé dans le présent, était assis, à côté de moi, à la table d'hôte anglaise. L'insidieux démon détournait mes yeux du frais paysage vert qui se dessinait par la baie de la grande fenêtre. Il me fallait contempler, l'un après l'autre, mes compagnons d'appétit, et rechercher dans leurs regards, dans leurs sourires, dans leurs ports de tête, des regards, des sourires et des ports de tête déjà vus. Des noms me revenaient alors de personnes que j'avais

connues dans d'autres lieux et dans d'autres temps. De bizarres analogies s'imposaient à mon observation, aboutissant à de non moins bizarres identités. Tel de ces Anglais et de ces Anglaises, une fois que j'avais découvert son Analogue dans mes souvenirs, devenait le prétexte d'un travail psychologique des plus compliqués. Patiemment et minutieusement, j'allais décomposant cet être. Je recherchais ce que les habitudes anglaises avaient déterminé en lui de caractères spéciaux. Puis je supposais le même personnage né en France. Au lieu de la tenue britannique, je lui donnais notre laisser-aller à demi méridional. Je le voyais soumis à la pression de nos mœurs démocratiques et à la grande incertitude de notre société. Je l'imaginai débarrassé du frein religieux et abandonné à notre scepticisme. Je changeais ses lectures et son hygiène, ses préjugés et sa cuisine. Je remaniais ainsi sa physionomie et sa physiologie, comme dans nos nuits de mauvais sommeil nous composons le roman posthume, si l'on peut dire, de la destinée que nous aurions eue si une ou plusieurs circonstances eussent été autres. Et cette série d'hypothèses s'achevait toujours dans cette question, enfantine tout ensemble et inévitable, à laquelle je répondais tantôt par un oui, tantôt par un non : « La créature humaine vaut-elle mieux ici que de « notre côté du détroit?... »

## XV

Le dernier de ces diners méditatifs était achevé. Je devais partir demain pour Keswick, et, sans plus me soucier de la bonté comparative des civilisations anglaise et française, je me promenais en barque sur le lac de Windermere et dans la baie de Pull Wike, dont les bords, garnis de noirs sapins, de chênes sombres et de bouleaux légers, sont baignés par la pourpre décolorée du ciel du soir. Sur l'eau morte du lac, des îlots surgissent, qui ne sont que des mottes de gazon. Le batelier a relevé ses rames, et la muette sérénité des choses est surnaturelle de douceur pénétrante.

C'est l'heure taciturne et tendre, l'heure lente  
 Du crépuscule blanc d'un jour voilé d'été.  
 Mais l'horizon que ferme une ligne sanglante  
 Jette un rose reflet sur le lac argenté.

Des profondeurs du lac immobile s'élève,  
Vague et flottant parmi les pointes des roseaux,  
Comme un être tissé de vapeur et de rêve...  
— Et l'Ange du Silence apparaît sur les eaux.

Il vient dans la tendresse et la lenteur de l'heure;  
Il passe, et ses yeux clairs versent l'apaisement  
Sur la feuille qui tremble et la source qui pleure,  
Et même sur l'abîme obscur du cœur aimant.

Même le cœur aimant et qui n'est jamais sage  
Cesse de sangloter lorsque l'ange aux beaux yeux  
S'envole, assoupissant l'immense paysage  
Dans un grand battement d'ailes mystérieux.

Mais voilà s'assombrir l'heure apaisée et blanche,  
L'Ange s'évanouir, et dans la vaste nuit,  
La feuille se reprend à trembler sur sa branche,  
Et la source à pleurer sur son flot qui s'enfuit.

Et du cœur qui palpite un long appel s'élançe  
Vers le lac frémissant où tout à l'heure errait  
Le pas consolateur de l'Ange du Silence,  
Et que remue un vent âpre comme un regret.

Paul BOURGET.

(À suivre.)

---

---

---

# LE ROMAN D'UNE CONSPIRATION <sup>(1)</sup>

(Suite.)

---

## XXVII

Le lendemain soir, Pierre et l'abbé, n'ayant reçu de Louis aucun contre-ordre, étaient entrés en ville. Tout allait bien. Ils se promenaient dans l'allée la plus sombre des jardins du maire, en attendant l'heure convenue avec Descosses. Ils n'étaient pas seuls. Un personnage, enveloppé dans un épais carrick dont le triple collet était relevé, causait avec eux. Ce personnage n'était autre que le vieux monsieur à la culotte cannelle, notre vieil ami, Jacotin dit Pipette. Le bonhomme gémissait ainsi :

— Ah ! maladie ! une affaire si bien montée ! tout ce qu'on a vu de mieux depuis M. Malet ! Faut-il avoir peu de chance ! Dire que si M. Fouché n'avait pas renâclé, vous preniez l'oiseau au nid ! Car, voyez-vous, quoique vous ne vous plaigniez pas de lui, je vois bien que c'est M. Fouché qui vous a lâchés en dérive ! Maladie ! si ç'avait été moi ! Mais M. Fouché n'a pas de cœur au ventre ; il veut toujours jouer à coup sûr. C'est dégoûtant, à la fin !

— Ah ça ! Monsieur Jacotin, dit l'abbé, vous détestez donc bien Bonaparte ?

— Moi, pas du tout. Je n'ai pas d'opinion ; mais j'en veux à Rovigo, et je trouve la police bête. Mon idée fixe est de la faire au même. C'est mon tic, quoi ! Eh bien ! vous verrez que je mourrai sans avoir pu m'en donner le plaisir. Je ne conspirerai pas tout mon saoul ! Déjà une fois, du temps de M. Moreau et de M. Georges, on m'a ôté le morceau des dents. Ensuite, M. Fouché avait envie de faire sauver le général Pichegru du Temple. J'avais organisé un petit plan qui avait l'approbation du

(1) Voir num. des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 août 1890.

général. Ah bien! oui, les mamelucks y ont mis bon ordre. La malechance me poursuit. C'est moi qui, comme un animal, ai reconnu Malet. Sans moi, il n'était pas arrêté. Je vous dis qu'on m'a jeté un sort. Je porte malheur aux gens. Je viens ici: je travaille, je puis le dire, consciencieusement; je ne fais pas une seule sottise; je vous prévins de l'arrivée de Degrange; je dévisage ce grand scélérat de Méhu, je le reconnais d'un coup d'œil, et je vous mets sur vos gardes; je file Degrange dans l'intérêt de Méhu, et Méhu dans l'intérêt de Degrange; j'envoie ce petit coquin droguer toute une soirée aux Quatre-Cyprès, pour que vous ayez le temps de causer avec M. Fouché; je lui apprend que Méhu a pris la diligence de Paris, et je le lance sur sa piste. Enfin, j'aide cinq de vos amis à se faire arrêter, et vous passez comme une lettre à la poste, sous le nez de Drault et de ses agents, qui n'y voient goutte. Très bien. Là-dessus, je m'endors tranquille; et voici que je suis réveillé par une lettre de M. Fouché, qui m'apprend que l'affaire est abandonnée. Vous croyez que c'est encourageant, vous, tout cela?

— Non, Monsieur Jacotin, non, répondit l'abbé; ce n'est ni gai, ni encourageant.

— Enfin M. Fouché, qui a tout de même un peu honte de vous avoir embarqués là-dedans et de vous y abandonner, M. Fouché m'a autorisé à vous offrir mes services, si vous avez besoin d'un coup de main pour filer. Voilà pourquoi, dès que j'ai su par la petite Juliette que vous étiez arrivés, je suis venu vous trouver. Vous pouvez vous fier à moi, Monsieur Rochereuil, je suis une vieille canaille, mais je suis honnête à ma manière. Ce n'est pas comme ce gremlin de Méhu, qui n'a ni principes, ni moralité. Messieurs, si nous nous rencontrons à Paris, dame, méfiez-vous! Mais ici! comptez sur moi; on m'a chargé de vous appuyer, et je vous appuierai. Et puis, c'est pour moi une question d'amour-propre: si Rovigo vous tenait pour tout de bon, je ragerais trop.

— Nous ne nous défions pas de vous, Monsieur Jacotin, fit Rochereuil, qui intervenait pour la première fois dans la conversation. Depuis que vous êtes ici, vous avez loyalement agi, et vous pouvez en effet nous être utile.

— Quand comptez-vous filer?

— La nuit prochaine.

— Tous les sept?

— Oui.

— Par les jardins ?

— Très probablement.

— Vous savez où aller dans le premier moment ?

— Oui.

— Je ne vous demande pas où. Et les passeports, vous en avez de nouveaux, n'est-ce pas ? Ce brave abbé Lafon, en a-t-il assez fabriqué de toutes les couleurs et pour tous les âges ! Eh bien, le reste me regarde, et je vous jure que cette nuit-là, la police et les gendarmes ne vous gêneront pas ; je me charge de les mettre en campagne et d'exercer leurs jambes. S'il y avait un retard, vous sauriez bien me faire prévenir dans la journée, n'est-ce pas ? Oui, eh bien, tout est pour le mieux. Il ne me reste plus qu'à vous présenter mes civilités, car voici l'heure de rentrer au bercail, et je ne pense pas vous revoir de sitôt. Bonsoir, Monsieur Rochereuil ; bonsoir, Monsieur l'abbé. Ah ! une dernière recommandation. J'ignore quelle est votre idée, mais si vous n'en avez pas assez, et si vous voulez recommencer votre travail à Paris, ouvrez l'œil ; car je vais reprendre — pas avec ce gendarme de Rovigo, par exemple — le service actif, et cela me chagrinerait d'être obligé de vous pincer. Vous ne m'en voudriez pas de faire mon métier ; mais moi, je me le reprocherais rudement. Ah ! maladie ! si M. Fouché avait voulu, nous n'en serions pas là.

Jacotin s'éloigna. On le vit escalader successivement deux murs avec une agilité surprenante à son âge.

Restés seuls, Rochereuil et l'abbé gagnèrent avec précaution la ruelle des Écossais, puis le mur de ronde de la prison. Arrivés à la petite porte où Descosses devait les attendre, ils n'eurent pas besoin de donner le signal accoutumé. La porte étant entrebâillée, et dans l'obscurité, ils reconnurent le discret geôlier, qui les introduisit sans dire mot.

A peine furent-ils entrés, la porte se referma brusquement et avec bruit. Rochereuil, surpris, fit un mouvement, comme pour se mettre sur la défensive ; l'abbé se retourna, et dit à voix basse :

— Pourquoi ce tapage, Descosses ?

Descosses ne répondit rien.

Au même moment, d'une encoignure du chemin de ronde, une vive lueur jaillit. C'était Degrange qui tournait la lanterne sourde dont il était muni du côté du groupe qui se tenait encore près de

la porte. A ce signal, trois gendarmes parurent. Degrange s'approcha.

— Vous avez eu tort de revenir, Messieurs, vous ne sortirez plus, dit-il froidement.

Rochereuil et l'abbé cherchaient à se rendre compte de la situation. Ils jetaient alternativement les yeux sur Degrange, sur les gendarmes et sur Descosses.

— Vous ne comprenez pas, Messieurs? dit Degrange. Vous allez comprendre. Allons, Monsieur Descosses, souhaitez le bonsoir à ces Messieurs et passez au guichet, votre successeur va vous écrouer.

Si calmes qu'ils restassent en apparence, Rochereuil et l'abbé ne purent s'empêcher de tressaillir.

— Eh! oui, continua Degrange, ce pauvre père Descosses s'est laissé pincer. C'est ce qui me procure l'avantage de vous voir cette nuit. Vous pensez bien que le coup n'a pas été difficile à monter. On va vous conduire à vos chambres, et demain, M. le juge d'instruction vous interrogera. Bonne nuit, Messieurs, dormez bien. Ah! je pourrais vous envoyer coucher au cachot, c'est le règlement, car vous êtes censés surpris en évasion; mais à quoi bon, dans votre position? Je n'aime pas tourmenter les gens quand ça ne sert à rien. Allons, père Descosses, en route!

Descosses s'approcha, et, casquette basse, il dit humblement :

— Vous n'oublierez pas ce que vous m'avez promis, mon bon Monsieur Degrange?

— Nous verrons ça quand tu seras au pré, mon homme.

## XXVIII

Rochereuil et l'abbé avaient écouté impassibles et dédaigneux. Le lendemain matin, de très bonne heure, le remplaçant de Descosses vint les prévenir, chacun à leur tour, que M. le juge d'instruction Drault s'était transporté à la prison, et qu'il allait les interroger.

Degrange avait fait la leçon à M. Drault, et lui avait tracé la marche à suivre. Le fait de l'absence prolongée de Rochereuil et de l'abbé était d'une extrême gravité, mais ne suffisait pas. Il fallait établir quel avait été le but de cette absence. Degrange avait à peu près tout compris. Le duc de Rovigo lui avait si-

gnalé, d'après une dépêche du grand prévôt de l'armée, la présence de cinq inconnus à Erfurth, qui paraissaient en être repartis presque aussitôt. L'enquête n'avait pu être continuée, parce que l'armée française avait évacué ses positions autour d'Erfurth, qui avaient été occupées par les alliés. Ce chiffre de cinq avait frappé Degrange, à cause de la coïncidence qu'il avait avec le nombre des individus arrêtés à Châtellerault, et qui étaient toujours au secret. Il était clair que ces gens-là avaient joué une comédie, et qu'ils avaient, par les allures qu'ils affectaient, été au-devant d'une arrestation. Degrange reconnaissait là le procédé habituel de ses adversaires, qui consistait invariablement à lancer la police sur une fausse piste, et il en était arrivé à conclure que les cinq individus signalés à Erfurth pouvaient bien être Rochereuil, l'abbé, avec trois de leurs compagnons qui s'étaient rendus au quartier général de l'armée, pendant que cinq de leurs complices détournaient les soupçons en se livrant eux-mêmes. Mais ce n'étaient que probabilités et inductions; il fallait quelque chose de plus: il fallait, ou obtenir un aveu des accusés, ou, par un interrogatoire savamment combiné, arriver à une démonstration.

Degrance ne comptait rien tirer de Rochereuil ni de l'abbé. C'est par acquit de conscience qu'il enjoignit à M. Drault de les interroger. Le parloir de la Visitation était transformé en cabinet de juge d'instruction. M. Drault s'y installa avec son greffier Ginot. Degrange s'assit dans un coin.

L'abbé fut amené le premier. M. Drault le pria poliment de s'asseoir. Mais l'abbé, d'un geste, lui montra Degrange:

— Est-ce l'habitude, dit-il, Monsieur Drault, que des témoins assistent aux interrogatoires?

Degrance se leva d'un mouvement sec.

— Je représente, dit-il, Son Excellence M. le Ministre de la police générale de l'empire, et j'ai le droit d'être ici.

— Oh! si j'ai fait cette observation, répartit l'abbé, c'est par un reste de respect pour la justice que rien n'a pu encore m'enlever. Au fond, cela m'est parfaitement égal.

M. Drault employa tous les procédés en usage. Il fut tour à tour menaçant et onctueux. Il prit le ciel à témoin de l'intérêt profond que lui inspirait l'abbé. Il dit combien il était regrettable qu'un homme aussi éminent, et qui, s'il se ralliait franchement au gouvernement établi, pourrait aspirer à tout, se fût embarqué

dans d'aussi folles entreprises. Il plaignit l'abbé d'être sous la détestable influence de Rochereuil. Il rendit hommage à la loyauté de l'abbé, insinuant qu'on n'en pouvait dire autant de tout le monde. Il lui offrit sa grâce pleine et entière, s'il voulait non pas dénoncer ses amis (on ne demandait pas de pareilles choses à un homme comme lui!), mais simplement avouer *ce qui le concernait personnellement*.

Ce truc grossier réussit une fois sur vingt.

Enfin, M. Drault termina en prenant un ton de commisération.

— Vous avez bien tort, monsieur l'abbé, dit-il, de vous compromettre ainsi. Ne voyez-vous pas que je m'intéresse à vous? Vous vous sacrifiez inutilement. M. Rochereuil a avoué que vous étiez ensemble à Erfurth?

Autre truc qui réussit une fois sur dix.

Mais l'abbé se contenta de sourire. Il ne répondit pas un mot, pas un seul, pendant ce long interrogatoire, qui fut un monologue. M. Drault suait à grosses gouttes.

Avec Rochereuil, M. le juge d'instruction s'y prit autrement. Dès que le prisonnier fut entré, il s'avança vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, nous savons tout. Votre présence à Erfurth, au quartier général de l'armée, est constatée par des témoignages certains. On suit vos traces depuis Poitiers jusqu'en Allemagne. D'ailleurs, un de vos complices de l'armée a fait des révélations. Vous êtes venu à Erfurth avec l'abbé Georget et trois autres conspirateurs, sur lesquels la police mettra bientôt la main, dans l'intention criminelle de commettre un attentat sur la personne de S. M. l'empereur et roi. Qu'avez-vous à répondre?

— Rien du tout, répondit Rochereuil en levant les épaules.

— Oh! permettez, Rochereuil; la justice ne souffrira ni une attitude provocante, ni un ton insolent. Prenez garde! on n'a aucun ménagement à garder avec un homme tel que vous. Si vous ne vous résolvez pas à des aveux, je vais donner l'ordre d'arrêter Louis Rochereuil, qui est certainement votre complice, votre mère et la fille Lefrançois.

M. Drault prononça ce dernier nom avec un sourire méchant. Rochereuil ne bougea pas; il regarda en face le juge d'instruction, et lui dit seulement :

— Je vous plains, monsieur.

M. Drault baissa les yeux. Il était inutile de pousser plus loin l'interrogatoire. Rochereuil fut reconduit dans sa chambre.

Lorsqu'il fut sorti, M. Drault laissa échapper un geste de dépit.

— Eh! par Dieu, dit Degrange, espérez-vous donc qu'ils allaient répondre? Enfin, aujourd'hui même j'arrêterai Louis; quant à Juliette, il vaut mieux la laisser dehors. Et maintenant, M. Drault, appelez le petit jeune homme, et vous savez, cette fois le grand jeu!

Le jeune homme qui fut amené après Rochereuil dans le cabinet du juge d'instruction était le même qui avait déjà subi un interrogatoire après l'arrestation de Châtellerault, et qui s'était donné le nom de Géraud, la qualité de commis passementier; le même qui avait affecté des opinions royalistes. Depuis trois semaines environ, il était au secret absolu; c'est-à-dire que non seulement il n'avait communiqué avec personne qu'avec son geôlier, mais encore qu'il n'avait pas pendant tout ce temps quitté sa cellule: il n'était pas une seule fois sorti pour prendre l'air. C'est un système calculé habilement, et qui n'agit que trop sur les tempéraments faibles. La tête travaille, le corps est malade, l'esprit s'inquiète ou s'aigrit, et le détenu est bientôt au point où l'on désirait l'amener.

Le jeune homme, lorsqu'il fut amené devant M. Drault, était très pâle; ses yeux étaient creusés et fiévreux. Au moment où il entra, et pendant que le greffier lui désignait le siège où il devait s'asseoir, Degrange se leva, vint se placer devant lui, parut le regarder attentivement; puis, se tournant vers le juge d'instruction:

— C'est bien lui, dit-il.

M. Drault feignit de consulter quelques pièces; puis, après un silence prolongé à dessein, il commença:

— Vous avez manqué de respect à la justice; vous l'avez trompée; vous vous êtes joué de la bienveillance avec laquelle je vous écoutais, et pourtant je voulais vous sauver! En est-il temps encore? j'en doute.

Le prévenu voulut parler.

— Ne m'interrompez pas, continua M. Drault, vous mentiriez encore! Je veux vous épargner cette honte. Vous ne pourriez plus dissimuler, nous savons tout. Vous ne vous nommez pas Géraud, vous n'êtes pas un commis passementier; enfin vous n'êtes pas royaliste. Votre vrai nom est Hizay (Jacques-Édouard); vous êtes né à La Ferté-Vidame, département d'Eure-et-Loir;

vous êtes fils d'un notaire : loin d'être royaliste, vous êtes affilié à la société jacobine et égalitaire des Frères-Bleus. Vos quatre compagnons sont les nommés Richardière, Couchery, Bert et Thouvenin. Est-ce bien cela? Sommes-nous suffisamment renseignés?

La police avait envoyé à Poitiers deux agents qui connaissaient très bien leur Paris et le personnel opposant ; ces agents n'avaient pas eu de peine à établir l'identité des cinq inconnus, qu'ils avaient examinés par un petit trou pratiqué dans le guichet des chambres. De sorte que les prisonniers ignoraient qu'ils eussent été confrontés et reconnus.

M. Drault reprit.

— Niez-vous être le sieur Hizay? Niez-vous que vos compagnons s'appellent Richardière, Couchery, Bert et Thouvenin? Niez-vous que tous les cinq vous ayez pris part à un complot ayant pour objet le renversement du gouvernement impérial, à un complot dirigé contre la sûreté de l'État et contre la vie de l'Empereur?

— Non, monsieur, dit le détenu en baissant la tête et d'une voix étranglée.

— Greffier, écrivez la réponse du prévenu : « Je reconnais m'appeler Jacques-Édouard Hizay ; je reconnais également qu'avec les personnes que vous me nommez, j'ai pris part à un complot contre la sûreté de l'État et la vie de l'Empereur. »

— Mais, Monsieur, balbutia le malheureux, je n'ai pas dit cela. J'avoue seulement que je suis Hizay ; je n'ai pas avoué autre chose.

— Ah! je comprends, la vérité vous a échappé, et vous voudriez maintenant la reprendre. Il est trop tard : vos aveux sont et restent acquis. Greffier, écrivez ce que je vous ai dicté.

Le greffier écrivit sans sourciller. Les greffiers n'ont pas été créés pour gêner les juges d'instruction.

Le prévenu, de pâle devint livide. Il murmura :

— Alors, je ne dirai plus rien.

— Vous ne direz plus rien, c'est ce que nous allons voir. Du reste, à votre aise ; le châtiment qui vous attend n'en sera que plus sévère! Votre jeunesse plaidait pour vous ; mais si vous avez devant la justice l'attitude d'un conspirateur endurci, eh bien! vous serez traité comme tel. Ne vous en prenez qu'à vous. Quant à moi, je m'en lave les mains. Voyons, voulez-vous compléter vos aveux?

Hizay avait toujours la tête baissée, ses lèvres frémissaient; il s'efforçait de maîtriser son trouble, et il ne répondait pas.

— Mais, malheureux! s'écria le juge d'instruction en se levant, mais, malheureux, vous ne voyez donc pas que j'ai pitié de vous et que je veux vous sauver. Non, il ne le voit pas! continua-t-il, en se tournant successivement du côté de Degrange et de Ginot.

Ginot leva les yeux au ciel, et Degrange eut un mouvement d'épaules qui signifiait : « Qu'y faire? On ne peut pas l'empêcher de se perdre, puisqu'il y tient! »

Ginot murmura entre ses dents, mais de façon à être entendu :

— Pauvre garçon!

Le prévenu perdait de plus en plus contenance. Ces questions pressantes et répétées, cette mise en scène, le mettaient hors de lui : il avait froid et il avait chaud; des frissons lui passaient par tout le corps, et sa tête brûlait.

M. Drault reprit :

— Ah! vous vous imaginez que nous avons besoin de vos aveux. Mais c'est dans votre intérêt seul que j'insiste, mon pauvre garçon; vos dénégations ne peuvent nuire qu'à vous; de même que c'est à vous seul que profitera votre véracité. Votre premier interrogatoire, pensez-y, passera sous les yeux de vos juges, et il fera sur eux une bien fâcheuse impression. Je vous offre la seule voie de salut qui vous reste : votre franchise peut encore vous mériter une indulgence dont jusqu'à présent vous ne vous êtes pas montré digne. Réfléchissez; je vous donne deux minutes. Que nous importe, qu'importe à l'instruction, que vous parliez ou non? Nous savons tout.

Hizay regardait le magistrat d'un air hébété.

— Oni, nous savons tout. Nous savons que la société secrète des Frères-Bleus préparait un mouvement à Paris, et qu'en même temps un complot odieux, lâche, devait éclater à l'armée. Nous savons que pour favoriser ce complot et pour écarter les soupçons qui se portaient sur les misérables chargés de l'exécution, vous et les nommés Thouvenin, Bert, Couchery et Richardière, vous êtes venus à Poitiers. Nous savons que vous avez attiré la police sur vous pendant que Rochereuil...

M. Drault fit une pause. Il touchait au point critique de l'interrogatoire. Si Degrange avait deviné juste, Hizay allait être confondu, et, dans l'état de prostration où il était, il révélerait tout. Si, au contraire, Degrange s'était trompé, Hizay, voyant

que l'instruction s'égarait et qu'elle était beaucoup moins avancée que M. Drault ne prétendait, se rassurerait, et tout le terrain gagné serait perdu du même coup.

— Voyons, mon pauvre enfant, est-ce bien cela ? reprit M. Drault, croyez-vous avoir quelque chose à nous apprendre ?

Hizay eut un geste de désespoir ; il porta ses deux mains à son front qu'il serra, comme s'il eût voulu l'empêcher d'éclater.

— J'attends, dit M. Drault.

Hizay fit un effort, et secoua la tête en répétant par deux fois :

— Faites de moi ce que vous voudrez ; je ne veux rien dire ; non, je ne dirai rien !

— Ah ! ce n'est plus maintenant : « Je ne sais rien, » c'est : « Je ne veux rien dire. » Vous avouez que vous savez quelque chose, mais un faux sentiment de votre dignité vous retient ; vous croyez que l'honneur vous commande de garder un secret qui n'en est plus un. Vous vous êtes sans doute engagé sur les serments les plus terribles à ne rien révéler à la justice. Pauvre enfant, qui craint de compromettre ses compagnons ! Ah ! ils n'ont pas été si réservés, eux ; ils n'ont pas pensé à vous ; ils se sont bien souciés de vous sacrifier !

Hizay leva la tête ; ses yeux se fixèrent sur ceux du juge d'instruction ; il l'interrogea du regard.

— Tenez, continua M. Drault, je vais vous montrer plus de confiance que vous ne m'en témoignez. Il n'y a plus que le point d'honneur qui vous retienne. Eh bien, apprenez donc que Couchery et Thouvenin, lorsqu'ils ont su que Rochereuil, après avoir échoué dans son odieuse tentative, s'était réfugié dans les rangs de l'armée ennemie, Couchery et Thouvenin ont tout avoué ! Voilà ce qui vous arrive à vous autres, que des intrigants et des ambitieux lancent en avant : voilà le cas qu'on fait de vous ! L'affaire manquée, on ne pense plus qu'à soi, et l'on vous abandonne à votre malheureux sort. Vous vous êtes dévoués et vous payez pour tout le monde. Vous êtes là en passe de monter sur l'échafaud, et les misérables qui ont ourdi ce complot infâme, qui fera horreur aux honnêtes gens de tous les partis, ces misérables sont tranquilles, à l'abri du drapeau étranger...

Hizay était anéanti. Il répétait machinalement : « Couchery a tout avoué ; Rochereuil s'est enfui. »

M. Drault n'eut plus à se mettre en frais d'éloquence. Hizay fit des révélations complètes. Il lui semblait qu'il n'agissait point

mal, puisqu'il n'apprenait rien de nouveau au magistrat instructeur, et que ses compagnons avaient déjà avoué. Les mauvais sentiments qu'il avait en lui se réveillaient. Il se sentait de la haine et de l'envie contre Rochereuil. D'ailleurs, se disait-il pour s'excuser à ses propres yeux et apaiser sa conscience, d'ailleurs, il est à l'abri ; je ne lui porte point tort.

Comme Hizay était dans les grades inférieurs de la Société, il ne put heureusement donner que des renseignements très incomplets. Hélas ! il parla encore trop ! Il déclara que le complot avait pour but d'enlever l'empereur au milieu de son armée et de se débarrasser de lui ; qu'en même temps un mouvement devait éclater à Paris. Il déclara être venu à Poitiers pour dérouter les agents de la police politique, et leur donner le change.

Il avait entendu dire que Rochereuil et l'abbé Georget étaient deux des chefs de la Société ; il ne connaissait pas les noms des autres. Enfin, il croyait que Rochereuil et l'abbé Georget, en personne, devaient diriger l'opération au quartier général de l'armée. Du moins, Couchery, qui était d'un grade supérieur, le lui avait dit. Il ignorait quels étaient les trois individus avec lesquels on les avait vus à Erfurth.

M. Drault voulut tirer de lui davantage et le pressa de questions. Hizay jura qu'il avait dit toute la vérité. M. Drault insista. Degrange s'approcha de lui, et à l'oreille :

— Renvoyez ce garçon ; il est au bout de son rouleau ; nous perdrons maintenant notre peine.

— Hizay, dit alors M. Drault, la justice vous tiendra sans doute compte de vos aveux, quoiqu'ils aient été bien tardifs, et que j'aie été en quelque sorte forcé de vous les arracher. Espérez. Quoique vous soyez un grand coupable, peut-être votre inexpérience et votre jeune âge vous seront-ils comptés. Maintenant, venez signer votre interrogatoire. Si vous le désirez, M. le greffier va vous le lire.

Hizay fit signe de la tête que c'était inutile ; il se leva, signa d'une main tremblante, et sortit en chancelant.

M. Drault et Degrange se regardèrent triomphants.

— Eh bien ! M. le juge d'instruction, dit Degrange, c'est dans le sac. Mes compliments : vous avez supérieurement manœuvré. Avec cet interrogatoire, nous en savons plus qu'il ne nous en faut.

— Nous allons interroger les quatre autres.

— Oh ! c'est inutile. Enfin, pour la forme, si vous voulez ; car

j'ai des notes sur eux. Ce sont des hommes ; ils ne diront rien. Voyez-les. Moi, je vais m'occuper de Louis Rochereuil ; je vous souhaite donc le bonjour. Ah ! à propos, il n'est plus nécessaire de tenir ces messieurs au secret.

— Comment ! nous allons les laisser communiquer ?

— Mais, certes, il n'y a plus d'inconvénient, au contraire. Il va y avoir entre eux des discussions, des scènes de reproches ; ils menaceront le révélateur ; et celui-ci, pour se venger, nous tiendra au courant. Oh ! le petit Hizay va passer un vilain quart d'heure. Ce sera très amusant.

## XXIX

M. Drault fit successivement comparaître devant lui les quatre compagnons d'Hizay, les sieurs Couchery, Bert, Thouvenin et Richardière. Il posa à chacun d'eux quelques questions très rapides, auxquelles ils répondirent négativement. Alors, on leur donna lecture de l'interrogatoire d'Hizay. Tous quatre protestèrent contre les révélations de ce malheureux jeune homme, les déclarant mensongères et inventées à plaisir.

Ils parlaient ainsi pour l'acquit de leur conscience et par devoir ; car ils sentaient bien qu'ils étaient perdus, et que leur condamnation était certaine. Tout leur espoir était dans la réussite de l'affaire, dont ils n'avaient aucune nouvelle, puisque depuis trois semaines ils étaient au secret. Ils ignoraient ce qui était arrivé. Leur étonnement fut grand quand M. Drault leur apprit que leurs complices, Rochereuil et Georget, étaient en ce moment même détenus à la Visitation. Ce fut pour eux un coup terrible.

Au fur et à mesure qu'ils sortaient du parloir où se tenait le juge d'instruction, le successeur de Descosses leur annonçait que le secret était levé, et qu'ils pourraient désormais communiquer librement entre eux et avec les autres politiques.

Couchery, Bert, Thouvenin et Richardière se trouvèrent bientôt réunis dans le corridor du quartier politique. Ils s'embrassèrent ; puis, ils se hâtèrent de se communiquer leurs impressions. Ils flairaient un piège ; car il était singulier qu'on leur permit de communiquer au moment même où les révélations d'Hizay venaient d'aggraver terriblement leur situation.

Aussi, lorsque Rochereuil, prévenu à son tour que le secret était levé, sortit de sa chambre, ils l'abordèrent cérémonieusement, et comme gens qui ne se connaissent pas et se saluent pour la première fois. Lorsqu'ils se furent assurés que, si on les observait, on ne pouvait du moins les écouter, Couchery dit :

— C'est donc manqué ?

— Oui.

— Comment ?

— Je vous conterai cela, répondit Rochereuil. Quant à présent, nous avons ici de la besogne plus pressée.

— Pourquoi donc êtes-vous revenus vous mettre dans la gueule du loup, Rochereuil ? N'était-ce pas assez que nous y fussions, nous ?

— Mais je suis revenu pour tâcher de vous tirer de là.

— Impossible maintenant. Hizay, cet imbécile, ce petit misérable, s'est laissé entortiller par le juge d'instruction : il a dit tout ce qu'il savait, et notre affaire est parfaitement claire. Tenez, le voilà qui entre dans le corridor, ce petit gueux. Comment, on a l'audace de le mettre avec nous !

C'était Hizay, en effet, pâle comme un mort. Il s'avancait hésitant, trébuchant presque, n'osant lever les yeux sur ses compagnons, qui l'assaillirent de reproches trop mérités. Il avait fait depuis deux heures d'amères réflexions.

Il ballutia qu'il n'avait pas cru parler le premier : on lui avait certifié que les autres avaient déjà avoué.

— Ah ! c'est trop bête ! dit Couchery, ma parole d'honneur ! C'est trop bête ! Et M. Rochereuil, t'a-t-on certifié aussi qu'il avait avoué ? Pourquoi l'as-tu chargé ?

— Il n'y a pas de mal, puisqu'il s'est sauvé, puisqu'il a passé à l'étranger.

— A l'étranger ! triple innocent ! Ah ! il a perdu la tête ! A l'étranger ! tiens, regarde, le voilà, M. Rochereuil.

Hizay jeta un cri, et saisissant Rochereuil par le bras :

— C'est vous, dit-il, c'est vous qui êtes M. Rochereuil ? Vous n'êtes pas à l'étranger ?

Pierre leva les épaules, souriant de cette naïveté.

— Ah ! s'écria Hizay, je suis un malheureux ! Pardonnez-moi, Monsieur Rochereuil ! je vous croyais en sûreté. Pardonnez-moi !

— Eh ! je ne vous en veux pas, mon garçon. Vous l'avait-on

pourtant assez dit de ne pas répondre à l'instruction ! Pas un mot, pas un seul ! Ce n'est pas bien difficile. Mais on veut discuter avec le juge, on espère se tirer d'affaire d'abord sans compromettre les camarades ; puis, une fois qu'on est dans cette voie, on ne s'arrête plus. On perd ses amis, et l'on ne se sauve pas.

Hizay pleurait à chaudes larmes ; il s'en alla s'asseoir sur un banc à l'écart, la tête dans ses mains, sanglotant.

— Savez-vous, reprit Couchery, qu'en effet ses révélations nous perdent tous ?

— Oh ! dit Rochereuil avec insouciance, nous n'en valions guère mieux avant. Que la police soit plus ou moins renseignée sur nous, qu'importe ? Hizay n'a rien pu dire de notre organisation de Paris, et c'est là l'important. Quant à nous, il faut sortir d'ici. N'est-ce pas votre avis ?

— Belle question ! Vous croyez que c'est possible ?

— Oui. J'avais ici des facilités qui, malheureusement, nous manquent maintenant. Je vous expliquerai cela. Mais on peut y suppléer. En admettant même qu'on nous renvoie devant une commission militaire, nous avons bien deux ou trois jours à nous. Cela suffira. Voulez-vous venir dans ma chambre, monsieur Couchery, nous en causerons avec l'abbé ?

### XXX

Le lecteur n'a peut-être pas oublié une conversation assez animée qu'avaient eue, dans les premiers jours de septembre, à travers la charmille qui séparait leur jardin, Juliette et M. Bourgeois, maire de Poitiers. Cet aimable vieillard, qui avait été le favori de la grande Catherine, qui avait vécu autant qu'homme du monde, et qui était revenu de bien des choses, n'était pas encore revenu de la femme ni de l'amour.

Juliette lui plaisait, et il aurait volontiers fait pour elle une dernière folie, mais il était trop galant et d'un ton trop respectueux avec les femmes pour avoir formulé grossièrement sa proposition, et Juliette, qui pourtant quelquefois examinait à la dérobée d'un œil curieux cet ancien amant d'une impératrice, avait feint de ne s'apercevoir de rien, ou à peu près. M. Bourgeois, qui était fort brave homme, ne lui en voulait pas pour cela, et même il lui avait dit :

— Mademoiselle Juliette, je vous suis acquis ; si je puis vous être utile à vous, ou même à vos amis, disposez de moi.

Elle avait pris bonne note de cette offre, et s'était dit qu'un jour ou l'autre elle la mettrait à profit.

C'était le 14 novembre. Juliette, dans sa chambre, paraissait de méchante humeur.

— Enfin, dit-elle, me voilà seule ; j'ai cru qu'il ne partirait pas.

Elle descendit au jardin et se promena le long de la charmille, où d'ordinaire elle rencontrait M. Bourgeois. Mais il faisait froid, et M. le maire ne parut pas. Juliette s'impatientait et elle battait la terre de son petit pied nerveux. La nuit vint ; elle remonta dans sa chambre et y resta quelque temps fort agitée, le sourcil froncé, allant de sa fenêtre du boulevard à sa fenêtre du jardin.

Huit heures sonnèrent.

— Oh ! dit-elle alors, il faut pourtant se décider.

Elle prit sa cape noire, s'en enveloppa, en releva le capuchon sur sa tête nue, et descendit rapidement. Elle traversa son jardin, alla droit à la charmille. Il y avait un endroit qu'elle avait souvent remarqué, où les branches, peu serrées, laissaient un passage suffisant à un corps aussi fluet que le sien. Elle ramena ses vêtements autour d'elle, et au risque de les déchirer, elle se glissa dans la haie. En une seconde elle était de l'autre côté. Preste alors, elle courut vers la maison, où les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées. Elle s'approcha avec précaution, et, à travers les rideaux, elle aperçut M. Bourgeois, seul au coin de son feu. Il venait de dîner et lisait.

Juliette frappa à la vitre deux petits coups. M. Bourgeois, étonné, se leva et vint à la fenêtre, dont il écarta les rideaux. Juliette rabattit son capuchon et il la reconnut. Elle mit le doigt sur ses lèvres ; il ouvrit la fenêtre, et Juliette lui dit :

— Aidez-moi à monter ; donnez-moi la main.

Mais M. Bourgeois se pencha ; il prit Juliette par la taille et l'enleva comme une plume.

Elle sauta à terre, et dit :

— Merci, Monsieur Bourgeois.

Puis elle ôta sa cape, qu'elle jeta sur un fauteuil, et debout près de la cheminée, elle présenta alternativement ses deux pieds au feu, tout en lissant ses cheveux emmêlés de brindilles de charme.

M. Bourgeois la regardait avec stupéfaction.

— Quel heureux hasard, dit-il, ma belle demoiselle !

— Ce n'est pas un hasard, Monsieur Bourgeois. Est-ce que cela vous contrarie de me voir ?

Pour toute réponse, M. Bourgeois prit la main de Juliette, et, s'inclinant de l'air le plus galant du monde, il y déposa un baiser.

— Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur Bourgeois, que vous seriez heureux de me rendre service ?

— Mettez-moi à l'épreuve, Mademoiselle.

— Est-ce que vos domestiques sont dans la maison, Monsieur Bourgeois ?

— Oui, mais ne vous en inquiétez pas ; Catherine, ma cuisinière, vient de s'aller coucher. Quant à Jean, c'est un homme sûr et discret ; il ne m'a pas quitté, vous savez, depuis mon voyage à Saint-Pétersbourg.

— Ah ! c'est vrai, Monsieur Bourgeois, vous avez été à Saint-Pétersbourg. C'est de là que vous avez rapporté toutes ces jolies choses ? demanda-t-elle en examinant curieusement sur la cheminée et sur la console du salon plusieurs objets d'un grand prix. On ne disait pas encore « bibelots ».

— Oui, Mademoiselle. Mais vous m'avez parlé d'un service que vous voulez bien me demander. Puis-je savoir ?...

— Tout à l'heure, Monsieur Bourgeois, tout à l'heure. Êtes-vous donc si pressé de me renvoyer ? Laissez-moi un peu virer à mon aise dans votre salon, et montrez-moi tout ce que l'impératrice vous a donné de beau. Est-ce que vous l'aimiez beaucoup ? Est-ce en souvenir d'elle que vous appelez votre cuisinière Catherine ? On dit qu'elle était méchante, mais qu'elle était fièrement amusante quand elle aimait quelqu'un. Est-ce vrai ?

M. Bourgeois se mit à rire. Il commençait à croire que Juliette n'avait rien à lui demander, et qu'elle avait simplement pris un prétexte pour venir le trouver. Il se prêta alors à son caprice, la laissant examiner en détail tous les souvenirs qu'il avait rapportés de Saint-Pétersbourg : coffrets, tabatières, montres, portraits, jusqu'à une épée dont la garde était enrichie de pierres précieuses ; il fit jouer même, pour elle, le ressort d'une bonbonnière qu'il portait toujours sur lui ; le double fond contenait une délicieuse miniature, son portrait à lui et celui de l'impératrice Catherine. Enfin, il lui en montra une autre où Catherine était représentée jusqu'à mi-corps, très déshabillée.

Les yeux de Juliette flambaient.

— Oh ! il n'y a pas à dire, c'est Catherine qui vous devait de la reconnaissance, s'écria-t-elle en riant tout d'un coup ; vous étiez beaucoup mieux qu'elle ; vous êtes même encore très bien.

— Vous trouvez ?

— Oui, je trouve, continua-t-elle en riant plus fort.

M. Bourgeois considérait avec une surprise croissante cette étrange fille, et il se demandait par moments si elle ne se moquait pas de lui. Il la prit par la main et voulut la rapprocher de lui. Mais elle se dégagea lestement ; et se plongeant dans une immense bergère, au coin de la cheminée :

— Causons sérieusement, lui dit-elle, voulez-vous ?

— Tout à vos ordres, Mademoiselle Juliette.

— Eh bien ! asseyez-vous là, en face de moi.

M. Bourgeois s'assit en soupirant.

— Quelle heure est-il, Monsieur Bourgeois ?

Il fit un soubresaut.

— Comment, quelle heure il est ? Mais bientôt dix heures, je crois.

— Très bien ! alors attendons une minute.

M. Bourgeois, qui n'était pas d'un tempérament très placide, commençait à s'impatienter ; mais, au même instant, on sonna à la porte de la rue.

— Qui diable peut venir à cette heure ? dit M. Bourgeois.

— Je sais qui, moi, répondit Juliette. Voulez-vous bien dire à Jean de laisser entrer ?

M. Bourgeois, que le sang-froid de Juliette abasourdissait, obéit, et quelques secondes après, Jacotin, dit Pipette, se présentait, le chapeau à la main, dans le salon.

— Monsieur le maire, dit-il, je vous offre mes devoirs. Mademoiselle Lefrançois, je suis à vos pieds. Je n'ai pas l'honneur d'être reconnu de vous, Monsieur le maire, cela n'a rien d'étonnant ; vous m'avez vu à peine une minute : c'est avec moi que M. Fouché a échangé quelques mots, à votre porte, au moment de monter en chaise de poste.

M. Bourgeois fit une grimace et ne dissimula pas sa contrariété. Néanmoins, il répondit poliment :

— Venez-vous, Monsieur, de la part du duc d'Otrante ?

— Pas précisément ; pourtant, j'agis suivant ses instructions. Ma visite se rattache à la mission dont je suis chargé ici.

M. Fouché m'a dit que, le cas échéant, et quoique je ne dusse mettre votre obligeance à l'épreuve que pour des nécessités urgentes, je pouvais compter sur vous.

— En effet, j'ai des obligations à M. le duc d'Otrante. Que désirez-vous ?

— Quelle heure est-il, Monsieur le maire ? demanda paisiblement Jacotin.

— Encore ? vous aussi ? Que signifie cette mauvaise plaisanterie ! s'écria M. Bourgeois en regardant tour à tour Jacotin et Juliette.

Jacotin était fort calme, mais Juliette paraissait en proie à la plus vive anxiété. Elle se leva, alla à la fenêtre, et l'ouvrit.

M. Bourgeois faisait la figure la plus embarrassée du monde entre Jacotin, qui, planté debout au beau milieu du salon, ne disait mot, et Juliette, qui ne s'occupait plus de ce qui se passait autour d'elle, et n'avait d'yeux que pour le jardin.

Tout à coup, elle poussa un cri :

— Les voici ! les voici !

M. Bourgeois et Jacotin se précipitèrent vers la fenêtre. On voyait, en effet, des ombres s'agiter dans le jardin.

M. Bourgeois voulut parler.

— Pas un mot, Monsieur, pas de bruit, lui dit Jacotin. Ce sont les prisonniers politiques de la Visitation qui s'évadent.

## XXXI

Voici ce qui s'était passé.

Le matin même, les sept détenus, Rochereuil, Georget, Couchery, Thouvenin, Bert, Richardière et Hizay, avaient été prévenus qu'ils comparaitraient devant une commission militaire, présidée par le général X... et siégeant à l'hôtel de la Préfecture.

Le dossier contenant toutes les pièces de l'instruction et le rapport de M. Drault avaient été transmis par ce magistrat à M. le procureur général près la cour impériale de Poitiers, par le procureur général au grand juge, et par le grand juge à son collègue le ministre de la guerre. Le gouvernement avait décidé que l'affaire serait portée devant une commission militaire jugeant en dernier ressort.

Dès que cette communication leur eut été faite, Rochereuil, l'abbé et Couchery, qui exerçait sur ses compagnons une grande influence, se réunirent dans une de leurs chambres pour se concerter. Bert, Thouvenin et Richardière se tinrent dehors, soit dans le corridor, soit dans la cour, afin de surveiller Hizay, qu'ils soupçonnaient, sans preuves, du reste, de continuer son métier de révélateur. Ce malheureux vivait seul : ses codétenus ne lui adressaient plus la parole.

Il souffrait horriblement du mépris dont il était l'objet, mais il ne se plaignait pas ; il ne restait dans la chambre où il couchait avec eux que le temps strictement nécessaire ; il y rentrait le dernier, il en sortait le premier. Il se serait mis lui-même en quarantaine, si ses compagnons ne l'y avaient déjà condamné.

— Ce sera donc pour ce soir, dit Couchery, car je ne pense pas, citoyen Rochereuil, que vous ayez l'intention de lier connaissance avec le général X... et ses acolytes. Et vous, l'abbé ?

— C'est pour ce soir, répondit Rochereuil.

— A quelle heure ?

— Nous commencerons à percer le mur du corridor à neuf heures moins un quart.

— N'est-ce pas bien tôt ?

— Non. Nous ne sommes pas ici à Paris. Nos geôliers de province se couchent de bonne heure. A sept heures, ils font la dernière ronde de la journée ; et ils ne se relèvent qu'à onze heures et demie pour la première ronde de nuit. Donc, à neuf heures, ils sont dans leur premier sommeil, le meilleur. Le mur n'est pas épais, je l'ai mesuré, et je sais un point précis où il n'y a point de pierre de taille à craindre. En une demi-heure le trou sera fait. Le reste, comme je vous l'ai expliqué, sera l'affaire de quelques minutes, si personne de nous ne se rompt les os. Nous allons examiner de près nos deux cordes, et consolider les parties qui nous paraîtront défectueuses. Nous les avons fabriquées un peu vite.

— Si l'on nous bouclait ce soir dans nos chambres ?

— Ce n'est pas probable, puisqu'on ne l'a pas fait depuis que le secret est levé. Cependant, il faut tout prévoir. Je vous remettrai tout à l'heure une scie à main, un ciseau et un vilebrequin, plus qu'il ne vous en faut pour faire, en rien de temps, une belle ouverture dans ces vieilles portes de couvent. L'abbé et moi, nous travaillerons de notre côté dans notre chambre.

— Vous avez donc d'autres outils ?

— Oui, l'abbé et moi, nous avons chacun les nôtres.

— Diable ! vous êtes gens de précautions.

— Songez donc, voilà sept mois que nous sommes ici, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à nous organiser.

— Bon, dit Couchery ; je m'en vais prévenir ces messieurs. Vous n'avez pas d'autres recommandations ?

— Non, répondit Rochereuil ; c'est bien tout, n'est-ce pas, l'abbé ?

— Oui, pour le moment. Allez, Monsieur. Pendant ce temps, j'écrirai à M<sup>e</sup> Boncenne et à M<sup>e</sup> Brécharde de venir nous voir aujourd'hui. Il faut bien avoir l'air de nous occuper de notre défense.

Rochereuil et Couchery approuvèrent d'un signe.

— Ah ! pardon, dit celui-ci au moment de sortir, il nous reste un point délicat à traiter.

— Lequel donc ?

— Et Hizay, que ferons-nous de lui ?

— C'est bien simple, nous ne le préviendrons qu'au dernier moment, et nous aurons l'œil sur lui.

— N'est-ce pas imprudent ? Il peut nous trahir, ou simplement prendre peur, comme à l'instruction. S'il a encore une faiblesse, il nous perd.

— Je l'examine avec soin, répondit Rochereuil, depuis quelques jours. Ce garçon a perdu la tête un moment ; mais il n'est point mauvais, et je serais étonné s'il n'était pas courageux. Il ne vit plus, tant il a de remords. D'ailleurs, nous ne pouvons pas le laisser derrière nous.

— Mais, dit Couchery, nous pouvons...

— Oh ! dit Rochereuil, qui comprit, cet enfant-là ?

— Mais cet enfant-là a trahi !

Rochereuil resta muet quelques secondes, puis il reprit :

— Non, mille fois non ! je me ferais horreur. Je réponds d'eux de lui ; il marchera.

— Vous êtes le chef de l'entreprise, Rochereuil ; je me rends à votre opinion, mais vous avez tort.

— Je suis de l'avis de Rochereuil, dit l'abbé ; vous verrez que ce garçon se conduira comme un homme.

Une évasion, c'est affaire de chance. Les plans les mieux combinés, les plus hardiment exécutés, échouent quelquefois.

Une fuite tentée au hasard réussit. La fameuse évasion de Sainte-Pélagie, en 1834, avait contre elle toutes les probabilités : trop de monde dans le secret, difficulté de faire le trou en présence d'un très grand nombre de détenus, à qui une indiscretion pouvait échapper ; longueur du travail ; pourtant, Godefroy Cavaignac et ses camarades s'échappèrent tous, au nombre de vingt-sept ; pas un ne fut repris.

Il y a une trentaine d'années, à La Force, des condamnés qui attendaient leur transfèrement pour le bagne ou la maison centrale, sans outils, simplement avec des anses de seaux en fer blanc qu'ils avaient cassées, creusèrent un trou qui partait de la cour dite la Fosse-aux-Lions et aboutissait à la maison de bains de la rue Culture-Sainte-Catherine. Malheureusement pour eux, ils percèrent le plancher exactement sous un poêle énorme et très lourd. Il leur fallut une minute ou deux et des efforts considérables pour le renverser. Le temps qu'ils perdirent ainsi était précieux, et presque tous furent repris dans la rue avant d'avoir pu s'éloigner. En 1854, au fort Lamalgue, à Toulon, vingt transportés politiques allaient partir pour la Guyane ; ils arrivaient d'Afrique, où ils avaient vainement tenté une évasion, et pour cela on les envoyait à Cayenne. Ils étaient enfermés dans la même casemate, qui n'était séparée du chemin de ronde que par un mur très épais. Ils percèrent ce mur, fabriquèrent avec leurs couvertures une corde de trente pieds de long, et descendirent dans les fossés l'un après l'autre. Dix-huit avaient déjà passé. Le dix-neuvième, lorsqu'il eut saisi la corde et qu'il se sentit tourner dans le vide, perdit la tête et poussa un cri. Un factionnaire, qui n'était pas loin de là, tira un coup de fusil. L'éveil était donné. Plus de la moitié des transportés furent arrêtés dans le fort même ou aux environs ; sept ou huit seulement eurent la chance d'échapper aux recherches et de gagner le Piémont.

De Mazas, on ne s'évade pas. Il est même presque impossible de concevoir un plan qui présente quelques chances. La surveillance est trop continue. C'est une maison de verre, et le détenu n'est pas assuré de pouvoir travailler une demi-heure sans être aperçu. Combien préférables, à ce point de vue, les noirs et profonds cachots des anciennes prisons !

Le 14 novembre, comme les jours précédents, à sept heures et demie du soir, le nouveau concierge de la Visitation vint enfermer

les détenus politiques dans leur quartier. Une heure plus tard, Rochereuil et l'abbé allaient prévenir Couchery et ses amis que le moment était venu. Tous sortirent dans le corridor, à l'exception d'Hisay, qui, comprenant bien ce qui se passait, mais n'osant bouger, resta étendu sur son lit. Rochereuil et Couchery se mirent sur-le-champ à l'ouvrage avec précaution, quoiqu'ils ne craignissent pas d'être entendus. Le concierge et ses aides dormaient loin de là, et la partie du bâtiment dans laquelle ils allaient se trouver de l'autre côté du mur n'était pas habitée.

Aux premiers coups, Hisay sortit à son tour de la chambre. Il ne pouvait tenir en place, et malgré les regards de travers que lui lançaient Couchery et les autres, il s'approcha.

— Passe-moi la pince, lui dit brusquement Rochereuil.

Hisay obéit, puis, encouragé, il demanda :

— Est-ce que vous allez m'emmener, Monsieur Rochereuil, malgré...

Rochereuil ne le laissa pas achever.

— Seras-tu un homme? dit-il.

— Oh! Monsieur Rochereuil, essayez; qu'y a-t-il à faire? je n'ai pas peur.

— Ah! oui, tu ne crains que les juges d'instruction, toi.

— Oh! monsieur Rochereuil! et disant cela d'un ton de supplication, Hisay joignait les mains.

Pendant ce temps le travail avançait. Le mur n'était pas épais, en effet, et il était formé d'une pierre friable. Bientôt l'ouverture fut assez large pour donner passage à Couchery lui-même, qui était le plus gros des sept.

— Y sommes-nous, Messieurs, dit Rochereuil. Couchery et Richardière, vous avez les cordes; vous autres, prenez les outils, nous en aurons peut-être besoin.

— De l'égalité, Messieurs, dit alors un des prisonniers. Thouvenin, de l'égalité! Il ne doit pas y avoir de privilège ici. Tirons au sort l'ordre dans lequel nous passerons.

Couchery regarda son camarade d'un air de reproche. Rochereuil haussa les épaules.

— L'abbé et moi, dit-il froidement, nous connaissons seuls le chemin. Donc, j'ouvrirai la marche, et l'abbé viendra le dernier; il protégera la retraite. Quant à vous, Messieurs, tirez au sort, si cela vous convient.

Thouvenin insista, et deux de ses compagnons l'appuyèrent.

Le sort désigna Hizay pour suivre immédiatement Rochereuil.

Tous, les uns après les autres, se glissèrent dans le trou, et en moins de trois minutes ils furent de l'autre côté.

Ils se trouvèrent alors dans un corridor inoccupé, qui donnait sur la cour de la prison; de chaque côté du corridor étaient les anciennes cellules des Visitandines.

Ces cellules étaient mansardées et grillées; mais il y en avait une où se trouvait, du côté de la cour, l'horloge de la prison.

Celle-ci n'était pas grillée, et on pouvait par là arriver jusqu'à la corniche du toit. C'est à peu près la même disposition que l'on peut voir actuellement dans la cour de Sainte-Pélagie. Rochereuil se hissa sur la corniche, et les autres après lui. Ils longèrent le bâtiment jusqu'à son extrémité, risquant au moindre faux pas d'être précipités. De là on apercevait le mur de ronde à une trentaine de pieds environ. Couchery, qui était le plus habitué de tous à ces sortes d'exercices, lança une des cordes. Après deux ou trois tentatives, le crampon mordit, le va-et-vient fut bientôt organisé au-dessus du chemin de ronde. Tous le franchirent sans encombre.

Le mur était très étroit; les évadés s'y tinrent à califourchon, en s'aplatissant le plus possible, pendant que Rochereuil et Couchery attachaient au revêtement leur deuxième corde.

Lorsque le crampon fut solidement fixé à la muraille, Rochereuil saisit la corde et descendit lentement. Le mur a à peu près quarante pieds de haut. Après Rochereuil, Hizay se lança; mais il voulut aller trop vite et se laissa glisser. La corde lui brûla les mains, la douleur lui fit lâcher prise: on entendit un râflement, le malheureux garçon s'abattit aux pieds de Rochereuil. Il avait la jambe cassée, mais il ne poussa pas un cri; pas une plainte ne lui échappa.

Les cinq autres furent plus heureux. L'abbé toucha terre le dernier. Le plus difficile était fait; il ne restait plus qu'à escalader un mur peu élevé pour se trouver dans le jardin du maire, mais il ne fallait pas perdre de temps.

— Peux-tu te lever, petit? dit à voix basse Rochereuil à Hizay.

— Non, j'ai la jambe brisée en deux endroits; je souffre horriblement. Laissez-moi ici, Monsieur Rochereuil! Sauvez-vous; ce sera ma punition.

— Ta punition, mon enfant? Tu viens de racheter ta faute. N'est-ce pas, Couchery?

— Oui, c'est tout de même un bon petit b... de n'avoir pas crié. Allons, enlevons-le, et en route.

Rochereuil et Couchery parvinrent à hisser le blessé sur le faite du mur, puis ils le passèrent de l'autre côté, où le reçurent l'abbé et Richardière, qui avaient déjà sauté. Hizay sentait d'atroces douleurs; mais sa fermeté ne se démentit pas. L'abbé alors le chargea sur ses épaules, et ils s'acheminèrent tous ensemble vers la maison de M. Bourgeois. C'est à ce moment que Juliette s'était écriée :

— Les voici! les voici!

Si quelqu'un était content, ce n'était certes pas M. Bourgeois. Mais outre qu'il n'avait rien à refuser à Fouché, il était homme de cœur. Il fit donc à mauvais jeu bonne figure. Hizay fut transporté dans la propre chambre de M. le maire.

— On ne viendra pas, dit M. Bourgeois, le chercher là.

— Nous qui pouvons marcher, Monsieur le maire, nous ne vous importunerons pas longtemps. Vous avez où nous loger pour cette nuit, Rochereuil? demanda Couchery.

— Oui; M. Jacotin va vous conduire.

Jacotin approuva d'un signe; il était dans une jubilation extraordinaire; il chantonait entre ses dents sur des airs variés : Enfoncé Rovigo!

— Quant à toi, l'abbé, continua Rochereuil, tu sais où nous devons nous retrouver demain matin à quatre heures?

— Ne viens-tu pas sur-le-champ?

— Non; il est prudent que nous nous séparions. Juliette m'a préparé une cachette dans sa maison.

Depuis l'arrivée des évadés, Juliette n'avait pas prononcé une parole; elle tenait, silencieuse, une des mains de Pierre dans les siennes. Jacotin s'approcha vivement.

— Prenez garde, Monsieur Rochereuil, dit-il, c'est chez mademoiselle Lefrançois qu'on ira d'abord.

Rochereuil hésita un instant, mais Juliette lui serra la main avec tant de force, et elle lui dit d'une voix si tendre : « Qui sait quand nous pourrions nous revoir, Pierre? » qu'il répondit à Jacotin :

— Oh! je serai loin avant le jour, par conséquent avant que notre évasion soit découverte. D'ailleurs la cachette est sûre.

Jacotin garda le silence ; mais il ne parut pas convaincu.  
— A demain, dit Pierre à l'abbé.

Puis il serra la main de ses compagnons, remercia cordialement le maire, et il s'éloigna. Tout en haut de la maison, où elle avait son appartement, Juliette avait disposé pour Rochereuil une retraite dans une chambre inhabitée, dont elle s'était procuré la clef.

Ils y étaient environ depuis deux heures, et ils causaient la main dans la main, lorsqu'il leur sembla entendre du bruit dans l'escalier. Presque au même moment, un choc fit sauter la porte en éclats. Degrange parut, suivi de quelques agents le pistolet à la main.

— Ah ! ah ! dit-il, quand on veut avoir l'oiseau, on vient au nid.

Rochereuil avait pâli ; mais il ne daigna pas répondre. Juliette s'était levée toute droite, les yeux agrandis par la terreur. Tout à coup elle aperçut un jeune homme de bonne mine, vêtu avec élégance, qui se cachait derrière Degrange.

— Vous ! cria-t-elle, vous !

— Eh ! oui, moi, ma petite, moi-même. Que voulez-vous ? la police, ça n'empêche pas les sentiments.

Juliette ne l'entendit pas ; elle s'était affaissée sur le lit, à demi évanouie.

— Allons, Monsieur Rochereuil, dit Degrange, si vous voulez bien me suivre...

A. RANC.

(A suivre.)

# LE ROI APÉPI

---

## I

Un soir, en sortant de son cercle, où il avait dîné, le marquis de Miraval trouva chez lui une lettre de sa nièce, M<sup>me</sup> de Penneville, qui lui écrivait :

« Mon cher oncle, les eaux m'ont fait du bien; j'avais tout lieu jusqu'aujourd'hui d'être satisfaite de ma cure; mais le bon effet que j'en attendais sera compromis, je le crains, par une fâcheuse nouvelle que je reçois à l'instant et qui me cause plus de trouble, plus de tracas que je ne puis vous le dire. Les médecins déclarent que le premier devoir des personnes qui souffrent d'une hépatite chronique est de ne point se faire de soucis; je ne m'en fais pas, mais on m'en donne. Je me ronge l'esprit en pensant à une certaine M<sup>me</sup> Corneuil, c'est bien ainsi qu'on la nomme. Je n'avais jamais entendu parler de cette femme, et je la déteste sans la connaître. Vous avez toujours été fort curieux et fort répandu. Mon cher oncle, je suis sûre que vous êtes au fait; apprenez-moi bien vite qui est M<sup>me</sup> Corneuil. Cela m'importe beaucoup; je vous expliquerai pourquoi. »

Le marquis de Miraval était un ancien diplomate, qui avait commencé sa carrière sous le règne de Louis-Philippe et qui, sous l'Empire, avait rempli avec honneur plusieurs postes secondaires, dont s'était contentée son ambition. Quand la révolution du 4 septembre l'eut mis à la retraite, il prit son parti en philosophe. Il ne souffrait pas comme sa nièce d'une hépatite chronique; son foie et sa bile ne l'incommodaient point. Il avait de la santé, un estomac de fer, bon pied, bon œil et deux cent mille livres de rente, ce qui n'a jamais rien gâté. Comme il voyait le

bon côté de toute chose, il se félicitait d'être parvenu à l'âge de soixante-cinq ans en conservant tous ses cheveux qui, à la vérité, étaient blancs comme neige; mais il ne s'avisait point de les teindre. Ayant l'esprit et le caractère bien faits, il estimait que la nature a le génie de l'à-propos, qu'elle sait mieux que nous ce qui nous convient, qu'elle est après tout un bon maître et en tout cas un maître tout-puissant, qu'il est inutile de vouloir la contrarier et ridicule de disputer contre elle, qu'au surplus tous les âges ont leurs plaisirs, qu'après avoir vécu tant bien que mal il n'est pas désagréable d'employer quelque dix années à regarder vivre les autres, en riant sous cape de leurs sottises et en se disant : « Je n'en fais plus, mais je les comprends toutes. »

S'il n'en voulait pas à la vieillesse d'avoir blanchi ses abondants cheveux couleur noisette, dont jadis il avait tiré quelque vanité, le marquis pardonnait facilement aux révolutions d'avoir interrompu avant le temps sa carrière. On a toujours vingt-quatre heures pour maudire ses juges; après avoir soulagé son dépit par quelques épigrammes bien décochées, M. de Miraval s'était bientôt consolé d'un événement qui le condamnait à n'être plus rien dans l'État, mais qui en revanche lui avait rendu son indépendance. La liberté avait toujours été pour lui le plus précieux des biens; il jugeait que l'homme heureux est celui qui s'appartient et gouverne sa vie à sa façon. C'est pour cela qu'après avoir été marié pendant deux ans il avait résolu de rester veuf. En vain le pressait-on de convoler, il avait répondu comme un peintre célèbre : « Est-il donc si agréable, en rentrant chez soi, d'y trouver une étrangère? » Il aimait mieux aller chercher les étrangères chez elles, et souvent il en avait été bien accueilli; mais il n'avait jamais pris les femmes au grand sérieux; il était un peu sceptique à leur endroit, et il les avait quittées avant qu'elles le quittassent. A cinquante ans, il avait enrayé; à soixante, il avait dételé. Le marquis de Miraval était un sage, d'autres diront que c'était un égoïste; c'est une distinction qui n'est pas toujours facile à faire.

Qu'il fût un égoïste ou un sage, le marquis de Miraval avait pour sa nièce, la comtesse de Penneville, une sincère affection, et il se fit un devoir de répondre à sa lettre presque courrier par courrier; il ne faut pas faire attendre les hépatiques. Sa réponse était ainsi conçue :

« Ma chère Mathilde, je regrette infiniment qu'on te dérange dans ta cure en te donnant des désagréments et des soucis; c'est la pire des maladies, quoiqu'on n'en meure pas. Mais de quoi donc s'agit-il et de quoi se mêle M<sup>me</sup> Corneuil? que peut-il y avoir entre cette femme que tu ne connais pas et la comtesse de Penneville? Je demande un prompt éclaircissement. En attendant, puisque tu le désires, je vais t'expliquer de mon mieux qui est M<sup>me</sup> Corneuil, qu'au demeurant je n'ai jamais vue; mais je connais à la rigueur des gens qui la connaissent.

« Se peut-il bien, ma chère Mathilde, que jusqu'à ce jour tu n'aies pas entendu parler de M<sup>me</sup> Corneuil? J'en suis fâché; cela prouve que tu es une femme sans littérature, une femme qui ne lit rien, pas même la *Gazette des Tribunaux*. Ne va pas t'imaginer là-dessus que M<sup>me</sup> Corneuil soit une receleuse ou une empoisonneuse, ni qu'elle ait jamais comparu en cour d'assises; mais, il y a de cela sept ou huit ans, elle s'est séparée de M. Corneuil. Cette affaire fit quelque bruit; voici l'histoire, autant qu'il m'en souvient :

« M. Corneuil était jadis consul général de France à Alexandrie. Il passait pour un bon agent, à qui l'on reprochait seulement d'avoir l'humeur un peu brusque. C'est un péché véniel. Dans le pays du *courbache*, il faut savoir dans l'occasion brusquer les hommes et les choses. Quand un Oriental n'est pas de votre avis et qu'il vous demande trop cher pour en changer, le seul moyen de le convaincre est de l'étrangler; mais ceci n'est pas de mon sujet. Un hasard heureux pour les uns, malheureux pour les autres, fit débarquer sur les quais d'Alexandrie un certain M. Véretz, petit agent d'affaires, qui en avait fait de mauvaises à Paris et qui, échappant à ses créanciers, arrivait à toutes jambes pour tenter la fortune sur la terre des Pharaons; homme de peu, paraît-il, d'une moralité douteuse, d'une réputation plus qu'équivoque. M. Véretz avait une fille de dix-huit ans, jolie à ravir. Où et comment M. Corneuil fit sa connaissance, la chronique n'en dit rien; elle nous apprend seulement que ce bourru avait le cœur prenable et ne savait rien refuser à son imagination. Dès sa première rencontre avec cette belle enfant, il en devint éperdument amoureux. On prétend qu'il essaya de s'en passer la fantaisie, sans épouser; il croyait avoir affaire à une de ces innocences très dégourdies qui entendent facilement raison. Il se trompait bien; il s'était adressé à un dragon de vertu.

Il offrit tout et fut repoussé avec perte et indignation. S'il n'avait tenu qu'à M. Véretz, on serait bien vite tombé d'accord. Heureusement pour M<sup>lle</sup> Hortense Véretz, elle avait une mère qui était une femme habile, ce qui est une grande bénédiction pour une fille. Après quelques semaines de poursuites inutiles, M. Corneuil se résolut enfin à franchir le pas. Ce consul général, qui avait de la fortune, prit son parti d'épouser pour ses beaux yeux une fille qui n'avait rien et dont le père était un homme taré; encore l'épousa-t-il sans contrat, en communauté de biens. Cela fit esclandre; on lui reprocha son beau-père, on clabauda contre lui. Il en fut réduit à donner sa démission, et il quitta l'Égypte pour retourner à Périgueux, sa ville natale, à quoi sa jeune et jolie femme l'encouragea, car il lui tardait de s'éloigner à jamais d'un père compromettant et d'aller jouir en France de sa nouvelle fortune. Je me souviens que j'appris cette histoire au ministère des affaires étrangères, où l'on s'en occupa pendant huit jours, et puis on parla d'autre chose. Mais l'ex-consul n'était pas au bout de ses peines. Quatre ans plus tard, M<sup>me</sup> Corneuil plaidait en séparation. Sa mère l'avait accompagnée à Périgueux; quand on a le bonheur d'avoir une mère habile, il ne faut jamais la quitter : on ne saurait mieux faire que de se gouverner toujours par ses conseils.

« Pourquoi M<sup>me</sup> Corneuil s'est-elle séparée de son mari? Il faut entendre là-dessus les avocats. Ils furent admirables l'un et l'autre, déployèrent toutes les ressources de leur faconde. Ces deux plaidoyers, où l'épigramme alternait avec l'apostrophe et l'apostrophe avec l'invective, furent des morceaux de haut goût, dont se reput la malignité publique. Le détail m'échappe, et je n'ai pas sous la main la *Gazette des Tribunaux*; mais il n'importe, je suis sûr de mon fait. Maître Papin, avocat de la demanderesse, l'un des princes du barreau, venu de Paris à cet effet, déclara que M. Corneuil était un vilain homme, un franc butor, que M<sup>me</sup> Corneuil était une nature exquise, un caractère angélique. Il attesta le ciel que ce monstre, après avoir aimé cet ange, s'était dégoûté de son bonheur, dont il était indigne, qu'il avait usé des procédés les plus révoltants, qu'il ne lui avait pas suffi d'avoir des maîtresses et de les afficher, qu'il s'était livré à des emportements odieux, compliqués de voies de fait, de véritables sévices. A cela maître Virion répliqua que, si son client avait eu l'imprudence de s'abandonner par devant témoins à de regrettables

vivacités, ce n'était point un monstre, et que, si la demanderesse était une créature angélique, il y avait dans le cœur onctueux de cet ange beaucoup de vinaigre et surtout beaucoup de calcul. Il s'efforça de démontrer à la cour que M. Corneuil n'avait eu que des torts fort excusables, mais que sa femme lui faisait un crime de s'obstiner à vivre à Périgueux, où elle ne pouvait se souffrir ; que n'ayant point réussi à lui persuader de transporter le domicile conjugal à Paris, seul séjour, pensait-elle, qui fût digne de ses grâces et de son génie, elle avait formé le projet de reconquérir son indépendance ; qu'à cet effet elle s'était appliquée avec un art machiavélique à le mettre dans ses torts, qu'elle lui avait rendu son intérieur insupportable par la sécheresse de son humeur, par toute sorte de petites persécutions, par ces mille coups d'épingles dont les anges ont le secret et qui poussent à bout des hommes qui ne sont pas des monstres. Le malheureux était-il si coupable d'avoir cherché à se consoler ? Je le répète, les deux avocats firent merveille. La difficulté est de savoir qui mentait ; pour mon compte, je les aurais renvoyés dos à dos. Ce qui est certain, c'est que la cour donna raison à maître Papin. La séparation fut prononcée et la moitié de la fortune adjugée à M<sup>me</sup> Corneuil. Cependant maître Virion n'avait pas menti de tout point, puisque, six mois après le jugement, M<sup>me</sup> Corneuil partait pour Paris en compagnie de sa mère.

« Tu me demanderas, je le prévois, ma chère Mathilde, ce qu'a bien pu devenir à Paris la belle M<sup>me</sup> Corneuil ; ce n'est pas ce que tu penses. J'ai fait trois courses ce matin à l'unique fin de pouvoir te renseigner ; ne me remercie pas trop : j'aime à courir. M<sup>me</sup> Corneuil n'a pas encore assouvi toutes ses secrètes ambitions ; elle ne peut pas dire : Je suis arrivée, m'y voilà ! Mais elle est en bon chemin. Le papillon n'a pas dépouillé entièrement sa chrysalide ; il est patient ; quelque jour il déploiera ses ailes et sortira triomphant de son étui. Cependant M<sup>me</sup> Corneuil reçoit ; elle donne à dîner ; elle a un salon. Une jolie femme, qui a une mère habile et un bon chef, n'a pas à craindre qu'on la laisse sécher dans la solitude. On trouvait autrefois chez elle beaucoup de gens de lettres, surtout de ceux qui appartiennent à la nouvelle école, à ce qu'on appelle le parti des jeunes. Grand bien leur fasse ! Il en est dans le nombre qui ont du talent et de l'avenir ; il en est d'autres dont on assure que leurs nouveautés ne sont pas neuves et que leur jeunesse sent un peu le rance ; mais

ce ne sont pas mes affaires. Cela ne les empêche point d'avoir de bonnes dents, et on mange très bien chez M<sup>me</sup> Corneuil. Elle ne se contentait pas de nourrir la littérature, elle en faisait elle-même, et elle employait les jeunes gens qui fréquentaient chez elle à écrire à sa louange de petits articles dans les petits journaux. Les estomacs reconnaissants sont d'excellentes trompettes, et au surplus elle est assez riche pour payer sa gloire.

« Dix-huit mois après son installation à Paris, elle publia un roman, qui, par le plus grand des hasards, me tomba sous la main. Je te confesse que je ne l'ai pas lu jusqu'au bout ; on ne peut demander à un homme d'avoir tous les genres de courage. Cela commençait par la description d'un brouillard. Au bout de dix pages, le ciel soit loué ! le brouillard se levait, et on apercevait une femme dans une calèche. Je me souviens que cette calèche sortait de chez Binder, et je me souviens aussi que cette femme, dont le cœur était un abîme, gantait le six un quart, qu'elle avait trois taches de rousseur à la tempe droite, ni plus ni moins, « des narines palpitantes, des ronds de bras inimitables et des silences anhélaux ». Je ne sais si tu es comme moi, le charabia et les descriptions me font peur, et je me sauve. J'ai d'ailleurs l'esprit si mal fait que cette femme, dont le portrait a coûté tant de mal à l'auteur, je ne la vois pas ; le bon Homère, qui n'était pas un jeune, s'est contenté de m'apprendre qu'Achille était blond, et je le vois. Enfin, que veux-tu ? C'est la mode du jour ; cela s'appelle étudier... comment disent-ils ? les documents humains, et il paraît que personne ne s'en était avisé jusqu'aujourd'hui, pas même mon vieil ami Fielding, que je relis tous les ans. Documentez à votre aise, mes enfants, et allez dîner chez M<sup>me</sup> Corneuil, qui ne reçoit que les gens qui documentent. Je n'aime pas beaucoup les pédants sérieux, mais j'ai la sainte horreur de la pédanterie appliquée à la babilologie ; n'étant plus jeune, je suis de l'avis de Voltaire, qui n'aimait pas qu'on discutât pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement.

« Le roman de M<sup>me</sup> Corneuil, j'ai regret à le dire, tomba tout à plat ; encore prétend-on qu'il y avait un teinturier. Elle tâcha de se rattraper sur les vers et publia un volume de sonnets ; il n'était pas question là dedans de M. Corneuil ; c'étaient des vers écrits au courant de la plume, mais d'une plume taillée par un ange, et pleins des sentiments les plus exquis, les plus suaves, les plus raffinés. Règle générale, quand les femmes séparées

font des sonnets, ces sonnets sont toujours sublimes. Malheureusement le sublime ne se vend guère ; ce fut un cruel chagrin pour M<sup>me</sup> Corneuil, qui du coup se brouilla avec la muse et congédia son teinturier.

« Tous les grands artistes, Mozart comme M. de Talleyrand, Raphaël comme M. de Bismarck, ont eu plusieurs manières. M<sup>me</sup> Corneuil jugea à propos de changer la sienne. Elle réforma son train de maison, sa cuisine, son mobilier et ses toilettes. Son humeur tourna au grave ; elle se prit d'un goût subit pour les tons neutres, pour les conversations sévères, pour la métaphysique et pour les rubans feuille-morte. Cette belle blonde s'aperçut qu'elle ne valait tout son prix qu'en se détachant en demi-teinte dans un salon meublé de gens sérieux. Elle s'imposa la tâche d'épurer le sien ; elle mit tout doucement à la porte la plupart de ses petits messieurs, les plus bruyants du moins, ceux qui fréquentaient les coulisses et qui aimaient à conter des histoires grasses. Elle s'était dégoûtée du tapage ; elle avait découvert que la considération vaut mieux, fût-elle achetée par un peu d'ennui. Elle s'efforça d'attirer chez elle des hommes posés, des personnages, et surtout des femmes irréprochables. C'était difficile ; mais, avec un peu de travail et beaucoup de persévérance, une ambitieuse qui ne craint pas l'ennui arrive à tout. Elle ne faisait plus de sonnets ni de romans ; elle se jeta à corps perdu dans les œuvres de charité.

« La charité, ma chère Mathilde, est à la fois et selon les cas la plus belle des vertus ou la plus utile des industries. Tu as tes pauvres, et Dieu seul pourrait nous dire comme tu les aimes, comme tu les soignes, comme tu les choies ; mais ce que fait ta main droite, ta main gauche n'en saura jamais rien. J'ignore si M<sup>me</sup> Corneuil a souvent vu des pauvres ou des pauvresses ; en revanche, elle va, elle vient, elle se remue, elle s'intrigue, elle pérore, elle est de six comités, de douze sous-commissions ; c'est une quêteuse incomparable, une caissière très experte, une trésorière fort entendue, une vice-présidente accomplie. Oui, ma chère, on assure que personne ne préside comme elle. Voilà de fameux placements et le meilleur moyen de se pousser dans le monde. J'ajoute que, si elle ne fait plus de vers, elle n'a pas renoncé à la prose. Elle a composé un éloquent traité sur *l'Apostolat de la femme*, qui se vend au profit d'un nouvel hospice et qui en est à sa cinquième édition. Les sonnets étaient sublimes,

son traité est plus que sublime. C'est un amalgame des tendresses de saint François de Sales et des spiritualités de sainte Thérèse ; amais on n'a tenu la dragée si haute à notre pauvre espèce humaine ; ce n'est plus de l'air respirable, c'est du pur éther. Je serais curieux de savoir ce qu'en ont pensé M. Corneuil et Périgueux.

« Le joli garçon qui m'a fourni ces détails s'en expliquait sur un ton railleur ; je m'avisai de lui demander... Il m'interrompt en me disant : « On n'en sait rien, les heureux qu'elle a pu faire ont été discrets. A mon avis, elle est froide comme glace, et si jamais elle fait une faute, c'est qu'elle y trouvera son compte. Elle pêche à la ligne dormante ; quand le poisson mord, tant pis pour lui, elle n'y est pour rien. Ce qui est certain, c'est qu'elle a l'oreille prude et qu'elle entend qu'on la traite en divinité et qu'on la nourrisse d'ambrosie, sans lui ménager l'encens. Je doute que sa vertu lui soit chère ; mais elle tient beaucoup à sa réputation par souci de l'avenir. Elle aspire à devenir une puissance, à être quelque chose dans la politique, et comme elle est persuadée que M. Corneuil en a dans l'aile, son rêve est d'épouser quelque jour un beau nom ou un député ; en ce cas, c'est elle qui à son tour sera le teinturier. » Le joli garçon me disait tout cela avec aigreur. J'ai appris dans le cours de la conversation que depuis près d'un an il n'a pas diné ni remis les pieds chez M<sup>me</sup> Corneuil. J'en ai conclu qu'il s'était bercé d'audacieuses espérances, qu'il avait trop osé, et que, le jour où le fameux salon a été nettoyé, il ne s'était pas trouvé du côté du manche de l'époussette. Montesquieu avait coutume de dire : « Le Père Tournemine et moi, nous nous sommes brouillés, et il ne faudra pas nous croire quand nous parlerons l'un de l'autre. » Je ne crois qu'à moitié les récits de mon jeune homme, je le soupçonne d'avoir chargé les couleurs ; mais donnez donc à dîner aux gens ! Ce sont de fameuses dupes que les amphitryons.

« Voilà mes renseignements, ma chère Mathilde ; dis-moi ce que tu en comptes faire. Là-dessus, ton vieil oncle t'embrasse tendrement, non sans regretter un peu que cela ne tire pas à conséquence.

« P.-S. — Je rouvre ma lettre. Je sortais pour la jeter à la boîte en allant dîner, quand par une grâce du ciel je rencontrai au coin de la rue de Choiseul maître Papin, dont l'éloquence fit donner jadis gain de cause à l'aimable femme que tu as prise en

grippe, on ne sait pourquoi. J'avais eu l'occasion de le consulter touchant une affaire qui m'était recommandée ; nous sommes restés bons amis, et, comme je savais qu'il avait gardé les meilleures relations avec sa blonde cliente, je l'accostai pour lui en demander des nouvelles. Ma chère, les histoires du bon jeune homme sont sujettes à caution ; tout au moins n'est-il pas au courant. M<sup>me</sup> Corneuil a encore changé de manière, et je commence à croire qu'elle en change trop souvent. Je crains qu'elle n'ait pas cet esprit de suite, cette persévérance, que demandent les grandes entreprises ; les impatients, qui procèdent par à-coup, me font douter de leur avenir. Aux premiers mots que je lui dis, maître Papin se rengorgea, fit le gros dos, ce gros dos qui est particulier aux avocats, le dos d'un homme qui porte l'univers sur ses robustes épaules et qui s'arc-boute pour ne pas le laisser tomber. Du même ton qu'il apostrophe le ministère public : — Monsieur le marquis, s'écria-t-il, cette femme est tout simplement un prodige de vertu chrétienne. Elle apprit il y a dix-huit mois que son mari était gravement attaqué de la poitrine. Qu'a-t-elle fait ? Oubliant ses griefs, ses légitimes ressentiments, elle a couru le retrouver à Périgueux, elle s'est réconciliée avec lui. On a conseillé à M. Corneuil de partir pour l'Égypte ; elle a tout quitté pour l'accompagner et pour se faire la garde-malade d'un brutal dont les violences avaient mis ses jours en danger. Oui ou non, avais-je raison d'affirmer à la cour que M<sup>me</sup> Corneuil est un ange ? — Tudieu ! lui dis-je, ne vous échauffez pas. J'admire autant que vous ce beau trait ; mais, mon cher maître, ne pourrait-il pas se faire qu'après avoir obtenu, grâce à vous, la moitié de la fortune, cet ange se proposât d'avoir le reste par voie d'héritage ? — Il fit un geste d'indignation ; son dos grossit encore. — Ah ! monsieur le marquis, répliqua-t-il, vous n'avez jamais cru aux femmes, vous êtes un affreux sceptique. — Je le regardais, il me regarda ; je riais, il se mit à rire ; je crois que nous devons ressembler aux aruspices de Cicéron.

« Ce qu'il y a de bon, ma chère Mathilde, c'est que tu n'as plus besoin de rien m'expliquer. Écoute-moi bien ; voici exactement ce qui s'est passé. Ton fils Horace, cet égyptologue de grande espérance, qui me fait l'honneur d'être mon petit-neveu, est en Égypte depuis deux ans. Il y a rencontré une belle blonde, et pour la première fois son cœur a parlé ; il n'a pu se tenir de t'en écrire, ses lettres sont pleines de M<sup>me</sup> Corneuil, et ta sollici-

tude maternelle s'est éveillée. N'est-ce que cela ? Fi donc ! tu es ingrate envers la Providence. Tu avais mille fois reproché à ton fils d'être un garçon trop sage, trop sérieux, trop plongé dans ses chères études, un farouche Hippolyte de l'érudition, méprisant le monde, les plaisirs, les femmes, les affaires, et ne caressant d'autre rêve que celui de composer quelque jour un gros livre qui révélera à l'univers étonné des secrets vieux de quatre mille ans. Tu t'étais flattée de le mettre à la Chambre, ou au Conseil d'État, ou dans la diplomatie ; il t'a désolée par ses refus. Dès sa plus tendre enfance, il pleurait pour qu'on le menât au musée égyptien du Louvre. Il aurait pu dire, les yeux fermés, ce que contenaient l'armoire K et la vitrine Q de la salle des monuments religieux. Ce n'est pas ma faute ; ce n'est pas moi qui l'ai fait.

« Ce jeune homme vraiment extraordinaire n'a jamais été amoureux que de la déesse Isis, femme et sœur d'Osiris ; c'est la seule intrigue compromettante qu'il ait à sa charge. Il ne s'est jamais intéressé qu'aux événements qui ont bien pu se passer sous le règne de Sésostris le Grand ; les discussions les plus passionnées de nos députés, et jusqu'aux gros mots qu'ils peuvent se dire, lui ont toujours paru fades auprès de l'histoire intime des Pharaons. A tous les divertissements que tu lui as jamais proposés, il préférerait un papyrus monté sur toile ou sur carton, un masque de momie, l'épervier, symbole des âmes, ou un joli scarabée doré, emblème de l'immortalité. J'en parle en connaissance de cause : il m'honorait de ses confidences. La dernière fois que je le vis, il m'en souviendra longtemps, je le trouvai enfermé avec un texte hiéroglyphique, disposé en colonnes rétrogrades et orné de figures au trait. Il témoigna quelque humeur d'être troublé dans son voluptueux tête-à-tête. En haut du manuscrit, on voyait un homme au visage jaune, aux cheveux peints en bleu, au front orné d'un bouton de lotus et d'un grand cône blanc. Je posai le doigt sur une des colonnes rétrogrades, et je dis à ce cher enfant : « Grand déchiffreur, que peut bien signifier ce grimoire ? » Il me répondit sans se fâcher : « Mon cher oncle, ce grimoire, qui, ne vous en déplaît, est fort limpide et de la plus haute importance, signifie que l'intendant des troupeaux d'Ammon, grammate principal, Amén-Heb le véridique, et sa femme qui l'aime, la dame qui fait toutes ses délices, Amen-Apt la véridique, présentent leurs hommages à Osiris, habitant la région occidentale,

seigneur des temps, à Ptah-Sokari, seigneur du tombeau, et au grand Tum, qui a fait le ciel et créé les essences qui sortent de la terre... » Je l'écoutais avec tant d'intérêt que le lendemain il pensa m'obliger en m'envoyant toute l'histoire d'Amen-Heb couchée par écrit. Je la relis une fois chaque année à la Saint-Horace. M'accusera-t-on de négliger mes devoirs de grand-oncle ?

« Ne le nie pas, ma chère, cette fureur faisait ton désespoir. De quoi te plains-tu donc ? Voilà un garçon à demi sauvé. C'est le Ciel qui l'a adressé à M<sup>me</sup> Corneuil ; elle lui apprendra beaucoup de choses qu'il ignore et lui en fera désapprendre beaucoup d'autres : il boira dans ses beaux yeux l'oubli d'Aménophis III, de la dix-huitième dynastie, d'Amen-Apt la véridique et de l'homme au grand cône blanc. Ne lui envie pas ses tardifs plaisirs, sans compter qu'il est bon d'être charitable envers une pauvre garde-malade. Lui feras-tu un crime, à cette sainte femme, de se délasser de ses fatigues dans la société d'un beau jeune homme qui lui dit des douceurs en l'aidant à préparer ses tisanes ? Tout est pour le mieux, ma chère Mathilde. Puisque l'occasion se présente de t'en faire l'aveu, j'étais un peu mortifié de penser qu'Horace, mon futur héritier, avait attrapé l'âge de vingt-huit ans sans que personne lui connût une maîtresse ; son aventure me réjouit fort, et je suis bien tenté de faire mettre la chose dans les journaux. Mais toi-même, conviens-en... Les mères ont beau s'en défendre, rien ne les humilie tant que d'avoir un fils à qui le monde reproche d'être trop sage ; c'est un affront qu'on leur fait et qu'elles ont peine à digérer. Dieu bénisse M<sup>me</sup> Corneuil ! La déesse Isis a trouvé à qui parler. Écris-moi incontinent que j'ai rencontré juste et que, toute réflexion faite, tu es aussi contente que moi. »

Le surlendemain, le marquis de Miraval reçut de sa nièce la courte réponse que voici :

« Mon cher oncle, votre lettre et les renseignements que vous avez eu l'obligeance de me procurer ont redoublé mon inquiétude. Ne doutez pas un seul instant que le jeune homme qui s'est brouillé avec M<sup>me</sup> Corneuil n'ait dit vrai ; c'est à une intrigante que nous avons affaire. Pourquoi faut-il qu'Horace se soit laissé prendre dans ses filets ? Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon mari, vous avez été dans tous les cas importants mon seul conseil et mon suprême recours. Jamais je n'ai plus eu besoin de votre assistance. Je sais qu'il est cruel de vous arracher à votre

cher Paris ; mais je connais vos bons sentiments à mon égard, votre sollicitude pour les intérêts de notre famille, votre amitié presque paternelle pour ce pauvre et absurde Horace. Je vous en supplie, venez me trouver à Vichy ; nous aviserons ensemble. Je vous appelle et je vous attends. »

M<sup>me</sup> de Penneville avait raison de croire qu'il en coûtait à son oncle de quitter Paris ; depuis qu'il n'était plus diplomate, il ne pouvait se souffrir ailleurs. Dans les mois brûlants de l'été, alors que tout le monde s'en va, il n'avait garde de s'en aller. Il préférait aux plus belles sapinières les vernis du Japon et les ormeaux à petites feuilles qu'il apercevait de la terrasse de son cercle, où il passait la meilleure partie de ses journées et même de ses nuits. Cependant cet égoïste ou ce sage avait toujours eu à cœur les intérêts de son neveu, à qui il destinait son héritage, et au surplus il était curieux et ne s'en cachait pas. Il ordonna en soupirant à son valet de chambre de préparer ses malles, et le soir même il partait pour Vichy.

Prévenue par une dépêche, M<sup>me</sup> de Penneville l'attendait à la gare. Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle courut à sa rencontre et lui dit :

« Figurez-vous que cette femme est veuve et qu'il s'est mis en tête de l'épouser !

— Ah ! pauvre mère ! s'écria le marquis. Cette fois, j'en conviens, le cas est grave. »

## II

M. de Miraval ne s'était pas trompé dans ses conjectures ; les choses s'étaient passées à peu près comme il l'avait pensé. Le comte Horace de Penneville avait fait au Caire la connaissance d'une belle blonde, et pour la première fois de sa vie son cœur s'était pris. On s'était rencontré au *New-Hotel* ; dès les premiers jours, M<sup>me</sup> Corneuil s'était mise en frais pour attirer sur elle les regards et les pensées du jeune homme. M. Corneuil ayant paru se ranimer et pouvant se passer de sa garde-malade, on avait profité de ce mieux trompeur pour visiter ensemble le musée de Boulaq, les souterrains du Serapeum, les pyramides de Gizeh et de Saqqarah. Horace avait pris au sérieux son métier de cicerone ; il s'était fait une affaire et un plaisir d'expliquer l'Égypte à M<sup>me</sup> Corneuil, et M<sup>me</sup> Corneuil avait écouté toutes ses explica-

tions dans un profond recueillement, avec une attention émue, à laquelle se mêlaient par intervalles d'aimables transports. Elle était comme saisie et toute palpitante; au fond de ses yeux s'allumait une flamme sombre; elle possédait mieux que personne l'art d'écouter avec les yeux. Elle n'avait fait aucune difficulté d'admettre que Moïse a vécu sous Ramsès II; elle avait paru charmée d'apprendre que la deuxième dynastie régna trois cent deux ans, que Ménès était originaire de Thinis, et que la grande pyramide à degrés fut bâtie par Kdkéou, le Céchoüs de Manéthon, par qui fut établi le culte du bœuf Apis, manifestation vivante du dieu Ptah. Elle éprouvait un enthousiasme de néophyte en se faisant initié aux sacrés mystères de la chronologie égyptienne; elle déclara que c'était la plus belle des sciences et le plus doux des passe-temps; elle jura d'apprendre à déchiffrer les hiéroglyphes.

Ce fut dans une visite au tombeau de Ti, à la clarté rougeâtre des torches, que l'événement se décida. Ils examinaient dans une sorte d'extase tous les tableaux gravés sur la paroi de chacune des chambres funéraires. Il en est un qui représente un chasseur assis dans une barque au milieu d'un marais où nagent des hippopotames et des crocodiles. Comme ils se penchaient sur ces crocodiles, M<sup>me</sup> Corneuil, absorbée dans sa contemplation, fit un faux mouvement, et sa joue frôla celle du jeune homme; il sentit un frémissement qu'il n'avait jamais éprouvé. Elle sortit la première du tombeau; en la rejoignant, il fut comme ébloui; il découvrit tout à coup qu'elle avait un port de reine, des yeux bruns mêlés de fauve, les plus admirables cheveux du monde, qu'elle était belle comme un songe et qu'il l'aimait comme un fou.

Quelques semaines après, M. Corneuil avait rendu son âme à Dieu, en laissant toute sa fortune à sa femme, qui l'avait soigné, il faut le dire, avec une héroïque patience. La veille du jour où elle devait s'embarquer pour emmener à Périgueux un cercueil plombé, Horace lui demanda la faveur d'un instant d'entretien, et le soir, sur la terrasse du *New-Hotel*, sous le ciel étoilé d'Égypte, dans un air délicieux où flottaient les grandes ombres vagues des Pharaons, il lui fit l'aveu de sa passion et tenta de lui arracher la promesse qu'avant un an elle serait à lui pour la vie. Ce fut alors qu'il put connaître toute la délicatesse de ce cœur d'élite. Elle lui reprocha, les yeux baissés, l'excès de son

amour, lui représenta que le mort n'était pas encore enterré, qu'il lui répugnait de marier les roses aux cyprès et les pensées amoureuses aux longs voiles de crêpe. Mais elle lui permit d'écrire et s'engagea elle-même à lui donner réponse dans six mois; en le quittant elle avait aux lèvres un demi-sourire infiniment pudique, mais fort encourageant. Il avait remonté le Nil; il avait gagné la Haute-Égypte, heureux de passer ses mois d'attente dans la solitude d'une Thébaïde, où les journées ont plus de vingt-quatre heures; on n'en a jamais trop pour déchiffrer des hiéroglyphes en pensant à M<sup>me</sup> Corneuil. Les crocodiles devaient jouer un grand rôle dans cette histoire. Horace était à Kéri ou Crocodilopolis quand il reçut un billet parfumé et vraiment exquis, destiné à lui apprendre que la femme adorée passait l'été avec sa mère sur les bords du lac Léman, dans une pension située à quelques pas de Lausanne, et que, si le comte de Penneville s'y présentait, il n'aurait pas besoin de frapper deux fois à la porte pour qu'elle s'ouvrît. Il était parti comme une flèche, il était accouru d'une seule traite à Lausanne. Il avait écrit de là à M<sup>me</sup> de Penneville une lettre de douze pages, où il lui racontait son heureuse aventure avec des effusions de tendresse et de joie bien propres à la désespérer.

L'oncle et la nièce employèrent toute leur soirée à causer, à délibérer, à discuter. Comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, on répétait jusqu'à vingt fois les mêmes choses; cela n'avance à rien, mais cela soulage. M. de Miraval, qui prenait rarement les choses au tragique, s'appliquait à consoler la comtesse; elle était inconsolable.

« En bonne foi, disait-elle, pouvez-vous espérer que j'envisage de sang-froid la perspective d'avoir pour bru une créature sortie on ne sait d'où, la fille d'un homme taré, une demoiselle de rien, qui a épousé un homme de peu et qui s'en est séparée pour aller courir la bague à Paris, une femme dont le nom a traîné dans la *Gazette des Tribunaux*, une femme qui décrit des brouillards, qui compose des sonnets et qui, j'en suis certaine, a eu dix aventures au moins ?

— Je ne sais pas si le compte y est, répondait le marquis, mais il est certain qu'on a dit longtemps avant nous que les êtres les plus dangereux de cet univers sont les serpents à sonnettes et les femmes à sonnets. Il y a dix à parier contre un que celle-ci est une intrigante et que voilà une affaire bien désagréable.

— Horace, désolant Horace, s'écriait la comtesse, quel chagrin tu me causes ! Ce cher garçon a le cœur le plus noble, le plus généreux ; par malheur, il n'a jamais eu le sens commun ; mais pouvais-je m'attendre ?...

— Hélas ! oui, il fallait s'y attendre, interrompait le marquis. On ne saurait trop se défier des sagesse précoces ; elles finissent souvent par des catastrophes. Je t'ai dit cent fois, ma chère Mathilde, que ton fils m'inquiétait, qu'il nous ménageait quelque fâcheuse surprise. Nous naissons tous avec un certain fonds de folie à dépenser ; heureux qui le dépense en détail dans sa jeunesse ! Horace a tout gardé jusqu'à vingt-huit ans, capital et intérêts, et voilà le beau fruit de ses économies. Les petites folies multipliées sauvent des grandes ; quand on n'en fait qu'une, elle est presque toujours énorme et le plus souvent irréparable. J'ai su me servir de ma jeunesse, moi qui te parle ; j'aurais cru manquer à mes devoirs les plus sacrés si je l'avais laissée en friche. A vingt-deux ans, les femmes n'avaient plus grand'chose à m'apprendre ; je savais par cœur ce bel animal.

— Ah ! mon oncle, permettez ! s'écria la comtesse un peu scandalisée.

— Mille excuses. Je voulais seulement te faire entendre que, grâce à des expériences répétées, j'avais terminé mon apprentissage avant l'âge où l'on se marie, et que, si j'avais rencontré une M<sup>me</sup> Corneuil, je me serais donné beaucoup de peine pour lui plaire ; mais du diable si j'aurais songé à l'épouser ! »

M<sup>me</sup> de Penneville présenta au marquis une tasse de thé, qu'elle avait sucrée de sa blanche main, et elle lui dit d'une voix caressante :

« Mon cher oncle, vous seul pouvez nous sauver.

— Et le moyen ? demanda-t-il.

— Horace a pour vous tant de respect, tant de déférence ! Vous avez toujours exercé une grande autorité sur lui.

— Bah ! nous ne vivons plus sous le régime autoritaire.

— Aussi bien, vous lui avez toujours permis de se considérer comme votre héritier ; cela vous crée des droits, ce me semble.

— Allons donc ! les garçons qui, comme ton fils, voyagent dans les espaces, renoncent facilement à un héritage. Qu'est-ce que cent mille livres de rente au prix d'un joli scarabée, emblème de l'immortalité ?

— Mon oncle, mon cher oncle, je suis persuadée que, si vous consentiez à partir pour Lausanne... »

Le marquis fit un bond :

« Seigneur Dieu ! dit-il, Lausanne est bien loin. »

Et il poussa un soupir en pensant à la terrasse de son cercle.

« Résignez-vous à cette corvée, et je vous en serai à jamais reconnaissante. Vous ferez entendre raison à ce cher enfant.

— Ma chère Mathilde, je relis quelquefois mes poètes latins. J'en connais un qui a dit que le propre de l'amour est de déraisonner, et que prêcher la raison à un amoureux, autant vaut lui demander d'extravaguer avec sagesse, *ut cum ratione insaniat*.

— Horace a du cœur. Vous lui représenterez que ce mariage me réduirait au désespoir.

— Il s'en doute, ma chère, puisqu'il n'a pas osé venir t'embrasser en arrivant d'Égypte, et sois sûre qu'il ne viendra pas avant que tu lui aies donné ton consentement. On a beau aimer et respecter sa mère, quand un homme est vraiment allumé... Et il l'est bien, juste ciel ! Sa lettre en fait foi ; c'est une prose qui sent la fièvre et qui brûle le papier. »

M<sup>me</sup> de Penneville s'approcha du marquis, caressa doucement ses cheveux blancs, et lui passant ses bras autour du cou :

« Vous êtes si habile ! vous avez l'esprit si délié ! On assure que vous avez rempli autrefois des missions infiniment délicates, dont vous vous êtes acquitté à votre gloire.

— Câlina, négocier avec un gouvernement est chose plus aisée que de traiter avec un amoureux conduit par une intrigante.

— Vous ne me ferez jamais croire que rien vous soit impossible.

— Tu as juré de me piquer au jeu, lui dit-il. Eh bien ! soit, l'entreprise mérite d'être tentée. Mais, à propos, as-tu déjà répondu à la formidable épître que tu viens de me lire ?

— Je n'ai rien voulu faire sans m'être concertée avec vous.

— Tant mieux, rien n'est compromis, l'affaire est entière. Allons, je te dirai demain si je me décide à partir pour Lausanne. »

La comtesse remercia chaudement M. de Miraval. Elle le remercia plus chaudement encore le lendemain, quand il lui annonça qu'il avait pris son parti et qu'il la priait de le faire conduire à la gare. Elle l'accompagna pour s'assurer qu'il ne se ravisait pas, et elle lui dit en chemin :

« Voilà un voyage que toutes les mères de famille glorifieront; mais, s'il vous plaît, quand vous serez là-bas, donnez-moi souvent de vos nouvelles.

— Oui, je t'en donnerai, répondit-il, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu ne croiras pas un mot de ce que je t'écrirai.

— Que voulez-vous dire?

— J'exige aussi, continua-t-il, que tu me répondes comme si tu me croyais et que tu envoies mes lettres à Horace, en lui recommandant le secret.

— Je vous comprends de moins en moins.

— Qu'est-ce donc qu'une femme qui ne comprend pas? Les lettres ostensibles, c'est le fond de la diplomatie. Après tout, il n'est pas nécessaire que tu me comprennes; l'essentiel est que tu te conformes scrupuleusement à mes instructions. Adieu, ma chère! je m'en vais où m'envoient le ciel et tes chatteries. Si je ne réussis pas, cela prouvera que nos amis les républicains ont eu raison de me mettre à la retraite. »

Cela dit, il embrassa sa nièce et monta en wagon. Vingt-quatre heures plus tard, il arrivait à Lausanne, où son premier soin fut, après avoir retenu une chambre à l'hôtel Gibbon, de se procurer tout un attirail de pêche. Là-dessus, fatigué du voyage, il dormit six heures durant. Dès qu'il se fut réveillé, il dina, et, dès qu'il eut dîné, il se fit conduire en voiture à la pension Vallaud, située à vingt minutes de Lausanne, sur le penchant de l'un des plus beaux coteaux du monde. Cette charmante villa, convertie depuis peu en hôtellerie, se composait d'une maison commune, où le comte de Penneville occupait un appartement, et d'un joli chalet isolé qu'habitaient M<sup>me</sup> Corneuil et sa mère. Le chalet et la maison commune étaient séparés ou, si l'on aime mieux, réunis par un grand parc bien ombragé, qu'Horace traversait plusieurs fois par jour en se disant : « Quand donc vivrons-nous sous le même toit? » Mais il faut savoir attendre son bonheur.

VICTOR CHERBULIEZ,

de l'Académie Française.

(A suivre.)

---

# LES LACS ANGLAIS<sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

---

## XVI

Je quittai donc Ambleside, presque avec tristesse, pour aller à Keswick, — la ville où Southey et Coleridge vécurent longtemps.

La pluie tombait, drue et dure, lorsque je me hissai sur le haut de la voiture qui fait le service entre les deux endroits. La route passe à côté des lacs de Rydal et de Grasmere. Elle contourne la haute montagne d'Helvellyn, rejoint le lac de Thirlmere, puis celui de Derwentwater, auprès duquel est situé Keswick. Il y a bien une façon de coupé fermé dans le corps de l'énorme char à bancs, mais personne ne songe à s'y emprisonner, malgré la persistante cinglée de l'eau, qui fait fumer les croupes des cinq chevaux, et enveloppe, de son voile mouvant et glacé, les vallées et les montagnes. Vieillards et jeunes filles prennent place sur les banquettes découvertes, le torse drapé dans le manteau de caoutchouc, les jambes serrées dans le plaid de voyage, et le coup de fouet du vent mouillé avive seulement les couleurs des joues de ces mangeurs de viande rouge. A l'auberge où la voiture fait halte, ils descendent et boivent du lait brûlant, coupé de rhum. L'alcool est ici nécessaire au sang comme l'air

(1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août 1890.

aux poumons. La voiture roule sur le bord des lacs, dont l'eau, d'un gris de fer, frémit sous la pluie. Une dernière fois je regarde le gracieux Rydal, semé d'îles, Grasmere et son église ancienne. Puis c'est une montée continue; des gorges sauvages se creusent à droite et à gauche, et Thirlmere apparaît, beau lac tout mince entre des montagnes, et qui donne l'impression d'un fleuve. Des vallées se coupent les unes les autres, dénudées et roses de bruyère, ou bien boisées et vertes de feuillage. Voici enfin, du haut d'un col, trembler sous l'ondée les taches lumineuses d'un nouveau lac et se profiler les toits ardoisés d'une petite ville. C'est le Derwentwater et c'est Keswick.

L'après-midi avance. La pluie a cessé. Comment résister au plaisir d'errer dans la petite cité provinciale et le long des rues, dont les maisons à un étage, toutes identiques et rangées avec symétrie les unes à côté des autres, représentent à la fantaisie qui songe une série de mondes juxtaposés, comme ceux où nous introduit Dickens? Qui ne se rappelle, dans *David Copperfield*, les pages consacrées à Yarmouth, et comme chaque intérieur est évoqué avec une infinie minutie de détails? Un paysage de montagnes se dessine au détour de toutes ces rues de Keswick. Il est quatre heures à peine, mais les nuages se sont épaissis jusqu'à ne laisser flotter dans le ciel qu'une lumière de crépuscule. Des enfants jouent et crient au sortir d'une école. Une impression d'étrange mélancolie se dégage pour moi de ces clameurs d'enfants mêlées à la tombée du jour — impression qui remonte à des années déjà lointaines, puisque je la ressentais tout enfant moi-même, et alors que je jouais avec des camarades de mon âge, bien insoucians les uns et les autres de ce qu'apportaient à nos têtes bouclées les journées à venir, — ces journées déjà en marche vers nous du fond des mystérieux horizons du temps. J'ai dans le souvenir des promenades du dimanche en automne, au collège, durant lesquelles le seul bruit de nos cris de gaieté dans la lumière du soir me paraissait singulièrement plus mélancolique encore. C'était en province, et dans une ville du centre de la France. Nous nous arrêtions à une lieue environ de cette vieille ville — que des montagnes entourent, comme Keswick, de leur cercle dentelé, et le maître nous permettait de nous disperser. Alors aussi c'était environ quatre heures du soir. Les vignes qui se développaient des deux côtés de la route étaient appauvries à cause de la vendange achevée et de l'hiver com-

menant. Par des après-midi voilées comme cette après-midi anglaise, il y avait des approches navrantes du soir, dans le vaste silence de la campagne où montaient nos cris... Mais combien sentaient cela, de mes compagnons d'alors, et combien le sentent, des petits rieurs que je vois se poursuivre, le cartable sur l'épaule et la joie dans les yeux?.....

La principale rue de Keswick aboutit à un pont qui franchit une rivière noire, et par delà ce pont s'élève tout de suite la verdoyante colline de Greta Hill où vieillissait paisiblement Bob Southey, comme l'appelle la dédicace ironique de Don Juan, — auprès de son beau-frère Samuel Taylor Coleridge. Le poète lauréat, que Byron a traité comme l'Apollon de la fable traita Marsyas, a son monument funèbre dans une rustique église du nom de Crosthwaite Church, laquelle dresse au pied de la colline son clocher surbaissé. Il est représenté couché sur son tombeau avec sa « figure épique, » ainsi que le disait, sérieusement cette fois, ce même Byron, et il ajoutait malicieusement que, pour avoir cette figure et ces épaules, il accepterait d'avoir écrit les vers de Southey!

## XVII

Dans son ouvrage sur les poètes des lacs, Quincey a remarqué avec beaucoup de justesse qu'une critique superficielle pouvait seule étiqueter du même nom de lakistes deux poètes aussi différents que Wordsworth et Southey, le premier si naturel et simple, si profondément et intimement mêlé aux paysages de son district; l'autre si littéraire, si compliqué, si uniquement dévoué à ses livres et emprisonné dans sa bibliothèque. Toutes les circonstances, d'ailleurs, inclinèrent Southey dans le sens de ce développement artificiel qu'un moraliste de notre époque, l'aimable et subtil Doudan, caractérise avec tant de finesse: « Le littérateur « proprement dit est un être singulier: il ne regarde pas exactement les choses avec ses propres yeux; il n'a pas ses impressions à lui; on ne saurait retrouver l'imagination qui était « la sienne..... »

Southey fut élevé par sa tante, vieille fille à manies, d'après les

principes de l'*Émile* de Rousseau. Entré à l'école, il s'abandonne aux lectures avec une sorte de frénésie : l'*Homère* de Pope, l'*Arcadie* de Sidney, les *Lusiades* de Mulke, exaltèrent si fort son humeur d'imitation, qu'à douze ans il se proposait déjà de devenir poète épique. Au collège de Westminster, sa préoccupation constante fut de continuer les *Métamorphoses* d'Ovide et la *Fairy Queen* de Spencer. Ce fut ensuite un enthousiasme fervent pour Rousseau et les idées de la Révolution Française. Plus tard, à Oxford, la rigueur impérative d'Épictète domina cette âme, toujours à la recherche d'un modèle, et de ce bouillonnement d'admiration contradictoires sortit, vers la vingtième année, le projet d'aller avec Coleridge fonder aux États-Unis une Société *pantisocratique*. Un petit nombre de personnes devaient s'entendre pour acheter et cultiver en commun quelques arpents de terre, dont le produit, également réparti, procurerait aux divers membres de la petite colonie un bien-être suffisant. Dans chaque cottage une bibliothèque se serait trouvée, bien installée et fournie des meilleurs livres. Le manque d'argent empêcha seul la réalisation de cet étrange projet. Southey passa vite à l'étude d'autres littératures. Il avait un oncle établi en Portugal, auquel il rendit visite, et ce lui fut une occasion d'apprendre la langue espagnole. Revenu en Angleterre, il s'appliqua, sous l'influence de William Taylor, à la lecture suivie des grands écrivains allemands. En 1802, à l'âge de vingt-huit ans, il s'établit à Keswick pour ne plus guère en sortir, et son existence devient d'une extraordinaire régularité. Un de ses amis lui faisait une pension à laquelle se joignit plus tard le revenu attaché au titre de poète lauréat. Il collabore à des revues qui paient royalement sa prose. Un seul article sur Nelson lui rapporta cent cinquante livres, c'est-à-dire trois mille sept cent cinquante francs. Il est là, installé paisiblement dans sa bibliothèque. « C'était la « principale pièce du logis, » rapporte Quinçey ; « les livres « étaient surtout anglais, espagnols et portugais, tous bien choisis « parmi les ouvrages classiques de ces trois littératures. Les « impressions étaient belles, et les volumes reliés avec une élé- « gance raisonnée qui les mettait en harmonie avec le reste de « la chambre. Cette harmonie se complétait par le rangement « horizontal, et sur des tablettes, de beaucoup de manuscrits « grecs, espagnols et portugais. Plaisante et ordonnée comme « elle était, cette chambre n'avait aucun besoin des attractions

« du dehors. Pourtant, même aux jours les plus tristes de l'hiver, « le paysage aperçu par les différentes fenêtres présentait une « grandeur trop permanente, trop essentiellement indépendante « des saisons, pour ne point fasciner le regard du spectateur le « plus froid et le moins poétique. Dans une direction bleuissait « le lac de Derwentwater, un lac de neuf milles ponctué d'îlots ; « dans une autre, le lac de Bassenthwaite. On voyait aussi les « montagnes de Newland se développer comme des tentes, et le « sublime chaos de Borrowdale..... » Mais l'hôte patient et studieux de cette retraite lève rarement les yeux sur ce paysage, et il s'y promène plus rarement encore. Lui-même, il expose ainsi à un de ses amis l'emploi de sa journée : « Mes actions sont ré- « glées comme celles d'un élève de pension : trois pages d'his- « toire après déjeuner (équivalentes à cinq pages d'imprimerie « d'un petit *in-quarto*), puis je transcris pour la presse, ou je « fais mes extraits et biographies ou telle autre besogne jusqu'au « dîner. Entre le dîner et le thé, lecture. J'écris des lettres. Je « jette un coup d'œil sur les journaux. Je dors parfois, car le « sommeil m'agrée volontiers. Après le thé, c'est le tour de la « poésie, je corrige, je remanie, je copie, et, quand je suis fatigué, « je travaille à d'autres matières jusqu'au souper. — Telle est « ma vie..... »

Vie d'érudit et de philosophe, mais non pas de poète. Aussi bien, Southey découvre-t-il à sa manière, non pas un nouveau domaine de poésie, mais une des grandes vérités de la critique moderne, à savoir qu'il est plus d'un Idéal et que, parmi les plaisirs intellectuels, un des plus vifs consiste à se figurer plusieurs sortes de sensibilités contradictoires. N'est-ce point jouir de plusieurs existences, au moins par l'imagination, et multiplier sa personnalité ? Aucune besogne n'est plus conforme aux goûts et aux facultés d'un amateur de livres et de littérature. Jeanne d'Arc, Wat Tyler, Roderick le Goth, Madoc, Thalaba, Kehama, — ces noms des principaux héros de Southey attestent dans quelle variété de décors il s'est complu, et comme il a « promené sur l'univers et sur l'histoire ses cavalcades poétiques ». Le mot est de M. Taine. De son côté, son beau-frère Coleridge, esprit désordonné, bizarre et trouble, s'abimait dans le gouffre de la métaphysique allemande. Il y avait dans Coleridge de quoi faire un grand poète et un grand philosophe. Il ne semble pas qu'on puisse lui donner sans exagération l'un ou l'autre de ces deux titres, malgré les

beautés du *Vieux Marin* et tant de pages profondes disséminées dans tous ses ouvrages. Cet homme, aux grands yeux gris noyés d'une sorte de brouillard, fut la victime de sa puissance métaphysique, comme Southey de son excès de culture littéraire. Le premier, devenu incapable de vouloir, perdu dans les hallucinations de l'opium, dont il était, comme Quincey, un mangeur déterminé, finit mélancoliquement sa vie chez un médecin, entouré d'amis qu'il enchantait par les éclats sibyllins de sa causerie. Le second, avec tous ses efforts, ne parvint qu'à être un industriel rhéteur. Macaulay disait : « Nous trouvons un si grand « charme dans son anglais que même, lorsqu'il écrit des absurdités, nous les lisons avec plaisir... » L'histoire de la littérature est une longue et inutile démonstration de ces deux vérités — contradictoires, — que les intelligences n'ont de valeur que par la prédominance d'une faculté, et que toute faculté prédominante finit par stériliser l'intelligence qu'elle absorbe. Mais n'est-ce pas la loi de tous les organismes qu'ils périssent de ce dont ils ont vécu ?

## XVIII

Les environs de Keswick pourtant sont délicieux, et si l'homme habitait vraiment les paysages, au lieu d'habiter son âme, c'était de quoi guérir à jamais les yeux de Southey de la manie de la lettre imprimée, et la tête de Coleridge de la manie des subtilités ontologiques. J'ai goûté pour ma part, à travers ces horizons et à ne faire qu'un avec les choses, de ces voluptés sans analyse possible que procurent la nuance d'un ciel, le silence d'une eau, la ligne brisée et sauvage, ou bien délicate et comme caressante, d'une montagne. De telles voluptés que reste-t-il, pourtant, le pays une fois quitté ? Dans le cœur une rêverie, dans les yeux des fragments d'images, et sur les feuillets du *memorandum* chargé de notes hâtives, quelques lignes griffonnées avec la plume fatiguée et l'encre pâlie de l'hôtel. C'est l'herbier du botaniste, où ce qui fut la fleur vivante et colorée, souple et baignée d'air fluide, n'est plus qu'une pauvre chose aplatie et grise, séchée et veule. Je feuillette cet herbier intime

où je trouve les ressouvenirs de toutes mes promenades dans le nord du district et autour de Keswick. Je détache un peu au hasard quelques-unes de ces pages, — juste de quoi fixer deux ou trois traits encore de la physionomie de ce charmant coin de l'Angleterre, si toutefois la physionomie d'un horizon peut être rendue visible avec des mots sur du papier!...

*Mardi, 22 août.* — Marché le long de la rivière, jusqu'au cercle druidique (*Druid's circle*) à un mille de Keswick. Impression profonde de mélancolie et de rêve. Sur un mamelon, dont l'herbe est drue et courte, se dressent trente-huit pierres, chacune beaucoup plus haute qu'un homme, plantées en rond. Autour du mamelon, un cirque de ravins et de montagnes se développe. Entre deux de ces montagnes, brille l'eau du Derwentwater, toute pâle sous un ciel tout bas. Le vent souffle. Je songe que des hommes ont prié là. Je vois l'angoisse obscure de la destinée sur leurs fronts et dans leurs cœurs. Des sacrifices humains ont certainement ensanglanté ces pierres. Muettes, elles me regardent comme, par les nuits de pleine lune, elles ont regardé ces victimes et ces prêtres, ces bourreaux et ces croyants, sur lesquels planait l'esprit du Dieu sans nom. Et comment appellerais-je autrement, à l'heure présente, l'esprit qui plane sur moi et m'oblige à sentir tout ce que le mystère de la vie renferme de tragique et d'attendrissant?...

*Jeudi 24.* — Pluie et vent toute la matinée. Quelques heures d'éclaircie au milieu du jour. Parti de bonne heure pour le lac de Buttermere, toujours en *outside coach* (char à bancs découvert). Tous les ennuis de la route sont compensés par la magnificence d'Honister Pass, un défilé démesuré qui se replie trois fois sur lui-même, entre des montagnes nues, grises de rochers et vertes d'herbe courte, le long desquelles luisent les torsades d'argent des ruisseaux, enflés par cette pluie de tant de jours, démesurément. La route même a été envahie par cette eau débordante. A des places, la rivière que cette route traverse a emporté le pont. Il faut que les chevaux avancent avec de l'eau jusqu'au poitrail, et que l'énorme véhicule roule dans cette eau qui rejailit. L'impression de la solitude est intense et sauvage.

Elle se continue par le lac de Buttermere, qu'enserrent des

montagnes boisées de sapins noirs, mais seulement à leur base, et par le tout voisin lac de Crummock, plus âpre encore. Il faut traverser en barque ce second lac pour aller jusqu'à la cascade de Scale force. Elle tombe d'un seul coup et d'une hauteur énorme, sans rien briser, sur les rochers, de sa violente et magnifique coulée blanche. Ce paysage sublime contraste étrangement avec le comique à la Dickens de la salle commune de l'hôtel où les voyageurs se pressent pour prendre le lunch. La table est couverte d'énormes quartiers de viande froide. Un personnage d'un rouge de brique, avec des épaules de boxeur, se tient debout et découpe. Un voyageur auquel il vient d'offrir du bœuf et du jambon lui demande du sherry. L'autre se fâche et répond qu'il est un *gentleman* et non pas un garçon de service.

*Samedi 26.* — De Keswick à Penrith, en chemin de fer. Lu, dans un recueil de fragments, des stances de Shelley, toutes pénétrées de ce charme particulier à ce poète, — de cet *au-delà* dont il double ses images perceptibles. C'est une belle âme mystérieuse devinée derrière un beau regard...

De Penrith, vieille et morne ville que décore seul un château ruiné, pris une voiture pour Pooley Bridge, un pont sur une rivière noire à la tête du lac d'Ullsvater, puis, sur ce lac même, le paquebot qui va jusqu'à Patterdale, à l'autre extrémité. Un enchantement flotte dans ce paysage, à cause de la nuance gris perle du jour. L'admirable et vaste lac est immobile. Pas une ride ne fronce son eau où a passé toute la pâleur du ciel. Le lac ressemble à un défilé d'eaux dormantes, prises entre des gorges qui, par derrière, en laissent apercevoir d'autres. Les tournants de l'horizon au coin des caps et les sauvages entrées des baies me ravissent, d'autant qu'il n'y a pas dix personnes sur le bateau et que mes sensations ne subissent pas le coup de ciseau du voisinage. Arrivé à Patterdale et marché le long du lac du côté d'Airey force, dans une heure de silence infini qu'interrompt de place en place le bruit d'un ruisseau qui coule, et d'instant en instant le bêlement d'un troupeau lointain. La dentelure de la rive que je vois par delà le beau lac, plantée d'arbres et sinueuse, est charmante à suivre, comme le dessin découpé d'une fougère ou le raffinement d'une sensation. Il y a comme une mort grise du ciel voilé, avec un peu de vie bleue par intervalles, et cette mosaïque du ciel, reflétée dans l'eau, la colore d'une teinte chan-

geante et moirée d'un effet tout spécial. C'est une alternance de vagues bleues et grises, — de vagues, non, mais de larges plis silencieux. Car à peine un frisson, le frisson tendre qu'éveillerait une bouche invisible, court sur cette eau pâmée, dont la félicité mélancolique touche le cœur, comme un sentiment humain.

*Dimanche 27.* — Longue et brumeuse journée de dimanche anglais, passée tout entière dans un morne hôtel de Penrith à lire, écrire, et à poser le front contre les carreaux pour voir dans la rue déserte les passants aller au temple ou en revenir. Soudain une sonnerie de trompettes éclate, accompagnée de chants étranges. Une centaine de personnes paraissent, conduites par une femme qui marche à reculons. Les voix chantent : « *The lamb, the lamb, the bleeding lamb!* — « L'Agneau, l'agneau, l'agneau qui saigne !... » Les gens s'arrêtent et forment le cercle autour d'un homme vêtu d'un uniforme presque militaire, et sur le collet duquel sont brodées en argent des S majuscules. Cet homme commence une sorte d'oraison jaculatoire ; la tête se renverse, la bouche se tord, les yeux se révulsent. Il appelle : « le Seigneur ! le Seigneur !... » Une expression de désespoir ou d'extase se lit sur tous les visages. Une jeune fille, toute frêle et gracieuse, avec un chapeau fermé, pleure silencieusement. Elle parle à son tour. Puis les cuivres ronflent. Le cantique recommence et la troupe part... C'est un bataillon de l'Armée du Salut qui vient de défiler devant moi. Un réformateur du nom de Booth a fondé cette secte, voici quelques années. Aujourd'hui elle compte des adeptes dans toutes les villes d'Angleterre. Elle vient d'acheter un magnifique bâtiment dans *Regent's circus*, à Londres. Et le cardinal Manning lui consacre un gros article dans une revue célèbre. Il faut venir en Angleterre pour rencontrer de ces phénomènes de ferveur qui attestent combien la sève religieuse est vivace encore dans le pays des puritains. Même il arrive que cette sève est assez puissante pour transformer les éléments les plus étrangers. Carlyle n'a-t-il pas trouvé le moyen d'aboutir au mysticisme à travers Goethe ?

## XIX

Je quitte Penrith pour Whitehaven, afin d'aller de cette dernière ville visiter, après tous les lacs de la contrée, celui d'Ennerdale, terme marqué d'avance à mon voyage. Il n'y a pas cinq heures de chemin de fer et déjà des signes de toutes sortes attestent que c'est le terme du district. L'oasis de plaisance finit ici, et l'implacable envers du loisir anglais apparaît à nouveau. Les tuyaux gigantesques des fabriques fument durement. D'énormes chaudières renflées et rouges surplombent des terres calcinées. Après avoir longé la vaste nappe du Bassenthwaite water, le chemin de fer arrive au bord de l'Océan. Une baie se dessine, immense, et que les montagnes de l'Écosse ferment là-bas de leurs masses violettes, tandis que, de ce côté, s'échelonne une série d'usines. Qu'elle est sinistre, la mer qui roule dans cette baie ses lames vertes et brouillées ! Quelques barques de pêcheurs y tressautent lamentablement. A l'heure du retour et dans cette clarté froide du matin, le marin livre sa voile à cette aigre bise. Le bateau penche. La houle se boursoufle et l'homme regarde le rivage. Il voit dans le lointain la haute cheminée vomir une noire vapeur de suie. C'est l'usine où deux de ses garçons travaillent, tandis que le troisième est en mer avec lui et qu'à la maison la mère demeurée seule écoute le vent, tout en arrosant de charbon frais le feu qui rougeoit. Et le pêcheur sent peser sur sa race l'obscur, l'inévitable fardeau de la misère.

La misère !... Pourquoi ce spectre douloureux s'interpose-t-il soudain entre toute émotion nouvelle et mon imagination ? Vous est-il arrivé parfois, au sortir d'un plaisir, non pas coupable et sensuel, mais délicat et tout d'intelligence, — comme la lecture d'un beau livre au coin du feu l'hiver, — de rencontrer dans la rue un ouvrier ivre, et votre cœur ne s'est-il pas serré comme sous l'étreinte d'un vague remords ? Bourreaux que nous sommes de par l'inéluctable loi du combat pour la vie, même dans nos heures idéales, la sécurité de nos plus beaux songes s'appuie sur l'asservissement de tant de créatures humaines, nos semblables ! La page que j'écris amoureusement sur le coin de ma table bien rangée, le loisir nécessaire aux impressions que j'essaye de noter de mon mieux, le loisir nécessaire à la curiosité de ceux qui

liront ces notes, tout cela est fait du sang et des larmes des déshérités. Cette affreuse idée est vraie partout ; nulle part elle n'est rendue sensible comme en pays anglais, car nulle part le contraste ne se marque davantage entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, entre la fleur et son terreau. Je sors du district où tous les cottages sont élégants, tous les visages reposés, tous les costumes au moins décents, et sur la route du petit port de Whitehaven au lac d'Ennerdale, je rencontre les ouvriers des mines de fer du voisinage. Ils vont et ils viennent, effrayants à voir, la face et les vêtements enduits d'une teinture rouge. Les rivières que la route traverse, grosses et grondantes, roulent des eaux toutes rouges, pour avoir travaillé, elles aussi, dans les mines. Les chevaux qui traînent les tombereaux ont leur croupe frottée de cette effroyable couleur rouge, qui tache le tronc des arbres, les pierres des murs extraites de la rivière et par places le feuillage des buissons, comme si le paysage tout entier se trouvait condamné, frère muet des hommes, à l'esclavage de l'Industrie.

Comment avoir le cœur, après ce tragique et poignant spectacle, d'admirer la beauté sereine et candidement sauvage de ce lac d'Ennerdale perdu dans sa vallée déserte ? Errant en barque sur ces eaux muettes et par un ciel tendu de blanc, — comme un cercueil de jeune fille, — je songe à ceux qui, tout enfants, avaient dans leur âme de quoi goûter la morte douceur de ce ciel et de ces eaux, — inconscientes victimes, de l'âme desquelles la fatalité sociale a précocement arraché la fleur du songe ! Ce ne sont pas les affamés de la chair que je plains avec le plus de mélancolies, car ils ont des heures d'assouvissement, — mais ceux-là en qui sourd obscurément une sensibilité qui ne se comprend pas elle-même, — mais les artisans chez lesquels agonise un artiste et qui ne le savent point, — mais les femmes du peuple que dégoûte la brutalité de leur ménage, — mais les enfants qu'écoeure l'apprentissage de leur métier, toute cette légion des Ariels dont la vie a fait des Calibans. Comment y songer sans une amertume navrée, surtout lorsque la science nous a démontré l'inefficacité des révoltes et la vanité des utopies réparatrices ?

... Au matin du jour où je devais quitter Whitehaven pour Carlisle et Londres, je me promenais le long de la digue transversale qui clôt le port de cette ville de pêcheurs. Je suivais le

chemin ménagé au bas de cette digue et qui fait comme un petit quai à l'abri du vent. Le mur de la digue est si haut que de ce trottoir on ne voit pas la mer. Le port se développait, silencieux et paisible. A peine si une ondulation s'y faisait sentir et soulevait doucement les grands bateaux où les marins faisaient leur cuisine. Au pied d'un phare qui termine la digue, une maison très basse et qui regarde, elle aussi, le port, se tapit craintivement. Derrière les vitres, des plantes d'intérieur, géraniums rouges, vertes fougères, déploient leurs feuilles immobiles, — jouissance intime de quelque femme aux gracieux instincts. Je regardais ce port et ces fleurs, la ville étagée au pied de sa colline, tout ce tableau d'intimité, — puis j'écoutais, sans le voir, l'Océan rugir. J'entendais les lourds paquets d'eau violente frapper la digue de l'autre côté, — et je me pris à penser que c'était le symbole de notre existence, à nous songeurs qui nous complaisons dans les sécurités de la civilisation, sans prendre garde aux grandes vagues de la Vie, dévoreuses d'hommes. Seulement, la plainte des vagues est parfois trop forte pour que nous ne l'entendions pas. Quelques-uns, dont le poète Lucrèce a vanté l'indifférence, trouvent dans cette rumeur de quoi redoubler leur bien-être. Je suis de ceux qui sentent autrement, et une fois de plus je venais de l'éprouver à la veille de finir mon heureux voyage aux lacs anglais.

Paul BOURGET.

---

---

## LES IMAGINATIONS DES ENFANTS

---

Je rangeais l'autre jour ma bibliothèque. C'est une opération à laquelle je me livre de temps à autre. Mais je n'avance guère dans le rangement que je dois faire des livres qui ne sont plus à leur place. Il faudrait, pour achever vite la besogne, prendre le volume, en regarder le titre et le caser tout aussitôt sur son rayon, sans céder à la tentation de l'ouvrir. Mais voilà ! je ne puis résister... Je lis une page, puis deux, puis vingt, l'heure se passe, et je pose, en m'en allant, sur mon bureau, le livre retrouvé. Chaque rangement que je tente de cette pauvre bibliothèque, y ajoute un peu de désordre.

Comme je fouillais un placard où s'entassaient pêle-mêle nombre d'ouvrages qui ne sont pas de lecture courante, qui ne sont pas des instruments de travail quotidien, voici que je remis la main sur une courte brochure, à couverture jaune, qui avait pour titre : *la Lyre de M. Parmentier* ; nom d'auteur : Lamquet ; la brochure avait été imprimée à Vannes, et ne portait point de nom d'éditeur.

*La Lyre de M. Parmentier* ! Qu'est-ce que cela peut bien être ? Ce titre n'éveillait dans ma mémoire que de confus souvenirs. Je me rappelais vaguement avoir été jadis en correspondance avec ce Lamquet, un de ces amis inconnus que l'on a dans le journalisme. Il m'avait plus d'une fois écrit, à propos de mes feuillets sur le décor et le costume au théâtre, et je lui avais répondu ; car c'était un amateur enragé d'art dramatique. Mais la *Lyre de M. Parmentier* ! comment son nom se trouvait-il au bas de cet opuscule ? J'ouvris le petit volume avec curiosité, et dès les premières lignes je fus au courant.

C'étaient des *Souvenirs d'enfance*, que l'auteur avait écrits pour son plaisir. Il ne les avait pas livrés au public ; il avait fait tirer

ce volume à petit nombre, et il en avait distribué les exemplaires à ses amis. C'est ainsi qu'il m'en avait adressé un, et je me rappelai tout aussitôt que les premières pages m'avaient ravi.

M. Lamquet y contait qu'il avait à peu près sept ans la première fois qu'il entendit réciter des vers. C'était les quinze vers qu'André Chénier composa, si l'on en croit la légende de Lattouche, dans la nuit du 7 thermidor, en attendant qu'on vint l'appeler pour monter à la guillotine. Parmi ces vers, auxquels l'enfant n'avait pas compris grand'chose, il n'en avait remarqué qu'un :

Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.

*Ma lyre!* L'enfant n'avait jamais vu aucune lyre, et c'était la première fois qu'il en entendait parler. Il avait bien une vague idée que l'objet représenté par ce mot était un instrument de musique; mais il ne se rendait compte ni de sa forme ni de ses dimensions. Il n'osa pas dès l'abord demander à son père ce que c'était qu'une lyre. Il était timide. Mais il prit par le plus long et demanda : « Où est-ce donc qu'on achète des lyres? » Il lui semblait qu'en posant ainsi la question, il sauvât sa dignité.

Mais le père ne prit point au sérieux cette demande d'enfant, qui lui paraissait bizarre :

— Aurais-tu, lui dit-il avec un sourire bienveillant et narquois, envie de jouer de la lyre?

— Ce n'était pas pour en jouer, dit-il, c'était pour savoir, simplement.

Ce mot de lyre, une fois entré dans cette petite cervelle, n'en sortit plus. Vous avez sans doute fait cette remarque sur vous-même.

Un jour on entend prononcer ou l'on rencontre dans un livre un mot inconnu, qui vient pour la première fois frapper votre oreille ou vos yeux. On a déjà trente ou cinquante ans d'âge, peu importe! Cependant on n'a aucune idée ni du mot ni de la chose qu'il représente. On s'inquiète un moment; mais on n'a pas le temps de recourir au dictionnaire, et l'on n'y pense plus au bout de cinq minutes. Le lendemain, nouvelle apparition du mot étrange, et le surlendemain, et tous les jours. C'est comme une obsession. On se heurte à ce mot, comme un homme, qui a une blessure au bras, se cogne à tout bout de champ à l'endroit dou-

loureux. On ne comprend pas qu'on ait pu l'ignorer si longtemps.

Un jour, l'enfant furetant dans un panier, y trouva tout un lot de livres de poésie qu'on y avait relégués, les fables de La Fontaine, les poésies de Parny, Béranger, Bertin, Lamartine, Victor Hugo, Musset, et bien d'autres. Il se mit, avec l'ardeur de son âge, à lire tous ces volumes dépareillés, se berçant au rythme, dont il subissait le charme, sans pouvoir l'apprécier.

« Ce qui m'enchantait dans ces livres, écrit-il, c'est que j'y retrouvai tout à coup la lyre sous toutes ses formes et dans toutes ses situations imaginables. Dès que j'ouvrais un de ces volumes, si le mot *lyre* se trouvait dans la page il me sautait aux yeux. Il n'était pas de texte si serré où il pût m'échapper un seul instant; c'était une fascination. Ce nom me paraissait lumineux, tandis que les autres restaient obscurs.

« Je fis pendant une quinzaine de jours les plus merveilleuses découvertes. Premièrement, un volume de Béranger m'apprit d'un même coup l'existence et la mort de Parny; mais je fus plongé dans une longue rêverie, en apprenant comme il était mort :

Parny n'est plus;  
Il vient d'expirer sur sa lyre.

« Ce détail me parut du plus haut intérêt. A vrai dire, il dérangeait un peu mes premières opinions sur la lyre, et j'associais difficilement ces deux idées, l'instrument de musique et la couche funèbre. Mais je sus bientôt que Néron avait possédé une lyre. Ceci m'intrigua beaucoup, car je me représentais Néron avec quatre pattes, ayant toujours entendu prononcer son nom, suivi de ce qualificatif : tigre altéré de sang.

« Mais le doute n'était pas possible :

Honte à qui peut chanter tandis que Rome brûle,  
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron.

« Ce fait assuré par Lamartine me fut encore confirmé par Victor Hugo :

Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,  
Qui, sur le mode d'Ionie  
Chante en s'accompagnant de la lyre à dix voix.

« Donc, décidément, la lyre était un instrument de musique. Je

ne pouvais toutefois me rendre compte de ces dix voix. Mais je ne tardai pas à conquérir un renseignement de la plus haute importance, en lisant les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, que j'aimais particulièrement, à cause du grand nombre de lyres qui revenaient dans ces vers !

« Il disait, dans sa réponse à la *Némésis* de Barthélemy :

Un jour de nobles pleurs laveront ce délire,  
Et la main étouffant le son qu'elle a tiré,  
Plus juste, arrachera des cordes de la lyre  
La corde injurieuse où la haine a vibré.

« Comme Francesca et Paolo, je ne poussai pas plus loin ma lecture ce jour-là. J'étais ravi. Décidément la lyre était un instrument à cordes. Mais quelles en étaient au juste la forme et la construction? »

Un détail le choquait et l'attristait pourtant au milieu de ses découvertes incessantes. Il voyait le mot *lyre* appeler invinciblement celui de *délire*, comme si l'un ne pût se passer de l'autre. Or il avait souvent entendu dire dans la conversation : « Le pauvre garçon est bien malade, il a eu le délire. » Il s'était donc fait du délire une idée sinistre, et ce rapprochement lui causait une sensation pénible. Aussi ne put-il lire, sans être frappé de la contradiction, ces vers du poète Bertin :

Dans mon juste délire,  
Je veux des cordes de ma lyre  
Tirer les plus aimables airs.

Ainsi dans le délire, on pouvait, grâce au secours de cet instrument singulier, chanter des airs aimables.

« Malgré tout, dit-il, je n'avais encore aucune idée précise sur la physionomie et sur l'usage pratique de la lyre, lorsque La Fontaine m'apprit (détail extraordinaire!) que la lyre se transmettait d'âge en âge. La Fontaine en effet appelle Racan et Malherbe :

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre.

« Eh bien! pensai-je, si cet Horace a légué sa lyre à Racan et à Malherbe, il faut croire que ces deux messieurs auront agi de même en faveur de leurs descendants; je ne puis donc manquer de voir quelque jour, quelque part, une vraie lyre.

« Alfred de Musset ne m'offrit pas de grandes ressources. La

lyre reparaisait rarement dans ses poésies. Il m'apprit cependant que Malibran

...traversait l'Europe une lyre à la main.

« Et je me dis que ce devait être là un bien beau spectacle. Mais au fond Alfred de Musset me semblait légèrement irrespectueux pour un instrument que j'avais vu qualifier de sacré et qu'il traitait d'une façon bien cavalière, dans les vers suivants :

Et toi, misérable poète,  
Qui que tu sois, enfant, homme, si ton cœur bat,  
Agis; jette ta lyre, au combat! au combat!

« De toutes ces lectures il résulta pour moi que la lyre était un instrument réservé à l'usage des personnes qui composaient des livres en vers, et là-dessus je me créai tout un monde idéal. »

Combien de temps dura ce rêve? M. Lamquet ne nous le dit point. Il est probable qu'il fut longtemps à se figurer que les poètes étaient des êtres d'une essence particulière, et comme on n'en voyait pas circuler dans les rues. La lyre était naturellement l'attribut de leur fonction.

Ils la portaient avec eux comme le soldat son sabre et le cocher son fouet. Que pouvaient-ils bien en faire, tandis qu'ils étaient à table ou au lit? Cet enfant naïf voyait, des yeux de l'imagination, Lamartine et Victor Hugo traversant les places publiques, munis de leurs lyres, entourés du respect et de l'admiration de tous les passants. La foule s'assemblait autour du poète; et aussitôt il détachait sa lyre de son épaule, il en touchait les cordes, et il s'élevait une musique inconnue et céleste. C'était une sorte de symphonie à la fois grave et voluptueuse, faite de toutes les formes de sons; la quintessence de toutes les sonorités agréables, fondues dans un ensemble délicieux.

Si nous remontons dans nos vieux souvenirs, aussi loin que notre mémoire nous porte, nous retrouvons, tous tant que nous sommes, quelque expression métaphorique que nous avons ainsi prise au propre. Je me rappelle parfaitement l'âge où j'étudiais l'histoire de France dans un livre qui a disparu des classes, c'était l'histoire de Le Ragois. Chaque roi de France avait son portrait, même Pharamond, et je vois encore Clodion pourvu d'une longue chevelure, et dont le visage disparaissait sous une

barbe majestueuse. L'historien se servait souvent de ces mots : Il fut chassé de son trône, on l'arracha de son trône, il tomba de son trône. Je ne me rendais pas bien compte de ce qu'était un trône au juste. J'imaginai que c'était un siège d'or enjolivé de diamants et de pierres précieuses, sur lequel se tenait le roi, armé d'une espèce de crosse magnifique, qu'on appelait un sceptre. Le roi y passait sa vie, assis et donnant des ordres. Ses rivaux le tiraient par les bras ou par les jambes, et faisaient tout leur possible pour l'en précipiter, afin de se mettre à sa place. Il tenait bon, sa garde venait à son secours. On se battait autour de ce trône qui était comme la marque du souverain pouvoir. Si, par malheur pour lui, le souverain en tombait, ou qu'il en fût jeté hors, il n'était plus roi. Et je me demandais avec inquiétude : Mais comment fait-il pour manger ou pour dormir ? Est-ce qu'il dort sur son trône ? S'il le quitte pour s'aller mettre au lit, rien ne serait plus simple que de se glisser sur le trône et de lui dire au matin, quand il reviendrait : « Sire, ta place est prise. » J'ai eu plus tard une peine infinie à me défendre de cette idée qui s'était, je ne sais comment, incrustée dans mon imagination d'enfant.

Je me souviens encore que j'avais lu, dans le même *Le Ragois*, un passage où était décrit le Louvre, la demeure de nos rois. L'écrivain disait, dans une belle phrase, que là se trouvait réuni tout ce qui pouvait flatter le goût des plus délicats.

Qu'est-ce qui pouvait en ce temps-là flatter mon goût ? C'étaient des gâteaux, des sucres d'orge, des bonbons, des jouets. Je m'étais donc figuré le Louvre comme une de ces boutiques de pâtissier ou de confiseur que je voyais dans mon pays, mais infiniment plus grand, plus somptueux, mieux assorti. Je rêvais des armoires énormes, dont les tiroirs, extrêmement nombreux, étaient pleins de sucreries et de joujoux. Quand j'allai avec mon père à Paris, la première chose que je lui demandai, ce fut qu'il me menât voir le Louvre ; ce désir l'étonna. Il aurait compris que j'eusse envie de faire une visite au Jardin des Plantes ; mais le Louvre ! Pourquoi le Louvre ?

Je n'osai pas lui dire ma raison. Chose bizarre ! je sentais obscurément que j'étais dupe d'une illusion ridicule, que le Louvre ne pouvait être un palais bâti de croûtes de nougat pour murailles et tout plein de confitures. Et cependant je sentais comme un secret espoir de voir, sinon la réalisation de mes

songes, quelque chose au moins d'extraordinaire, de merveilleux, de féerique. Vous imaginez-vous quelle fut ma déception quand mon père, traversant avec moi la galerie d'Apollon, me dit :

— Eh bien ! le voilà, le Louvre.

Je n'en pouvais revenir ! ça, le Louvre ! cette grande salle, absolument vide, où il n'y avait pas un seul meuble que l'on pût ouvrir pour en tirer des friandises ! Je ne voyais rien là qui pût flatter le goût ! Ma confiance en Le Ragois fut singulièrement ébranlée.

C'est encore un des souvenirs de mon enfance, — mais celui-là a persisté bien plus longtemps : — mon père, qui, comme tous les libéraux de la Restauration et de la monarchie de Juillet, adorait l'empereur, n'appelait jamais Hudson Lowe que le geôlier de l'empereur. Or, je savais fort bien ce que c'était qu'un geôlier. C'était un homme très vilain, très barbu, très farouche, qui se promenait dans les corridors de la prison qu'il était chargé de surveiller, un énorme trousseau de clés à la ceinture. On ne se fait pas l'idée d'une prison sans serrures, ni d'un geôlier sans une ceinture chargée de clés qui les ouvrent.

Et à ce propos il me revient une amusante anecdote, qui a tout au moins le mérite d'être absolument vraie. C'était dans je ne sais quel gros drame qu'on jouait au Théâtre-Parisien. La scène représentait un cachot, mais un cachot lugubre ; les portes en étaient massives ; elles étaient fermées par des verrous gros comme le bras. Ces verrous, nous les voyions, nous autres spectateurs, et par conséquent, au lieu d'être placés en dehors, comme le sont d'honnêtes verrous qui font loyalement leur besogne, ils fonctionnaient en dedans, à la portée du prisonnier, qui seul les pouvait tirer à son plaisir.

J'en fis obligeamment la remarque au directeur :

— C'est un détail, me dit-il, qui n'a aucune importance. Quelle est l'idée que l'on veut enfoncer dans la cervelle du public ? C'est que le cachot où est enfermé le criminel est un cachot solidement verrouillé. Cette idée doit lui entrer d'abord par les yeux. Il faut qu'il voie le verrou pour croire au verrouillage. Peu lui chaut qu'il soit en dedans ou en dehors. Il n'y prend pas garde. L'image d'un verrou se dresse devant lui avec le cortège d'idées qu'il traîne d'ordinaire à sa suite. Il n'en faut pas plus pour que l'illusion se produise, et au théâtre tout est illusion.

Ce raisonnement n'est pas aussi saugrenu qu'il en a l'air. Moi,

c'était le mot de geôlier, et le bruit de clés dont il s'accompagne, qui avait donné le branle à mon imagination. De verrous, il n'en pouvait être question, puisque Sainte-Hélène était une île, mais je me représentais Hudson Lowe tournant autour de l'île; son trousseau de clés... et au fait, voilà que j'y songe, pourquoi diantre! me croyais-je obligé de suspendre des clés à la ceinture d'Hudson Lowe, puisque sa prison était une île? Je serais fort en peine de répondre aujourd'hui à cette question. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est impossible de concevoir un geôlier sans clés; Hudson Lowe était le geôlier de Napoléon, il devait donc avoir des clés et faire des rondes autour de l'île.

Qui de nous n'a ainsi dans son enfance transformé une métaphore en réalité vivante? Qui de nous n'a animé une abstraction philosophique, ne lui a prêté une figure, ne lui a donné le mouvement? N'est-ce pas M. Jules Simon qui nous a conté qu'en 1848 les paysans de Bretagne, ne concevant rien à ces grands mots : le suffrage universel, la république, la démocratie, et entendant dire que c'était Lamartine qui leur versait sur la tête ces bienfaits imprévus, s'étaient imaginé qu'il y avait une fée nommée Martine, qui arrivait chez eux les mains pleines de dons, et qu'il fallait se mettre bien avec elle, car elle était toute-puissante, et il lui était facile de jouer de mauvais tours à tous ceux qu'elle avait pris en grippe.

M. Anatole France nous dit, avec sa grâce ordinaire de style, dans un chapitre dont je n'ai pas le texte sous les yeux, qu'il s'est longtemps figuré, pour avoir feuilleté en son enfance une belle Bible illustrée d'images, le bon Dieu comme un vieillard vénérable, à barbe blanche, se promenant dans le paradis terrestre, et courbant les branches des arbres chargés de fruits, pour qu'Adam les pût cueillir plus commodément.

Et quand on réfléchit à cette faculté singulière qu'ont tous les enfants de donner aux abstractions des formes sensibles, et, prenant les métaphores au pied de la lettre, de se figurer comme réels et doués de vie les objets pris en un sens métaphorique, on s'explique pourquoi les peuples enfants semblent avoir tenu du ciel un don de poésie, qui va s'amointrissant à mesure qu'ils évoluent vers une civilisation plus haute et plus affinée.

C'est que les phénomènes sont pour eux des forces vivantes, des êtres distincts, qui ont un visage et une voix. Pour nous, le poète n'a de lyre que par métaphore; les hommes primitifs le

voyaient une lyre à la main et chantant, et de même, si on leur parlait de la république, une fée Martine quelconque surgissait du fond de leur cerveau ; elle existait pour eux ; ils avaient plaisir à regarder sa robe d'azur qui flottait dans les nuages, les roses et les épis qui pleuvaient de ses mains.

Nous sommes victimes d'une illusion quand nous croyons, nous autres modernes, que les poètes anciens avaient bien plus d'imagination que nous n'en avons nous-mêmes. Ils n'avaient sur nous que cet avantage de prendre pour des réalités les images enfantines de leur cerveau, et de les peindre naïvement, comme ils les voyaient.

Dans une des hymnes que nous ont léguées les livres sacrés des Aryens, le poète s'adressant à Dieu, qu'il appelle Soma, lui dit : « C'est toi qui développes les mondes et qui étends le ciel. »

On s'extasie sur la magnificence de ces métaphores. On les trouve sublimes. Quelle imagination ! quelle poésie ! s'écrie-t-on. Et moi je dirai plutôt : Quelle naïveté ! Soma est pour l'Aryen la divinité qui chasse la nuit vers l'occident. A mesure que l'ombre se retire et que la lumière avance, les mondes se développent et le ciel s'étend aux regards de l'Aryen. Il n'y a donc là ni figure de rhétorique ni effort de génie. C'est l'expression du fait lui-même et la reproduction du spectacle dont le poète, encore enfant, voit les différentes parties se dérouler successivement sous son œil, à mesure que la lumière les envahit et les fait sortir de l'ombre.

Vous vous souvenez d'une phrase de la Bible que l'on vous a citée plus d'une fois comme un exemple de style sublime, comme une des images les plus grandioses qu'ait jamais trouvées un poète : « Dieu inclina les cieux et descendit. » Mais c'est le fait lui-même, tel qu'il l'avait vu ou cru voir, que le vieil hagiographe a peint, sans se douter qu'il faisait une métaphore, sans savoir même ce que c'était qu'une métaphore.

La métaphore, la métaphore voulue, préméditée, vous la trouvez dans Horace qui dit exactement la même chose :

*Horrida tempestas cœlum contraxit, et imbres  
Nivesque deducunt Jovem.*

*L'horrible hiver a rétréci le ciel, et les neiges font descendre Jupiter.* Nos professeurs ne manquaient pas de nous faire remarquer que *contraxit* était (ce qu'elle est en effet) une expression

métaphorique, et que *Jovem* n'était non plus qu'une image familière aux poètes latins. Chez les peuples enfants, ces expressions, qui se rapportent à des phénomènes naturels, sont tout simplement la peinture directe de ces phénomènes. L'Aryen, comme l'Hébreu des premiers temps, considérait la nuit comme une grande toile sombre étendue sur la terre et qui se roule sur elle-même à l'approche du jour. Par la même raison, le ciel est une toile azurée qui se déroule à ses yeux à mesure que la retraite des ténèbres lui permet de prendre leur place et de se développer dans les airs. Le poète primitif voit ce changement de décor, et le décrit comme il l'a vu, y faisant intervenir la divinité, dont l'image, émanée de son cerveau d'enfant, flotte toujours au milieu des phénomènes naturels.

On pourrait pousser plus avant ces réflexions et dire que les poètes primitifs, de même qu'ils ne font que peindre un objet qu'ils ont réellement vu, n'ont d'autre idée, quand ils content, que de transmettre les événements qu'ils savent pour les avoir vus ou pour les avoir entendu conter. Ils n'y introduisent rien de ce que nous appelons, nous autres modernes, surchargés et comblés d'idées générales, de la psychologie.

Prenez l'*Odyssée* : ce qui nous frappe dans ce poème, c'est la grandeur du héros, qui traverse tant de périls divers, et qui les surmonte à force de courage, de ruse et de ténacité. C'est là une vue de l'esprit moderne, Homère y est parfaitement étranger. Il n'a pas voulu nous faire admirer un homme ni mettre en relief sa fermeté, non plus qu'il n'a voulu créer un modèle pour ses concitoyens. Le fait est la seule préoccupation de l'épopée antique. Le vieux poète grec s'amuse à dérouler des légendes sans fin, parce qu'elles plaisent à son imagination. Il n'exprime jamais l'idée générale ou abstraite, parce qu'il n'y arrive pas. Il conte les événements qu'il sait, comme tout à l'heure il peignait les objets vus par lui.

Lorsque Homère dit : « L'Aurore aux doigts de rose ouvre les portes de l'Orient, » il ne songe pas plus à faire une élégance que quand nous disons : « La jour va paraître. » Il voyait ou croyait voir une déesse, dont les mains étaient roses, ouvrir en effet les portes de l'Orient. Et de même, quand il conte les compagnons d'Ulysse changés en bêtes, il ne veut point faire entendre par cet apologue que l'homme, s'il se laisse prendre aux séductions de la volupté, tombe au rang des pourceaux ; non,

c'est une histoire vraie dont il fait le récit, dont il enchante ses auditeurs parce qu'elle l'a enchanté lui-même.

C'est nous qui, de notre grâce, mettons dans les poèmes antiques tout ce que de longs siècles de civilisation nous ont appris de la vie et du monde; c'est nous qui les emplissons de notre âme, et qui en faisons la beauté toujours jeune; et qui sait si ce n'est pas là le secret de cette question qui a si longtemps tourmenté les beaux esprits des deux derniers siècles : de la supériorité des anciens sur les modernes. Les poètes anciens ne nous semblent peut-être l'emporter sur les nôtres que parce que nous leur prêtons, en les lisant, une étendue et une profondeur qui ne sont que dans notre imagination, développée par un progrès incessant.

Et comme j'en étais là de mes réflexions, je remis sur le rayon de la bibliothèque la *Lyre de M. Parmentier*, d'où elles étaient parties, et je m'en allai chercher dans la partie de la bibliothèque affectée aux philosophes le volume de mon ami Eugène Véron qui a pour titre : *De la supériorité des arts modernes sur les arts anciens*. Personne n'a mieux mis dans son jour cette idée que le meilleur de la prétendue supériorité des anciens sur les modernes est dans notre imagination; que c'est nous qui attribuons libéralement aux poèmes antiques la profondeur de pensée, la variété et l'intensité de sentiments dont nous nous sommes enrichis. C'est un livre excellent, trop peu connu; je l'ouvris et tombai justement sur cette page :

« La poésie d'Homère nous émeut par tout ce que nous y ajoutons; le poète moderne nous touche par tout ce qu'il met de lui-même dans ses œuvres... Le poète des temps passés vit de la poésie que nous lui prêtons, et son inspiration est dans l'âme du lecteur. »

Et une fois enfoncé dans cette lecture, je m'y attachai jusqu'à ce que le jour baissant m'avertît qu'il était temps de cesser; je remis le volume à sa place, et voilà comment ma pauvre bibliothèque ne fut pas plus rangée ce jour-là qu'elle ne l'a jamais été et qu'elle ne le sera jamais. Mais je n'avais point perdu mon temps : deux heures de causerie intime avec des livres qui remuent des idées, c'est quelque chose de délicieux.

Francisque SARCEY.

---

---

---

# L'HÉRITAGE <sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

---

## V

Mais leurs espérances toujours entretenues, toujours renouvelées, n'aboutissaient jamais à rien. De mois en mois leurs attentes déçues, malgré la persistance de Lesable et la bonne volonté de sa compagne, les enfiévrèrent d'angoisse. Chacun sans cesse reprochait à l'autre leur insuccès, et l'époux, désespéré, amaigri, fatigué, avait à souffrir surtout de la grossièreté de Cachelin qui ne l'appelait plus, dans leur intimité guerroyante, que « M. Lecoq », en souvenir sans doute de ce jour où il avait failli recevoir une bouteille par la figure pour avoir prononcé le mot Chapon.

Sa fille et lui, ligüés d'instinct, enragés par la pensée constante de cette grosse fortune si proche et impossible à saisir, ne savaient qu'inventer pour humilier et torturer cet impotent d'où venait leur malheur.

En se mettant à table, Cora, chaque jour, répétait : « Nous avons peu de chose pour le dîner. Il en serait autrement si nous étions riches. Ce n'est pas ma faute. »

Quand Lesable partait pour son bureau, elle lui criait du fond de sa chambre : « Prends ton parapluie pour ne pas me revenir sale comme une roue d'omnibus. Après tout, ce n'est pas ma faute si tu es encore obligé de faire ce métier de gratte-papier. »

Quand elle allait sortir elle-même, elle ne manquait jamais de s'écrier : « Dire que si j'avais épousé un autre homme j'aurais une voiture à moi. »

(1) Voir les numéros des 25 juillet, 10 et 25 août 1890.

A toute heure, en toute occasion, elle pensait à cela, piquait son mari d'un reproche, le cinglait d'une injure, le faisait seul coupable, le rendait seul responsable de cet argent qu'elle aurait possédé.

Un soir enfin, perdant encore patience, il s'écria : « Mais nom d'un chien ! te tairas-tu à la fin ? D'abord c'est ta faute, à toi seule, entends-tu, si nous n'avons pas d'enfant, parce que j'en ai un, moi... »

Il mentait, préférant tout à cet éternel reproche et à cette honte de paraître impuissant.

Elle le regarda, étonnée d'abord, cherchant la vérité dans ses yeux, puis ayant compris, et pleine de dédain : « Tu as un enfant, toi ? »

Il répondit effrontément : « Oui, un enfant naturel que je fais élever à Asnières. »

Elle reprit avec tranquillité : « Nous irons le voir demain pour que je me rende compte comment il est fait. »

Mais il rougit jusqu'aux oreilles en balbutiant : « Comme tu voudras. »

Elle se leva, le lendemain, dès sept heures, et comme il s'étonnait : « Mais n'allons-nous pas voir ton enfant ? Tu me l'as promis hier soir. Est-ce que tu n'en aurais plus aujourd'hui, par hasard ? »

Il sortit de son lit brusquement : « Ce n'est pas mon enfant que nous allons voir, mais un médecin ; et il te dira ton fait. »

Elle répondit, en femme sûre d'elle : « Je ne demande pas mieux. »

Cachelin se chargea d'annoncer au ministère que son gendre était malade ; et le ménage Lesable, renseigné par un pharmacien voisin, sonnait à une heure précise à la porte du docteur Lefilleul, auteur de plusieurs ouvrages sur l'hygiène de la génération.

Ils entrèrent dans un salon blanc à filets d'or, mal meublé, qui semblait nu et inhabité malgré le nombre des sièges. Ils s'assirent.

Lesable se sentait ému, tremblant, honteux aussi. Leur tour vint, et ils pénétrèrent dans une sorte de bureau où les reçut un gros homme de petite taille, cérémonieux et froid.

Il attendit qu'ils s'expliquassent ; mais Lesable ne s'y hasardait point, rouge jusqu'aux oreilles. Sa femme alors se décida et

d'une voix tranquille, en personne résolue à tout pour arriver à son but :

« Monsieur, nous venons vous trouver parce que nous n'avons pas d'enfants. Une grosse fortune en dépend pour nous. »

La consultation fut longue, minutieuse et pénible. Seule Cora ne semblait point gênée, se prêtait à l'examen attentif du médecin en femme qu'anime et que soutient un intérêt plus haut.

Après avoir étudié pendant près d'une heure les deux époux, le praticien ne se prononça pas.

« Je ne constate rien, dit-il, rien d'anormal, ni rien de spécial. Le cas, d'ailleurs, se présente assez fréquemment. Il en est des corps comme des caractères. Lorsque nous voyons tant de ménages disjoints pour incompatibilité d'humeur, il n'est pas étonnant d'en voir d'autres stériles pour incompatibilité physique. Madame me paraît particulièrement bien constituée et apte à la génération. Monsieur, de son côté, bien que ne présentant aucun caractère de conformation en dehors de la règle, me semble affaibli, peut-être même par suite de son excessif désir de devenir père. Voulez-vous me permettre de vous ausculter? »

Lesable, inquiet, ôta son gilet, et le docteur colla longtemps son oreille sur le thorax et dans le dos de l'employé, puis il le tapota obstinément depuis l'estomac jusqu'au cou et depuis les reins jusqu'à la nuque.

Il constata un léger trouble au premier temps du cœur, et même une menace du côté de la poitrine.

« Il faut vous soigner, monsieur, vous soigner attentivement. C'est de l'anémie, de l'épuisement, pas autre chose. Ces accidents, encore insignifiants, pourraient, en peu de temps, devenir incurables. »

Lesable, blême d'angoisse, demanda une ordonnance. On lui prescrivit un régime compliqué. Du fer, des viandes rouges, du bouillon dans le jour, de l'exercice, du repos et un séjour à la campagne pendant l'été. Puis le docteur leur donna des conseils pour le moment où il irait mieux. Il leur indiqua des pratiques usitées dans leur cas et qui avaient souvent réussi.

La consultation coûta quarante francs.

Lorsqu'ils furent dans la rue, Cora prononça, pleine de colère sourde et prévoyant l'avenir : « Me voilà bien lotie, moi! »

Il ne répondit pas. Il marchait dévoré de craintes, recherchant et pesant chaque parole du docteur. Ne l'avait-il pas trompé? Ne

l'avait-il pas jugé perdu? Il ne pensait guère à l'héritage, maintenant, et à l'enfant! Il s'agissait de sa vie!

Il lui semblait entendre un sifflement dans ses poumons et sentir son cœur battre à coups précipités. En traversant les Tuileries, il eut une faiblesse et désira s'asseoir. Sa femme, exaspérée, resta debout près de lui pour l'humilier, le regardant de haut en bas avec une pitié méprisante. Il respirait péniblement, exagérant l'essoufflement qui provenait de son émotion; et, les doigts de la main gauche sur le pouls du poignet droit, il comptait les pulsations de l'artère.

Cora, qui piétinait d'impatience, demanda : « Est-ce fini, ces manières-là? Quand tu seras prêt? » Il se leva, comme se lèvent les victimes, et se remit en route sans prononcer une parole.

Quand Cachelin apprit le résultat de la consultation, il ne modéra point sa fureur. Il gueulait : « Nous voilà propres, ah bien! nous voilà propres. » Et il regardait son gendre avec des yeux féroces, comme s'il eût voulu le dévorer.

Lesable n'écoutait pas, n'entendait pas, ne pensant plus qu'à sa santé, à son existence menacée. Ils pouvaient crier, le père et la fille, ils n'étaient pas dans sa peau, à lui, et, sa peau, il la voulait garder.

Il eut des bouteilles de pharmacien sur sa table, et il dosait, à chaque repas, les médicaments, sous les sourires de sa femme et les rires bruyants de son beau-père. Il se regardait dans la glace à tout instant, posait à tout moment la main sur son cœur pour en étudier les secousses, et il se fit faire un lit dans une pièce obscure qui servait de garde-robe, ne voulant plus se trouver en contact charnel avec Cora.

Il éprouvait pour elle, maintenant, une haine apeurée, mêlée de mépris et de dégoût. Toutes les femmes, d'ailleurs, lui apparaissaient à présent comme des monstres, des bêtes dangereuses, ayant pour mission de tuer les hommes; et il ne pensait plus au testament de tante Charlotte que comme on pense à un accident passé dont on a failli mourir.

Des mois encore s'écoulèrent. Il ne restait plus qu'un an avant le terme fatal.

Cachelin avait accroché dans la salle à manger un énorme calendrier dont il effaçait un jour chaque matin, et l'exaspération de son impuissance, le désespoir de sentir de semaine en semaine lui échapper cette fortune, la rage de penser qu'il lui faudrait

trimer encore au bureau, et vivre ensuite avec une retraite de deux mille francs, jusqu'à sa mort, le poussaient à des violences de paroles qui, pour moins que rien, seraient devenues des voies de fait.

Il ne pouvait regarder Lesable sans frémir d'un besoin furieux de le battre, de l'écraser, de le piétiner. Il le haïssait d'une haine désordonnée. Chaque fois qu'il le voyait ouvrir la porte, entrer, il lui semblait qu'un voleur pénétrait chez lui, qui l'avait dépouillé d'un bien sacré, d'un héritage de famille. Il le haïssait plus qu'on ne hait un ennemi mortel, et il le méprisait en même temps pour sa faiblesse, et surtout pour sa lâcheté, depuis qu'il avait renoncé à poursuivre l'espoir commun par crainte pour sa santé.

Lesable, en effet, vivait plus séparé de sa femme que si aucun lien ne les eût unis. Il ne l'approchait plus, ne la touchait plus, évitait même son regard, autant par honte que par peur.

Cachelin, chaque jour, demandait à sa fille : « Eh bien, ton mari s'est-il décidé ? »

Elle répondait : « Non, papa. »

Chaque soir, à table, avaient lieu des scènes pénibles. Cachelin sans cesse répétait : « Quand un homme n'est pas un homme, il ferait mieux de crever pour céder la place à un autre. »

Et Cora ajoutait : « Le fait est qu'il y a des gens bien inutiles et bien gênants. Je ne sais pas trop ce qu'ils font sur la terre si ce n'est d'être à charge à tout le monde. »

Lesable buvait ses drogues et ne répondait pas. Un jour enfin, son beau-père lui cria : « Vous savez, vous, si vous ne changez pas d'allures, maintenant que vous allez mieux, je sais bien ce que fera ma fille!... »

Le gendre leva les yeux, présentant un nouvel outrage, interrogeant du regard. Cachelin reprit : « Elle en prendra un autre que vous, parbleu ! Et vous avez une rude chance que ce ne soit pas déjà fait. Quand on a épousé un paltoquet de votre espèce, tout est permis. »

Lesable, livide, répondit : « Ce n'est pas moi qui l'empêche de suivre vos bons conseils. »

Cora avait baissé les yeux. Et Cachelin, sentant vaguement qu'il venait de dire une chose trop forte, demeura un peu confus.

## VI

Au ministère, les deux hommes semblaient vivre en assez bonne intelligence. Une sorte de pacte tacite s'était fait entre eux pour cacher à leurs collègues les batailles de leur intérieur. Ils s'appelaient « mon cher Cachelin » — « mon cher Lesable », et feignaient même de rire ensemble, d'être heureux et contents, satisfaits de leur vie commune.

Lesable et Maze, de leur côté, se comportaient l'un vis-à-vis de l'autre avec la politesse cérémonieuse d'adversaires qui ont failli se battre. Le duel raté dont ils avaient eu le frisson mettait entre eux une politesse exagérée, une considération plus marquée, et peut-être un désir secret de rapprochement, venu de la crainte confuse d'une complication nouvelle. On observait et on approuvait leur attitude d'hommes du monde qui ont eu une affaire d'honneur.

Ils se saluaient de fort loin, avec une gravité sévère, d'un grand coup de chapeau tout à fait digne.

Ils ne se parlaient pas, aucun des deux ne voulant ou n'osant prendre sur lui de commencer.

Mais un jour, Lesable, que le chef demandait immédiatement, se mit à courir pour marquer son zèle, et, au détour du couloir, il alla donner de tout son élan dans le ventre d'un employé qui arrivait en sens inverse. C'était Maze. Ils reculèrent tous les deux, et Lesable demanda avec un empressement confus et poli : « Je ne vous ai point fait de mal, monsieur ? »

L'autre répondit : « Nullement, monsieur ? »

Depuis ce moment, ils jugèrent convenable d'échanger quelques paroles en se rencontrant. Puis, entrant en lutte de courtoisie, ils eurent des prévenances l'un pour l'autre, d'où naquit bientôt une certaine familiarité, puis une intimité que tempérerait une réserve, l'intimité de gens qui s'étaient méconnus, mais dont une certaine hésitation craintive retient encore l'élan ; puis, à force de politesses et de visites de pièce à pièce, une camaraderie s'établit.

Souvent ils bavardaient maintenant, en venant aux nouvelles dans le bureau du commis d'ordre. Lesable avait perdu de sa

morgue d'employé sûr d'arriver, Maze mettait de côté sa tenue d'homme du monde; et Cachelin se mêlait à la conversation, semblait voir avec intérêt leur amitié. Quelquefois, après le départ du beau commis, qui s'en allait la taille droite, effleurant du front le haut de la porte, il murmurait en regardant son gendre : « En voilà un gaillard, au moins ! »

Un matin, comme ils étaient là tous les quatre, car le père Savon ne quittait jamais sa copie, la chaise de l'expéditionnaire, sciée sans doute par quelque farceur, s'écroula sous lui, et le bonhomme roula sur le parquet en poussant un cri d'effroi.

Les trois autres se précipitèrent. Le commis d'ordre attribua cette machination aux communards, et Maze voulait à toute force voir l'endroit blessé. Cachelin et lui essayèrent même de déshabiller le vieux pour le panser, disaient-ils. Mais il résistait désespérément, criant qu'il n'avait rien.

Quand la gaieté fut apaisée, Cachelin tout à coup, s'écria : « Dites donc, monsieur Maze, vous ne savez pas, maintenant que nous sommes bien ensemble, vous devriez venir dîner dimanche à la maison. Ça nous ferait plaisir à tous, à mon gendre, à moi et à ma fille qui vous connaît bien de nom, car on parle souvent du bureau. C'est dit, hein ? »

Lesable joignit ses instances, mais plus froidement, à celles de son beau-père : « Venez donc, vous nous ferez grand plaisir. »

Maze hésitait, embarrassé, souriant au souvenir de tous les bruits qui couraient.

Cachelin le pressait : « Allons, c'est entendu ? »

« — Eh bien ! oui, j'accepte. »

Quand son père lui dit, en rentrant : « Tu ne sais pas, M. Maze vient dîner ici dimanche prochain », Cora, surprise d'abord, balbutia : « Monsieur Maze ? — Tiens ! »

Et elle rougit jusqu'aux cheveux, sans savoir pourquoi. Elle avait si souvent entendu parler de lui, de ses manières, de ses succès, car il passait dans le ministère pour entreprenant avec les femmes et irrésistible, qu'un désir de le connaître s'était éveillé en elle depuis longtemps.

Cachelin reprit en se frottant les mains : « Tu verras, c'est un rude gars, et un beau garçon. Il est haut comme un carabinier, il ne ressemble pas à ton mari, celui-là ! »

Elle ne répondit rien, confuse comme si on eût pu deviner qu'elle avait rêvé de lui.

On prépara ce dîner avec autant de sollicitude que celui de Lesable autrefois. Cachelin discutait les plats, voulait que ce fût bien, et comme si une confiance inavouée, encore indécise, eût surgi dans son cœur, il semblait plus gai, tranquilisé par quelque prévision secrète et sûre.

Toute la journée du dimanche, il surveilla les préparatifs avec agitation, tandis que Lesable traitait une affaire urgente apportée la veille du bureau. On était dans la première semaine de novembre et le jour de l'an approchait.

A sept heures, Maze arriva, plein de bonne humeur. Il entra comme chez lui et offrit, avec un compliment, un gros bouquet de roses à Cora. Il ajouta, de ce ton familier des gens habitués au monde : « Il me semble, madame, que je vous connais un peu, et que je vous ai connue toute petite fille, car voici bien des années que votre père me parle de vous. »

Cachelin, en apercevant les fleurs, s'écria :

« Ça, au moins, c'est distingué. » Et sa fille se rappela que Lesable n'en avait point apporté le jour de sa présentation. Le beau commis semblait enchanté, riait en bon enfant qui vient pour la première fois chez de vieux amis, et lançait à Cora des galanteries discrètes qui lui empourpraient les joues.

Il la trouva fort désirable. Elle le jugea fort séduisant. Quand il fut parti, Cachelin demanda : « Hein ! quel bon zig, et quel sacripan ça doit faire ! Il paraît qu'il enjôle toutes les femmes. »

Cora, moins expansive, avoua cependant qu'elle le trouvait « aimable et pas si poseur qu'elle aurait cru. »

Lesable, qui semblait moins las et moins triste que de coutume, convint qu'il l'avait « méconnu » dans les premiers temps.

Maze revint avec réserve d'abord, puis plus souvent. Il plaisait à tout le monde. On l'attirait, on le soignait. Cora lui faisait les plats qu'il aimait. Et l'intimité des trois hommes fut bientôt si vive qu'ils ne se quittaient plus guère. Le nouvel ami emmenait la famille au théâtre, en des loges obtenues par les journaux.

On retournait à pied, la nuit, le long des rues pleines de monde, jusqu'à la porte du ménage Lesable. Maze et Cora marchaient devant, d'un pas égal, hanche à hanche, balancés d'un même mouvement, d'un même rythme, comme deux êtres créés pour aller côte à côte dans la vie. Ils parlaient à mi-voix, car ils s'entendaient à merveille, en riant d'un rire étouffé ; et parfois

la jeune femme se retournait pour jeter derrière elle un coup d'œil sur son père et son mari.

Cachelin les couvrait d'un regard bienveillant, et souvent, sans songer qu'il parlait à son gendre, il déclarait : « Ils ont bonne tournure tout de même, ça fait plaisir de les voir ensemble. » Lesable répondait tranquillement : « Ils sont presque de la même taille, » et heureux de sentir que son cœur battait moins fort, qu'il soufflait moins en marchant vite et qu'il était en tout plus gaillard, il laissait s'évanouir peu à peu sa rancune contre son beau-père, dont les quolibets méchants avaient d'ailleurs cessé depuis quelque temps.

Au jour de l'an il fut nommé commis principal. Il en éprouva une joie si véhémence, qu'il embrassa sa femme en rentrant, pour la première fois depuis six mois. Elle en parut toute interdite, gênée comme s'il eût fait une chose inconvenante ; et elle regarda Maze qui était venu pour lui présenter, à l'occasion du premier janvier, ses hommages et ses souhaits. Il eut l'air lui-même embarrassé et il se tourna vers la fenêtre, en homme qui ne veut pas voir.

Mais Cachelin bientôt redevint irritable et mauvais, et il recommença à harceler son gendre de plaisanteries. Parfois même il attaquait Maze, comme s'il lui en eût voulu aussi de la catastrophe suspendue sur eux et dont la date inévitable se rapprochait à chaque minute.

Seule, Cora paraissait tout à fait tranquille, tout à fait heureuse, tout à fait radieuse. Elle avait oublié, semblait-il, le terme menaçant, et si proche.

On atteignit mars. Tout espoir semblait perdu, car il y aurait trois ans, au vingt juillet, que tante Charlotte était morte.

Un printemps précoce faisait germer la terre ; et Maze proposa à ses amis de faire une promenade sur les bords de la Seine, un dimanche, pour cueillir des violettes dans les buissons.

Ils partirent par un train matinal et descendirent à Maisons-Laffitte. Un frisson d'hiver courait encore dans les branches nues, mais l'herbe reverdie, luisante, était déjà tachée de fleurs blanches et bleues ; et les arbres fruitiers sur les coteaux semblaient enguirlandés de roses, avec leurs bras maigres couverts de bourgeons épanouis.

La Seine, lourde, coulait, triste et boueuse des pluies dernières, entre ses berges rongées par les crues de l'hiver ; et toute la

campagne trempée d'eau, semblant sortir d'un bain, exhalait une saveur d'humidité douce sous la tiédeur des premiers jours de soleil.

On s'égara dans le parc. Cachelin, morne, tapait de sa canne des mottes de terre, plus accablé que de coutume, songeant plus amèrement, ce jour-là, à leur infortune bientôt complète. Lesable, morose aussi, craignait de se mouiller les pieds dans l'herbe, tandis que sa femme et Maze cherchaient à faire un bouquet. Cora, depuis quelques jours, semblait souffrante, lasse et pâlie.

Elle fut tout de suite fatiguée et voulut rentrer pour déjeuner. On gagna un petit restaurant contre un vieux moulin croulant ; et le déjeuner traditionnel des Parisiens en sortie fut bientôt servi sous la tonnelle, sur la table de bois vêtue de deux serviettes, et tout près de la rivière.

On avait croqué des goujons frits, mâché le bœuf entouré de pommes de terre, et on passait le saladier plein de feuilles vertes, quand Cora se leva brusquement, et se mit à courir vers la berge, en tenant à deux mains sa serviette sur sa bouche.

Lesable, inquiet, demanda : « Qu'est-ce qu'elle a donc ? » Maze, troublé, rougit, balbutia : « Mais... je ne sais pas... elle allait bien tout à l'heure ! » et Cachelin demeurait effaré, la fourchette en l'air avec une feuille de salade au bout.

Il se leva, cherchant à voir sa fille. En se penchant, il l'aperçut la tête contre un arbre, malade. Un soupçon rapide lui coupa les jarrets et il s'abattit sur sa chaise, jetant des regards effarés sur les deux hommes, qui semblaient maintenant aussi confus l'un que l'autre. Il les fouillait de son œil anxieux, n'osant plus parler, fou d'angoisse et d'espérance.

Un quart d'heure s'écoula dans un silence profond. Et Cora reparut, un peu pâle, marchant avec peine. Personne ne l'interrogea d'une façon précise ; chacun paraissait deviner un événement heureux, pénible à dire, brûler de le savoir et craindre de l'apprendre. Seul Cachelin lui demanda : « Ça va mieux ? » Elle répondit : « Oui, merci, ce n'était rien. Mais nous rentrerons de bonne heure, j'ai un peu de migraine. »

Et pour repartir, elle prit le bras de son mari comme pour signifier quelque chose de mystérieux qu'elle n'osait avouer encore.

On se sépara dans la gare Saint-Lazare. Maze, prétextant une

affaire dont le souvenir lui revenait, s'en alla après avoir salué et serré les mains.

Dès que Cachelin fut seul avec sa fille et son gendre, il demanda : « Qu'est-ce que tu as eu pendant le déjeuner ? »

Mais Cora ne répondit point d'abord ; puis, après avoir hésité quelque temps : « Ce n'était rien : un petit mal de cœur. »

Elle marchait d'un pas alangui, avec un sourire sur les lèvres. Lesable, mal à l'aise, l'esprit troublé, hanté d'idées confuses, contradictoires, plein d'appétits de luxe, de colère sourde, de honte inavouable, de lâcheté jalouse, faisait comme ces dormeurs qui ferment les yeux au matin pour ne point voir le rayon de lumière glissant entre les rideaux et qui coupe leur lit d'un trait brillant.

Dès qu'il fut rentré, il parla d'un travail à finir et s'enferma.

Alors Cachelin, posant les deux mains sur les épaules de sa fille : « Tu es enceinte, hein ? »

Elle balbutia : « Oui, je le crois. Depuis deux mois. »

Elle n'avait point fini de parler qu'il bondissait d'allégresse ; puis il se mit à danser autour d'elle un cancan de bal public, vieux ressouvenir de ses jours de garnison. Il levait la jambe, sautait malgré son ventre, secouait l'appartement tout entier. Les meubles se balançaient, les verres se heurtaient dans le buffet, la suspension oscillait et vibrait comme la lampe d'un navire.

Puis il prit dans ses bras sa fille chérie et l'embrassa frénétiquement ; puis, lui jetant d'une façon familière une petite tape sur le ventre : « Ah ! ça y est, enfin ! L'as-tu dit à ton mari ? »

Elle murmura, intimidée tout à coup : « Non... Pas encore.. je... j'attendais. »

Mais Cachelin s'écria : « Bon, c'est bon. Ça te gêne ? Attends, je vais le lui dire, moi ! »

Et il se précipita dans l'appartement de son gendre. En le voyant entrer, Lesable, qui ne faisait rien, se dressa. Mais l'autre ne lui laissa pas le temps de se reconnaître : « Vous savez que votre femme est grosse ? »

L'époux, interdit, perdait contenance, et ses pommettes devinrent rouges.

« Quoi ? Comment ? Cora ? Vous dites ? »

« — Je dis qu'elle est grosse, entendez-vous ? En voilà une chance ! »

Et dans sa joie, il lui prit les mains, les serra, les secoua,

comme pour le féliciter, le remercier ; il répétait : « Ah ! enfin, ça y est. C'est bien ! c'est bien ! Songez donc, la fortune est à nous. » Et, n'y tenant plus, il le serra dans ses bras.

Il criait : « Plus d'un million, songez, plus d'un million ! » Il se remit à danser, puis soudain : « Mais venez donc, elle vous attend : venez l'embrasser, au moins ! » Et le prenant à plein corps, il le poussa devant lui et le lança comme une balle dans la salle où Cora était restée, debout, inquiète, écoutant.

Dès qu'elle aperçut son mari, elle recula, étranglée par une brusque émotion. Il restait devant elle, pâle et torturé. Il avait l'air d'un juge et elle d'une coupable.

Enfin il dit : « Il paraît que tu es enceinte ? »

Elle balbutia d'une voix tremblante : « Ça en a l'air. »

Mais Cachelin les saisit tous les deux par le cou et il les colla l'un à l'autre, nez à nez, en criant : « Embrassez-vous donc, nom d'un chien ! Ça en vaut bien la peine. »

Et, quand il les eut lâchés, il déclara, débordant d'une joie folle : « Enfin, c'est partie gagnée ! Dites donc, Léopold, nous allons tout de suite acheter une propriété à la campagne. Là, au moins, vous pourrez remettre votre santé. »

A cette idée, Lesable tressaillit. Son beau-père reprit : « Nous y inviterons M. Torchebeuf avec sa dame, et comme le sous-chef est au bout de son rouleau, vous pourrez prendre sa succession. C'est un acheminement. »

Lesable voyait les choses, à mesure que parlait Cachelin ; il se voyait lui-même, recevant le chef, devant une jolie propriété blanche, au bord de la rivière. Il avait une veste de coutil et un panama sur la tête.

Quelque chose de doux lui entraît dans le cœur à cette espérance, quelque chose de tiède et de bon qui semblait se mêler à lui, le rendre léger et déjà mieux portant.

Il sourit, sans répondre encore.

Cachelin, grisé d'espairs, emporté dans les rêves, continuait : « Qui sait ? nous pourrions prendre de l'influence dans le pays. Vous serez peut-être député. Dans tous les cas, nous pourrions voir la société de l'endroit, et nous payer des douceurs. Vous aurez un petit cheval et un panier pour aller chaque jour à la gare. »

Des images de luxe, d'élégance et de bien-être s'éveillaient dans l'esprit de Lesable. La pensée qu'il conduirait lui-même une

mignonne voiture, comme ces gens riches dont il avait si souvent envié le sort, détermina sa satisfaction. Il ne put s'empêcher de dire : « Ah ! ça, oui, c'est charmant, par exemple. »

Cora, le voyant gagné, souriait aussi, attendrie et reconnaissante ; et Cachelin, qui ne distinguait plus d'obstacles, déclara :

« Nous allons dîner au restaurant. Sacristi ! il faut nous payer une petite noce. »

Ils étaient un peu gris en rentrant tous les trois, et Lesable, qui voyait double et dont toutes les idées dansaient, ne put regagner son cabinet noir. Il se coucha, peut-être par mégarde, peut-être par oubli, dans le lit encore vide où allait entrer sa femme. Toute la nuit, il lui sembla que sa couche oscillait comme un bateau, tanguait, roulait et chavirait. Il eut même un peu le mal de mer.

Il fut bien surpris, en s'éveillant, de trouver Cora dans ses bras.

Elle ouvrit les yeux, sourit, et l'embrassa avec un élan subit, plein de gratitude et d'affection. Puis elle lui dit de cette voix douce qu'ont les femmes dans leurs câlineries : « Si tu veux être bien gentil, tu n'iras pas aujourd'hui au ministère. Tu n'as plus besoin d'être si exact, puisque nous allons être très riches. Et nous partirions encore à la campagne, tous les deux, tout seuls. »

Il se sentait reposé, plein de ce bien-être las qui suit les courbatures des fêtes, et engourdi dans la chaleur de la couche. Il éprouvait une envie lourde de rester là longtemps, de ne plus rien faire que de vivre tranquille dans la mollesse. Un besoin de paresse inconnu et puissant paralysait son âme, envalissait son corps. Et une pensée vague, continue, heureuse, flottait en lui : « Il allait être riche, indépendant. »

Mais tout à coup une peur le saisit, et il demanda tout bas, comme s'il eût craint que ses paroles fussent entendues par les murs : « Es-tu bien sûre d'être enceinte, au moins ? »

Elle le rassura tout de suite : « Oh ! oui, va. Je ne me suis pas trompée. »

Et lui, un peu inquiet encore, se mit à la tâter doucement. Il parcourait de la main son ventre enflé. Il déclara : « Oui, c'est vrai, — mais tu ne seras pas accouchée avant la date. On contestera peut-être notre droit. »

A cette supposition, une colère la prit. — Ah ! mais non, par exemple, on n'allait pas la chicaner maintenant, après tant de

misères, de peines et d'efforts, ah, mais non! — Elle s'était assise, bouleversée par l'indignation.

« Allons de suite chez le notaire, » dit-elle.

Mais il fut d'avis de se procurer d'abord un certificat de médecin. Ils retournèrent donc chez le docteur Lefilleul.

Il les reconnut aussitôt et demanda : « Eh bien, avez-vous réussi? »

Ils rougirent tous deux jusqu'aux oreilles, et Cora, perdant un peu de contenance, balbutia : « Je crois que oui, monsieur. »

Le médecin se frottait les mains : « Je m'y attendais, je m'y attendais. Le moyen que je vous ai indiqué ne manque jamais, à moins d'incapacité radicale d'un des conjoints. »

Quand il eut examiné la jeune femme, il déclara : « Ça y est, bravo! »

Et il écrivit sur une feuille de papier : « Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, certifie que M<sup>me</sup> Léopold Lesable, née Cachelin, présente tous les symptômes d'une grossesse datant de trois mois environ. »

Puis, se tournant vers Lesable : « Et vous? Cette poitrine, et ce cœur? » Il l'ausculta et le trouva tout à fait guéri.

Ils repartirent, heureux et joyeux, bras à bras, d'un pied léger. Mais en route, Léopold eut une idée : « Tu ferais peut-être bien, avant d'aller chez le notaire, de passer une ou deux serviettes dans ta ceinture, ça tirera l'œil et ça vaudra mieux. Il ne croira pas que nous voulons gagner du temps. »

Ils rentrèrent donc, et il déshabilla lui-même sa femme pour lui ajuster un flanc trompeur. Dix fois de suite, il changea les serviettes de place, et il s'éloignait de quelques pas, afin de constater l'effet, cherchant à obtenir une vraisemblance absolue.

Lorsqu'il fut content du résultat, ils repartirent, et dans la rue il semblait fier de promener ce ventre en bosse qui attestait sa virilité.

Le notaire les reçut avec bienveillance. Puis il écouta leur explication, parcourut de l'œil le certificat, et comme Lesable insistait : « Du reste, monsieur, il suffit de la voir une seconde, » il jeta un regard convaincu sur la taille épaisse et pointue de la jeune femme.

Ils attendaient, anxieux ; l'homme de loi déclara : « Parfaitement. Que l'enfant soit né ou à naître, il existe, et il vit. Donc.

nous surseoirons à l'exécution du testament jusqu'à l'accouchement de madame. »

En sortant de l'étude, ils s'embrassèrent dans l'escalier, tant leur joie était véhémence.

## VII

Depuis cette heureuse découverte, les trois parents vivaient dans une union parfaite. Ils étaient d'humeur gaie, égale et douce. Cachelin avait retrouvé toute son ancienne jovialité, et Cora accablait de soins son mari. Lesable aussi semblait un autre homme, toujours content, et bon enfant comme jamais il ne l'avait été.

Maze venait moins souvent et semblait, à présent, mal à son aise dans la famille ; on le recevait toujours bien, avec plus de froideur cependant, car le bonheur est égoïste et se passe des étrangers.

Cachelin lui-même paraissait éprouver une certaine hostilité secrète contre le beau commis qu'il avait, quelques mois plus tôt, introduit avec empressement dans le ménage. Ce fut lui qui annonça à cet ami la grossesse de Coralie. Il lui dit brusquement : « Vous savez, ma fille est enceinte ! »

Maze, jouant la surprise, répliqua : « Ah bah ! vous devez être bien heureux. »

Cachelin répondit : « Parbleu ! » et remarqua que son collègue, au contraire, ne paraissait point enchanté. Les hommes n'aiment guère voir en cet état, que ce soit ou non par leur faute, les femmes dont ils sont les fidèles.

Tous les dimanches, cependant, Maze continuait à dîner dans la maison. Mais les soirées devenaient pénibles à passer ensemble, bien qu'aucun désaccord grave n'eût surgi ; et cet étrange embarras grandissait de semaine en semaine. Un soir même, comme il venait de sortir, Cachelin déclara d'un air furieux : « En voilà un qui commence à m'embêter ! »

Et Lesable répondit : « Le fait est qu'il ne gagne pas à être beaucoup connu. » Cora avait baissé les yeux. Elle ne donna pas son avis. Elle semblait toujours gênée en face du grand Maze qui, de son côté, paraissait presque honteux près d'elle, ne la re-

gardait plus en souriant comme jadis, n'offrait plus de soirées au théâtre, et semblait porter, ainsi qu'un fardeau nécessaire, cette intimité naguère si cordiale.

Mais un jeudi, à l'heure du dîner, quand son mari rentra du bureau, Cora lui baisa les favoris avec plus de câlinerie que de coutume, et elle lui murmura dans l'oreille :

« — Tu vas peut-être me gronder ? »

« — Pourquoi ça ? »

« — C'est que... M. Maze est venu pour me voir tantôt. Et moi, comme je ne veux pas qu'on jase sur mon compte, je l'ai prié de ne jamais se présenter quand tu ne serais pas là. Il a paru un peu froissé ! »

Lesable, surpris, demanda :

« — Eh bien ! qu'est-ce qu'il a dit ? »

« — Oh ! il n'a pas dit grand'chose, seulement cela ne m'a pas plu tout de même, et je l'ai prié alors de cesser complètement ses visites. Tu sais bien que c'est papa et toi qui l'avez amené ici, moi je n'y suis pour rien. Aussi, je craignais de te mécontenter en lui fermant la porte. »

Une joie reconnaissante entra dans le cœur de son mari :

« Tu as bien fait, très bien fait. Et même je t'en remercie. »

Elle reprit, pour bien établir la situation des deux hommes, qu'elle avait réglée d'avance : « Au bureau, tu feras semblant de ne rien savoir, et tu lui parleras comme par le passé : seulement il ne viendra plus ici. »

Et Lesable, prenant avec tendresse sa femme dans ses bras, la bécota longtemps sur les yeux et sur les joues. Il répétait : « Tu es un ange !... tu es un ange ! » Et il sentait contre son ventre la bosse de l'enfant déjà fort.

## VIII

Rien de nouveau ne survint jusqu'au terme de la grossesse.

Cora accoucha d'une fille dans les derniers jours de septembre. Elle fut appelée Désirée ; mais, comme on voulait faire un baptême solennel, on décida qu'il n'aurait lieu que l'été suivant, dans la propriété qu'ils allaient acheter.

Ils la choisirent à Asnières, sur le coteau qui domine la Seine.

De grands événements s'étaient accomplis pendant l'hiver. Aussitôt l'héritage acquis, Cachelin avait réclamé sa retraite, qui fut aussitôt liquidée, et il avait quitté le bureau. Il occupait ses loisirs à découper, au moyen d'une fine scie mécanique, des couvercles de boîtes à cigares. Il en faisait des horloges, des coffrets, des jardinières, toutes sortes de petits meubles étranges. Il se passionnait pour cette besogne, dont le goût lui était venu en apercevant un marchand ambulancier travailler ainsi ces plaques de bois, sur l'avenue de l'Opéra. Et il fallait que tout le monde admirât chaque jour ses dessins nouveaux, d'une complication savante et puérile.

Lui-même, émerveillé devant son œuvre, répétait sans cesse : « C'est étonnant ce qu'on arrive à faire ! »

Le sous-chef, M. Rabot, étant mort enfin, Lesable remplissait les fonctions de sa charge, bien qu'il n'en reçût pas le titre, car il n'avait point le temps de grade nécessaire depuis sa dernière nomination.

Cora était devenue tout de suite une femme différente, plus réservée, plus élégante, ayant compris, deviné, flairé toutes les transformations qu'impose la fortune.

Elle fit, à l'occasion du jour de l'an, une visite à l'épouse du chef, grosse personne restée provinciale après trente-cinq ans de séjour à Paris, et elle mit tant de grâce et de séduction à la prier d'être la marraine de son enfant, que M<sup>me</sup> Torehebeuf accepta. Le grand-père Cachelin fut parrain.

La cérémonie eut lieu par un dimanche éclatant de juin. Tout le bureau était convié, sauf le beau Maze, qu'on ne voyait plus.

A neuf heures, Lesable attendait devant la gare le train de Paris, tandis qu'un groom en livrée à gros boutons dorés tenait par la bride un poney dodu devant un panier tout neuf.

La machine au loin siffla, puis apparut, traînant son chapelet de voitures d'où s'échappa un flot de voyageurs.

M. Torehebeuf sortit d'un wagon de première classe, avec sa femme en toilette éclatante, tandis que d'un wagon de deuxième, Pitolet et Boissel descendaient. On n'avait point osé inviter le père Savon, mais il était entendu qu'on le rencontrerait par hasard, dans l'après-midi, et qu'on l'amènerait dîner avec l'assentiment du chef.

Lesable s'élança au-devant de son supérieur, qui s'avancéit

tout petit dans sa redingote fleurie par sa grande décoration pareille à une rose rouge épanouie. Son crâne énorme, surmonté d'un chapeau à larges ailes, écrasait son corps chétif, lui donnait un aspect de phénomène; et sa femme, en se haussant un rien sur la pointe des pieds, pouvait regarder sans peine par dessus sa tête.

Léopold, radioux, s'inclinait, remerciait. Il les fit monter dans le panier; puis, courant vers ses deux collègues qui s'en venaient modestement derrière, il leur serra les mains en s'excusant de ne les pouvoir porter aussi dans sa voiture trop petite : « Suivez le quai, vous arriverez devant ma porte : Villa Désirée, la quatrième après le tournant. Dépêchez-vous. »

Et, montant dans sa voiture, il saisit les guides et partit, tandis que le groom sautait lestement sur le petit siège de derrière.

La cérémonie eut lieu dans les meilleures conditions. Puis on rentra pour déjeuner. Chacun, sous sa serviette, trouva un cadeau proportionné à l'importance de l'invité. La marraine eut un bracelet d'or massif, son mari une épingle de cravate en rubis, Boissel un portefeuille en cuir de Russie, et Pitolet une superbe pipe d'écume. C'était Désirée, disait-on, qui offrait ces présents à ses nouveaux amis.

M<sup>me</sup> Torchebeuf, rouge de confusion et de plaisir, mit à son gros bras le cercle brillant, et comme le chef avait une mince cravate noire qui ne pouvait porter d'épingle, il piqua le bijou sur le revers de sa redingote, au-dessous de la Légion d'honneur, comme une autre croix d'ordre inférieur.

Par la fenêtre, on découvrait un grand ruban de rivière, montant vers Suresnes, le long des berges plantées d'arbres. Le soleil tombait en pluie sur l'eau, en faisait un fleuve de feu. Le commencement du repas fut grave, rendu sérieux par la présence de M. et de M<sup>me</sup> Torchebeuf. Puis on s'égaya. Cachelin lâchait des plaisanteries de poids, qu'il se sentait permises, étant riche; et on riait.

De Pitolet ou de Boissel, elles auraient certainement choqué.

Au dessert, il fallut apporter l'enfant, que chaque convive embrassa. Noyé dans une neige de dentelles, il regardait ces gens de ses yeux bleus, troubles et sans pensée, et il tournait un peu sa tête bouffie où semblait s'éveiller un commencement d'attention.

Pitolet, au milieu du bruit des voix, glissa dans l'oreille de son voisin Boissel : « Elle a l'air d'une petite Mazette. »

Le mot courut au ministère, le lendemain.

Cependant, deux heures venaient de sonner ; on avait bu les liqueurs, et Cachelin proposa de visiter la propriété, puis d'aller faire un tour au bord de la Seine.

Les convives, en procession, circulèrent de pièce en pièce, depuis la cave jusqu'au grenier, puis ils parcoururent le jardin, d'arbre en arbre, de plante en plante, puis on se divisa en deux bandes pour la promenade.

Cachelin, un peu gêné près des dames, entraîna Boissel et Pitolet dans les cafés de la rive, tandis que M<sup>mes</sup> Torchebeuf et Lesable, avec leurs maris, remonteraient sur l'autre berge, des femmes honnêtes ne pouvant se mêler au monde débraillé du dimanche.

Elles allaient avec lenteur, sur le chemin de halage, suivies des deux hommes qui causaient gravement du bureau.

Sur le fleuve, des yoles passaient, enlevées à longs coups d'aviron par des gaillards aux bras nus dont les muscles roulaient sous la chair brûlée. Les canotières, allongées sur des peaux de bêtes noires ou blanches, gouvernaient la barre, engourdies sous le soleil, tenant ouvertes sur leur tête, comme des fleurs énormes flottant sur l'eau, des ombrelles de soie rouge, jaune ou bleue. Des cris volaient d'une barque à l'autre, des appels et des engueulades ; et un bruit lointain de voix humaines, confus et continu, indiquait, là-bas, la foule grouillante des jours de fête.

Des files de pêcheurs à la ligne restaient immobiles, tout le long de la rivière ; tandis que des nageurs presque nus, debout dans de lourdes embarcations de pêcheurs, piquaient des têtes, remontaient sur leurs bateaux et ressautaient dans le courant.

M<sup>me</sup> Torchebeuf, surprise, regardait. Cora lui dit : « C'est ainsi tous les dimanches. Cela me gâte ce charmant pays. »

Un canot venait doucement. Deux femmes, ramant, traînaient deux gaillards couchés au fond. Une d'elles cria vers la berge : « Ohé ! ohé ! les femmes honnêtes ! J'ai un homme à vendre, pas cher, voulez-vous ? »

Cora, se détournant avec mépris, passa son bras sous celui de son invitée : « On ne peut même rester ici, allons-nous-en. Comme ces créatures sont infâmes ! »

Et elles repartirent. M. Torchebeuf disait à Lesable : « C'est entendu pour le 1<sup>er</sup> janvier. Le directeur me l'a formellement promis. »

Et Lesable répondait : « Je ne sais comment vous remercier, mon cher maître. »

En rentrant, ils trouvèrent Cachelin, Pitolet et Boissel riant aux larmes et portant presque le père Savon, trouvé sur la berge avec une cocotte, affirmaient-ils par plaisanterie.

Le vieux, effaré, répétait : « Ça n'est pas vrai ; non, ça n'est pas vrai. Ça n'est pas bien, de dire ça, monsieur Cachelin, ça n'est pas bien. »

Et Cachelin, suffoquant, criait : « Ah ! vieux farceur ! Tu l'appelais : Ma petite plume d'oie chérie. Ah ! nous le tenons, le polisson ! »

Ces dames elles-mêmes se mirent à rire, tant le bonhomme semblait éperdu.

Cachelin reprit : « Si monsieur Torchebeuf le permet, nous allons le garder prisonnier pour sa peine, et il dînera avec nous ? »

Le chef consentit avec bienveillance. Et on continua à rire sur la dame abandonnée par le vieux qui protestait toujours, désolé de cette mauvaise farce.

Ce fut là, jusqu'au soir, un sujet à mots d'esprit inépuisable, qui prêta même à des grivoiseries.

Cora et M<sup>me</sup> Torchebeuf, assises sous la tente, sur le perron, regardaient les reflets du couchant. Le soleil jetait dans les feuilles une poussière pourpre. Aucun souffle ne remuait les branches ; une paix sereine, infinie, tombait du ciel flamboyant et calme.

Quelques bateaux passaient encore, plus lents, rentrant au garage.

Cora demanda : « Il paraît que ce pauvre M. Savon a épousé une gueuse ? »

M<sup>me</sup> Torchebeuf, au courant de toutes les choses du bureau, répondit : « Oui, une orpheline beaucoup trop jeune, qui l'a trompé avec un mauvais sujet et qui a fini par s'enfuir avec lui. » Puis la grosse dame ajouta : « Je dis que c'était un mauvais sujet, je n'en sais rien. On prétend qu'ils s'aimaient beaucoup. Dans tous les cas, le père Savon n'est point séduisant. »

M<sup>me</sup> Lesable reprit gravement : « Cela n'excuse rien. Le pauvre homme est bien à plaindre. Notre voisin d'à côté, M. Barbou, est dans le même cas. Sa femme s'est éprise d'une sorte de peintre qui passait les étés ici et elle est partie avec lui à l'étranger. Je ne comprends pas qu'une femme tombe jusque-là. A mon avis, il devrait y avoir un châtiment spécial pour de pareilles misérables, qui apportent la honte dans une famille. »

Au bout de l'allée, la nourrice apparut, portant Désirée dans ses dentelles. L'enfant venait vers les deux dames, toute rose dans la nuée d'or rouge du soir. Elle regardait le ciel de feu de ce même œil pâle, étonné et vague qu'elle promenait sur les visages.

Tous les hommes, qui causaient plus loin, se rapprochèrent ; et Cachelin, saisissant sa petite-fille, l'éleva au bout de ses bras comme s'il eût voulu la porter dans le firmament. Elle se profilait sur le fond brillant de l'horizon avec sa longue robe blanche qui tombait jusqu'à terre.

Et le grand-père s'écria : « Voilà ce qu'il y a de meilleur au monde, n'est-ce pas, père Savon ? »

Et le vieux ne répondit pas, n'ayant rien à dire, ou, peut-être, pensant trop de choses.

Un domestique ouvrit la porte du perron, en annonçant : « Madame est servie ! »

GUY DE MAUPASSANT.

---

---

# L'ÉTOILE

---

Dans le ciel transparent que le couchant colore,  
Une étoile paraît, timide et seule encore,  
Comme un œil scintillant aux portes de la nuit.  
Seul moi-même, suivant le hasard de mon rêve,  
Assis sur un rocher au-dessus de la grève,  
Je regarde, songeur, ce point fixe qui luit.

Et je me dis : « Combien avant moi, d'autres hommes,  
Depuis les premiers temps de ce monde où nous sommes,  
Près de la même grève ont rêvé, soucieux ;  
Vers ce même astre clair qui, sur l'horizon rose,  
Ainsi qu'un clou d'argent étincelle et se pose,  
Combien d'autres mortels ont élevé les yeux ?

Quel était donc leur but en fixant cette étoile ?  
Espéraient-ils jamais percer le sombre voile  
Qui d'un monde inconnu nous cache la clarté ?  
Vermisseaux inquiets s'agitant sur la terre,  
Voulaient-ils arracher à l'astre le mystère  
Envable et lointain de sa placidité ?

N'était-ce pas plutôt dans ces moments d'ivresse  
Où tout l'être exalté débordé de tendresse,  
Que leurs regards montaient vers la pâle lueur ?  
Ne la prenaient-ils pas pour douce confidente  
De leurs espoirs comblés, et, d'une voix ardente,  
Ne lui contaient-ils pas l'histoire de leur cœur ?

Partez, envolé-*vous* vers les profondes voûtes,  
Tristesses et bonheurs, espérances et doutes,  
Grandiose soupir de ce monde anxieux !  
De tout temps, isolé dans sa faiblesse extrême,  
L'homme chercha là-haut comme un autre lui-même :  
La joie et la douleur font regarder les cieux.

Jacques NORMAND.

---

# LE ROMAN D'EDISON <sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

---

Le laboratoire de Menlo-Park et le cottage où Edison a établi sa résidence méritent une description particulière.

Menlo-Park est une petite station du *chemin de fer de Pennsylvanie*, située à une heure de New-York. Le village, ou plutôt le hameau, bâti sur un coteau qui domine la voie ferrée, se compose d'une douzaine de cottages assez coquets.

Le pays est riant, verdoyant et tranquille. Edison y a fait construire, presque au sommet du coteau, au milieu d'un terrain clos par une haie verte, un bâtiment rectangulaire, élevé d'un seul étage, long de trente-cinq mètres environ, et large de dix. La construction est en bois, comme la plus grande partie des cottages américains.

C'est là qu'il travaille. Sa maison d'habitation, son *home*, est à peu de distance. Voici la disposition et la distribution de cette manufacture mécanique.

Au rez-de-chaussée se trouve la machine à vapeur, qui distribue la force motrice dans tout l'atelier. On y voit une collection d'outils de toute nature, au moyen desquels on peut travailler instantanément toutes les matières connues. Une escouade d'habiles mécaniciens exécute, sur les indications du maître, des travaux variés à l'infini, et dont lui seul connaît le but et la portée. Là, encore, se trouve la collection des dessins et des plans, et le cabinet des dessinateurs.

Le premier étage, qui ne forme qu'une seule et immense pièce, sert de laboratoire particulier à Edison. C'est là qu'il se tient et qu'il reçoit les visiteurs. Les murailles de cette grande salle sont garnies, depuis le plancher jusqu'au plafond, de rayons, où sont rangés d'innombrables flacons, des bocaux, des vases, des

(1) Voir le numéro du 25 août 1890.

boîtes, des paquets contenant des échantillons de toutes les substances connues : minéraux, métaux, sels, acides, etc., etc., avec une grande quantité de menus outils et de petits appareils. Des tables, espacées de distance en distance, supportent des batteries électriques, des électro-aimants, des appareils de toutes formes.

Le plancher est parsemé d'objets qui n'ont pas trouvé place sur les tables. Des fils métalliques se croisent au plafond et viennent se fixer à des appareils électriques prêts à fonctionner.

Dans ce vaste laboratoire travaillent des préparateurs, appartenant à diverses spécialités industrielles ou scientifiques, occupés à suivre des expériences, commencées souvent depuis plusieurs mois. Il y a là des chimistes, des physiciens, des électriciens, des mécaniciens, et jusqu'à un mathématicien chargé de réduire algébriquement certaines expériences et d'en donner la formule mathématique. Quelques aides, d'une moins haute capacité, exécutent des travaux manuels.

La *Compagnie de l'Union des Télégraphes de l'Ouest* paye à Edison cent dollars par semaine, pour avoir le droit de lui acheter ses inventions concernant l'électricité, à un prix fixé par arbitres. Si la Compagnie renonce à exploiter cette invention, Edison a le droit d'en tirer parti pour son compte. C'est ainsi qu'il est resté propriétaire de son invention de la *plume électrique*, et qu'il a donné au colonel Gouraud la mission de populariser en Europe son phonographe.

Tout le monde connaît le merveilleux appareil d'Edison qui a pour nom le « phonographe », et qui recueille, inscrit et répète la voix parlée. C'est l'invention propre du physicien de New-York. Chacun est d'accord sur ce point.

La part qu'il a prise à la création de l'éclairage électrique est moins bien connue. Nous allons essayer de la fixer avec précision.

C'est en 1878 qu'Edison commença à s'occuper de la question de l'éclairage électrique.

A cette époque, on avait abordé, en Europe, avec un certain succès, le problème de l'éclairage électrique par incandescence; on avait exécuté de petites lampes électriques composées d'un filament de charbon enfermé dans une cloche de verre privée d'air. Les physiciens Lodyguine et Bouliguine avaient créé ce qu'on appelait alors les *lampes russes*; mais cette invention se débattait au milieu de toutes sortes de difficultés, et on désespé-

rait de triompher de ces obstacles, lorsque Thomas Edison eut connaissance de cette affaire. Ce fut pendant un voyage aux montagnes Rocheuses, accompli en 1878<sup>8</sup>, en compagnie du physicien américain John Draper, qu'Edison reçut de ce dernier le conseil de s'occuper de l'éclairage électrique.

Le sujet était assez complexe et quelque peu embrouillé, par suite des échecs répétés de beaucoup d'inventeurs, qui avaient essayé de tirer parti de l'incandescence électrique d'un corps, charbon ou métal, pour constituer un agent d'éclairage. Edison résolut de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes. En d'autres termes, il posa le problème dans toute son étendue et avec toutes ses conséquences. Il voulut obtenir avec la lumière électrique tout ce que donne le gaz, c'est-à-dire une lumière d'intensité constante, facile à manier, pouvant se placer partout, en petites unités, et d'un pouvoir éclairant médiocre, équivalant à environ deux lampes Carcel, pouvant enfin se distribuer, par des canaux conducteurs, tout comme le gaz d'éclairage.

Ce programme, vaste autant que difficile, Edison parvint à le remplir. Nous allons dire comment ce résultat fut atteint.

Les substances qui avaient été essayées avec quelque succès, jusque-là, pour composer le filament de charbon qui devient lumineux par le passage du courant électrique, étaient au nombre de deux, le platine et le charbon.

Edison s'occupa d'abord de constituer une lampe électrique avec le platine. Le platine est assez ductile pour se réduire en fils aussi minces qu'on le désire, et ces fils peuvent s'enrouler de toute manière, sans se briser. Il prit un fil de platine qu'il contourna en spirale, ainsi que l'avaient fait avant lui les inventeurs de ce que nous avons appelé les *lampes russes*, et il enferma ce fil de platine dans une ampoule en verre, de la forme et de la grosseur d'une petite poire. Le bas de cette espèce d'ampoule était fermé par une masse de plâtre, que traversaient les deux conducteurs du courant électrique.

Il fallait faire le vide dans cette petite ampoule, et c'est là que commençait la difficulté. Les prédécesseurs d'Edison, W. Starr, M. de Changy et les physiciens russes, avaient fait usage de la machine pneumatique ; mais ils n'avaient obtenu ainsi qu'un vide insuffisant. Il n'y a qu'un vide parfait : c'est le vide barométrique. Déjà le physicien américain W. Starr avait essayé d'employer le vide du baromètre, pour fabriquer de petites

lampes de platine ; mais cette manipulation, faite en grand, avait été pour lui impossible, et il avait été forcé de l'abandonner.

Il y a aujourd'hui dans les laboratoires de chimie un appareil, la *pompe à mercure de Sprengel*, qui réalise d'une façon très simple le vide du baromètre. Dans cet appareil on fait tomber du mercure dans un tube ; le mercure chasse l'air, puis il s'écoule, et laisse derrière lui un espace absolument vide. Edison employa la *pompe de Sprengel* pour opérer le vide dans ses petites poires de verre.

Cette opération ne se fit pas, néanmoins, sans de grandes difficultés au début. Il fallait verser le mercure à la main, et comme on opérait dans des pièces chauffées à de hautes températures, qui allaient jusqu'à  $+ 45^{\circ}$ , les vapeurs mercurielles se répandaient dans le laboratoire. Edison faillit être empoisonné par ces dangereuses émanations, et il en arriva autant à ses principaux collaborateurs, notamment à MM. Batchelor et Moser, qui furent plus tard ses représentants à Paris.

Un troisième compagnon de travail, Ségador, fut encore plus affecté que les autres par les vapeurs mercurielles. Il demeura plusieurs jours entre la vie et la mort. Ségador était un botaniste espagnol. Son intime amitié avec Edison le poussait à participer ou à assister à toutes ses recherches. Au lieu d'étudier les plantes au sein de la nature, en plein bois, dans les champs ou les prés, il avait eu le courage de s'enfermer, avec son ami, dans une véritable atmosphère mercurielle. Pauvre Ségador !

Par l'action du vide, un effet très curieux se produisit sur le platine. On reconnut ce fait singulier, que J.-B. Dumas découvrait en France, à la même époque, dans le cours d'autres recherches, que le platine renferme des gaz, lesquels s'échappent par l'action du vide. On constata ensuite que, sur le platine, déjà modifié par la perte des gaz qu'il retenait, le passage du courant électrique, continué quelque temps, produit la plus singulière modification physique ; à ce point qu'on le prendrait pour un métal nouveau. Il devient prodigieusement dur, extrêmement élastique, et aussi facile à polir que l'argent. Enfin, il n'entre en fusion qu'à une température supérieure au point de fusion du platine ordinaire.

Cependant, en dépit de ces importantes modifications physiques, il arrivait encore souvent que le platine entraît en fusion, par l'action du courant électrique. Edison espéra prévenir cet

accident funeste en recouvrant le fil, au moyen d'un pinceau, d'une mince couche d'un oxyde métallique. Tous les oxydes métalliques depuis les plus usuels, tels que la magnésie, la chaux et l'oxyde de zinc, jusqu'aux plus rares, tels que les oxydes de glycénium, de zirconium, et même de thorium, furent essayés, sans succès.

Une anecdote assez significative se rattache à l'expérience qu'Edison voulut faire avec l'oxyde de thorium.

Ce métal, rarissime, n'existe dans les laboratoires qu'à l'état d'échantillon. On ne le trouve pas dans le commerce, et, pour s'en procurer une certaine quantité, Edison dut s'adresser au plus célèbre des minéralogistes du Nouveau-Monde. L'illustre savant lui répondit, non sans quelque intention ironique, qu'il ne demanderait pas mieux que de lui envoyer du thorium, pour des milliers de lampes, mais qu'il n'en existait pas dix grammes dans tous les États-Unis!

Au reçu de cette réponse, Edison fait venir M. Moser et lui dit :

« Le thorium existe dans la *monazite*, minéral de la Caroline du Nord, où il est mêlé aux mines d'or que l'on exploite dans ce pays. Vous allez partir tout de suite. Vous ne regarderez pas à la dépense : voici une lettre de crédit. Vous me rapporterez, le plus tôt possible, 50 kilogrammes de *monazite*. »

Trois jours après, M. Moser arrivait dans la Caroline du Nord, à la tête de vingt ouvriers, qu'il faisait travailler aussitôt aux mines d'or. Les vingt ouvriers étaient largement payés ; ils gardaient pour eux toutes les pépites d'or qu'ils recueillaient, et remettaient seulement à M. Moser les petits cristaux de *monazite* qu'ils avaient trouvés. Quelques semaines après, M. Moser revenait à Menlo-Park avec 50 kilogrammes de *monazite*.

Le jour même, Edison commençait à expérimenter cette substance, qui, malheureusement, comme il vient d'être dit, ne donna pas de bons résultats ; et en même temps il s'empressait d'adresser un kilogramme de ce minéral à l'illustre savant qui lui avait déclaré qu'il n'existait pas dix grammes de thorium dans tous les États-Unis!

Dans le minéral de platine, on trouve d'autres métaux, le palladium, le rhodium, l'osmium, l'iridium, le ruthénium. L'un de ces métaux, le rhodium, est moins fusible que le platine. Edison essaya de l'employer au lieu du platine, mais le résultat ne fut pas meilleur. Il dut se contenter du platine.

La forme définitive de la lampe qu'il adopta se réduisait donc à une ampoule de verre, contenant un filament de platine tourné en spirale et en rapport avec un courant électrique.

Cette lampe à incandescence, dont le brevet français porte la date de 1879, n'était pourtant qu'un demi-succès.

Edison sentait bien qu'il n'avait pas encore touché le but qu'il visait. Il songea donc à reprendre les essais que beaucoup d'inventeurs avaient faits avant lui, avec le charbon, comme conducteur incandescent. Il se demanda si, en traitant le charbon comme il traitait le platine, il ne parviendrait pas à lui donner la qualité exceptionnelle de ductilité qu'il avait réussi à communiquer à ce métal. Le charbon étant absolument infusible et d'un pouvoir rayonnant supérieur à celui du platine, la substitution du charbon au platine devait présenter toutes sortes d'avantages.

Une fois mis sur cette voie, l'inventeur américain ne la quitta plus, et elle devait le conduire au succès.

La première difficulté, c'était d'obtenir le charbon à l'état de filaments aussi minces que les fils de platine, assez flexibles pour être tournés en spirale, et assez fermes pour conserver la forme qu'ils auraient reçue.

Pendant que cette idée préoccupait Edison, le hasard lui mit littéralement dans les mains la solution qu'il cherchait. Ayant allumé sa cigarette avec un morceau de papier fortement roulé et pressé, il remarqua que le charbon de ce papier resté dans sa main était une mince spirale, fragile sans doute, mais qui se maintenait quelque temps. Or, qu'était-ce que ce charbon ? Il provenait d'une matière végétale. Il manquait encore de la ténacité et de l'élasticité suffisantes, mais on pouvait chercher des matières végétales capables de donner un charbon ayant les propriétés désirées.

Suivant sa méthode d'expérimentation à outrance, Edison commença par étudier les charbons végétaux de toute origine. Il prit du charbon provenant de toutes les essences de bois, des charbons obtenus par la combustion, opérée en vases clos, de toutes les graminées ; des tiges de toutes les plantes herbacées, annuelles ou vivaces ; des stipes de toutes les variétés de palmiers. D'autre part, il fit étudier, au même point de vue, par ses aides, les charbons de toutes les sortes de papier.

Le meilleur résultat fut fourni par le charbon d'un papier spécial, qu'il avait fait fabriquer tout exprès avec un coton qui se

récolte dans certaines îles, situées près de Charleston. Ce charbon, traité comme le platine, pour le débarrasser des gaz qu'il contient, jouit de toute l'élasticité voulue pour donner un filament éclairant. Il n'avait qu'un défaut : sa lumière était sujette à des variations d'éclat.

A force de réflexions, Edison trouva l'explication de ce défaut. Le papier est une matière feutrée, c'est-à-dire composée de fibres, inégalement distribuées, tantôt accumulées, tantôt disséminées. Les fibres qui composaient la matière végétale ayant servi à donner la pâte du papier étaient entières en certains points, coupées en d'autres. A travers cette masse hétérogène, le courant électrique rencontrait des résistances inégales. La lumière émise par ce courant devait donc varier d'éclat en traversant cette masse. Au contraire, avec le charbon provenant de la calcination du bois, la trace des fibres naturelles s'étant conservée, malgré l'action du feu, le travail géométrique de la nature qui a tracé les fibres parallèles dans la substance ligneuse, persiste, et le courant électrique parcourt un sillon toujours homogène.

De cette remarque subtile, Edison conclut qu'il fallait abandonner le charbon provenant du papier, et concentrer ses recherches sur le charbon provenant du bois.

Bien que peu admirateur des œuvres de la nature, Edison dut, ce jour-là, reconnaître que la mécanique humaine doit quelquefois s'incliner devant la mécanique sortie des mains de Dieu.

Une fois la résolution prise d'adopter le bois carbonisé, comme conducteur des lampes à incandescence, Edison s'occupa de réunir tous les bois, toutes les fibres végétales de chaque pays du globe. Il expédia des voyageurs en Chine, au Japon, aux Indes et au Brésil. Un botaniste européen, Brennam, qui avait accompagné le célèbre naturaliste suisse Agassiz, dans son grand voyage scientifique au Brésil, fut chargé de retourner dans les mêmes forêts, pour y recueillir des plantes inconnues, ou n'existant que dans les herbiers. Enfin, il pria son ami, le botaniste espagnol Ségador, de parcourir le sud des États-Unis et les Antilles.

Ségador, quoique faible et malade, commença son voyage, empressé de concourir à l'œuvre de son ami. Mais, en débarquant à La Havane, il fut attaqué de la fièvre jaune et mourut. Il n'avait échappé aux vapeurs meurtrières du laboratoire d'Edison que pour succomber aux fatigues d'un voyage. Quand cette nouvelle parvint à Menlo-Park, il y eut bien des regrets et des tristesses pour

cette intéressante victime de la science, du travail et de l'amitié.

Grâce aux envois des voyageurs, des montagnes de bois ou de plantes s'accumulèrent bientôt dans le laboratoire d'Edison. Tout fut expérimenté, et par des éliminations successives, on arriva à donner la préférence à la fibre du bambou.

Mais il y a bien des variétés de bambous, et il fallait choisir la plus avantageuse. M. Moser fut envoyé en Chine, pour parcourir les diverses fabriques où l'on travaille le bambou, et visiter les plantations des ce roseau gigantesque. M. Moser recueillit jusqu'à des échantillons de vieux morceaux de bambous ayant servi à la construction de maisons plusieurs fois centenaires. La variété du bambou qui fut reconnue la meilleure est très commune au Japon; de sorte que l'on n'aura jamais la crainte d'en manquer. Ce qui a fait donner la préférence au bambou, pour l'application qui nous occupe, c'est la parfaite régularité de ses fibres, et la facilité avec laquelle on peut tailler en un mince fil le chaume de cette plante. Le fil ne doit présenter, en effet, qu'une épaisseur d'un cinquième de millimètre. Le travail de division du bambou s'exécute à la mécanique, avec une promptitude merveilleuse. Au lieu de la forme en spirale qu'il donnait primitivement au fil de platine, Edison taille le filament de bambou en fer à cheval allongé, car le charbon du bambou lui-même ne se laisserait pas rouler en spirale aussi facilement que le platine.

Voici donc comment, à l'usine de Menlo-Park, on prépare les filaments de charbon, au moyen du bambou.

Une machine divise les tiges végétales en baguettes de moins d'un millimètre d'épaisseur et de 12 centimètres de longueur. On recourbe chacune de ces baguettes, de manière à lui donner la forme d'un U allongé, et on l'introduit dans un petit creuset en fer, sillonné, le long de sa paroi intérieure, d'une rainure pour recevoir le filament végétal. On dispose 500 ou 1,000 de ces creusets de fer dans un four, que l'on chauffe rapidement. Le bambou étant carbonisé, on retire de chaque creuset un fil de charbon, de la grosseur d'un crin de cheval.

Pour assujettir ce filament de charbon dans la cloche de verre qui doit le renfermer, on a préparé d'avance une sorte de bouchon de plâtre, qui ferme très exactement la cloche, et qui est lui-même traversé par deux fils de platine, destinés à amener le courant électrique au filament de charbon. On attache les deux bouts de ce filament aux deux conducteurs de platine; on soude

la cloche de verre à son support de plâtre, et la cloche est ainsi prête à être soumise à l'opération qui doit en expulser l'air.

La cloche est munie, à son sommet, d'un petit tube ouvert. On fixe ce petit tube ouvert sur la pompe pneumatique qui doit extraire l'air de cette petite capacité.

Cette pompe pneumatique, c'est, comme nous l'avons dit, celle de Sprengel, dans laquelle le mercure, en tombant dans un espace limité d'air, remplit un récipient de plus de 76 centimètres de hauteur, équivalant à la pression atmosphérique, chasse l'air de ce récipient, et laisse derrière lui le vide. C'est dans la partie de l'appareil où le vide sera fait que l'on place la petite cloche. Le mercure tombe dans le récipient, et l'air de la cloche est expulsé.

Il y a, à Menlo-Park, 500 pompes de Sprengel, qui, heureusement modifiées par Edison, fonctionnent seules, sans l'emploi d'aucun ouvrier, et sans produire aucune émanation de vapeurs de mercure. Elles ne se révèlent que par la chute du mercure, qui tombe avec un bruit de grêle.

Le vide étant bien opéré, il ne reste qu'à fermer l'ampoule de verre, pour qu'elle demeure vide d'air. Un jet de flamme du chalumeau, dirigé sur le petit tube qui a été ménagé au sommet de la cloche, fait fondre le verre, et la cloche est hermétiquement close.

Telle est la *lampe électrique à conducteur de charbon*, que nous devons à Edison, et pour laquelle le physicien de Menlo-Park a mis à profit les travaux de tous ses devanciers.

Le mérite d'Edison ne réside pas, en effet, dans la construction de la lampe à *courant continu et à conducteur de charbon*, connue avant lui. Ce qu'on lui doit particulièrement, c'est la série de dispositions qu'il a imaginées, pour généraliser et rendre pratique ce mode d'éclairage. Tout n'est pas terminé, en effet, quand on a construit une lampe électrique donnant une bonne lumière et revenant à un prix modique. Il faut fournir à cette lampe le courant électrique qui doit l'illuminer. On ne saurait exiger de chaque particulier qu'il installe dans sa maison une machine à vapeur et une machine génératrice d'électricité, pas plus qu'on ne voudrait installer chez soi une usine pour la préparation du gaz. Il faut donc alimenter cette lampe d'électricité d'une façon indépendante du consommateur. Il faut que le particulier n'ait qu'à tourner un robinet, pour avoir de la lumière, absolument comme il fait avec le gaz.

C'est d'après ces considérations qu'Edison aborda le problème

suivant : Produire de l'électricité dans une usine centrale, et la transporter au lieu de consommation, au moyen d'une canalisation souterraine. Ce problème, il en donna la solution complète en créant à New-York la première *usine centrale d'électricité*, sur le modèle de laquelle on a établi ensuite les usines centrales qui fonctionnent actuellement à Paris et dans toutes les capitales de l'Europe.

Les lampes Edison, telles que nous venons de les décrire, apparurent, pour la première fois, en Europe, en 1881. Elles figuraient au nombre des plus intéressantes nouveautés de l'Exposition internationale d'Électricité de 1881, qui a été l'un des événements scientifiques les plus importants de notre siècle, car elle révéla aux savants, comme au vulgaire, les progrès extraordinaires qu'avaient faits, dans un bref intervalle, les applications de l'électricité.

Jusque-là, la découverte de l'éclairage électrique par incandescence avait été soumise à toutes sortes de contestations et de doutes. Quelle ne fut pas la surprise, et bientôt l'admiration des exposants voisins, lorsqu'ils virent les représentants de M. Edison faire toute une installation d'éclairage électrique par incandescence, à laquelle rien ne manquait. Machines à vapeur, machines dynamo-électriques, lampes et lustres de toutes sortes, appliques et supports, commutateurs spéciaux, boîtes de jonction, coupe-circuits, régulateurs de courants, compteurs d'électricité pour les abonnés, tout cela était rassemblé et mis en place, avec le cachet des appareils définitifs, comme s'il se fût agi d'une distribution et d'une installation de gaz d'éclairage. M. Edison ne s'était pas borné, en effet, à fabriquer, après d'autres constructeurs, une lampe à incandescence, et à choisir une bonne machine dynamo-électrique. Il avait étudié et combiné tous les appareils accessoires qui se rattachent à l'éclairage électrique, lequel pouvait être immédiatement installé et desservi. Il était allé jusqu'à créer à New-York, ainsi qu'il est dit plus haut, une usine centrale d'électricité, dont les plans figuraient à l'Exposition de 1881.

C'est à partir de ce moment que la lumière électrique par incandescence put, non seulement se poser en face de l'éclairage par l'arc voltaïque et la bougie Jablochkoff, mais encore se présenter en concurrence avec le gaz.

C'est après cette époque et selon les procédés généraux dus

à Edison que se sont créées les sociétés Gramme, Sauter-Lemonnier, Bréguet, *Compagnie Lyonnaise*, Anatole Gérard, etc., en France, et à l'étranger les sociétés électriques de Berlin, de Milan, de Londres, etc. Mais, en 1881, tout était encore à créer en Europe, pour l'exploitation industrielle de la lumière par incandescence. C'est là un fait indéniable, que ne saurait manquer de faire ressortir l'historien des sciences et de l'industrie contemporaine.

A l'Exposition universelle de 1889, dont nous sortons à peine, les appareils d'éclairage électrique de la *Société Edison* n'attiraient pas grande attention, en raison des nombreuses installations semblables faites par ses concurrents et rivaux. Ce qui excitait l'admiration générale, c'était, on s'en souvient, le nouveau phonographe Edison. L'inventeur de ce merveilleux appareil, créé dix ans auparavant, avait encore perfectionné son mécanisme, et la foule ne cessait de se presser autour du démonstrateur, qui faisait sortir du cylindre de cire, tourné par un moteur électrique, des paroles, des chants, ou de la musique.

Nous terminons ici cette rapide esquisse de la vie et des travaux d'Edison. On sait de quels solennels témoignages d'admiration la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont entouré le physicien américain, lorsqu'il est venu faire, pour la première fois, sa visite à l'Europe. Si l'on compare les hommages publics qui lui furent rendus, pendant l'Exposition universelle de 1889, par les chefs de notre gouvernement et par la municipalité parisienne, avec la modeste origine et les humbles débuts du fils du brocanteur de Port-Huron, de l'homme d'équipe du chemin de fer du Canada, on trouvera suffisamment justifié le titre que nous avons donné à cette notice: *Le Roman d'Edison*.

Louis FIGUIER

---

---

---

# SŒUR PHILOMÈNE <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## IV

La sœur Philomène était entrée à l'hôpital avec un grand trouble. Elle avait vécu longtemps à l'avance avec cette idée d'hôpital, espérant par l'habitude se familiariser avec elle; mais cette idée était devenue une obsession qui l'avait remplie de terreurs. De jour en jour, elle s'était sentie moins forte contre ces pensées, ces images poignantes qui assaillent le cœur du passant devant un grand mur d'hôpital troué de petites fenêtres. Son imagination, travaillant dans l'inconnu, se grossissait à elle-même l'horreur qui devait être là. Elle présentait avec les yeux je ne sais quoi de pareil à ces planches d'anatomie coloriées qu'elle avait vues, étant enfant, quelque part, dans le quartier latin. Et dans le vague des choses, elle se créait, malgré elle, un idéal d'épouvante.

Un souffle lui passa sur les tempes et sur les pommettes en entrant pour la première fois dans la salle où elle devait faire son service de sœur. Elle aperçut sur les poêles les pointes de fer à attiser le feu : elle les prit pour des fers à cautériser. Elle croyait qu'elle allait voir des instruments d'acier tachés de taches épouvantables, des morceaux de vivants, tout ce qu'on rêve, en frissonnant, de la chirurgie à l'œuvre!

Elle ne vit rien de cela, mais des lits blancs, des rideaux blancs, du linge blanc. Il y avait partout la propreté, charmante à l'œil, d'une chambre de jeune fille. Sous le pied nu du frotteur, le car-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août 1890.

reau luisait. Les malades avaient sur les oreillers des poses tranquilles. Un joli jour d'automne presque rose se balançait dans la blancheur matinale des lits et dans les transparences des fonds. Des lumières jouaient sur le cuivre rouge des plats brillants et nets, ou dormaient sur l'étain clair des brocs et des fontaines. Les rires d'internes mettaient dans la salle un écho de jeunesse. La convalescence babillait à demi-voix dans les lits murmurants. Et dans toute la salle, il y avait tant de clarté, tant de paix et tant d'ordre, le voile était si habilement jeté sur les misères et l'ordure de tous ces corps, sur le martyre de tant de douleurs, la toilette de l'horreur était si bien faite, la souffrance était si calme, l'agonie faisait si peu de bruit, que la sœur fut tout étonnée d'être rassurée et calmée par la réalité. Elle eut un sentiment de délirance, de confiance, de joie ; elle se crut sauvée des terreurs de son imagination, elle fut presque fière de se trouver plus forte qu'elle ne l'avait espéré.

Elle redoutait beaucoup de voir un mort. Elle en vit un qui venait de mourir. Il avait les deux mains étendues et posées à plat sur le lit. Un tricot brun mal boutonné s'ouvrait sur sa poitrine. Deux oreillers lui soulevaient le corps ; sa tête, un peu sur le côté, se renversait en arrière. On voyait le dessous de son cou, une barbe forte et noire, un nez pincé, des yeux creux. Autour de sa tête, ses cheveux plaquaient à l'oreille comme des cheveux en sueur. Sa bouche béante était restée toute grande ouverte, dans une aspiration suprême : la vie semblait l'avoir forcée pour en sortir. Il était là tout chaud, et déjà enveloppé et raidi dans le suaire invisible de la mort... La sœur regarda : elle resta, pour s'éprouver, longtemps à regarder : elle ne sentit pas plus d'émotion devant ce cadavre que devant une cire.

Elle se soutint pendant quelques jours dans cet état de fermeté naturelle et de courage sans effort. C'était une grande surprise et un grand contentement pour elle d'échapper si facilement à la lâcheté de ses sens, aux défaillances qu'elle avait redoutées. Elle commençait à se croire aguerrie déjà, lorsque, regardant un soir une malade qui dormait toute pâle, le cœur lui manqua : elle fut obligée de se retenir à la colonnette du lit pour ne pas tomber. Jusque-là, par la volonté, par l'application de toutes ses forces à son rôle, à sa tâche de dévouement, elle s'était dérobée à l'impression et au contre-coup de ce qu'elle voyait. L'heure était venue où toutes les émotions, amassées en elle à son insu, écla-

taient sans motif. Elle céda à un malaise indéfini, à l'ébranlement de toutes les secousses qu'elle n'avait pas perçues sur le moment. Ses nerfs, tenus par le spectacle de l'hôpital dans une irritation continue, avaient un jeu fébrile, une sensibilité agacée et malade, et certains bruits, comme la chute d'un globelet d'étain, lui donnaient un tressaillement douloureux.

Puis elle voyait tous les jours un peu plus de ce que l'hôpital cache si admirablement aux premiers regards. Les têtes des jeunes étudiants penchés à la visite sur un lit n'étaient pas quelquefois si rapprochées que son œil, malgré elle, ne passât au travers, et ne touchât, sur un membre entrevu, une plaie nue et vive. La mort, elle la croisait à toute heure dans cette affreuse boîte brune, portée par deux infirmiers, qui voile le cadavre et donne la terreur du mystère à l'horreur de la mort. Toutes sortes d'objets, dont le sens lui échappait aux premiers temps, prenaient pour elle une signification qui s'emparait de sa pensée au passage. Elle ne pouvait les rencontrer de l'œil, sans y trouver un souvenir qui lui faisait peur, une image qui lui faisait mal. Les choses évoquaient l'ombre des souffrances qu'elles avaient touchées. Elle revoyait sur le brancard de bois renversé en l'air dans l'antichambre, à l'entrée de la salle, ces femmes que presque chaque jour le brancard emportait pâles à la salle des opérations et rapportait plus pâles. Tout alors lui parlant et allant jusqu'au fond de ses entrailles, elle éprouvait un serrement sous les côtes, et elle se sentait les jambes à la fois molles et légères, avec un froid dans les os descendant de la rotule au bout de l'orteil.

Au haut du large escalier tournant qu'elle montait et descendait si souvent pour aller à la salle Sainte-Thérèse et pour en sortir, il y avait un grand palier, et sur ce palier un mur contre lequel il lui fallait passer. Quand sa robe le frôlait, elle était prise d'épouvante, comme un enfant la nuit. C'était pourtant un mur comme tous les autres, un mur qui n'avait même point, comme d'autres murs de l'hôpital, ces traces brunes, laissées par une main sanglante au passage : mais derrière, la sœur le savait, était l'amphithéâtre...

## V

L'hôpital, les salles, les lits devinrent bientôt pour elle pareils à ce mur : ce que ses yeux ne voyaient pas, sa pensée croyait le voir. Son imagination passait derrière les rideaux, entrait sous les draps. On eût dit une seconde vue abominable que les voiles irritaient sans pouvoir l'arrêter. Il arrivait que sous le tourment de ces perceptions incessantes, des larmes tout à coup lui montaient aux yeux, des larmes qu'elle refoulait et qui lui revenaient un moment après. Des scènes banales, les incidents les plus vulgaires de la vie d'hôpital, des bruits, des spectacles sans le moindre effet dramatique, la faisaient tomber à l'improviste dans la demi-défaillance qui précède l'évanouissement. Un rien suffisait pour lui faire monter ces larmes aux yeux, ces faiblesses au cœur : dans sa sensibilité, à bout de courage et qui ne pouvait plus se contenir, c'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

L'émotion retombait sur son corps en une fatigue qui le brisait comme une nuit de jeu brise le corps d'un joueur. Ses sens avaient des instants de lassitude où ils se dérobaient sous elle ; et un tel accablement s'emparait de sa volonté physique, qu'il y avait des moments où elle était prête à crier : *Assez ! assez pour aujourd'hui !* Mais aussitôt elle se mettait à remuer, à marcher, à aller, à agir. Elle s'agitait en se donnant un prétexte ; elle faisait quelque service qu'elle n'avait pas besoin de faire, et ses forces ainsi reconquises recommençaient à lui obéir et à la servir.

Le soir, quand elle n'était pas de garde la nuit à l'hôpital, elle rentrait à la communauté avec la tête vide, la pensée lourde, inerte, incapable d'application et de mouvement. Elle avait peine à suivre le sens de ses prières, à rassembler les mots qui les formaient. Il ne lui venait au cerveau que des idées machinales, un reflet presque matériel de ses sensations physiques. Ce n'étaient point des souvenirs, c'étaient des images qui repassaient devant elle, et auxquelles elle s'abandonnait dans une contemplation paresseuse et absorbée ; images d'une illusion étrange qui rapportaient sans pitié devant son regard la réalité toute vivante ! Elle voulait ne plus rien revoir,

elle priaït... Mais il lui revenait l'odeur, l'insupportable odeur que boivent les vêtements, qu'aspirent les pores de la peau : elle ne voyait plus l'hôpital, elle y était !

Elle fut longtemps à lutter, à souffrir ainsi, cherchant à se vaincre, élevant à Dieu ses souffrances et lui demandant chaque jour la constance de l'habitude.

## VI

Il est à l'hôpital, le matin, vers les dix heures, une heure que le bruit, le mouvement des allées et des venues, l'animation des malades, la vie des salles, font différente des autres heures, presque gaie. C'est comme une trêve dans la journée. La visite, le pansement, viennent de finir. La vue et la parole du médecin ont approché l'espérance de chaque lit ; la main habile et douce de l'interne a donné à la souffrance le soulagement de la bande nouvelle et de l'onguent frais. La consolation a touché les corps comme les âmes. La fille de garde, penchée en avant, traîne et emporte le linge maculé dans le grand drap auquel elle est attelée des deux mains par derrière. Entre chaque lit, la brosse met par terre des rayons clairs. Sur les oreillers renflés et blancs, les têtes reposent ; les visages s'apaisent et sourient, à demi ressuscités, avec un air de confiance, de calme, de coquetterie. Sur les chaises, à la tête des lits, les malades les plus valides s'habillent de côté, à demi tournées vers la fenêtre, heureuses et lasses comme à une première levée, lentes et s'arrêtant dans leur toilette, distraites et regardant vaguement devant elles. Et bientôt paraît à la porte de l'officine le grand panier plein de pains dorés et entiers où le couteau a marqué quatre parts, et aussi le petit chariot portant sur une serviette blanche le déjeuner de la salle.

C'était d'abord les bouillons que la sœur Philomène portait de malade en malade. Agile, elle allait d'un pas rapide d'un lit à un autre, tenant devant elle l'écuelle d'étain dont l'air lui chassait la fumée au visage. En une seconde, elle était à la tête du lit, à droite de la femme couchée. A celles-ci, elle laissait le bouillon à boire ; à d'autres plus faibles, et qui se soulevaient péniblement à sa vue, elle le faisait boire, tenant d'une main leur tête penchée et appuyée sur elle, tandis que de l'autre, allongée et tendue, elle leur levait et leur soutenait aux lèvres l'écuelle tiède

qui tremblait dans leurs doigts défaillants. Après les bouillons donnés, elle distribuait le pain plus vivement encore, avec une hâte plus empressée, plus légère, plus volante, qui enlevait son voile derrière elle et faisait battre sa robe contre les rideaux. Elle était à ce lit, et tout aussitôt à cet autre, ne faisant que passer. Vêtue de la capote grise, une convalescente la suivait ; cambrant sa taille dans les lignes carrées du lainage, elle portait les pains dans une grande nappe nouée à son cou par un gros nœud, et dont elle ramenait un bout devant elle par l'effort d'un seul bras dessiné à larges plis dans l'étoffe ample. A chaque lit, la convalescente entr'ouvrait la nappe à la main de la sœur qui prenait le morceau de pain pour chaque malade et le posait vite au pied du lit, sur la couverture. Venait le vin qu'une autre convalescente lui tendait dans un seau de bois ; et la sœur à chaque lit plongeait dans le seau la mesure d'étain la plus petite. Une fois, ou deux fois, ou trois fois, elle remplissait et versait la mesure dans la timbale, jetant les yeux, tout en versant, sur la feuille de papier attachée à sa manche, qui marquait pour chaque lit la portion de vin. Et le bruit du métal qu'elle posait sur les tables de nuit, suivant son pas, courait avec elle jusqu'au fond de la salle.

Après le vin, la sœur s'occupait à distribuer aux malades qui n'étaient pas encore au régime de la pleine convalescence, aux quatre portions, les aliments délicats sortant de l'ordinaire de l'hôpital : le poulet, les côtelettes, les confitures. La fille de salle, ou quelque femme qui pouvait se lever, l'aidait à ce service ; puis elle-même traînait et poussait le petit chariot roulant qui promenait devant les lits, en ne s'arrêtant que devant quelques-uns, la grande casserole de riz au lait, la terrine de pruneaux cuits, les quelques parts de bouilli si petites sur le grand plateau d'étain.

Pendant tout ce temps des distributions, une activité bienheureuse animait toute la personne de la sœur Philomène. Une force ailée donnait à sa grâce une allégresse ravissante ; et elle, belle de toute la bonté de son cœur, lorsque avec ses manches relevées pour sa besogne sur ses mains blanches, elle allait et venait ainsi, plaisantant doucement l'appétit des malades, riant avec leur faim, promettant à celle-ci de la recommander pour une portion, à celle-là, si elle était bien sage, de lui donner le lendemain une friandise, pensant à tout, et en causant, balayant,

de ses doigts, les miettes de pain glissées entre les draps.

C'était, pour la sœur Philomène, la belle heure de sa journée. Elle s'y oubliait, elle se retrempait à la joie et aux enchantements de cette fatigue si douce. Elle y puisait l'oubli de tout ce qui était laid, répugnant, redoutable autour d'elle. Et cette matinée lui remplissait si bien l'âme qu'elle en emportait souvent du courage pour tout le reste du jour.

## VII

Aux forces qu'elle tirait de cette heure et des distractions du matin, se joignaient d'autres forces plus vives et dont la source, étant en elle-même, se renouvelait sans tarir avec l'abondance providentielle des grâces d'état. Ces forces n'étaient autre chose qu'une bénédiction de son cœur, une illusion, l'illusion qui soutient, dans le premier noviciat des dégoûts de l'hôpital, les internes comme les sœurs. La sœur avait la foi de beaucoup faire contre la mort, de beaucoup faire pour la santé des malades. Elle avait cette confiance crédule et généreuse, ce bel enivrement de la charité que Dieu donne à tous ceux qui commencent à approcher la maladie, pour qu'ils puissent marcher, sans faiblir, jusqu'à l'habitude. La sœur Philomène croyait que la souffrance ne pourrait résister à ses soins, à sa vigilance, à la prévenance de ses attentions, à l'effort de toutes ses pensées, à la volonté de tout son être. Elle espérait faire des miracles en donnant sa vie aux malades, en veillant jusque sur leur sommeil, en rapportant leur état au médecin, en appelant à eux au moindre accident la visite et l'expérience de l'interne, en vérifiant et en leur donnant les médicaments elle-même, en faisant de leur guérison son idée fixe et l'occupation de chacune de ses minutes. Elle pensait aussi les arracher au mal en les entourant de ses tendresses : elle leur parlerait, elle leur sourirait, elle les reprendrait au désespoir, elle les soulèverait vers l'espérance ; elle serait une sœur au chevet des lits, elle serait la prière d'une mère aux pieds des agonies solitaires, sans famille et sans foyer : la mort ne viendrait pas chercher la vie entre ses bras !

C'était là un rêve dont le temps et la réalité lui montraient la

vanité. La sœur reconnut que la vie et la mort ne sont pas dans des mains humaines. Elle vit que l'heure suprême est inexorable, et qu'il n'est prières ni soins capables de forcer ou d'attendrir la nature. Et si son devoir de dévouement ne se rapetissa pas à ses yeux, sa mission lui apparut plus humble et plus modeste, bornée à l'allégement et au soulagement des souffrances humaines. Mais quand elle eut cette déception, quand la vérité lui apparut au bout de longs mois de lutttes et d'anxiété, l'affermissement était fait en elle ; elle n'avait plus besoin de l'appui ni du mensonge d'une illusion pour marcher droit et sans faiblesse dans son chemin. Les ardeurs, les élancements, l'irritabilité nerveuse de sa sensibilité, s'étaient usés dans l'effort de son premier zèle. La maladie, la mort, lui étaient devenues accoutumées, et n'avaient plus rien qui fit défaillir son regard, faiblir sa main, reculer son cœur. Tout ce qui lui restait de la femme, elle le sentit tout à coup vaincu et dompté au fond d'elle par la sœur ; et, forte dans sa robe comme dans une armure, elle se jeta à genoux dans le cabinet vitré où elle se tenait le jour au bout de la salle, et elle remercia Dieu avec un élan de joie.

Dès lors, elle eut une fermeté sereine, mais que l'habitude n'endurcit point. Sa douceur égale et inaltérable ne devint point banale : elle demeura tendre. Les malades recherchaient ses soins parce qu'elle s'approchait d'eux avec un air de compassion et d'intérêt répandu sur tout son visage. Ils l'aimaient pour son regard qui leur parlait, pour sa voix qui les touchait si délicatement. Ils l'aimaient parce qu'un peu d'émotion semblait encore trembler dans son dévouement.

## VIII

— Ah ! vraiment, vous avez eu tant de peine que cela à vous habituer à l'hôpital ! vous, un interne... un homme !

— Oui, on croit comme ça que ça ne nous coûte rien... Tenez ! moi, ma mère, et je ne suis pas le seul... j'ai été près de quinze mois, quand j'ai commencé mon internat, à être triste... mais là, à fond... et on en a toujours un petit reste... Si je vous disais que j'ai été plus de six mois sans pouvoir manger de bon cœur !

— Ah ! ça me fait plaisir, ce que vous me dites là... On est si honteuse de soi dans les commencements...

— Et puis nous... c'est encore plus horrible que vous. La première fois qu'on entame la peau d'un mort à la Clinique... je vous assure que cela fait un effet... ça vous retourne... Et les autopsies ! quand il faut fouiller dans tout cela !... et l'odeur qui entre dans les mains, et qu'on porte avec soi partout... Heureusement qu'il y a de la graine de moutarde pour se laver. Oui, c'est rude, allez ! les premiers temps... pour tout le monde. Ce matin précisément, nous avons eu une scène... Comme nous avons fait un peu de train l'autre jour à l'École, nous avons cru reconnaître un mouchard à la visite... un mouchard très bien du reste, très propre, un jeunet... une petite moustache noire... Nous l'avons poussé peu à peu contre un lit où il y avait un varioleux... et paf ! le monsieur a glissé tout de son long... alors nous avons dit : En voilà un !

Barnier, l'interne de la salle Sainte-Thérèse, causait ainsi avec la sœur Philomène. La sœur l'écoutait en le regardant dans l'ombre de la porte ouverte, au montant de laquelle il se tenait appuyé d'une épaule. Debout au milieu de son cabinet, elle était devant lui comme une lumière. Un flot de jour, entrant par les carreaux de la grande fenêtre, l'enveloppait tout entière et faisait éblouissante la blancheur de sa robe. De tous les côtés du cabinet, par les vitrages et les rideaux, le soleil lui revenait en lueurs et en reflets qui la baignaient. Et dans cette clarté qui l'entourait et l'inondait, son visage, caressé par les transparences de sa coiffe et de son voile, brillait comme entouré d'un nimbe. Son teint avait cette blancheur de transfiguration que le cloître donne parfois au teint des religieuses, cet éclat virginal et divin qui fait penser à la gloire d'un corps ressuscité. Et sur sa figure une santé céleste resplendissait.

— Vous me donnez du courage, reprit-elle après un moment de silence. Et comme sortant de ses réflexions : Ah ! vous regardez le livre que je lis... Justement je voulais vous demander... Il faudra que vous m'expliquiez beaucoup de choses...

— Ah ! très bien... c'est le *Manuel*... Mais tant que vous voudrez, ma mère, je suis à votre disposition.

— C'est qu'on a besoin de savoir... Il faut bien apprendre un peu de médecine, si on veut servir à quelque chose auprès des malades. Oh ! je ne veux plus être renvoyée comme l'autre jour... vous savez ?... où vous m'avez pris cette bande des mains...

— J'ai donc été bien brutal ?

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'en voulez encore.

— Mais non... puisque je vous en parle. Vous aviez peur pour moi, je sais bien... Mais maintenant, je suis brave... j'ai tant prié que la force m'est venue... Mettez-moi à l'épreuve, vous verrez...

## IX

Cette grande victoire, cette possession nouvelle où la sœur était d'elle-même, ne furent pas absolues tout d'abord. Elles ne lui restèrent pas sans lui être disputées. De temps en temps, elle était encore surprise à l'improviste par l'instinct de sentiments et la secousse d'impressions desquels elle se croyait délivrée ; et de dernières émotions lui donnèrent un dernier déchirement.

Descendant à la lingerie un matin, elle vit l'interne entrer dans la salle de consultation. Se rappelant qu'elle avait à lui demander la dose de sulfate de quinine à donner à une malade, elle pensa, au lieu de le faire appeler, à aller le trouver dans la salle où il était. Elle traversa la cour toute blanche de neige, en suivant la trace noire des pas qui faisaient, le long du ruisseau un peu dégelé, un petit sentier battu jusqu'au degré de la salle, et elle entra dans le cabinet de chirurgie.

Au jour de la fenêtre sans rideau, par dessus la barrière de bois qui fait faire queue aux malades, un vieillard montrait en ce moment à l'interne une grosseur formant un gros nœud sur son poignet maigre. C'était un pauvre petit vieillard tout ratainé par le froid dans un paletot lustré de misère dont il avait relevé le collet. De rares et longs cheveux blancs tombaient contre sa figure osseuse ; ses yeux caves n'étaient plus qu'une lueur. Il se tenait voûté, debout et humble, avec un chapeau qui lui tremblait dans la main. Lui-même tremblait comme un vieil arbre mort battu par un vent d'hiver. Barnier regarda le poignet du malade :

— Vous toussiez ! lui dit-il sans lever les yeux.

— Oui, monsieur, beaucoup, — répondit le vieillard avec une voix pareille à un souffle, éteinte et dolente, — mais c'est mon poignet qui me fait mal...

— C'est... c'est que nous ne pouvons pas vous recevoir. Il faut aller au parvis Notre-Dame. — Le vieillard ne disait rien, il re-

gardait l'interne. — Et demandez la médecine, pas la chirurgie, la médecine, — lui répéta l'interne, voyant qu'il semblait ne pas entendre.

— Mais c'est là que j'ai mal, reprit le vieillard de sa voix faible et sourde, en montrant son poignet.

— On vous guérira de ça, voyez-vous, en guérissant votre toux...

— Au parvis Notre-Dame, — cria presque à l'oreille du vieillard une grosse voix qui sortait d'épaisses moustaches, et qui se grossissait pour ne pas s'attendrir : c'était la voix du concierge de l'hôpital, planté derrière le vieillard, les mains derrière le dos.

La neige tombait à gros flocons : on la voyait tomber par la fenêtre. Le vieillard s'éloigna sans un mot, avec son chapeau à la main, toujours tremblant.

— Pauvre diable ! quel temps !... c'est loin, — dit le concierge en regardant la neige. — Il n'en a peut-être pas pour cinq jours...

L'interne s'était retourné vers un jeune homme qui se tenait à côté de lui :

— Oui, il y a comme ça des moments durs... Mais si je l'avais reçu, mon chef de service l'aurait renvoyé demain... C'est très difficile à placer, ces pauvres diables-là... C'est ce que nous appelons en terme d'hôpital une *patraque*... Si nous recevions tous les phthisiques... Paris est une ville qui use tant !... nous n'aurions plus de place pour les autres, pour ceux qu'on peut guérir... Et voyant que la sœur attendait pour lui parler : — Vous désirez, ma mère ?

— Je ne sais plus... — balbutia la sœur ; et elle s'enfuit.

## X

— Madame Un !

— Madame Six !

— Madame Onze ! Écoutez-donc un peu que je vous dise...

Les malades, dans la salle Sainte-Thérèse, s'appelaient par leurs numéros de lit, se répondaient, parlaient et bavardaient. Presque toutes étaient dans leur lit. Sept à huit, à leur première levée, se tenaient sur la chaise de leur chevet. Quelques-

unes faisaient à petits pas une promenade dans la salle. L'une, assise à l'un des bouts de la grande table, écrivait sous la dictée d'une autre femme avec cet effort des coudes et cette contention du corps ordinaires aux gens du peuple qui n'ont pas l'habitude d'écrire et qui s'appliquent. L'interne finissait sa visite de quatre heures.

Et d'un lit à l'autre, l'on entendait :

— Aurez-vous du monde demain ?

— Demain?... ah ! oui ! c'est jeudi... Je ne sais pas.

— Moi, je compte sur trois personnes... sur quatre, — dit en se reprenant une femme qui comptait sur ses doigts. — Vous n'avez pas vu mon mari l'autre fois, hein ?

— Si, je l'ai vu... Vous croyez que je dormais avec une affaire comme ça sur le ventre ?

— Et vous ?

— Oh ! moi... il faudrait que mon mari et mes enfants fissent soixante et dix lieues...

— Vous êtes de si loin ?

— Pour ça oui... et pas de votre Paris, Dieu merci ! S'il n'y avait que moi pour y demeurer... Pas seulement un arbre devant les églises ! Ceux que leurs parents y sont, c'est bien... mais les autres, ils y viennent pour l'hôpital... Et c'est gai, leurs hôpitaux !... C'est-y vilain, ici !... Je suis sûre que je m'en vas être triste encore quinze jours après, chez nous...

— C'est-il gentil, où vous êtes ?

— Si c'est gentil?... Tenez, voilà la grande rue, censé. Eh bien ! nous sommes-là, nous... On entre là, n'est-ce pas ? C'est la belle pièce... Oh ! je vais avoir un ouvrage... à nettoyer ! Des hommes, vous comprenez... Et puis il y a deux chambres... alors derrière... et le jardin... A sa main gauche, dans le jardin, l'appentis... parce que le père et les enfants travaillent à leurs couteaux... Ils font la coutellerie, et de la fine, qu'ils vendent rue Richelieu... ils travaillent comme des satyres ! Alors voilà le jardin... Nous avons un poirier d'épargne qui est chargé tous les ans... on en laisse perdre ! Et puis, voyez-vous, au bout, c'est la rivière du pays... de l'eau d'un clair ! Ça fait qu'on n'a que quatre pas à faire pour laver son linge...

— Dites donc, madame Neuf, y étiez-vous déjà, ici, quand il y avait cette femme du chiffonnier ?

— Non.

— Figurez-vous... cette malheureuse avait commencé son agonie le dimanche matin... Voilà son mari qui vient la voir dans la journée... une horreur d'homme qui passait sa vie à boire... qui lui avait tout bu... Elle s'était sauvé un petit saint-frusquin qu'elle avait noué dans sa chemise... Ce gueux d'homme, sous prétexte de l'embrasser, veut mettre la main dessus... Elle crie au voleur... Ça a fait une révolution dans la salle...

L'interne était aux derniers lits. En passant devant l'un, il se mit à gratter doucement sur la couverture près du pied.

— Je ne suis plus chatouilleuse, monsieur Barnier, — dit presque gaiement la femme à laquelle on avait coupé la jambe ; et après un moment de silence elle reprit, répondant à une voisine :

— Ça c'est vrai, s'il y en a de mauvais, dans les hommes, il y en a aussi de bien bons... En voilà un, M. Barnier, qui est doux... et qui fait attention aux malades... C'est la demie, n'est-ce pas ? Tiens ! est-ce que notre sœur ne fait pas aujourd'hui sa promenade à l'orange?... Ça me rafraîchirait tant la bouche, un quartier...

— La sœur?... si, la voilà... elle sort de sa boîte.

La sœur Philomène venait de sortir de son cabinet. Elle marchait, en tenant écartée de sa robe, au bout de ses deux bras étendus, une orange dont elle enlevait la peau. La peau enlevée, elle détacha lentement les pellicules, puis entrant au chevet des lits, elle mit dans la bouche des femmes couchées, ouverte et appétente comme une bouche de petit enfant, un quartier, transparent de jour, entre ses doigts blancs.

Au nom de Barnier, les louanges de l'interne s'étaient croisées dans la salle. La reconnaissance s'échappait des lits, les bénédictions montaient des bouches.

— Oui, disait l'une, un bien brave garçon... et qui ne rechigne pas après son service...

— C'est lui qui sait vous faire un pansement !... avec de l'eau tiède avant, qu'il vous met... ça ne vous fait pas plus de mal que rien.

— Moi, il a été soigner mon homme à la maison... et c'est pas pour ce que ça rapporte.

Toutes ces voix qui se faisaient écho arrivaient doucement à la sœur Philomène. Son pas s'était ralenti ; et elle se sentait

venir pour les femmes qui parlaient ainsi des sympathies involontaires, comme une espèce de reconnaissance.

— Voilà des cornets... Si la pharmacie n'en est pas contente... — disait une femme levée sur son séant à une femme couchée qui avait au bout de son lit un gros chat assoupi là, tranquillement, comme aux pieds d'une vieille connaissance. — Demain... demain ! — et elle répéta encore une fois demain en chantonnant. — Je vais tâcher d'avoir aujourd'hui mon bulletin par la fille de garde pour sortir dès le matin... Revoir mon petit chez moi... c'est moi qui suis contente ! Quand ce sera à votre tour, ma fille, vous verrez ; on a beau avoir les jambes faibles, on se sent d'une force pour s'en aller ! Ça ne fait rien : on devrait bien sortir toutes le même jour : ça fait quelque chose de laisser les camarades...

— Oh ! moi, ça m'est égal de rester : je ne souffre plus. Et, voyez-vous, c'est tout de ne pas souffrir quand on a souffert comme moi... Et puis j'ai fait faire le marc de café à quelqu'un qui est venu me voir... Elle m'a vue sur mes deux jambes dans quelques mois... et c'est une femme qui m'a dit tout ce qui m'est arrivé... J'ai encore quelque chose, c'est de travailler : on ne s'ennuie pas.

— Ça m'a l'air joliment beau, dites donc, ce que vous faites là... une broderie, excusez... pour quelque princesse, hein ?

— Je vais vous dire... — dit la malade après avoir regardé si la sœur Philomène s'éloignait.

— C'est pour un cadeau... Voyez-vous, c'est une bande de jupon... Comme voilà déjà six mois que je suis ici... M. Barnier m'a si bien soignée... j'ai pensé à lui donner un petit souvenir... Ce garçon-là est trop gentil pour n'avoir pas une petite femme... Eh bien, ça lui fera un jupon, à sa dame... C'est gentil, quand on danse...

— A-t-on fini de bavarder?... On veut donc avoir la fièvre par ici ? dit la sœur Philomène en revenant, presque sévère.

## XI

Tant de choses, tant de fonctions, tant de devoirs sont laissés à la discrétion, à la volonté et au zèle des sœurs par le règle-

ment des administrations hospitalières, qu'une sœur dans une salle d'hôpital est tout ou n'est rien. Elle n'est rien, s'il lui manque l'initiative et l'action, s'il lui manque l'entrain et la jeunesse du dévouement. Même recommandable par une piété solide et des vertus méritantes, elle n'est rien si elle n'a pas reçu cette vocation du caractère qui porte naturellement les mains et l'âme au soulagement des malades, cette fièvre de charité qui est le tourment divin de la pensée et du corps. Elle n'est rien, sans certaines délicatesses qui lui font trouver des adoucissements pour le cœur de ceux qui souffrent, sans une certaine autorité maternelle avec laquelle elle entre dans les besoins, dans les idées, dans la confiance de l'homme ou de la femme du peuple. Ou encore qu'elle ait été privée des dons providentiels qui prédestinent à son rôle : que la force physique et la santé lui fassent défaut, que son visage ne soit pas un de ces aimables et souriants visages que la maladie aime à voir à son chevet, — la sœur n'est rien qu'une fille de garde plus douce que les autres filles de garde. Mais que la sœur ait quelques-uns de ces charmes, qu'elle soit active et sympathique, toujours empressée à la peine, qu'elle élargisse, à la mesure de son cœur, le cercle restreint de ses occupations, qu'elle essaye de faire sa tâche grande comme son dévouement, qu'elle soit enfin la sœur de charité, elle est tout, elle fait tout, elle peut presque tout dans la salle.

Recevoir les médicaments apportés par l'interne en pharmacie, les vérifier, les administrer, distribuer la nourriture et spécialement le vin, veiller à ce que le vin ne soit pas bu par les infirmiers et les filles de garde, délivrer le linge, partager avec la fille de garde les soins à donner aux malades, veiller enfin généralement à la police de la salle, la sœur n'a pas d'autres attributions positives. Mais ces attributions, si vagues et si extensibles sous leur teneur étroite et sèche, lui mettent aux mains, si elle veut user de leur latitude, le gouvernement de la salle. Ainsi, à côté de la distribution de la nourriture et du vin, il y a l'accord des *bons*, la permission du vin extra, du petit poisson, des confitures ; douceurs données à la convalescence et au caprice du premier appétit des malades, que la sœur est toujours sûre d'obtenir du médecin pour peu qu'elle sache demander. Ses obligations strictes ne vont point au delà de l'administration des remèdes, du partage des soins du malade ; mais lui est-il défendu de faire autre chose que le service d'une fille de garde ? Par un examen patient et attentif

du malade, par l'expérience, par l'étude d'un peu de médecine élémentaire, ne peut-elle pas aider le médecin de ses observations, faire appeler l'interne à temps, soigner le malade avec une certaine connaissance de sa maladie? Au delà de la police de la salle, de la police matérielle bornée à une surveillance de propreté, de balayage, de bon aspect, de belle tenue, n'a-t-elle pas le droit d'une police morale? N'a-t-elle pas le devoir de noter les convalescents qui trafiquent de leur pain, d'écouter les plaintes des malades, de porter ces plaintes à l'administration; le devoir de dénoncer et de faire chasser parmi les infirmiers et les filles de garde ceux qui exigent une rétribution pour les soins qu'ils doivent donner?

Puis, au-dessus de toutes ces fonctions et de toutes ces influences de la sœur, la consolation des malades n'est-elle point tout en haut de ses devoirs et de ses pouvoirs? Elle a la charge de toutes ces âmes douloureuses, elle doit faire l'espérance sous les rideaux de ces lits de passage, sans cesse emplis, où la mort a à peine le temps de refroidir! Et quel rôle plus grand et plus large que celui-là : rappeler la Providence aux malades, leur voiler leur foyer où pleure la misère, montrer à ceux-ci l'avenir, à ceux-là le ciel, mettre deux mains pieusement jointes auprès de ceux pour lesquels personne ne prie, sauver à ceux qui vont mourir la pensée de l'amphithéâtre, endormir en Dieu le dernier souffle de la vie!

Dans la salle où elle avait été mise sous la direction d'une mère estimable et dévouée, mais un peu refroidie par l'habitude, un peu engourdie par la vieillesse, la jeune novice, gagnant au charme de son zèle le médecin et les élèves, s'éleva bientôt à toute cette grande autorité de la sœur à l'hôpital. Libre et maîtresse de son activité sous cette supérieure sans jalousie et qui se laissait soulager par elle, elle se déploya et grandit journellement en pouvoirs de bonté, en influences de miséricorde.

Elle était la médiatrice par laquelle s'adouçissait tout ce qu'il y avait de dur dans le régime de l'hôpital, la main compatissante et légère par laquelle la souffrance voulait être touchée, la voix berçante et sereine qui donnait à la convalescence le courage. Elle était la surveillance et le contrôle qui faisaient autour de tous les lits le service humain et consciencieux. Elle était presque une famille pour les malades, tant elle entraînait dans leurs affections comme une confidente, dans leurs pensées

comme une parente, dans leurs larmes comme une amie. Sans cesse on la voyait marcher d'un lit à un autre, avec quelque chose à la main, avec son cœur dans les yeux, passant de celle-ci à celle-là, allant de l'officine à la salle, de la salle à son cabinet, additionnant, contrôlant, vérifiant, pliée en deux sur les registres de visite, sans s'arrêter ni prendre le temps de s'asseoir. Sa robe passait et repassait, toujours allant.

Aussi était-elle adorée et vénérée. Aux malades qui arrivaient, les malades déjà vieilles dans la salle parlaient de la chance qu'elles avaient, de la bonne sœur qu'elles allaient avoir. Même dans les autres salles, on faisait attention aux nuits où elle devait être de garde ; le soir, d'un lit à un autre, on se promettait sa ronde ; et quand, dans le jour, elle descendait l'escalier, les convalescents qui, sur le palier de la salle des hommes, fumaient leur pipe en se promenant avec des béquilles, la saluaient d'un grand coup de bonnet de coton. Sa réputation était une sorte de popularité. Son nom revenait dans les dîners d'étudiants : les uns parlaient de sa grâce avec enthousiasme, les autres avec curiosité. Et il y avait au fond de tous, médecins et internes, comme un certain orgueil de cette sœur admirable, de la novice de la salle Sainte-Thérèse.

## XII

Quand, à l'hôpital, le malade, homme ou femme, n'est pas une créature toute brute, une sorte d'animal aux instincts endurcis que la misère a fait sauvage ; quand il montre des caractères d'humanité et qu'il révèle une sensibilité morale sous la main qui le soigne ; quand son cœur est dégrossi par la plus mince éducation, ce malade voit s'empressez autour de lui les soins des médecins et des internes.

Les sœurs obéissent, elles aussi, à cette loi irrésistible de la sympathie. Elles sont involontairement attirées là où leurs tendresses doivent être le mieux récompensées, là aussi où elles peuvent espérer, dans leur zèle pieux, le plus de facilité à répandre des pensées religieuses, à semer Dieu dans une âme.

Ces attachements à une malade reconnaissante et bien-aimée soutenaient le courage de la sœur Philomène. Ils étaient sa

force et sa patience. Elle s'en faisait reproche parfois; elle se disait, à ses heures d'examen sévère, que ses préférences étaient des injustices; mais comme elle n'en ressentait point de remords, elle jugeait que Dieu ne lui en demandait pas le sacrifice. N'était-ce pas toute sa vie, ces affections de son dévouement, nouées au chevet d'une malade et trop souvent dénouées au même chevet par la mort, brusques séparations qui la rendaient si triste? N'était-ce pas toute sa consolation, l'adoption de ces femmes qu'elle voyait, après de longs jours et tant d'angoisses, s'éloigner un matin avec la gaieté de la guérison, tourner le bouton de la porte, disparaître, lui laissant une si grande joie, et le déchirement d'un départ?

La sœur Philomène avait parmi ses malades une femme encore jeune que d'abord on avait cru sauver, et dont l'état était désespéré. Dans la parole, dans la tenue de cette femme, inscrite comme ouvrière et qui ne parlait jamais du passé, il restait ce qu'il reste d'un commencement de vie heureuse, d'une éducation, d'une fortune. On devinait une ruine, une de ces misères qui forcent des mains blanches au travail. L'accent ému de ses remerciements, son désespoir tout à la fois profond et contenu, sa résignation, lui avaient attiré l'intérêt de tous, du chirurgien, des internes, des autres malades. Tous les jours, profitant de l'entrée accordée par les hôpitaux aux fils et aux filles de malades, un petit garçon, qu'on sut bientôt venir d'un garni de maçons de la rue de l'Hôtel-de-Ville, venait s'asseoir à la tête du lit de la pauvre femme qu'il appelait maman. Il avait des vêtements qui semblaient de vieux effets d'enfants de riche dans lesquels il aurait grandi. Il restait devant le lit, planté sur la chaise trop haute, les pieds ballants, avec la figure malheureuse des enfants tourmentés par l'envie de pleurer, regardant sa mère qui, trop faible pour lui parler, le couvait avec des yeux ardents pendant une grande heure, puis le renvoyait.

La sœur Philomène prit cet enfant en affection. Elle avait chaque jour un fruit, une friandise à lui donner, quelque surprise à lui faire. Elle l'emmenait par la main dans son cabinet. Là, elle causait avec lui; elle lui montrait les images d'un livre de piété, ou bien elle l'amusait en lui donnant un crayon, et l'asseyant à son bureau, elle le faisait griffonner sur les *bons* en blanc. Parfois, elle le débarbouillait, lui faisait sa raie, et le ramenait ainsi propre et peigné au lit de la malade, qui avait pour la sœur le

regard qu'elle aurait eu pour la Sainte Vierge, si elle lui était apparue avec la main de son fils dans la sienne.

La femme allait s'épuisant. Un jour l'enfant était auprès d'elle sur la chaise. Il la regardait presque effrayé, cherchant sa mère dans ce visage où il ne la retrouvait plus. La sœur essayait de le distraire en le caressant. Barnier, au pied du lit, posait, sous le drap, des sinapismes sur les jambes de la malade. Et la malade, tournée vers la sœur, disait, avec cette voix de l'agonie lente, basse, pénétrante :

— Non, ma mère, ce n'est pas... de mourir... qui me fait peur... je suis prête... si ce n'était que moi... mais lui, ma mère... — et d'un regard, elle indiqua l'enfant, — quand je n'y serai plus... un enfant... et si jeune... qu'est-ce qu'il deviendra ?...

— Mais, dit la sœur Philomène, vous en reviendrez... nous vous sauverons, n'est-ce pas, monsieur Barnier ?

— Certainement... nous vous sauverons... — dit l'interne, avec une voix à laquelle les mots semblaient coûter.

— Oh ! — fit la malade avec un sourire désolé en fermant à demi les yeux. — C'est que, voyez-vous, ma mère, vous ne pouvez pas savoir... un pauvre enfant qu'on laisse tout seul... Il n'avait que moi...

— Ma sœur, vous avez des sentiments chrétiens qui ne doivent pas vous laisser douter de la bonté de Dieu, de sa miséricorde... Dieu n'abandonnera pas votre enfant...

Et la sœur Philomène, laissant aller sur ses lèvres une exhortation qui prit à la fin le ton d'une prière, sembla, au-dessus de ce lit d'une mourante, élever dans ses bras et offrir à Dieu la misère d'un orphelin.

Quand la sœur eut fini, la malade resta quelque temps sans rien dire ; puis elle se prit à soupirer :

— Oui, ma mère, je sais bien... mais s'en aller... sans savoir... si j'étais sûre qu'il eût seulement à manger... oui, du pain... si on me disait seulement qu'il aura du pain !... — Et des larmes se mirent à couler de ses yeux, que la mort commençait à voiler.

Barnier, après avoir posé les sinapismes, était demeuré contre le lit, les pieds cloués à terre, tournant le dos aux pleurs de la mourante. Ses mains, derrière lui, jouaient nerveusement avec la colonnette de fer du lit, quand tout à coup, emporté par un de

ces mouvements qui font sauter aux plus forts le cœur hors de la poitrine, il se retourna, et d'une voix brève et brusque : .

— Eh bien ! — dit-il à la mourante, — s'il ne vous faut que ça, vous pouvez être tranquille. . . J'ai une brave femme de mère qui habite la campagne. . . La maison lui paraît un peu plus grande depuis que je n'y suis plus. . . C'est simple comme bonjour, votre gamin lui tiendra compagnie. . . Et je vous réponds qu'elle ne rend pas les enfants trop malheureux.

— Oh ! — dit la malade que la mort laissa revivre un instant, — le bon Dieu vous récompensera !

Et elle serra contre elle son enfant dans une étreinte ardente, comme si, avant de le céder à une autre femme, elle eût voulu lui faire entrer jusqu'à l'âme le dernier embrassement de sa mère.

— Oui, répéta la sœur en levant les yeux sur l'interne, le bon Dieu vous récompensera. . .

### XIII

La sœur Philomène était habituée à l'hôpital. Elle ne tarda pas à s'y plaire. Cette vie enfermée dans une salle de malades eut pour elle, avec le temps, un charme singulier. Elle s'attacha à cette existence, à ce lieu où toutes ses heures s'écoulaient, où tout son cœur se répandait, à cette place familière de son dévouement, à ce cercle étroit dans lequel ses jours tournaient. Le monde, ses nouvelles, ses agitations, ce n'était plus qu'un murmure qui s'éteignait autour d'elle, et qu'elle n'entendait plus. Ces murs, ces lits, ces femmes couchées, étaient l'horizon de son regard aussi bien que l'horizon de son âme : elle ne cherchait, elle ne rêvait rien au delà. Et elle trouvait à vivre dans cette salle d'hôpital, la tranquillité, le repos que fait redescendre en vous, peu à peu, un jardin de presbytère de campagne borné par un cimetière qui semble continuer le jardin.

La paix, une paix infinie était avec elle. Le sacrifice, le travail, une vie si remplie d'œuvres, avaient réglé et affermi ses sentiments religieux. Sa piété avait pris la continuité absolue d'un caractère : elle avait trouvé son couronnement et sa récompense dans cette égalité naturelle d'une ferveur continue, que la foi vive,

élançée, fiévreuse, de son enfance et de sa jeunesse avait si longtemps et si vainement demandée à Dieu avec l'effort, l'excès, la violence et les impatiences d'une passion humaine. Elle n'avait plus besoin d'évoquer la présence de Dieu : elle la trouvait toujours à ses côtés, comme une compagnie. Les craintes, les troubles, les amertumes de sa fragilité passée étaient maintenant loin d'elle : son âme avait la santé de son corps, la sérénité de son visage, et elle jouissait pleinement de cette entière possession de la grâce que rien ne lui disputait, puisant sans cesse et sans fin à l'amour divin, comme à la source intarissable où sainte Catherine remplissait son verre, les dons et les charmes de la béatitude terrestre, l'enjouement chrétien, la gaieté bienheureuse, la joie rayonnante, toutes les caresses et tous les sourires qui mettent autour d'une femme un peu de ce qui entoure les anges.

Rien n'était vide, tout était satisfait en elle. Sa sensibilité, autrefois si prompte à l'exaltation et toute prête à se tourner en amour, ses instincts de tendresse, si cruellement blessés par l'indifférence et le mépris, avaient trouvé dans la charité leur apaisement, leur satisfaction, leur emploi, des devoirs et des voluptés remplis de délices. Quand, après avoir passé tout le jour à panser les membres et les plaies de Jésus-Christ dans les membres et les plaies des pauvres, la sœur, son ouvrage fini, remontait lentement à sa cellule, elle repassait dans sa pensée les soulagements que sa main et sa parole avaient donnés, les souffrances qu'elle avait endormies, les espérances qu'elle avait versées, le bien qu'elle avait été porter de lit en lit, la vie qu'elle avait réchauffée, la mort qu'elle avait consolée ; lui semblait qu'elle emportait avec elle, à son chevet, le regard de remerciement, la parole de reconnaissance de toutes les douleurs qui la suivaient : et alors il s'élevait en elle une joie ineffable, une joie qui n'était pas de la terre, une joie qui ne ressemblait à aucun des bonheurs ou des plaisirs humains, une joie où elle sentait son cœur se répandre dans sa poitrine, et qui la ravissait comme le chant de triomphe de sa conscience.

Edm. et J. DE GONCOURT.

(A suivre.)

---

---

## SOUVENIR DE GÉRARDMER

---

Au bord du lac radieux, sous une allée courte et basse de tilleuls et de marronniers, les jeunes filles passaient en se tenant la taille, et elles chantaient de leurs voix claires un refrain du patois.

Non loin d'elles, un brouillard léger flottait sur la surface des eaux que battaient çà et là des rames. Le soleil, en se couchant, retirait peu à peu sa traîne d'or et modifiait insensiblement les reflets échangés entre le ciel et la terre.

Les jeunes filles passaient, en chantant et en se tenant par la taille, devant les masures vosgiennes que patronnent des petites bonnes vierges, au fond de niches lézardées. On entendait encore les accents de leur hymne rustique et voué aux fiançailles, lorsqu'elles eurent atteint la grande croix de pierre qui se dresse au tournant du chemin forestier.

Les jeunes filles continuaient à chanter en pénétrant sous l'ombre des sapins et des hêtres nouveaux où la légende prétend que des loups-garous s'ébattent, dans la douceur nocturne, et que des fées dansent, autour des roches creuses, durant les belles nuits d'été.

Brusquement l'écho s'éteignit de cette chanson de chaste et confiant amour. Les jeunes filles, qui avaient passé en se tenant par la taille, étaient devenues silencieuses toutes ensemble.

Elles écoutaient les vents sortis soudain d'Allemagne qui, se promenant comme des cordes d'archet sur la haute cime des forêts bleues, en tiraient des sons étranges, tristes, infinis.

Paul HERVIEU.

---

---

---

# LE ROMAN D'UNE CONSPIRATION <sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

---

## XXXII

« La Visitation, 17 novembre.

« Mon cher Louis,

« J'ai comparu aujourd'hui devant la commission militaire; je suis condamné; je serai fusillé demain matin. N'ai-je pas bien fait, l'autre jour, d'exiger ton départ, et comprends-tu quel soulagement c'est pour moi de te savoir libre? Pauvre mère! Tu lui restes. Georget aussi s'est échappé. Il doit être maintenant en sûreté. Notre mère l'aime bien. Tu lui diras de vivre avec vous.

« Quand il aura pu te rejoindre, il te racontera notre évasion. Nous avons tous réussi. J'ai été repris, moi, chez Juliette. C'est une faute que j'ai commise; j'en suis puni. Je n'ai pas eu la force de me séparer d'elle brusquement. Supplie ma mère de ne pas trop lui en vouloir. Pauvre petite! elle n'a été, comme moi, qu'imprudente! Je meurs par elle, mais je lui pardonne, car elle m'a aimé.

« Cher frère, aie du courage, pour toi, pour notre mère. Elle a été abreuvée de toutes les douleurs, et par ceux qu'elle aimait le plus! Qui sondera jamais la profondeur de son désespoir? Elle ne se consolera pas, elle ne voudra pas être consolée. Tâche pourtant, Louis, de lui adoucir les jours qu'elle a encore à vivre; tu ne pourras lui donner le bonheur, ni l'oubli; fais-lui au moins une vie paisible. Elle n'a plus que toi; conserve-toi pour elle. Tu m'entends, Louis! agis comme le devoir te le commandera; mais

(1) Voir les numéros des 10 et 25 mai, 10 et 25 juin, 10 et 25 juillet, 10 et 25 août 1890.

ne risque pas imprudemment une vie qui lui appartient plus qu'à toi. Les Rochereuil ont payé leur dette. D'ailleurs, la patrie va être bientôt rendue à elle-même. Le temps de la délivrance approche; sois patient, Louis, et obéis-moi une dernière fois: ne songe pas à me venger!

Je te parle, Louis, dans la sincérité de mon cœur, que je te mets à nu, comme si tu étais là, à côté de moi, pour m'aider à passer la dernière nuit. De cruelles heures, Louis; je puis bien te l'avouer, puisque personne ne nous entend, et que, d'ailleurs, je suis sûr de moi, et de présenter aux balles de Bonaparte une poitrine ferme, un visage impassible. Pierre Rochereuil, le fils du conventionnel Rochereuil, ne donnera pas aux ennemis de la liberté le plaisir de s'apercevoir des agitations de son âme. Il mourra en souriant et en les méprisant.

Je ne croyais pourtant pas que cela fût aussi difficile de dire adieu à la vie et de faire taire les révoltes de ma jeunesse qui s'attache désespérément à l'existence. Quand le président de la commission militaire m'a lu mon arrêt, un arrêt sans appel, j'ai mis la main sur mon poulx; il ne battait pas plus vite qu'à l'ordinaire; j'ai été content de moi. Mais maintenant que je suis seul dans ma cellule, à peine éclairée par une mauvaise lampe, et que le silence de la nuit est seulement interrompu par les pas de la sentinelle qui, de temps à autre, regarde par mon guichet si je ne me tue pas, eh bien, frère, cela a un aspect lugubre qui exerce sur mes nerfs une action dont je ne puis me défendre. Si je n'étais pas occupé à t'écrire, je n'aurais peut-être pas la force de paraître calme, et je serais obligé, pour cacher ma faiblesse, d'exagérer l'insouciance et la gaieté.

« Pardonne-moi de te dire ces choses, Louis; c'est la part faite à la lâcheté humaine, et cela restera un secret entre nous deux. Car cette lettre est pour toi, Louis, pour toi seul. Ne la montre pas à notre mère. Je lui en ai écrit une autre plus digne d'elle et de moi.

« Oui, c'est dur de mourir à trente ans! dur de mourir par sa faute! dur d'abandonner ceux qu'on aime, ceux dont on est aimé! Je ne me repens pas. Du jour où je me suis senti un homme, je m'étais juré d'affranchir la patrie; j'avais voué ma vie à la République. Je ne regrette pas le sacrifice. D'autres, avant moi, ont péri qui étaient jeunes aussi, pour qui un avenir glorieux s'ouvrait, et qui, lorsqu'on leur a demandé leur tête

pour rançon, n'ont pas hésité. Je n'ai pas hésité non plus, et je suis revenu à Poitiers me jeter tête baissée dans le danger. Si le jour où je suis rentré à la Visitation, on m'avait conduit, les yeux bandés, devant douze soldats, mes dernières minutes m'eussent été moins amères qu'elles ne me le seront demain. Car je serais tombé pour la République, et rien que pour la République, pour le devoir, et rien que pour le devoir ; tandis qu'aujourd'hui, il faut bien que je me l'avoue, si je ne suis séparé de la mort que par une nuit déjà à moitié écoulée, c'est que je n'ai pensé, pendant un moment, ni à la République, ni au devoir, ni à toi, ni à ma mère ! Ah ! quand on a une tâche comme celle que j'avais librement entreprise, il faudrait s'arracher jusqu'à la dernière fibre par où nos passions nous tiennent ; ma place était à Paris, où nos amis comptaient sur moi ; j'ai lâchement obéi à un caprice, à un désir. Vois-tu, je ne puis pas me défendre d'un peu de mépris pour moi-même, et c'est là ce qui me rend cette nuit si cruelle ! Heureusement ; ma faute ne pèse que sur ma tête, et je n'entraîne avec moi aucun de nos amis. Mais ma mère ! quand je songe à elle, quand je me souviens qu'en m'embrassant pour la dernière fois, elle ne m'a dit que cela : « Cher enfant, songe à moi ! » tiens, Louis, je me fais honte à moi-même !

« Je t'afflige. Laissons cela. Je n'ai plus que quelques instants à m'entretenir avec toi. Parlons de toi, parlons de l'avenir. Les jours de Bonaparte sont comptés ; les temps mauvais ne dureront pas toujours : la liberté renaîtra. Tu es jeune, peut-être assisteras-tu au triomphe de nos idées, au règne de l'égalité. Tu es heureux, toi ! Qui sait ce que vont amener les événements qui se précipitent ! Peut-être la poignée de républicains qui restent à Paris pourra-t-elle, dans un sublime effort, du même coup débarrasser la France de Bonaparte, et, à force d'énergie révolutionnaire, susciter un élan patriotique devant lequel s'arrêtera l'étranger. Peut-être aussi, vingt ans à peine après 93, après les quatorze armées, la France, affaiblie, abâtardie, écrasée par quinze années de despotisme, subira-t-elle la honte de l'invasion et le joug des Prussiens, de ces Prussiens que nos jeunes soldats ont reconduits, la baïonnette aux reins, au chant de *la Marseillaise* !

« Ah ! misère ! l'étranger à Paris, et à sa suite les Bourbons, les émigrés, l'aristocratie, l'intolérance, les nobles et les prêtres ! Quoi qu'il arrive, Louis, n'oublie jamais que Bonaparte est le

grand coupable, que si les Bourbons reviennent, c'est que Bonaparte leur a frayé la voie; que si les dernières conquêtes de la Révolution nous sont arrachées, c'est que Bonaparte a déjà et partout rétabli l'ancien régime! Ce n'est pas parce que ses agents m'ont condamné que je dis cela. Écoute-moi, je vais mourir, écoute la voix de l'éternelle justice.

« Tu es jeune, Louis, tu es brave, tu es généreux, je te connais bien; tu seras riche, tu pourras beaucoup. Reste dévoué aux idées que tu as sucées avec le lait de notre mère; combats sans relâche pour la justice, pour la raison, pour l'égalité. Combats, et ne désespère jamais. Nous sommes le peuple, et il faudra bien que le peuple triomphe avec la justice, avec la raison, avec l'égalité. Pour cette victoire, pour les droits du peuple, pour les déshérités, pour les victimes du privilège et de la superstition, notre père est mort misérablement dans un lointain exil. Ses amis l'avaient précédé dans la tombe; je t'ai conté souvent leur vie; tu les connais tous depuis Chaumette jusqu'à Babeuf et Darthé, comme si tu avais vécu avec eux. Sois fidèle à leur mémoire. Lutte contre l'aristocratie et la superstition partout où tu les trouveras devant toi. Tu es du peuple, entends-tu, Louis? Ne l'oublie jamais, et sois toujours du côté du peuple, toujours!

« Sois juste, mais sans cesser d'être bon et doux, comme tu l'es. Quelques hommes, ici, nous ont fait du mal. S'ils ne sont coupables qu'envers nous, écarte toute pensée de vengeance personnelle. Tu te rappelles ce mot de d'Holbach, que notre père avait fait graver au bas du portrait que nous avons de lui: « On doit à ses ennemis la justice et l'humanité. »

« Un ami bien cher me reste: c'est celui que nous appelions ici Michel, c'est Buonarroti. Un grand cœur et un esprit sûr. Lorsque tu pourras le voir, suis ses conseils. Avec ce guide et mon frère bien-aimé Georget, tu ne peux faillir. Je ne fais pas de testament, cela est inutile; je n'ai pas besoin d'assigner à Georget une part, et de t'indiquer ce que tu dois lui donner. Ma fortune est à lui comme à toi. Georget n'a pas de famille. Je te l'ai déjà dit: quand vous serez rentrés en France, je désire que vous viviez tous les deux auprès de ma mère. En le quittant le soir de notre évasion, je comptais le revoir bientôt; je ne l'ai pas embrassé, je ne lui ai pas serré la main. Cette pensée m'est cruelle; dis-le-lui.

« Adieu, Louis. Il va être bientôt trois heures, et je vais me

jeter sur mon lit pour me reposer un peu. Je veux demain avoir bon visage. On viendra me voir mourir. Je veux faire honneur à la République. Adieu. Souviens-toi de mes recommandations. Ma mère ira sans doute te retrouver : aime-la pour nous deux. Tiens-lui lieu de ceux qu'elle a perdus, de mon père, de moi. Tu vois, j'ai pris mon parti ; je parle comme si déjà...

« J'insiste, Louis, car je te sais un peu entêté ; ne rentre pas en France trop tôt ! Tu n'auras pas longtemps à attendre... Enfin, laisse-moi te rappeler la dernière parole que ma mère m'a dite, et puisse cette parole te porter bonheur ! Fais ton devoir, cher enfant, fais-le toujours ; mais, au nom de celle qui a épuisé toutes les angoisses et toutes les amertumes de la vie, sois prudent ! Qu'elle t'ait auprès d'elle pour lui fermer les yeux !

« Adieu, Louis, embrasse-la... Adieu ! »

### XXXI.

Le 18 novembre, au point du jour, la compagnie de vétérans qui tenait garnison à Poitiers vint prendre position sur la place du Pilon. Il faisait un brouillard épais, et la matinée était glaciale. Pourtant, depuis deux heures déjà, la place regorgeait de monde, et des rues avoisinantes la foule affluait. Le bruit s'était répandu, la veille, que Pierre Rochereuil serait fusillé à huit heures, au lieu ordinaire des exécutions. Il y avait longtemps que Poitiers n'avait eu pareil spectacle. Poitiers n'avait pas dormi, crainte d'arriver trop tard, et de ne pas être de la fête. On ne plaignait pas beaucoup le condamné. Ne s'était-il pas toujours tenu en dehors des règles sociales ? N'avait-il pas vécu à part, méprisant le monde, avec quelques individus aussi fous, aussi fiers, aussi dédaigneux que lui ? Pourquoi avait-il rompu avec la bourgeoisie ? Pourquoi avait-il logé dans sa tête des idées aussi extravagantes ? Il voulait revenir au temps de Robespierre et de Marat. Il devait finir ainsi ; il n'avait que ce qu'il méritait.

Sa mère aussi, c'était sa faute. Elle aurait dû mieux l'élever.

On ne la voyait jamais à l'église. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas de religion, vos enfants vous en punissent.

— Est-elle ici ? demandait une voix.

— Non, répondait une autre ; elle est à sa campagne. Voyez, les jalousies de sa maison sont fermées.

— Pauvre femme ! sait-elle seulement ?... disait une jeune

fille, qui était là depuis trois heures du matin, pour voir fusiller l'amant de la belle M<sup>me</sup> de Puygarreau et de Juliette Lefrançois, mais que la pitié commençait à prendre.

— Bah! bah! elle a de l'argent, elle se consolera! et elle fera tout de même la fière!

Celui qui parlait ainsi était un homme aux cheveux gras, au teint huileux, un chantre de Notre-Dame.

Son voisin, un serrurier, qui avait sa boutique sur la place, le regarda de travers.

— Taisez-vous, lui dit-il, M<sup>me</sup> Rochereuil est une brave femme, et elle n'est pas fière avec les pauvres gens. Quant à lui, s'il y en avait beaucoup comme ça, les choses iraient mieux.

— Bon! bon! on vous connaît, vous aussi! répliqua le chantre, en se glissant prudemment dans un autre groupe.

Pendant ce temps, le capitaine des vétérans avait disposé ses hommes sur les trois côtés d'un carré dont le quatrième était formé par le mur des remises de l'intendance militaire. Entre les lignes de soldats, l'espace fut maintenu libre.

Les fenêtres du Pilon commençaient à s'ouvrir. Quelques dames s'y montrèrent. On n'attendait plus que Rochereuil! A huit heures moins un quart, une grande rumeur se fit, et les gendarmes à cheval, qui marchaient en avant, débouchèrent sur la place par la rue de la Prévôté. D'ordinaire, sous l'Empire, les exécutions avaient lieu avec moins d'apparat, presque à huis clos. Mais, cette fois, M. le duc de Rovigo voulait la publicité pour effrayer les malintentionnés par un exemple sévère.

Après avoir terminé la lettre adressée à son frère, Rochereuil s'était jeté sur son lit. Il ne voulait pas dormir; mais la fatigue l'emporta, et il s'assoupit. L'horloge de la prison, sonnait six heures, le réveilla brusquement.

Il se leva et changea de vêtements. Il s'habilla avec soin, arrangea ses cheveux qui étaient en désordre; puis il s'assit auprès de sa table, et attendit.

Rien encore. On n'entendait dans le corridor que le pas lourd de la sentinelle.

Rochereuil alors prit un papier qu'il lut attentivement. Sa main tremblait. C'était une lettre que Juliette lui avait écrite la veille, du couvent des Hospitalières, où elle était provisoirement détenue. Elle semblait à moitié folle; elle ignorait pourtant ce

qui se passait, et que Pierre fût condamné à mort. Elle lui demandait pardon, elle s'accusait; c'était elle qui l'avait perdu en recevant un jeune homme qui n'était autre qu'un agent de Paris. Elle vivait si seule, si abandonnée; elle n'avait pas cru mal faire! Mais elle lui jurait qu'elle ne l'avait pas trahi, qu'elle avait été fidèle à leurs amours. Si Pierre ne lui pardonnait, s'il ne la croyait pas, elle mourrait!

Rochereuil relut cette lettre plusieurs fois avec une extrême émotion; il la porta à ses lèvres et la baisa ardemment. Puis, quoique personne n'eût pu le voir, il rougit, comme s'il avait honte.

En ce moment, la porte de la cellule s'ouvrit et trois personnes entrèrent: c'étaient le concierge de la Visitation, le capitaine de gendarmerie et un lieutenant de vétérans. Derrière eux, un prêtre, à la figure rougeaude, à l'air commun, l'abbé Raymond, aumônier de la prison, se glissa dans la chambre.

Le capitaine s'avança le premier, le chapeau à la main. Rochereuil ne lui laissa pas le temps de parler:

— Monsieur, dit-il, je suis à vous.

Mais en disant cela, il aperçut la robe noire, et il fronça le sourcil.

— Je n'ai pas demandé de prêtre, que je sache! dit-il en se redressant, d'une voix brève.

— J'ai pensé..... dit humblement l'aumônier.

— Vous avez eu tort, Monsieur; vous savez mes opinions, votre vue m'est pénible; je vous serais obligé de vous retirer.

— Mais, Monsieur, l'immortalité... insista le prêtre.

— Ah! murmura Rochereuil d'un ton de lassitude, et il se tourna vers le lieutenant de vétérans comme pour lui demander secours.

Celui-ci était un vieux soldat de la République; il comprit, et prenant l'abbé Raymond par le bras:

— Allons, Monsieur le curé, allez-vous-en, vous fatiguez M. Rochereuil, il ne veut pas discuter avec vous. Tâchez voir de lui donner la paix.

Il poussa le prêtre dans le corridor et rentra en murmurant: Ces matins-là, si on les laissait faire, ils traqueraient les condamnés comme un blaireau dans son trou.

Le capitaine de gendarmerie prit la parole d'une voix émue:

— Nous allons partir, Monsieur... Désirez-vous quelque chose? tout ce qui sera compatible...

— Je vous remercie; j'ai là quelques lettres. Le lieutenant a bien voulu me dire hier qu'il se chargerait de les remettre à leur adresse; ce sont des lettres de famille : vous n'y voyez pas d'inconvénient?

Le capitaine fit un signe de tête négatif. Il aimait mieux ne pas parler.

Rochereuil remit le paquet au vétéran, qui le reçut sans mot dire, et le plaça soigneusement dans la poche de sa capote, en mordant sa moustache.

— Allons, Messieurs, dit alors Rochereuil, allons, nous serons en retard.

Un cabriolet attendait dans la cour. Le condamné y prit place, entre le capitaine de gendarmerie et l'officier des vétérans. Pendant qu'il montait, le geôlier montra aux deux officiers d'un air interrogateur des menottes qu'il avait, jusqu'à ce moment, cachées derrière son dos, mais le vétéran lui lança un tel regard, que le misérable recula sans insister.

Le funèbre cortège se mit en marche. En avant et en arrière, dix gendarmes, sabre en main; à droite de la voiture, un maréchal des logis; à gauche, un brigadier. Il n'y a pas loin de la Visitation à la place du Pilon; mais la foule se pressait dans les rues, et les gendarmes étaient obligés de marcher au pas. Rue de la Prévôté, il y eut un moment d'arrêt, juste devant la maison de M. Drault. Gonde était à la fenêtre; elle appela son maître, qui vint, croyant que la voiture avait déjà passé; mais ses yeux se rencontrèrent avec ceux de Rochereuil, dont le visage, légèrement pâli, resta impassible et serein. M. Drault ne soutint pas le regard de l'homme qui allait mourir. Il baissa la tête et recula en chancelant.

Les gendarmes débouchèrent sur la place. Ils frayèrent un passage à la voiture, qui, au milieu d'un silence de mort, entra dans le carré formé par les vétérans; un peloton, commandé par un sergent, en occupait déjà le centre. Rochereuil sauta à terre; il examina d'un œil calme les douze soldats; puis il se débarbassa de son manteau d'un mouvement si simple et si libre, qu'on entendit dans la foule un murmure de sympathie et d'admiration. Tout le monde se découvrit. Rochereuil, tête nue, sa redingote ouverte sur la poitrine et laissant paraître sa chemise blanche, jeta un long regard autour de lui. Quand ses yeux s'arrêtèrent sur la maison où il habitait avec sa mère, ils eurent une expres-

sion indéfinissable. Les persiennes étaient hermétiquement fermées et la maison paraissait inhabitée. Quoiqu'il sût déjà que sa mère n'était pas encore revenue à Poitiers, il éprouva un grand soulagement.

Le sergent qui commandait le peloton s'approcha de lui :

— Jeune homme, dit-il, si ça vous convient de commander le feu, ça sera avec plaisir.

— Pourquoi commander le feu ?

— Ah ! dame, il y en a qui y tiennent ; c'est une manière comme ça de se remonter.

— Merci, sergent ; j'ai une autre manière, moi.

Et disant cela, il s'en alla d'un pas ferme se placer à quelques mètres du mur, faisant face au peloton.

Le sergent le suivit.

— Oui, dit-il, vous êtes bien là ; n'ayez pas peur ; ce ne sera pas long ; et puis, j'ai recommandé aux camarades de tirer à la poitrine ; les blessures à la tête, voyez-vous, c'est trop laid. Dites donc, vous êtes un homme, vous ; vous ne m'en voulez pas ? Non. Eh bien, donnez-moi une poignée de main, ça me fera plaisir. Si les *mouches* ne sont pas contentes, elles viendront me le dire.

Rochereuil lui tendit la main, et le sergent la lui serra énergiquement ; puis il lui dit à voix basse :

— Vous y êtes ?

Sur un signe affirmatif de Rochereuil, il alla se mettre à la tête de son peloton, fit ranger ses hommes en ligne et commanda la charge en douze temps.

Toutes les fenêtres de la place s'étaient fermées. Cachées derrière leurs rideaux, les belles dames regardaient.

Rochereuil, la tête haute, le regard assuré, présentait sa poitrine. Dans sa main droite, il tenait son mouchoir ; dans la gauche, il serrait fortement la lettre de Juliette. Au moment où les fusils s'abaissaient, et où le sergent allait commander : Feu ! il leva son mouchoir, et, l'agitant, cria d'une voix claire et vibrante :

« Vive la République, une et indivisible ! »

Les douze soldats firent feu. Rochereuil porta la main droite à sa poitrine, fit deux pas en avant, et tomba. Puis, il se releva sur un genou, et cria encore : « Vive... » mais une gorgée de sang lui vint aux lèvres, et il s'abattit le visage contre terre.

Le sergent et un brigadier de gendarmerie s'approchèrent. Ce dernier tendit une carabine au sergent, en lui disant :

— Voulez-vous donner le coup de grâce ?

— Non, répondit le sergent, c'est inutile ; il est mort ! d'ailleurs, je lui ai promis de ne pas le défigurer.

Les gendarmes repoussèrent la foule qui grondait sourdement et se dispersa peu à peu.

On enleva le cadavre, on épongea le sang et on jeta de l'eau à l'endroit où Rochereuil était tombé, mais il resta une large tache rouge.

Deux heures après, une chaise de poste arrivait sur la place du Pilon : c'était M<sup>me</sup> Rochereuil qui, après avoir vu Louis s'embarquer dans un petit port breton, sur un bâtiment de contrebandiers, était revenue sans prendre une minute de repos. Elle avait brûlé le pavé, voyageant jour et nuit ; elle ne savait rien de ce qui s'était passé depuis son départ. Il y avait bien dans les rues une agitation inaccoutumée, mais elle n'y avait pas pris garde. La voiture s'arrêta à sa porte. M<sup>me</sup> Rochereuil descendit et sonna.

Sa vieille bonne vint ouvrir ; elle était tout en larmes. En reconnaissant sa maîtresse, elle recula terrifiée, et ne put que murmurer :

— Vous, Madame ! vous ici, aujourd'hui ! et elle éclata en sanglots.

— Pierre ? demanda M<sup>me</sup> Rochereuil avec angoisse.

La pauvre vieille ne répondit pas ; elle se cachait la figure dans les mains et continuait à sangloter.

M<sup>me</sup> Rochereuil alors, plus pâle qu'une morte, se tourna vers la place où déjà quelques groupes s'étaient reformés. Des hommes et des femmes semblaient examiner quelque chose avec curiosité. Elle marcha vers eux. Quand on la vit s'avancer, tous s'écartèrent avec une sorte d'effroi. M<sup>me</sup> Rochereuil aperçut la tache rouge, et, la montrant du doigt :

— C'est là, Messieurs, n'est-ce pas ? dit-elle doucement.

Personne n'eut la force de répondre. Les hommes se découvrirent ; les femmes se signèrent. Puis, les uns et les autres se retirèrent silencieux. M<sup>me</sup> Rochereuil resta seule là, debout, immobile, les yeux fixes et secs. Pendant plus d'une heure, elle ne fit

pas un mouvement. Enfin, sa bonne s'approcha d'elle, et, lui touchant le bras :

— Madame, dit-elle timidement, voulez-vous rentrer?...

M<sup>me</sup> Rochereuil ne parut pas l'entendre.

— C'est que, reprit-elle, il y a là un officier qui vous apporte une lettre de... lui...

M<sup>me</sup> Rochereuil tressaillit ; de grosses larmes lui jaillirent des yeux, et elle se laissa emmener.

## XXXII

Degrange ne fut qu'à demi content. Il n'était presque pour rien dans l'arrestation de Pierre Rochereuil. C'était le jeune homme envoyé par le ministère de la guerre, sur les conseils de Méhu de La Guiche, qui en avait l'honneur. Puis aucun des compagnons de Rochereuil ne fut repris. Les uns s'éloignèrent sur-le-champ du pays, d'autres restèrent quelque temps cachés à Poitiers. L'abbé Georget fut de ce nombre. Les amis chez qui il avait trouvé une retraite sûre lui laissèrent pendant plus d'un mois ignorer la vérité. Ils ne lui dirent pas que Pierre avait été arrêté et condamné.

Ils savaient que pour le délivrer, pour le sauver, il aurait tenté quelque audacieuse et inutile entreprise. Quand Degrange, de guerre lasse, eut cessé ses recherches, l'abbé quitta Poitiers. Il alla rejoindre en Angleterre Louis Rochereuil. Depuis, ils ne se séparèrent jamais.

Quelques mois après l'exécution de Pierre, M. Drault fut nommé conseiller à la Cour impériale de Poitiers. Dans la première année de la Restauration, il condamna les bonapartistes avec la même rigueur que, sous l'Empire, il avait poursuivi les républicains. Les divers gouvernements qui se le sont repassé n'ont jamais eu qu'à se louer de son zèle et de ses services. M. Drault est mort en 1836, premier président.

Juliette Lefrançois pleura beaucoup. Elle pleura Pierre Rochereuil, comme elle avait pleuré son premier amant, Fernand Roy. C'est une aimable fille, mais qui ne porte pas bonheur à ceux qu'elle désire. Nous la retrouverons peut-être quelque jour.

A. RANC.

---

# LA RUE EN SEPTEMBRE

---

## I

### LA MÈRE ZOZOU.

Aimez-vous le bon café, ce soleil noir qui vous passe un velours dans la gorge, qui vous dilate les yeux, qui vous fait monter une bouffée rose aux joues, qui vous campe au creux de l'estomac comme un coup de poing de chaleur, et qui vous tend subitement les nerfs ainsi qu'un désir voluptueux ?

Aimez-vous le bon café, dont l'arome se marie si harmonieusement à la senteur d'un fin partagas, ou à la grosse fumée d'une pipe, ou mieux encore au léger, subtil, capricieux et délicat parfum d'une cigarette ?

Aimez-vous le bon café, ce *compagnon miraculeux* des digestions bourgeoises aussi bien que des rêves artistiques ?

Aimez-vous le bon café, ce magicien qui réveille les endormis, et qui, en même temps, berce de songeries endormeuses la veille des insomniaques ?

Aimez-vous le bon café, cet ami des riches et des pauvres, qui décongestionne les uns après un repas trop lourd, qui nourrit au contraire les autres et trompe leur faim par son onctueuse carresse ?

Oui, qui que vous puissiez être, millionnaire ventru ou bohème efflanqué, Prudhomme hygiéniste ou noctambule hasardeux, travailleur du cerveau ou du muscle, que vous ayez la tête pleine de chimères, ou les mains raides de calus, ou la panse pendante de panne, à coup sûr, vous aimez le bon café.

Eh bien ! je vais vous dire où l'on trouve le bon café ! Je vais vous indiquer, dans cette vaste et ténébreuse forêt de Paris,

l'endroit où coule la source la plus pure, la plus riche, la plus merveilleuse de ce nectar moderne qui est l'huile nécessaire à nos ressorts détraqués, et qui verse dans nos corps mollasses, dans nos veines pâles, le long de nos misérables nerfs racornis, sa flamme liquide et rajeunissante.

Ce n'est, sachez cela tout d'abord, dans aucun café ou restaurant ; pas plus dans les cafés à dorures, encombrés de clients, que dans les lointains estaminets où somnolent quelques vagues habitués ; pas plus dans les nécropoles du Palais-Royal que dans les tapageuses brasseries à banquettes de cuir ; pas plus dans les cabarets en vogue que dans les crémeries débraillées ou les bouillons promiscueux ; ce n'est ni parmi les fières demi-tasses, ni parmi les vulgaires mazagrans, ni parmi les humbles petits-noirs.

Là, que vous déboursiez douze ou trois sous, vous n'avez jamais qu'une infâme mixture. C'est le jus brunâtre, gluant de marc bouilli sans fin, épais de fécule ou de gland concassé, amer de chicorée poussiéreuse, le jus fade qui mijote tout le jour dans un bain-marie au-dessus d'une flamme à l'esprit-de-vin.

Cela vous a une odeur de relavure et de réchauffure. Jamais le soleil n'y allume cet éclair de topaze brûlée qui flambe dans le café véritable, cet éclair qui ressemble au regard d'un œil à la fois jaune et marron. Ici, la couleur est terne, mate, boueuse, et l'on dirait du purin de fumier.

Non, ce n'est pas dans les cafés qu'on trouve le bon café.

Ce n'est pas non plus chez vous qu'on trouve le bon café, chez vous, bourgeois méticuleux, qui cependant avez la prétention de vous y connaître, qui faites votre mélange vous-mêmes, par poids et par mesure, tant de Moka, tant de Bourbon, tant de Martinique, et qui ne manquez jamais de dire à vos invités :

— Hein ! il n'y a que chez soi qu'on en boit du comme ça !

Non, ce n'est pas même chez vous, qui, dédaignant l'antique Dubelloir en fer-blanc, avez inauguré les systèmes nouveaux, *conquêtes du progrès*, à ballon simple ou à ballon double, avec siphon réversible et soupape automotrice, et qui faites apporter l'appareil sur la table, et qui en expliquez par le menu les ingénieuses combinaisons, tout en vous rengorgeant dans l'orgueil d'appartenir à un siècle qui a définitivement dompté les plus rebelles arcanes de la nature.

Non, ce n'est pas chez vous non plus qu'on trouve le bon café,

et on le voit assez au peu d'esprit que vous donne le vôtre.

Vous qui aimez le bon café, le vrai café, le précieux café, celui qui ranime l'intelligence engourdie, celui qui allège l'estomac pesant, celui qui garnit l'estomac creux, celui qui sent la gaieté, la force, la jeunesse, l'Orient, la vie, celui qui est le compagnon miraculeux, le magicien, l'ami, le consolateur ; vous qui cherchez celui-là et qui ne l'avez jamais trouvé, allez vous promener entre les Invalides et l'École militaire ; allez ! c'est là le paradis du bon café.

L'ange qui verse cette béatitude, l'Hébé qui tient la coupe où fume ce nectar, le dragon qui garde ce trésor, le voici ! Regardez bien, et souvenez-vous, et tâchez de le reconnaître au signalement que je vais vous en donner.

Un dragon, en effet ! Car ses cheveux gris, aux épis broussailleux, semblent une crinière ; car ses moustaches se hérissent comme celles d'un grognard ; car sa large carrure est sanglée dans un costume aux boutons métalliques et à la coupe militaire.

Un ange aussi ! Car sa vieille face, à la fois rougeande et parcheminée, est une face de bénédiction ; car un rire plein de bonté s'épanouit dans sa barbe hirsute.

Et une Hébé, tout de même, malgré cette peau rude et velue, malgré ces allures hommasses ! Une Hébé qui a été jolie, qui a fait tourner bien des têtes, qui a incendié bien des cœurs, qui a été la coqueluche de toute une armée de héros, et qui garde encore un charme exquis, tout tendre, tout féminin, dans ses vieux grands yeux pareils à deux violettes fanées.

Saluez ! Arrêtez-vous ! Prenez cinq sous et tendez-les à l'ancienne. Elle vous dira en souriant :

— Ah ! ah ! mon garçon, vous aimez donc le fin *caoua*, vous ? Eh bien, vous n'êtes pas si bête que vous en avez l'air !

Et, d'un vaste cabas couché sous son pliant, la bonne fée tirera une petite tasse en cuivre rouge, une sorte de casserole minuscule emmanchée d'une longue queue. Elle ôtera de dessous ses pieds son *gueux* plein de cendres et de braisettes. Elle soufflera sur les tisons. Elle y posera la petite tasse où elle aura jeté dans l'eau une poudre semblable à de l'or noir. Et elle accomplira devant vous le mystère magique d'où sortira tout à l'heure le philtre.

Buvez cela les yeux au ciel ! Buvez à genoux, si vous êtes reconnaissant ! Buvez et bénissez la mère Zouzou, la mère au

*caoua*, l'ancienne cantinière d'Afrique, l'ange bienfaisant, l'Hébé exilée sur notre terre de larmes pour y verser le baume divin ; la mère Zouzou avec qui s'en va mourir bientôt le secret du bon café, du vrai café, du précieux café ; la mère Zouzou, enfin, qui seule à Paris sait encore faire le café avec ces trois simples choses : du feu, de l'eau et du café.

## II

## L'ITALIE POUR TROIS SOUS

Aimez-vous l'Italie ? Moi, j'en suis revenu. Excepté pour les peintres et les archéologues, c'est le voyage le plus décevant du monde.

On part, sur la foi de Musset, du romantisme et des Guides-Conty ; on est longuement bringueballé depuis Modane dans des trains-omnibus empuantis de crasse et de mauvais cigares ; on est écorché dans des hôtels tenus par des Suisses ; et, en fin de compte, on ne voit nulle part les Italiens rêvés, au costume éclatant, ni l'Italie qu'on s'imaginait, aux mœurs originales, étranges, poétiques, pittoresques.

Le vermouth *di Torino* est une médecine qui sent la pharmacie. Le Falerne est un gros vin épais qui donne le déboire et peut se mettre en tartine comme du raisiné. Les Italiennes ont des voix de rogomme. Le macaroni lui-même est surfait. Parole d'honneur, on le réussit mieux chez nous !

Quant aux vêtements bariolés, bonsoir ! On n'en rencontre qu'à Rome, aux environs de la place d'Espagne, où les Chauchards et les Chauchardes viennent pour servir de modèles à nos peintres de la villa Médicis. A part ce coin, toute la Péninsule est habillée par Godchau.

Après de tels aveux, vous pensez bien que je ne vais pas vous proposer un voyage par-delà les monts.

Si toutefois vous êtes férus quand même du désir qui pousse les *Cook's tourists* vers le pays où fleurit l'oranger, écoutez-moi bien ! Je peux vous aider à satisfaire cette passion ridicule ; et cela, moyennant la faible somme de quinze centimes, trois sous, juste le même prix que pour les chalets de nécessité.

Vous prenez l'omnibus de Batignolles-Jardin-des-Plantes, et

vous allez jusqu'à la place Jussieu, derrière l'Entrepôt des vins, au bas de la rue des Boulangers. C'est là que sont les derniers Italiens ayant l'air d'Italiens.

Le soir, cette petite place vous donnera l'illusion complète que vous chercheriez en vain dans tous les coins de la Botte, et vous pourrez fredonner en pleine couleur locale la *Mandolinata* ou

Sorrente, Sorrente,  
Sur ta plage odorante...

Il y a là des Romaines aux lourdes épaules, au tablier rouge, des Transtévérines avec leur galette aplatie au-dessus du chignon, des Napolitaines en corsage bariolé, des pinceurs de harpe, des racleurs de jambon, des pifferari soufflant dans leur outre, des justaucourps en peau de mouton, des jambières en poil de bique; et certains hauts chapeaux pointus, apparus brusquement derrière un arbre, vous feront songer au bandit calabrais qui illustrait les romances il y a quarante ans.

Vous verrez grouiller des marmots vêtus de loques multicolores. Vous entendrez marmonner des vieilles au teint recuit, comme passé au jus de réglisse des fausses vieilles peintures. Vous vous heurterez à des couples qui roulent des yeux comme Rossi dans *Hamleto*. Vous trouverez au bout de vos pieds des joueurs vautrés à terre, et se chamaillant en mots brefs, avec les doigts ouverts ou les poings fermés, pour un coup douteux de *mourra*. Vous vous régalez enfin de cette langue divine, langue du Tasse et des anges, dit-on, et qui ressemble si fort au charabias de nos porteurs d'eau.

S'il vous plaît de pénétrer plus avant dans les mœurs et la vie intime de ces macaronistes, descendez la rue Linné. Vous rencontrerez là, sur la gauche, un lavoir, puis un friturier, lequel, entre parenthèses, vend des merlans recommandables pour cinq sous. Entre le lavoir et le friturier, si je ne me trompe, s'ouvre la porte-cochère de la maison, ou plutôt de la caserne, qui sert de caravansérail à la colonie italienne.

Musiciens ambulants, vendeurs de plâtres moulés, modèles des deux sexes, ils sont là dedans au moins deux cent cinquante.

Parfois on y voit de jolies filles. Jadis, sortaient de là, tous les soirs, pour aller chanter dans les cafés du quartier latin, deux sœurs, dont l'une était boîteuse et avait bien la plus ravissante

figure de Madone qu'on pût rêver. Deux yeux à la Vinci ! Une morbidesse quasi-mystique ! Combien de cœurs d'étudiants ont battu, quand elle roucoulait, en s'accompagnant sur son violon appuyé à la cuisse, l'air banal et berceur de Santa-Lucia !

Pour moi, je l'avoue, mes impressions les plus nettes, les plus vives et les plus charmantes sur l'Italie, c'est de la place Jussieu que je les ai rapportées.

J'étais revenu du voyage, furieux contre Musset, contre le romantisme et contre les Guides-Conty, qui m'avaient fait manger des côtelettes d'agneau frites, boire de la boue vineuse, affronter les hôtels pleins de Suisses et de punaises, fumer du tabac en feuilles de chou, et tout cela pour rien, pour voir un pays où les locomotives sont anglaises, les garçons de café allemands, les pièces de dix sous en papier-monnaie, les indigènes vêtus à l'instar de Paris, les hommes braillards, et les femmes hommases.

J'avais conservé une rancune à l'Italie de ma désillusion. Je me suis raccommodé avec elle, avec Musset, le romantisme et les Guides-Conty, quand plus tard j'ai demeuré rue des Boulangers et rue Guy-de-la-Brosse.

Aussi, croyez-moi, si vous aimez l'Italie, comme ça, de chic, sans savoir, sur la foi de votre imagination, n'allez pas en Italie. Prenez l'omnibus des Batignolles-Jardin-des-Plantes et descendez rue Linné. C'est là que sont les derniers Italiens ayant l'air d'Italiens. C'est là que s'est réfugiée la vraie Italie, la seule, celle de nos rêves ! *C'est là, oui, c'est là !* (Musique d'Ambroise Thomas.)

Jean RICHEPIN.

---

## LES POÈTES DE COLLÈGE

---

Je ne sais s'il en va de même aujourd'hui, mais, de mon temps, il n'y avait collègue ni pension qui n'eût son poète. C'était généralement un élève assez médiocre quoique d'un grand avenir, à en croire, du moins, tout le monde et lui-même. Orgueil de ses condisciples, espoir inavoué de ses professeurs, ceux-ci, mais quand ils étaient entre eux seulement, convenaient que le jeune un tel *frappait le vers comme Boileau*, et en tiraient les conséquences les plus flatteuses pour sa gloire. Il composait des satires à la façon de Juvénal sur les événements contemporains, s'essayait à des drames tirés de l'Histoire qu'on demande au baccalauréat, et confectionnait, pour les banquets confraternels et les distributions de prix, des épîtres allusoires que sollicitait de sa Muse M. le Proviseur — lui-même ! — De tout cela, rejaillissait sur lui une certaine considération : les parents de ses camarades l'invitaient à dîner les jours de sortie et se le disputaient aux vacances. D'aucuns même l'attiraient dans leurs salons et lui faisaient dire de ses vers quand ils avaient du monde, peut-être parce qu'ils l'estimaient plus littéraire que le Coquelin cadet de l'époque, peut-être aussi, je le crains, parce qu'ils le trouvaient moins coûteux.

Comme les autres collègues, celui où j'étais élevé avait son poète, et même il s'appelait Dutrou. Ne riez pas ; si le nom manque de grâce, il rime à Rotrou, et cette consonnance de bon augure n'avait pas été, paraît-il, sans influence sur la vocation de notre camarade. De plus petites causes ont produit de plus grands effets. Ajoutons qu'il avait une faculté d'improvisation réellement extraordinaire. On raconte que, parfois, au beau milieu d'une

conversation, M. Viennet plantait là son interlocuteur et, subitement, s'éloignait en lui criant : « Je vous quitte ! Il me vient trois cents vers ! » Même attribué à M. Viennet, le fait peut paraître invraisemblable ; attribué à Dutrou, il eût pu être vrai. Un jour, Mazerat, le pion de seconde, lui ayant donné, comme pensum, un nombre considérable d'alexandrins à copier pour le lendemain, Dutrou les lui apporta le soir même, et non seulement le compte y était, mais il y avait les quatre au cent, et tous, vous entendez bien, tous étaient, non pas copiés, mais composés par lui, Dutrou ! Devant ce tour de force qui ressemblait à une bravade, le pion pâlit de rage — ce qui nous fit beaucoup rire — et condamna le poète trop fécond à recommencer son pensum — ce qui le fit rire beaucoup moins. Du reste, ce Mazerat était un jaloux, étant un rival. Le fait est que le pauvre diable aspirait à sortir de la pédagogie par le théâtre. Il rêvait de faire jouer, sur une scène subventionnée, une œuvre qu'il qualifiait lui-même de sérieuse. C'était une tragédie à laquelle il travaillait depuis un temps immémorial (polissez-le sans cesse et le repolissez !), bien entendu, dans le plus grand mystère. Néanmoins, nous savions qu'elle était en cinq actes, avait pour titre : *Vanda, reine de Pologne*, et respectait les trois unités. Nous n'ignorions pas non plus qu'elle contenait un grand récit de combat comme le *Cid*, trois meurtres par des moyens variés, et deux songes, l'un terrible, l'autre riant : ce que l'auteur considérait comme une innovation. Il faut dire que, tout en y travaillant comme je viens de l'écrire, dans le plus grand mystère, il ne laissait pas d'en lire, deci delà, quelques fragments, pendant les récréations aux élèves qui avaient de bonnes notes. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas ? que nous trouvions ses vers aussi détestables que ceux de notre camarade nous paraissaient beaux. Il le sentait et en souffrait cruellement dans son cœur. Même, il essayait de s'en venger basement en insinuant que Dutrou n'était peut-être pas le poète que l'on pouvait croire. Mais, malgré l'habileté et la persistance de ces attaques mesquines, son opinion lui était demeurée personnelle. Aucun de nous ne la partageait, pas même moi qui, cependant, comme Mazerat, étais alors, je n'ose pas dire le rival de Dutrou, mais son confrère — en quelque sorte.

A cette époque, en effet, j'avais déjà des aspirations littéraires et dramatiques qui se traduisaient par des pièces un peu hâtivement conçues et trop rapidement écrites, je dois en convenir. La

dernière, entre autres, un drame en quatre parties dont un prologue, s'il vous plaît! avait été commencée et finie en quatre études de deux heures chacune. Quatre actes! huit heures!... Et je n'en étais pas mécontent! Elle s'appelait *Inès* ou le *Brasero*. — Je l'avoue. — Il y avait là un jeune pâtre espagnol, amoureux d'une Infante, et même, s'il faut tout dire, je me rappelle qu'en la voyant passer, il s'exprimait ainsi : « Comme sa taille est « svelte et élancée, sa démarche noble et fière! Ah! pourquoi « est-elle la fille d'un roi d'Espagne? Et dire que je l'aime, moi, « pauvre pâtre, moi!... » Vous voyez que je ne vous cache rien. Mais j'étais si jeune! Et puis, la pièce était en prose : Voilà mes deux excuses! Je ne parle pas du temps qui, vous le savez, ne fait rien à l'affaire.

Je communiquai à Dutrou cette œuvre de premier jet; il en fut enthousiasmé! mais littéralement : « Quel beau drame!..., s'il « était en vers! me dit-il, veux-tu collaborer? » Moi!... avec Lui?... Vous pensez si j'acceptai! Seulement, collaborer n'était pas facile. Nous étions loin l'un de l'autre à l'étude et Mazerat veillait. Nous résolûmes de nous faire mettre à l'infirmerie. Ne vous étonnez pas! Nous avions alors, pour arriver à ce résultat, un moyen bien simple. Permettez-moi d'en donner la recette aux collégiens d'aujourd'hui pour le cas douteux où, la nôtre s'étant perdue, ils n'en auraient pas trouvé une meilleure :

#### RECETTE POUR PARAÎTRE MALADE SANS L'ÊTRE

« Vous prenez entre les deux pouces et les deux index de cha-  
 « que main, un petit morceau de la propre peau de votre propre  
 « poitrine, vous le pincez fortement et continûment jusqu'à ce  
 « que le sang extravasé à l'épiderme y ait déterminé une rougeur  
 « persistante. Ceci fait, vous recommencez un peu plus loin, par  
 « dix ou douze fois, et toujours en changeant de place. Vous ob-  
 « tenez ainsi, sur le thorax, une sorte de tatouage dont il est im-  
 « possible de soupçonner l'origine, mais qui figure tant bien que  
 « mal un commencement de rougeole ou de toute autre maladie  
 « vague. Là-dessus vous vous couchez, et, le lendemain, vous  
 « restez au lit en vous plaignant de maux de tête et en *refusant*  
 « toute nourriture. — Cruel, mais indispensable! — Le médecin  
 « arrive, interroge, examine, s'étonne, et, ne sachant trop de quoi  
 « il s'agit, vous met prudemment en surveillance à l'infirmerie.  
 « Le tour est joué! »

Voilà ce que nous faisons par ennui, fatigue, désœuvrement, et ce qui nous réussissait toujours; voilà ce que nous fîmes, Dutrou et moi, par amour de l'art, et ce qui nous réussit encore.

Une fois installés à l'infirmerie, pendant deux jours et deux nuits de suite — sans manger, toujours! — nous nous livrâmes, sur *notre* drame, à un travail de remaniement considérable, corsant les situations, accentuant les fins d'acte, creusant les caractères, changeant, ajoutant, supprimant... supprimant surtout. Je remarquai avec amertume combien, dans cette dernière besogne, mon collaborateur était, de nous deux, le plus acharné. Il n'épargnait rien, il massacrait tout, il était féroce! Les détails les plus gracieux ne l'arrêtaient pas, il les sacrifiait sans pitié : « Pas de détails! disait-il, le théâtre procède par larges plans! » Ces fleurs de style qui émaillaient *ma* pièce et dont je ne vous ai donné tout à l'heure qu'une faible idée, son crayon les abattait comme une faux : « A quoi bon ces phrases, puisqu'il allait tout récrire? » Ce que je souffrais!... Mais je n'osais rien dire... c'était Dutrou!

Mon dénouement lui-même ne trouvait pas grâce à ses yeux! Un dénouement terrible, audacieux et neuf, j'ose le dire, et dans lequel, désespéré d'apprendre que le Roi (el Rey), sacrifiant l'infante Inès à de mesquines considérations politiques, la mariait à un prince quelconque, mon père pénétrait masqué (!) dans l'Escorial (Escorial), et, arrivé à la chambre de celle qu'il aimait et dont il était aimé, après une scène d'une énergie sombre et d'une passion folle, s'asphyxiait avec elle à l'aide du brasero — ce qui avait une fière couleur locale, vous en conviendrez!

Eh bien! à ce moyen puissant et original au point d'en être encore inédit, mon collaborateur voulait substituer le poignard ou le poison comme plus noble. Perruque! Ah! si ça n'avait pas été Dutrou, comme je serais tombé dessus à coups de poings! Mais, même avec les arguments que me fournissait la seule raison, ma défense fut si vigoureuse que je finis par avoir gain de cause.

Je lui prouvai, clair comme le jour, que l'asphyxie par le brasero étant une mort totalement ignorée dans ses phénomènes, aussi bien à la ville qu'au théâtre, elle offrait à la mise en scène des ressources presque sans limites, et à la poésie les plus vastes horizons. C'est là dessus qu'il se rendit. Quand nous sortîmes de l'infirmerie, notre scénario était parachevé. Le poète

n'avait plus qu'à accomplir son œuvre, et il l'accomplit si rapidement qu'un mois après il me la donnait à lire.

C'était superbe ! superbe ! Il n'y eut qu'un cri là-dessus dans le collège qui fut, bien entendu, notre premier public et s'arracha les deux ou trois copies que nous avions faites de notre drame... Superbe ! Jamais je n'ai vu un succès aussi unanime. Seulement, je constatai avec un étonnement joyeux, mêlé de je ne sais quel inexplicable dépit, que mon collaborateur n'avait pas, aussi absolument qu'il s'en était vanté, renoncé à mon humble prose. Dans maint endroit, il avait rétabli le texte si lestement supprimé, se contentant d'y broder, comme sur une trame solide, ses arabesques poétiques. Ainsi, pour ne parler que du passage déjà cité et qui me tenait au cœur, j'en conviens : « Comme sa « taille est svelte et élancée, sa démarche noble et fière ! Ah ! « pourquoi est-elle la fille d'un roi d'Espagne ? Et dire que je « l'aime, moi, pauvre pâtre ! moi !... » Je le retrouvai tout entier dans ces vers :

- « Comme sa taille est svelte et sa démarche fière !
- « Le diadème est fait pour cette tête altière !
- « Elle est jeune, elle est belle, elle est fille de Roi...
- « Et moi je l'aime, ô Dieu ! moi, pauvre pâtre ! moi !! »

C'était mieux, si vous voulez, plus énergique, plus vibrant, soit ! Mais, en somme, c'était mon idée et l'expression de mon idée presque mot à mot. Et il en allait de même pour toutes mes tirades, ou à peu près. Alors pourquoi Dutrou les avait-il si dédaigneusement biffées ? Et pourquoi, à cette heure, répétait-il à qui voulait l'entendre que c'était lui qui avait écrit la pièce d'un bout à l'autre ? *Écrit et non récrit*, remarquez !

Cette prétention, à tant d'égards mensongère, soulevait en moi, contre lui, des mouvements de haine féroce, contenue toutefois par le respect que m'inspirait sa haute situation, et surtout par *notre* succès qui décidément était immense. Jamais, je le répète, je n'en ai vu de plus unanime. L'enthousiasme était au comble. Des élèves, il avait gagné les professeurs et jusqu'aux employés infimes. Le portier même, chez qui j'avais un compte assez fort de sucres d'orge à l'absinthe, alla jusqu'à me proposer de me remettre une partie — faible, il est vrai — mais enfin une partie de ma dette, si je lui faisais don d'un manuscrit de notre œuvre, portant notre double dédicace. Seul, Mazerat, par sa froideur, semblait protester contre l'engouement général. Il

avait, du reste, déclaré une fois pour toutes, qu'il ne lirait jamais les vers de Dutrou, *ne suivant pas en art les mêmes voies que lui*. Nos camarades n'en étaient que plus surexcités. Ils en arrivèrent à décider qu'il fallait que cette œuvre éminente vit le jour de la publicité. Mais comment ? C'est là-dessus que s'établit une discussion qui longtemps passionna notre microcosme. Les uns voulaient la faire jouer... Mais où ? Les autres la faire imprimer... Mais par qui ? Un des plus exaltés fit une proposition qui, d'abord, réunit tous les suffrages. C'était de couvrir les frais d'impression à l'aide d'une souscription dont l'argent devait être fourni par notre classe *seule*. Mais quand on connut le chiffre que demandait l'imprimeur, la classe *seule* passa rapidement à d'autres moyens. Enfin quelqu'un trouva une solution qui fut adoptée par acclamations. On convint d'envoyer la pièce à Victor Hugo, alors exilé à Guernesey, en lui demandant avis et conseil.

En ce temps-là, c'était la marche communément suivie par les débutants, je dirais presque la marche obligatoire. On était sous l'Empire et, en agissant ainsi, on ne rendait pas seulement hommage à un auteur illustre, on faisait acte d'opposition à un gouvernement détesté ; car nous avions quinze ans, âge où le gouvernement est toujours détesté. Aussi, avec quel soin nous rédigeâmes la lettre destinée à accompagner l'envoi du manuscrit ! Et l'adresse donc ! la simple adresse tracée sur l'enveloppe, que de méditations elle nous coûta ! Nous voulions qu'elle frappât les yeux du Maître, sans désillir ceux de la police, et que, sous une forme à la fois laconique et peu compromettante, elle enfermât et laissât transparaître tout un monde de pensées : récriminations contre le pouvoir, sympathie pour l'exilé, admiration pour le poète !

Je ne sais pas si la suscription à laquelle nous nous arrêtâmes exprimait tout cela, mais elle n'était, à coup sûr, ni longue, ni banale.

Elle n'avait que trois mots et un seul point d'exclamation :

« *Victor Hugo* »

« *Océan !* »

Simplement !

Eh bien ! cela lui parvint tout de même ! Et même il nous répondit, le pauvre grand homme ! Sa lettre, autant qu'il m'en

souvent, ne différait pas sensiblement des quelques centaines d'autres qu'il était forcé d'expédier chaque jour à ses jeunes correspondants des quatre coins du monde : « Vous êtes l'avenir, « je suis le passé ; vous arrivez, je pars ; vous entrez dans la « lumière, j'entre dans l'ombre, etc. » Mais, c'est égal, en la recevant, notre joie n'en fut pas moins immense ; quant à celle de nos camarades, elle ne saurait se décrire. Je me contenterai de rapporter ce fait, entre beaucoup d'autres, qu'à la récréation qui suivit l'événement, on força Dutrou — toujours Dutrou ! — à monter sur un banc et à lire à haute voix la fameuse réponse : « Vous êtes l'avenir, je suis... », enfin vous savez, et qu'on la lui fit *bïsser* au milieu d'applaudissements frénétiques. Après quoi, le plus ancien élève de philosophie monta sur le banc à son tour et nous harangua. C'était bien la gloire ! la gloire en chambre, mais la gloire. Oui ! Seulement notre embarras restait toujours le même, car enfin cette missive plus flatteuse que pratique ne faisait pas la moindre allusion au conseil demandé. Elle ne nous disait pas ce que nous devions faire de ce manuscrit qui menaçait de rester dans nos cartons. Mais nous n'y pensions guère ! Nous avons un autographe de Victor Hugo et adressé à nous ! Que rêver de plus ? Il faisait le tour du collège, cet autographe adorable, objet pour nous d'orgueil, pour les autres d'envie, et peut-être un peu aussi de dissipation. A ce point que, sous ce prétexte, Mazerat voulut en arrêter la circulation et essaya de nous le confisquer ; mais il fut forcé de nous le rendre devant les protestations indignées de toute la classe honorée en nos personnes. Finalement, nous le tirâmes au sort, mon collaborateur et moi. Et même ce fut lui qui le gagna. Oh ! ce Dutrou !

Cependant, le temps avait marché, l'époque du baccalauréat était venue. Nous quittâmes tous les deux le collège pour accomplir ce grand acte. Il fut reçu, moi aussi ; la vie nous prit l'un et l'autre, nous sépara l'un et l'autre, et je ne pensai plus ni à Dutrou, ni au manuscrit, ni à Inès, ni au brasero.

Peut-être un jour vous raconterai-je comment ce passé que je croyais mort ressuscita au moment le plus inattendu, et l'inoubliable et tragique soirée dans laquelle, subitement, je me trouvai en face de lui.

Édouard PAILLERON,  
de l'Académie Française.

---

---

## CE QUE L'ON VOIT TOUS LES JOURS <sup>(1)</sup>

---

On ne voit pas tous les jours un commerçant honnête, une femme fidèle, un ministre intègre, un gouvernement juste, un fils respectueux, un Anglais sobre, un journal incorruptible, un bift eck bien cuit et des œufs bien frais.

Mais il y a des choses que l'on voit tous les jours.

Ainsi l'on voit tous les jours une femme qui trompe son mari ou un mari qui trompe sa femme, un être intelligent amoureux d'une fille stupide, des chiens plus heureux que des hommes et des hommes plus bêtes que des chiens.

Ainsi, avant toutes choses, ce que l'on est sûr de voir tous les jours, c'est ce que nous allons voir ensemble.

Un soir de l'année dernière, qui pourrait aussi bien être un soir de cette année, l'histoire que nous allons conter étant de celles qui arrivent tous les soirs, un homme de vingt-sept à vingt-huit ans se promenait sur le boulevard, de la rue du Helder à la rue Grange-Batelière, et *vice versa*.

Cet homme était vêtu comme un homme qui a douze ou quinze mille livres de rente, et qui se promène par une belle soirée du mois d'août.

Il avait l'air distingué, mais il avait surtout l'air triste.

Il fumait et marchait nonchalamment, tenant son cigare d'une main et sa canne de l'autre.

Il était seul.

(1) Extrait de : *La Boîte d'Argent*. — Calmann-Lévy, édit.

Il se promenait évidemment sans but, car de temps en temps il s'arrêtait devant la boutique d'un marchand de tableaux ou d'un bijoutier, regardait quelques instants les bijoux et les toiles, et reprenait sa promenade.

En vain vous lui eussiez demandé ce qu'il venait de voir. Il avait regardé, il n'avait pas vu. Cette boutique lui avait été un prétexte pour s'arrêter et pour substituer momentanément l'immobilité à la marche. Mais de là à pouvoir distraire l'ennui du promeneur, il y avait trop loin, et trois minutes après cette station, si on lui eût dit qu'il venait de regarder des tableaux et des bijoux, il eût été fort étonné.

Bref, il se promenait comme un homme ennuyé et qui ne sait que faire.

Si vous voulez savoir son nom, donnez-lui le nom que vous voudrez : Henri, Jules ou Édouard. Édouard vous va-t-il ? Va pour Édouard.

Notre homme s'appelait donc Édouard.

Nous ferons remarquer encore une fois au lecteur que nous lui racontons en ce moment une histoire qui a le double mérite d'avoir été vraie dans le temps où elle s'est passée et d'être vraie tous les jours, hier comme aujourd'hui, aujourd'hui comme demain.

Quand le lecteur la connaîtra, il aura acquis l'avantage de pouvoir se dire à chaque instant du jour ou de la nuit si cela l'amuse : — A l'heure qu'il est, l'histoire que j'ai lue se passe quelque part.

Édouard se promenait donc sans raison, sans besoin, sans plaisir.

Il avait peut-être été cinq ou six fois ainsi de la rue du Helder à la rue Grange-Batelière et de la rue Grange-Batelière à la rue du Helder, quand il s'arrêta de nouveau et regarda l'heure à sa montre.

Il était huit heures.

Édouard, pour varier ses distractions, s'approcha d'une chaise, s'assit avec tous les gens qui s'asseyaient, l'été, devant le café de Paris, et qui forment deux haies au milieu desquelles monte et descend le flot des promeneurs oisifs.

Quand il fut assis, il mit une autre chaise devant lui, posa ses deux pieds sur un des bâtons, et se dandina, tout en continuant de fumer.

De temps en temps il voyait passer un ami, lui faisant un salut de la main ou portant cette main à son chapeau, selon le degré d'intimité où il était avec le passant, après quoi il continuait à se dandiner.

Cette existence, comme vous le voyez, manquait d'émotions, ou du moins d'émotions extérieures, car en l'examinant bien, on eût vu qu'Édouard était préoccupé, et que quelque chose veillait encore dans cette espèce de lanterne éteinte qu'on appelle un homme qui s'ennuie.

La Fontaine a dit qu'un poltron trouve toujours un plus poltron que soi. Il en est de même des gens ennuyés, ils trouvent toujours un homme qui s'ennuie plus qu'eux.

C'est peut-être pour cela qu'Édouard attendait.

Alors il ne fut pas trompé dans son attente, car au bout d'une demi-heure un de ses amis, qui se promenait tout seul, l'ayant reconnu, s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Comment vas-tu? dit le nouveau venu.

— Bien, et toi?

— Moi aussi.

C'est ordinairement ainsi que les conversations commencent, et nos deux personnages n'étaient pas gens à commencer d'une façon plus originale.

Car n'allez pas croire que vous avez affaire à un homme exceptionnel. Édouard doit être rangé dans la catégorie des hommes ordinaires, dans ce qu'on nomme le commun des martyrs. Quant à son ami, il n'avait rien de plus remarquable que lui. D'ailleurs il n'est qu'un accident dans cette histoire.

Il peut s'appeler Jules si vous le voulez bien.

— Que fais-tu ici? reprit Jules.

— Je fume, et toi?

— Moi, je me promène. Veux-tu te promener avec moi?

— Assieds-toi plutôt.

— Ma fois non! j'aime mieux marcher.

— Tu vas quelque part?

— Non. Que fais-tu ce soir?

— Rien, tu le vois.

— Où est... madame?

— Elle est chez elle.

— Vous êtes toujours ensemble?

— Toujours.

Tout cela était dit avec le ton indifférent de deux hommes qui n'ajoutent aucune importance à ce qu'ils disent.

Jules tira sa montre.

— Huit heures trois quarts, dit-il, je te quitte.

— Où vas-tu donc?

— Ma foi, je vais un instant au Cirque.

— Eh bien, je t'accompagne.

Jules ouvrit la portière d'un coupé vide qui stationnait là, et sur le siège duquel le cocher dormait.

— Cocher, fit le jeune homme en secouant le manteau de l'homme, qui se réveilla à cette secousse, au Cirque, et vite.

La voiture partit lentement.

Les deux amis fumaient sans mot dire.

— Que diable as-tu donc ce soir? demanda Jules après quelques instants de silence, tu as l'air de t'ennuyer horriblement.

— En effet, je m'ennuie.

— Pourquoi?

— Parce que je m'ennuie. Si je savais pourquoi je m'ennuie, dans une heure je ne m'ennuierais plus.

— Tu es amoureux?

— Certes non.

— Des ennuis de ménage?

— Justement.

— Pourquoi ne romps-tu pas?

— Avec cela que c'est facile.

— Si c'était moi!

— Ah! pardieu! on dit toujours: Si c'était moi! et quand on y est pincé, on ne sait plus comment faire. Je voudrais bien t'y voir, toi qui dis: Si c'était moi! Moi aussi j'ai dit à d'autres: Si c'était moi! et aujourd'hui...

— On s'en va tout bonnement.

— Est-ce que c'est possible?

— Qui te retient?

— Sait-on par quoi on est retenu? voit-on seulement les fils qui vous attachent les pattes? On veut s'en aller, on sent qu'il faut que l'on s'en aille, la raison, les relations, l'expérience, tout l'exige. On n'aime plus la femme et l'on ne s'en va pas. Pourquoi? Demande-le à d'autres; quant à moi, je ne le sais pas.

— Depuis combien de temps vis-tu avec elle?

— Depuis trois ans.

— Et elle t'aime toujours?

— Elle le dit.

— Et toi?

— Oh! moi, je ne l'aime plus.

— Et tu n'as rien à lui reprocher?

— Rien.

— Elle ne t'a jamais trompé?

— Jamais.

— Tu en es sûr?

— Oh! quant à cela, oui, j'en suis sûr.

Voilà une vanité qui n'abandonne jamais les hommes, même lorsqu'ils sont laids, même lorsqu'ils sont vieux, même lorsqu'ils sont trompés, surtout lorsqu'ils sont trompés.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter atteinte à la vertu de la maîtresse d'Édouard. Depuis trois ans on n'avait pas fait un cancan sur elle. Avait-elle été fidèle, c'est ce dont personne n'eût pu répondre; mais, en tout cas, elle passait pour l'avoir été.

— S'aperçoit-elle que cette vie-là t'ennuie? reprit Jules.

— Il faudrait qu'elle fût aveugle pour ne pas le voir.

— Que dit-elle?

— Elle pleure.

— Comme c'est gai!

— Ne m'en parle pas, mon cher; il y a des moments où j'ai envie de me jeter à l'eau, ma parole d'honneur! ou de me brûler la cervelle. Ah! ne fais jamais la folie de vivre maritalement avec une femme.

— Dis-lui que tu es forcé de partir.

— Elle ne me croira pas. Elle sait bien que rien ne m'appelle hors de Paris. Elle connaît mieux mes affaires que moi.

— Trompe-la.

— C'est ce que j'ai fait.

— L'a-t-elle su?

— Parfaitement.

— Qu'a-t-elle dit?

— Elle m'a fait des scènes d'abord, puis elle n'a plus rien dit; mais elle a tant pleuré que j'ai eu pitié d'elle et que je ne la trompe plus.

— Alors tu l'aimes encore?

— Non, je ne l'aime plus; mais, après tout, je n'ai pas le droit

de lui faire du mal, à cette femme qui ne m'a jamais rien fait. Que veux-tu qu'elle devienne si je la quitte ?

— Elle prendra un autre amant.

— Tu ne la connais pas. Elle est capable d'en mourir.

— Est-ce que les femmes meurent de cela !

— Je sais bien ce que je dis. Un jour, fatigué de ces scènes de jalousie, abruti par cette vie incompatible avec mon âge et mon caractère, je m'en suis allé. J'ai pris une chambre dans un hôtel. C'était l'hiver. Toute la nuit elle est restée assise et grelottant sur une borne à ma porte, et le lendemain elle a recommencé. Le troisième jour elle était dans son lit avec la fièvre et se mourait, littéralement. Est-ce que je pouvais laisser cette malheureuse créature dans cet état-là ?

— Tu y es retourné alors ?

— Oui.

— Elle a guéri ?

— Certainement.

— Elle eût aussi bien guéri sans toi. Il fallait profiter de l'occasion et partir, et aujourd'hui, tu en serais débarrassé. Avoue que tu l'aimes toujours, ou bien que tu te refuses à l'idée qu'elle ait un autre amant, non pas parce que c'est impossible, mais parce que tu sens que cela te ferait de la peine qu'elle dit à un autre homme ce qu'elle t'a dit pendant trois ans, et ce que tu crois qu'elle ne peut plus dire qu'à toi maintenant.

Édouard ne répondit rien.

— Cela est si vrai, reprit Jules, que si, dans ce moment, au lieu d'être convaincu qu'elle se lamente de ton absence et qu'elle t'attend en pleurant, tu croyais qu'elle fait des coquetteries avec un de tes amis, tu rebrousserais chemin et tu rentrerais chez toi. Les hommes ne sont confiants que par vanité, mon cher, et si les femmes étaient bien imbues de ce principe, au lieu de faire des scènes à l'homme qui veut les quitter, elles n'auraient pour le retenir qu'à avoir l'air de consentir à ce qu'il parte et à être prêtes à le remplacer même avant son départ. Heureusement pour nous, toutes ne savent pas cela. Qui Anaïs avait-elle pour amant avant toi ?

— Est-ce que je le sais !

— Certainement tu le sais, puisque c'est chez son amant que tu l'as connue. Un petit brun, eh ! pardieu ! je ne connais que ce nom-là ; le comte de... le comte de... enfin, le nom n'y fait rien ;

eh bien, mon cher ami, quand il a voulu la quitter, elle a fait les cent coups, elle l'a suivi, elle a donné des soufflets à sa nouvelle maîtresse; elle a voulu lui brûler la cervelle à ce pauvre garçon, elle l'eût empoisonné, que sais-je, moi ! Il a tenu bon, il l'a quittée, et elle t'a pris, et elle est prête à faire aujourd'hui contre toi ce qu'elle a déjà fait contre lui. Tu es bien bon de te gêner.

Soit que ce que Jules disait fût vrai et qu'Édouard ne trouvât rien à répondre, soit que, ce qui est plus vraisemblable, il fût contrarié des souvenirs que son ami venait d'évoquer, Édouard ne répondit pas une syllabe.

Jules, de son côté, craignit d'avoir été trop loin, et pour changer la conversation brusquement, il cria au cocher :

— Allons, cocher, plus vite ; vous ne marchez pas, mon brave homme !

La voiture se mit à rouler un peu plus rapidement, et s'arrêta quelques instants après devant le Cirque, sans que les deux amis se fussent adressé la parole depuis les derniers mots que nous venons de rapporter !

Ils prirent leurs billets et entrèrent.

Le Cirque était plein.

Édouard et Jules restèrent debout du côté où les chevaux entrent, et où se tiennent ordinairement ceux qui croient se poser en causant avec les écuyères, et en leur adressant des compliments lorsqu'elles entrent dans le cirque ou lorsqu'elles en sortent.

Le spectacle touchait à sa fin.

Édouard ne disait rien. Il regardait sans curiosité ce que l'on faisait, et jouait avec sa canne.

Jules lorgnait les femmes.

— Est-ce que cela t'amuse ? demanda Édouard à Jules, un quart d'heure après qu'ils étaient entrés.

— Non, aussi ne suis-je venu ici que pour trouver avec qui souper.

— Alors, je m'en vais, moi.

— Tu ne veux pas souper ?

— Non. Je rentre.

— Tu as peur d'être grondé.

— Non, mais je ne veux pas souper.

— Attends au moins la fin du spectacle.

Édouard s'accouda et attendit.

Cinq minutes après, Jules reprit :

— Dis donc, Édouard?

— Quoi?

— Vois-tu ces deux petites femmes qui sont là-bas?

— Où?

— Sur le second rang. Il y en a une avec un chapeau de paille et une autre avec un chapeau de crêpe. Un mantelet bleu et un mantelet gris. Vois-tu?

— Oui.

— Si tu veux, nous irons souper avec elles?

— Tu les connais?

— Beaucoup.

— Elles sont jolies?

— Oui. Allons-nous leur parler?

— Non, décidément il faut que je rentre.

— Tu as donc quelque chose à faire chez toi?

— Oui.

— Viens donc, Anaïs ne te dira rien.

— Ce n'est pas pour cela, mais sérieusement il faut que je rentre de bonne heure.

— Adieu alors, moi, je vais offrir à souper à mes deux amies. Sans rancune.

— De quoi?

— De ce que je t'ai dit en venant.

— Es-tu fou?

Les deux amis échangèrent une poignée de main. Jules alla rejoindre les deux femmes qui venaient de le reconnaître et qui lui avaient fait de l'œil un signe qui voulait certainement dire : Venez nous parler.

Quant à Édouard, il avait quitté le théâtre et marchait rapidement vers le boulevard.

Il demeurait rue Laffite.

Nous prévenons le lecteur qu'Édouard était sorti avec la ferme intention de ne rentrer que le plus tard possible.

Pourquoi avait-il si subitement changé d'avis?

S'était-il en effet rappelé qu'il eût besoin de rentrer chez lui?

Non.

Mais, si le lecteur a quelque peu la connaissance du cœur humain, il a déjà deviné pourquoi Édouard tenait tant à revoir Anaïs plus tôt qu'il n'y comptait en sortant.

S'il n'a pas cette importante science, qu'il lise attentivement le chapitre suivant, il saura à quoi s'en tenir sur la subite résolution que venait de prendre notre héros, héros vulgaire s'il en fut.

## II

Nous faisons ici une étude de détails invisibles à l'œil nu de ceux qui ne sont pas de sérieux observateurs de ce qu'on appelle le cœur humain.

Tout le monde comprendra la vérité de ce que nous écrivons ; mais dix personnes seulement sur cent ont pu être appelées à jouer un rôle complet dans cette histoire déjà vieille et toujours jeune, qui, comme le monde, recommence tous les matins.

A quoi Édouard pensait-il en revenant chez lui ou plutôt chez eux ? Il ne le savait pas. Ce qu'il allait dire et faire en entrant, il eût été incapable de le dire, et cependant il marchait plus vite que s'il eût été appelé par la plus importante des affaires.

Il arriva enfin.

— Madame est-elle sortie ? demanda-t-il au portier.

— Non, monsieur.

Édouard monta trois étages et sonna. La femme de chambre vint lui ouvrir la porte.

Une lampe à demi baissée avait été déposée dans l'antichambre, pour éclairer Édouard, dans le cas où il serait rentré après le coucher de la femme de chambre.

Édouard prit cette lampe, traversa la salle à manger, un élégant salon plein de tableaux, de fleurs et de chinoiseries, et ouvrit brusquement la porte de la chambre à coucher.

— Vous m'avez fait peur, dit avec un petit cri une femme appuyée sur le balcon de la fenêtre.

— Ne m'attendiez-vous pas ? répondit sèchement Édouard.

— Je ne vous attendais pas si tôt, mon ami.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ordinairement vous rentrez plus tard.

— Encore des reproches ?

— Je ne vous fais pas de reproches. Je vous dis seulement que j'ai été un peu saisie par le bruit que vous avez fait en ouvrant

cette porte, parce qu'ordinairement vous ne rentrez pas de si bonne heure.

— Je rentre à l'heure où il me plaît de rentrer. C'est bien mon droit, je pense.

— Je ne le conteste pas, et je ne sais pas pourquoi vous me cherchez querelle pour ce cri bien involontaire.

Pendant ce temps, Édouard avait posé la lampe sur la cheminée, avait ôté son chapeau, s'était assis sur le canapé, et passait ses mains dans ses cheveux, en poussant un soupir d'ennui.

— Voulez-vous que je ferme la fenêtre ? reprit Anaïs.

— Fermez-la si vous voulez.

— Vous n'avez pas froid ?

— On n'a pas froid au mois d'août, à onze heures du soir.

Anaïs ne répondit rien, et s'approchant de la cheminée, elle prit une lime et se mit à arranger ses ongles. Anaïs était jolie. Elle avait de grands yeux noirs, le teint blanc, la bouche petite, les dents blanches. Ses bandeaux noirs dénotaient une nature ardente. Ses épaules étaient belles sous la transparence de sa robe de mousseline. Sa taille était fine, ses bras bien faits, ses pieds mignons.

Enfin, c'était ce qu'on appelle une jolie femme, mais voilà tout. Sa beauté manquait de finesse, sinon de distinction, et il y avait dans cette tête séduisante au premier abord, un côté commun et maladroit. On sentait que cette femme devait se tromper souvent et manquer de toutes les ressources de ce sentiment intelligent qui fait la véritable supériorité des femmes sur nous.

La conversation avait été commencée de telle façon que ni Édouard ni Anaïs ne semblaient avoir envie de la continuer.

Quiconque eût pensé cela se fût trompé.

Tous deux désiraient la reprendre, mais aucun des deux n'osait ou plutôt ne voulait adresser la parole à l'autre.

Alors il arriva ce qui arrive toujours dans ces cas-là. Au bout de dix minutes de silence, Édouard et Anaïs, pris en même temps de la crainte qu'il ne se prolongeât, ouvrirent la bouche en même temps pour dire quelque chose.

Tous deux s'arrêtèrent.

— Vous alliez dire ? demanda Anaïs.

— Parlez, parlez, fit Édouard en s'inclinant.

— Oh ! je n'avais rien de bien intéressant à vous communiquer.

— Ni moi non plus.

Nouveau silence.

Cependant il est évident pour nous, qui connaissons Édouard, qu'il désirait que la conversation se rétablît, car il méditait certainement quelque chose. Seulement, il voulait que ce fût Anaïs qui attaquât.

Charmante chose que la fin d'une liaison où ceux qui, quelque temps auparavant, s'aimaient et ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, en arrivent à se traiter en ennemis et à se surveiller mutuellement jusque dans leurs paroles.

— Voyons, Édouard, fit Anaïs en s'approchant de son amant, en prenant sa main et en s'asseyant à côté de lui ; voyons, qu'avez-vous encore ce soir ?

— Mais je n'ai rien, je vous assure.

— Vous paraissez triste, contrarié. Est-ce encore moi qui en suis cause ?

— En aucune façon.

— Je vous ennuie, n'est-ce pas ?

— Je ne dis pas cela.

— Mais vous le pensez. Est-ce ma faute si vous ne m'aimez plus ?

— Je vous aime toujours.

— Comme vous me dites cela !

— Comment voulez-vous que je vous le dise ? Quand on vit depuis trois ans avec une femme, on ne peut passer sa vie à lui dire qu'on l'aime. Elle le sait, cela suffit.

— C'est juste.

Anaïs retira sa main de la main d'Édouard, se leva, s'appuya sur le velours de la cheminée, et se mit à jouer avec la chaîne d'un lorgnon qui se trouvait là.

— Qu'est-ce que vous avez encore ? fit Édouard, voilà que vous faites la moue.

— Moi, je ne vous dis rien.

— Vous ne me dites rien, mais vous faites une figure !...

— Quelle figure voulez-vous que je fasse ? Je vois que je vous ennuie, je me lève et je ne vous dis plus rien. On ne peut pas au contraire être plus aimable.

— Tenez, Anaïs, cette vie-là n'est pas tenable, s'écria Édouard en se levant à son tour, en mettant ses mains dans ses poches,

et en se promenant de long en large dans la chambre. Il faut en finir.

— Je ne sais vraiment pas ce que vous avez ce soir, vous rentrez de mauvaise humeur, vous me maltraitez parce que j'ai peur en vous entendant venir, je m'approche de vous, je vous prends la main, je veux vous embrasser, je vous demande ce que vous avez, et vous me recevez comme un chien. Est-ce ma faute si vous avez vu ce soir des gens qui vous ont contrarié ?

— Je n'ai vu personne qu'un de mes amis !

— Je ne vous demande pas compte de votre soirée.

— C'est extraordinaire. C'est ordinairement la première chose que vous faites quand je rentre.

— Vous allez recommencer à me dire des impertinences comme hier, comme tous les jours depuis un mois.

— Quelle impertinence y a-t-il dans ce que je vous dis ?

— Je vois bien où vous voulez en venir, Édouard. Et Anaïs porta son mouchoir à ses yeux, car elle n'avait pu retenir ses larmes.

— Allons, bien ! voilà les larmes maintenant ! s'écria Édouard. Adieu.

En même temps il prenait son chapeau et ouvrait la porte.

Anaïs essuya ses yeux à la hâte, et, la voix toute tremblante encore, elle dit en courant après Édouard :

— Vous sortez ?

— Oui.

— Où allez-vous ?

— Je vais me promener.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne m'amuse pas de vous voir pleurer.

— Je ne pleure pas.

— Vous ne pleurez pas ?

— Non, mon ami.

— Pourquoi avez-vous les yeux rouges, alors ?

— Parce que j'ai pleuré toute la soirée.

— Quelle vie ! quelle vie ! mon Dieu ! s'écria Édouard en fermant les poings et en se laissant tomber sur un fauteuil du salon.

Anaïs courut se mettre à genoux devant lui, et s'essuyant les yeux une dernière fois, elle ajouta d'un ton suppliant :

— Allons, ne te mets pas en colère. Que veux-tu ! c'est plus

fort que moi. Je ne puis m'empêcher de pleurer quand tu n'es pas là. Pardonne-moi.

Édouard fit un geste d'impatience.

— Voyons, reprit-elle, embrasse-moi, je ne pleurerai plus.

— Vous croyez donc qu'il est drôle de ne pas pouvoir sortir sans se dire qu'on laisse derrière soi une femme qui va pleurer tout le temps qu'on sera dehors ? En vérité, c'est de la tyrannie. Je ne peux pas passer la soirée avec un de mes amis sans vous trouver en larmes quand je rentre. Que diable ! il y a assez d'occasions de pleurer dans la vie, sans s'en créer encore, et surtout pour de pareilles futilités.

— Eh bien ! ce sera aujourd'hui la dernière fois, je te le promets.

— Vous dites la même chose tous les jours.

— Cela prouve que je vous aime, voilà tout.

— On prouve aux gens qu'on les aime en leur rendant la vie heureuse, et non en pleurant du matin au soir.

— Voyons, embrasse-moi, je ne pleurerai plus. Tu feras tout ce que tu voudras et je ne dirai plus rien. Est-ce bien ?

— Je ne vous en demande pas tant. Je vous demande seulement de ne pas voir autre chose que ce qui est. Je sors, je rencontre un ami, je rentre, c'est bien simple, je crois.

— N'en parlons plus. Tu m'aimes toujours ?

— Vous le savez bien.

— Alors pourquoi me dis-tu : vous ?

— Tu le sais bien.

Anaïs sauta au cou d'Édouard et l'embrassa à plusieurs reprises. Elle lui ôta son chapeau, le posa sur une chaise et s'assit sur les genoux de son amant.

— Est-il venu quelqu'un ce soir ? reprit Édouard.

— Oui.

— Qui donc ?

— Le tapissier.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il veut de l'argent.

— Combien lui doit-on encore ?

— Trois mille francs.

— Que le diable l'emporte, lui et ses meubles.

Anaïs baissa la tête.

— Si j'avais su, dit-elle, je ne te l'aurais pas dit qu'il était venu.

— On ne voit que des créanciers ici.

— Ce n'est pas moi qui ai fait les dettes, je pense.

— Ce n'est pas pour moi que je les ai faites, en tout cas.

Anaïs se leva.

— Où allez-vous? fit Édouard.

— Je vais me coucher.

— Qu'est-ce que vous avez encore?

— Rien. Vous vous fâchez à propos de tout.

— Je ne puis donc pas faire une observation, maintenant?

— Vous êtes libre.

En même temps, Anaïs ôta sa ceinture et commençait à se déshabiller.

Édouard resta seul dans le salon.

— Quand donc en finirai-je avec cette vie-là? murmura-t-il. Des larmes, des scènes, des créanciers, c'est à n'y pas tenir!

— Venez par ici, dit Anaïs de sa chambre à coucher et de sa voix la plus douce.

Édouard se leva et rentra dans l'autre chambre, toujours les mains dans les poches et avec une figure sépulcrale.

Anaïs défaisait son corset, et, malgré lui, Édouard considérait sa maîtresse.

— Si cela te gêne de payer ce tapissier en ce moment, dit celle-ci qui employait tous les moyens pour dérider son amant et qui essayait de chasser une à une les causes de sa mauvaise humeur; si cela te gêne de payer M. Ridel — il paraît que le tapissier s'appelait Ridel — je vendrai des bijoux et nous le payerons.

— Qui est-ce qui vous prie de vendre vos bijoux? répliqua aigrement Édouard, est-ce que j'ai l'habitude de payer mes dettes avec les bijoux des femmes? Vous moquez-vous de moi?

— C'est vous qui m'avez donné ces bijoux, vous êtes bien libre d'en disposer.

— Est-ce que je reprends ce que je donne? Vous ne savez dire que des impertinences, en voilà assez. Vous me confondez avec quelque autre de vos anciens amants, sans doute.

Ce mot blessa Anaïs qui venait de s'égratigner la main avec la baleine de son corset, et qui répliqua :

— Mes anciens amants vous valent bien, mon cher ami.

— Retournez avec eux, alors.

— Si je l'avais voulu, cela n'eût dépendu que de moi.

— Veuillez-le donc une bonne fois, et que je n'entende plus parler de vous, car, ma parole d'honneur, j'en ai par dessus les épaules.

Anaïs sonna.

— Qu'est-ce que vous voulez? fit Édouard.

— Je veux ma femme de chambre.

— Pour quoi faire?

— Pour qu'elle aille me chercher une voiture.

— Vous allez sortir?

— Oui.

— Sortez!

En ce moment, la femme de chambre parut.

— Allez me chercher un fiacre, lui dit Anaïs.

La femme de chambre sortit.

Anaïs relâça son corset, passa sa robe, se jeta un cachemire sur les épaules, mit son chapeau, s'adossa à la cheminée et attendit.

Édouard ne disait plus rien.

— On ne torture pas ainsi une femme, murmura Anaïs presque avec le ton de la menace.

Édouard ne répondit pas.

-- Il n'y a pas que vous au monde, Dieu merci, et je ne souffrirai pas plus longtemps de vos impertinences.

Même silence de la part d'Édouard.

— Traiter ainsi une femme, continua Anaïs, une femme qui se sacrifie depuis trois ans pour vous, c'est trop fort! Mais, cette fois, c'est bien fini, je vous en réponds.

Édouard n'avait pas l'air d'entendre. Il dandinait sa jambe gauche qu'il avait passée par dessus sa jambe droite.

La femme de chambre reparut.

— Le fiacre que Madame a demandé est en bas, dit-elle.

— C'est bien, fit Anaïs; descendez avec moi, vous m'accompagnerez.

Elle fit un salut de la tête à Édouard et passa.

Édouard ne bougea point.

Anaïs sortit et ferma violemment la porte du carré.

Édouard resta seul, se leva, s'approcha de la glace, passa la main dans ses cheveux en se regardant, vint à la fenêtre, la ferma

avec bruit au moment où Anaïs montait dans son fiacre, ôta son habit, ouvrit un livre, et s'assit sur le canapé dans la position d'un homme qui lit.

Nous devons à la vérité de dire qu'il ne lisait pas.

Il écouta si la voiture s'éloignait, il n'entendit rien.

Quelques instants après, on frappa à la porte de la chambre.

— Entrez, dit-il.

C'était la femme de chambre, Rosalie.

— Madame a oublié ses gants, elle m'envoie les chercher, dit cette fille.

Un imperceptible sourire de doute se dessina sur les lèvres d'Édouard.

— Cherchez, dit-il.

La femme de chambre chercha pendant cinq minutes sans rien trouver et sans qu'Édouard lui adressât la parole, après quoi elle redescendit.

Le silence de la rue se continua. Le fiacre ne faisait pas un mouvement.

Cinq minutes s'écoulèrent encore.

On frappa de nouveau.

— Entrez, dit Édouard.

C'était encore la femme de chambre.

— Monsieur, dit-elle, Madame désire vous parler. Voulez-vous descendre.

— Si Madame veut me parler, qu'elle monte; nous serons mieux ici qu'en bas.

— Elle ne veut pas monter.

— Et moi, je ne veux pas descendre.

La femme de chambre alla porter cette réponse à sa maîtresse.

Édouard entendit le bruit du fiacre qui s'en allait.

— Elle s'en va pour tout de bon, pensa-t-il.

Et il s'apprêta à ouvrir la fenêtre, afin de voir quelle direction prenait la voiture.

Au moment où il mettait la main sur l'espagnolette, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et Anaïs, pâle, la bouche irritée, entra en ôtant les gants que la femme de chambre était venue chercher et qu'elle n'avait pas trouvés.

— C'est une infamie! murmura Anaïs.

— Quoi donc? demanda Édouard.

— Ce que vous venez de faire.

— Qu'ai-je fait ?

— Laisser ainsi une femme toute seule dans la rue à minuit ; c'est une lâcheté ; mais je me vengerai.

Et tout en disant cela, Anaïs ôtait son châle et son chapeau et la femme de chambre les emportait.

— C'est vous qui avez voulu sortir, dit Édouard, qui, ayant le sang-froid de son côté, se sentait le plus fort. Pourquoi n'êtes-vous pas sortie ?

— Parce que je suis ici chez moi, et que je serais bien bonne de m'en aller. Si cela ne vous convient pas, allez-vous-en.

— Ma foi non, il est trop tard ce soir.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Anaïs, dont les dents claquaient de fièvre et de colère et en pleurant à chaudes larmes, qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour être si malheureuse ?

Et, se jetant sur son lit, elle cachait sa tête dans ses mains pour étouffer ses sanglots, et ses mains crispées déchiraient en même temps les dentelles des malheureuses taies d'oreiller.

J'ai remarqué que, dans ces scènes-là, les étoffes et les dentelles souffrent beaucoup.

— Voilà maintenant les grincements de dents et les attaques de nerfs, murmura Édouard. C'est tous les jours la même chose.

— Faut-il que vous soyez lâche pour insulter une femme qui ne peut pas se défendre ! Si j'étais homme vous n'agiriez pas ainsi.

Il arrive toujours un moment, dans ces sortes de querelles, où la femme, quand elle est de la nature et de l'espèce d'Anaïs, bien entendu, c'est-à-dire quand elle ne peut appeler à son secours ni l'éducation, ni la dignité, ne recule devant aucune des épithètes que peuvent se donner entre eux deux charretiers qui se disputent ou deux harangères qui s'en veulent.

Édouard était habitué à cette dernière péripétie.

— Très bien, dit-il, passons aux grossièretés.

Et il alla ouvrir la porte.

— Rosalie ! cria-t-il.

— Monsieur ! répondit la femme de chambre.

— Venez déshabiller Madame, qui est souffrante et veut se coucher.

La femme de chambre et la maîtresse restèrent seules dans la chambre à coucher.

Édouard revint dans le salon et s'assit en se disant :

— Quand on pense qu'il y a des gens qui voudraient être à ma place!

Il mit ses coudes sur ses genoux et laissa tomber sa tête dans ses mains.

De temps en temps, il entendait, au milieu des menaces et des paroles entrecoupées d'Anaïs, Rosalie qui lui disait :

— Voyons, Madame, calmez-vous, ne vous faites pas de mal. Ce ne sera rien.

Anaïs se coucha.

Quand elle fut couchée, Rosalie vint trouver Édouard dans le salon :

— Monsieur, lui dit-elle, allez, je vous en prie, auprès de Madame, elle a le frisson, elle est malade.

Édouard se leva comme un homme qui se résigne et passa dans la chambre à coucher.

Deux heures après, Anaïs et Édouard dormaient.

Maintenant, le lecteur a-t-il deviné pourquoi Édouard avait fait une scène à sa maîtresse sans que celle-ci l'y eût excité par quoi que ce fût?

S'il ne l'a pas deviné, nous allons le lui dire.

Édouard avait cherché querelle à Anaïs parce que Jules lui avait dit qu'elle avait fait autrefois pour le comte dont il ne s'était plus rappelé le nom, ce qu'elle faisait aujourd'hui pour lui, et Édouard avait, comme la plupart des hommes, comme tous les hommes même, la jalousie rétrospective, cette terrible jalousie qui demande toujours compte du passé, et qui ne le pardonne pas; jalousie d'autant plus difficile à combattre qu'elle est sûre de ce qu'elle dit, et qu'elle ne peut pas douter, puisqu'elle a toujours devant les yeux le fait accompli et connu de plusieurs, ce qui pis est.

Alexandre DUMAS fils,

de l'Académie Française.

(A suivre.)

---

---

# VIE ET VOYAGES DE D. LIVINGSTONE

---

## I

### L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

David Livingstone naquit à Blantyre, comté de Lanark, en Écosse, le 19 mars 1813. Dans l'intéressante préface qu'il écrivit lui-même en tête de ses *Voyages et Explorations dans le sud de l'Afrique*, il nous raconte son origine et les débuts de sa vie.

Dès les premiers mots de cette esquisse autobiographique, Livingstone trahit la fierté, traditionnelle chez les Écossais, de la race et du sang. Il s'enorgueillit de pouvoir dire que son grand-père combattit et succomba à la bataille de Culloden pour la cause des Stuarts. Puis, avec une naïveté charmante, qui fait le plus grand honneur et à lui-même et à la famille écossaise dont il est issu, il nous raconte une vieille histoire de famille, qui prouve que l'idée dominante de ses ancêtres était de rester honnêtes. Il dit que l'un d'eux, sur son lit de mort, fit venir ses enfants autour de lui et leur apprit que les recherches les plus minutieuses sur le passé de la famille ne lui avaient pas permis de découvrir la moindre trace de malhonnêteté parmi ses ancêtres : il leur légua donc comme un héritage le précepte de demeurer honnêtes.

Son grand-père était un fermier d'Ulva, qui, reconnaissant, à la fin, que les produits de son travail ne suffisaient pas à l'en-

retien de sa nombreuse famille, se transporta à Blantyre, auprès des manufactures de coton.

Ses oncles entrèrent au service du roi comme soldats et comme marins, mais son père demeura à Blantyre. Lorsqu'il parle du caractère de ce dernier, on sent que Livingstone éprouve une ardente fierté à rapporter comment son père demeura fidèle au vieux précepte de la famille : « Sois honnête, » et maintint chez les siens cette tradition de vertu, par la conscience avec laquelle il exerçait le métier de petit marchand de thé. Livingstone se souvient aussi que son père, non content de développer chez ses enfants la vertu de l'honnêteté, les élevait religieusement dans les pratiques de l'Église d'Écosse. La solide piété, les bons exemples du père lui donnent droit, ajoute-t-il, à la reconnaissance et aux hommages de son fils.

Il parle de sa mère avec respect et affection, et nous la dépeint comme préoccupée, dans sa sollicitude maternelle, de joindre ensemble les deux bouts à force de frugalité.

De bonne heure, dès l'âge de dix ans, le jeune David dut contribuer par son travail d'enfant aux besoins de la famille. Il fut engagé comme rattacheur à la manufacture de coton de Blantyre. Pendant tout ce temps, il consacrait ses soirées à l'étude; il s'y appliquait parfois avec une telle ardeur que sa mère, alarmée pour sa santé, se voyait forcée de lui arracher résolument les livres des mains et de l'envoyer au lit.

Les heures de travail à la fabrique étaient longues. De six heures du matin à huit heures du soir, il n'y avait de repos que pendant le temps du déjeuner et du dîner. Malgré ce rude labeur, l'enfant réussit à amasser une foule de connaissances, en plaçant ses livres devant lui sur le métier, et en continuant de s'instruire le soir, sous la direction d'un maître d'école qui donnait des leçons à un prix assez faible pour que les enfants les plus pauvres pussent profiter des bienfaits de l'instruction.

De cette manière, grâce à sa persévérance et à son application, l'éducation première du jeune David reposa sur de solides fondements. Les ouvrages scientifiques et les livres de voyage étaient sa distraction préférée. Ses lectures portaient sur des classiques de choix : Homère, Virgile, Horace et Ovide. Il n'oubliait pas l'instruction religieuse qui peut être puisée dans l'étude des livres comme la *Philosophie de la religion*, la *Philosophie d'un état futur*, et surtout dans l'étude de la *Bible*. C'est à la pratique de

ce dernier livre, et aux inspirations religieuses dont il est la source inépuisable, ainsi qu'aux efforts de ses parents pour faire pénétrer en lui les enseignements du christianisme, qu'il dut la vocation qui le porta à se dévouer aux travaux et aux devoirs de la mission évangélique, à travailler à la vulgarisation de l'Évangile et au soulagement des misères humaines.

Après avoir réfléchi sur les meilleurs moyens de faire du bien à ses semblables, après avoir lu ce que d'autres voyageurs et missionnaires avaient fait en Chine, il prit la résolution d'acquérir quelques connaissances en médecine, jugeant avec raison qu'elles seraient un puissant auxiliaire à ses efforts d'évangéliste.

Devenu plus âgé, éclairé par les enseignements divers de la science humaine, il reconnut qu'il lui serait utile de se familiariser avec les principes de la géologie. De longues tournées d'exploration sur les rives de l'Avon et les collines voisines, en compagnie de ses frères, John et Charles, donnèrent satisfaction à son goût pour la nature, en même temps qu'elles accrurent et confirmèrent son intention de devenir missionnaire dans les pays étrangers.

A l'âge de dix-neuf ans, il occupait l'emploi plus élevé, plus difficile d'ouvrier tisseur. Ses gages plus forts lui permettaient maintenant d'assister le soir à des cours de médecine et de théologie. Avec ses seules ressources, il passait l'hiver à Glasgow pour suivre les classes consacrées à des études de ce genre. L'été, il travaillait de longues heures sur sa machine à tisser, s'imposant un surcroît de besogne pour suffire aux besoins et aux études de l'hiver.

Son amour pour la patrie et les sentiments vraiment anglais qu'il manifesta toujours plus tard dans ses rapports avec les sauvages, furent éveillés et entretenus en lui par les nombreux monuments qui rappellent autour de Blantyre des événements historiques : le prieuré de Blantyre, le pont de Bothwell, où les convenantaires furent défaits en 1679 par Monmouth ; et par les nombreux sites, autour d'Hamilton, auxquels s'attache un intérêt de poésie ou d'histoire. Walter Scott et d'autres écrivains écossais contribuèrent à enflammer en lui le culte des gloires passées de l'Écosse et ce patriotisme élevé, ardent, qui a excité les fils de l'Écosse à se distinguer dans la paix comme dans la guerre sur presque tous les points du globe.

Le jour vint enfin où, après avoir énergiquement travaillé, comme un brave enfant de l'Écosse, pour surmonter les difficultés de la pauvreté et se préparer à la mission qu'il voulait remplir, il dut subir un examen sur le savoir médical que ses efforts lui avaient permis d'acquérir par lui seul. Il se présenta devant un jury médical, avec une thèse sur l'usage du stéthoscope. On lui fit subir un sévère examen : il en sortit avec honneur et fut admis comme licencié par la Faculté de Médecine et de Chirurgie.

Il avait poursuivi ses études médicales avec le dessein de les faire servir au bien des Chinois comme missionnaire médecin. Après avoir reçu son diplôme, il fut détourné de la voie qu'il avait choisie par la déclaration de guerre, que le commerce de l'opium provoqua. Ses amis l'informèrent que son premier dessein devait être abandonné. Il offrit ses services à la Société des Missions de Londres « qui ne sert ni les intérêts de l'épiscopat ni ceux des presbytériens, ni ceux des indépendants, mais ne travaille que pour l'Évangile du Christ dans sa propagande auprès des Gentils. » Ce programme libéral convenait aux idées élevées de Livingstone sur les devoirs d'un évangéliste.

Au même moment, la mission de Robert Moffat dans le sud de l'Afrique formait le thème des conversations, était l'objet des louanges de la Grande-Bretagne tout entière. Après de longues années passées au milieu des Bechuanas, Robert Moffat était retourné en Angleterre. Il s'occupait alors d'écrire le récit de ses belles actions en Afrique.

Animé du désir d'imiter les grands hommes, les hommes de bien qui s'étaient dévoués à la cause du Christ, David Livingstone rechercha les conseils de l'illustre Moffat. Le missionnaire vétérana, plein du plus noble zèle pour son œuvre sacrée, apprit à son jeune disciple les meilleurs moyens de réaliser le plan qu'il avait formé depuis longtemps. Il lui conseilla de s'établir dans l'Afrique méridionale comme dans le terrain le plus favorable à ses tentatives. Le résultat de l'entrevue de Livingstone avec le grand missionnaire fut de décider le jeune homme à accepter les devoirs imposés par la Société des Missions de Londres et à s'embarquer pour l'Afrique en 1840, à l'âge de 27 ans.

Nous avons vu Livingstone, pendant les dix-sept premières années de sa vie, prouver par des témoignages irrécusables qu'il était supérieur au commun des hommes. Rappelons-nous

ses efforts persévérants pour s'élever par lui-même au-dessus de la classe à laquelle il appartenait par la naissance, son ardeur généreuse pour se préparer à la carrière qu'il avait choisie et où il devait déployer son activité aussitôt après son débarquement sur le sol de l'Afrique. Nous avons vu les débuts d'un homme remarquable, qui, du milieu grossier des travaux manuels d'une manufacture, s'éleva à toute la grandeur dont l'homme est capable, grâce aux dispositions généreuses que les faveurs de la nature avaient placées en lui. Sortant enfin de l'obscurité d'une jeunesse pauvre de ressources, mais riche de promesses, Livingstone, trois mois après son départ d'Angleterre, aborda sur le sol de l'Afrique méridionale en qualité de missionnaire.

Suivons-le dans la voie où ses efforts et ses pas sont dirigés.

## 11

### SON PREMIER SÉJOUR EN AFRIQUE

Aussitôt après son arrivée au Cap, David Livingstone commença son premier voyage. Il se dirigea par la baie d'Algoa vers la station de Kuruman, poste le plus avancé de la mission organisée par MM. Hamilton et Moffat.

Durant le long voyage qu'il fit par terre, combien de fois le jeune missionnaire dut s'élancer en imagination au delà de l'horizon sans cesse renouvelé qu'il avait sous les yeux, et chercher à pénétrer les secrets de l'avenir qui s'ouvrait devant lui ! Comme tous les esprits ardents et neufs, il dut se faire à l'avance, dans les profondeurs de sa pensée, mille tableaux de l'intérieur fabuleux où il allait s'engager : quelques-uns ont puse trouver vrais ; mais combien d'autres ont été démentis par la réalité ! Quelque plaisir qu'il ait goûté à ces rêves impossibles, cette période éleva son cœur et le rendit de plus en plus apte à la mission sacrée qu'il avait entreprise.

Les instructions qu'il avait reçues de la Société des Missions de Londres doivent avoir été différentes de celles qu'elle donne habituellement aux novices. Le journal de son voyage nous apprend que, après son arrivée à la station de Kuruman, il ne

prit qu'un court repos et repartit ensuite, en compagnie d'un autre missionnaire, pour le pays des Bakwain, dont le fameux Sechele était le chef.

Il revint bientôt après à Kuruman, qu'il quitta de nouveau pour aller s'établir dans un endroit appelé Lepelole. Il y séjourna pendant six mois, se tenant à l'écart de tout Européen, pour apprendre à fond les éléments de la langue des Bakwain et se familiariser par cette sorte d'exil volontaire avec les mœurs, les habitudes, les coutumes du peuple au milieu duquel il avait l'intention de vivre.

Pendant son séjour à Lepelole, il commença les préparatifs d'une installation, creusa un canal d'irrigation pour les jardins, entoura d'une clôture un petit terrain propre à la culture, et construisit les dépendances d'une habitation.

Il mêlait aux travaux préparatoires de la mission des excursions au milieu des tribus des Bakattas, des Bamangwas, des Makololos, et se faisait remarquer des naturels comme un marcheur infatigable.

Après sa reclusion volontaire à Lepelole, il revint à Kuruman pour y chercher les bagages qu'il devait transporter à sa nouvelle résidence. Mais il apprit bientôt que Lepelole avait été attaqué par les Barolongs, et que les indigènes, dont il espérait la conversion, avaient été dispersés. Il dut chercher ailleurs le lieu d'une mission nouvelle.

En 1843, il finit par se décider pour la vallée de Mabotsa. Les Bakattas l'habitaient : c'était une place convenable pour l'établissement d'une mission. Les Bakattas étaient gravement inquiétés par les lions, que l'impunité avait rendus audacieux, et qui venaient attaquer le bétail dans les parcs mêmes. Livingstone prêta son assistance aux naturels pour prévenir la destruction de leurs troupeaux. Il se joignit à la tribu pour tuer un lion, dans le but d'intimider les rôdeurs et d'arrêter leurs ravages. C'est en cette circonstance qu'eut lieu l'accident qui permit de reconnaître son corps lorsqu'il fut rapporté d'Afrique.

En débouchant de la vallée, la troupe des chasseurs découvrit les lions sur un tertre recouvert d'arbres. On se forma en cercle pour envelopper ce point. Les chasseurs se serraient les uns contre les autres, à mesure qu'ils approchaient du monticule. Livingstone se tenait au pied du tertre en compagnie d'un maître d'école indigène nommé Mabalwe. Un lion debout sur

un fragment de roc se présenta à leurs yeux dans le cercle formé par les chasseurs. Mabalwe fit feu, mais manqua l'animal. Celui-ci bondit en arrière, mordit le roc dans un accès de rage, puis s'élança immédiatement à travers le cercle qui se resserrait autour de lui et prit la fuite. Deux autres lions prirent leur élan dans la même direction et réussirent à s'échapper sans blessure.

Les chasseurs retournaient au village sans avoir obtenu de résultat, lorsqu'ils rencontrèrent un autre lion debout sur une pierre comme les précédents. A trente yards environ, Livingstone ajustant bien son fusil, fit feu à travers un buisson qui se trouvait entre lui et l'animal. Selon leur habitude, les indigènes poussèrent un cri de joie : « Il est tué ! il est tué ! » Mais au même moment le lion, s'élançant à travers les airs, bondit sur Livingstone. Saisir le chasseur à l'épaule, le renverser, fut l'affaire d'une seconde. La bête secouait le chasseur comme ferait un chien terrier d'un rat. Dans cette terrible extrémité, le voyageur ne perdit pas la faculté de penser, bien que son esprit éprouvât une sorte de défaillance. Il décrit lui-même cet état « comme le rêve d'un instant, pendant lequel il ne ressentit ni impression de souffrance ni émotion de terreur ». La crainte ne trouvait aucune place dans son âme, bien que le souffle féroce et puissant du lion vînt frapper son visage. Ses regards s'attachaient sur ceux du lion, avec le sentiment, étrange en un tel moment, d'une entière sécurité. Se débarrassant lui-même de la patte du lion qui était appuyée sur le derrière de sa tête, par un léger mouvement de tête, il remarqua que le lion avait les yeux tournés vers Mabalwe, qui cherchait à le viser d'une distance de dix à quinze yards. Le fusil de Mabalwe rata. Le lion s'élança sur l'ennemi qui se tenait debout devant lui et le mordit à la cuisse. Un autre chasseur, qui s'efforçait de défendre Mabalwe, fut saisi par les épaules. Ce fut là le dernier effort de la bête. Elle tomba morte tout à coup par suite de ses blessures.

Le bras gauche de Livingstone était cassé près de l'épaule, et l'os était brisé en morceaux. Le bras ne fut jamais convenablement remis. L'absence d'un médecin au moment opportun fit que le bras fut considérablement raccourci, parce que les parties disjointes se réunirent l'une par dessus l'autre. Le membre brisé se guérit, mais il resta entièrement impropre à tout travail sérieux. Un livre de fort volume était tout ce qu'il pouvait porter.

Livingstone s'attacha aux Bakwain et fit la conversion de leur chef Sechele, qui devint si zélé pour la cause du christianisme qu'il se mit à en exposer lui-même les doctrines. Habitué à l'obéissance de ses sujets, Sechele avait au début toutes les peines du monde à s'empêcher de les forcer, à coup de fouet, de croire à l'Évangile qu'il leur expliquait. Ayant entendu l'appel que le missionnaire adressait au peuple pour l'exhorter à croire au Christ, et prenant pitié de la peine qu'il se donnait pour faire des discours, inutiles à ses yeux, le chef vint trouver Livingstone et lui dit : « Pensez-vous que ces gens-là vous croiront jamais par le seul effet de vos paroles ? Je ne puis rien obtenir d'eux qu'en les battant. Si vous voulez, je vais appeler mes officiers, et avec nos fouets nous les déciderons bientôt à vous croire entièrement. »

Les Bakwain étaient à ce moment établis à Chonuane ; mais cet endroit était exposé d'une façon périodique à de grandes sécheresses.

Dans ses excursions, Livingstone avait découvert un beau cours d'eau pure, appelé le Kolobeng, qui se trouvait à quarante milles environ de Chonuane. Livingstone décida les Bakwain à se déplacer et à venir s'établir sur les bords du fleuve, dans un endroit bien choisi.

Cet établissement sur les rives du Kolobeng était le troisième que notre missionnaire avait contribué à former : l'entreprise réussit à merveille. On creusa un canal qui permit d'arroser les terres voisines. Livingstone construisit sa maison de ses propres mains, aida en même temps Sechele à bâtir le sienne, et dirigea l'érection de l'église de la mission. Il avait appris le métier de forgeron et celui de charpentier à Kuruman ; et le vieux Moffat, en missionnaire pratique, lui avait enseigné l'art de se rendre utile dans la fondation d'un nouvel établissement. Livingstone sciait le bois, forgeait le fer pour les besoins de la mission, cultivait un jardin et quelques terres arables pour fournir à sa famille du blé et des légumes, pendant que sa femme fabriquait des chandelles et du savon et confectionnait les vêtements de la maison.

On peut rappeler ici que, pendant ses voyages à la station de Kuruman, il avait fait la connaissance et était devenu amoureux de Mary, la modeste fille du Rév. Robert Moffat : un mariage s'en était suivi. Les jeunes gens passèrent leur lune de miel chez

le peuple dévoué des Bakwain, qui les avait accueillis comme des bienfaiteurs et des amis sincères.

La mission du Kolobeng eut beaucoup à lutter. Le noble couple de chrétiens n'eut pas à se féliciter en tout de son séjour sur ce point éloigné du territoire africain. Le pays autour du Kolobeng était exposé à de rudes sécheresses. Sans pluie, le sol dur, épais, ne produisait rien, et devenait une lande stérile d'un brun pâle, où toute plante, toute herbe semblait se flétrir. On ne trouvait pas toujours de quoi manger. Les hommes de l'établissement étaient forcés de s'absenter pendant des semaines, pour se procurer de la viande comme nourriture, lorsque le blé faisait défaut.

Ajoutez qu'une autre fâcheuse influence arrêtait le développement de la prospérité morale et matérielle dans la colonie que les Bakwain avaient fondée sur les bords du Kolobeng. La mission, pour son malheur, était trop voisine des Boërs hollandais et anglais, c'est-à-dire des fermiers des monts Cashan. L'heureux isolement, la rude indépendance des émigrants premiers qui s'étaient établis fermiers dans cette région, avaient attiré parmi eux vers cette époque ou quelques années auparavant, beaucoup d'esprits dangereux, qui ne pouvaient supporter dans la colonie du Cap le joug des lois anglaises. Ils avaient encore été mécontents par l'émancipation, inutile d'après eux, des esclaves hottentots. Donnant cours à leur exaspération, ils s'étaient réunis à Magaliesberg et s'étaient constitués en république. Les lois très élastiques et très libérales de l'État nouveau leur permettaient de posséder des esclaves, et leur assuraient l'inestimable privilège de se procurer des ouvriers qu'ils ne seraient tenus ni de nourrir ni de payer.

On pourrait intercaler ici un chapitre curieux de l'histoire de l'Afrique. Il serait intéressant de voir combien se ressemblent, dans toutes les parties du monde, les destinées des races blanche et noire. Les lecteurs anglais pourront se rappeler comment les Saxons furent appelés en Angleterre pour défendre les Bretons contre leurs ennemis, et comment ils devinrent dans la suite les maîtres de l'Angleterre.

Le district des monts Cashan était occupé par les Bechuanas, qui redoutaient beaucoup l'hostilité sauvage des Cafres, sous la conduite de leur chef Dingaan. Apprenant que des hommes blancs désiraient s'établir parmi eux, les Bechuanas leur firent

l'accueil le plus cordial. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que, si les Cafres de Dingaan étaient très dangereux, les blancs boërs étaient encore plus redoutables, ou, comme ils disaient, que « les Boërs détruisaient leurs ennemis, mais réduisaient leurs amis en esclavage ».

Les Boërs contraignirent les indigènes, pour prix de la protection qu'ils leur accordaient, à cultiver leurs terres, à semer, récolter, bâtir, construire des digues et des canaux, et, en même temps, à les nourrir. Les Bakwain appartenait à la tribu des Bechuanas, et habitaient un canton que les Boërs prétendaient faire partie de la république. Ils furent compris parmi les tribus qui devaient payer par leur travail le patronage et la protection des fermiers blancs.

Contre cette inique oppression, la voix de Livingstone ne resta pas muette. Il ne tarda pas à s'attirer l'inimitié des colons, qui n'attendaient qu'une occasion pour donner cours à leur ressentiment.

A son retour d'une mission, Livingstone s'aperçut que l'antipathie des Boërs contre les missionnaires allait grandissant. Il chercha à montrer au commandant des Boërs les dangers auxquels il pouvait s'exposer en contrariant les progrès de l'action évangélique parmi les sauvages. Le commandant lui répondit qu'il était résolu à déclarer la guerre à toute tribu qui recevrait un instituteur indigène.

Voyant que la persuasion était inutile avec ces grossiers fermiers, Livingstone se résolut à chercher une autre place convenable pour un établissement où il pourrait s'installer tranquillement avec son troupeau de convertis sans avoir rien à redouter.

Il avait souvent entendu parler, dans ses voyages à l'est du Dolobeng, d'une terre riche et fertile, située au nord du désert de Kalahari. Sekomi, un chef bakwain, connaissait une route qu'il gardait pour son usage, et qui permettait de traverser sans danger le désert.

Le bon Sechele, à la prière de Livingstone, envoya des messagers à Sekomi pour obtenir que ce dernier accordât au voyageur la permission de traverser son territoire. Des présents devaient rendre Sekomi favorable. Mais la mère de Sekomi, qui jouissait d'une grande influence, refusa d'accorder cette permission. Une seconde demande eut le même insuccès. On objectait

que les Matabeles, ennemis des Bechuanas, pourraient maltraiter ou tuer l'homme blanc, et que les sujets de Sekomi seraient exposés, dans ce cas, à de graves reproches.

Cette raison plausible dissuada Livingstone de traverser le désert de Kalahari. Il résolut d'atteindre la contrée fertile qui se trouve au delà, en contournant le désert par le côté est.

Le colonel Steele, aujourd'hui le major général sir Thomas Steele, le major Franck Vardon, M. W. C. Oswell, se trouvaient à ce moment dans cette partie de l'Afrique, se livrant, comme des gentlemen de fortune et de condition, au plaisir de chasser le gibier abondant qui peuple le pays des Bakwain.

Livingstone communiqua son intention au colonel Steele. Ce gentleman décida ses amis, le major Vardon et M. Oswell, à se joindre à l'entreprise.

Le désert de Kalahari passait pour une région inaccessible. Il n'était redoutable en réalité que par l'absence d'eau. Plusieurs troupes de Bechuana avaient péri de soif en voulant y chasser ou le traverser. De là l'effroi qu'il inspirait.

Les voyageurs partirent le 1<sup>er</sup> juin 1849 du Kolobeng. La troupe se composait du Rév. D<sup>r</sup> Livingstone, sa femme et ses enfants, du colonel Steele, aide de camp du marquis de Tweeddale, du major Franck Vardon, de W. C. Oswell, esq., et d'un M. Murray, sans compter les serviteurs bechuanas que chacun emmenait.

Poursuivant sa course vers le nord, la caravane traversa une rangée de collines boisées et parvint à Skohuane. Les voyageurs suivirent ensuite la route ordinaire jusqu'à la rivière de Bamangwato.

A Serotli, dix-sept bêtes de leur troupeau s'enfuirent dans le pays de Sekomi, qui les leur renvoya obligeamment, en les suppliant vivement de revenir sur leur résolution de traverser le désert.

Trente-quatre jours après avoir quitté le Kolobeng, ils arrivèrent à l'une de ces salines qui sont communes dans les contrées arides de l'Afrique centrale. L'illusion du mirage leur fit croire qu'ils avaient trouvé un lac. En s'avançant pour le reconnaître, ils ne trouvèrent pas de lac, mais découvrirent la Zouga, rivière qui coule dans la direction du nord-est. Sur le bord opposé vivait une partie de tribu appartenant à la race hottentote. Les voyageurs firent des questions sur les sources de la Zouga. Les indi-

gènes leur répondirent que la rivière était un tributaire du lac Ngami. Après avoir longé la Zouga pendant l'espace de 96 milles dans la direction du lac, ils se décidèrent à laisser tous les bœufs et les chariots, excepté ceux de M. Oswell, à un village qu'ils rencontrèrent. Ainsi allégés, ils continuèrent leur course vers le lac.

Ils montèrent alors en canots, et, après douze jours de navigation, ils arrivèrent à l'extrémité nord-est du lac Ngami, pleins des plus belles espérances, et convaincus que leur découverte contribuerait au bien et à la prospérité de cette région. Le 1<sup>er</sup> août 1849, ils avancèrent dans la partie la plus large du lac, et, pour la première fois, la petite troupe put contempler le lac Ngami dans toute sa paisible étendue.

La direction générale du lac semblait être du N.-N.-E. au S.-S.-O. On ne découvrait pas l'horizon. L'eau du lac était douce. A l'aide d'un baromètre, les voyageurs reconnurent que le lac était élevé de 2,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire qu'il était de 2,000 pieds plus bas que le plateau aride du Kolobeng.

La tribu qui habitait à cet endroit, sur les bords du Ngami, était celle des Batuanos, dont le chef s'appelait Lechulatebe. On lui demanda des guides pour conduire Livingstone et sa famille à Sebituane, le chef des Makololos. C'était principalement pour aller trouver ce dernier que Livingstone avait entrepris son voyage vers le nord. Il pensait qu'une entrevue avec ce chef lui assurerait les moyens d'étendre son œuvre de missionnaire. Il espérait obtenir la permission de s'établir auprès de lui et de prêcher l'Évangile à sa tribu.

Lechulatebe refusa ce qu'on lui demandait. Il craignait que l'arrivée d'Européens dans le pays de Sebituane ne vînt accroître encore, à son propre détriment, la puissance de ce chef redouté.

M. Oswell, avec son obligeance habituelle, offrit de reprendre le chemin du Cap, et d'en ramener un bateau qui leur permettrait de traverser la Zouga, sans avoir besoin du concours de Lechulatebe. Comme la saison était très avancée, Livingstone refusa de mettre à profit l'offre généreuse de M. Oswell. Les voyageurs, obligés d'ajourner leurs espérances, résolurent de retourner au Kolobeng.

L'année suivante, en avril, Livingstone quitta le Kolobeng une seconde fois, en compagnie de M<sup>me</sup> Livingstone et des trois en-

fants (Robert Moffat, Agnès et Thomas Steele Livingstone). Il avait le dessein de traverser la Zouga à son extrémité la plus basse. Sechele accompagna le missionnaire et sa famille jusqu'au point où la Zouga forme un gué. Par ses instances auprès de Lechulatebe, il réussit à obtenir pour Livingstone la permission de traverser la rivière.

Avant que le missionnaire pût profiter de la permission d'aller trouver Sebituane, ses enfants furent pris d'une fièvre violente qui l'obligea de retourner encore une fois au Kolobeng. Par bonheur, il rencontra le chasseur Oswell sur les bords de la Zouga. Ce dernier avait été assez adroit et assez heureux dans sa chasse aux éléphants pour en tuer parfois jusqu'à quatre par jour. A cette occasion, la reconnaissance de Livingstone l'oblige de faire une digression dans son récit, et d'insister sur le noble courage et la générosité de ce parfait gentleman anglais.

Voici en quels termes il s'exprime : « Quand nous revînmes au Cap en 1852, mon habit noir était depuis onze ans hors de mode, et je n'avais pas un penny de salaire à toucher, mais il se trouva que M. Oswell avait très généreusement commandé un équipement pour mes enfants à moitié nus, qui coûtait environ 200 livres. Il nous l'offrit, en disant qu'il croyait que M<sup>me</sup> Livingstone avait des droits sur le gibier de son propre parc. »

En retournant au Kolobeng pour la seconde fois, Livingstone trouva des messagers de Sebituane. Ce grand chef, apprenant les efforts du missionnaire pour arriver jusqu'à lui, envoya trente vaches brunes à Lechulatebe, trente blanches à Sekomi et trente autres noires à Sechele, en priant instamment chacun de ces chefs d'aider l'homme blanc à parvenir jusqu'à lui.

Livingstone entreprit, pour la troisième fois, le voyage, et se mit en marche avec sa famille et son ami M. Oswell pour le pays du redoutable guerrier.

Le voyage leur réservait de rudes épreuves. Leur bétail fut détruit en partie par une mouche appelée tsetsé ; ils eurent à souffrir du manque d'eau ; des taillis épais et des buissons embarrassaient fréquemment la route, et retardaient leur marche en les obligeant de faire souvent usage de la hache.

Ils arrivèrent enfin sur les bords de la Chobe, un des bras du grand Zambesi. Les voyageurs furent accueillis par les Makololos avec les signes de la joie la plus vive. Les indigènes les informèrent que leur chef résidait à un endroit situé à vingt

milles en aval de la rivière. On leur procura des canots. Livingstone et Oswell descendirent la Chobe jusqu'à la résidence temporaire de Sebituane.

Ils trouvèrent le chef redouté, qui chantait sur un mode semblable à celui que la musique sacrée emploie dans les églises. Apprenant que les hommes blancs étaient à sa recherche, Sebituane s'était empressé de quitter la ville de Naliele et était venu s'installer dans une île sur la Chobe.

Après que le missionnaire et son ami lui eurent raconté les difficultés qu'ils avaient rencontrées pour arriver jusqu'à lui, il leur dit de ne pas se tourmenter des ravages que les mouches avaient causés dans leur bétail. Il possédait des troupeaux nombreux et pourrait fournir à tous leurs besoins. Il commença par les confier aux soins d'un homme qui leur donna un bœuf et du miel pour leur nourriture. Des peaux lisses de bœuf leur furent fournies pour le coucher.

Dans la personne de ce chef superbe, le Rév. D<sup>r</sup> Livingstone rencontra le plus beau sauvage qu'il eût jamais vu. C'est avec une sorte d'enthousiasme qu'il le décrit.

Il convient de citer un court passage du premier livre de Livingstone, qui contient un portrait de Sebituane :

« Il était âgé d'environ quarante-cinq ans, grand, nerveux, de teint olivâtre, ou couleur de café au lait, et légèrement chauve. Ses manières étaient froides, réservées. Je trouvai plus de franchise dans ses réponses que dans celles de tout autre chef. C'était le plus grand guerrier dont on eût entendu parler au delà de la colonie. Bien différent de Mosilikatse, de Dingaan et d'autres, il conduisait toujours lui-même ses hommes au combat. A la vue de l'ennemi, il tâtait le tranchant de sa hache de combat, et s'écriait : « Aha ! elle est bien affilée : quiconque tournera le dos « à l'ennemi en sentira le tranchant. » Il était très léger à la course, et ses sujets savaient que les lâches ne pourraient lui échapper, et qu'il les tuerait sans merci. Quelquefois il laissait le fuyard retourner à la maison, mais c'était pour le rappeler et lui dire : « Ah ! tu aimes mieux mourir chez toi que sur « le champ de bataille, n'est-ce pas ? Ton désir va être satisfait. » C'était le signal pour l'exécution immédiate du malheureux.

Tel est le portrait d'un chef qui conquit l'admiration complète de Livingstone. Sebituane était enchanté que l'homme blanc eût

instruit sa famille. L'empressement avec lequel le chef makololo s'associait aux vues du missionnaire faisait espérer à ce dernier qu'une longue carrière allait s'ouvrir à son activité bienfaisante au cœur même de l'Afrique, et que son zèle allait enfin recevoir la récompense qui était bien due à tant de persévérance. Sebituane promettait de lui garantir à lui et à sa famille une résidence dans telle partie de son territoire qu'il choisirait pour y prêcher l'Évangile.

Mais bientôt, alors que Livingstone (qui était désormais seul avec sa famille chez les Makololos, car M. Oswell était parti pour explorer l'est du Zambesi) commençait à se féliciter et se préparait à travailler au bel avenir qu'il entrevoyait pour cette partie de l'Afrique, Sebituane devint sérieusement malade d'une inflammation pulmonaire. Le révérend docteur n'osa pas le soigner comme médecin. Il craignait qu'en cas d'insuccès on ne le rendit responsable de sa mort.

Le samedi qu'il mourut, dans l'après-midi, Livingstone vint pour le voir avec son petit garçon, Robert Moffat. Le chef mourant avait conscience de son état, et pria le missionnaire de l'examiner pour voir s'il en avait encore pour longtemps à vivre. L'idée que toute espérance n'était pas interdite après la mort soutenait son courage. Après l'avoir recommandé à la bonté de Dieu, Livingstone se préparait à le quitter, quand Sebituane, se soulevant légèrement, lui dit : « Conduisez Robert à ma femme Manku, dites qu'elle lui donne du lait. » Ce furent ses dernières paroles.

En réfléchissant sur la mort de cet ami au cœur généreux, bien qu'il ne fût qu'un sauvage, le pieux missionnaire confesse que la question de l'autre vie est si obscure, si profonde, que le mieux serait de se borner à croire que « le Juge de la terre entière fera ce qui convient ».

Livingstone fut obligé de demeurer dans l'île située sur la Chobe jusqu'à ce que la fille du mort lui eût permis de voyager dans le pays : ce qu'elle fit un mois environ après la mort de Sebituane.

M. Oswell et Livingstone, réunis de nouveau, s'avancèrent l'espace de 130 milles au nord-est jusqu'à Sesheke. A la fin de juin 1851, ils furent récompensés de leurs recherches par la découverte de la grande rivière Zambesi. On en ignorait encore les sources et le parcours ; mais Livingstone et son ami décou-

vrirent qu'elle descendait d'un pays situé au nord-ouest, bien au delà du centre du continent africain.

La région qui s'étend entre la Chobe et le Zambesi à Naliele est plate, généralement couverte de palmiers et de forêts de mimosas. Pendant la saison pluvieuse, une grande partie du sol est inondée. Dans la saison de la sécheresse, de larges espaces restent à l'état de marais. L'accès difficile de ces lieux protège les Makololos contre leurs ennemis.

Jusqu'à la venue de quelques marchands du territoire portugais, les Makololos, dans leur simplicité, n'avaient jamais entendu parler du commerce des esclaves. Bien qu'ils se fussent décidés à échanger un certain nombre de garçons de quatorze ans contre des fusils, le trafic des esclaves leur était profondément odieux.

Comme il ne fallait pas espérer que les Boërs consentissent à ce qu'il évangélisât en paix les indigènes, Livingstone résolut d'accompagner sa famille au cap de Bonne-Espérance, et, après avoir embarqué les siens pour l'Angleterre, de retourner dans le pays des Makololos, pour y chercher quelque endroit sain où fonder un établissement religieux, et pour essayer d'ouvrir une route directe soit vers la côte est, soit vers la côte ouest de l'Afrique. Il comptait que l'établissement projeté bénéficierait de cette communication immédiate avec la côte maritime.

Plein de sa résolution hardie, il partit pour le Cap, où il arriva en avril 1852. Il n'avait pas, depuis onze années, revu un pays civilisé. Le chemin qu'il parcourut pour atteindre le Cap l'obligea, lui et sa famille, de passer, durant le vingtième mois de la guerre avec les Cafres, en plein cœur de pays agités. Mais il ne fut ni inquiet ni dérangé.

Les membres de sa famille s'embarquèrent sous ses yeux. Il les quitta avec la promesse de les rejoindre au bout de deux ans. Mais les événements ne lui permirent de revenir en Angleterre qu'après cinq années.

Durant son séjour au Cap, il put, grâce au concours de sir Thomas Maclear, perfectionner les connaissances qu'il possédait déjà en astronomie, et se préparer ainsi au magnifique voyage qu'il avait résolu d'entreprendre.

Nous avons jusqu'ici dépeint Livingstone comme un simple missionnaire. Durant une période de onze années, ses voyages, ses travaux apostoliques dans le sud de l'Afrique centrale lui furent imposés par l'unique pensée qu'il devait remplir à la let-

tre les ordres du Maître céleste, consoler les cœurs des païens par les vérités fortifiantes de l'Évangile, et, de même qu'il portait sur lui la croix du Christ, supporter avec courage et résignation les privations et les fatigues dans l'accomplissement de sa mission sacrée.

Douze années d'exil en Afrique ! Comme cela est bientôt dit ! Et pourtant, que de difficultés durent être surmontées pour que, dans ce siècle ami du gain rapide, un homme, simple de cœur et religieux d'esprit, pût dévouer sa vie à suivre humblement les traces du Sauveur, à déployer une infatigable charité à l'égard des Africains, ces fils de Dieu si méprisés. Nous devrions être fiers de saluer en lui un de nos contemporains. Son souvenir mérite de nous trouver reconnaissants : il nous a légué l'exemple d'un parfait missionnaire. Les générations futures y reconnaîtront une des vertus de notre âge, et devront, en l'admirant, nous glorifier nous-mêmes !

H.-M. STANLEY.

(A suivre.)

---

---

# LA CAMPAGNE

---

La campagne nous offre deux sortes de plaisirs : d'une part, l'agrément de ses spectacles, la douceur de ses parfums, la pureté de son atmosphère, la douce poésie et les ineffables enchantements de la nature ; de l'autre, les travaux rustiques, les mœurs des paysans et les vicissitudes des biens de la terre. Tous les hommes, même parmi ceux qui aiment la campagne, ne sont pas également capables d'en goûter les deux aspects. Pour les uns, pour ceux-là surtout qui ont toujours vécu à la campagne, ou qui y ont vécu de bonne heure, c'est le côté utile qui leur plaît et les charme. Ceux, au contraire, qui n'ont guère connu que l'existence des villes, y cherchent de préférence un attrait poétique ou un charme de délassement. Les uns aiment les champs, les guérets, les bestiaux, les charrues, tout l'attirail de la culture ; les autres, le ciel bleu, les vertes forêts, les ruisseaux qui coulent, les collines et les vallons. Pour se flatter d'aimer vraiment la campagne, il faudrait l'aimer de ces deux manières, non seulement par l'imagination, mais par les sens, le cœur et l'esprit. Il faudrait voir dans la terre la noble nourrice du genre humain, et dans ses flancs déchirés les sources du flot de vie qui doit couler ensuite dans les veines des hommes. Mais pour s'intéresser à ce spectacle non par l'effort de la réflexion philosophique, mais simplement et naïvement, comme à une chose qui nous touche de près, il faut avoir connu la campagne de très bonne heure, et s'être familiarisé dès l'enfance avec ses bienfaits et ses travaux.

Paul JANET,  
de l'Institut.

---

---

## HECTOR BERLIOZ <sup>(1)</sup>

---

Un paradoxe fait homme, tel fut Berlioz.

S'il est une qualité qu'on ne peut refuser à ses œuvres, que ses adversaires les plus acharnés ne lui ont jamais contestée, c'est l'éclat, le coloris prodigieux de l'instrumentation. Quand on l'étudie en cherchant à se rendre compte des procédés de l'auteur, on marche d'étonnement en étonnement. Celui qui lit ses partitions sans les avoir entendues ne peut s'en faire aucune idée : les instruments paraissent disposés en dépit du sens commun ; il semblerait, pour employer l'argot du métier, que cela ne dût pas *sonner* ; et cela sonne merveilleusement. S'il y a peut-être, çà et là, des obscurités dans le style, il n'y en a pas dans l'orchestre ; la lumière l'inonde et s'y joue comme dans les facettes d'un diamant.

En cela, Berlioz était guidé par un instinct mystérieux, et ses procédés échappent à l'analyse, par la raison qu'il n'en avait pas.

Il l'avoue lui-même dans son *Traité d'Instrumentation*, quand après avoir décrit en détail tous les instruments, énuméré leurs ressources et leurs propriétés, il déclare que leur groupement est le secret du génie et qu'il est impossible de l'enseigner. Il allait trop loin : le monde est plein de musiciens qui sans le

(1) Voir dans la *Lecture Rétrospective*, n° 6 (20 septembre 1890), page 582, les Souvenirs de Berlioz sur la *Damnation de Faust*.

moindre génie, par des procédés sûrs et commodes, écrivent fort bien pour l'orchestre. Ce traité d'instrumentation est lui-même une œuvre hautement paradoxale. Il débute par un avant-propos de quelques lignes sans rapport avec le sujet, où l'auteur s'élève contre les musiciens qui abusent des modulations et ont du goût pour les dissonances, *comme certains animaux en ont pour les plantes piquantes, les arbustes épineux* (que dirait-il donc aujourd'hui !). Puis il aborde l'étude des instruments de l'orchestre et mêle aux vérités les plus solides, aux conseils les plus précieux, des assertions étranges. Pour ne citer qu'un exemple : « La clarinette, dit-il, est peu propre à l'idylle. » Il ne voulait voir en elle qu'une voix propre à l'expression des sentiments héroïques. Mais la clarinette, très héroïque en effet, est aussi très bucolique ; il n'y a qu'à rappeler le parti qu'en a tiré Beethoven dans la *Symphonie pastorale*, pour en être convaincu. Le joli début agreste du *Prophète*, qui n'était pas encore né quand Berlioz écrivit son traité, est encore venu lui donner un démenti.

Les grandes œuvres de Berlioz, à l'époque où parut l'ouvrage dont nous parlons, étaient pour la plupart inédites ; on ne les exécutait nulle part. Ne s'avisa-t-il pas de donner comme exemples, pour ainsi dire à chaque page, des fragments de ces mêmes œuvres ! Que pouvaient-ils apprendre à des élèves qui n'avaient jamais l'occasion de les entendre ?

Eh bien, il en est de ce traité de Berlioz comme de son instrumentation : avec toutes ses bizarreries, il est merveilleux. C'est avec lui que toute ma génération s'est formée, et j'ose dire qu'elle a été bien formée. Il avait cette qualité inestimable d'enflammer l'imagination, de faire aimer l'art qu'il enseignait. Ce qu'il ne vous apprenait pas, il vous donnait la soif de l'apprendre, et l'on ne sait bien que ce qu'on a appris soi-même. Ces exemples, en apparence inutiles, faisaient rêver ; c'était une porte ouverte sur un monde nouveau, la vue lointaine et captivante de l'avenir, de la Terre-Promise. Une nomenclature plus exacte, avec des exemples sagement choisis, mais sèche et sans vie, eût-elle produit de meilleurs résultats ? Je ne le crois pas. On n'apprend pas l'art comme les mathématiques.

Le paradoxe et le génie éclatent à la fois dans *Roméo et Juliette*. Le plan de cette œuvre est inouï ; jamais rien de semblable n'avait été imaginé. Le prologue (retranché malheureusement trop souvent) et la dernière partie sont lyriques ; celle-ci

même est dramatique, traitée en forme de finale d'opéra ; le reste est symphonique, avec de rares apparitions chorales reliant par un fil ténu la première partie à la dernière et donnant de l'unité à l'ensemble. Ni lyrique, ni dramatique, ni symphonique, un peu de tout cela : construction hétéroclite où la symphonie prédomine, telle est cette œuvre immense. A un pareil défi au sens commun il ne pouvait y avoir qu'une excuse : faire un chef-d'œuvre, et Berlioz n'y a pas manqué. Tout y est neuf, personnel, sans rapport avec aucune œuvre antérieure, de cette originalité profonde qui décourage l'imitation. Le fameux *scherzo*, « la Reine Mab », vaut encore mieux que sa réputation ; c'est le miracle du fantastique léger et gracieux. Auprès de telles délicatesses, de telles transparences, les finesses de Mendelssohn dans le *Songe d'une nuit d'été* semblent épaisses. Cela tient à ce que l'insaisissable, l'impalpable ne sont pas seulement dans la sonorité, mais dans le style. Sous ce rapport, je ne vois que le chœur des génies d'*Obéron* qui puisse soutenir la comparaison.

*Roméo et Juliette* me semble être l'œuvre la plus caractéristique de Berlioz, celle qui a le plus de droits à la faveur du public. Jusqu'ici, le succès populaire, non seulement en France, mais dans le monde entier, est allé à la *Damnation de Faust* ; mais des œuvres aussi résistantes sont longues à dire leur dernier mot, et il ne faut pas désespérer de voir un jour *Roméo et Juliette* prendre la place victorieuse qui lui est due.

L'esprit paradoxal se retrouve dans la critique. Berlioz a été, sans conteste possible, le premier critique musical de son époque, en dépit de la singularité parfois inexplicable de ses jugements ; et pourtant la base même de la critique, l'érudition, la connaissance de l'histoire de l'art, lui manquait. Bien des gens prétendent qu'en art il ne faut pas raisonner ses impressions. C'est très possible, mais alors il faut se borner à prendre son plaisir où on le trouve et renoncer à juger quoi que ce soit. Un critique doit procéder autrement, faire la part du fort et du faible, ne pas exiger de Raphaël la palette de Rembrandt, des anciens peintres qui peignaient à l'œuf et à la détrempe les effets de la peinture à l'huile. Berlioz ne faisait la part de rien, que de la satisfaction ou de l'ennui qu'il avait éprouvé dans l'audition d'une œuvre. Le passé n'existait pas pour lui ; il ne comprenait pas les œuvres anciennes qu'il n'avait pu connaître que par la lecture. S'il a tant admiré Gluck et Spontini, c'est que dans sa

jeunesse il avait vu représenter leurs œuvres à l'Opéra, interprétées par M<sup>me</sup> Branchu, la dernière qui en ait conservé les traditions. Il disait pis que pendre de Lully, de la *Servante Maîtresse* de Pergolèse : « Voir reprendre cet ouvrage, a-t-il dit ironiquement, assister à sa première représentation, serait un plaisir digne de l'Olympe ! »

J'ai toujours présents à la mémoire son étonnement et son ravissement à l'audition d'un chœur de Sébastien Bach, que je lui fis entendre un jour ; il n'en revenait pas que le grand Sébastien eût écrit des choses pareilles ; et il m'avoua qu'il l'avait toujours pris pour une sorte de colossal fort-en-thème, fabricant de fugues très savantes, mais dénué de charme et de poésie. A vrai dire, il ne le connaissait pas.

Et cependant, malgré tout cela et bien d'autres choses encore, il a été un critique de premier ordre, parce qu'il a montré ce phénomène unique au monde d'un homme de génie, à l'esprit délicat et pénétrant, aux sens extraordinairement raffinés, racontant sincèrement des impressions qui n'étaient altérées par aucune préoccupation extérieure. Les pages qu'il a écrites sur les symphonies de Beethoven, sur des opéras de Gluck, sont incomparables ; il faut toujours y revenir quand on veut rafraîchir son imagination, épurer son goût, se laver de toute cette poussière que l'ordinaire de la vie et de la musique met sur nos âmes d'artistes, qui ont tant à souffrir en ce monde.

On lui a reproché sa causticité. Ce n'était pas chez lui méchanceté, mais plutôt une sorte de gaminerie, une verve comique intarissable qu'il portait dans sa conversation et ne pouvait maîtriser. Je ne vois guère que Duprez sur qui cette verve se soit exercée avec quelque persistance dans des articles plus drolatiques que pernicieux ; et franchement le grand ténor avait bien mérité d'être un peu criblé de flèches. N'a-t-il pas narré lui-même, dans ses *Mémoires*, comment il avait étranglé *Benvenuto Cellini*, et l'auteur pouvait-il lui en être bien reconnaissant ? Peut-être eût-il mieux soutenu l'ouvrage, si Berlioz eût employé pour l'y engager les arguments sonnants dont se servit Meyerbeer pour l'encourager à prolonger les représentations des *Huguenots*, comme le grand chanteur le raconte aussi dans le même livre, avec une inconscience et une candeur qui désarmeraient des tigres. On pourrait penser, d'après cela, que les *Huguenots* ne voguaient pas alors à pleine voiles et portés par un courant,

comme de nos jours. Le public s'étonne parfois que les œuvres modernes s'installent si difficilement au répertoire de notre grand Opéra : cela tient peut-être à ce que tous les compositeurs n'ont pas cent mille livres de rente. J'ai dit *peut-être*, je n'affirme rien.

Berlioz a été très malheureux par suite de son ingéniosité à se faire souffrir lui-même, à chercher l'impossible et à le vouloir malgré tout. Il avait cette idée très fausse, et malheureusement grâce à lui très répandue aujourd'hui dans le monde, que la volonté du compositeur ne doit pas compter avec les obstacles matériels. Il ne voulait pas comprendre qu'il n'en est pas du musicien comme du peintre, qui triture sur la toile, à son gré, des matières inertes, et que le musicien doit tenir compte de la fatigue des exécutants, de leur habileté plus ou moins grande ; et il demandait, dans sa jeunesse, à des orchestres bien inférieurs à ceux d'aujourd'hui, des efforts véritablement surhumains. S'il y a, dans toute musique neuve et originale qui devance son temps, des difficultés impossibles à éviter, il en est d'autres qu'on peut épargner aux exécutants, sans dommage pour l'œuvre ; mais Berlioz n'entrait pas dans ces détails. Je lui ai vu faire vingt, trente répétitions pour une seule œuvre, s'arrachant les cheveux, brisant les bâtons et les pupitres, sans arriver au résultat désiré. Les pauvres musiciens faisaient pourtant ce qu'ils pouvaient ; mais la tâche était au-dessus de leurs forces. Il a fallu qu'avec le temps nos orchestres devinssent plus habiles pour que cette musique arrivât enfin à l'oreille du public.

Deux choses avaient affligé sérieusement Berlioz : l'hostilité de l'Opéra, préférant aux *Troyens* le *Roméo* de Bellini, qui tomba à plat ; la froideur de la *Société des Concerts* à son égard. On en connaît la cause, depuis la publication du livre de M. Deldevez sur l'histoire de la Société ; c'est à l'influence de ses chefs qu'elle était due. Influence légitime d'ailleurs pour Deldevez, musicien sérieux et érudit, ayant tous les droits à une grande autorité. Peut-être ne comprenait-il bien que la musique classique, la seule qu'il eût profondément étudiée ; peut-être son antipathie pour la musique de Berlioz était-elle purement instinctive. C'était bien pis encore avec son prédécesseur Girard, musicien très inférieur à Deldevez, chef d'orchestre dont la direction beaucoup trop vantée avait introduit dans les exécutions une foule de mauvaises habitudes dont la direction suivante les a

heureusement débarrassées. Une petite anecdote fera juger de la nature de son esprit, de la largeur de ses vues. Il me mande un jour qu'il désirait mettre au programme une de mes œuvres, et me fait prier d'aller le voir. J'y cours, et j'apprends dès les premiers mots qu'il a changé d'idée ; à cela je n'avais rien à dire, étant alors un jeune blanc-bec sans importance. Girard profita de la circonstance pour me faire un cours de morale musicale et pour me dire, entre autres choses, qu'il ne fallait pas employer les trombones dans une symphonie : « Mais, lui répondis-je timidement, il me semble que Beethoven, dans la *Symphonie pastorale*, dans la *Symphonie en Ut mineur*... — Oui, me dit-il, c'est vrai ; mais il aurait peut-être mieux fait de ne pas le faire. » On comprend, avec de tels principes, ce qu'il devait penser de la *Symphonie fantastique*.

On sait que cet esprit rétrograde a tout à fait disparu de la rue Bergère, où Berlioz est maintenant en grand honneur, et que l'illustre Société a su entrer dans le courant moderne sans rien perdre de ses rares qualités.

La faveur du public commençait à venir à Berlioz dans les dernières années de sa vie, et *l'Enfance du Christ*, par sa simplicité et sa suavité, avait combattu victorieusement le préjugé qui ne voulait voir en lui qu'un faiseur de bruit, un organisateur de charivaris. Il n'est pas mort, comme on l'a dit, de l'injustice des hommes, mais d'une gastralgie causée par son obstination à ne suivre en rien les conseils des médecins, les règles d'une hygiène bien entendue. Je vis cela clairement, sans pouvoir y remédier, dans un voyage artistique que j'eus l'honneur de faire avec lui. « Il m'arrive une chose extraordinaire, me dit-il un matin : je ne souffre pas ! » Et il me confie ses douleurs, des crampes d'estomac continuelles, et la défense qui lui était faite de prendre aucun excitant, de s'écarter d'un régime prescrit, sous peine de souffrances atroces qui iraient toujours en s'aggravant. Or il ne suivait aucun régime et prenait tout ce qui lui faisait plaisir, sans s'inquiéter du lendemain. Le soir de ce jour, nous assistions à un banquet. Placé près de lui, je fis tout mon possible pour m'opposer au café, au champagne, aux cigares de la Havane ; mais j'eus beau faire, et le lendemain le pauvre grand homme se tordait dans ses souffrances accoutumées.

En outre de ma grande admiration, j'avais pour lui une vive affection née de la bienveillance qu'il m'avait montrée et dont

j'étais fier à juste titre, ainsi que des qualités privées que je lui avais découvertes, en opposition si parfaite avec la réputation qu'il avait dans le monde, où il passait pour orgueilleux, haineux et méchant. Il était bon, au contraire, bon jusqu'à la faiblesse, reconnaissant des moindres marques d'intérêt qu'on lui donnait, et d'une simplicité admirable qui donnait encore plus de prix à son esprit mordant et à ses saillies, parce qu'on n'y sentait jamais cette recherche de l'effet, ce désir d'éblouir les gens qui gâte souvent tant de bonnes choses.

On sera sans doute étonné d'apprendre d'où était venue, à l'origine, la réputation de méchanceté du grand artiste. On l'a poursuivi, dans un certain monde, d'une haine implacable, à cause d'un article sur Hérold, non signé, dont la paternité lui avait été attribuée.

Or voici comment se terminait le feuilleton du *Journal des Débats*, le 15 mars 1869, au lendemain de la mort de Berlioz :

« ... Il faut pourtant que je vous dise... que c'est à tort si certains critiques ont reproché à Berlioz d'avoir mal parlé d'Hérold et du *Pré aux Clercs*. Ce n'est pas Berlioz, c'est un autre, un jeune homme ignorant et qui ne doutait de rien en ce temps-là, qui, dans un feuilleton misérable, a maltraité le chef-d'œuvre d'Hérold. Il s'en repentira toute sa vie. Or cet ignorant s'appelait (j'en ai honte!), il faut bien en convenir... monsieur

JULES JANIN.

Ainsi, Janin, qui vivait pour ainsi dire côte à côte avec Berlioz, car ils écrivaient chaque semaine, dans le même journal, l'un la critique dramatique et littéraire, l'autre la critique musicale, a attendu qu'il fût mort pour le disculper d'un méfait qui a pesé sur toute sa vie, et dont lui, Janin, était l'auteur! Que dites-vous du procédé? N'est-ce pas charmant, et Janin ne méritait-il pas sa réputation d'excellent homme? Que voulez-vous? Janin était gras et Berlioz était maigre; il n'en fallait pas davantage pour que le premier passât pour bon et le second pour méchant. A quel sentiment le célèbre critique a-t-il obéi en publiant cette révélation tardive? A un remords de conscience? à un besoin d'étaler son crime au grand jour, pour en mieux jouir?...

On a reproché à Berlioz son peu d'amour pour les hommes, avoué par lui dans ses *Mémoires*; il est en cela de la famille

d'Horace qui a dit : *Odi profanum vulgus* ; de La Fontaine qui a écrit :

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !

Avec sa nature supérieure, il ne pouvait aimer la vulgarité, la grossièreté, la férocité, l'égoïsme qui jouent un si grand rôle dans le monde et dont il avait été si souvent victime. On doit aimer l'humanité dont on fait partie, travailler si l'on peut à son amélioration, aider au progrès ; c'est ce que Berlioz, dans sa sphère d'activité, a fait autant que personne en ouvrant à l'art des voies nouvelles, en prêchant toute sa vie l'amour du beau et le culte des chefs-d'œuvre. On n'a rien de plus à lui demander : le reste n'est pas le fait d'un artiste, mais d'un saint.

C. SAINT-SAËNS.

---

---

# LE ROI APÉPI <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

En ce moment, Horace, la plume à la main, travaillait à sa grande *Histoire des Hycsos ou des Pasteurs ou des Impurs*, c'est-à-dire de ces terribles nomades chananéens qui, deux mille ans avant l'ère chrétienne, dérangés dans leurs campements par les invasions élamites des rois Chodornakhounta et Chodormabog, envahirent à leur tour la vallée du Nil, la mirent à feu et à sang et occupèrent pendant plus de cinq siècles le centre et le nord de l'Égypte. Fort de son érudition, riche de documents nouveaux péniblement recueillis par lui, il avait entrepris de démontrer par des témoignages irréfragables que le Pharaon sous lequel Joseph devint ministre était bien Apophis ou Apépi, roi des Hycsos, et il se flattait de le prouver si bien que désormais il serait impossible aux esprits les plus prévenus de soutenir le contraire. Quelques mois auparavant, il avait envoyé du Caire à Paris les premiers chapitres de son histoire, dont lecture fut faite à l'Institut; sa thèse avait scandalisé quelques égyptologues; d'autres y trouvaient du bon, et l'un d'eux lui avait écrit à ce propos : « Voilà un début qui promet. *Macte animo, generose puer.* »

Vêtu d'une sorte de burnous en laine blanche, le cou libre, les cheveux en désordre, il était accoudé sur une table ronde, en face d'une écritoire dont le couvercle était surmonté d'un sphinx, et sa figure exprimait le contentement du cœur uni à la parfaite sérénité de la conscience. Au milieu de la table s'épanouissait une belle rose pourpre, presque noire, qu'il avait mise tremper dans un verre, et dans laquelle une statue en faïence bleue, qui représentait une déesse égyptienne au visage de chatte,

(1) Voir le numéro du 10 septembre 1890.

plongeait indiscrètement, sans se déridier, son museau rébarbatif. Horace contemplait par instants ce museau, qui lui était cher, et cette rose, que M<sup>me</sup> Corneuil avait cueillie pour lui il n'y avait pas une heure; par instants aussi, tournant ses yeux vers sa fenêtre toute grande ouverte, il s'apercevait que la lune, alors dans son plein, projetait dans les eaux frissonnantes du lac une longue trainée de paillettes d'or. Mais, par une grâce d'état, il ne laissait pas d'être tout entier à son travail, il n'avait aucune distraction, il appartenait aux Hycsos. La lune, la rose, M<sup>me</sup> Corneuil, la déesse à la tête de chatte, le sphinx qui surmontait l'écritoire, les *Impurs* et le roi Apépi, tout cela se mariait, se confondait intimement dans sa pensée. Les bienheureux du paradis voient tout en Dieu et peuvent penser à tout sans se distraire un seul moment de leur idée, qui est éternelle. Le comte Horace était tout à la fois à Lausanne, dans le voisinage d'une femme dont l'image ne le quittait pas, et en Égypte, deux mille ans avant Jésus-Christ, et son bonheur était parfait comme son application.

Il venait d'écrire cette phrase : « Considérez les sculptures de l'époque des Pasteurs, examinez avec soin et sans parti pris ces figures anguleuses, aux pommettes très saillantes, et, si vous êtes de bonne foi, vous conviendrez que la race des Hycsos n'était pas purement sémitique, mais qu'elle était fortement mêlée d'éléments touraniens. »

Satisfait de sa conclusion, il interrompit une seconde son travail, posa la plume, et, attirant à lui la rose pourpre, il la pressa sur ses lèvres; mais il entendit frapper à sa porte. Il remit précipitamment la rose dans son verre, et d'un ton d'humeur il cria : Entrez! La porte s'ouvrit. M. de Miraval entra. La figure d'Horace se rembrunit; cette apparition inattendue le consterna : il se sentit comme subitement expulsé de son paradis. Hélas! la vie la plus heureuse n'est qu'un paradis intermittent.

Le marquis, immobile sur le seuil, salua gravement son neveu, en lui disant :

« Eh quoi! je te dérange? Tu n'as jamais su dissimuler tes impressions.

— Ah! mon oncle, répondit-il, comment pouvez-vous croire?... Je vous avoue que je ne m'attendais pas... Mais, je vous prie, par quel hasard?...

— Je fais un voyage en Suisse. Pouvais-je passer à Lausanne sans venir te voir?

— Convenez, mon oncle, que vous ne passez pas, reprit Horace; convenez que vous êtes beaucoup plus qu'un passant, que vous arrivez ici tout exprès.

— Tout exprès, tu l'as dit, mon garçon, repartit M. de Miraval.

— C'est donc à un ambassadeur que j'ai l'honneur d'avoir affaire?

— Oui, à un ambassadeur, très ferré sur l'étiquette, et qui demande qu'on le reçoive avec tous les égards qui lui sont dus et selon toutes les règles du droit des gens. »

Horace s'était remis de son trouble; il s'arma de philosophie, fit bonne mine à mauvais jeu. Avancé un siège au marquis :

« Asseyez-vous là, monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, dans le meilleur de mes fauteuils. Mais, au préalable, embrassons-nous, mon cher oncle. Si je ne me trompe, il y a deux ans bien comptés que nous n'avons eu le plaisir de nous voir. Que pourrais-je vous offrir pour vous être agréable? Je crois me souvenir que vous avez quelque goût pour le champagne frappé, que c'est votre boisson favorite. Oh! n'allez pas vous imaginer que nous soyons ici dans un pays de sauvages; on y trouve tout ce qu'on veut; vous serez satisfait à l'instant. »

Il tira à ces mots un cordon de sonnette : un domestique parut; il lui donna ses ordres, qui furent promptement exécutés, quoiqu'on accuse les Vaudois d'être un peu lents.

Pendant M. de Miraval contemplait son neveu avec une satisfaction mêlée d'un sourd dépit. Il lui sembla que ce beau garçon bien découpé avait encore embelli. Sa barbe courte était du plus beau noir; ses traits, jadis un peu mous, avaient pris de la fermeté, de l'accent; ses yeux, d'un gris bleuâtre, s'étaient allongés; son teint s'était hâlé, basané, et cette couleur brune lui allait à merveille. Son sourire, plein de douceur et de mystère, était charmant; on eût dit ce sourire indéfinissable que les sculpteurs égyptiens, dont la Grèce a eu de la peine à surpasser le génie, imprimaient souvent aux lèvres de leurs statues. Tel sphinx du musée du Louvre aurait reconnu Horace à son air de famille et l'eût avoué pour son parent. Il est tout naturel que l'on prenne le teint des pays que l'on habite et quelquefois aussi le visage des choses qu'on aime.

« Maître sot! pensait le marquis tout fâché, tu as la plus fière tournure, la plus belle tête du monde, et voilà tout ce que tu en

sais faire. Ah! si à ton âge j'avais eu les yeux, le sourire que voici, quel parti j'en aurais tiré! Non, aucune femme n'aurait pu me résister... Mais toi, que répondras-tu à la Providence quand elle te demandera compte de tous les dons qu'elle t'a faits? Tu lui diras : Je m'en suis servi pour épouser M<sup>me</sup> Corneuil... Eh! maître sot, te dira-t-elle, tu as sottement commencé par où les autres finissent! »

Horace était à mille lieues de deviner les secrètes réflexions de M. de Miraval. Après l'émotion désagréable du premier moment, il était rentré dans son naturel, et son naturel était d'avoir du plaisir à revoir son oncle, car il l'aimait beaucoup. A vrai dire, l'ambassadeur lui plaisait peu, et il était résolu à ne point le ménager; mais quand on est sûr de sa volonté, on ne craint pas les objections, et il savait d'avance qu'il aurait réponse à tout. Aussi attendait-il l'ennemi de pied ferme, et comme l'ennemi buvait du champagne et ne se pressait pas de commencer l'attaque, il marcha au-devant de lui.

« Et d'abord, mon cher oncle, lui dit-il, donnez-moi bien vite des nouvelles de ma mère.

— Je voudrais t'en donner de bonnes, répondit le marquis. Mais tu sais que sa santé nous inquiète, et tu conviendras que la lettre qu'elle a reçue de toi...

— Ma lettre l'a chagrinée!

— Là, tu le demandes?

— J'aime tendrement ma mère, répliqua Horace d'un ton vif; mais je l'ai toujours connue la plus raisonnable des femmes. Apparemment, je m'y serai mal pris; je lui écrirai dès demain; je me fais fort de la réconcilier avec mon bonheur.

— Si tu m'en crois, tu n'écriras plus; on ne guérit pas le mal par le mal. Assurément, ta mère désire ton bonheur; mais le projet extravagant dont tu lui as fait confidence... Extravagant te blesse? Je retire extravagant... Je voulais dire que le projet un peu bizarre... Allons, je retire aussi bizarre. C'est ainsi qu'on en use à la Chambre, et il ne faut pas être plus fier qu'un député. Bref, ce projet, qui n'est ni extravagant ni bizarre, inspire à ta mère les plus vives inquiétudes, et tu ne triompheras pas de ses objections.

— Elle vous a chargé de me les faire connaître?

— Dois-je te présenter mes lettres de créance?

— C'est inutile, mon oncle. Parlez, dites-moi à cœur ouvert

tout ce qu'il vous plaira, ou plutôt, si vous êtes bien inspiré, ne dites rien, car, je vous en avertis, vous dépenserez votre éloquence en pure perte, et je sais que vous n'avez jamais aimé à perdre vos paroles.

— Il faudra pourtant que tu te résignes à m'entendre. Tu ne prétends pas, je pense, que j'aie fait pour rien cent grandes lieues tout courant. Mon discours est prêt, tu le subiras.

— Jusqu'au matin, s'il le faut, repartit Horace. Ma nuit vous appartient.

— Merci... Et maintenant, commençons par le commencement. Ce qui vient de se passer ne m'a pas seulement affligé, mais cruellement humilié. Je me flattais de connaître les hommes, et j'étais fier de ma science. Or, je dois avouer, à ma confusion, que je me suis absolument mépris sur ton compte. Comment! c'est toi, mon fils, toi que je croyais le garçon le plus sensé, le plus réfléchi, le plus tranquille de la terre, c'est toi qui tout à coup t'avises de jeter l'épouvante dans le sein de ta famille par une décision!...

— Extravagante et bizarre, interrompit Horace.

— Puisque je t'ai dit que j'avais retiré ces deux mots! Mais, oui ou non, ce projet de mariage ne ressemble-t-il pas à un coup de tête?

— Dois-je vous répondre article par article? s'écria-t-il, ou préférez-vous me réciter d'abord votre discours tout entier d'une seule haleine?

— Non, ce serait trop fatigant. Réponds tout de suite.

— Eh bien! mon cher oncle, sachez que vous ne vous êtes jamais mépris sur mon compte, et que ce prétendu coup de tête est précisément l'acte le plus sensé, le plus réfléchi que m'ait jamais inspiré mon bon génie, un acte où j'ai mis à la fois tout mon cœur et toute ma raison.

— Quoi donc! tu me défendras de m'étonner que l'héritier d'un beau nom et d'une belle fortune, qu'un comte de Penneville, qui pouvait choisir dans son monde parmi cinquante jeunes filles vraiment dignes de lui, refuse tous les partis que sa mère lui proposait et qu'il se ravise subitement pour épouser... qui? une madame... je t'en prie, Horace, comment s'appelle-t-elle? Je ne peux jamais retenir ce diable de nom.

— Elle s'appelle M<sup>me</sup> Corneuil, pour vous servir, répliqua Horace d'un ton pincé. Je suis désolé que son nom vous déplaise,

mais ne vous donnez pas la peine de l'incruster dans votre mémoire. Dans deux mois d'ici, vous l'appellerez tout simplement la comtesse Hortense de Penneville.

— Peste ! comme tu y vas ! Ce n'est pas encore fait.

— Nous avons échangé nos paroles, mon oncle. Tenez la chose pour faite, car je vous défie bien de la défaire. »

M. de Miraval remplit et vida de nouveau son verre ; puis il reprit :

« Ne t'échauffe pas, ne t'emporte pas. Je ne voudrais pour rien au monde te désobliger ; mais je suis si étonné, si surpris... Dis-moi, qu'est-ce donc que cette statuette en faïence bleue coiffée d'un grand nimbe, à la taille fine, au museau de chatte, qui tient dans sa main droite je ne sais quelle façon de guitare ?

— Ce n'est pas une guitare, mon oncle, c'est un sistre, symbole de l'harmonie du monde. Eh quoi ! vous ne reconnaissez pas dans cette statuette la déesse Sekhet, la Bubastis des auteurs grecs, qu'on avait surnommée la grande amante de Ptah, divinité tour à tour bienfaisante et vengeresse, qui, selon toute apparence, représentait la radiation solaire dans sa double fonction ?

— Mille excuses, je crois me la remettre. Et cette rose qu'elle semble flairer d'un air malveillant... Ah ! cette rose, je n'ai plus besoin de demander d'où elle vient.

— Eh ! oui ! elle m'a été donnée par cette femme dont il est impossible de se rappeler le nom.

— Mais permets, je le sais très bien, ce nom... M<sup>me</sup> Corneuil... N'est-ce pas Corneuil ? Eh bien ! mon doux ami, ne te semble-t-il pas que la déesse Sekhet ou Bubastis, qui représente la radiation solaire, attache des yeux courroucés, flamboyants d'indignation sur la rose pourpre, et qu'elle maudit la rivale que tu as eu l'insolence de lui préférer ? Prends-y garde, les roses se fanent ; les roses et celles qui les donnent ne vivent qu'un jour ; les déesses sont immortelles et leurs rancunes aussi.

— Rassurez-vous, mon oncle, répliqua Horace en souriant. La déesse Sekhet regarde cette fleur d'un œil fort doux. Si vous l'interrogiez, elle vous dirait : Les cinquante héritières que vous avez proposées au comte de Penneville sont toutes, ou la plupart, de sottes créatures, à l'esprit court et futile, uniquement occupées de chiffons et de misères ; aussi je l'approuve fort d'avoir

dédaigné ces poupées et de vouloir épouser une femme comme il y en a peu, une femme dont l'intelligence est aussi distinguée que son cœur est aimant, une femme qui adore l'Égypte et à laquelle il tarde d'y retourner, une femme qui ne sera pas seulement pour votre neveu la plus douce des sociétés, mais qui s'intéressera passionnément à ses travaux, qui l'aidera de ses conseils, qui sera la confidente de toutes ses pensées...

— Et qui méritera d'être un jour de l'Institut comme lui, interrompit M. de Miraval. Ce sera charmant de vous y voir entrer bras dessus bras dessous. Horace, je renonce à te réciter la fin de mon discours. Permits-moi seulement de t'adresser une ou deux questions. Voyons, où cet inconcevable accident s'est-il produit ? Où donc ce fier Hippolyte ?... Oh ! mais, je le sais ; ta mère m'a raconté que c'était à Memphis, au fond d'une cave.

— Ma mère n'a pas été discrète, répondit Horace ; mais soit ! c'était au fond d'une cave. Nous appelons cela un hypogée.

— Va pour l'hypogée. Mes idées se débrouillent ; je me rappelle à présent que c'était dans le tombeau du roi Ti.

— Ti n'était pas un roi, mon oncle, répliqua-t-il sur un ton d'indulgente mansuétude. Ti était un des grands feudataires, un des barons de quelque souverain de la quatrième dynastie, laquelle régna deux cent quatre-vingt-quatre ans, ou peut être de la cinquième, qui, vraisemblablement, fut aussi memphite.

— Dieu me préserve de soutenir le contraire ! Vous voilà donc dans ce tombeau. Illuminée par l'amour, M<sup>me</sup> Corneuil déchiffra couramment une inscription hiéroglyphique, et, touché de ce beau miracle, tu tombas à ses pieds.

— Ces miracles ne se font pas, mon oncle. M<sup>me</sup> Corneuil ne lit pas encore les hiéroglyphes, mais un jour elle les lira.

— Et c'est pour cela que tu l'aimes, malheureux ?

— Je l'aime, s'écria Horace avec feu, parce qu'elle est admirablement belle, parce qu'elle est charmante, parce qu'elle est adorable, parce qu'elle a toutes les grâces, et qu'auprès d'elle toute femme me paraît laide. Oui, je l'aime, je lui ai donné pour jamais mon cœur et ma vie ; tant pis pour qui ne me comprend pas.

— Peste ! voilà parler, repartit M. de Miraval, et voilà de l'amour. Mais, mon cher enfant, je ne te reproche pas d'aimer cette femme ; libre à toi. Ce qui me fâche, c'est que tu veux l'épouser. Eh ! grand Dieu ! où en serions-nous si l'on était tenu

d'épouser toutes les femmes qu'on aime?... Voyons, entre quatre yeux, est-ce donc une vertu si farouche ? »

Horace fronça le sourcil et répondit sèchement :

« Assez, mon oncle ! Ah ! je vous prie, pas un mot de plus.

— A vrai dire, je ne sais rien, poursuivit le marquis ; je n'y étais pas. Mais ta mère, paraît-il, a pris des informations, et les mauvaises langues prétendent...

— Assez, vous dis-je, répéta Horace en haussant la voix. Si tout autre que vous me parlait sur ce ton d'une femme pour qui mon estime égale ma tendresse, d'une femme qui est digne de tous les respects, il aurait ma vie ou j'aurais la sienne.

— Tu comprends bien que je n'ai aucune envie de me battre avec toi, ô mon unique héritier ! Dame ! que deviendrait l'héritage ? Puisque tu me le dis, je demeure convaincu que M<sup>me</sup> Corneuil est une personne absolument irréprochable ; mais où diable ta mère a-t-elle pris ses renseignements ? Elle assure que c'est une ambitieuse, voire une intrigante, et que son rêve... Là, es-tu bien sûr que cette femme ne soit pas de la race des habiles ? Es-tu bien sûr qu'elle s'intéresse sincèrement, passionnément aux exploits des Pharaons et au dieu Anubis, conducteur des âmes ? Es-tu bien sûr que les petits moyens ne produisent pas quelquefois de grands effets, et qu'elle n'ait pas joué là-bas, dans le caveau de Ti, qui n'était pas roi, mais baron, une petite comédie dont un égyptologue de ma connaissance a été la dupe ? J'imagine, quant à moi, que le beau garçon que voici, eût-il le nez de travers, les yeux ternes et le regard louche, M<sup>me</sup> Corneuil l'aimerait encore, par l'excellente raison que M<sup>me</sup> Corneuil a mis dans son bonnet de s'appeler un jour comtesse de Penneville.

— Vraiment, vous me faites pitié, mon oncle, et je suis bien bon de vous répondre. Prêter de misérables calculs d'intérêt et de vanité à une pareille femme, à l'âme la plus fière, la plus noble, la plus pure ! Tenez, vous devriez rougir de vous abuser à ce point. Elle m'a raconté toute sa vie, jour par jour, heure par heure. Dieu sait qu'elle n'a rien à cacher ! Pauvre sainte créature, mariée toute jeune et malgré elle, par la tyrannie de son père, à un homme qui n'était pas digne de toucher du doigt le bas de sa robe ! Et pourtant elle lui a tout pardonné. Si vous saviez avec quelle tendre sollicitude elle l'a soigné dans ses derniers moments !

— Mais il me semble, mon bel ami, qu'elle a été récompensée de ses peines, puisqu'il lui a laissé sa fortune.

— Et à qui donc l'aurait-il laissée ? N'avait-il pas beaucoup à réparer ? Non, jamais femme n'a tant souffert et ne fut plus digne d'être heureuse. Une seule chose l'aidait à supporter le dur fardeau de ses chagrins. Elle était intimement persuadée qu'un jour elle rencontrerait un homme capable de la comprendre et dont l'âme serait à la mesure de la sienne. — Oui, me disait-elle l'autre soir, je croyais en lui, j'étais sûre qu'il existait, et la première fois que je vous ai vu, il m'a semblé que je vous reconnaissais, et je me suis dit : Ne serait-ce pas lui ?... Mon oncle, lui et moi, nous sommes le même homme, et ce sera la gloire de ma vie. Elle m'aime, vous dis-je, elle m'aime, vous n'y changerez rien, ... et brisons là, s'il vous plaît. »

Le marquis passa deux fois ses mains dans ses cheveux blancs et s'écria :

« Je te déclare, Horace, que tu es le plus candide des ingénus et le plus naïf des amoureux.

— Je vous affirme, mon oncle, que vous êtes le plus obstiné et le plus incurable des sceptiques.

— Horace, j'atteste le sphinx que voici et le museau de la déesse Sekhet que la poésie est la maladie des gens qui n'ont pas vécu.

— Et moi, mon oncle, je prends à témoin la lune que voilà et cette rose pourpre, qui vous regarde en se moquant de vous, que le scepticisme est le châtement de ceux qui ont peut-être abusé de la vie.

— Et moi, je te jure par ce qu'il y a de plus sacré, par le grand Sésostris lui-même...

— Oh ! mon oncle, comme vous tombez mal ! Je sais bien qu'on ne peut pas vous en vouloir, vous n'avez guère étudié l'histoire d'Égypte, ce n'est pas votre affaire ; mais apprenez que, s'il y a jamais eu dans ce monde une réputation surfaite et même usurpée, ce fut celle de l'homme que vous appelez le grand Sésostris, et qui, au demeurant, s'appelait Ramsès II. Jurez, si vous le voulez, par le roi Chéops, vainqueur des Bédouins ; jurez par Ménès qui bâtit Memphis ; jurez par Aménophis III, dit Memnon, ou, si vous l'aimez mieux, par Snéfrou, avant-dernier roi de la troisième dynastie, qui soumit les tribus nomades de l'Arabie Pétrée ; mais apprenez que votre grand Sésostris était en somme

un homme fort médiocre, d'un mérite très mince, qui a poussé la vanité jusqu'à faire effacer sur les monuments le nom des souverains ses prédécesseurs, pour y substituer le sien, ce qui a fait prendre le change aux esprits légers, à Diodore de Sicile tout particulièrement, et introduit dans l'histoire les plus déplorables erreurs. Votre Sésostris, bon Dieu ! il n'a jamais vécu que sur un exploit de ses jeunes années. Soit adresse, soit bonheur, il était parvenu à sortir d'une embuscade vie et bagues sauvées. Voilà la belle prouesse qu'il a fait retracer cent et cent fois sur les parois des édifices construits sous son règne ; ce fut là son éternel Valmy, son sempiternel Jemmapes. Je vous le demande, quelles conquêtes a-t-il faites ? Il opéra des razzias de nègres, parce qu'il avait besoin de maçons ; il fit la chasse à l'homme dans le Soudan, et son seul titre de gloire est d'avoir eu cent soixante-dix enfants, dont soixante-neuf fils.

— Diable ! c'est bien quelque chose que cela... Mais enfin, qu'en veux-tu conclure ?

— J'en conclus, répondit Horace, à qui l'incident avait fait perdre de vue le principal, j'en conclus que Sésostris... Non, reprit-il, j'en conclus que j'adore M<sup>me</sup> Corneuil et qu'avant trois mois elle sera ma femme. »

Le marquis se leva brusquement, en s'écriant :

« Horace, mon héritier et mon petit-neveu, viens dans mes bras ! »

Et comme Horace, immobile, le regardait d'un air interdit :

« Faut-il te le répéter ? Viens dans mes bras, continua-t-il, je suis content de toi. Vrai, ta passion me rajeunit. J'aime la jeunesse, l'amour et la candeur. Je croyais que tu n'avais pour cette femme qu'une fantaisie, un caprice de tête, je vois que ton cœur est pris, et on ne peut mieux faire que d'écouter la voix de son cœur. Pardonne-moi mes sottises questions et mes objections impertinentes. Ce que j'en ai dit, c'était pour l'acquit de ma conscience. Ta mère m'avait fait la leçon, je l'ai répétée comme un perroquet. Il ne faut pas leur en vouloir à ces pauvres mères ; leurs scrupules sont toujours respectables. La tienne... »

— Oh ! vous touchez là à l'endroit sensible et douloureux, interrompit le jeune homme. Mais je saurai bien la ramener, je lui écrirai dès demain.

— Encore un coup, n'écris pas ; ta prose n'a pas le don de lui plaire. Mais elle a beaucoup de confiance en moi. Ma parole aura

du poids. Mon fils, me voilà tout prêt à passer à l'ennemi ; si l'aimable femme qui demeure ici près est vraiment ce que tu dis, je serai ton avocat auprès de ta mère, et nous lui ferons entendre raison. Veux-tu me présenter à M<sup>me</sup> Corneuil ? Je lui tâterai le pouls, et je te promets...

— Êtes-vous bien sincère, mon oncle ? lui demanda Horace en le regardant avec un air de défiance et de défi. Puis-je compter sur votre parfaite loyauté ? Vous ne cherchez pas ?...

— Foi d'oncle et de gentilhomme ! interrompit à son tour le marquis.

— En ce cas, embrassons-nous, et cette fois sera la bonne, » répondit Horace, en prenant la main qu'il lui tendait.

L'oncle et le neveu restèrent quelque temps encore à causer comme de bons amis. Il était près de minuit, quand M. de Miraval se souvint que sa voiture l'attendait sur le chemin pour le ramener à son hôtel. Il se leva et dit à Horace :

« Il est donc convenu que tu me présenteras demain ?

— Oui, mon oncle, à deux heures précises.

— C'est ton heure, l'heure où tu la vois ?

— C'est une de mes heures. Je ne travaille jamais entre le déjeuner et le dîner.

— Et tout cela est réglé comme du papier à musique. Tu as raison, il faut mettre de la méthode en toute chose, même dans l'amour, et tout faire avec poids, nombre et mesure. J'ai connu un philosophe qui disait que la mesure est la plus belle définition de Dieu... Mais, à propos, j'ai fait ma sieste cette après-midi, et je n'ai plus sommeil. Prête-moi un livre qui me tiendra compagnie dans mon lit. Tu possèdes sans doute les œuvres de M<sup>me</sup> Corneuil ?

— En doutez-vous ?

— Ne me donne pas son roman, je l'ai déjà lu.

— C'est un pur chef-d'œuvre, dit Horace.

— Pour mon goût, il y a un peu trop de brouillard là dedans. Mais le bruit court qu'elle a publié des sonnets.

— Ce sont de vrais bijoux, s'écria-t-il.

— Et un *Traité sur l'apostolat de la femme*.

- O l'admirable livre ! s'écria-t-il encore.

— Prête-moi le *Traité* et les sonnets. Je les lirai cette nuit, pour me préparer à l'entrevue de demain. »

Horace se mit aussitôt en quête des deux volumes, qu'il eut

beaucoup de peine à retrouver. A force de s'agiter, il les découvrit enfin sous un gros tas d'in-quarto qui les écrasait de leur terrible poids. Il dit à son oncle en les lui présentant :

« Soignez-les comme la prunelle de vos yeux. C'est elle qui me les a donnés.

— Sois sans inquiétude, je sens le prix de ce trésor, » lui répondit le marquis.

Et du même coup il s'avisa que le *Traité* n'était coupé qu'à moitié et que le volume de sonnets ne l'était pas du tout, ce qui fit naître dans son esprit plusieurs réflexions qu'il garda soigneusement pour lui.

### III

Le monde est plein d'incidents mystérieux, et Hamlet avait raison de dire qu'il se passe dans le ciel et sur la terre beaucoup de choses que n'explique pas la philosophie d'Horatio.

On a remarqué que dans les temps de grandes guerres où des peuples venus de tous les coins d'un vaste empire se trouvent subitement réunis en corps d'armée pour faire campagne ensemble, on voit se développer parmi eux des contagions étranges, des pestes meurtrières, et un grand spéculatif n'a pas craint d'en attribuer la cause au rapprochement forcé d'hommes très différents d'humeur, de langage, d'esprit, qui, n'étant point faits pour vivre en société, sont mis en contact par un méchant caprice de la destinée. On a remarqué aussi que, quand l'équipage du bâtiment, qui chaque année apporte aux pauvres habitants des îles Shetland les denrées nécessaires à leur subsistance, vient à débarquer sur leurs côtes, ils sont pris d'une toux convulsive, et qu'ils ne cessent pas de tousser avant que le navire ait remis à la voile. On raconte également qu'à l'approche d'un navire étranger les naturels des îles Féroë sont atteints d'une fièvre catarrhale, dont ils ont beaucoup de peine à se débarrasser. On a constaté enfin qu'il suffit parfois de l'arrivée d'un missionnaire dans quelque île de la mer du Sud pour y enfanter des épidémies pernicieuses, qui déciment les malheureux sauvages.

Ceci doit servir à expliquer pourquoi, dans la nuit du 13 août 1878, la belle M<sup>me</sup> Corneuil eut un sommeil très agité, et pourquoi, en se réveillant le matin sous ses blancs rideaux de mousseline, elle se sentit comme brisée dans tout son corps. Ce

n'était pas la peste, ce n'était pas le choléra, ce n'était pas une fièvre catarrhale, ni une toux convulsive, mais elle éprouvait une tension de tête, un malaise, une irritation nerveuse toute particulière, et elle eut le pressentiment qu'il y avait dans son voisinage un danger ou un ennemi tout fraîchement débarqué. Pourtant elle ne connaissait point le marquis de Miraval, elle n'en avait jamais entendu parler, elle ne savait pas qu'il était plus dangereux que tous les missionnaires qui ont pu aborder dans les îles de l'océan Pacifique.

Quand sa mère, qui était toujours la première à entrer dans sa chambre pour lui prodiguer des soins qu'elle seule savait lui rendre agréables, s'approcha de son lit sur la pointe des pieds et lui souhaita le bonjour, M<sup>me</sup> Corneuil, mal disposée, lui fit un accueil un peu sec, et M<sup>me</sup> Véretz put s'apercevoir que son ange adoré s'était réveillé d'assez mauvaise humeur. A la vérité, cette tendre mère était accoutumée aux incartades ; on la traitait de haut, comme une impératrice traite sa dame du palais. Elle y était faite et ne s'en affectait guère. Sa fille était sa reine, sa divinité, son tout ; elle s'était consacrée tout entière à son bonheur, à sa gloire ; elle lui rendait un culte, de véritables adorations. Elle appartenait à la classe des mères servantes et martyres ; mais sa servitude lui plaisait, son martyre lui paraissait délicieux, et cette petite femme maigre, aux regards vifs, aux allures serpentine, qui avait, comme Caton le Censeur, auquel du reste elle ne ressemblait guère, l'œil vert et les cheveux rouges, faisait toujours bon visage aux duretés qu'elle essuyait. Elle avait de quoi se consoler ; on avait beau la rudoyer, la gourmander, la renvoyer bien loin, on finissait toujours par l'écouter, attendu qu'on s'en était toujours bien trouvé. C'était par son conseil qu'au moment propice on s'était brouillé, puis réconcilié avec M. Corneuil ; c'était grâce à ses précieuses directions qu'on avait pu tenir un salon à Paris et y devenir quelque chose. M<sup>me</sup> Corneuil y régnait, en définitive c'était M<sup>me</sup> Véretz qui gouvernait, et, il faut le dire, elle n'avait en vue que le bien de sa chère idole. Nous avons tous des pensées confuses, que nous avons peine à débrouiller et des désirs cachés, que nous n'osons pas nous avouer. M<sup>me</sup> Véretz avait le don de deviner sa fille, de lire dans tous les replis de son cœur ; elle se chargeait de débrouiller ses idées confuses et de lui révéler ses idées inavouables en les prenant à son compte. C'était le secret de son influence, qui était

considérable. Quand l'imagination de M<sup>me</sup> Corneuil voyageait, cette mère incomparable partait la première en courrier ; en arrivant à l'étape, la belle voyageuse y trouvait des chevaux de relais tout préparés, et elle savait gré à M<sup>me</sup> Véretz de lui ménager d'agréables surprises. Aussi se serait-elle gardée de s'embarquer dans aucune aventure sans son courrier, à qui elle avait l'obligation de n'être jamais restée en chemin.

Après avoir renvoyé sa mère et passé une demi-heure avec sa femme de chambre, M<sup>me</sup> Corneuil prit une tasse de thé, puis elle s'assit à son secrétaire. Elle employait ses matinées à écrire un livre qui devait faire suite au *Traité sur l'apostolat*, et qui était intitulé : *Du Rôle de la femme dans la société moderne*. A vrai dire, c'était tirer deux moutures du même sac. Son but était de démontrer que dans une société démocratique, vouée au culte brutal du nombre, le seul correctif à la grossièreté des mœurs, des pensées et des intérêts, est la souveraineté de la femme. « Les rois s'en vont, avait-elle écrit la veille dans un moment d'inspiration, laissons-les partir ; mais ne souffrons pas qu'ils emportent avec eux la royauté, dont les bienfaits sont nécessaires aux républiques elles-mêmes. Sur le trône qu'ils laissent vide, faisons asseoir la femme ; avec elle régneront la vertu, le génie, les aspirations sublimes, les délicatesses du cœur, les sentiments désintéressés, les nobles dévouements et les nobles mépris. » Peut-être ai-je gâté sa phrase, mais je crois en avoir rendu le sens. Je crois aussi que, dans le portrait qu'elle en faisait, la femme supérieure qu'elle proposait à l'adoration du genre humain ressemblait étonnamment à M<sup>me</sup> Corneuil et qu'elle ne pouvait se la représenter sans de superbes cheveux d'un blond chaud, enroulés autour de son front comme un diadème.

Quand on a mal dormi, on n'est pas en train d'écrire. Ce jour-là M<sup>me</sup> Corneuil n'était pas en verve, la plume pesait à sa jolie main aux doigts effilés ; les idées et l'expression lui manquaient. En vain elle entortillait autour de son index une boucle voltigeante de ses cheveux, en vain elle interrogeait du regard ses ongles roses, rien ne venait ; elle se prenait à croire qu'entre elle et son papier il y avait quelque chose qui ressemblait à un malheur. Dieu sait pourtant qu'on s'appliquait en pareil cas à ménager ses nerfs, à ne lui causer aucune distraction ; c'était une consigne. Pendant les heures où on la savait retirée dans son sanctuaire, le silence le plus profond régnait partout ; M<sup>me</sup> Véretz

y mettait bon ordre. Tout le monde parlait bas, marchait à pas de loup, et quand Jacquot, qui faisait les courses et les commissions, traversait la cour pavée, il avait grand soin d'ôter ses sabots pour qu'on ne l'entendit pas. Cette précaution était le fruit d'une douloureuse expérience. Jacquot cultivait la trompette à ses moments perdus. Un matin qu'il s'était permis d'en sonner, M<sup>me</sup> Véretz, survenant à l'improviste, lui avait appliqué un vigoureux soufflet en lui disant : « Tais-toi donc, petit imbécile ; ne sais-tu pas qu'elle médite ? » Jacquot s'était frotté la joue et se le tint pour dit ; tout le monde en faisait autant. Ainsi, de huit heures à midi, Jacquot disait tout bas à la cuisinière, la cuisinière disait au cocher, le cocher disait aux volailles de la basse-cour, qui le redisaient aux pierrots, qui le répétaient aux merles et à tous les vents du ciel :

« Frères, taisons-nous, elle médite ! »

Au coup de midi, la porte du lieu très saint se rouvrit doucement, et, comme la première fois, M<sup>me</sup> Véretz s'avança sur la pointe des pieds, disant :

« Ma chère belle, est-il permis d'entrer ? »

M<sup>me</sup> Corneuil fronça ses beaux sourcils et, d'un air boudeur, renferma ses papiers dans le plus élégant des buvards et son buvard dans les profondeurs de son secrétaire en bois de rose, dont elle eut soin, crainte des voleurs, de retirer la clef.

« On s'est donné le mot, dit-elle, pour ne pas me laisser un moment de repos.

— J'ai dû faire une course ce matin, répondit M<sup>me</sup> Véretz. Est-ce que par hasard Jacquot aurait profité de mon absence ?...

— Jacquot ou un autre, je ne sais, mais on a fait du bruit, remué des meubles. Cette course était donc bien nécessaire ?

— Indispensable. Tu t'es plainte hier à dîner que le poisson n'était pas frais, que Julie ne savait pas acheter. Désormais je fais moi-même mon marché.

— Et pendant ce temps on mènera ici un vrai sabbat.

— Que veux-tu ? entre deux maux...

— Non, interrompit M<sup>me</sup> Corneuil, je ne veux pas que vous alliez en personne marchander votre poisson ; que n'enseigniez-vous à Julie à le choisir ? Vous ne savez pas commander, il en résulte que vous devez tout faire vous-même.

— J'apprendrai, je me formerai, ma mignonne, » répondit M<sup>me</sup> Véretz en la baisant tendrement sur le front.

Elle n'ajouta pas qu'aller au marché lui plaisait, ce qui était vrai. Parmi les gens qui ont eu de petits commencements, les uns répudient leur passé et tâchent de l'oublier, les autres prennent un extrême plaisir à se le rappeler.

« Qu'est-ce encore que cela ? s'écria M<sup>me</sup> Corneuil, qui s'aperçut en ce moment que sa mère tenait à la main un papier.

— Ceci, ma chère, est un billet par lequel M. de Penneville me charge de t'annoncer que son grand-oncle, le marquis de Miraval, arrivé hier de Paris, lui a témoigné le désir de t'être présenté, et qu'il l'amènera aujourd'hui à deux heures précises. Tu sais qu'il est sujet au coup de cloche.

— Qui l'empêchait de venir nous l'annoncer ?

— Apparemment il a craint de te déranger et peut-être aussi de se déranger lui-même. Dans les existences bien ordonnées, la première règle est de travailler jusqu'à midi. »

M<sup>me</sup> Corneuil fit un geste d'impatience.

« Qui est donc ce grand-oncle ? Jamais Horace ne m'en avait parlé.

— Je le crois sans peine. Il ne te parle jamais que de toi, ou bien de lui... ou bien de l'Égypte, ajouta-t-elle.

— Et s'il me plaît qu'il m'en parle ! répliqua M<sup>me</sup> Corneuil avec hauteur. Est-ce encore une épigramme ?

— Me juges-tu capable de faire des épigrammes contre ce cher et beau garçon ? reprit vivement M<sup>me</sup> Véretz. Je l'aime déjà comme un fils. »

M<sup>me</sup> Corneuil était devenue pensive.

« J'ai fait cette nuit de mauvais rêves, dit-elle. Vous vous moquez de mes rêves, car vous aimez à vous moquer de moi. Voyez pourtant !... En venant de Paris, M. de Miraval a sûrement passé par Vichy. Ce marquis est un danger.

— Un danger ! s'écria M<sup>me</sup> Véretz. Quel danger peux-tu craindre ?

— Vous verrez que c'est M<sup>me</sup> de Penneville qui l'envoie ici.

— Et tu t'imagines qu'Horace ?... Eh ! ma pauvre folle, n'es-tu pas sûre de son cœur ?

— Est-on jamais sûre du cœur d'un homme ? répondit-elle en feignant une inquiétude qu'elle était loin d'éprouver.

— D'un homme, peut-être, dit en souriant M<sup>me</sup> Véretz ; mais le cœur d'un égyptologue est autre chose et ne varie jamais. En fait de sentiment, l'égyptologie est le beau fixe.

— Je vous dis que j'ai fait de méchants rêves, que ce marquis est un danger.

— Voilà ma réponse, lui repartit sa mère en lui présentant un miroir et en l'obligeant à s'y regarder.

— Il me semble que je suis affreuse ce matin, dit M<sup>me</sup> Corneuil, qui n'en pensait rien.

— Vous êtes belle comme le jour, ma chère comtesse, et je défie tous les marquis du monde...

— Non, je ne recevrai pas ce grand-oncle, reprit Hortense en écartant le miroir; vous le recevrez pour moi. Prétendez-vous me condamner à essayer des impertinences?

— Te voilà bien, tu mets les choses au pis, tu t'exaltes, tu te montes, tu pars de la main...

— Je vous répète que je suis malade.

— Ma chère adorée, il ne faut jamais être malade qu'à propos, et dans ce cas-ci... Prends-y garde, il s'imaginera qu'il te fait peur. »

M<sup>me</sup> Corneuil jugea sans doute à la réflexion que sa mère avait raison, car elle lui dit :

« Puisque vous voulez absolument que je m'impose cette corvée, soit! ordonnez qu'on me monte mon déjeuner, et envoyez-moi ma femme de chambre.

— C'est on ne peut mieux, répondit M<sup>me</sup> Véretz. Ah! ma chère, ce n'est pas une corvée que je t'impose, c'est une victoire que je te prépare. »

Et à ces mots elle se retira, non sans l'avoir embrassée une seconde fois.

A deux heures précises, M<sup>me</sup> Véretz, sous les armes, installée dans un ajoupa qui faisait face à la véranda du chalet, attendait le comte de Penneville et M. de Miraval; à deux heures précises, le marquis et le comte parurent à l'horizon. La présentation se fit dans toutes les formes, et bientôt l'entretien s'engagea. M<sup>me</sup> Véretz était une femme experte en tous les cas difficiles; l'imprévu ne la déconcertait point: elle savait faire fête aux visiteurs fâcheux comme aux événements désagréables. M. de Miraval ne lui fournit point l'occasion d'exercer sa vertu. Il fut parfaitement courtois et gracieux; il déploya en cette occurrence son amabilité, son brillant des grands jours; il se mit en frais autant qu'il le faisait jadis pour les puissants de la terre qui lui donnaient audience. A quoi servirait-il d'avoir été diplomate, si

L'on ne possédait l'art utile de parler beaucoup sans rien dire ? Il avait la parole à son commandement et, quand il le fallait, une éloquence fluente, le talent de faire couler, comme dit le proverbe russe, du miel sur l'huile. Tout chemina fort bien. Horace, qui avait beaucoup redouté cette entrevue et qui d'abord avait eu l'air contraint et gêné, fut bientôt hors de peine; il sentit se dissiper son embarras. Il était dans son caractère de se rassurer très vite. Non seulement il était né optimiste, mais il avait trop approfondi la théologie égyptienne pour ne pas savoir que dans le monde des hommes, comme dans celui des divinités, la lutte entre les deux principes se termine d'habitude par la victoire du bien, que Typhon finit par se laisser désarmer, et qu'Horus, dieu bienfaisant, prend en main le gouvernement de l'univers. La figure du comte de Penneville exprimait une foi profonde dans le triomphe définitif d'Horus, dieu bienfaisant.

La glace était tout à fait rompue lorsque M<sup>me</sup> Corneuil fit son apparition. Comme on peut croire, elle avait soigné pour la circonstance sa toilette et sa coiffure; son demi-deuil était des plus coquets. Il faut en prendre son parti, il y a des reines qui ressemblent beaucoup à des bourgeoises, il y a des bourgeoises qui ressemblent à des reines, moins la couronne et le roi. Ce jour-là, M<sup>me</sup> Corneuil était non seulement reine, mais déesse des pieds à la tête; on eût dit Junon sortant de son nuage. Elle ne manqua pas son entrée. En la voyant venir, le marquis ne put réprimer un tressaillement, et, quand il s'approcha d'elle pour la saluer tête basse, il perdit contenance, ce qui ne lui arrivait guère, il demeura confus, commença plusieurs phrases sans pouvoir les achever, et l'on assure que c'était la première fois de sa vie qu'il avait essuyé pareille mésaventure. Son trouble était si visible que le bon Horace, qui ne remarquait rien, ne laissa pas de le remarquer.

M. de Miraval fit un effort sur lui-même, il ne tarda pas à recouvrer son assurance et toute l'aisance de ses manières. Après quelques propos oiseux, il se mit à conter avec agrément plusieurs anecdotes de sa carrière de diplomate, qu'il assaisonna de belle humeur et de sel attique.

VICTOR CHERBULIEZ,  
de l'Académie Française.

(A suivre.)

---

# LÉGION ÉTRANGÈRE

---

*A mes hommes  
Qui sont morts.*

Mes compagnons, c'est moi ; mes bonnes gens de guerre,  
C'est votre chef d'hier qui vient parler ici  
De ce qu'on ne sait pas ou que l'on ne sait guère ;  
Mes morts, je vous salue, et je vous dis : Merci.

Il serait temps qu'en France on se prit de vergogne  
A connaître aussi mal la vieille légion,  
De qui, pour l'avoir vue à sa dure besogne,  
J'ai la très grande amour et la religion.

Or, écoutez ceci : « Déserteurs ! mercenaires !  
Ramassis d'étrangers sans honneur et sans foi ! »  
C'est de vous qu'il s'agit ; de vous, Légionnaires !  
Ayez-en le cœur net, et demandez pourquoi.

Sans honneur ? Ah ! passons ! — Et sans foi ? Qu'est-ce à dire ?  
Que fallait-il de plus et qu'aurait-on voulu ?  
N'avez-vous pas tenu, tenu jusqu'au martyr,  
La parole donnée et le marché conclu ?

Mercenaires ? Sans doute : il faut manger pour vivre ;  
Déserteurs ? Est-ce à nous de faire ce procès ?  
Étrangers ? Soit. Après ? Selon quel nouveau livre  
Le maréchal de Saxe était-il donc Français ?

Et quand donc les Français voudront-ils bien entendre  
Que la guerre se fait dent pour dent, œil pour œil,  
Et que ces Étrangers qui sont morts, à tout prendre,  
Chaque fois, en mourant, leur épargnaient un deuil?

Aussi bien, c'est assez d'inutile colère,  
Vous n'avez pas besoin d'être tant défendus :  
— Voici le fleuve Rouge et la rivière Claire,  
Et je parle, à vous seuls, de vous que j'ai perdus!

Jamais Garde de Roi, d'Empereur, d'Autocrate,  
De Pape ou de Sultan; jamais nul régiment  
Chamarré d'or, drapé d'azur ou d'écarlate,  
N'alla d'un air plus mâle et plus superbement.

Vous aviez des bras forts et des tailles bien prises,  
Que faisaient mieux valoir vos hardes en lambeaux ;  
Et je rajeunissais à voir vos barbes grises,  
Et je tressaillais d'aise à vous trouver si beaux.

Votre allure était simple et jamais théâtrale ;  
Mais, le moment venu, ce qu'il eût fallu voir,  
C'était votre façon, hautaine et magistrale,  
D'aborder le « Céleste » ou de le recevoir.

On fait des songes fous, parfois, quand on chemine ;  
Et je me surprénais en moi-même à penser,  
Devant ce style à part et cette grande mine,  
Par où nous pourrions bien ne pas pouvoir passer.

J'étais si sûr de vous! Et puis, s'il faut tout dire,  
Nous nous étions compris : aussi, de temps en temps,  
Quand je vous regardais vous aviez un sourire,  
Et moi je souriais de vous sentir contents.

Vous aimiez, troupe rude et sans pédanterie,  
Les hommes de plein air et non les professeurs ;  
Et l'on mettait, mon Dieu, de la coquetterie  
A faire de son mieux, vous sachant connaisseurs.

Mais vous disiez alors : « La chose nous regarde,  
 Nous nous passerons bien d'exemples superflus ;  
 Ordonnez seulement, et prenez un peu garde,  
 On vous attend, — et nous, on ne nous attend plus! »

Et je voyais glisser sous votre front austère  
 Comme un clin d'œil ami doucement aiguisé,  
 Car vous aviez souvent épié le mystère  
 D'une lettre relue ou d'un portrait baisé.

N'ayant à vous ni nom, ni foyer, ni patrie,  
 Rien où mettre l'orgueil de votre sang versé,  
 Humble renoncement, pure chevalerie,  
 C'était dans votre chef que vous l'aviez placé.

Anonymes héros, nonchalants d'espérance,  
 Vous vouliez, n'est-ce pas, qu'à l'heure du retour,  
 Quand il mettrait le pied sur la terre de France,  
 Ayant un brin de gloire, il eût un peu d'amour ?

Quand à savoir si tout s'est passé de la sorte,  
 Et si vous n'êtes pas restés pour rien là-bas,  
 Si vous n'êtes pas morts pour une chose morte,  
 O mes pauvres amis, ne le demandez pas!

Dormez dans la grandeur de votre sacrifice,  
 Dormez, que nul regret ne vous vienne hanter ;  
 Dormez dans cette paix large et libératrice  
 Où ma pensée en deuil ira vous visiter!

Je sais où retrouver, à leur suprême étape,  
 Tous ceux dont la grande herbe a bu le sang vermeil,  
 Et ceux qu'ont engloutis les pièges de la sape,  
 Et ceux qu'ont dévorés la fièvre et le soleil ;

Et ma pitié fidèle, au souvenir unie,  
 Va, du vieux Wunderli qui tomba le premier,  
 En suivant une longue et rouge litanie,  
 Jusqu'à toi, mon Streibler, qu'on tua le dernier!

D'ici je vous revois, rangés à fleur de terre  
 Dans la fosse hâtive où je vous ai laissés,

Rigides, revêtus de vos habits de guerre  
Et d'étranges linceuls faits de roseaux tressés.

Les survivants ont dit, — et j'ai servi de prêtre! —  
L'adieu du camarade à votre corps meurtri ;  
Certain geste fut fait bien gauchement peut-être :  
Pourtant je ne crois pas que personne en ait ri !

Mais Quelqu'un vous prenait dans sa gloire étoilée,  
Et vous montrait d'en haut ceux qui priaient en bas,  
Quand je disais pour tous, d'une voix étranglée,  
Le *Pater* et l'*Ave* — que tous ne savaient pas !

Compagnons, j'ai voulu vous parler de ces choses,  
Et dire en quatre mots pourquoi je vous aimais :  
Lorsque l'oubli se creuse au long des tombes closes,  
Je veillerai du moins et n'oublierai jamais.

Si parfois, dans la jungle où le tigre vous frôle  
Et que n'ébranle plus le recul du canon,  
Il vous semble qu'un doigt se pose à votre épaule,  
Si vous croyez entendre appeler votre nom,

Soldats qui reposez sous la terre lointaine,  
Et dont le sang donné me laisse des remords,  
Dites-vous simplement : « C'est notre capitaine  
Qui se souvient de nous — et qui compte ses morts. »

Vicomte DE BORRELLI.

---

---

---

# SŒUR PHILOMÈNE <sup>(1)</sup>

(Suite)

---

## XIV

L'enfant recueilli par la mère de Barnier, le *gamin*, comme Barnier l'appelait, était devenu un lien entre la sœur et l'interne, un intérêt commun qui les rapprochait. Leurs pensées se rencontraient sur cette petite tête : « Ma mère m'a écrit... le gamin vous embrasse, » — disait Barnier, en passant près de la sœur, le matin, à la visite. Bientôt la causerie vint au bout de ces courtes nouvelles. Aux paroles enfantines, aux plaisanteries échangées entre les internes et les sœurs, en se croisant dans une salle, succédèrent de petits entretiens, tantôt gais, tantôt sérieux, sur l'hôpital, sur les malades. Quand le pansement de l'après-midi n'était pas trop long, et que Barnier avait un peu de temps à lui, il entra dans le cabinet de la sœur; et là, assis sur la chaise, auprès de son fauteuil de paille, il causait avec elle, souvent pendant un grand quart d'heure. La sœur, toute à ses malades, l'interrogeait sur des expressions de son *Manuel*, lui demandait comment devait se donner telle potion, tel remède, et presque toujours, se laissant aller au cours de la conversation, ils se mettaient à parler ensemble de ce qui restait à faire pour arriver, dans les hôpitaux, à la perfection de la charité, à une réalisation encore plus complète de son idéal. Ils échangeaient leurs idées d'innovations et d'améliorations; et, prenant feu sur un si beau rêve, la sœur en remettait l'avenir aux mains de l'interne, quand

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août, et 10 septembre 1890.

il serait un grand chirurgien, quand il aurait un hôpital à diriger. C'était l'air qu'il fallait renouveler plus souvent : il ne s'agissait que de trouver un système de ventilation qui, sans apporter de froid, emportât l'air chargé et apportât un air pur ; c'était la vaissellé d'étain, à laquelle la sœur reprochait de ne pas garder la chaleur des tisanes, et qu'il y avait urgence à remplacer par une porcelaine opaque, au risque de quelques tasses et de quelques assiettes cassées ; c'étaient les morts que l'on pouvait enlever d'une façon moins significative, moins apparente pour les voisins, moins affreuse que dans cette affreuse boîte : sur un lit de camp, par exemple, et comme des malades emportés pour une opération ; c'étaient les infirmiers et les filles de garde, dont le traitement de douze francs par mois devait être augmenté, si l'on voulait exiger d'eux une moralité, et ne pas les voir, cherchant le gain sur le vivant et le mourant, mettre des impôts sur les malades et voler les cadavres... C'étaient toutes sortes de petites et grandes réformes d'administration, d'usages, de règlements, sur lesquelles la sœur et l'interne, entraînés dans leur zèle d'utopie, bâtissaient leur hôpital modèle.

Comme ils avaient causé de tout cela, une après-midi, plus longtemps qu'à l'ordinaire :

— Monsieur Barnier, dit la sœur en se levant, il faut que vous me fassiez une promesse...

— Dites, ma mère.

— Quand vous serez un grand chirurgien... — Barnier sourit à cet exorde dont la sœur avait l'habitude, — moi... si je suis encore de ce monde... Il n'y aura rien de changé... j'aurai un voile noir, voilà tout... et je serai toujours dans un hôpital... Eh bien!... on ne sait pas... le hasard... si je me retrouve dans ce temps-là dans une salle de votre service... je veux que vous me promettiez de ne jamais me refuser des douceurs pour mes malades...

— Si ce n'est que ça, — dit Barnier, et il étendit la main, — je vous jure de ruiner l'administration des hôpitaux en ailes de poulet, en vin de Bagnols et en merlans frits...

## XV

Ces bavardages, auxquels elle prenait plaisir, ces causeries que mille occasions, mille prétextes renouvelaient, ne tardèrent

pas à se prolonger et à prendre le ton d'une intimité confidentielle. Ils furent bientôt pour la sœur une grande distraction. C'était la récréation de ses journées, l'imprévu de sa vie, un peu d'air du dehors qu'elle respirait. Elle se sentait retrempée, par cet échange de pensées qui coupait sa tâche, dans une sorte d'expansion d'elle-même que l'hôpital lui avait fait perdre. Et elle se laissait aller à cette distraction toujours nouvelle de la parole de l'interne qui promenait sur tant d'objets son souvenir, sa curiosité, son ignorance, son imagination.

Elle apportait à ces entretiens un abandon qui éloignait d'elle toute gêne, tout embarras, toute hypocrite modestie. Elle causait avec l'interne familièrement, presque fraternellement. Souvent elle lui faisait des questions qui l'embarrassaient par leur naïveté. Les paroles lui échappaient comme elles échappent à l'innocence. Ne pensant à rien qui ne fût pur, elle s'épanchait dans la pleine ingénuité de sa conscience. La candeur coulait de sa bouche.

Et elle n'avait pas seulement la franchise hardie d'une parole de vierge; la charité, en l'approchant indistinctement des hommes comme des femmes, la pratique journalière de ce dévouement qui lui façonnait le cœur à un courage au-dessus de son sexe, l'hôpital lui avait mis sur les lèvres cet accent de liberté virile, cette parole d'homme singulière, mais non sans grâce, chez les sœurs hospitalières.

## XVI

Des choses de l'hôpital, la conversation était allée peu à peu aux choses du dehors. La sœur demandait à Barnier des nouvelles de ce monde qui l'entourait et qu'elle ne connaissait plus, de ce Paris qui vivait à côté d'elle et dont elle entendait la nuit dans sa cellule le bruit mourir dans un lointain roulement de voitures. Elle s'informait de ce qu'il y avait de changé depuis son temps, de ce qui n'était plus ainsi qu'elle l'avait connu, des promenades où elle avait été menée, de ses vieilles connaissances d'enfance, les Tuileries, les Champs-Élysées; de tout ce qu'elle retrouvait à tâtons au fond de ses souvenirs à demi effacés, se renseignant sur tout cela comme une aveugle se renseignerait sur la ville où elle est née et qu'elle ne doit plus revoir.

Ce qui arrivait jusqu'à elle du dehors en écho affaibli four-nissait sans cesse motif à ses questions : elle interrogeait l'in-terne sur une nouvelle église qu'on bâtissait, sur une revue de troupes, sur une rue percée dans un quartier où elle avait passé, sur un diner que l'interne avait fait chez son chef de service, sur un assassin dont elle avait entendu le nom dans la bouche des malades, sur la promenade du bœuf gras et sur les masques qui le promènent, sur les choses les plus diverses, les plus contraires. L'interne s'amusait fort de toutes ces grandes curiosités de la sœur, de ces interrogations de prisonnière et d'enfant; et jouant avec sa crédulité, il lui faisait quelquefois, sur ce qu'elle lui demandait, de si gros contes qu'il s'arrêtait au beau milieu, en riant.

— Ah! c'est bien malin, disait-elle alors un peu piquée, d'at-traper quelqu'un qui ne sait rien de ce qui se passe...

Il lui dit un jour, dans la conversation, qu'il avait traversé la rue de la Chaussée-d'Antin. Elle lui demanda aussitôt s'il n'avait pas vu une maison de telle ou telle façon, vers le milieu de la rue, à tel numéro; si tel nom n'était plus sur la boutique à gauche, s'il n'y avait plus un papetier à côté du faïencier.

— Ah ça! ma mère, — fit l'interne en souriant, — est-ce que vous croyez que j'ai dans la tête toutes les maisons des rues où je passe?

— C'est que moi je la vois, — répondit naïvement la sœur.

— Après ça si vous y tenez, je repasserai par là mercredi, je vous promets d'y faire attention.

-- Ah! bien, c'est cela... Vous appellerez-vous bien le nu-méro?... Vous verrez s'il y a toujours dans la boutique, à côté de la porte, un gros homme avec de tout petits bras... et dans l'autre une petite fille... ça doit être une grande fille à présent... Elle avait des cheveux roux, ainsi ce n'est pas difficile... Vous regarderez au quatrième... Je pleurerai de revoir les fenêtres... — dit la sœur comme se parlant à elle-même. — J'y ai été toute petite, — reprit-elle après un moment de rêverie en revenant à l'interne.

## XVII

Parfois l'interne était en veine de taquinerie. Ces jours-là il s'amusait à tourmenter la sœur Philomène sur la religion. Il

argumentait, il contestait, il philosophait, il discutait avec une malice entêtée, mais légère comme celle avec laquelle un homme bien élevé raille les goûts d'une jeune fille qu'il honore ou les convictions d'une femme qu'il respecte. Il pressait la sœur, il la harcelait en se jouant pour la faire parler et répondre. Il aurait bien voulu l'impatienter. Mais la sœur de loin le voyait venir, et devinait ce qu'il voulait d'elle au sourire que ses yeux ne savaient pas cacher. Elle le laissait dire, le regardait, et se mettait à rire. L'interne, de son air le plus sérieux, reprenait ses arguments, cherchant ceux qui pouvaient embarrasser le plus la sœur, essayant par exemple de lui prouver au moyen des raisons de la science l'impossibilité physique de tel miracle. La sœur, sans se laisser troubler, lui ripostait en sortant de la question par une plaisanterie, par une saillie d'esprit naturel et de gros bon sens, par un de ces mots simples et trouvés que la foi donne aux ignorants et aux simples. Poussé à bout, Barnier lui dit un jour :

— Enfin, ma mère, s'il n'y avait pas de paradis, convènez que vous seriez bien attrapée ?

— Oui, répondit la sœur Philomène en riant, mais s'il y en a un, vous serez bien plus attrapé que moi !

## XVIII

Votre malade, je viens de la voir, ma mère, elle sera sur pied dans huit jours... Je suis l'homme aux bonnes nouvelles, aujourd'hui : il n'y a pas un cas d'érésipèle ce matin dans les opérées... Vous n'êtes pas contente de savoir le n° 25 hors d'affaire ?

— Oh ! la pauvre femme !... Est-ce que je n'ai pas l'air content ?

— Si... si... mais pas comme les autres jours.

— Je ne dis pas, monsieur Barnier... C'est qu'aujourd'hui j'ai quelque chose qui me rend triste.

Elle s'arrêta ; puis comme l'interne se taisait :

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas un secret. Vous savez quand on est sœur, on ne doit s'attacher à rien... C'est pour cela qu'on nous change souvent de salle pendant que nous sommes novices. Eh bien ! je sais bien qu'on doit s'y attendre... j'y ai souvent pensé... Ça ne fait rien, quand on m'a parlé de me faire *passer*

*aux hommes*, ça m'a fait un effet tout drôle... une peine... je ne puis pas vous dire... Je suis habituée à ma salle, à mes malades, aux figures, à mon cabinet, à... tout ici. Une autre salle, il me semble que ce ne sera plus ma salle, ni mes malades... C'est mal de penser cela, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi.

— Mais ce n'est pas décidé ?

— Non, pas encore... mais j'ai peur.

— Alors, nous sommes tous les deux sur la branche... Seulement moi, je ne changerai pas de salle, mais d'hôpital. Me voilà, dans quelques mois, au bout de mes deux ans d'internat ici... Il faut que je m'en aille autre part... Je serai *luxé* un de ces jours, ah ! pardon, une expression de salle de garde, je serai déplacé. Ça m'ennuie un peu, comme vous, de changer... Je sais bien qu'en me remuant, en sollicitant, l'administration est contente de moi, je pourrais peut-être obtenir une troisième année de faveur.

— Ah ! vous êtes aussi ennuyé de quitter ? dit la sœur. Mais vous, — reprit-elle après un silence, en tenant son visage baissé, — vous, ce n'est pas comme nous... Nous, c'est un devoir de nous en aller, quand cela nous coûte de ne pas rester, quand nous sommes habituées... Mais vous, il n'y a pas de ces raisons-là... Il faut demander à rester ici, monsieur Barnier... Ça serait une jolie commission que vous me laisseriez d'aller dire aux malades que vous vous en allez... Je serais bien reçue !

## XIX

— Oui, nous nous sommes bien amusés, — disait l'interne à la sœur. Nous avons passé la journée dans le bois de Meudon... Nous étions avec Malivoire, l'interne de la salle Saint-Jean, et... et moi. Nous sommes revenus par Bellevue... Nous avons pris au bout de l'avenue du château par un chemin à droite... un petit chemin charmant... Il y avait la Seine en bas... on la voyait dans les arbres... le soir venait... c'était superbe... Et nous sommes revenus de là en canot, jusqu'à Neuilly... Une nuit d'une douceur !... C'était bien joli du côté de Bellevue...

— Ah ! c'est joli ?

— Vous n'y avez jamais été ?

— Non, je ne connais que Saint-Cloud... Est-ce que c'est plus beau?

— Plus beau?... c'est plus gai... il y a une vue... Connaissez-vous Saint-Germain?

— Non.

— Ah! c'est là qu'il y a une vue, par exemple... De la terrasse, on voit je ne sais à combien de lieues, comme sur une carte... Comment, vous n'avez été qu'à Saint-Cloud?

— Oui.

— Il y a des endroits si jolis... Chatou, tenez... et de tous les côtés... On n'a qu'à sortir de Paris et aller tout droit... Bougival, c'est encore délicieux... Je vous en dirai comme ça jusqu'à demain, des endroits que je me rappelle, tout verts, pleins d'arbres, avec de l'eau... des endroits qui ont l'air heureux, ma parole d'honneur! et où le mauvais vin vous paraît bon...

— Je ne verrai jamais tout ça, dit la sœur.

## XX

La sœur, dans son cabinet, un genou sur son fauteuil, promenait d'une main alerte un petit plumeau sur le cadre en bois noir d'une lithographie coloriée de sainte Thérèse, sur les paquets de ficelle pendus au bois du vitrage, sur la tablette du petit bureau d'acajou, sur la carafe pleine d'eau coiffée d'un verre. Barnier vint à passer devant la porte. Retournant à demi la tête, elle lui jeta par-dessus l'épaule ce mot dans un sourire :

— Je reste...

Et comme si elle ne voulait pas en dire plus, elle se remit gaiement à faire la toilette du petit mobilier de son cabinet et à donner sur la table des coups de plumeau qui faisaient voler à terre le papier des *bons*.

## XXI

— Savez-vous que je vous admire, ma mère?

— Pourquoi? dit la sœur étonnée de la voix nerveuse que Barnier avait ce jour-là.

— ... Que je vous admire et que je vous félicite de trouver des raisons de foi et des motifs d'espérance ici, dans une salle d'hô-

pital?... Je voudrais bien être comme vous, je voudrais bien que cela me fit croire à quelque chose, de voir souffrir, mourir... mais il faut que je sois mal organisé, ça me fait l'effet contraire.

— Vous êtes mal monté aujourd'hui, monsieur Barnier, je vois cela.

— Voyons, franchement, il ne vous vient jamais de doute quand vous regardez cette file de lits, quand vous pensez à ce qu'il y a sous ces draps ? Ça vous parle d'une Providence, l'hôpital, à vous, ma mère?... Mourir, encore, c'est bon... Si ce n'était que mourir ! Mais pourquoi la souffrance ? Pourquoi la maladie ? Ah ! tenez, il y a des jours où cela révolte ma pensée... Vous trouvez un père à remercier au bout de tout cela... Moi, celui qui empoisonne la vie qu'il donne, celui qui torture le corps qu'il prête, celui qui a fait la nécessité des gens qui droguent et des gens qui taillent, la nécessité de nous tous ! oui, le Dieu que l'hôpital me fait voir, c'est un Dieu implacable et sourd, un Dieu de bronze et de sang comme le Christ qui est là accroché...

— Monsieur Barnier, j'ai prononcé mes vœux lundi dernier, dit la sœur d'un ton qui ferma la bouche à l'interne.

## XXII

— Ah ! ma mère, ce n'est pas tout près, la rue de la Bienfaisance... Je suis passé par une petite place qui est à côté : il y avait des robes qui séchaient entre deux arbres sur un cordeau, ça avait l'air des sept femmes de Barbe-Bleue... Votre cliente... ah ! c'est de la vraie misère de Paris ! elle avait pour draps et pour couverture un tas de copeaux ! c'est là-dessus qu'on l'a accouchée !

— Mon Dieu ! est-il possible ! des copeaux !

— Ce qui n'empêche pas qu'au pied du lit... de ce lit-là... il y avait un enfant superbe, fort comme tout... et qui crie que c'est une bénédiction. Je l'ai examinée, ce n'est rien ce qu'elle a : un échauffement du sein, rien du tout... Je viens de le dire, en passant dans la salle, à sa mère.

— Ah ! vous avez bien fait... la pauvre femme était d'une inquiétude... elle ne tenait pas dans son lit. Maintenant, vous savez ? je ne vous tiens pas quitte, il faudra que vous alliez voir

l'homme de mon n° 12, vous m'entendez ? Vous ne serez pas plus payé que de la femme d'aujourd'hui... mais c'est moi qui me charge de vos honoraires. Toutes les fois que vous irez faire une visite dans la famille d'une de mes malades, je dirai pour vous une prière... mais une bonne prière... Et ça vaut bien toujours quarante sous, une prière de moi, n'est-ce pas, monsieur Barnier ?

## XXIII

Au mois de septembre, Barnier eut un congé. Quand il revint :  
— Eh bien ? lui dit gaiement la sœur en le revoyant, en voilà des vacances, j'espère !... Oh ! mais vous êtes engraisé... vous avez un teint ! Vous avez pris du bon temps ?

— Oui, ma foi oui... J'ai chassé comme un enragé... le gamin me portait ma carnassière... ça ne lui donnait pas de courbature. Il grandit, ce moutard-là... Il me va là à présent... Ma mère doit l'amener cet hiver passer quelques jours... vous verrez. Ce que c'est d'avoir été au grand air... Il me semble que ça pue... Oh ! c'est comme les marins qui reprennent la mer... l'affaire de deux ou trois jours...

— Et voilà tout ce que vous avez fait dans votre mois ?

— Ah ! si... j'ai été à une noce, à la noce d'un de mes cousins... une noce, voyez-vous ! Ça se passait dans un petit bois qu'a le beau-père... Nous avons dansé huit jours... on arrivait tous les matins et on s'en allait le soir... Ça a duré comme ça tant qu'il y a eu de quoi boire et de quoi manger... Le dernier jour, on a fait un feu de joie avec les futailles.

— Cela ne vous a pas donné envie de vous marier ?

— Moi ?... Ah ! quand cette envie-là me prendra !

— Oh ! vous vous marierez... c'est dans votre état, voyez-vous, de se marier... Ça doit être si bon, quand on a passé depuis le matin à voir de vilaines choses, des gens qui souffrent, tout ce que les médecins voient, de trouver, en rentrant, quelque chose qui vous ôte tout cela de la tête... un intérieur... une femme au coin du feu qui vous attend... C'est que vous devez en avoir besoin de tous ces bonheurs-là chez vous, quand vous revenez de visites... Et des enfants ! ... c'est ça qui est fait pour vous... des enfants qui font bien du bruit... et qu'on fait prier le soir pour ses malades...

## XXIV

La sœur manqua tout à coup un matin. Elle fut absente quelques jours de la salle Sainte-Thérèse et n'y parut point. Depuis près d'un mois, on l'avait entendue se plaindre de maux de tête insupportables. Quand elle fit sa rentrée, elle était pâle comme une femme qui vient d'être saignée ; elle reprit son service avec sa même ardeur, toujours active et vive ; et elle sembla avoir retrouvé la plénitude et la régularité de sa santé d'autrefois.

## XXV

C'était la veille du jour de l'an. La sœur, prenant avec l'interne le ton moitié enjoué, moitié sérieux d'une sœur aînée qui fait de la morale à un frère de vingt ans :

— Vous étiez bien beau hier... quand vous êtes sorti à cinq heures... et bien pressé...

— Je dinais en ville.

— Vous avez une mine ce matin... Est-ce que vous êtes souffrant ?

— Pas du tout, non... je suis rentré tard.

— Vous avez passé la nuit, je parie ?

— Oh ! la nuit... c'est-à-dire...

— C'est M. Malivoire qui vous entraîne, j'en suis convaincue.

— Malivoire ? ah ! le pauvre garçon !

— Mais qu'est-ce que vous pouvez faire comme cela à passer toute une nuit?... ah ! mon Dieu, quand on peut dormir... C'est si bon... Chaque nuit que je passe il faut que je renouvelle mon sacrifice... Moi, s'il n'y avait pas la cloche pour me faire lever, je dormirais toute la journée... Ça aurait été mon péché, la paresse, si j'avais été ma maîtresse... C'est donc si amusant que cela, de danser ?

— Mais je n'ai pas été au bal...

— Oh ! je sais bien ce que vous avez fait, alors... Vous êtes resté à fumer dans une pièce où vous fumiez tous... C'est ça qui fait du mal !... Et puis vous avez joué aux cartes, n'est-ce pas ?... et de l'argent, j'en suis sûre... Que c'est vilain ! au lieu de vous coucher de bonne heure... Mais je ne ris pas... Votre mère vous dirait comme moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Barnier, que la conversation embarrassait, en cognant du pied par terre un paquet sous la table de la sœur.

— Voulez-vous bien ne pas donner des coups de pied ?... Vous allez me casser... — et elle s'arrêta... — mes étrennes !... Vous voudriez bien savoir ce que c'est, n'est-ce pas ?... Oh ! c'est bien enveloppé, vous ne verrez rien... Tenez ! je ne veux pas vous faire enrager... Quand j'étais toute petite, on m'a menée à l'Enfant-Jésus, un jour de l'an, voir une petite fille. Sur tous les petits lits d'enfants, savez-vous ce qu'il y avait ? Je m'en suis toujours rappelé... Il y avait des joujoux et des bonbons qui ne font pas de mal, des bonbons de gomme... C'était une princesse, on nous a dit, qui avait envoyé tout cela... Et c'était gentil ! ces petits enfants malades tout pâles qui étaient heureux..., si vous les aviez vus jouer dans leur lit ! Eh bien ! comme on ne fait rien ici ce jour-là pour mes malades, tous les enfants qui viendront demain voir quelqu'un auront un joujou et un cornet de bonbons... comme à l'Enfant-Jésus. Et vous verrez si ça ne fera pas encore plus de plaisir aux mamans qu'aux enfants !

## XXVI

— Nous étions quatre... moi, Dubertrand, Noël et sa maîtresse... Elle est très gentille, sa maîtresse, à Noël...

C'était Malivoire qui, en allumant sa bougie au bec de gaz de la salle de garde, parlait à Barnier, veillant dans la salle, attablé, le front dans les deux mains, les yeux dans un livre de médecine.

— Oh ! ç'a été très gai... Le sommelier nous avait soignés... tu sais, nous l'avons eu ici, il était dans le service de Noël... il nous a monté des vins... des vins ! ça ressemblait à du jus de pruneaux...

Et Malivoire s'assit sur la table, tenant à la main sa bougie allumée.

— Oui, reprit-il, elle est très gentille, la maîtresse de Noël...

— Qu'est-ce que ça me fait ? dit Barnier.

— Veux-tu que je te dise ce que nous avons eu à diner. Figure-toi, nous arrivons... il n'y avait plus de places... On nous a mis dîner dans la chambre de la femme du restaurateur... Il y avait dans le fond du lit sa couronne de mariée sous verre... Ça

nous embêtait, cette couronne... qui était là à nous regarder... Nous en avons fait une salade, à la fin... Eh bien ! ça n'était pas bon. Ah ! il y avait aussi Emma... elle m'a demandé de tes nouvelles... Ah ça ! Barnier, en parlant d'Emma, sais-tu que c'est étonnant ?

— Quoi ?

— Qu'on ne t'ait jamais connu une maîtresse... une vraie maîtresse, là ? Appelle ça comme tu voudras, une habitude, si tu veux... On ne t'a jamais vu garder une femme plus de douze heures...

— Eh bien ! douze heures d'une femme, tu ne trouves pas ça suffisant ?

Et Barnier, faisant pirouetter sa chaise et s'y asseyant à califourchon, reprit en allongeant la main vers une pipe oubliée sur la table :

— Malivoire, tu me fais de la peine... Tu as des idées fausses sur les maîtresses... Sais-tu comment nos anciens entendaient la question ?... Mieux que toi. Quand ils avaient travaillé tout un mois, en se faisant porter à manger à l'amphithéâtre, pour ne pas perdre de temps... mais travaillé jour et nuit, ce qui s'appelle travailler ! jusqu'à avoir des poux dans leurs bottes, sans s'en apercevoir !... Eh bien ! pour se secouer, ils descendaient dans Paris comme des loups, ils tombaient quelque part où ils trouvaient du vin, de la mangeaille et de la femme... Et ça durait trente-six heures ! Une noce de marins ! C'était la vieille école, l'école de Bichat et des autres, des messieurs bâtis un peu bien, de fiers hommes qui ne buvaient pas d'eau de Seltz... Et cette école-là, c'est la bonne, mon cher !

— Eh bien ! moi, je te soutiens... je vais te dire une chose bête... mais c'est vrai... je te soutiens qu'il n'y a pas d'hommes qui aient plus besoin que nous autres de mettre dans l'amour autre chose que ce que tu dis là... autre chose que... que de l'appétit. Oui... ça a l'air d'un paradoxe, tant que tu voudras... mais, pour nous, la femme, ça ne doit pas être ça du tout. C'est tout ce qu'il y a autour de la femme... les fioritures... qui sont faites pour nous... C'est la robe... les illusions, toutes les jolies blagues, enfin... tout ce qui n'est pas le corps de l'amour, quoi !... C'est tout ça qui a des chances de nous pincer... parce que, dans notre état, — il est matériel en diable, notre état, et pas poétique, — on a un grand fonds de rêves à placer.

— Tiens, Malivoire, tu es platonique, ce soir, comme un homme ivre...

— Moi, pas du tout... Seulement, je te dis...

— Tu me dis des choses stupides ! fit Barnier d'un ton d'impatience ; et s'animant, il reprit : Si tu me disais qu'après ce que nous voyons, nous avons besoin d'aimer un corps jeune et tout frais, une créature dans laquelle la vie éclate, la santé rayonne des pieds à la tête, un corps devant lequel la mémoire des yeux oublie la maladie, la vieillesse, les infirmités, une femme qui soit un défi à la mort, une chair qui donne envie de mordre comme un beau fruit, une peau dont le sang jaillit sous une piqûre d'épingle...

Barnier s'arrêta. Il regarda un moment vaguement sur la table les bouteilles vides, les carafes, les demi-tasses de grosse porcelaine, les soucoupes pleines de bouts de cigarettes et d'allumettes noyés dans le bain de pied, les couteaux jetés sur les serviettes, l'assiette de sucre râpé, les pipes de terre culottées éparses çà et là ; puis relevant son regard vers Malivoire :

— Tu crois que je n'aime pas ? Tu crois que je n'ai jamais aimé, toi, n'est-ce pas ?

A ce moment la porte vitrée de la salle de garde s'ouvrit. Il entra un homme à barbiche, dont la blouse était serrée à la taille par une ceinture. Il avait la figure impassible, cynique et blême des infirmiers. Les deux mains dans les poches de son pantalon, il dit à Barnier en se dandinant :

— C'est pour le n° 9 de la salle Saint-Paul... Vous savez... celui que vous lui avez tambouriné la paillasse ce matin (1)... Il dit qu'il étouffe... et ça le gêne.

## XXVII

— C'est affreux ! — disait un soir à Barnier la sœur Philomène, je ne peux pas me débarrasser de ces vilaines migraines... Aujourd'hui j'en ai une... je n'y vois pas clair... Vous n'avez pas quelque chose contre la migraine ?

— Pas grand'chose... Rien du tout... Au fait si... Je vais vous indiquer un remède qui me réussit assez bien... peut-être que ça vous réussira aussi.

(1) *Tambouriner la paillasse*, ausculter.

Barnier se fit apporter par une fille de garde une tasse de café noir, et prenant un flacon de *laudanum* :

— Voilà, dit-il ; quinze gouttes de *laudanum* dans une tasse de café noir, c'est mon remède...

— Quinze gouttes ! fit la sœur effrayée.

— J'en prendrais quarante... mais tenez, je ne vous en mettrai que dix... Et laissant tomber une à une les dix gouttes de la fiole : Ce sont des contraires qui, en se combattant, font... Je vous dirai entre nous que je ne sais pas ce qu'ils font, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils enlèvent une névralgie comme avec la main... Vous serez un peu plus longtemps à vous endormir, voilà tout... Maintenant, buvez, et vous m'en direz des nouvelles...

Après une gorgée, la sœur s'arrêta et lui dit gaiement :

— J'espère que vous viendrez demain matin savoir si je ne suis pas empoisonnée ?

— Demain ? impossible, ma mère... Je me sauve deux jours chez un ami à la campagne... Il m'a écrit qu'il y avait des canards sauvages chez lui... Vous voyez que vous ne m'inquiétez pas beaucoup.

## XXVIII

La fatigue de la journée jetait ordinairement la sœur au repos de la nuit toute brisée et comme morte ; et il lui fallait lutter et se roidir contre le sommeil pour achever ses prières tous les soirs.

Ce soir-là, la lassitude et la nuit la tinrent éveillée dans une sorte de fièvre. Elle passa des heures, qu'elle entendit sonner quart d'heure à quart d'heure, à se retourner sous les couvertures qui l'étouffaient, cherchant à tout moment, dans ce lit qui la brûlait, des places fraîches pour étendre ses membres, pour poser sa joue. Son demi-sommeil fut coupé par ces secousses brusques qui prolongent dans le corps, jusqu'au bout des pieds, l'impression d'une chute. Et son sommeil se débattit avec ces rêves qui sont l'étrange tourment des femmes vivant dans la chasteté du cloître.

Elle se trouvait dans des espaces où tout était lumière, sans que rien à ses yeux apparût plus nettement que dans les dessins d'une glace gravée où les bougies croisent des éclairs. Cette lumière ressemblait à des lueurs roulant dans des nuages, à une

splendeur d'été sous une trame de fils de la Vierge. Devant elle, s'ouvraient des étendues, où il lui paraissait qu'il n'y avait ni hommes, ni femmes, ni animaux ; et pourtant ce n'était ni triste, ni vide, ni désert. La vie y était partout, comme elle est dans un rayon de soleil, éblouissante et invisible. Ce qu'elle entendait là, c'était le silence de midi d'une belle journée, le bruit du vent qui se tait, de l'herbe qui dort, de la terre qui repose, des oiseaux qui volent sans chanter, une mélodie qui n'était qu'un murmure et qu'un souffle. Ce qu'elle y respirait, c'était une brise qui secouait une rosée, quelque chose de pareil à la poussière humide qui s'envole d'un jet d'eau. Toutes sortes de sensations confuses et douces lui venaient de clartés et d'harmonies voilées, de mirages et d'échos qui balançaient, dans une nuée moelleuse, le songe aérien de ses sens endormis... Au milieu de cette vision, dans laquelle elle s'oubliait, elle sentait à son cou un chatouillement qui l'effleurait, comme une mouche qui le matin se pose et volette sur la figure d'une personne ensommeillée. Elle voulait, dans son rêve, chasser de la main ce chatouillement qui, toujours courant et changeant de place, revenait toujours avec une taquinerie importune ; mais bientôt sa main lente devenait plus paresseuse à chasser le chatouillement obstiné qui devenait à la longue irritant, presque suave. Et ce n'était plus une mouche qui lui effleurait le cou ; il lui semblait que deux ailes de papillon lui frémissaient contre la peau toujours plus vivement. Puis il arrivait un moment où le fréuissement devenait une caresse. Les deux ailes erraient au lieu de voler : c'étaient deux lèvres, deux lèvres qui n'avaient ni corps ni visage ; deux lèvres, libres et seules dans l'espace, qui n'étaient qu'une bouche et qu'un baiser, — un baiser qui commençait par être une caresse chatouillante à son oreille, un baiser douloureux à la fin comme une morsure...

## XXIX

Il est huit heures et demie. Le matin sort paresseusement d'une longue nuit de février, et la première clarté d'une belle journée d'hiver qui se lève se répand dans la salle Sainte-Thérèse. Aux fenêtres, les vieux carreaux verdissent sur la blancheur du ciel.

Au milieu de la salle, une vingtaine de jeunes gens, internes,

externes, et ces étudiants de seconde année avec un carton sous le bras, appelés des *bédouins*, sont auprès d'un poêle. Ils font cercle autour de leur chef de service, un vieillard au teint pâle, aux cheveux blancs et tombant derrière les oreilles, dont les sourcils noirs ne font que remuer au-dessus de deux petits yeux encore tout vifs de jeunesse, profonds, spirituels et bons. Le vieillard en cravate blanche, en habit noir, avec la rosette d'officier de la Légion d'Honneur à la boutonnière, porte un grand tablier blanc qui lui monte jusqu'au haut de la poitrine. Une calotte de velours grenat, qui laisse son large front découvert, pose sur ses cheveux blancs. Il est calme, souriant; il regarde autour de lui les jeunes gens, en passant distraitement ses mains sur le tuyau du poêle, et il semble s'amuser en lui-même d'une plaisanterie qui vient jusqu'à ses lèvres minces. Dans les jeunes gens qui l'entourent, quelques-uns ont attaché au premier bouton de leur paletot la corne d'un grand tablier blanc; d'autres portent à la boutonnière des cœurs de drap où des épingles sont fichées; parmi tous la causerie murmure gaiement, mais à voix basse : le rire respecte le lieu et le maître. Cependant la jeunesse se dit bonjour à l'oreille; et l'on entend par instant sortir du rassemblement un nom de femme, un souvenir ou une nouvelle du bal de la veille. Des groupes détachés s'entretiennent avec des malades. Deux des plus jeunes externes, en se poursuivant, s'arrêtent au lit où une malade repliée sur elle-même tient ses genoux contre son menton; et posant leurs coudes sur le pied du lit laissé libre, ils luttent, en jouant comme des jeunes chiens, à qui fera baisser les poignets de l'autre.

Sur la longue table, placée entre les deux poêles, des bandes de toile sont roulées en une pelote. Une pyramide de petites éponges est à côté d'un paquet de charpie qui se dresse en neige. Un petit pupitre a ses casiers de bois blanc remplis de pots d'onguents jaunes et bruns d'où sortent les queues des spatules. La flamme longue d'une petite lampe à esprit-de-vin laisse tomber des éclairs d'or rouge dans des bassins de cuivre. Aux deux bouts de la table, sur deux fontaines d'étain, la fontaine à laver et la fontaine à tisane, des lumières d'argent glissent, longues et droites, en reflets mats et dégradés. Un interne, penché sur la table, feuillette un registre qui porte imprimé en tête de ses colonnes : *Tisane*; — *remèdes : externes, internes*; — *potages : au riz ou au vermicelle, au gras, au lait*; — *soupes au pain* :

*grasses, maigres ; — aliments solides : 1, 2, 3, 4 ; — boissons alimentaires : vin, lait.* Adossée à la table, une fille de salle, trapue et basse de jambes, frotte avec une serviette un pot à l'eau d'étain qui reluit entre ses grosses mains, et elle cligne ses petits yeux de dogue, bridés et bordés de rouge, dont l'un tiré du coin est plus petit que l'autre.

La salle aérée n'a plus d'odeur, mais seulement une sorte de chaleur humide : la tiédeur d'une chambre où il y a un bain.

Sous le jour pâle, transparent et froid, chaque lit dessine nettement son carré blanc, sa couronne de percale éclairée, sa couverture de laine ou son édredon vert. Des rayons semblent assis au pied des lits, ou remontant sur les draps sautent sur la manche de chemise d'une malade qui se met sur son séant. Les pancartes au-dessus des lits se profilent jusqu'au bout de la salle, blanches quand le lit est occupé, noires quand le lit est vide. Dans la lumière bleuâtre, au fond des lits, à la tête des malades, se voient les petites planchettes qui portent les pots de confiture, les fioles, des oranges, parfois un livre. Entre les rideaux ouverts, jouent ou tombent comme un fil à plomb les petits bâtons pendus à des tringles dont s'aident les malades pour se soulever.

Des femmes couchées, quelques-unes sont comme ensevelies dans les draps. Un bout de joue, un peu de front, puis une forme ronde et ramassée, un corps resserré sur lui-même, un corps en tas, c'est tout ce qu'on voit d'elles sur le traversin et sous les couvertures. D'autres restent immobiles sur le dos, les jambes relevées, les genoux en l'air, soulevant la couverture à angle droit. Beaucoup, la tête haute sur l'oreiller, se tiennent avec la main gauche le poignet de la main droite, attentives et les yeux distraits, dans la pose d'une personne qui se tâte le pouls. Dans les lits rapprochés de l'entrée, il y a du mouvement ; une espèce de toilette, un apprêt de coquetterie ranime les forces des moins malades. Des mains maigres, aux veines bleuies, boutonnent, à demi tremblantes, un poignet de chemise, ou défrisent les plis d'une camisole. L'une détache un bonnet brodé attaché avec des épingle dans l'intérieur des rideaux de son lit ; l'autre se lisse les cheveux.

Toutes sont pâles, d'une pâleur que le blanc de lessive des oreillers, des draps, des rideaux, fait presque terreuse. Et ainsi couchées et attendant, si pâles sur ce linge si net, les yeux agrandis par la fièvre, ces femmes de travail et de misère ne

semblent pas du peuple; chacune porte sur la figure et dans l'air cette distinction singulière de son sexe que la maladie semble rendre à la femme du pauvre, comme s'il y avait au fond de toute femme, femme du monde ou journalière de la rue de Charonton, une grâce égale à souffrir!

Sur les pancartes des lits, les élèves ont posé de travers leurs chapeaux; sur le haut des lits, les chaises sont renversées les pieds en l'air pour faire au chirurgien le passage libre vers les malades.

Debout contre une fenêtre, le visage à contre-jour et lumineux dans l'ombre claire de son voile blanc, la sœur Philomène tricote un bas.

— Allons, messieurs, — dit le chef de service; et descendant la salle, il va au premier lit à gauche de l'entrée. Il marche droit, avançant les jambes sans les plier, avec un pas régulier et traînant qui glisse sur les carreaux. La fille de garde le suit, portant d'une main une serviette et un pot d'étain, de l'autre un bassin d'étain qu'elle appuie à sa hanche.

Chaque lit auquel le chirurgien s'arrête est enveloppé par les internes, cachant la malade qui se découvre, avec leurs dos pressés, leurs têtes haussées ou baissées l'une contre l'autre, sous les rideaux.

Le silence, un silence anxieux et respectueux, presque solennel, remplit la salle. On entend crier la plume de l'externe chargé du livre des ordonnances, qui écrit, adossé au pied du lit. Toutes les bouches se ferment, toutes les douleurs se taisent sur le passage du chirurgien, qui va d'une malade à l'autre avec un visage imperturbablement doux, un sourire de confiance et d'encouragement, des paroles fortifiantes et enjouées, parfois même des plaisanteries de bonhomme.

— Allons! dit-il à une femme à laquelle il avait fait il y a quelques jours une opération à la gorge, vous savez que c'est pour aujourd'hui? Vous nous avez promis de nous chanter quelque chose... Rien qu'un petit air, voyons...

Et il prête l'oreille aux notes qui essayent de sortir du gosier de la malade égayée et ranimée.

— Une portion au n° 9! — dit le médecin après s'être arrêté un instant auprès d'un lit; et la jeune femme toute pâle qui était assise dans ce lit eut à ce mot un sourire de résurrection sur la

figure : la vie monta à ses yeux creusés et ardents, dans l'éclair d'une joie radieuse.

Le médecin était à l'avant-dernier lit, au lit n° 29.

— Ah! d'hier... — dit-il, en voyant la pancarte attachée au bas du lit.

La malade écarta sa camisole et découvrit son sein. Un interne releva le rideau du lit pour laisser passer le jour de la fenêtre. Le médecin regarda. La malade regardait l'œil du médecin ; mais c'était un œil qui ne disait rien.

Au bout d'une demi-minute, le rideau retomba. La femme ferma les yeux, elle entendit le médecin se retourner, son pas glisser. Une terreur soudaine et sans idée lui passa comme une main de glace dans le dos. Elle s'enfonça dans le lit, remontant les couvertures et se cachant la tête dans l'oreiller.

— M. Barnier n'est pas là? dit le médecin en passant à l'autre lit, et il leva la tête pour voir dans le groupe des internes.

— Le voilà, dit une voix, il arrive...

Les internes entouraient le lit à la tête duquel le médecin s'arrêtait. Barnier se glissa derrière eux, dans l'espace libre, du côté du dernier lit que le médecin venait de quitter. Il se tenait debout, attendant que le médecin auquel il faisait face lui adressât la parole, quand il sentit une main saisir sa main par derrière. Il se retourna : il eut peur comme un homme qui reverrait le spectre d'une femme qu'il aurait connue.

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire, Barnier? lui dit la malade qui était dans le lit, en glissant sa voix à son oreille.

— Toi! dit Barnier, toi?

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire, hein! voyons?

— Monsieur Barnier! appela le médecin, qui s'en allait.

Barnier le rejoignit, et comme il descendait l'escalier à côté de lui, le médecin lui dit :

— Monsieur Barnier, je sais que les internes se plaignent de sortir de l'hôpital sans avoir pratiqué d'opérations. Eh bien! je veux faire un essai. Vous opérerez demain la nouvelle arrivée, le n° 29... Vous avez vu : *un encéphaloïde lardacé* du sein droit... Je vous conseille le bistouri convexe pour l'incision des téguments, le bistouri droit pour le reste de l'opération. Et faites votre incision courbe...

## XXX

Le médecin continuait à parler; Barnier ne l'entendait plus. Cette femme, il l'avait aimée. Il avait été son premier amour. Elle avait été son premier désir et son premier amour. Elle était du village où il était né, un tout petit village de mariniers au bord de la Marne. Elle avait pour père un patron de bateaux, qui faisait avec ses chevaux le halage le long du canal de Meaux. Le village, son rideau de peupliers, l'eau qui passait devant, la rivière, les canards, les chevaux qu'on baignait, les toits de tuile, la grande rue, la maison, sa fenêtre, à elle, où le soir il voyait les feuilles de vignes noires sur son rideau éclairé; le premier baiser qu'il lui avait pris sur le cou, entre la peau et les cheveux; cette grange pleine de foin, où le soleil entrant par la chatière lui chatouillait le bas de la jupe; le petit mur par-dessus lequel elle sautait, quand sa maison dormait, pour aller au bal, et ce ravin où ils couraient l'été, — comme c'était loin et tout près! comme c'était passé et vivant! comme c'était hier!

A Paris, où elle avait voulu le suivre lorsqu'il était venu y faire sa médecine, quels bonheurs ils avaient eus : carnaval plein de folies, parties de campagne par un beau temps, soupers improvisés au pied de leur lit, joie des robes nouvelles qui lui allaient si bien, jalousies qu'emportait une caresse! jusqu'à ce jour où elle l'avait quitté, et où sa chambre d'étudiant, toute pleine encore d'elle, lui avait paru vide, vide comme un nid encore chaud où il n'y a plus rien...

Tous ces souvenirs lui arrivaient à la tête, aux yeux, pêle-mêle et comme par bouffées.

## XXXI

Quand Barnier, après la visite de la salle des hommes, revint au lit de la malade :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? lui demanda-t-elle, en lui prenant les mains. Est-ce qu'il faudra... vos outils?

Et elle eut un tressaillement que Barnier sentit au bout de ses doigts.

— Non... non... — balbutia Barnier. Ah! ma pauvre Romaine, toi ici!

— Moi ici... Ah! j'en ai fait de ces farces, depuis que je ne t'ai

vu ! J'ai eu des hauts et des bas... et souvent pas de bas ! dit-elle avec un sourire forcé. Ça n'a pas toujours été drôle... Vois-tu, il y a des hommes... il faut qu'ils cassent tout quand ils ont bu, les verres... et les femmes... Et ça me vient de mon dernier amant... un coup de poing... Regarde...

Et elle lui montra son sein.

— Est-ce qu'on me le coupera?... On ne me le coupera pas, n'est-ce pas ?

En ce moment la sœur Philomène s'approcha du lit, et d'une voix que Barnier ne lui connaissait pas :

— Numéro 29, vous parlez trop haut, cela empêche vos voisines de reposer... Et puis vous-même, vous avez besoin de repos... de beaucoup de repos...

Et la sœur, entrant dans la ruelle où se tenait Barnier et le chassant presque, se mit à reborder vivement le lit jusqu'au traversin.

— Ma mère, — dit Barnier en suivant la sœur qui sortait de la ruelle du lit, — vous devriez bien... vous qui savez donner du courage aux autres;... moi, je ne sais pas, je ne peux pas... C'est une femme que j'ai connue... dans le temps... et je n'ai pas la force... il faut l'opérer demain... On n'a qu'aujourd'hui pour la préparer...

— On doit l'opérer demain ? dit la sœur avec un accent singulier et en laissant tomber froidement les mots.

Barnier fut obligé de répéter : — Oui, demain... Elle a peur... vous l'avez vue... une nature nerveuse à l'excès... Je vous en prie, vous lui parlerez, vous la préparerez... Vous êtes si bonne... Je vous ai vu si souvent obtenir des malades ce que nous ne pouvions pas obtenir, nous... Dites-lui que ce ne sera rien, l'opération... Décidez-la, n'est-ce pas, ma mère?... et sans l'effrayer...

Au bout d'un instant de silence : — Je lui parlerai... et peut-être Dieu m'enverra de bonnes paroles... dit la sœur en tournant vers Barnier un visage où il fut étonné de voir une expression de souffrance.

Barnier remonta dans sa chambre. Il passa tout le jour à remuer le passé de cet amour qui n'était pas mort ; et des souvenirs enivrants s'élevaient en lui, qui avaient la senteur âpre de la fleur des champs et du fruit des bois. Il lui venait à tout moment des envies furieuses d'aller voir Romaine, mais il n'osait aller à ce lit ; il avait peur d'une parole, d'une question, et la

lâcheté l'emportait. Il pensait que la sœur devait lui parler, et il tremblait qu'elle ne réussit pas, qu'elle ne la décidât pas à l'opération. Un instant après, il se persuadait que la sœur avait réussi, et alors, pensant au lendemain, le frisson le prenait. Il se disait que sa place était auprès de Romaine ; qu'il devait aider la sœur à la soutenir contre ses faiblesses ; qu'il devait lui parler, lui dire que l'opérateur aurait pitié de son corps adoré... Et il restait, sentant les forces lui manquer, et laissant malgré lui ses yeux aller à l'acier froid des instruments de sa trousse.

## XXXII

Dans la salle Sainte-Thérèse, deux femmes causaient de leurs lits, la brodeuse de jupons et une vieille femme dont la figure était traversée par une bande qui lui couvrait les deux yeux.

— Dites donc, la brodeuse, est-ce qu'il ne va pas bientôt être quatre heures ?

— Mais si... il les est... Rien qu'au jour, ça se voit...

— Ça se voit... vous êtes bonne, quand on y voit...

— Ah ! c'est vrai.

— Pourquoi donc qu'on n'entend pas aujourd'hui la sœur Philomène ? Elle est si *recta* pour l'heure ordinairement...

— Peut-être qu'elle a quelque chose... Elle n'avait pas l'air en train, ce matin... Vous n'avez pas vu, vous : elle n'a pas appelé la petite du 5 pour lui donner quelque chose, comme elle fait toujours... Ah ! mais la v'la... Elle est auprès du 29... La fille de garde m'a dit qu'on devait lui couper quelque chose, au 29, demain... C'est pour ça... Elle la travaille, elle lui dit de se décider... Est-ce que vous entendez, vous qui êtes plus près que moi ?

— Certainement, que je l'entends... C'est drôle, elle n'a pas sa bonne voix, vous savez, sa voix... que quand elle vous parle avec, elle vous ferait faire tout ce qu'elle aurait envie.

— Ah ! dame, c'est peut-être que ça presse, et que l'autre rechigne... Quand il y a le temps, ils ne vous brusquent pas... Moi, je connais ça, depuis le temps que j'en vois... Ils vous prennent en douceur... Ils sont malins, allez !... Ils voient tout de suite, vous comprenez, ils ont l'œil fait à ça, si vous êtes dans les *nerveuses*, comme ils disent... Alors, pendant deux ou trois jours, ils vous disent... qu'ils ne vous disent rien : « Il faut voir ça... Nous verrons ça, » des mots comme ça. Là-dessus, vous,

vous voilà en l'air... vous ne savez pas s'ils vous opéreront, s'ils ne vous opéreront pas; ça ne fait rien, votre tête travaille, ça vous trotte, l'idée vous entre... Quand ils vous voient comme ça, ils commencent à vous dire, mais gentiment, sans en avoir l'air : « Moi, à votre place... voyez-vous, si j'étais que vous... vous en ferez ce que vous voudrez... je me déferais de ça. » Et puis, ils vous laissent encore un ou deux jours à mijoter avec cette idée-là... Et puis, ma foi, un beau matin, ils ne prennent plus de mitaines, et ils vous disent tout bonnement : « Ma brave femme, si vous ne voulez pas qu'on vous ôte ça, ça vous emportera... » Ça vous donne le grand coup, vous comprenez, et comme depuis huit jours on est là sur le gril, on aime autant en finir... Mais c'est plus ça pour celle-là...

— Qu'est-ce qu'elle répond, entendez-vous?... Est-ce qu'elle se décide ?

— Comme ça... Elle ne dit pas grand'chose... Elle marmotte... Elle parle de son corps... « Mon pauvre corps... » v'là tout ce qu'elle dit... Ah ! la sœur lui parle dur, par exemple ! Ce n'est pas comme ça qu'elle m'aurait décidée, moi, si je n'avais pas eu envie... Lui parle-t-elle de la mort, mon Dieu !

C'est qu'aussi, voyez-vous, si on ne vous faisait pas peur un peu, on ne vous déciderait jamais... Ah ! c'est fini... v'là la sœur... C'est vrai qu'elle a l'air malade...

### XXXIII

Le lendemain, sur les onze heures, deux infirmiers à la casquette marquée des deux lettres rouges A. P. remontaient un brancard sur lequel était couchée une femme pâle, l'air abattu et comme dompté, le regard effrayé, les traits contractés par l'angoisse, le visage plein d'une crainte timide et presque honteuse.

L'interne, la sœur Philomène, aidée d'une fille de garde, la recouchèrent avec mille précautions; et quand Romaine fut dans le lit, la tête haute sur l'oreiller relevé, le bras droit soutenu par un coussin et écarté du corps, une subite expansion succéda en elle à la résolution des forces morales, à cette espèce de soumission, de peur, de honte, qui fait ressembler les opérés, après l'opération, à des enfants qu'on vient de corriger.

— Je t'aime, Barnier ! dit-elle, et un flot de paroles amoureuses

s'échappa de sa bouche, comme une volée de baisers, avec une expression de passion presque sauvage.

Barnier lui fit signe de se taire, et, après lui avoir recommandé de se tenir bien calme, il quitta précipitamment la salle, pendant qu'on écrivait sur la pancarte au pied du lit :

*Opérée le 7 février.*

Il rencontra Malivoire dans l'escalier.

— Viens-tu déjeuner ?

— Non, répondit-il, je n'ai pas faim ce matin.

Et se dépêchant de gagner sa chambre, il tomba dans son fauteuil ; il était temps : les jambes lui manquaient.

Le corps de cette femme alors devant lui revint sans qu'il pût le chasser. Ses yeux se reposaient sur ce sein de jeune fille, petit, plein et frais, sur lequel sa tête avait dormi ; son bistouri y entraît, sa main y poussait l'acier... Et la vision de l'horrible moment ne finissait pas : tout recommençait, et l'opération qu'il avait faite, il lui semblait la faire encore, et toujours !

Son tablier était taché de sang ; il ne l'avait pas vu. Il le jeta loin de lui et monta à la salle Sainte-Thérèse.

En le voyant, Romaine lui fit un sourire de ses grands yeux cernés qu'elle ouvrit à demi, un de ces sourires qui ne veulent pas parler, avec lesquels les malades demandent qu'on les laisse à leurs souffrances, à leur pensée, au silence, au repos.

Il revint plusieurs fois. Romaine eut toujours ce même sourire de douceur, de somnolence et de paresse.

A sa dernière visite, dans la nuit :

— Barnier, — lui dit-elle d'une voix si basse que l'interne fut obligé de se pencher sur elle pour l'entendre, — tu m'as vue, toi... tu as vu mon corps après... c'est affreux?... c'est bien grand, hein?... Je ferais peur... Il vaudrait mieux être morte, n'est-ce pas?... Pourquoi aussi la sœur est-elle venue me parler?... Qui est-ce qui voudra de moi, maintenant?... Ah ! oui, on aurait dû me laisser mourir... Toi, qui me trouvais si bien faite !... tu étais si fier de moi, te rappelles-tu?... Tu n'oserais plus seulement regarder la place... Ça valait mieux, je te dis, d'en finir !

Edm. et J. DE GONCOURT.

(A suivre.)

---

## LE TONNELIER

---

Quand les soleils de juillet et d'août ont fait grossir le raisin vert dans la vigne; quand, aux premiers jours de septembre, les grains, selon l'expression des vigneron, commencent à *mêler*, c'est-à-dire à se teinter de rouge et de noir, les propriétaires des vignobles commencent aussi à se préoccuper de la récolte. On passe en revue les futailles vides, on les nettoie, on les remet en état, et, si la vendange promet d'être abondante, on se met en mesure de s'approvisionner de tonneaux. Les ateliers de tonnellerie sont en pleine effervescence. De tous côtés, pendant ces tièdes journées de septembre, on entend le bruit du maillet sur les douves, accompagné du cliquetis caractéristique des chaînes dont on se sert pour rincer les futailles. Ce gai tapage qui monte dès le matin dans l'air sonore, et qui emplit d'une animation passagère les quartiers voisins des pressoirs, est comme l'avant-coureur des joies et des tumultes de la vendange. Je ne l'entends jamais sans que le poétique refrain d'une chanson de Pierre Dupont me revienne aux lèvres :

Pan, pan, pan, pan! Maillet sonore,  
Presse les cercles du tonneau,  
Pour enfermer le vin nouveau,  
Fils de l'aurore!

Le tonnelier, à ce moment de l'année, est le maître de la situation il fait la loi dans les vignobles; les vigneron sont obligés

d'en passer par où il veut et d'accepter les prix qu'il leur impose. Son atelier, dont les larges baies s'ouvrent sur la rue, ne chôme pas un instant, de l'aube au soir :

A l'abri d'un hangar, vieux fûts, neuves barriques,  
 Cuves au large ventre et douves de tonneaux  
 Où doivent fermenter les raisins des coteaux,  
 Reposent entassés sur le pavé de briques,  
 Tandis qu'après un coup bu pour se mettre en train,  
 Ouvriers et patrons mesurent le merrain  
 Et chantent un refrain gaillard, qu'égaye encore  
 Du maillet travailleur le bruit leste et sonore...

Généralement, le maître tonnelier n'engendre pas la mélancolie. Son métier bruyant a trop de relations avec les celliers où vieillit le bon vin, pour qu'il n'ait pas un faible pour la purée septembrale. D'ailleurs, à son industrie principale il joint, aux époques de morte-saison, d'autres industries accessoires et subséquentes qui l'inclinent doucement à la sensualité et à la gaillardise. Il soigne le vin de ses pratiques, il le met en bouteilles; il est de plus gourmet-dégustateur. Il acquiert même dans cette branche spéciale des connaissances d'artiste très précieuses. Son goût s'affine et devient d'une sensibilité rare. Il lui suffit de verser quelques gouttes de piot dans sa tasse d'argent et de les humer en faisant claquer sa langue, pour dire non seulement le cru, mais l'âge du vin. On connaît l'histoire de ces deux tonneliers-gourmets appelés à donner leur avis sur un vin de propriétaire. Le premier dit après avoir dégusté : — « Ce vin est bon, mais il sent le cuir. » Le second le goûta à son tour et reprit : « Je ne partage pas l'avis de mon collègue; ce vin est bon, mais il sent le fer. » — Grand étonnement du propriétaire qui jurait que son vin n'avait jamais été en contact ni avec du cuir ni avec du fer. Pourtant, quand on eut vidé la futaille, on trouva, tout au fond, une petite clef à laquelle était noué un bout de cuir, et qui était tombée par mégarde dans le fût. Et ainsi fut démontrée la science subtile des deux dégustateurs.

Le tonnelier est un artiste dans son genre, car, pour qu'un fût destiné à contenir un liquide aussi délicat et aussi altérable que le vin, réponde parfaitement à cette destination, il faut non

seulement qu'il soit fabriqué par un maître ouvrier, mais en outre, le choix des matériaux et la mise en œuvre exigent des connaissances spéciales, du flair et un habile tour de main.

Les futailles ou tonneaux sont composés de plusieurs planches ou *douves* réunies par des liens à côté les unes des autres et présentant dans leur ensemble une sorte de cylindre court et creux, renflé dans son milieu, tronqué et fermé aux deux extrémités. La partie qui, dans la coupe du tonneau, offre le plus grand diamètre, se nomme le *ventre* ou le *bouge*. On donne le nom de *merrain* à l'espèce de bois employée à faire les douves; le merrain des fonds porte plus particulièrement le nom de *traversin*. — Le *merrain* et le *traversin* sont pris dans les bois de quartier dont on a enlevé l'aubier; ils doivent être de bonne fente, secs, sans nœuds ni défauts. On n'emploie guère pour cette fabrication que le bois de chêne, parce que la destination même du tonneau exige, pour les éléments qui le composent, un bois d'un grain serré et qui ne pourrisse pas facilement. Le meilleur merrain est celui qu'on tire du cœur des arbres sains et choisis parmi les plus gros. On peut aussi employer le châtaignier ou le hêtre, mais il faut rejeter les bois tendres, *bois blancs*, qui occasionneraient du coulage, et les bois qui, par leur nature, pourraient communiquer au vin une odeur étrangère. Les tonneaux fabriqués avec le cœur du hêtre ont, dit-on, l'avantage de conserver plus longtemps les vins délicats et faibles. Mais, lorsqu'on se sert de cette essence, il faut avoir la précaution de prendre le merrain dans les hêtres crûs sur taillis ou isolés. Les arbres des futaies pleines ont le bois trop tendre. En outre, il est important d'employer les douves de hêtre avant que le ver ait eu le temps de les piquer. — Néanmoins, si bien choisi que soit le hêtre, il est inférieur au chêne. Le vin perd beaucoup moins en quantité et en bouquet dans les tonneaux faits de douves de chêne, dont les fibres liées et compactes se laissent difficilement traverser par le liquide.

Quand les douves sont toutes préparées et qu'il ne reste plus qu'à mettre les cerceaux, elles forment ce qu'on appelle un tonneau en *botte*; une fois maintenues par un cercle de fer à l'extrémité supérieure et dès que cette partie du tonneau a déjà pris sa forme cylindrique, on allume en dessous un feu de copeaux destiné à faciliter le cintrage des douves; puis, lorsque la courbure de la futaille est à point, on établit les fonds et les barre

et on réunit les deux extrémités à l'aide des cercles de bois, enfoncés à coups de maillet.

La confection de ces cercles constitue une opération particulière et préliminaire. Les cerceaux sont fabriqués par des ouvriers spéciaux qu'on nomme *cercliers*, et dont les chantiers, comme ceux des sabotiers, sont établis en forêt la plupart du temps. L'industrie du cercle existe dans toutes les forêts qui avoisinent les pays vignobles. Aux environs de Paris, de Fontainebleau, dans la Touraine et le Périgord, on fabrique surtout le cercle de châtaignier. La forêt d'Orléans fournit une grande quantité de cerceaux de bouleau; en Lorraine, en Champagne et en Bourgogne, où le châtaignier ne pousse pas, on emploie principalement des cercles de noisetier et de saule marceau; mais, comme ils sont inférieurs en qualité, on intercale entre eux dans la reliure des tonneaux, un certain nombre de cerceaux de chêne. Les meilleurs cercles, en effet, sont ceux qu'on fabrique avec des brins de chêne bien droits, ayant de quinze à dix-huit ans; toutefois, ces brins ne se trouvant que dans des fonds excellents, le cercle de chêne est rare et cher.

L'art du cerclier est très simple; néanmoins il exige de l'intelligence et de l'habileté pour être exercé avec avantage. Un bon ouvrier peut faire, en moyenne, lorsqu'il travaille le châtaignier, trois cents cercles par jour, en leur donnant toute la force et l'égalité convenables.

L'atelier, construit en plein air, est très peu compliqué. Quatre ou six fourches, plantées en terre, soutiennent quatre perches assez grosses, sur lesquelles on entre-croise des perches plus menues, en guise de chevrons; sur ces dernières, on dispose une toiture d'écorce et de copeaux. Le tout forme un auvent de quatre mètres carrés, ayant trois mètres de hauteur, sous lequel les ouvriers sont à l'abri du soleil et à peu près garantis contre la pluie. Comme le bois se fend et se coupe mieux quand il est vert, c'est presque exclusivement à l'époque des coupes, et surtout au printemps, qu'on façonne les cercles. Tandis que les cercliers travaillent, la forêt verdoie et fleurit tout à l'entour; la besogne se fait gaiement, non loin des clairières ensoleillées, tandis que les fauvettes et les merles chantent à plein gosier le printemps revenu.

Une fois le brin coupé à hauteur convenable, on l'écorce afin d'écartier le plus possible les chances de piquûre, le ver s'attaquant

de préférence à l'écorce. Pour la même raison, on supprime l'aubier à l'aide de la *plane*. Dans la saison où la sève monte, cette décortication est chose facile : l'écorce humide et souple s'en va comme une verte tunique qu'on enlève, et le bois blanc et lisse reste à nu. Alors on refend le brin dans sa longueur, afin d'obtenir le cercle à la fois flexible et résistant, auquel on donne la courbure voulue en l'engageant dans la rainure du *billard*. Dès que le cerceau est façonné et relié avec de l'osier, le cerclier l'introduit dans le *parquet* destiné à recevoir les rangées successives. Ce *parquet* s'établit en posant à terre un cercle déjà préparé et en enfonçant tout autour des piquets formant une enceinte, dont le diamètre est un peu plus long que celui des cerceaux qu'on veut y empiler.

Lorsque le tonneau, muni de ses fonds et de ses barres, est *monté* et cerclé, on pratique sur la partie renflée, dite le *bouge*, une ouverture à égale distance des extrémités; c'est le *trou du bondon*.

Et maintenant la voilà parfaite, la belle futaille de chêne, cerclée de châtaignier où l'osier neuf met ses couleurs orangées ! Sous le dernier coup de maillet, sa profondeur sonore résonne d'une façon mélodieuse; ses flancs vides et rebondis sont prêts pour les récoltes de l'avenir. Quels crus va-t-elle enfermer dans sa rondeur ventrue ? Quels vins blancs ou rouges, pétillants ou généreux, vont couler avec un bruit sourd par l'ouverture étroite de la bonde?... Pleine de la liqueur qui « réjouit le cœur de l'homme », elle dormira sous les voûtes fraîches du cellier, dans les vastes chaix du grand propriétaire, dans l'étroit caveau du vigneron, jusqu'au jour où elle partira pour quelque long voyage. bercée sur la charrette d'un roulieur, emportée sur les rails d'un chemin de fer ou roulée dans la cale d'un navire, elle s'en ira par le monde, et, en quelque lieu qu'elle aille, elle sera accueillie avec joie. Pourvu que, pendant le trajet, elle échappe aux heurts trop brusques, aux jaugeages perfides des agents de l'octroi, aux mouillages équivoques des fabricants de vin, et qu'elle arrive avec sa saveur naturelle, saine et entière, à destination !

Où qu'elle s'arrête, si elle y parvient intacte, elle mettra les cœurs en liesse; on la transportera doucement dans le cellier; on la laissera sagement se reposer, sur les *chantiers*, des fatigues de son long voyage. Puis, soigneusement, on la soulèvera,

on transvasera délicatement son contenu dans de bonnes bouteilles bien cachetées à la cire, et, de temps en temps, là-haut, autour de la table à nappe blanche, on en débouchera une, pour fêter quelque bonne nouvelle ou pour réjouir quelques vieux amis. Et, lentement, la tonne redeviendra vide et sonnera le creux...

Avez-vous remarqué qu'il n'y a rien de plus mélancolique qu'une futaille vide?... J'entends une futaille qui a été pleine et dont les flancs sont taris. Une futaille neuve et vierge, c'est l'avenir avec toutes ses promesses! mais, un fût vide, dont le ventre sonore résonne tristement et dont les douves exhalent une âcre odeur de lie, ne présente plus aux yeux que l'image navrante d'un passé heureux à jamais évanoui.

On raconte qu'un jour le poète Gustave Mathieu, grand ami des bons crus, voyant passer sur le boulevard un haquet chargé de vieux tonneaux vides, se mit à la queue du charroi, et sur la chaussée, chapeau bas, suivit lentement les futailles défuntes, avec autant de componction que s'il eût suivi un enterrement.

Et il avait raison, le poète! Le convoi qui passait là emportait autant de corps inanimés où la vie avait circulé, où une sève jeune et joyeuse avait fermenté. Combien d'allégresses enfouies, de verve tumultueuse, d'enthousiasmes évaporés, avaient contenu ces tonneaux vides! C'était toute une source de gaieté et de réconfort à jamais tarie, dont il menait picusement le deuil à travers la ville oublieuse et indifférente!

André THEURIET.

---

# LES GRANDES MANŒUVRES

NOTES AU CRAYON

---

*Avant le départ.*

Depuis quinze jours on ne parle que des manœuvres à la pension et au café, et entre les bocks ruisselants d'écume que le garçon pose rapidement sur le marbre, c'est un continuel dépliage de grandes cartes noircies de hachures où des croix marquées au crayon rouge ponctuent les gîtes d'étape.

Ces pauvres cartes d'état-major en ont-elles assez entendu de bêtises gravement débitées avec des gestes posés, lents, et des hem, hem dogmatiques qui sonnent d'un bout à l'autre de la salle où la fumée des pipes monte au plafond à travers la mauve odeur de la bière renversée et des « mazas » refroidis !

Cela se passe dans le coin des officiers d'avenir, des lieutenants chaque année proposés au choix, qui savent l'Annuaire mot à mot comme une Bible et qui attendent toujours leur lever de soleil au tableau d'avancement.

Les « vieux » ventrus et couperosés par les « perroquets » quotidiens discutent entre eux le nombre et le prix des boîtes de conserves qu'il faudra acheter pour la popote, car les étapes dans l'inconnu ne sont pas toujours jalonnées par ces bonnes auberges villageoises dont la cheminée fume sans repos, toujours bondées de buveurs attablés qui lampent des litrons de vin nouveau, ces cabarets bruyants où les grasses servantes se laissent prendre la taille dans l'ombre des armoires et où l'on entend chanter dans la poêle les lardons roulés dans les plis d'une omelette. Et entre

les quarante de bésigue, les tierces à la dame, reviennent des recettes culinaires, des sardines par-ci, langue fourrée, pâtés par-là, que le chat paresseusement pelotonné sur le comptoir parmi les petites cuillers de ruolz et les pipes des habitués semble comprendre et pressentir de ses gros yeux verts gourmandement écarquillés.

Devant la porte, entre les troènes qui recroquevillent leurs feuilles poussiéreuses dans des caisses de bois peintes en vert pomme, à la place traditionnelle où viennent s'asseoir les sous-lieutenants imberbes dont les galons sont encore dorés comme s'ils sortaient de la veille de chez le passementier, fument d'interminables éclats de rire, des paris impossibles qui font retourner la tête aux passants interloqués. On dirait qu'il s'agit de monter bientôt une comédie amusante, quelque farce où il y aura du neuf, des pays à voir, de jolies filles à embrasser à la brune, sous les ormes épais des foirals. Et tandis que ces joyeux ne songent qu'à éparpiller gaiement les journées prochaines, le grand Roquillard, un ex-sergent-major aux moustaches fadasses, perché comme un héron devant le billard solitaire, les yeux fixés sur sa carte étalée au milieu du drap vert, note les noms de châteaux épars entre les villages dont les maisons apparaissent par petits traits pressés. Et pareil au comédien Léandre dont il est parlé dans le *Capitaine Fracasse*, croyant encore à l'amour romantique et aux aventures des billets de logement, il rêve comme d'un Eldorado idéal des héritières blondes, moulées dans leurs robes de toile, qui jouent au « lawn-tennis » sur les pelouses vertes étendues comme des tapis devant le perron d'une vieille demeure seigneuriale.

### *En route.*

Prologue manqué. Un départ avant le jour par des averses automnales qui rayent incessamment l'horizon de leurs diagonales grises. Toutes les fenêtres de la caserne sont éclairées, et ces trous de lumière jaune prennent dans l'ombre la tristesse du vitreux regard d'un agonisant qui s'éteint peu à peu. Les hommes à moitié endormis encore ne retrouvent plus leurs compagnies, et les cris, les jurements, les commandements, se suivent rauques, enrôlés, perdus dans le bruit métallique des bidons qui se heur-

tent, des fusils qu'une main lassée laisse parfois retomber sur les cailloux, dans le fourmillement sourd des pieds et le clapotis de l'eau dégoulant des gouttières.

Je ne sais rien de plus lugubre qu'une marche militaire par une nuit pluvieuse. Les hommes baissent la tête, tirent la quille comme des conscrits. On n'entend pas une de ces chansons railleuses d'étape qui font oublier la borne kilométrique impassiblement plantée au rebord du fossé comme une vedette. Toujours ce monotone crépitement de ferblanterie et de trainaillement des godillots dans la boue. Et sans trêve, devant les prunelles fatiguées par le noir, la vision pénible d'une voiture aux lanternes tremblotantes dont le reflet ensanglante au loin les flaques d'eau et dont la masse qui semble toujours avancer ne peut se détacher du vague informe des ténèbres.

... Les tambours et les clairons sonnent la marche du régiment quand on traverse un village. Alors toutes les fenêtres s'ouvrent, secouées par l'aubade stridente. Les bonnes vieilles assises sur leurs portes lâchent la quenouille, et leur bouche édentée murmure des exclamations apitoyées en voyant défiler les fantassins crottés jusqu'à l'échine.

Les femmes, les enfants grouillent devant l'église.

« Hé! bonjour la petite mère, à quand nos épousailles, la belle? » crient les troupiers. Les filles répondent par un large sourire aux baisers qu'on leur jette du bout des doigts en les frôlant au passage.

Au loin, dans les champs de maïs, les paysans courent vers la route, sautant par dessus les mottes de terre mouillée. Et aux dernières maisons, près des murs où sur la plaque bleue s'étaie en lettres jaunies : « OLORON, — 18 kilomètres 8 », de l'autre côté d'une haie toute piquetée de prunelles violettes, une petite aux mèches fauves qui s'échappent d'un capulet rouge déteint nous salue lentement d'un « *aditias* » très doux qui se mêle aux meuglements de ses vaches dont les fanons luisants pointent au-dessus des ronciars.

.... L'autre nuit, aux environs de Navarreinx, les divisions ont bivouaqué sur les positions occupées. C'était une nuit d'étoiles, une nuit romantique de conte bleu où les feuillages immobiles dorment, où le croissant baigne d'une pacifique clarté les chaumes moutonnants. Des odeurs d'herbes piétinées embaumaient l'air frisquet. La fumée des cuisines montait droite comme

ces langues blondes qu'on voit sur les toiles des orientalistes qui représentent un campement de caravane dans le désert. Les armes formées en faisceaux brillaient et les hommes demeuraient inertes, roulés dans leur capote épaisse. Il ne s'entendait que parfois le cri éperdu d'une sentinelle isolée, répétant : « Qui vive ? » et attendant le mot de passe ; puis des hennissements fougueux d'étalons arabes attachés au piquet : je n'oublierai jamais cette impression reposante.

#### *Au cantonnement.*

On arrive presque toujours au cantonnement vers midi. Les bataillons se rangent d'abord devant la mairie et on présente les armes au drapeau avant de rompre les rangs. On dirait de la poignée de mains, du salut cordial qu'on échange, le soir, avec un vieil ami qui va se coucher. Rien de vivant comme cette arrivée, surtout quand il « fait soleil » comme on dit là-bas. Les soldats courant trois à trois, dans les rues, le pain de munition planté au bout du canon de leur fusil, le billet de logement à la main ; les officiers, enveloppés dans leurs longues capotes aux collets relevés, demandant leur chemin aux habitants, tandis que les ordonnances attendent accroupis sur les cantines à bagages ; les mulets des voitures qu'on dételle ; un cheval qui s'ébroue et se cabre ; les bottes de paille qu'on distribue ; les « mercantis » qui circulent dans ce tohu-bohu avec des bouteilles et des verres, et là-bas, au milieu de la place, le colonel entouré des commandants et des sergents-majors qui dicte son rapport avec des gesticulations affairées.

Une heure après, les rues sont presque retombées dans le calme profond des jours accoutumés. Les cabarets seuls débordent de pantalons rouges, et sur le « marcadieu » il n'y a plus que les carrioles du train alignées symétriquement avec leurs deux sentinelles qui se promènent de long en large d'un air morose.

..... Lorsque par les après-midi de « repos » — la musique joue sur la place du village, on ferait volontiers cent lieues pour voir les têtes des paysans naïvement épanouies, — les têtes qui dodelinent aux rythmes entraînants des fanfares, et pour entendre les réflexions étonnantes qui se répondent de tous côtés.

Puis, ce sont les châtelaines des environs qui arrivent en mail-coach; des bandes de jolies créatures en toilettes d'automne, en grands chapeaux de paille relevés sur le front, qui viennent égayer le paysage et jeter dans cette églogue naturaliste leur frou-frou et leur inoubliable saveur de Parisiennes.

. . . . . Les logis se suivent et ne se ressemblent pas, malheureusement. Tantôt c'est une auberge sale, un bouchon décoré de la traditionnelle branche de houx; tantôt une chaumière où les poules couchent dans l'unique chambre, où l'on s'enfonce en des lits de plumes monumentaux; tantôt — et c'est le meilleur lot, — le sort vous envoie en quelque château où l'hospitalité est digne d'être mise en musique par Boieldieu, où l'on dort divinement, où il est loisible de rêver qu'on n'a pas quitté son petit entresol de garçon et qu'on ne se réveillera qu'au grand soleil de midi filtrant indiscrètement entre les lamelles des persiennes. . .

. . . *Tarde venientibus ossa.* — Le pauvre Croixans vient d'en faire l'expérience à l'hôtel du Soleil d'or, à Saint-Landry de Cabessac. Arrivé trop tard, ne parvenant pas à décrocher la moindre bouchée, il s'était, de guerre lasse, emparé d'un morceau de pain dur destiné sans doute à la pâtée des goretts. Du pain sec et dur quand on n'a pas mangé depuis près de vingt-quatre heures et qu'on ne peut d'ailleurs le broyer entre ses dents, cela semblerait insuffisant aux plus faciles à contenter, pas vrai?

Or, les assiettes étaient là sur une table avec des restes de sauce qui bigarraient de taches rousses leur blancheur et gardaient un fumet réjouissant. Croixans n'hésita pas. Les yeux fermés, il trempa et retrempa son pain dans les assiettes et se composa un déjeuner fortement éclectique. Eh bien, au moment de partir, lassé, mais non rassasié, Croixans ayant demandé ce qu'il devait, l'aubergiste lui compta sur une note fantaisiste cinquante centimes de pain et soixante de sauce!

*Ce qu'un sous-lieutenant voit dans une bataille.*

A pointe d'aube, on nous fait occuper une ferme délabrée, aux toits croulants sous l'assaut des giroflées et des pariétaires, tout entourée de haies qui barrent un jardin plein de choux. Les collines sont noires de paysans endimanchés avec ces parapluies aux tons écarlates qui abritent toute une génération. Au signal

convenu, la canonnade commence, lançant ses appels sourds dans le silence du matin. Puis des feux de tirailleurs éclatent de tous les côtés sur la lisière du bois, au flanc des coteaux, dans les vignes. Des flocons de fumée s'éparpillent au-dessus du moutonnement des futaies. Quelques toilettes claires, des ombrelles élégantes apparaissent maintenant entre les bourgerons bleus.

*Neuf heures et demie.* — L'état-major passe au galop sur la route, son guidon en tête porté par un hussard. Un tourbillon d'uniformes, de galonnades. Des sabres qui vibrent longuement.

La fusillade continue toujours. L'artillerie dévale au trot d'une colline pour se mettre en batterie sur une autre position.

*Onze heures.* — Des sonneries de clairons s'appellent, se répondent de tous côtés.

Le feu cesse, la bataille est finie.

« Par le flanc droit, droite ! Par file à gauche, marche ! »

#### *Notes d'étape.*

Les soldats chantent du premier au dernier kilomètre de l'étape. Leur répertoire coutumier n'est pas fait à l'usage des premières communiantes. On y trouve toutes les gausseries sales des faubourgs, les parodies grossières qui, sans vergogne, font la nique au bon Dieu lui-même, et aussi de ci, de là, l'expression naïve de l'idéal pantagruélique rêvé par le troupiér, et les souvenirs des grandes guerres d'autrefois.

Les puristes les plus renfrognés rient de l'impudeur débraillée de toutes ces chansons, car elles enlèvent les plus écolopés par leurs refrains entraînants et font oublier les longs rubans poussiéreux qui se déroulent à perte de vue entre les peupliers grêles. Et rythmant leur pas à cette cadence allègre, les vingt-huit jours croient déjà humer les fortes émanations de la soupe, qui les attend à l'arrivée. Les las, les chétifs, les paresseux et les traînard d'arrière-garde, tous ceux qui, à chaque étape, voyant se dérouler l'interminable ruban de route jalonné de peupliers à perte de vue, gémissent, grognent, accusent tour à tour et les rigueurs de la loi militaire et la barbarie des chefs, ceux qui songent tout le jour au magasin qui chôme, à l'atelier qui attend, aux champs qui ne sont pas encore labourés, entraînés languissamment d'abord, puis bientôt le pied haut, et la voix sonore,

reprennent le chœur en cadence et répètent avec les vieux « carapatains » :

Quand nous arrivâmes au logis :  
 Madame l'hôtesse, qu'avez-vous de cuit ?  
 Nous avons des pigeons, des lièvres.  
 De la salade et du ragoût.  
 Sens dessus dessous, sens devant derrière !

Je leur ai même entendu chanter l'adorable bluette où il s'agit d'une amoureuse délaissée par son galant pour un bouton de rose et qui conte ses peines à un rossignol. Nous longions des prés où les regains fauchés étaient tassés en petites meules d'un vert jaunâtre. La pluie diffusait autour de nous leur arôme grisant, et je pensais machinalement à cette belle fille qui se lamente d'avoir perdu le cœur de son bien-aimé, quand j'entendis derrière moi la voix éraillée d'un vieux brisquard qui, poussant son voisin dans l'ornière pleine d'eau, criait moqueusement :

— Dis donc ! vingt-huit jours, si t'es trop mouillé, on te permet de mettre ta jugulaire ; lève donc tes godillots pour ne pas faire tant de poussière !

..... Et c'est fini. Le régiment est revenu tambours, clairons, musique en tête. Les petits pioupious tiraient un peu la guêtre sur les pavés, — pensez donc, depuis trois semaines qu'on mange du kilomètre et qu'on use les routes du gouvernement ! — les fourniments étaient blancs de poussière et les fusils penchaient sur l'épaule lasse de porter le sac chargé à l'ordonnance, et cependant, à peine brossés, à peine débarbouillés à la pompe, redressés, épanouis, alertes, tous les soldats partaient vers les squares où les bobonnes en tabliers blancs les attendaient.

René MAIZEROT.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Du 13<sup>e</sup> volume (10 juillet à 25 septembre 1890).

---

## POÉSIES

Théodore DE BANVILLE.	<i>La Liseuse</i> .....	167
Henri DE BORNIER.....	<i>Joyeuse et Durandal</i> .....	349
Vicomte DE BORRELLI.	<i>Légion Étrangère</i> .....	630
Maurice BOUCHOR.....	<i>La Mort de l'Amour</i> .....	263
Guy DE MAUPASSANT..	<i>L'Oiseleur</i> .....	59
Jacques NORMAND.....	<i>L'Étoile</i> .....	510

## ROMANS

Victor CHERBULIEZ....	<i>Le roi Apépi</i> .....	449,	612
Edm. et J. DE GONCOURT	<i>Sœur Philomène</i> .....	225, 351, 522,	634
Guy DE MAUPASSANT..	<i>L'Héritage</i> .....	113, 265, 393,	489
A. RANC.....	<i>Le Roman d'une conspiration</i> . 38, 169, 303,		
	.....	424,	514
LÉON DE TINSEAU.....	<i>Sur le Seuil</i> .....		74

## NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

Jules CLARETIE.....	<i>Collaborateurs</i> .....	376
Alexandre DUMAS fils.	<i>Ce que l'on voit tous les jours</i> .....	563
Henri LAVEDAN.....	<i>Inconsolables</i> .....	25, 151, 287
Jules SIMON.....	<i>Libert</i> .....	61
— .....	<i>Un Normalien en 1832</i> .....	196, 249

## ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES

Jules LEMAITRE.....	<i>Pierre Loti</i> ... ..	5
---------------------	---------------------------	---

## ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

Philippe DARYL.....	<i>La Boxe</i> .....	145
Gustave DROZ.....	<i>Mères et Filles</i> .....	411
Paul JANET.....	<i>La Campagne</i> .....	603
G. MACÉ.....	<i>La Morgue</i> .....	215
Francisque SARCEY....	<i>Les Imaginations des enfants</i> .....	478

## FANTAISIES HUMORISTIQUES

Eugène CHAVETTE.....	<i>La Fête du 14 Juillet</i> .....	210
Georges LACHAUD.....	<i>Comment on divorce au-dessus de 200 mille livres de rente</i> .....	139
Jean MALIC.....	<i>Anatole</i> .....	295
Jean RICHEPIN.....	<i>La Rue en Juillet</i> .....	108
— .....	— <i>Août</i> .....	332
— .....	— <i>Septembre</i> .....	555

## SOUVENIRS CONTEMPORAINS

Édouard PAILLERON..	<i>Les Poètes de Collège</i> .....	561
C. SAINT-SAËNS.....	<i>Berlioz</i> .....	604
Jules SIMON.....	<i>Mémoires des Autres</i> .....	61, 196, 219

## IMPRESSIONS DE VOYAGES

Paul BOURGET.....	<i>Les Lacs anglais</i> .....	130, 278, 413, 466
Paul HERVIEU.....	<i>Souvenirs de Gérardmer</i> .....	543
Pierre LOTI.....	<i>Au Tombeau des Samouraïs</i> .....	20
H.-M. STANLEY.....	<i>Vie et Voyages de D. Livingstone</i> .....	586

## VARIÉTÉS MILITAIRES

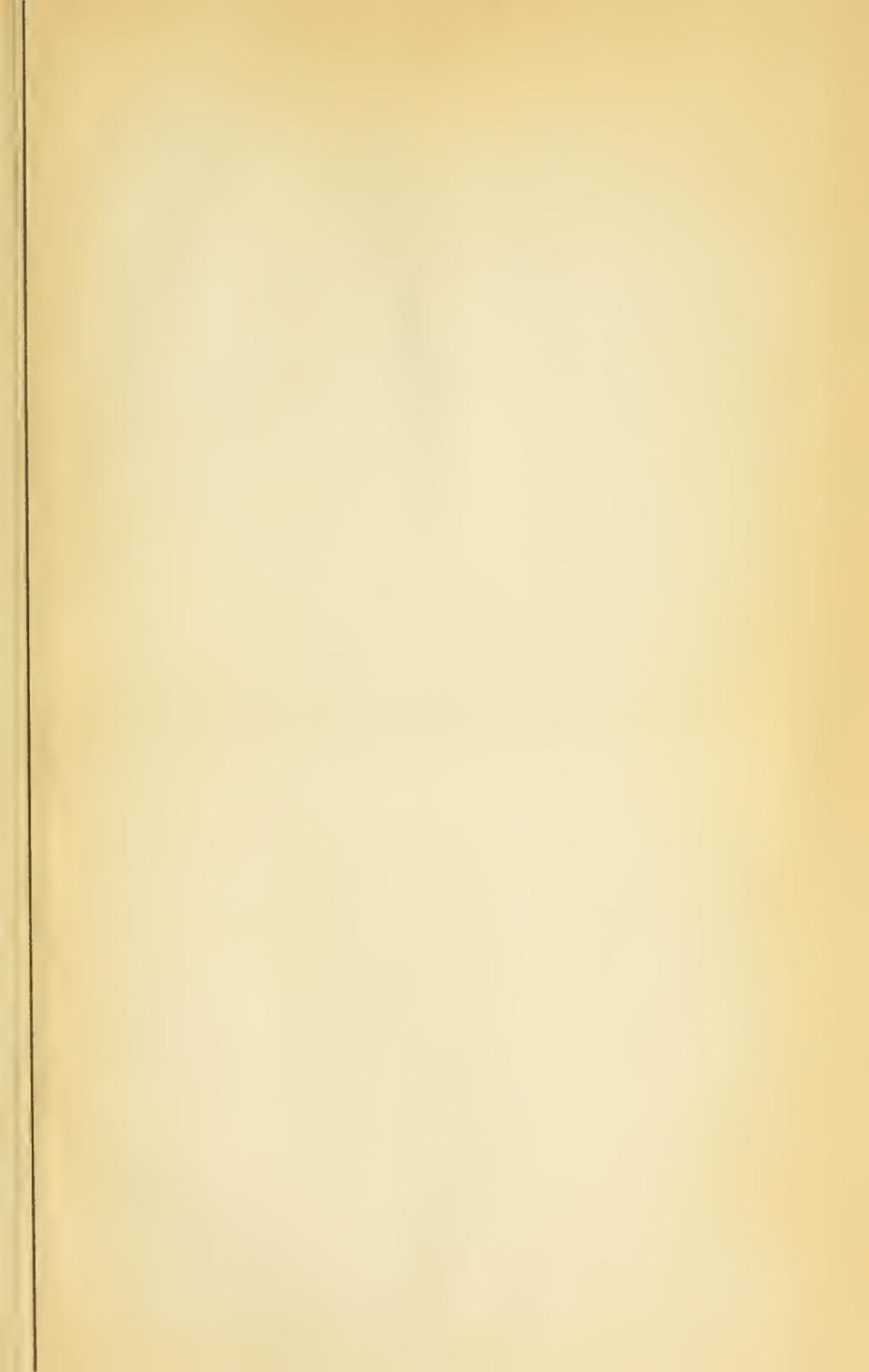
Alfred DUQUET.....	<i>La Retraite de Mézières</i> .....	337
René MAIZEROT.....	<i>Aux grandes Manœuvres</i> .....	664

## VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

Louis FIGUIER.....	<i>Le Roman d'Edison</i> .....	387, 511
--------------------	--------------------------------	----------

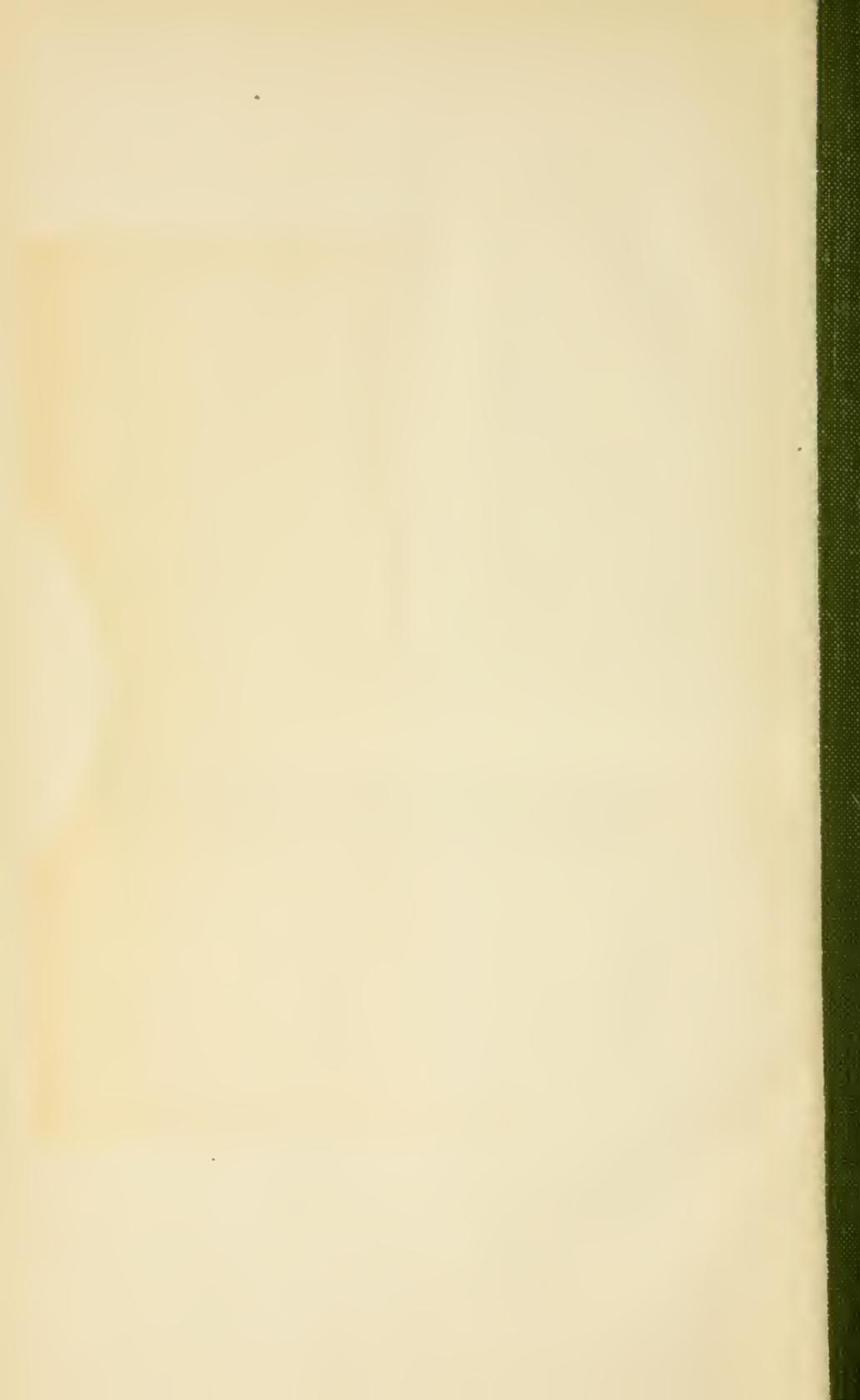
## CHASSE, PÊCHE, VIE CHAMPÊTRE

André THEURIET.....	<i>Le Tonnelier</i> .....	658
---------------------	---------------------------	-----









AP            La Lecture  
20  
L4  
t.13

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

